

Gilles
Lapouge



Dictionnaire
amoureux
du
Brésil

Plon

GILLES LAPOUGE

DICTIONNAIRE
AMOUREUX
DU BRÉSIL

Dessins d'Alain Bouldouyre



Plon
www.plon.fr

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-CLAUDE SIMOËN



© [Plon](#), 2011

EAN : 978-2-259-21510-7

Couverture : Saint Georges guerrier, statue en bois, art baroque colonial, XVIII^e siècle.
© Collection Dagli Orti/Musée d'Art de São Paulo, Brésil/Gianni Dagli Orti

La liste des ouvrages du même auteur figure en fin de volume

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Introduction

Longtemps, j'ai aimé le Brésil et je l'aime encore. Il y a soixante ans que je le fréquente. Je vais le voir, je parle avec lui. Nous échangeons des idées, des souvenirs, des malices. Il me raconte des histoires. Si je suis au loin, j'écoute sa respiration, je lui écris ou je lui téléphone. La nuit, quand il m'a fait faux bond depuis quelques mois, je me débrouille pour le mettre dans mes songes. Je me suis composé un petit équipement qui me permet de le retrouver quand je crois que je l'ai perdu ou qu'il se détourne. J'ouvre ma trousse et j'en sors le ciel d'un soir d'Ipanema pendant l'année 1952, les odeurs de fleurs et de marécages que j'ai ramassées à Marabá en 1969 ou cette petite fille noire qui dansait sur la plage bleue de João Pessoa, avec une ombrelle rouge, et c'était en quelle année ?

Quand je suis tombé dans ce continent, en 1951, j'arrivais d'une Europe grise, fourbue, avec des aigreurs d'anciens combattants, de soldats en déroute et de fours crématoires. L'Europe avait reçu beaucoup de gnons. Elle était pleine de bleus, de rancunes et de cendres. Hargneuse, prétentieuse et repliée sur ses propriétés, elle se laissait manger par sa mémoire. Ses villes et presque ses paysages étaient couverts de brumes et de pluies un peu sales.

Le Brésil était en couleurs, au contraire. Dans les rues allaient des peaux noires, blanches, rouges ou dorées, et elles s'amusaient ensemble. Le pays portait un nom de couleur en hommage à cet arbre de braise (*pau-brasil* ou « bois brésil ») dont la pulpe a barbouillé de carmin, de pourpre et d'écarlate les fêtes des condottieres, des princes et des papes de la Renaissance, à Florence, à Chambord, en Flandres et au Louvre. La terre du Brésil est violette, noire, jaune ou blanche. Le bleu de ses ciels est celui de ses mers. Et dans le vert violent de ses forêts passent des compagnies d'oiseaux bariolés.

Je me souviens de mon premier matin à Copacabana. J'étais impatient. Après une nuit sans sommeil, levé à cinq heures, j'avais regardé la plage, le soleil et la mer, l'or et le bleu, et je m'étais dit que j'étais arrivé dans la beauté des choses.

Plus tard, je me suis aperçu que ce pays était rusé et même un peu menteur. Il faisait du bruit car il avait peur du silence et toutes ces couleurs déployées formaient des « barricades mystérieuses » élevées contre sa nuit. Il se cachait derrière ses joies. S'il tenait boutique d'amours, de chansons et de passions, c'est qu'il masquait ses peurs. Il faisait illusion à force de gambades et de feintes, mais il était comme tous les autres pays : du fond de ses caves, montaient les litanies du malheur. Il faisait des cauchemars et peut-être il aimait leurs noirceurs. Il multipliait les fêtes et les carnivals car il ressentait une « difficulté d'être », et toujours le néant venait battre ses rêves. Il s'était maquillé en franc luron et habillé de fanfreluches pour se convaincre que la vie est un délice. Il disait qu'il était le paradis mais c'était un drôle de paradis, bricolé avec des injustices, de la misère et des ombres. Depuis le temps qu'il se prenait pour le ciel, il se demandait où il avait bien pu le mettre, ce ciel, et si ce n'était pas une blague. Ses chanteurs disaient d'une voix désespérée qu'il n'y a pas de bout au malheur. « *Tristeza não tem fim, felicidade, sim !* » (« La tristesse n'a pas de fin. Le bonheur, oui »).

Terre de la Vraie Croix (*Terra da Vera Cruz*), comme il fut d'abord nommé, ou bien *Brasil*, comme on l'appela par la suite, il a de quoi alimenter ses mélancolies. Il est né d'un double exil, de deux déchirements. Il était endeuillé du Portugal d'où il venait et qui avait rempli les cales de ses caravelles de cette nostalgie âcre qu'on appelle la *saudade*. Plus tard, il fut une seconde fois endeuillé, de cette Afrique dans laquelle les colons et les négociants ont prélevé 3 ou 4 ou 5 ou 6 millions de Noirs qu'ils ont mis au bagne, au pilori, aux poucettes et à la torture, à la gêne, dans les champs de sucre et dans les mines d'or, et qui sont morts très vite. Il avait été le dernier pays de l'univers à affranchir ses myriades d'esclaves, en 1888, et encore il avait fallu que l'Angleterre lui pousse l'épée dans les reins.

Pourtant, comme le Brésil est gentil, malin et extrêmement intelligent, comme il est très éloquent et que la dialectique est son fort, il passe aujourd'hui pour un des seuls endroits du monde possédant la recette pour que les hommes de toutes couleurs s'aiment au lieu de se haïr. Cette réputation est une faribole. Seul le candide Stefan Zweig a cru que le racisme, mystérieusement, s'arrêtait aux frontières du Brésil.

Peu à peu, je m'accoutumais à ses tactiques et à ses roublardises. J'en croyais démonter les ressorts. Une fois décollées les affiches rutilantes du carnaval et des palmiers royaux de Rio de Janeiro, le pays passait à l'aveu. Il reconnaissait que ces cinq siècles n'avaient pas été une rigolade. Le pays somptueux était un pays égaré. Il ne savait pas trop qui il était ni par quel miracle il ne s'était pas brisé en mille morceaux comme l'avaient fait les royaumes hispaniques du Nouveau Continent. Il avait subi toutes les oppressions, celles des seigneurs et des notables, de l'esclavage, des « monocultures » (café, or, caoutchouc), et toutes l'avaient enrichi et démoli tour à tour. Il avait été condamné aux travaux forcés dans les champs de sucre. Il avait subi la pauvreté, l'injustice et le dédain, et pourtant jamais il n'avait renoncé. C'est pourquoi son histoire est celle d'un long héroïsme. Elle est en dents de scie, en zigzag. Elle va de bonheurs en catastrophes, de morts en résurrections et de déroutes en triomphes. Ce pays jeune est plein de cicatrices et de ruines. Les matins de ses villes, de São Luis et de Manaus, de Bahia et de Rio de Janeiro, ne furent pas toujours triomphants. Le pays de la douceur de vivre est aussi un calvaire. Et s'il ressemble au paradis, c'est « un paradis de tristesse », comme le dit superbement le poète Paul Claudel.

*

Je ne réside pas continûment au Brésil. Je suis comme Joachim du Bellay : j'ai beau trouver sublime l'Amazone et le río de La Plata, je me sens bien au bord de la Durance et même au bord de la Bléone, qui est une petite rivière sans pedigree dans les Alpes-de-Haute-Provence. Le Brésil, je préfère lui rendre visite de temps en temps et irrégulièrement, quand la chance ou le travail m'y poussent. J'y trouve des avantages. Chaque fois que j'arrive à São Paulo, c'est une joie. J'embrasse mes amis et nous poussons des cris. C'est parce que je les perds souvent qu'ils m'aiment bien. Je vois le Brésil par intermittence. Il est loin et il est proche. La distance où je me tiens me permet d'en mieux distinguer les traits et les teintes. C'est le mérite de ce « regard lointain » dont Claude Lévi-Strauss recommande l'usage. Et puis, si je m'étais installé dans ce pays, si je l'avais habité, je ne l'aurais pas vu bouger. Un beau matin, après cinquante ans, après soixante ans, je me serais éveillé de mes hypnoses et j'aurais appris tout d'un coup que mon Brésil avait été échangé en secret pour un autre, un

peu comme on découvre dans la glace le visage d'un étranger et qu'on se demande alors où a bien pu passer le jeune homme qu'on croyait être. C'est ainsi qu'à force de vivre dans l'intimité quotidienne d'une personne, on relève, un beau matin, la trace des heures sur le visage aimé et qu'on est alors obligé d'avaler d'un seul coup un gros bloc de temps, au risque de découvrir soudain les ravages qui s'étaient accumulés sans qu'on les remarque jamais, un peu comme les aiguilles d'une montre font mine de ne pas bouger alors même qu'elles font le tour du cadran sous notre nez et le tour de notre mort.

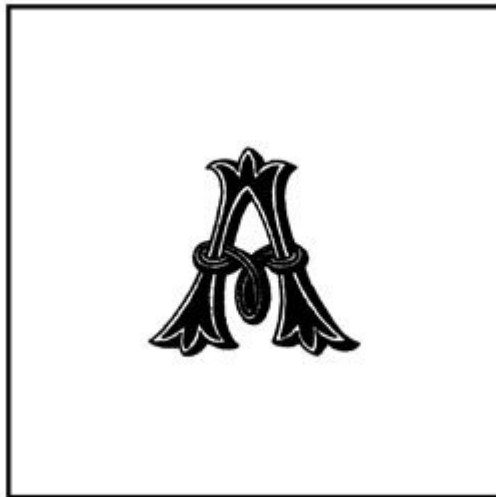
On dit souvent qu'il n'y a pas qu'un seul Brésil. Il y a la jungle et les cailloux, des Amazones, des montagnes et des pampas, des mers et les terres écorchées du *sertão*, le Pantanal avec tous les animaux de l'arche de Noé, les montagnes austères de Belo Horizonte et il y a tous les oiseaux, toutes les fleurs, tous les poissons et toutes les *borboletas* (papillons) de la planète. Mais à côté de ces Brésil géographiques, je voudrais donner la parole aussi aux Brésil historiques. Le temps est immobile dans ces écarts et il coule en torrent. Depuis que je le connais, il a déjà subi quatre ou cinq métamorphoses. J'ai connu le Brésil des combines et celui des démocraties molles et immorales qui se regardaient dans le miroir des États-Unis ou de l'Europe, celui de la corruption et des brigands, celui des faillites, des inflations et des crimes, et celui de la révolte contre les modèles européens ou nord-américains. J'ai connu le Brésil fou de Jânio Quadros, le Brésil intelligent de Fernando Henrique Cardoso, le Brésil du grand bond en avant de Brasília, au temps de Kubitschek, interrompu net par la tyrannie militaire qui dura vingt ans, de 1964 à 1985.

Je cherche des souvenirs plus anciens. Je me souviens de la Terre de la Vraie Croix, un jour d'avril 1500, quand débarqua à Porto Seguro l'amiral Cabral. Je vois défiler les guerres orphelines que livraient aux seigneurs du sucre ou du café les humiliés, les offensés, les saints et les prophètes, et j'entends les cavalcades hallucinées des *bandeirantes* de São Paulo à la recherche d'esclaves indiens et de lingots d'or. Je me rappelle les hurlements des prophètes aux yeux renversés dans les terres inconsolées du *sertão*. J'ai mille Brésil en mémoire et parfois je les consulte. Je feuillette ce pays, sa géographie et son histoire, comme on consulte les pages d'un *incunable*.

Au moment de tourner ces feuillets, au gré de mon souvenir, je m'attarde un bref instant sur le dernier, celui qui relate les années 2000.

C'est le même Brésil et c'est un autre. Le voici calme, sûr de soi, costaud et jovial. Je me suis rendu très récemment à São Paulo, à São Luis, à Brasília, à Campinas. J'arrivais d'une Europe incertaine. De Paris à Prague, de Rome à Athènes, le Vieux Continent était secoué par la crise monétaire des *subprimes*. Il doutait de lui-même. Il chuchotait et il gémissait. Il ne savait même plus s'il était heureux. Le Brésil ne se pose pas de pareilles questions. Le Brésil va. Il avance. Il est confiant. Il aime sa route. Certes, on continue de se tuer à Rio de Janeiro et dans toutes les villes, et certes les misères s'empilent dans les effrayantes *favelas*. Le Brésil des années 2000 demeure, comme il le fut durant cinq siècles, une grande plaie ouverte, mais, pour la première fois peut-être, il a cessé de douter de soi. On attribue ces résurrections à Lula, et comment en douter ? Le désespoir du Brésil, Lula le connaît. Né dans ce désespoir, il a décidé d'en conjurer la fatalité et il a gagné. Il n'a pas gagné. Il va gagner.

J'ignore si le Brésil a trouvé le bonheur. Je sais qu'il donne à ses habitants l'envie d'être heureux.



Abeilles

En 1956, le Brésil achète des abeilles africaines. Il a envie de croiser l'abeille de Tanzanie (*Apis mellifera scutellata*), robuste et adaptée aux climats tropicaux, avec l'abeille brésilienne d'origine européenne (*Apis mellifera ligustica* ou *Apis mellifera iberiensis*).

Un centre expérimental de São Paulo se charge de l'opération. Cinquante-six reines africaines lui sont confiées. Au cours d'une manipulation, vingt-six reines s'évadent. Elles partent à l'aventure dans la campagne. Elles ont des amours. De nombreuses petites abeilles africaines naissent, parfois à la suite d'une rencontre avec les abeilles brésiennes. Malheureusement, le voyage et ces familles décomposées ont gâté leur

humeur. Alors que l'*Apis mellifera scutellata* a des manières débonnaires en Tanzanie, une fois rendue au Brésil elle se fait mélancolique. Un rien l'énerve, elle pique, et au besoin elle tue. Les Brésiliens appellent cette abeille hybride, ou plutôt métissée, l'« abeille tueuse ».

Rien n'a pu arrêter ou ralentir l'invasion. L'abeille africaine a essaimé dans tout le Brésil, puis dans quelques autres pays d'Amérique du Sud. Elle a atteint le Mexique. Depuis quelques années, elle s'en prend à l'Amérique du Nord. Par chance, elle n'aime pas les paysages décharnés. Sa progression est ralentie. Elle se contente de s'installer provisoirement dans les petites villes du désert où elle trouve tout son nécessaire, de l'eau, des jardins, des fleurs, des piscines et des peaux.

À défaut de les éradiquer, on les a étudiées. Leur venin n'est pas plus nocif que celui des abeilles européennes. C'est l'union qui fait la force des abeilles africaines. Toutes les *diasporas* sont les mêmes : l'exilé, l'immigré, le délocalisé, le nomade, le sans-papiers, le Rom, celui qui est jeté par les injustices de l'histoire ou de la pauvreté en terre étrangère, a peur. Il perd ses repères. Il se sent persécuté. On lui dit qu'il a un *faciès*. Il connaît mal la langue, et la moindre formalité est un casse-tête. Comme il est affolé à perpétuité, il s'empresse de joindre ses énergies et ses colères à celles des autres exilés. Ainsi procèdent les abeilles africaines. Très solidaires, elles chassent en meutes et quand elles ont repéré une proie, une bête ou un humain, c'est la totalité de l'essaim qui conduit l'assaut. Or, si quelques piqûres entraînent chez la victime une réaction pénible mais sans danger, en revanche 1 500 piqûres d'abeilles africaines tuent un homme de 70 kilos. On estime que mille ou deux mille personnes ont été victimes des abeilles africaines depuis cinquante ans.

Pour une odeur inconnue, pour un son bizarre, l'abeille africaine sonne le boute-feu et toute la bande fonce à la quête de l'intrus. Quand une des tueuses a repéré le malheureux, elle le pique, perd son dard et sa poche à venin, mais l'organe qui pend au bout de l'ardillon planté dans l'épiderme émet des phéromones qui alertent tout l'essaim, et la curée commence. Si la victime prétend s'enfuir, ses chances sont minces. L'abeille européenne poursuit sa proie sur cinquante mètres au maximum. L'abeille africaine la traque pendant un kilomètre. Et la tue.

L'abeille tueuse commet d'autres crimes. Elle s'introduit dans les populations d'abeilles brésiliennes. Quand une reine métissée naît dans une ruche ordinaire, elle prend le pouvoir car la génétique lui est favorable. La

reine tueuse éclot en effet une journée avant la reine de race pure. Elle ne perd pas son temps. Dans le palais ensommeillé, elle assassine paisiblement toutes les autres reines, comme dans les tragédies de Shakespeare ou d'Eschyle. Elle s'installe sur le trône. Elle règne. C'est ainsi que les apiculteurs brésiliens ont vu les populations de leurs ruches se transformer. Hier, ils s'occupaient d'abeilles dociles, joyeuses et laborieuses. À leur place, ils ont maille à partir avec des individus patibulaires, que le moindre désagrément exalte et qui tuent pour une contrariété.



L'abeille européenne était arrivée au Brésil en 1839. Cette année-là, un prêtre, le *padre* Antônio Carneiro, charge sur un bateau, à Porto (Portugal), cent colonies d'*Apis mellifera*. Sept de ces colonies à peine résistent à la traversée de l'Atlantique, mais, une fois arrivées au Brésil, les abeilles portugaises s'épanouissent et se multiplient. Elles prennent rapidement le meilleur sur l'abeille « indigène ».

Aujourd'hui, cependant, l'« abeille indigène » fait retour. Liana John relate cette résurrection dans la revue *Terra da gente*. Dans tout le Brésil tropical, la *melipona*, qui est l'abeille native, regagne du terrain. Elle a la faveur de beaucoup d'apiculteurs, principalement dans le Nord et dans le Nordeste, soit que l'abeille européenne-brésilienne souffre de sa rivalité avec l'abeille tueuse de Namibie, soit que les éleveurs et les consommateurs cèdent au goût de l'archaïque, du primitif, du bio, du terroir, du bon vieux temps, qui est une des marques de la modernité.

Il faut reconnaître que l'abeille native est moins performante que l'abeille d'origine européenne. Sa production de miel est moins abondante et elle exige de l'éleveur des soins plus attentifs. L'abeille indigène n'est pas bonne pour construire les cellules destinées à sa progéniture. Elle dépose le miel dans des petits pots de cire, ce qui impose à l'apiculteur des procédures compliquées. Les prix du miel natif sont plus élevés que ceux du miel ordinaire. En outre, la vente de la faune domestique fut longtemps

interdite au Brésil. Heureusement, depuis 2004, ces restrictions ont été levées en ce qui concerne les abeilles.

Ces inconvénients sont compensés par des qualités dont sont dépourvues les abeilles européennes. Le miel de l'abeille native est une pharmacie fabuleuse. Il contient toutes sortes de remèdes. Il soigne les misères les plus variées, brûlures, blessures. Il est plus actif que le miel commun contre les bactéries *Escherichia*, *Salmonella* spp, *Pseudomonas* et *Streptococcus*. Des études savantes ont établi qu'une application de miel natif vient à bout en vingt-quatre heures du *Bacillus anthracis*, l'anthrax, cette redoutable infection glandulaire qui fait partie de l'arsenal de certains groupes terroristes.

Autre supériorité de l'abeille native sur celle de l'Europe : elle est un pollinisateur plus habile que l'abeille européenne. Certaines espèces d'orchidées ou de broméliées, par exemple, ne supportent d'être fécondées que par des abeilles appartenant à la tribu *Euglossini*, qui sont de très beaux insectes revêtus de couleurs métalliques allant du vert au rouge. Le Brésil les appelle : *abelhas das orquideas*. Il en va de même pour le *maracujá* (fruit de la passion). Certes, l'abeille européenne-brésilienne en visite volontiers la fleur (*Passiflora edulis*), mais, en raison de sa faible taille, elle n'a pas accès à la partie femelle de la fleur, ce qui limite la portée de ses ébats. Au contraire, l'abeille native *mamangava* (de la tribu *Bombini*) est grande, velue, et atteint facilement la partie femelle de la fleur de la passion.

L'abeille native souffre d'un handicap. Elle est lente. Dans un champ de fleurs elle arrive toujours après la bataille. L'abeille brésilienne-européenne, beaucoup plus vive, a déjà fait sa razzia. La déception de la *melipona* est grande. Elle se faisait une telle fête en apercevant toutes ces fleurs superbes, mais les européennes sont passées par là et il ne reste plus de pollen. Dans ces cas-là, l'abeille native se replie en direction de territoires que l'abeille européenne dédaigne, par exemple les terres ombragées à la lisière des forêts.

L'abeille indigène a une autre supériorité sur l'abeille européenne : elle n'a pas de dard, ce qui permet à l'éleveur de disposer ses ruches à proximité de sa ferme sans avoir à craindre des attaques d'abeilles sur ses enfants ou ses animaux domestiques.

Aleijadinho, I'

En 1720, une nouvelle capitainerie est née, celle de *Minas Gerais* (« mines générales »), détachée de celle de São Paulo. La saison de l'or va durer un siècle. Des millions d'hommes convergent vers ces filons d'or et d'argent, ce fer, ces aigues-marines, ces diamants qui ont été repérés par des *bandeirantes* à la fin du XVII^e siècle. Une procession de pauvres s'enfonce sous la terre, gratte les collines, ouvre des vallées, développe ou invente des villes – Vila Rica de Ouro Preto, Congonhas, Sabará, Diamantina, São João del Rei...

La capitainerie de Minas Gerais est gérée avec rigueur, mais elle ne parvient pas à éradiquer la contrebande qui est colossale. Celle-ci représente le double de la production légale du Minas Gerais. Des fortunes tombent dans les poches des notaires, des trafiquants, des agioteurs, des contrôleurs, des spéculateurs, des fonctionnaires publics, des bandits. Dans les frocs des curés aussi. Les prêtres ne sont pas absents des agapes de l'or. Non seulement les soldats ne les fouillent pas aux postes de contrôle, mais encore leurs soutanes sont amples, sacrées, et forment des caches inviolables. Les statues de saints ont leur petit mérite, elles aussi. Quand on les a creusées, on les emplît de poudre d'or. Un saint bien creusé peut abriter une fortune. Des milliers d'anges et de saints bourrés de diamants quittent paisiblement le Minas Gerais à la barbe des fonctionnaires du fisc. Des fortunes s'édifient.

La géographie du Brésil bouge. Pour un siècle, la ville d'Ouro Preto, perdue là-haut dans ses brouillards et dans ses montagnes tristes et belles, sera la capitale économique de la colonie. Quant à la capitale politique, elle délaisse Salvador da Bahia de Todos-os-Santos pour s'implanter dans le sud. Le siège de la vice-royauté est transféré en 1763 à quatre cents kilomètres au sud d'Ouro Preto, dans cette ville de Rio de Janeiro que les Portugais avaient à peine remarquée jusque-là, mais dont ils mesurent soudain les agréments car elle forme le débouché naturel de l'or du Minas Gerais. Ces mouvements de villes sont décisifs : le Brésil commence à s'intéresser à ses provinces du dedans. Il s'installe à l'intérieur de lui-même.

Moins d'un demi-siècle après la découverte des premières pépites d'or noir, vers 1730, Antônio Francisco Lisboa naît à Ouro Preto. C'est le fils bâtard d'un architecte portugais et d'une esclave. Il est donc gris (*pardo*), mulâtre. Les fées ne se sont pas penchées sur son berceau. En bonne règle, le petit Francisco aurait dû grossir la population de va-nu-pieds, de boutiquiers, de manœuvres ou d'esclaves qui grouillent dans les villes de l'or, le long des rivières et dans le fond de la terre. Le bonheur, en ce siècle, n'a rien prévu pour les fils d'esclaves, surtout quand ceux-ci sont affligés, comme le jeune Francisco, d'une drôle de dégaine – cheveux crépus, peau épaisse et d'un brun foncé, grosses lèvres et vastes oreilles, pas de cou, un corps obèse et la taille courte. Et pourtant, Francisco va échapper au destin que sa couleur et sa condition de fils naturel eussent dû lui assigner. Il ne descendra pas au fond des mines. Il sera le plus grand artiste du Brésil.

Fût-il né en Europe, sa renommée égalerait celle de Praxitèle ou de Benvenuto Cellini. Or, l'Europe – le Brésil aussi d'ailleurs – a eu besoin d'un ou deux siècles pour repérer cet artiste prodigieux. Pourquoi pareil purgatoire ? Son œuvre n'est ni obscure ni clandestine. Elle n'est pas réservée aux princes de ce monde. Elle ne se dissimule pas dans les palais ou dans les maisons patriciennes d'Ouro Preto. Elle s'étale au grand jour, et sous le regard de tout le monde, dans toutes les villes de l'or. Antonio Francisco Lisboa bâtit des chapelles. Il sculpte dans la pierre-savon du Minas ou dans le bois de cèdre les effigies de Dieu. Il offre ses poèmes de terre ou de bois au peuple tout entier, aux humbles, aux glorieux. On pense à ces artistes anonymes du Moyen Âge qui illustraient la Bible au tympan des cathédrales gothiques. Antonio Francisco Lisboa, lui aussi, dit avec des arbres ou de la roche la tragédie de l'Éternel, du Christ, des anges et des hommes. Comme ses prédécesseurs gothiques, il ne signe pas toujours ses ouvrages, car le nom d'un bâtard et d'un fils d'esclave ne figure presque jamais dans les contrats des congrégations. C'est une habitude du Brésil colonial. Les Noirs ont le droit d'avoir du génie, mais pas d'avoir un nom. À Salvador, à Recife, à Olinda, les églises et les couvents possèdent des tableaux ou des retables d'une beauté extrême qui ne furent peints par personne.



Le Brésil baroque, c'est d'abord Antonio Francisco Lisboa, ou plus exactement l'*Aleijadinho*, « le petit estropié », puisque c'est sous ce nom que les Brésiliens, tendrement, appellent leur plus grand artiste. Estropié, il ne l'était pas de naissance. C'est au milieu de sa vie, à partir de 1777, qu'une incompréhensible maladie le frappe. Est-ce la lèpre, le scorbut ? La médecine ne se prononce pas. Le mal mange sa chair. Antonio perd ses dents, ses pieds, ses mains. La douleur est effrayante. On dit qu'un jour l'*Aleijadinho* fait sauter lui-même à coups de marteau ses doigts pourris. Il se déplace sur des genouillères de cuir. De ses œuvres, il ne s'approche qu'à genoux. À la fin de sa vie, il n'est plus qu'un tronc massif. Ses aides attachent le marteau et le ciseau à ses moignons. Très dévot, il offre ses souffrances au Christ, mais comme il est d'un tempérament vif, hargneux, ses colères font beaucoup de bruit. Ensuite, il se calme. Il est fatigué. Il n'en peut plus. Il a sculpté beaucoup de calvaires et sa vie est un autre chemin de croix.

Il supplie le Seigneur de « poser sur lui ses pieds divins ». Le Seigneur entend ces supplications et ne se presse pas de les exaucer. Il fera attendre longtemps l'*Aleijadinho*. Il ne lui répondra qu'en 1818 – ou peut-être 1814. L'*Aleijadinho* meurt à l'âge de quatre-vingts ans.

(Le mot « baroque » est d'origine portugaise. *Barroco* désigne une « perle de forme irrégulière ». Le dictionnaire *Robert* cite des adjectifs

voisins du mot « baroque » : bizarre, biscornu, choquant, étrange, excentrique, irrégulier. Chacun de ces synonymes convient à la figure, au corps et au destin de l'Aleijadinho.)

Où donc le petit estropié a-t-il appris son métier ? Sûrement pas dans les écoles. Même pas dans l'atelier d'un artiste. Il semble avoir acquis des rudiments d'architecture et de dessin auprès de son père et de quelques sculpteurs ou graveurs. Pour le reste, il compulsait des recueils de planches reproduisant grossièrement les chefs-d'œuvre de la peinture italienne, flamande ou allemande. Il connaissait Dürer. Maigre viatique, mais il y ajoute son génie, et ce génie, il suffit de se promener aujourd'hui dans les villes de l'or pour en éprouver l'éclat.

Les églises qu'il bâtit, comme celle de Saint-François-d'Assise à Ouro Preto, ou celles du tiers ordre franciscain à Ouro Preto et à São João del Rei, sont d'une bouleversante simplicité. Avec leurs façades blanches ou jaunes, un oculus en forme de bouche de poisson et deux tours qui furent d'abord quadrangulaires avant de devenir circulaires, elles parlent de douceur.

Ses sculptures sont au contraire. Elles hurlent. Elles dramatisent. C'est à travers elles que l'estropié engage un dialogue tendu avec le bon Dieu. L'impassibilité, l'Aleijadinho ne connaît pas. Quand on observe les figures qu'il a façonnées dans la pierre-savon de Minas ou dans des bois peints, on se dit qu'il brûlait de bondir au milieu de son ouvrage et de se mêler à la bagarre, par exemple en insultant ces légionnaires romains, qu'il fait toujours un peu ridicules avec leurs petites bottes noires, et auxquels il flanquerait volontiers un bon coup de marteau en pleine poire pour les punir de se conduire méchamment avec Notre-Seigneur Jésus.

Sa Madeleine a une drôle de figure. Elle est moche, ahurie, presque idiote avec sa bouche à demi ouverte. Elle est en train d'observer la mise en croix. C'est un bloc de chagrin. C'est un bloc d'abîme. Saint Jean est étrange : pendant que Jésus reçoit la visite de l'ange au mont des Oliviers, le saint Jean de l'Aleijadinho repose, voluptueux et d'une beauté de chérubin.

Que ce soit dans les églises d'Ouro Preto ou dans les statues du grand chemin de croix de Congonhas, les figures de l'Aleijadinho trompent leur monde. On les prend d'abord pour ces effigies convenues, douceâtres, un peu fades qui déshonorent si souvent l'art sacré. Mais interrogez plus avant les personnages, et le tableau bouge. On voit monter, à travers les

chatoyantes couleurs et l'élégance des lignes, d'autres motifs. Ce que raconte l'Aleijadinho, c'est le malheur et les fatalités. Si le Christ est toujours superbe, immense et harmonieux, avec les gestes amples de la miséricorde, sa figure parle de désespoir et d'abandon. Quant aux personnages secondaires, ils semblent empreints d'une sérénité bouddhique, avec leurs hautes pommettes et leurs yeux malicieux, les mignardes frisures de leurs barbes, mais leurs membres sont tordus, martyrisés, leurs pieds crispés, comme à l'envers, et leurs mains gigantesques sont celles de malades ou de torturés. On a souvent dit que l'Aleijadinho représentait, dans ces figures effarées, sa propre douleur. N'est-ce pas plutôt que le malheur de l'Aleijadinho faisait écho au sanglot de l'histoire ?

C'est à Congonhas, à la fin de sa vie, que « le petit estropié » donne la mesure de son génie. En 1796, les responsables du sanctuaire du Bom Jesus de Matosinhos, qui vient d'être achevé après vingt ans de travaux, demandent à l'Aleijadinho de réaliser un chemin de croix en cèdre polychrome pour accompagner les processions de la semaine sainte. Avec ses aides et ses élèves, l'Aleijadinho sculpte, en trois ans, soixante-six moments de la mort du Christ : la Cène, le jardin des Oliviers, la prison, la flagellation, le couronnement d'épines, le chemin de croix, la crucifixion...

Quelques années passent et, de 1800 à 1805, le vieux sculpteur va tailler dans la pierre-savon les statues des douze grands prophètes qui se dresseront sur le parvis de Congonhas, tout près du ciel. Comment ce corps exténué, ce corps sans mains ni jambes, a-t-il réussi à sculpter ces chefs-d'œuvre ? Mystère ultime. Silence.

*

Nous sommes à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles. Des souffles nouveaux, venus de l'Europe des Lumières, troublent le Brésil, le Brésil de la fermeture et de la servitude. En 1789 s'est développée dans le Minas Gerais une révolte, l'*Inconfidência mineira* (infidélité minière). À la tête du complot, un homme célébré aujourd'hui encore chaque année par le Brésil, le 21 avril, le sous-lieutenant de dragons Joaquim José da Silva Xavier, surnommé Tiradentes car il exerçait parfois des activités de dentiste. L'*Inconfidência* était soutenue par les patrons des mines, par les hommes de loi, par les intellectuels, par les militaires, tous également indignés que le puissant ministre de Lisbonne, le marquis de Pombal, ait imposé aux

producteurs d'or une taxe supplémentaire, la *derrama*, qui va porter un coup mortel à la production, déjà en voie d'épuisement, des mines.

Les conspirateurs ont un programme rude. Ils détacheront le Minas Gerais de la Couronne. Ils proclameront l'indépendance et la république ensemble. Ils érigeront un hôtel de la monnaie. Les esclaves nés dans la province seront libérés. La ville de São João del Rei sera la capitale. Une université sera créée à Ouro Preto. Les conjurés se disputent un peu sur le sort que méritera le gouverneur de la capitainerie, Luís Antônio Furtado de Mendonça : ils balancent entre l'expulsion ou la mort. Tiradentes se fait fort de rallier à la conjuration la ville de Rio de Janeiro. Hélas, en février 1789, un des conjurés, Silvério dos Reis, est retourné par le gouverneur de la capitainerie. Les autorités de Rio de Janeiro sont alertées. Elles frappent. Le 10 mai 1789, Tiradentes est arrêté. Trois ans plus tard, le 21 avril 1792, il est pendu et écartelé.



Faut-il penser que les dernières œuvres de l'Aleijadinho, et spécialement le majestueux ensemble de Congonhas, furent influencées par les agitations politiques qui secouent la capitainerie ? Rien, dans les documents, ne permet de le dire, mais l'hypothèse n'est pas incongrue. George Kubler voit dans les Prophètes sculptés par l'Aleijadinho à Congonhas « la célébration de la victoire du christianisme sur l'idolâtrie, du nouveau sur l'ancien et de l'avenir sur le présent ». Dans leur *Histoire du Brésil* (Fayard), Bartolomé Bennassar et Richard Marin écrivent : « En

dernière analyse, l'ex-voto gigantesque de Congonhas serait une "prophétie de la libération" inspirée des événements récents, la conspiration minière et l'exécution du premier martyr de la liberté, Tiradentes. L'art chrétien au service d'un visionnaire traduirait la volonté de libération, l'aspiration à l'égalité et la prophétie de l'indépendance aux dépens de l'Ancien Régime. Peut-être. »

Les dates de l'*Inconfidência mineira* sont les mêmes que celles de la Révolution française. Tiradentes est arrêté en 1789, quelques mois avant qu'en France les sans-culottes emportent la Bastille. Il est exécuté et démembré en 1792, alors qu'à Paris Robespierre inaugure la grande saison du sang.

Au Brésil, les aspirations exprimées par l'*Inconfidência mineira* seront étouffées. Le martyr de Tiradentes ne met fin ni à l'injustice coloniale, ni à l'esclavage, ni à la monarchie. L'histoire revient à ses occupations habituelles. En 1808, la cour de Lisbonne, chassée par Junot et Napoléon, se réfugie à Rio de Janeiro. En 1822, l'héritier de la Couronne portugaise, le prince régent dom Pedro, le futur empereur Pedro I^{er}, pousse le cri d'Ipiranga : « La liberté ou la mort ! » Le Brésil coupe ses liens avec la Couronne portugaise et se déclare indépendant. Il faudra attendre l'année 1888 pour que les esclaves, les frères noirs ou mulâtres de l'Aleijadinho et de ses prophètes, soient affranchis.

*

La grandeur de l'Aleijadinho a été reconnue avec deux siècles de retard. Étrangement, le nombre de ses œuvres a augmenté à mesure que sa célébrité s'étendait. Aujourd'hui, les faux, réalisés pour la plupart au XX^e siècle, pullulent.

En l'année 2000, une grande exposition Aleijadinho a été présentée au Brésil. Myriam Andrade Ribeiro de Oliveira, qui en était le commissaire, a refusé d'inclure dans cette rétrospective des pièces qu'elle tenait pour douteuses. Les propriétaires de ces pièces n'ont pas goûté pareille rigueur. Myriam Andrade Ribeiro de Oliveira a été démise de ses fonctions peu de temps après, quand l'exposition a été présentée à New York, au musée Guggenheim.

Un catalogue raisonné des œuvres de l'Aleijadinho a été publié en 2003 à Rio de Janeiro, sous le titre *O Aleijadinho e sua oficina. Catalogo das esculturas devocionais*. Le livre a été réalisé dans le plus grand secret et signé par Myriam Andrade Ribeiro de Oliveira et deux autres spécialistes. Un collectionneur a engagé une action en justice. Il a perdu son procès mais la vente du livre s'est trouvée suspendue pendant dix mois. Aujourd'hui, le livre est vendu partout, même sur Internet.

Amado, Jorge

Les livres de Jorge Amado sont pleins de bruit et de tendresse, pleins de pêcheurs, de putes, de macumba, de déesses Yemanjá, d'églises, de séducteurs, de candomblés et d'odeurs d'huile de *dendê* (huile de palme). Pleins de la ville de Bahia. Ils ont été publiés dans les cinq continents. Il en était fier, surtout quand un de ses récits était traduit dans une langue incompréhensible. Il me montrait des volumes en coréen, en albanais, en turkmène, en persan, en mongol. Il rigolait : « Regarde ça, c'est un de mes anciens romans, *Capitaines des sables*, c'est l'histoire d'un *moleque*, un gamin de Bahia. Je ne sais pas si ça vaut le coup en portugais, mais en chinois, ça a de la gueule... Les aventures de Dona Flor en alphabet cyrillique, c'est pas mal non plus. »

Étrangement, c'est dans son propre pays, le Brésil, que cet auteur universel est très sottement malmené. Il est connu de tous, admiré de tous, inspirateur des plus belles *telenovelas*, mais les brillants intellectuels de São Paulo ou de Rio, qui ne savent pas qu'on peut écrire autrement et plus modestement qu'Antonin Artaud, James Joyce ou Philippe Sollers, froncent le nez. Cet Amado ne leur dit rien qui vaille. Ne serait-il pas un peu simple, populaire ? Peut-être même vulgaire, quelle horreur ! Est-ce qu'il s'y connaît un peu en linguistique et en critique générative ? A-t-il lu Chomsky et Hélène Cixous ? Si ça se trouve, il n'a pas lu Pierre Guyotat.

Bien sûr, ils voient bien que ce Jorge ne manque pas de verve, mais ils ne lui accordent pas le brevet de grand écrivain. Dans l'Angleterre du XIX^e siècle, Charles Dickens était parqué dans la catégorie « écrivains populaires ». Mais Dostoïevski savait que ce Dickens, ce « feuilletoniste », était un génie.

J'ai découvert Jorge Amado il y a quelques lustres, au cours d'un voyage au Brésil. Je déjeunais dans un village de l'État de Bahia à vingt kilomètres de Salvador. Je lisais le menu. Je ne savais que choisir. Sur le mur, il y avait une petite pancarte : « Jorge Amado a déjeuné dans cette *pousada* en 1937. Il a commandé des crevettes. Il les a trouvées très bonnes. » J'ai demandé des crevettes. Elles étaient très bonnes. J'en ai conclu que ce Jorge Amado était un bon écrivain. Le lendemain, j'ai acheté un de ses romans, un de ses premiers, *Jubiabá*. Il était bon comme une crevette.

Amado naît en 1912 à Itabuna, dans la région du cacao. Il n'est pas bête. C'est un petit bonhomme vif, vagabond, déluré. Un grain de poudre. Il va à l'école des jésuites. Son professeur, le père Cabral, l'initie à la littérature portugaise classique. En 1927, à quinze ans, Jorge Amado fonde avec quelques lascars l'Académie des rebelles. Il s'inscrit au parti communiste. En 1932, il publie *Cacau*. « J'ai voulu raconter la vie des travailleurs des *fazendas* de cacao du sud de Bahia. Serait-ce un roman prolétaire ? »

Le roman suivant, *Jubiabá (Bahia de tous les saints)*, reprend le thème de la révolte sociale. Il marque la naissance d'un grand écrivain. Le récit est engagé politiquement, mais il est emporté par la verve rocambolesque d'Antônio Balduino. En France, un lecteur des éditions Gallimard, André Malraux, est captivé. La traduction française paraît à la veille de la guerre. Le livre a tout pour passer inaperçu. Son auteur est inconnu et puis, pour les Français, le Brésil ne sait faire que des carnivals et des papillons.

À Alger, un jeune journaliste inconnu, Albert Camus, repère ce Jorge Amado. Le 9 avril 1939, Camus publie dans *Alger républicain* un article dont voici les premières lignes : « Un livre magnifique et étourdissant. S'il est vrai que le roman est d'abord action, celui-ci est un modèle du genre. Et l'on y lit clairement ce que peut avoir de fécond une barbarie librement consentie. Il peut être utile de lire *Bahia de tous les saints* en même temps par exemple que le dernier roman de Jean Giraudoux, *Choix des élus*. Car ce dernier figure exactement une certaine tradition de la littérature française actuelle, qui s'est spécialisée dans le genre "produit supérieur de la civilisation". À cet égard, la comparaison avec Amado est saisissante. »

Bel encouragement pour le débutant de Bahia. À peine commence-t-il à écrire que le voilà hissé au-dessus de Jean Giraudoux, l'écrivain le plus raffiné de cette France que le Brésil tient pour « la mère des arts et des

lettres ». Il y avait de quoi enivrer le jeune homme de Salvador, mais Jorge Amado ne fut pas informé et la guerre était là. Cinquante ans plus tard, en 1989, un ami de Camus, Roger Grenier, enverra la photocopie de cet article à Jorge Amado. Joli embrouillamini du hasard et du destin : en 1989, Jorge Amado n'est plus un inconnu mais un homme illustre. Et Albert Camus, qui est mort dix ans plus tôt, a reçu le prix Nobel.

Amado écrit des « histoires du port de Bahia ». *Capitaines des sables* (*Capitões da areia*) raconte le malheur des enfants abandonnés. Le gouvernement Vargas met souvent Amado en prison, comme en 1936, ou bien l'envoie en exil, en 1940 par exemple, en Argentine. Amado écrit la biographie du fondateur du Parti communiste brésilien, Luís Carlos Prestes (*O cavaleiro da esperança*). Il n'a pas le droit de la publier. Revenu d'Argentine, il est assigné à résidence à Bahia. En 1945, il est élu député communiste et il publie livre sur livre : *Terre violente*, *São Jorge de Ilhéus*, *Seara vermelha*, etc. En 1951, il reçoit le prix Lénine.

À partir de 1948, il fait de longs séjours en France avec sa femme Zelia, qui est un de ses plus séduisants personnages. L'hôtel Saint-Michel, le restaurant Tai San Yuen, la librairie *L'œil écoute* sont heureux de recevoir ce couple chaleureux, rieur et un peu exalté. Amado est la coqueluche des écrivains et des artistes communistes, Pablo Picasso, Paul Eluard, Louis Aragon, Georges Sadoul. Les Joliot-Curie sont leurs amis. Mais Jorge et la superbe Zelia traînent aussi dans les caves de la Rive gauche, admirent Miles Davis, Duke Ellington, Louis Armstrong. Chaque fois qu'un de leurs amis sud-américains a maille à partir avec une police, Jorge et Zelia courent chez Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir ou François Mauriac, obtiennent une intervention en faveur de Pablo Neruda, d'Asturias, d'Alfredo Varela, de Guillen. Le couple se retrouve à Prague, en 1956, au moment des procès staliniens contre Artur London. Jorge et Zelia prennent alors leurs distances avec le parti communiste mais jamais ils ne renieront leur engagement à gauche.

La production de romans ne ralentit pas. Les chefs-d'œuvre tombent les uns sur les autres : *Gabriela, girofle et cannelle*, *Les Deux Morts de Quinquin-la-Flotte*, *Os velhos Marinheiros*, *Les Pâtres de la nuit*, *Dona Flor et ses deux maris*, *Tereza Batista*, *La Bataille du Petit Trianon*.

En 1975, je suis repassé par Bahia. Je ne connaissais pas encore Jorge. Je lui ai téléphoné. Il m'a dit que quelques amis seraient chez lui le soir. Ces quelques amis faisaient une foule. Jorge Amado m'a accueilli. Il portait un

short extrêmement long décoré de fleurs extrêmement voyantes. Son ventre était vaste. Le jardin grouillait de monde. Il y avait un prêtre catholique, des Noirs du Bénin, la femme d'un ambassadeur italien, un Cubain diplômé de Harvard, des pêcheurs, des prostituées, une Bahianaise dans ses atours de dentelles blanches, des pimbêches de Rio de Janeiro, quelques « filles de Saint », un charpentier.

Comment cet homme pouvait-il conduire tant de travaux en même temps – les voyages en Europe, le combat politique, l'écriture d'une œuvre imposante, les balades dans les vieilles rues de Bahia et les rencontres avec ses centaines d'amis ? Il m'a fourni la réponse quelques mois plus tard, à Paris, en me racontant une histoire :

« Il y a un écrivain qui nettoie les herbes dans son jardin. Un voisin l'aperçoit, lui dit : “Bonjour, monsieur l'écrivain. Vous travaillez un peu ?” L'écrivain met les choses au point : “Non, monsieur le voisin. Je me repose.” Le lendemain, l'écrivain somnole dans son hamac. Le voisin passe et dit : “Ah, bonjour, monsieur l'écrivain, vous vous reposez enfin ?” L'écrivain répond : “Non. Je travaille.” »



Dans son article de 1939, et après avoir lu un seul des livres de Jorge Amado, *Bahia de tous les saints*, Albert Camus avait lumineusement compris et annoncé le génie d'Amado et les moyens de ce génie. « Qu'on ne s'y trompe pas. Il n'est pas question d'idéologie dans ce roman où toute l'importance est donnée à la vie, c'est-à-dire à un ensemble de gestes et de cris, à une certaine ordonnance des désirs, à un équilibre du “oui” et du

“non”, qui ne s’accompagne d’aucun commentaire. On n’y discute pas sur l’amour. On se suffit d’y aimer et avec toute sa chair. On n’y rencontre pas le mot fraternité mais des mains de nègres et de Blancs (pas beaucoup) qui se serrent. Et le livre est écrit tout entier comme une suite de cris et de mélodies, d’avances et de retours... Les romanciers américains nous font sentir le vide et l’artifice de notre littérature romanesque. »

Amazone

L’Amazone est un abîme. On ne s’en avise pas d’abord. Elle est si bleue, si calme. Et comme elle va jusqu’à l’horizon, il n’est pas facile de l’apercevoir. Elle est tellement plus grande que notre œil. Elle bouge à peine, elle frissonne et elle glisse. Un fleuve, ça ? Une mer plutôt, une mer scintillante ou grise, ou bien un lac aux dimensions du monde. Une planète. Une planète bleue et qui miroite. La terre a disparu. Elle a été remplacée par l’eau.

J’ai fini par trouver le Grand Fleuve à Belém. Sur ses berges, la *prefeitura*, c’est-à-dire la mairie, a mis des petits bancs. Les retraités des postes et les amoureux s’y rencontrent le soir, comme dans les chansons de Brassens et comme on le fait sur les bords de la Bléone à Digne, quand on a fini de jouer à la pétanque. Ils ressemblent à des retraités de la Caisse des dépôts et consignations d’Angers ou d’Amiens. Ils s’ennuient, ils flirtent, ils contemplent les nuages et rien n’est moins exotique qu’une Amazone, rien n’est plus routinier. Beaucoup d’eau et de l’eau tranquille, tel est le fleuve qui porte le nom le plus romantique du monde.

Heureusement, il y a les guides de voyage. Ils sont friands d’Amazone. Ils vous promettent, sur ses rives ou le long de ses affluents, des frissons et des heures exquises. Ils vous enjoignent de faire un tour au marché aux poissons à Belém do Pará. C’est une manie, ce marché aux poissons, une idée fixe. Vous avez beau changer la couleur de votre guide, lire un guide bleu ou un guide rouge, un vert ou un jaune, ils sont tous du même avis. Ils parlent d’une seule voix. Je crois qu’un rédacteur unique fait tous les guides du monde. Ce rédacteur est assez sévère. Il vous gronde à l’avance : « Allez au marché aux poissons de Belém. Et que ça ne traîne pas ! » On finit par croire que les dieux n’ont créé un fleuve large de cent kilomètres, profond

de cent mètres, et traversant une forêt sans bords, que pour édifier sur le fleuve Guamá, à l'embouchure de l'Amazone, le marché aux poissons de Belém do Pará. Comment se révolter contre dix guides à la fois ? J'ai eu peur d'être dénoncé. J'ai obtempéré. J'ai obéi. Je me suis levé à trois heures du matin et je suis allé au marché aux poissons. J'ai bien fait. C'est là que j'ai trouvé l'abîme.

Il faisait nuit. La lumière est arrivée un peu après moi. Elle était moche car le ciel était froissé, ce jour-là. Des brumes coulaient sur le flot, un peu comme des morves, dérivait en dormant, comme elles le font sur les rivières fantômes. De ce silencieux suaire sortaient des bateaux de pêche. Les marins étaient noirs ou *caboclos*. Les *caboclos* sont ces gens dont le corps contient quatre ou cinq ethnies variées et qui peuplent le Nordeste et l'Amazonie. On dit aussi les *cabocos*, les *mamelucos*, les *caribocas* ou les *curibocas*. Le mot *caboclo* a une origine indienne. En langue tupie, *kaa'boç* veut dire « qui vient de la forêt ». Et le *kari'boca* est « le fils de l'homme blanc ».

En Amazonie, les dosages ethniques ne sont pas tout à fait les mêmes que dans le *sertão*. Un *caboclo* amazonien contient de l'Indien, de l'Africain, du Portugais, tout cela va bien ensemble, et certains ont même réussi à fourrer là-dedans, au milieu de cet embrouillamini, un peu de Chinois, un peu d'Italien, du Français, de l'Anglais, et bien entendu des yeux bleus de Hollandais à cause de la longue présence de Guillaume de Nassau au XVII^e siècle, dans le Pernambouc un peu plus au sud.

Les pêcheurs étaient magnifiques. J'ai reconnu Neptune et son trident, quelques Atlantes. Il y avait des Néréides qui faisaient le pied de grue sur le quai. Les marins s'affairaient sur leur bateau, avec leurs treuils, leurs filets, leurs harpons, et ils vendaient aux commerçants leur butin. Demi-dieux ou dieux à part entière, ils étaient simples comme tout. Ils faisaient livraison de ce qu'ils avaient sorti de l'abîme. Des poissons ? C'est ce qu'on dit et je n'en crois rien. Pas des poissons. Des Chimères. Des Méduses, avec trois têtes, une tête de lion, une tête de chèvre et une tête de dragon au bout de la queue. Des Gorgones, avec chevelures de serpents, dents de sanglier et ailes d'or, et comment l'Amazone, si sereine et si muette, se débrouille-t-elle pour receler dans ses opacités de pareils monstres ?



Comme j'avais lu tous les guides, j'étais très ferré sur les noms des poissons amazoniens. Je n'ai eu aucun mal à repérer le *pirarucu* : c'était cet être de deux mètres de long et de cent kilos qui gisait sur le quai, et le pêcheur m'a dit qu'il y avait bien pire et que le fleuve possède des *pirarucus* de quatre mètres de long et de trois cents kilos. De toute façon, c'est le plus gros poisson d'eau douce de la planète. On l'appelle aussi *arapaima* ou *paiche*.

Il y avait des *silures* de haut lignage, l'air grognon, avec leurs moustaches aiguës et piquantes, des *piratiningas*, des *pacou manteigas*, des *curimatas*, et quelques-uns de ces *sambaquis* qui, tout poissons qu'ils sont, s'entêtent à se nourrir de fruits.

Les autres poissons m'ont donné plus de tablature. J'essayais de repérer les espèces signalées par mes guides bleus, verts ou rouges, et je n'en reconnaissais pas une seule. Même les poissons dont les noms étaient familiers trompaient leur monde. Les *dourados*, par exemple, n'avaient rien à voir avec les dorades royales, dorées ou grises que les pêcheurs bretons vendent à Cancale. Elles étaient inattendues mais pas mal du tout. Le nom de *dourado* leur allait bien. Elles scintillaient. Elles arrivaient en droite ligne de cet *Eldorado* que le corsaire anglais William Raleigh a vu et exploré au XVI^e siècle et qui a disparu ensuite pour aller on ne sait où.

Ces pêcheurs m'ont aidé à comprendre un petit mystère qui frappe tous les amoureux de l'Amazonie. Les premiers arrivants, les missionnaires, les militaires, les *degregados* espagnols ou portugais, tous ont aperçu des créatures terribles, somptueuses ou incompréhensibles. Dans le fleuve ou dans les forêts, ils ont vu défiler des Amazones, des dragons, des

cynocéphales, des fantômes, des krakens, des anomalies et des *arrhines*. Ces créatures ont survécu assez longtemps. En 1751 encore, le physicien La Condamine se porte garant de leur existence. Pourtant, c'est déjà le crépuscule des Amazones. Le Siècle des lumières brille et les Amazones n'y résistent pas. Elles s'en vont.

Aujourd'hui, nous pensons communément que ces créatures n'ont jamais existé. Nous avons pris le pli de lire avec condescendance les journaux de bord et les témoignages des premiers découvreurs. Les psychanalystes les ont étudiés. Ils considèrent que les marins portugais et les capitaines espagnols, un peu déconcertés par le pays baroque qu'ils parcouraient, et très angoissés, n'avaient décrit que les images de leur inconscient. Les sirènes et les monstres qu'ils avaient croisés le long du fleuve résidaient dans leurs rêves, dans leurs terreurs ou dans leurs désirs. Quant à ces Amazones qui n'ont qu'un seul sein et qui tirent des flèches sur tous les hommes, pas besoin d'avoir lu Freud pour comprendre ce qu'elles trafiquent dans nos songes.

Les historiens ont ajouté leurs explications. Ils rappellent que les découvreurs de l'Amazonie étaient des hommes de haute culture. Qu'ils soient navigateurs, lansquenets ou moines cordeliers, ils connaissaient leur littérature grecque, latine, et parfois germanique ou celte, sur le bout du doigt. Ils se sont donc contentés d'identifier sous les palmes et dans les lianes les créatures qu'ils avaient croisées naguère dans les bibliothèques de Salamanque ou de Bologne, en lisant les ouvrages d'Hérodote, de Lautréamont qui arrivera deux siècles plus tard, de Pline l'Ancien, de Borges, de l'évêque Olaus Magnus, d'Herman Melville ou d'Edgar Poe.

Ce qu'ils découvraient de l'autre côté de l'équateur, ce n'était pas un pays, c'était une bibliothèque. C'était Strabon, Pline le Jeune ou Mégasthène. Les Amazones que le père dominicain Gaspar de Carvajal voit gambader, en 1542, sous les noyers du Pará ne sont que les Amazones délocalisées qui avaient hanté les montagnes de la Scythie au temps d'Hérodote, avant de les désertier. Les énormes poulpes du fleuve Madeira ou du Xingu ressemblent à ces créatures effrayantes que la saga norvégienne Öwar-Odds célèbre dès l'année 1250 : le *Kraken*, dit également le *Hafgufa* ou le *Lyngbakr*, cette pieuvre grande comme une île flottante, ce « bout d'horreur en mollusque », qui croise aux antipodes de l'Amazone, dans les abysses médiévaux de la Baltique. Quant aux fourmis géantes de la jungle du rio Negro, Hérodote les avait déjà avisées en Inde. Il

nous avait décrit avec soin les fourmis mangeuses d'or. Rien de nouveau sous les ombres. Les explorateurs du XVI^e siècle se sont bornés à décrire ce qu'Hérodote avait vu. Les grands découvreurs de la Renaissance ne sont pas aussi téméraires que ceux de Baudelaire. S'ils vont au fond de l'océan, ce n'est pas pour trouver du nouveau. C'est pour vérifier de l'Ancien.

*

Ces explications, qu'elles soient historiques ou psychanalytiques, m'ont toujours paru laborieuses. Je préférerais les témoignages des Anciens aux scepticismes des Modernes. Le marché aux poissons de Belém à trois heures du matin fortifiait mes certitudes puisque les pêcheurs amazoniens, quand ils reviennent de leurs nuits, déversent sur les quais et les docks quelques-unes des créatures repérées par les premiers conquérants, par Teixeira ou par le père Carvajal. Simplement, ces créatures, au lieu de se promener en plein jour comme elles aimaient à le faire au temps du paradis perdu, ont préféré, après l'arrivée tonitruante de l'Europe, se réfugier dans les abîmes. C'est là que les pêcheurs de Belém, chaque nuit, vont les ramasser et encore ne fréquentent-ils, de ces abîmes, que les abords, les glacis, les marges et les antichambres, car leur récolte de monstres est bien loin d'épuiser le monumental bestiaire qui gît au fond du grand fleuve. Il existe, enseignent les ichtyologistes, des milliers d'espèces de poissons amazoniens dont nous n'avons même pas l'idée. Les grands fonds de l'Amazone abritent 2 500 espèces de poissons, soit 10 % de tous les poissons de la planète. Et, de ces 2 500 espèces, nous ne connaissons que quelques centaines. Peut-être le *pirarucu* et ses 400 kilos n'est-il qu'un pygmée si on le mesure aux monstres qui rôdent depuis des milliards d'années dans les grottes sombres de l'Amazone, parmi lesquels probablement les grands sauriens qui croisent dans la Bible, le Léviathan ou le Melmoth.



Même incomplète, la cueillette des pêcheurs de Belém, ce matin-là, ne laissait pas d'être imposante. J'ai vu s'accumuler sur le quai tous ces êtres que l'on trouve d'ordinaire plutôt dans le livre VII des *Histoires naturelles* de Pline ou dans le livre XIX des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, comme du reste dans les descriptions que Ctésias de Cnide nous fait de l'Inde après qu'il eut passé, au IV^e siècle, quelques saisons à la cour d'Artaxerxès II, le grand roi de la Perse. Comment ne pas reconnaître les demi-chiens que les Grecs appelaient les *hemikune*, les *sciapodes* qui cherchent l'ombre de leurs propres pieds, ou ces magnifiques *enotocètes* qui dorment la nuit en s'enveloppant dans leurs oreilles.

Dans les clartés louches qui accompagnaient le retour du jour, il m'a même semblé apercevoir des *astomes*, qui n'ont point de bouche, des *monophthalmes*, ces cyclopes, genre Polyphème, et des créatures dont les pieds étaient à l'envers, tels les *opisthodactyles*, ce qui leur pose bien des problèmes lorsqu'elles s'efforcent d'avancer. Un dernier bateau a abordé. Il a vidé ses filets. J'ai constaté que s'agitaient, parmi les algues, les anguilles et les serpents, quelques-uns de ces *macrosèles*, ces hommes aux jambes d'araignée familiers des Grecs au temps de Strabon.

Arrivée

Je suis arrivé au Brésil, à Rio de Janeiro, le 20 mars 1951. J'étais interloqué. Qu'est-ce que je faisais dans cet aéroport ? Je regardai mon billet d'avion. J'étais à Rio.

Trois mois plus tôt, j'avais rencontré au hasard des rues de Paris un de mes amis du lycée de Digne, André Rougon, qui habitait rue du Cirque. Nous étions insouciant. Il m'avait dit qu'un grand journal brésilien était à la recherche d'un journaliste français pour tenir là-bas, à São Paulo, une rubrique d'économie, avec finance et Bourse. Ça tombait bien. J'avais fréquenté l'École libre des sciences politiques pendant un mois et en plus je n'avais pas de métier. L'année précédente, j'avais été un peu journaliste à Oran, à Alger, mais, en rentrant en France, j'étais immédiatement devenu chômeur.

J'ai écrit à la personne en charge de me trouver. C'était un professeur d'histoire, un certain Fernand Braudel. Cela m'a encouragé car j'avais fait un peu d'histoire à la faculté d'Aix-en-Provence. Au surplus, Fernand Braudel n'était pas encore célèbre. Comme son nom m'était inconnu, il ne m'intimidait pas du tout.

M. Braudel m'a convoqué chez lui, rue Monticelli. Nous avons parlé de la Renaissance, de la Méditerranée et de l'art baroque. Ce fut une conversation agréable. J'ai donné *in petto* une bonne note à ce professeur. Il semblait bien connaître sa Méditerranée. Il me précisa qu'il avait déjà reçu cinq autres candidatures. Aussi avait-il organisé un concours. J'ai rédigé vingt pages sur le pool charbon-acier et j'ai gagné.

Je suis allé à Orly. J'avais une valise bourrée de livres d'économie politique. Je m'étais également constitué un stock d'articles découpés dans *Le Monde*, *Le Figaro* et *The Economist*, un « en-cas » qui me serait utile pour rédiger au loin, de l'autre côté de l'océan Atlantique, mes premières chroniques. J'avais acheté, en prévision du soleil équatorial, un chapeau de paille genre panama.

C'était mon premier avion. Il avait encore des hélices. Il était lent et débonnaire. Il se posait un peu partout, ce qui m'a permis d'éprouver un sentiment géographique. Nous avons fait une pause en Europe, à Lisbonne, une autre en Afrique, à Dakar, une troisième en Amérique, à Recife. En deux jours, j'avais écumé trois continents.

À Recife, quand le pilote a ouvert la porte, une grosse chaleur nous est tombée dessus, une buée tiède comme une fourrure, et elle semblait venir de l'intérieur du corps. Sur le pourtour de l'aéroport, des palmiers

tremblaient, comme ils le font dans les mirages. Je me suis dit que j'étais comme eux, que je tremblais et que j'habitais un mirage. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à relire mon billet d'avion. Ce petit carton était la preuve que le Brésil existait. Et si le Brésil existait, il était probable que j'existais moi aussi.

Nous avons passé quelques heures dans cet aéroport de Recife. J'ai décidé d'en faire un souvenir. C'était une précaution. Grâce à celle-ci, et bien que soixante années m'en séparent, mon escale de Recife a échappé à l'usure. Elle est intacte, brillante et même immarcescible. Je la sollicite souvent. Je la contemple. C'est là, dans cette buée de chaleur pernamboucane, que je vais puiser, quand j'en ai le besoin, ces teintes rouges, violettes et vertes, à la fois éclatantes et fanées, ces rouilles et ces vieilleries qui badigeonnent pour moi, et à jamais, tous les tropiques.

J'ai toujours pris grand soin de mes souvenirs. Comme on ne peut pas stocker les traces de tout ce qui arrive au cours d'une existence, j'organise à l'avance ma collection. Je trie les événements au moment même où ils se produisent, un peu comme, à la cueillette aux champignons, on jette tout de suite ceux qui sont moisis. Je fais deux paquets. D'un côté je regroupe les instants qui ont une bonne tête et qui me semblent dignes de durer. Les autres, je les sacrifie à l'instant. Par exemple, j'aperçois une jeune fille, une forêt, une duègne ou même un cerf, et je décide sur-le-champ si je veux en faire un souvenir ou non. En général ça marche, mais j'ai quelques désagréments. Ma mémoire n'en fait qu'à sa tête : une rencontre qui vous paraît promise à un oubli instantané s'incrute, et elle revient sournoisement après quelques années et vous n'arrivez plus à vous en débarrasser. Le contraire s'observe également : une scène qui vous semble dotée d'une longue espérance de survie meurt prématurément. Elle naufrage. C'est le cas de cet aéroport de Rio de Janeiro de mars 1951. Je pensais qu'il me ferait quelques siècles, mais, j'ai beau me démener, je ne le retrouve plus très bien.

Il ne me reste que ses grandes baies vitrées et la mer. À cette époque, les avions se posaient à Santos Dumont, au cœur même de la cité. Des lumières se reflétaient dans l'eau obscure. Je les regardais. La baie de Rio de Janeiro, la nuit, est un tas d'étoiles dont la moitié bougent langoureusement car elles sont dans l'océan. Les avions atterraient dans la Voie lactée.

J'ai pris mon panama. J'ai entendu mon nom dans un porte-voix. Le directeur de mon journal, M. Mesquita Julio Filho, était venu m'attendre en personne. Quelle idée ! Il avait fait cinq cents kilomètres en voiture, de São Paulo à Rio, pour m'accueillir dans son pays. Il fallait que je sois un personnage important, peut-être même un fleuron. Cette idée de fleuron m'a foutu le trac. Un fleuron ! J'ai failli tout laisser tomber. J'ai eu une envie folle de dire que je n'étais pas moi, envie de me tailler et de revenir en France, mais j'étais timide, bien élevé, docile à mon destin, peu habitué au mensonge, et j'ai fait comme si j'étais moi.

Le directeur du journal, quand je l'ai aperçu, en compagnie de son chauffeur, n'a pas arrangé les choses. C'était un personnage intimidant : assez âgé, grandiose, noble et austère. Il était comme un prince. Je l'ai revêtu d'hermine, de velours et de bouillons de soie ou de dentelles. Je lui ai ajouté une cour d'Espagne ou de Vienne, quelques plaques d'ordre et une de ces épées miroitantes que portent, chez Van Dyck, chez Franz Hals, chez Rembrandt, les marchands et les aristocrates majestueux de la Renaissance.

Il parlait un français parfait, un peu archaïque, proche de l'idéal, le français que pratiquent les baronnes russes dans les romans de Tolstoï. Il ne ratait pas une concordance des temps. J'ai pris le parti de surveiller mon élocution. Je parlais comme on marche à pas de loup. J'avais trop peur de faire des fautes de français et que M. Mesquita ne s'en alarme. Dans ces cas-là, il faut faire appel à ses souvenirs de classe. J'ai puisé dans Racine et dans le récit de Thérémène, dans Corneille et dans les stances de Polyeucte. J'ai exhumé de ces récitations pas mal d'imparfaits du subjonctif. Mme de Scudéry m'a fourni des tournures amidonnées du Grand Siècle. J'ai réussi l'examen de français que M. Mesquita, délicatement, me faisait passer.

Le chauffeur nous a déposés au *Copacabana Palace*. Je reconnaissais l'océan et la nuit de l'océan car je les avais aperçus peu de temps avant dans *Notorious (Les Enchaînés)* que Hitchcock avait situé à Rio. J'avais aimé ce film. Cary Grant a la mission de démanteler une bande de nazis réfugiés à Rio de Janeiro à la fin de la guerre. Il s'y emploie avec le concours d'Ingrid Bergman, qui est, malheureusement, la fille d'un ancien nazi. Cary Grant est amoureux d'elle mais il doit la pousser dans les bras de Claude Rains, un de ces sales nazis justement, et ce n'est pas très agréable pour lui. Pour elle non plus. Je me souvenais du visage effaré d'Ingrid Bergman, environnée d'espions, d'agents doubles. Elle s'avance dans des salons pleins de miroirs, de chandelles et de gens élégants. Je crois que quelqu'un

lui enfonce un revolver dans les reins. Elle frémit. Des palmiers royaux se balancent dans la nuit et voilà que les palmiers de *Notorious* ondulaient sous mon nez. Rio de Janeiro était un décor. Les hommes et les femmes que je voyais autour de moi, dans la grande salle de restaurant du *Copacabana Palace*, étaient des acteurs, des figurants. Je les regardais. Je cherchais Cary Grant, Ingrid Bergman et même Claude Rains. À la fin de la nuit, ils allaient rendre leurs robes brillantes, leurs smokings et leurs sourires blancs au studio de Hollywood qui les leur avait prêtés pour la circonstance. Moi aussi, je serais obligé de rendre le panama que j'avais acheté à Paris pour affronter les incertitudes de l'équateur. Je ne savais plus très bien quel était mon rôle dans l'intrigue de *Notorious*. J'avais peur de faire partie de la clique des nazis. Pour une fois que j'allais au Brésil, le Brésil n'était pas là. Il était remplacé par une image. J'avais pénétré dans le beau pays par une porte en trompe-l'œil.

J'ai commandé un cocktail de *camarões*, de crevettes. Je m'en suis mal tiré car un serveur m'a apporté une construction dangereuse comme un numéro de cirque, une pyramide de coupelles de verre et d'argent juchées les unes sur les autres, comme des acrobates sous la tente de Pinder, contenant des crevettes, de la glace, plusieurs sauces et quelques petites choses que je ne saurais dire. Pendant ce temps le directeur du journal me parlait de la banque du Brésil (Banco do Brasil) qui n'allait pas trop bien. J'ai cru adroit de le rassurer. Le Banco do Brasil traversait une passe délicate mais il allait s'en tirer. J'en ai mis ma main au feu. Le directeur a paru soulagé. Cela m'a rassuré : compte tenu des approximations sur lesquelles j'avais bâti mon discours, j'en inférais que ce directeur était très aristocratique, très bon en langue française et très intelligent, mais moyen en économie et en finances. Cela faisait un point commun entre nous.

Il m'a raconté que son grand-père était un *fazendeiro* de la région de Campinas, et qu'il n'avait jamais voulu confier son argent à une banque. Il entassait ses billets, ses milreis et son or dans un coffre en bois précieux, du *jacarandá*, que j'ai pu admirer plus tard à Louveira, dans la *fazenda* de M. Mesquita. Ce soir du *Copacabana Palace*, quand il m'a narré les démêlés du grand-père avec les banques, les milreis et le coffre de *jacarandá*, j'ai eu un rire protecteur, indulgent et hautain cependant, genre rire d'énarque. Je crois que j'ai bien fait. M. Mesquita a paru satisfait. Il a dû penser que la chronique financière de son journal était entre de bonnes mains.

J'ai mangé un *mamão*. Rien n'est plus délicieux. Le *mamão* est appelé papaye dans les pays d'Afrique. C'est exactement le même fruit mais je n'aime pas les papayes et j'adore le *mamão*. Je me suis attaché au *mamão*, un peu comme les oies cendrées de Konrad Lorenz suivent définitivement le premier oiseau ou le premier homme qu'elles aperçoivent après qu'elles sont sorties de leur coquille.

Je regardais la mer. Le directeur me demanda où en était Anatole. J'avais connu un Anatole durant mon service militaire, au Boucau, près de Bayonne, un docker très amusant, mais j'étais sûr que ce n'était pas le même. J'en ai cherché un autre. M. Mesquita m'a mis sur la voie. Il estimait qu'Anatole était l'un des plus grands écrivains de sa génération, André Gide compris. En ce temps-là, les Brésiliens cultivés portaient aux écrivains français une telle admiration, ils étaient si familiers de leur œuvre et de leur vie qu'ils parlaient de Victor, de Gustave ou d'Anatole. J'ai répondu. J'ai reconnu qu'Anatole était bloqué au purgatoire, mais ce purgatoire serait assez bref car *Crainquebille* ou *L'Île des pingouins*, on a beau dire, ce sont des chefs-d'œuvre. Nous sommes tombés d'accord sur ce point.

Ma première nuit fut resplendissante. Aussi n'ai-je pas fermé l'œil. À six heures du matin, j'étais au balcon. Je saluais le Brésil, sa magnificence. Je saluais mon avenir puisqu'il était là, cet avenir, caché dans ce matin miroitant. La chaussée de l'avenue Copacabana est superbe. C'est une marqueterie de pavés blancs et noirs qui forment des arabesques et comme une écriture de géant. Des balayeurs en avaient pris possession dès les premières heures du jour. Ils mettaient en route la journée de Rio. Ils ne la brusquaient pas. Ils la caressaient. Jamais je n'avais vu des balayeurs aussi lents, aussi lyriques.



Nous sommes partis pour São Paulo. Dès que notre voiture eut franchi les faubourgs de la ville, et encouragé par l'affaire Anatole, j'ai lancé le nom de Paul Valéry. Je m'en suis félicité. De ma vie je n'ai eu une conversation littéraire aussi longue, aussi intense, aussi intelligente que celle-ci. Mon directeur avait tout lu, et bien. Nous avons improvisé une anthologie de la littérature française, en commençant par François Villon, en nous attardant sur le Siècle des lumières pour aboutir à la période moderne, avec les quatre grands, Valéry, Gide, Giraudoux et Claudel. Il n'était plus question du Banco do Brasil. La poésie tenait en respect l'économie. Je m'en accommodais.

Paul Claudel a occupé quelques kilomètres car il avait été ambassadeur au Brésil. Son attaché de presse ou son attaché culturel, je ne sais plus, était Darius Milhaud. M. Mesquita m'a appris que *Le Bœuf sur le toit*, qui avait été fondé en 1921 rue Boissy-d'Anglas pour ensuite migrer rue du Colisée, était une idée de Darius Milhaud. Ce bœuf sur le toit est brésilien. Il est originaire d'une ville du Nord, São Luís, où l'on célèbre chaque année une fête grandiose à la gloire d'un petit bœuf énergique qui habite le désert du Nordeste. C'est un bœuf maigre. Le contraire d'un charolais. Sa peau est couturée des blessures que lui font les longues épines des arbres rabougris du maquis, dures comme de l'acier. C'est le « bœuf courage », le « bœuf au pied dur ». Darius Milhaud fut fasciné par cet acteur modeste, héroïque et poussiéreux de la tragédie brésilienne. Dans la suite, à cause de Darius Milhaud et de M. Mesquita, j'ai souvent participé à São Luís au Bumba Meu Boi, la fête du petit bœuf inoubliable du Nordeste.

J'ai donné au directeur des nouvelles de Paris. Juliette Gréco devait faire, ou bien venait de faire, une tournée au Brésil. J'ai parlé de la chanson que lui avait donnée Jean-Paul Sartre, *La Rue des Blancs-Manteaux*. J'aurais mieux fait de me taire car M. Mesquita m'a interrogé sur *L'Être et le Néant*. J'ai fait une réponse. M. Mesquita ne l'a pas très bien comprise. J'ai alors pris la décision de relater une anecdote : le succès de *L'Être et le Néant* s'expliquait par son poids, très exactement un kilo. Pendant l'Occupation, les épiciers, qui ne pouvaient plus peser leurs denrées car les poids de cuivre des balances Roberval avaient été confisqués pour fabriquer des obus, utilisaient *L'Être et le Néant* pour peser leurs pommes de terre et leurs abricots. Mon anecdote a très bien marché.

Quelques minutes plus tard, M. Mesquita a demandé à son chauffeur où il avait placé le revolver. Dans le coffre ou bien sur la plage arrière ? J'ai dû marquer de l'effroi car le directeur m'a expliqué que la vie politique et même journalistique, au Brésil, est parfois agitée. Mais, jusqu'ici, ce revolver n'avait jamais servi. Puisque nous en étions au problème des armes, nous avons enchaîné sur les fusils. M. Mesquita m'a demandé si j'aurais du plaisir à chasser l'*onça* (jaguar), le lièvre et la perdrix dans le Pantanal, au Mato Grosso. L'*onça* ne me disait rien qui vaille. Je me suis rabattu sur la perdrix, bien que je n'aie jamais touché un fusil de ma vie, et puis j'avais horreur de tuer des bêtes et je déteste le meurtre en général, mais je trouverais bien une ruse pour m'en dispenser.

Le soir, nous sommes arrivés à São Paulo. « La ville des villes ! », me suis-je dit tout de suite. Pour les premiers jours, j'avais une chambre à l'hôtel *Excelsior*. Avant la guerre, mon père lisait un journal qui portait aussi ce nom. Cet hôtel venait d'être inauguré. Il était clinquant et monumental. Il s'élevait au cœur de la ville de ce temps, sur la Praça da República. Cette place était impressionnante, avec de beaux arbres inconnus et tropicaux, beaucoup de cireurs de chaussures et quelques vendeurs à la sauvette qu'on appelle là-bas des « camelots », comme celui du roi Arthur et de la reine Guenièvre. Depuis, la ville a bougé. Elle a déménagé. Le centre est parti ailleurs, vers l'Avenida Paulista, l'*Excelsior* a périclité. Je crois qu'il a disparu. Je n'en suis pas sûr. J'hésite à demander de ses nouvelles à mes amis brésiliens. Quand je retourne à São Paulo, j'évite autant que possible de passer par là. J'ai trop de mélancolie.

Je n'avais jamais vu de gratte-ciel. Celui-ci m'a plu. J'ai ouvert mes valises. J'ai étalé sur la table les articles du *Monde*, du *Figaro* et de

l'*Economist* que j'avais emportés. Je les réviserais tout à l'heure après le dîner, car, dès le lendemain, je devais aller au journal, Rua Barão de Duprat, et faire ma première chronique. Je suis monté au restaurant. La salle à manger était au dernier étage, le trentième peut-être, et panoramique. J'ai mangé en particulier des légumes crus, carottes, céleris, oignons tendres, délicieux. Voilà un souvenir qui s'est incrusté sans mon approbation. Je me rappelle chacun des légumes que je grignotai et le bruit de mes dents.

Quand je suis revenu dans ma chambre, j'ai vu que tous mes articles avaient disparu. Une employée de l'hôtel avait mis de l'ordre. J'ai ouvert tout ce qui se laissait ouvrir, des tiroirs, des penderies, des armoires, des commodes. En même temps, je pensais énormément. Bien sûr, je connaissais l'économie, la Bourse, les agios, les inflations et tout ça, et sur le bout du doigt puisque j'avais passé un mois à l'École libre des sciences politiques, mais je les connaissais encore mieux si j'étais soutenu par les articles de Gilbert Mathieu et d'Alfred Sauvy. Et comme j'ignorais tout de la langue portugaise, la lecture des journaux du coin ne me serait pas d'un gros secours. Et puis je venais de France pour donner des avis sur l'économie brésilienne, pas pour recopier les articles des autres journaux brésiliens.

Alors je me suis jeté dans les couloirs de l'*Excelsior*. Ils étaient déserts en ce début de nuit. J'ai fini par dénicher une femme de ménage qui m'a trouvé agité. La barrière de la langue était infranchissable. Le préposé à l'ascenseur ne connaissait pas le français non plus. Combien de temps a-t-elle duré, cette quête du Graal ? J'ai fini par débusquer un vigile qui avait travaillé comme balayeur à l'Alliance française. Il a pris des mesures drastiques. Il a accepté de m'introduire dans les sous-sols de l'hôtel *Excelsior*.

J'ai entrepris mes recherches. Ce n'était pas agréable du tout. Outre la peur de ne jamais retrouver Alfred Sauvy et Gilbert Mathieu, je craignais qu'un autre vigile ne me repère, ne me confonde avec un pickpocket, ne me batte, ne me reconduise à l'aéroport. Adieu, Brésil, beau Brésil ! Et j'aurais la honte en plus. Je me disais de manière compulsive un vers de Rimbaud. Ce vers était : « Elle passa la nuit sainte dans les latrines. » Pour mes premiers pas dans mon destin, c'était rude. J'ai remué des tonnes de cochonneries. Tout cela se passait dans la pénombre, éclairé par de faibles loupottes. Le vers de Rimbaud, j'avais beau le chasser, il était toujours là, comme une tique. Je passais la nuit sainte dans les latrines.

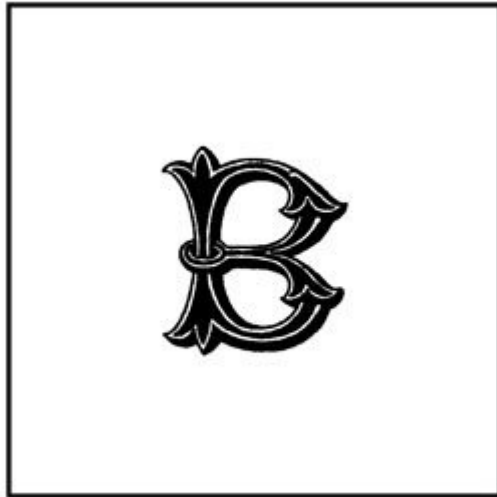
J'ai fini par retrouver ma documentation. Elle était dans un état préoccupant. *Le Monde*, *Le Figaro* et même *The Economist* étaient en lambeaux. J'ai ramassé ce que j'ai pu. Ça ne faisait pas un gros tas. La plupart des textes étaient maculés, déchiquetés, illisibles ou morcelés. Revenu dans ma chambre, j'ai passé la fin de ma nuit à reconstituer les articles, comme un savant épigraphe recompose des écritures sumériennes ou phéniciennes à partir de bribes de briques cuites enfouies dans les déserts de la Mésopotamie.

Le lendemain, je suis allé au journal installé dans une vieille bâtisse, Rua Barão de Duprat, une rue très moche et un immeuble très moche. La salle de rédaction était sombre, genre *Herald Tribune* dans les films d'avant guerre, avec une nuée de journalistes en bras de chemise et bretelles, ressemblant tous à Humphrey Bogart, avec des crépitements de machines et des sonneries de téléphone. Qu'est-ce que je faisais en ce monde ? On me donna une vieille machine à écrire, extrêmement noire, une Remington. Et j'ai tapé avec deux doigts, dans la crainte et le tremblement, mon premier article qui portait, encore heureux, sur le pool charbon-acier, que je connaissais sur le bout du doigt depuis que j'avais planché sur ce sujet pour l'examen que m'avait fait passer M. Braudel. J'ai vérifié quelques incertitudes en dépliant les lambeaux de journaux sauvés des latrines. Le résultat de mes concepts a été traduit immédiatement par M. Ritter, qui était par ailleurs rédacteur en chef. M. Ritter était un cas. Ses traductions étaient excellentes, bien qu'il ne parlât pas du tout le français. Cette étrangeté m'agréait. M. Ritter, qui devint par la suite un ami, ne pouvait pas m'interroger sur les erreurs qui risquent toujours de se faufiler, par malchance, dans un article économique.

Ensuite, M. Mesquita me convoqua dans son bureau. Ce bureau était encore plus sombre que la salle de rédaction, mais M. Mesquita m'a rassuré. Le journal allait bientôt déménager, Rua Major Quedinho, dans un gratte-ciel tout neuf. Je m'y sentirais plus à l'aise. J'ai remercié, comme si M. Mesquita, dans sa mansuétude, avait fait construire ce gratte-ciel de la Rua Major Quedinho exprès pour moi. M. Mesquita a lu mon papier en ma présence. J'ai trouvé cette lecture longue, et même interminable. Ensuite, j'ai commencé à respirer. Je me suis dit que j'étais dans ce pays pour un bon moment.

Les deux fils du directeur travaillaient aussi au journal. Nous nous sommes bien entendus. L'aîné, Julio Mesquita Neto, avait mon âge. Chaque

soir, après que j'avais terminé mon article, il me reconduisait à la *Pensão americana*, Rua Barão de Tatui. La ville n'était jamais endormie. Je la trouvais superbe. Beaucoup de Français me disaient qu'elle était laide, mais je m'opiniâtrais. J'étais tellement heureux. Les années ne l'ont pas abîmée. C'est une ville magnifique. La voiture de Julio Neto était une Ford blanche. Julio Neto est devenu un ami. Il est mort voici quelques années. Le frère de Julio s'appelle Ruy. Il est très cultivé et nous débattions comme des étudiants de Dostoïevski. Nous parlions de Karl Marx et de la *praxis*. Je suis resté trois ans au Brésil, puis je suis revenu en France. Mes parents étaient un peu plus vieux. Après mon départ, M. Mesquita m'a demandé d'être le correspondant du journal en France, si bien que je n'ai jamais quitté le Brésil. Je ne m'étais pas trompé dans le matin soyeux de Copacabana, le premier jour. Entre le sable de Rio et les gratte-ciel de São Paulo, mon destin était caché. J'entends le bruit qu'il fait depuis soixante ans, à mesure qu'il se déplie.



Babaçu

Le palmier est à l'aise au Brésil. Sur les 3 000 espèces répertoriées dans le monde, l'Amérique détient 1 140 espèces endémiques, dont 420 pour le seul Brésil.

Longtemps, le palmier fut un méconnu. Si la Bible célèbre ses fruits et ses palmes, l'Europe le connaît mal. Catherine de Médicis en parle. Elle en a vu à Hyères. Elle les a trouvés magnifiques. Alain Hervé, qui sait tout sur la nature et qui parle magnifiquement des fleurs, des arbres, des palmiers, nous apprend dans son livre *Le Palmier* (Actes Sud) que Linné, le grand taxinomiste du XVIII^e siècle, ne connaît que quinze palmiers, parmi lesquels le dattier.

« En 1800, dit Alain Hervé, le naturaliste allemand Alexander von Humboldt en découvre une quarantaine, au cours de son expédition à travers le Brésil, avec le Français Aimé Bonpland. En 1823, Martius, avec cinq cents palmiers décrits dans son *Historia naturalis universalis palmarum*, se voit décerner le titre de “père des palmiers”. Lequel Martius non seulement jouait du violon mais encore les fabriquait, et gravait dans leur bois cette belle phrase : “Dans les forêts je me suis tu, maintenant que je suis mort je chante.” C’est lui qui disait aussi : “Parmi les palmiers je me sens toujours jeune, parmi les palmiers je ressuscite.” »

Alain Hervé cite Alexander von Humboldt : « Ce qui distingue surtout les palmiers, c’est une physionomie et un port majestueux qu’il est difficile de représenter par des paroles [...]. La direction des feuilles est, avec l’axe tracé par leur tige, ce qui contribue le mieux à donner aux palmiers cet air de majesté souveraine. »

Hervé explique à son tour la fortune du palmier : « S’il faut retenir une caractéristique du palmier, restons-en à sa beauté. La palme pennée est un des plus beaux dessins que la Création ou l’évolution aient proposés. Longue, légère, divisée, planante, peinte de tous les verts et de tous les jaunes, elle entraîne l’homme dans une rêverie de la courbe. Elle l’invite à construire l’arc et la flèche, ce que font effectivement les Indiens de l’Amazonie avec l’*Oenocarpus bataua* et l’*Oenocarpus bacaba*, elle l’invite à s’asseoir à son ombre et à ne rien faire. »

*

Le *babaçu* est un palmier gracieux, avec sa haute taille, sa désinvolture, ses feuilles tournées vers le ciel comme une chevelure en pétard et sa façon de danser parfois, même s’il n’est pas aussi distingué que le palmier royal qui décore les avenues de Rio de Janeiro, les brochures touristiques et les films américains.



Le palmier royal est un peu immoral. C'est un *riche* : il est splendide et il ne sert à rien. Il ne fait rien. C'est sa spécialité et sa fierté ensemble. Il n'est beau que de sa beauté. Dans l'ordre des palmiers, il occupe la position qui fut celle d'Adam et d'Ève avant qu'ils fussent grondés par l'Éternel et condamnés au travail et à la douleur, pour cause de péché originel. Le palmier royal est un dandy. Certains disent qu'il est bête. Ils le comparent à ces jeunes hommes, ces jeunes femmes, qui posent dans les journaux de mode et qui se contentent d'*être*, à défaut de *faire*. Ces *bonitões* (jolis garçons, dragueurs) se sont à peine donné la peine de naître. Depuis cette naissance, ils distribuent à ceux qui les croisent des sourires d'ange et des épidermes de satin, ils succombent à leur propre séduction au point d'en être exténués.

Ces critiques sont infondées. Le palmier royal mérite de la considération. Il nous enseigne que la beauté, loin d'être un cadeau ou un destin, est un métier. J'ai passé des heures à observer ses manœuvres. On le croit endormi mais il est toujours sur ses gardes. Dès que se lève un vent, même un vent modeste et qu'un humain remarque à peine, le palmier royal se met en frais.

Avec son long tronc noir, souple, luisant et anorexique, sa touffe de palmes installée si haut dans le ciel qu'on la croirait détachée de la terre, une sorte de nuage, le palmier royal profite de ce vent au mieux. Il fait des manières, il s'agite comme un furieux, il déploie tous ses atours de manière à faire croire qu'une tempête souffle quand il subit à peine une brise. Le

palmier royal est tellement ingénieux que, même sous un ciel paralysé, il se débrouille pour faire des embarras. Il a des frissons. Ses palmes grelottent. Voilà pourquoi je n'apprécie pas trop qu'on le traite de cossard. Oserait-on dire que la rose est une bonne à rien alors que sa perfection récompense des millions d'années d'un travail invisible ?

Revenons au *babaçu*, que les Indiens tupis appelaient le *uauaçú*. Il est bien différent du palmier royal. C'est un besogneux. Un prolétaire. Il sait tout faire et il ne ménage pas sa peine. Il est toujours sur la brèche. Il a mille talents. Il produit les choses les plus contraires. Sa noix est un coffre-fort, un bazar, un supermarché. Ouvrez-la, fouillez dans ses obscurités et vous en extrayez les denrées les plus contraires. Sa graine contient soixante-huit produits différents. Le *babaçu* sait faire de l'huile, du vin, des shampooings, des savons, des cosmétiques, de la crème antiâge et, pour peu qu'on l'associe à l'*urucum*, de belles huiles solaires écarlates. Ses palmes sont bonnes pour construire des huttes, des maisons. Sa pulpe est de la farine et, quand l'été est à la sécheresse, les animaux mangent ses feuilles. Ses troncs sont utilisés comme piliers pour les clôtures. L'écorce de ses noix est riche en fer, en manganèse, en bauxite et en nickel. On peut faire de ses troncs un charbon excellent. À mesure que les sciences et les technologies progressent, la noix de *babaçu* progresse aussi. Les chercheurs sortent du fond de sa coque de nouvelles délices et, s'ils persévèrent, il ira jusqu'où, le *babaçu* ? Peut-être nous donnera-t-il des océans de soufre, du cadmium, une bombe atomique, des ciels, un voyage sur la Lune ou sur Neptune, des houilles ou des aciers spéciaux. J'exagère ? Bien sûr, mais sait-on jamais, avec ce palmier-là ? Dès aujourd'hui, on songe à en extraire de l'essence et à mettre du *babaçu* dans les automobiles.

Il est naturel qu'un pareil pactole se défende. Le *babaçu* est fermé à double verrou. Dieu a multiplié les sûretés. Il l'a cadenassé. Il a enfermé le trésor dans une carapace d'acier que nul cambrioleur ne saurait forcer. Des ingénieurs, des cueilleurs de *babaçu* ont voulu construire des machines aptes à fracasser la coque, mais ces appareils étaient si compliqués, si onéreux, il fallait les munir de tant de limes, de tournevis, de scies sauteuses et de marteaux, de pinces-monseigneur, de combustible, d'uranium et d'énergie atomique qu'on a préféré s'attarder dans la préhistoire.

La casseuse de *babaçu* est une ouvrière néolithique. Elle se saisit de la noix. Elle l'assujettit sur le tranchant d'une hache posée à l'envers et elle cogne de toutes ses forces par le moyen d'un gros bâton. Dans les années

1980, j'ai fait une recherche sur cet artisanat. On comptait en moyenne trente-six coups de bâton pour fracasser une noix.

Le *babaçu* sauve des familles pauvres. On entre souvent très jeune sur le circuit. Dans un village dont seul le nom est réjouissant, Esperantinópolis (Maranhão), j'ai connu une casseuse qui avait commencé à l'âge de neuf ans. Elle en avait soixante-six. Elle tapait sur ses noix depuis cinquante-sept ans. Et pour gagner quoi ? Pour survivre. Quand on veut décortiquer dix kilos de noix, il faut cogner pendant six heures.

Les *fazendeiros* n'aiment pas les casseuses. Ils les voient comme des voleuses car les palmiers *babaçus* poussent dans leurs propriétés et ils en concluent que ces arbres providentiels leur appartiennent. Les casseuses rétorquent que le *babaçu* pousse au hasard. Puisqu'il n'est pas cultivé, il appartient à Dieu et Dieu aime les femmes pauvres, pas les riches *fazendeiros*. Les femmes ont donc le droit d'en ramasser les fruits. Mais que peut faire une femme analphabète face à un féodal alphabète ? Et comme le cœur d'un *fazendeiro* est plus dur qu'une noix de *babaçu*, c'est le cœur de la casseuse de *babaçu* qui se brise.

Un jour, les casseuses de noix de *babaçu* en ont eu assez. Elles étaient tristes. On les empêchait de pratiquer leur industrie. Elles se sont révoltées. C'était en l'année 1991. Quelques-unes ont créé un syndicat, le Mouvement des casseuses de noix de *babaçu*. Les adhésions ont afflué dans les quatre États qui ont la chance de posséder des palmiers *babaçus*, le Maranhão, le Piauí, le Pará et le Tocantins.

Des centaines de femmes se sont inscrites, des femmes pauvres, souvent des militantes du Mouvement des sans-terre, mais aussi des Indiennes et des habitantes des *quilombos*, ces villages qui regroupent les descendants des anciens esclaves. Intelligentes, pugnaces, soutenues par les ONG et assises dans leur désespoir, elles ont obtenu de beaux résultats : des communes ont pris des arrêtés permettant aux femmes de ramasser des noix et de les casser sans aucune contrepartie. Des familles ont été sauvées. Pourtant, m'a expliqué une casseuse, le plus important n'est pas là : « Jusqu'ici, on nous tenait pour des vagabondes, des clochardes, des voleuses. Maintenant, nous sommes des travailleuses. Le MIQCB (Movimento Interstadual das Quebradeiras de Coco Babaçu) nous a revêtues de dignité. »

La lutte des casseuses est toujours recommencée. Les propriétaires sont implacables. Ils envoient des hommes en armes pour chasser les femmes.

Certains *fazendeiros* procèdent à la destruction de leurs propres forêts, à la fois pour en chasser les casseuses et pour vendre le bois du palmier aux industries sidérurgiques qui les utilisent comme charbon. Mais le plus cruel ennemi du *babaçu* est une autre plante. C'est le soja, bien plus lucratif et qui démolit la forêt amazonienne car des ingénieurs ont appris à le transformer en essence. Les vaches font également du tort au *babaçu*. Comme le rendement de la viande est très élevé, les fermiers abattent leurs arbres, achètent des troupeaux de vaches et tant pis pour les *quebradeiras*. Enfin, n'oublions pas que la mise en valeur de l'Amazonie, engagée de manière incohérente par les généraux du coup d'État de 1964, a anéanti d'immenses pans de la forêt. La route « transamazonienne » a saccagé des forêts riches en *babaçus* sur 18 millions d'hectares. Oui, les adversaires du *babaçu* sont nombreux, intraitables et sans cœur. Mais les « casseuses » sont plus résistantes que des *babaçus* et elles continuent à taper sur leurs coques avec leurs gros bâtons. Elles ont le ciel pour elles puisque, dans de vastes régions limitrophes de l'Amazonie, le *babaçu* occupe une place d'honneur dans la légion des divinités. Peut-être n'est-il pas un dieu. Mais il est au moins un demi-dieu. Chaque année, on élit un « roi du *Babaçu* », qui n'est pas un homme car la culture du *babaçu* est une culture féminine, mais l'arbre le plus majestueux, ainsi qu'une « Miss *Babaçu* », qui n'est pas la plus jolie casseuse mais la plus habile.

*

Le *babaçu* n'est qu'un palmier parmi les 450 variétés que possède le Brésil. Le palmier est omniprésent. Il se balance sur toutes les plages. Il se niche dans toutes les forêts. Il ombrage toutes les villes. Partout, il fait entendre ses musiques sèches, nerveuses, et il caresse ses palmes avec le vent. Dans les rêves du Brésil, il ronronne. Il donne un bon coup de main aux cuisiniers brésiliens. Son cœur a un joli goût de noisette. Si la cuisine de Salvador de Bahia est réputée, c'est qu'elle utilise généreusement l'huile de dendé – huile d'origine africaine extraite du fruit du palmier *Elaeis guineensis*.

Le plat le plus célèbre de Bahia, le *caruru*, ne se conçoit pas sans huile de dendé. En voici la recette, d'après le livre de Clélia Pisa et de Maria José Garcia Werebe : *Cuisine brésilienne en France* (Actes Sud).

« Pour 6 personnes, prévoir 1,5 kg de gombos, 3 tomates sans leur peau, 2 oignons, 2 gousses d’ail, 1 poivron rouge ou vert, 1 boîte de lait de coco, 1 tasse à thé de bouillon de poule (on peut utiliser un cube de volaille), 1/2 kg de crevettes séchées, 1 bouquet de persil, 1 bouquet de coriandre, 2 citrons verts, 1 piment fort pour la sauce, 2 cuillères à soupe de cacahuètes, 2 cuillères à soupe de noix de cajou, 2 cuillères à soupe d’huile d’olive, 1/2 verre (1/8 de litre) d’huile de palme.

« Enlever les pointes des gombos et les couper en morceaux, faire revenir dans l’huile d’olive les oignons et l’ail coupés en petits morceaux. Ajouter le jus des citrons pour éviter que les gombos ne deviennent baveux. Ajouter le bouillon de poule, les tomates coupées en petits morceaux et le lait de coco, le poivron coupé en morceaux. Écraser dans le robot les crevettes, les cacahuètes et les noix de cajou. Les ajouter aux gombos lorsqu’ils sont presque cuits. À la fin, ajouter encore le persil, la coriandre et les piments forts (facultatif). Au moment de servir enfin, ajouter l’huile de palme. Attention, elle ne doit pas cuire. »

*

L’*açai* ou *assai* ne figure pas dans *Le Petit Robert*. On y trouve bien un *assai*, mais ce n’est pas un palmier. Voici ce que dit le *Robert* : « Assai : adv. 1834 “beaucoup” → assez (encadré) ♦ Mus. (après un terme désignant un mouvement) Très. *Allegro assai* : très vif. »

Cette absence de l’*açai* est légitime. Si l’*açai* est familier des populations amazoniennes depuis la préhistoire, il a pâti pour accéder à la renommée internationale. Il n’est vendu à l’étranger que depuis l’année 2000. Il a rattrapé son retard : en dix ans, ce palmier malingre et timide est devenu une vedette.

Les Indiens d’Amazonie consommaient ses fruits. Puis, un jour, les surfeurs de Rio de Janeiro l’ont découvert. Sur la plage chic et coperchic, même, de São Conrado, quand ils ont fini de danser sur les vagues et de les combattre, ils grignotent les baies de couleur cassis pour reconstituer leurs énergies. Les pharmaciens, les nutritionnistes, les chimistes, les laboratoires et les commerçants ont approuvé avec enthousiasme et profits. Et l’*açai* est parti à la conquête de la Terre.

Il est riche en antioxydants. Même les myrtilles, qui sont réputées pour leurs antioxydants, à côté de l’*açai*, c’est de la bibine. L’*açai* contient trois

variétés d'antioxydants : des anthocyanes, des flavonoïdes, des polyphénols. Associés, ils neutralisent les radicaux libres. L'*açaí* recèle également des vitamines, des minéraux et des protéines. Avec ses dix-neuf variétés d'acides aminés, il favorise la croissance et la réparation des tissus.

La capitale de l'État du Pará, Belém, fabrique des bonbons ou des glaces à l'*açaí*. Deux chaînes de glaciers, la Vaïru et l'Ice Bode, proposent des sorbets à base d'*açaí*. Mais la majorité des Amazoniens s'obstine à consommer la baie prodigieuse à la manière des ancêtres, sans assaisonnement, comme nous savourons des fraises ou des framboises.

Il y a quelques années, un schisme a éclaté. Les mangeurs d'*açaí* se sont divisés en deux factions : les uns recommandaient d'ajouter du sucre et les autres criaient au sacrilège. Le combat fut rude. Il dura plusieurs saisons. Aujourd'hui, la paix est revenue mais c'est une paix armée. Le *New York Times* a dépêché une équipe pour tirer l'affaire au clair.

« Certains habitants, écrit Seth Kugel, estiment qu'il ne faut jamais sucrer le fruit. Les variétés les plus charnues possèdent une texture très agréable, mais le goût est plus – comment dire ? – terreux.

« Les visiteurs qui acceptent de se passer de sucre découvriront une saveur plus complexe, qui, tout en demeurant relativement terreuse et proche de celle de l'herbe, est aussi plus fraîche et plus pure que lorsque le fruit a été pasteurisé, congelé et dénaturé par l'ajout de bananes ou de céréales. »

L'*açaí* a répandu sa manne sur les villages de la forêt. Par exemple sur Tomé-Açu (Grand Açu), une bourgade connue pour ses bûcherons et ses scieries. Avant la guerre, une colonie de Japonais s'était établie à Tomé-Açu. Ils étaient deux cents. Ils cultivaient des salades. Leur énergie, leur habileté furent récompensées. Tomé-Açu produisit une quantité énorme de salades. Hélas ! En ce temps-là, les populations amazoniennes n'en mangeaient pas. Les Japonais organisèrent des cours du soir pour apprendre aux populations locales à aimer les salades. Ce fut en vain. L'entreprise manqua de disparaître. Pour la sauver, les Japonais se reconvertirent. Ils délaissèrent la salade et la remplacèrent par la *pimenta do reino* (poivre). Ce fut un triomphe.

Depuis ce temps, Tomé-Açu a élargi la gamme de ses activités. Les paysans jusqu'ici très pauvres de la forêt ont commercialisé leurs productions d'*açaí*. « Avant le boom, dit un producteur, nos récoltes ne valaient quasiment rien. Ici, personne n'avait de canot à moteur ni de

télévision. Aujourd'hui, beaucoup ont l'électricité chez eux. La vie des populations le long de la rivière s'est réellement transformée. »

Bala, l'homme de la forêt

José Edisto Gonçalves Ribeiro est un homme long et enthousiaste avec un beau visage dur. Il est arrivé à Machadinho D'Oeste, au Rondônia, il y a quinze ans. Il venait du littoral, de la région de Bahia. Il avait vécu jusque-là comme ouvrier de la terre. Il a reçu un lopin dans le nord du Rondônia. Il me fait visiter ce lopin et la maison qu'il a construite. Il est là. Il est tout debout, dans son jean et sa *camiseta*, glorieux, et il me montre son bien comme un châtelain montre ses domaines, fait admirer ses meubles Boule, ses meutes de chiens, ses massacres de cerfs, son arbre généalogique.

Je peine à le suivre quand il saute sur les troncs d'arbres qui jonchent le sol en pente, des troncs gigantesques. Il y a une rivière. José a mis une planche par-dessus. Cette planche n'est pas large, elle bouge un peu et des caïmans, des *jacarés*, peuplent la rivière, en dessous. José m'attend, m'encourage, me rassure. Si j'osais, je reviendrais en arrière, mais je n'ose pas. José est « une force qui va » et je vais aussi.

José est un costaud. Il me dit qu'il a un surnom. On l'appelle « Bala », parce qu'il est plus rapide qu'une balle de fusil. Je lui dis : « Quand vous allez quelque part, José, vous arrivez avant vous et vous êtes obligé de vous attendre vous-même ? » Et ça le fait bien rire, Seu Bala.

Bala parle fort. Sa voix est aussi grande que la forêt. Il me raconte ses journées. Il me dit comment il a pris une jungle pour en faire une plantation. Nous nous faufileons entre les lianes et les arbres jusqu'à une mare très claire, chatoyante. Le soleil clignote entre les feuilles. Bala voulait me montrer les papillons. Je lui dis : « Ce ne sont pas des papillons, Seu Bala. Ce sont vos papillons. Vous êtes un grand propriétaire. Vous êtes le Seigneur des papillons. »

Il est content. Il remue les bras au milieu des papillons. Il est entouré de couleurs, de silences. Il est fier d'être un homme libre. Il possède un petit bout de chose sur la croûte terrestre. Il me dit : « Vous avez raison. Ces papillons, ce sont mes papillons. Tout ça, c'est à moi. Cette fourmi, là, c'est *ma* fourmi. »

On jurerait que le ciel et les nuages effilochés, et les brumes et les ors de la brume et la pénombre blême de la jungle et le cri des singes et les puces qui résident dans le poil des singes, oui, on jurerait que les abeilles et les moustiques, les excréments des moustiques, le cri des *araras*, les orages et le soleil en personne, tout cela appartient au grand Bala, tout cela qu'il a civilisé.

Il s'arrête devant un arbre de *copaíba*. Vingt mètres de hauteur. Une écorce sombre, rude. Il frappe le tronc de ses mains et il le caresse, comme on flatte l'encolure d'un pur-sang. « Un *copaíba*. Celui-là, ça vous fait entre dix et quinze litres. » Il retire le bouchon de bois qu'il a enfoncé dans le trou et je vois couler une huile jaune, très fluide, l'huile de *copaíba* qui soigne tout, les hématomes et la syphilis, les voies urinaires, les articulations coincées...

— Et les tendinites ?

— Ça soigne tout. Je vais vous dire : vous vous coupez. Vous passez un peu de *copaíba* et ça y est.

Bala porte le bouchon de bois à son nez. Il le hume, comme on fait d'un pétrus ou d'un château-margaux chez Lapérouse, mais Seu Bala fait moins de simagrées. « Ça vous lave le corps, tout le dedans du corps, tout le dedans des intestins. Quelques gouttes et ça suffit. Elle est si bonne, l'huile de *copaíba*, qu'après vingt-quatre heures vous en rotez encore ! » Il m'en donne. Le lendemain il me demande si je rote encore. Je le rassure. Je lui dis : « Oui. »

Nous sommes remontés à la maison. Nous voilà au milieu des poules, des cochons. Un chien fait des gambades. Seu Bala me fatigue car il n'est jamais fatigué. Il déploie son grand corps et il saute en l'air pour attraper des noix de coco. Il les éventre et jamais de ma vie je n'ai bu autant de lait de coco, et dans un moment je devrais encore boire du lait, mais le lait de la vache cette fois, et tout à l'heure, quand nous avons traversé un petit champ de café, en bas, près de la mare, il m'avait dit : « Quand les caféiers fleurissent, c'est magnifique, c'est tout blanc, c'est comme un nuage ou une mousse blanche, comme un suaire, et puis c'est comme de la neige aussi. Je connais un vieux planteur de café, il était très malade, mais il était très malin aussi, très rusé, le vieux, et il s'est arrangé pour ne pas mourir avant que les caféiers fleurissent, avant le jour où son champ est devenu tout blanc. » Je dis à Bala que ma mère est morte au printemps et qu'elle avait encore vu ses roses fleurir, c'était dans une petite ville de montagne en

France, à Digne, et j'avais envie de pleurer et Seu Bala avait envie de pleurer.

Tous les matins, Bala se lève à six heures. La veille, il a « mis dans sa tête » tout son programme. À sept heures il est au boulot. À midi, il déjeune avec sa femme, ses filles et, le soir, à sept heures, il dort. Quand il fait beau, il dort dehors, face à la forêt, à la nuit.

— Vous travaillez tous les jours ?

— Pas le samedi, pas le dimanche. Enfin, ces jours-là, le minimum. La vache...

— Et les papillons ?

— Les papillons ? Il faut qu'ils apprennent à se débrouiller tout seuls.

Le rire de Bala est comme son nom, comme une balle qui file à toute vitesse. La femme de Bala dit :

— Les jours où il ne travaille pas, il travaille. Vous savez ce qu'il fait ? Au lieu de se reposer, il va dans la forêt.



Bala est fier. Le dimanche, il se promène dans la forêt. Il regarde. Il écoute les oiseaux. Le passage du *capivara*, des tamanoirs, et les chiens veulent tout le temps attaquer les tamanoirs mais « je ne m'incline pas aux chiens ».

Ce que Bala aime dans la nature, ce qui le captive et l'ensorcelle, c'est l'abondance, les renaissances, les pourrissements et les floraisons, la

profusion, la vie. C'est la fertilité. L'inépuisable de la terre. La forêt est pareille à un ventre. La forêt est un ventre de femme.

« Vous voyez, la frondaison, là-haut, elle est “caillée de singes”. [Je ne sais pas ce que signifie le mot “caillée”, sans doute bourrée, farcie de singes.] Ce qui est bien, on entend leurs chamailleries, ce sont des *barrigudos* et je vous promets, ils se la remplissent, la *barriga* (le ventre), avec tous les fruits qu'il y a partout, et quand je vois de loin les branches qui se secouent, c'est comme une tornade, ça veut dire qu'ils se gavent de fruits, de viandes, et ils s'en collent jusqu'aux naseaux de toutes les délices du monde, et voilà ce qui me fait plaisir, que la forêt bouge et qu'elle soit bonne, il y a toutes ces choses qui sont là dedans et toutes celles que je ne vois pas. Les cris des *barrigudos* quand ils baisent, et ils baisent tout le temps, c'est des fous, c'est bien. La forêt, on dirait qu'il y a une tempête quand ils baisent tous, le soir, le matin. Je peux rester des heures là, le soir, à écouter, à sentir le vent, il coule dans forêt, le vent. »

Bandeirantes

En 1553, le père José de Anchieta crée avec un autre jésuite, le père Manuel da Nóbrega, le collège de Piratininga dans la capitainerie de São Vicente. Ce collège est bien peu de chose, quelques cabanes et des espaces autour, mais il deviendra un jour l'énorme cité de São Paulo. Les deux religieux sont des hommes éminents. José de Anchieta (1534-1597) vit parmi les Indiens dont il adopte l'idiome tupi. Le Notre-Père, qu'il a traduit en tupi, s'efforce de concilier la théologie chrétienne et les traditions sacrées des Indiens. Manuel da Nóbrega (1517-1570), dans son livre *Informação da terra do Brasil*, esquisse une politique indigéniste jésuite basée sur la confiance, le partage et la protection.

São Paulo de Piratininga est situé à 700 mètres d'altitude. Le climat y est salubre. La bourgade échappe à la menace des corsaires européens qui infestent la mer. Le site est séparé des plages par 80 kilomètres de pistes escarpées. Sa position stratégique est heureuse : le village est bâti sur les rives du fleuve Tietê qui naît sur la Serra Atlântica mais s'enfonce vers l'intérieur au lieu de courir directement à la mer. Quelques centaines de kilomètres plus loin, le Tietê se jette dans le rio Paraná. Il tient les clefs du

bassin hydrographique du Paraguay et il forme une voie de pénétration vers les terres de l'Ouest.

Les jésuites sont proches des Indiens guaranis. Ils les accueillent dans des campements et des *aldeias* (villages). São Paulo de Piratininga est, dans les premiers temps, voué à l'amitié des Indiens et à leur protection. Ça ne va pas durer. Dès la fin du siècle, la ville aura renversé son destin. Elle fournira des esclaves indiens à tous les *fazendeiros* et planteurs de sucre du territoire.

Le besoin de travailleurs agricoles est grand. Les sociétés indigènes ont été ébranlées et démantelées par l'irruption des Portugais. L'agriculture manque de bras. Les habitants de São Paulo, qui sont pour une grande partie des *mamelucos* (métis de Blancs et d'Indiennes), se consacrent à capturer des Indiens qui seront vendus aux colons, aussi bien à Asunción (au Paraguay) qu'au Pérou, dans les plantations du Nordeste ou encore dans la région de São Paulo de Piratininga.

Les Paulistas sont des hommes énergiques, violents et audacieux. Ils aiment la poudre et les balles, la bataille et la gloire. L'or aussi. Rien ne fait baisser leur regard. Plusieurs fois par an, ils arment des troupes de cavaliers qui partent à l'aventure. Comme ces troupes sont précédées de grandes bannières, les *bandeiras*, scrupuleusement bénies par les chapelains, on les connaît sous le nom de *bandeirantes*. On appelle ces expéditions les *entradas*.

Ces illuminés qui foncent sur leurs chevaux, dans les vents inconnus, sont les véritables découvreurs du Brésil. Ils inventent le pays. Ils s'éloignent des plages sur lesquelles les Portugais « s'accrochent comme des crabes », sans oser affronter les mystères et les monstres de l'intérieur. Ils avancent dans le danger, bannières au vent. Ils tracent des chemins. Ils fabriquent le Brésil à mesure qu'ils le parcourent. Ils descendent le rio Tietê. Ils battent la région du Paraná et du Paraguay. Plus tard, ils se portent vers le nord. Ils reconnaissent le rio São Francisco qui coule au nord de Bahia, l'Amazonie. Ils explorent le plateau désolé du Brésil central. Ils escaladent les sombres montagnes de l'intérieur. Ils ouvrent des pistes vers les contrées les plus écartées, vers le Mato Grosso, le Goiás. Ils déploient le Brésil comme on déplie une carte de géographie. Ils construisent des villages mais la mise en valeur du pays n'est pas leur souci. Ce qu'ils cherchent, c'est de la violence. À défaut, ils cherchent de l'or. À défaut, des esclaves.

Les Espagnols avaient déniché une montagne d'argent, le Potosí. Ça ne leur a pas trop réussi car les monceaux d'argent arrachés au sol enrichissent les artisans européens et ruinent la dynastie espagnole des Habsbourg mais les *bandeirantes* de São Paulo de Piratininga se disent qu'ils peuvent bien, eux aussi, découvrir un Potosí. Pourquoi ne tomberaient-ils pas sur des mines d'émeraude, sur des grottes d'or et de diamants ? Ils galopent. Ils ferrailent, ils fourrent leur nez partout, mais l'or est un mirage et nulle émeraude ne brille dans ces déserts. Alors, ils se livrent à leur industrie favorite : la chasse à l'homme. Les Indiens seront leur Potosí. Les *bandeirantes* lancent leurs chiens sur la trace des Indiens. Les molosses bondissent à la gorge des hommes, des femmes, des enfants. Ils les dilacèrent, les massacrent et les livrent à leurs maîtres. Les *bandeirantes* aiment ces traques hurlantes.

Les officiers du roi luttent comme ils peuvent contre ces cruautés. Les missionnaires, qui pensent, comme le pape Paul III dans sa bulle, que les Indiens sont des hommes et qu'ils ont une âme, s'indignent. Le père Anchieta fulmine. « *Este genero de gente não ha melhor pregação do que espada e vara de ferro* (Ce genre de types ne connaît pas de meilleur prêche que l'épée et le bâton de fer). » Mais les *bandeirantes* s'en fichent. Leur réputation les précède : nul n'a l'audace de chatouiller ces guerriers tragiques. On n'intimide pas ces soldats-là avec des bulles de pape. Les *bandeirantes* adorent leur métier : ces chasses à l'homme sont un plaisir de roi et ça peut rapporter gros car les moulins ont un besoin urgent d'esclaves pour tourner. Même après que les négriers commencent à déverser sur les quais de Salvador des milliers d'Africains, les Indiens, qu'on appelle les *negros da terra*, demeurent des « pièces » recherchées car ils sont beaucoup moins chers que les Angolais ou les Bantous.

Il arrive que les Indiens répliquent. En 1590, des groupes de Guaianás et de Tupiniquins écrasent une colonne de 50 guerriers paulistes à Mogi Das Cruces. L'année suivante, nouvelle victoire indienne dans la vallée du rio Tietê. Il en faudrait plus pour intimider les *paulistas*. Au contraire : ces accrochages légitimement rapines et cruautés. Les *bandeirantes*, qu'on appelle plutôt les *sertanistas*, ont été attaqués par les Indiens. Ils ont donc le droit et le devoir de se défendre et de lancer des expéditions punitives.

Commence le temps des grandes *bandeiras*. Les guerriers paulistes sont de plus en plus violents. En 1628, Antônio Raposo Tavares forme une troupe de 900 paulistes et *mamelucos* et de 2 000 guerriers tupis. Il frappe

les réductions jésuites de Guaranis, dans la province espagnole de Guaira, entre l'Iguaçu, le Paraná et le Paranapanema, avec une cruauté qui « ne paraissait pas venir de chrétiens », se lamentent les missionnaires. La *bandeira* fait de nombreux prisonniers : 60 000, estiment les historiens. Les captifs sont acheminés vers São Paulo. La longue marche des vaincus est un calvaire et une tuerie. Les vieillards et les enfants sont abattus car ils retardent le mouvement. Antônio Raposo Tavares a détruit 13 des 15 réductions de Guaira.

Tant d'infamies finissent par entraîner une réaction. Les jésuites, protecteurs des Indiens, dénoncent les forfaits des *bandeirantes*. En 1640, un bref pontifical frappe d'excommunication tous ceux qui font le commerce des esclaves indiens. Les *bandeirantes* et les autorités de São Paulo enragent. « De quoi se mêle-t-il, ce pape ? » La municipalité décrète l'expulsion de la compagnie de Jésus et la confiscation de ses biens dans le municípe. Ainsi, São Paulo de Piratininga bannit-il ces jésuites qui, un siècle plus tôt, avaient créé, au temps d'Anchieta et da Nóbrega, la ville de Sao Pãulo de Piratininga.

Les escadrons paulistes élargissent la superficie du pays, à partir de la région de São Paulo et, vers le sud, jusqu'au Paraguay, c'est-à-dire sur le territoire actuel du Rio Grande do Sul. Mais les jésuites obtiennent du roi d'Espagne l'autorisation d'armer les Indiens et ceux-ci font échec aux prédateurs paulistes, en particulier dans la grande bataille de Mbororé, qui est un affluent de l'Uruguay. Les *paulistas* changent alors de cibles. En 1648, le même Antônio Raposo Tavares atteint avec plusieurs centaines de guerriers les Andes et le Haut-Pérou, avant de redescendre vers l'Amazonie. Il explore les fleuves Guaporé, Mamoré, Madeira et atteint Belém do Pará. Cet implacable aventurier a tracé les frontières du Brésil moderne.

Les *bandeirantes* n'ont jamais oublié leur obsession d'or et d'émeraude. À la fin du siècle, en 1674, Fernão Dias Pais explore le plateau central. Il va le battre pendant sept ans. À défaut de trouver des mines d'argent, il ramasse des Indiens, des Catagueses, bons pour l'esclavage. La grande époque des *bandeiras* touche à sa fin mais, durant quelques années encore, des aventuriers s'acharnent à fouiller les rivières à la quête du Pactole. En 1693, quelques *bandeirantes* remontent le rio das Velhas. Ils aperçoivent des pépites d'or. En 1698, la *bandeira* de Bueno de Siqueira

furète dans la Serra da Mantiqueira. Cette montagne est fabuleuse. La ruée vers l'or commence.

La bonne nouvelle se répand. Salvador, Rio de Janeiro, São Paulo frémissent. Ces pépites affolent le Brésil. Sur le littoral, des moulins à sucre sont délaissés. Des seigneurs font mouvement vers le miracle. Ils arrivent avec leurs cortèges d'esclaves. Ils fouillent et ils grattent. Sur le littoral brésilien, on achève de détruire la forêt atlantique pour expédier du matériau de construction aux cités qui se lèvent dans les montagnes – Vila Rica (Ouro Preto), Vila Real ou Vila Albuquerque.

Le Brésil devient le plus gros fournisseur mondial d'or et de pierres. Une société avide envahit les montagnes. Les premiers arrivants défendent leur trésor les armes à la main. Les représentants du roi séparent les combattants, rétablissent l'ordre. Des fortunes s'échafaudent. Le Brésil produit les trois quarts de l'or mondial. La fièvre et le luxe ne durent pas très longtemps. Mais, quand les filons commencent à s'épuiser, moins d'un siècle plus tard, les anciens chercheurs d'or changent de métier. Au lieu de repartir à l'aventure, à la recherche d'un autre miracle, ils demeurent. Ils deviennent agriculteurs dans les belles vallées du Minas Gerais. Pour la première fois, une province de l'intérieur proche s'éveille. Le Brésil s'éloigne de ses rivages. Il se découvre lui-même. Et les rois du Portugal, qui avaient si longtemps traité la colonie avec condescendance, se disent qu'après tout, ce pays, même s'il ne vaut pas une Inde ou une Chine, pourra devenir un jour un des joyaux de la Couronne.



Les *bandeirantes* nourrissent la légende du Brésil. Leur brutalité, leurs vilenies sont oubliées. Les habitants de São Paulo se targuent d'en être les héritiers même si, Dieu merci, ils emploient leur débordante énergie à bâtir des gratte-ciel ou à créer des manufactures plutôt qu'à voler, piller et tuer des Indiens. Il est vrai qu'aujourd'hui, après cinq siècles d'humanisme et de civilisation, l'Indien se fait rare.

Les écrivains et les historiens paulistes aiment leurs ancêtres. En 1936, Alfredo Ellis Jr leur a consacré une étude au titre flamboyant : *Race de géants* (l'expression est empruntée au Français Auguste de Saint-Hilaire qui avait été fasciné par les *bandeirantes*). Dans son ouvrage : *Brésil : une géohistoire* (PUF), la géographe Martine Droulers écrit : « Dans l'historiographie brésilienne, l'image du conquérant revêt une plus grande force que celle du fermier ou du commerçant et ce n'est d'ailleurs pas sans conséquence à l'heure de l'instauration d'une société urbaine et industrielle. Le mythe du *bandeirante* demeure fort, partout au Brésil ; il symbolise la conquête, la réussite et "son efficacité psychologique est certaine", nous rappelle Pierre Monbeig. Cet idéal reste bien présent dans la vie nationale et "tout Brésilien est inconsciemment partagé entre les impulsions du chasseur de la *bandeira* et les aspirations stables du patriarcat" (Vianna Moog, dans *Bandeirantes e pioneiros*). Dans le Sud, l'image du colon n'a jamais vraiment supplanté celle du *bandeirante* qui, devenu *estancieiro* (propriétaire-éleveur), impose sa loi aux nouveaux colons européens. » (Le livre de Martine Droulers est excellent, sans doute l'étude la plus puissante, la plus ingénieuse, la plus subtile publiée récemment sur le Brésil.) « Paradoxalement, dit Stefan Zweig, les *bandeirantes* qui ne veulent que piller et voler complètent l'œuvre civilisatrice de la construction du Brésil : leur poussée en avant, sauvage et sans but, a favorisé le développement géographique du pays. »

*

Pour le peuple indien, les *bandeiras* furent une longue calamité. Pour le Brésil, elles furent une aubaine et elles sont un songe. Grâce à elles, le Brésil s'est dilaté. Il a recensé ses obscurités et ses richesses. À la barbe des Espagnols, qui n'y ont vu que du bleu, il s'est étendu bien au-delà des bornes que lui avait assignées le pape Alexandre VI Borgia en 1494, quelques années avant que la Terre de la Vraie Croix fasse son *entrada* dans

l'histoire de l'Occident. Si le Brésil est aujourd'hui l'un des géants du monde, c'est au rêve héroïque et brutal des *bandeirantes* qu'il le doit.

Bois brésil

Dans les commencements, les Portugais sont perplexes. Qu'est-ce qu'ils vont faire de cette *Terra da Vera Cruz* ? Ce n'est pas le tout de trouver un pays. Encore faut-il savoir s'en servir. Les premiers voyageurs ne sont guère séduits. Cette terre est peut-être belle, mais on a fait une mauvaise pioche et, le retour de l'âge d'or, ça risque de traîner un peu. En attendant, il faut s'occuper.

Heureusement, il y a les forêts. Il y a la jungle de l'Amazonie qui est inextricable, sombre et angoissante, ainsi que la forêt atlantique en bordure du littoral. Elles sont riches en arbres précieux tel le *jacarandá*. Elles recèlent des bois inconnus, des quantités de palmiers, des noyers géants tel l'anacardier dont le fruit, la noix de cajou, horriblement et délicieusement acide, sauva beaucoup de marins du scorbut. On trouve le *cau-chu* (ou *árvore-da-borracha* ou *seringueira*) qui produit le caoutchouc, l'*ubiragara*, dont le bois fait de belles pirogues, le *balsa*, dans lequel les Indiens façonnent la *jangada*, cette barque acrobatique et d'une élégance de songe, dont Jules Verne s'inspirera plus tard et qui serait, selon de jolies traditions, le bateau d'Ulysse dans l'*Odyssée*. Et il y a surtout, dans la forêt atlantique, un arbre qui l'emporte sur tous les autres, le *Caesalpinia echinata*, que les Tupis appellent *ibirapitanga* et les Portugais *pau-brasil* : l'arbre de braise.

Ce nom fait référence à la couleur du *Caesalpinia echinata*. Son aubier est vermillon, surtout celui de la variété *Brasil-Mirim*, dont le tronc est épais, l'écorce rouge et légère et le cœur écarlate. On en extrait des teintures, du cramoisi, de l'écarlate, du carmin ou du ponceau. Cet arbre n'est pas un inconnu. On le trouve en Asie mais il y est mal exploitable. Dans la forêt atlantique, au contraire, il abonde. Peu à peu, le nom de cet arbre va remplacer celui de *Terra da Vera Cruz* que le Portugal avait d'abord choisi. Ce n'est pas une mauvaise idée : faute d'être un grenier à blé, un lingot d'or, une montagne d'argent ou un comptoir d'épicerie, la découverte de l'amiral Cabral est une mine de couleur rouge.

Deux siècles plus tard, Lamarck s'extasie : « C'est un arbre qui devient gros et fort grand et dont l'écorce est brune et armée de piquants courts et épars [...]. Le bois intérieur de son tronc est rouge mais il est recouvert d'un aubier fort épais [...]. C'est avec ce bois que l'on teint en rouge les œufs de Pâques et les racines de guimauve pour nettoyer les dents. Du bois brésil ou bois de Pernambouc, on tire une espèce de carmin par le moyen des acides ; on en fait aussi de la laque liquide pour la miniature. Et avec la teinture de ce bois, on compose cette craie rougeâtre qu'on nomme *rosette* et qui sert pour la peinture. »

La découverte de cet arbre tombe à pic. En Europe, la Renaissance allume ses feux. De Rome à Londres et à Prague, un monde aussi exotique qu'une ancienne Chine se met en place. L'Europe est un opéra. Elle danse. Elle s'exalte. Elle se pâme. Elle tue. Elle ouvre des cryptes fermées. Elle refait le dessin du ciel et elle place le Soleil au milieu du cosmos. Elle ouvre les corps humains pour comprendre les circuits du sang, pour examiner les abysses des entrailles, pour respirer les puanteurs. Elle ne craint rien. Galilée, Servet, Luther, Michel-Ange, Uccello, Pic de la Mirandole et Faust affrontent des mers, des abîmes. Les grandes navigations sur les océans sont accompagnées d'aventures spirituelles plus rares encore, et plus risquées.

Le Vieux Continent se drogue de « nouvelletés », sans renier les anciennetés. Les condottieres, les mousquetaires, les lansquenets et les rois font couler le sang. Les papes et les cardinaux font de leurs cathédrales des cérémonies rutilantes. Le rouge est mis. Il dégouline sur l'Europe. C'est pourquoi la Terre de la Vraie Croix change de nom et se baptise *Brasil*. Elle troque la Croix contre le bois de braise. C'est une idée de poète. De commerçant également. Le nouveau pays prend position sur l'un des marchés prometteurs de l'époque, celui de la couleur. La Renaissance est là. Il faut la « peindre ». Les drapiers de Flandres et d'Italie sont avides de teintures. Le Brésil leur fournit des tonnes d'écarlate et barbouille de carmin les carnivals, les décors de théâtre, les officiers, les chevaux, les cardinaux, les bouffons et les fols. La Renaissance serait-elle aussi fascinante si les Tupiniquins et les Guaranis n'avaient pas abattu, dans la forêt atlantique, pour le compte des facteurs européens, des millions d'arbres rouges ?

Le bois brésil console un peu Lisbonne de ses déconvenues américaines. Dès septembre 1502, le roi du Portugal signe un contrat de trois ans avec un groupe de marchands de Lisbonne, des nouveaux chrétiens

semble-t-il, c'est-à-dire des juifs convertis, dirigés par Fernão de Noronha, ou Loronha, à qui est attribué le commerce exclusif de *pau-brasil* durant toute la durée de l'accord. Le groupe Noronha se voit imposer des devoirs : il exploitera chaque année mille huit cents kilomètres de littoral et il construira une forteresse. Fernão de Noronha est efficace mais le contrat ne paraît pas avoir été prolongé. Le roi Manuel le Fortuné remercie pourtant Noronha en lui donnant par décret du 16 février 1504 un archipel nommé l'île de Quaresma, qui prendra dans la suite le nom de Fernão de Noronha, au large du Rio Grande do Norte. Plus tard, l'île de Noronha servira de lieu de relégation avant d'être consacrée sanctuaire écologique. Récemment, un appareil d'Air France a disparu dans ses parages.

À Lisbonne, à Porto, à Coimbra, l'écarlate tourne les têtes. Des aventuriers intriguent pour obtenir une autorisation de la compagnie de marchands de Fernão de Noronha. Munis de ce sésame, ils affrètent un navire, passent l'équateur et dévastent un bout de la forêt atlantique. Et après que Noronha se sera effacé, le roi accepte que chacun exploite le bois merveilleux, à condition de s'acquitter d'une taxe d'un cruzado pour chaque quintal livré à Lisbonne.

Le système est efficace. Les commerçants cherchent une tribu indienne pacifique et installent des factoreries rudimentaires à proximité, généralement dans les secteurs de Pernambouc et, plus au sud, entre Cabo Frio et Rio de Janeiro. Les Indiens abattent les arbres. Ils en brûlent le pied puis débitent le tronc et l'acheminent vers les ports. Ils reçoivent pour salaire les outils métalliques dont ils se sont servis, des haches, des machettes, des couteaux, des limes, des hameçons.

Débarqués en Europe, les bois rouges sont réexpédiés en Italie ou vers les Flandres. La France flaire l'aubaine. De Dieppe ou de Honfleur, des commerçants affrètent des navires et font voile vers le Brésil. Là, ils signent des traités d'alliance avec les tribus indiennes et emplissent leurs cales de ce rouge qui permettra aux drapiers de Reims de faire magnifiques leurs draps. François I^{er}, loin de blâmer ces pratiques, les trouve excellentes.

Le roi de France a toujours tenu pour insolent ce traité de Tordesillas par lequel, en 1494, avant même que l'Amérique du Sud sorte de sa nuit, le pape attribuait l'ouest de la Terre (les Amériques) à l'Espagne, et l'est (l'Atlantique, l'Afrique et l'Asie) au Portugal. Et la France ? François I^{er} ne voit pas pourquoi le *pau-brasil* serait interdit à ses marchands. Les

Portugais ne partagent pas son avis. Ils chassent les Français. En 1527, une petite guerre oppose les uns avec les autres. Les Français se débandent mais ils reviendront. Même après que le *pau-brasil* aura cessé d'allumer les convoitises, les côtes du Brésil demeureront, pendant un long siècle, un terrain de chasse pour les corsaires et les pirates français, anglais ou hollandais.

*

Le Brésil est un pays rouge. *Rouge Brésil* est le titre d'un très beau roman de Jean-Christophe Ruffin qui a mérité le prix Goncourt (Gallimard 2001). Bien avant que Cabral atterrisse à Porto Seguro, le Portugal aimait déjà le rouge. Il en était entiché. Il avait subi une longue influence des Mores. La figure de la Moresque hantait ses nuits, hantait ses jours, hantait ses midis et ses matins. Dans les chants et les légendes du peuple passent les « Moresques enchantées ». Ce sont des dames voluptueuses et dévêtues de vermillon. On les rencontre au bord des fontaines. Comme la chose se pratique dans les poèmes de Louis Aragon, elles consacrent leurs longs loisirs à peigner l'or et la nuit de leurs chevelures.

Les pionniers portugais ont-ils cru voir réapparaître dans la forêt atlantique ces Moresques rouges et la brillance de leurs cheveux ? Du moins, ils n'ont pas été surpris. Les indigènes qu'ils rencontrent au Brésil sont, eux aussi, fascinés par la couleur écarlate. Ils apprécient toutes les couleurs, mais avant tout le rouge, peut-être pour exorciser les clartés blêmes, mourantes qui règnent dans la forêt primitive.

Tous les voyageurs portugais ont été captivés par les peintures dont les Indiens parent leurs corps. Pero Vaz de Caminha, l'écrivain de l'amiral Cabral, admire les visages ou les crânes jaune, noir et rouge. Certaines tribus se noircissent les dents. D'autres beurrent leurs chevelures d'un enduit rougeâtre. Au cours des cérémonies funéraires, certaines peuplades amazoniennes se barbouillent de rouge. Les couleurs ont des vertus thérapeutiques. Le vermillon est excellent pour les rhumes et pour les affections pulmonaires. Jean de Léry, que Claude Lévi-Strauss nomme le premier des anthropologues, rapporte que les Tupis du littoral peignent leurs nouveau-nés en rouge pour des considérations médicales. Le rouge est une couleur à tout faire : elle accompagne la volupté aussi bien que la mort. Elle conjure le « mal » et elle rend belles les femmes. Chez les Indiens de

l'Oyapock (à la limite aujourd'hui du Brésil et de la Guyane), on gava les perroquets d'herbes afin de changer les couleurs de leurs plumes. Le nom de ces herbes est secret. Des ethnologues ont essayé d'en savoir plus. Ils n'ont rien appris. Dans les grisailles de la jungle, on voit parfois passer de tels oiseaux, comme des petits bouts de soleil ou d'arcs-en-ciel.

*

Le Brésil est un vaste entrepôt de peinture. Les Indiens déjà fabriquaient des blancs brillants avec l'argile *tabatinga* (mot tupi qui désigne une argile blanche très collante que l'on trouve au fond des cours d'eau). Les végétaux leur procuraient des noirs absolus, des bleus étincelants. Pour le rouge, ils avaient un arbuste spécialisé, le rocouyer, que les Brésiliens appellent l'*urucum*. J'ai fait un reportage dans une *fazenda* de la Bragantina (État de Pará), la *fazenda* Ahite, qui élève des arbres d'*urucum*. Le rocouyer est un arbre pour les enfants et pour les magiciens. Dans ses branches pendent, comme dans un arbre de Noël, des petits fruits rouges bardés d'épines, qui ressemblent à des flacons de peinture violette. Les enfants indiens de la plantation étaient contents d'avoir un visiteur. Nous avons plaisanté. Ils ont trouvé rigolo de me colorier en rouge. Nous avons fait une « bataille de rouge ». Nous nous sommes bombardés pendant une heure et nous fûmes, les petits Indiens et moi, beaux comme des carnages.

Dans les marchés brésiliens, les étals des marchands semblent avoir été peints par Arcimboldo : on y voit du rouge, du jaune, du violet, du vert. Les yaourts sont rarement blancs. Ils sont coloriés à l'*urucum* ou à d'autres plantes. Et que dire de ces pâtisseries si sucrées, si lascives et si bigarrées que les Brésiliens, les femmes et les enfants d'abord, lèchent du bout de leur langue avec des soupirs interminables et des sourires de chat. J'ai vu, dans un marché de Fortaleza, des poules dont la chair était rouge. Elles avaient été nourries à l'*urucum*. À Salvador, certaines maisons ont des reflets roses le soir car les maçons du XVIII^e siècle aimaient mélanger à leurs enduits du sang de baleine. Les églises, et surtout leurs sacristies monumentales, sont des grottes luxueuses qu'illuminent le carmin, l'or, l'argent, le cramoisi des chasubles. Rien ne m'a plus impressionné, quand j'ai eu la chance grâce à Jorge Amado d'assister à une vraie nuit de candomblé, que le moment où le célébrant égorge sur le corps noir des

« filles de saints » un pigeon dont le sang ruisselle sur les crânes rasés avant de maculer la blancheur des robes – et j’ai cru voir les gouttes de sang que Perceval, dans *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, répand sur la neige en poignardant les oies sauvages. Mêmes beautés, mêmes amours et mêmes férociétés.

*

Le pillage de la forêt atlantique commence très tôt. Le roi Manuel le Fortuné, qui règne de 1495 à 1521, s’en inquiète. Il interdit de couper certaines espèces d’arbres, désignés comme *árvores* et *paus de lei* (« arbres de la loi »). Le fils de Manuel I^{er}, João III le Pieux, celui qui rétablit l’Inquisition au Portugal, se fait du souci pour le *pau-brasil*. Il ordonne de dresser l’état des ressources de la nature brésilienne. En 1587, Gabriel de Souza rédige un *Traité descriptif du Brésil*.

La forêt atlantique n’a pas pour seuls ennemis les coupeurs de *pau-brasil*. Comme les réserves forestières commencent à s’épuiser, les Portugais ouvrent, au XVII^e siècle, un autre chantier, celui de la canne à sucre. Les plantations détruisent de vastes portions de la forêt. L’élevage des bœufs se répand et les forêts en pâtissent. Le cycle suivant, celui de la ruée vers l’or, n’est pas plus favorable à la nature. Les colons s’enfoncent dans l’intérieur proche du Brésil, vers le Minas Gerais. Pour construire les villes de l’or, ils pillent les forêts. Les jésuites protestent, multiplient les rapports et les colères. Rien n’y fait. Dès 1650, la forêt atlantique s’est tellement ratatinée dans les parages des villes que les rivières s’assèchent.

La Couronne portugaise revient à la charge un siècle plus tard. Le roi José I^{er}, celui qui, sous la pression du ministre Pombal, expulse les jésuites du Brésil en 1759, organise la protection de la nature. Pour le bois brésil, c’est un peu tard, mais il tente d’éviter d’autres catastrophes. Il protège les « arbres mangues » et sauve les mangroves, indispensables à la biodiversité. En 1765, un nouveau gouverneur s’installe à São Paulo, Antônio Botelho Mourão, o Morgado de Mateus, avec une équipe de cartographes bien décidés à planifier l’occupation du Brésil. Les soucis écologiques de la Couronne ou de ses agents ne se limitent pas aux forêts. Ils s’étendent à la faune. En 1790, José Bonifácio de Andrade e Silva, à la fois grand homme d’État (le « patriarche de l’indépendance ») et naturaliste renommé, lance

une croisade contre le massacre des baleines. Il écrit une *Memória Primaria sobre as Baleias*, deux cents pages prophétiques.

*

Les soldats de Napoléon chassent le roi du Portugal. La monarchie emménage à Rio de Janeiro, crée le Jardim Botânico et le Museu Nacional. L'arrivée soudaine de tous ces Portugais oblige à cultiver de vastes superficies jusqu'ici sauvages. Les *moros* (les mornes, les pitons) de Rio de Janeiro sont dépouillés de leur couverture végétale. Les lourdes pluies tropicales les lessivent. Le café devient un nouvel agent de destruction. Il fait la richesse de Rio (avant de faire plus tard celle de São Paulo, puis du Paraná), mais il épuise les sols. La disparition de la forêt atlantique déséquilibre les climats. L'eau potable devient rare.

Après 1850, la situation empire. Le café poursuit sa migration. Il couvre de grandes surfaces dans les États de Rio et de São Paulo. Après lui, l'herbe ne repousse pas bien. La couverture végétale se recroqueville. La Cour tente de faire barrage aux destructions. Un an après l'indépendance, en 1823, José Bonifacio, devenu ministre des Affaires étrangères et de l'Intérieur (avant d'être exilé d'ailleurs en France, près de Bordeaux, en raison de ses idées libérales), empêche le ministre du Commerce et des Finances d'ordonner de nouveaux déboisements au profit du café. Il fait procéder à des reboisements à la source de certains fleuves, le Maracanã par exemple.

L'empereur Pedro II fait planter à Rio de Janeiro une forêt composée d'essences primitives dans les zones de Tijuca et de Paineras. C'est le seul exemple de forêt tropicale reconstituée. Les touristes, quand ils ont fini d'admirer le Pain de Sucre et le Christ de Corcovado, sont bien aises d'aller faire quatre pas dans la préhistoire, même si celle-ci date du XIX^e siècle. Les arbres sont alignés au cordeau, ce qui est toujours bizarre dans une jungle néolithique. Mais le Brésil est un pays qui s'est toujours donné du temps. Dans quelques millénaires, la forêt qu'a plantée Pedro II sera devenue primitive. Au Brésil, il y a longtemps que le passé et l'avenir se sont embrouillés et ont abandonné l'espoir de savoir où ils en sont l'un avec l'autre.

Au contraire de la monarchie, la république, proclamée en 1889, ne se passionne pas pour les forêts. Dès les premières années du XX^e siècle, les

dégâts sont irrémédiables, notamment dans les États de Paraná et de Santa Catarina. La Southern Brazil Lumber & Colonization s'y implante. C'est la plus grande scierie d'Amérique latine. Les Anglais construisent des chemins de fer. Ils obtiennent le droit d'exploiter les bois et de faire venir des colons européens. En quelques années, les forêts d'araucarias sont décimées. En Amazonie, la folle époque du caoutchouc (fin XIX^e-début XX^e siècle) pollue les rivières au point d'anéantir le splendide *peixe-boi* (poisson-bœuf). Soixante ans plus tard, après le coup d'État de 1964, les militaires lancent de vastes plans de mise en valeur de l'Amazonie. La forêt en sera la première victime.

*

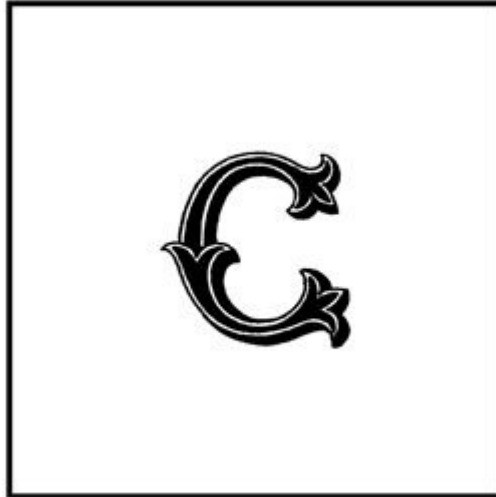
Que sont les arbres rouges devenus ? Beaucoup de Brésiliens ne savent même plus que leur pays porte le nom d'un arbre. Le bois brésil n'est pas mort cependant. En juillet 2007, la Convention sur les espèces menacées, à La Haye, a décidé de protéger les éléphants du Botswana, certains coraux et le *Caesalpinia echinata* (*pau-brasil*).

Pour les éléphants, la France a approuvé. En revanche, elle a regretté que la Convention prenne des mesures en faveur du *pau-brasil*. C'est que le *pau-brasil* ne limite pas ses talents à la seule peinture. Il intéresse la musique également. De tous les arbres de la terre, le bois brésil est celui dans lequel on façonne les meilleurs archets à violon. Quelques centaines d'entreprises, aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Chine, au Brésil et surtout en France, en font des archets haut de gamme.

Dès le XVII^e siècle, les vertus musicales du bois brésil sont reconnues mais peu utilisées. On recourt, pour façonner les archets, soit à des bois domestiques – if, frêne ou mélèze –, soit à un bois de Guyane, l'amourette, un bois tellement lourd qu'il coule dans l'eau. À la fin du XVIII^e siècle, les artisans utilisent de plus en plus le bois brésil. Vers 1860, les frères Tourte repèrent les vertus du *pau-brasil*. Le *Caesalpinia echinata* a tout pour plaire aux violons. Il possède nervosité, vigueur et flexibilité. Sa densité est exceptionnelle, deux fois celle du chêne. Il a une élasticité parfaite, une aisance à la courbure et une capacité vibratoire sans équivalent. Grâce à lui, le violon, confiné d'abord aux salons, envahit les grandes salles. Paganini n'aurait jamais connu le succès sans le bois de Pernambouc.

Signe de cette excellence : un archet sorti des ateliers des frères Tourte valait 120 000 francs. Aujourd'hui, un archet réalisé en bois brésil exige entre 40 et 60 heures de travail. Son prix varie de 2 500 à 5 000 euros. Les frères Tourte sont à l'archet ce que la famille Stradivarius est au violon. Et que deviendra la musique du monde si le bois brésil devait devenir un bois interdit comme est interdite à juste titre la mort des éléphants du Botswana, la tuerie des baleines et le saccage des coraux ? Les archetiers français se sont associés avec les archetiers de quelques pays étrangers et versent 2 % de leur chiffre d'affaires à un programme de reconstitution de forêts de bois brésil. Cinq cent mille arbres ont déjà été plantés, mais la croissance de ce bois est très lente. Il faudra attendre plusieurs dizaines d'années avant d'en faire des archets.

Tel est le *pau-brasil* : il a commencé sa carrière en donnant couleur aux civilisations et en magnifiant la peinture, les tissus précieux et les fêtes rouges de la Renaissance. Trois siècles plus tard, il a changé de métier. Il permet aux hommes de produire et d'entendre des sons qui n'avaient jamais embelli nos journées, des sons « cachés depuis le début du monde ».



Café

Le café naît en Éthiopie car un berger nommé Kaldi remarque que ses chèvres, après avoir brouté les graines rouges d'un arbuste inconnu, sont émoustillées. Elles sautent et elles montent aux arbres. Le berger Kaldi croque une de ces baies. Il est émoustillé. Il monte aux arbres. Il se vante de sa trouvaille. La nouvelle atteint le Yémen puis les tribus nomades de l'Arabie heureuse. La graine se fait nomade à son tour. Elle reçoit le nom de *kahwa* qui signifie « revigorant ». Cet épisode fondateur est nomade lui aussi. Il parcourt le temps et l'espace. Les uns le voient en Éthiopie, dans la ville de Bonga, non loin de Djimma. D'autres parlent du Yémen. Et saura-t-on jamais si le berger Kaldi vivait il y a deux mille ou trois mille ans ?

Saura-t-on si la Bible parle du café quand le Livre de Samuel dit : « Il y avait du blé, de l'orge et des graines grillées » ?

Installé en Arabie, le café part à la découverte du monde, mais cette découverte est lente, compliquée et cahoteuse. Elle se heurte à des obstacles politiques et religieux. À La Mecque, les chefs religieux s'alarment car beaucoup de fidèles aiment mieux déguster un café bien serré que faire leurs prières. Vers le XVI^e siècle, la graine est introduite dans l'Empire ottoman, à Alexandrie et à Constantinople. Les imams hésitent : le café est-il compatible avec l'islam. Un collège de savants et de juristes est constitué. Il réfléchit. Il opine que le breuvage n'offense pas le Coran.

Venise, qui fait charnière entre l'Orient et l'Occident, flaire une aubaine et introduit le café en Europe. À Rome, les cardinaux s'agitent. Ils supplient le pape Clément VII d'interdire cette boisson qui a un arrière-goût d'impiété car elle arrive de Turquie. Le pape se fait préparer un *kahwa*. Il est obligé de convenir que ce *kahwa* est excellent. Aussi ne voit-il aucune incompatibilité entre le café et le bon Dieu. Les moines réguliers soutiennent le pape. Ils ont observé que le café les tient éveillés. Ils peuvent donc prier plus avant, le soir, ce qui fait plaisir à Dieu car les nuits de Dieu sont longues et obscures. Quelques siècles plus tôt, les mystiques musulmans, les soufis, avaient montré le chemin. Ils buvaient beaucoup de café afin de tourner plus vite sur eux-mêmes et de prolonger leurs prières nocturnes.

Le café aborde l'Angleterre. En 1650, des cafés ouvrent à Londres et à Oxford. Le procureur du roi constate que les amateurs de *kahwa* sont souvent des « esprits forts ». Il procède à la fermeture de tous les cafés. Le roi s'en mêle, contredit son procureur. En 1700, l'Angleterre compte près de deux mille cafés.

À la fin du XVII^e siècle, en 1683, les Turcs de Kara Mustafa attaquent l'Autriche. L'Europe voit le moment où les Infidèles vont la boulotter et ce sera la fin du monde. Heureusement, les troupes autrichiennes d'Ernst Rüdiger Starhemberg sont solides. Les armées de la Sublime Porte détalent. Elles abandonnent sur le champ de bataille des sacs pleins de graines. Les soldats ramassent ces sacs, goûtent ces graines, les adorent. Comme, au surplus, c'est à la suite de la bataille de 1683 que les boulangers de Vienne ont l'idée de créer une pâtisserie légère en forme de croissant ottoman, les

éléments essentiels du petit déjeuner des Temps modernes sont réunis dès la fin du XVII^e siècle : le café et les viennoiseries.

En France, le café débarque par le truchement du Procope. Les libertins, les francs-maçons, les encyclopédistes, les agnostiques, les joueurs d'échecs et les philosophes aiment beaucoup ce breuvage qui aiguise leur cervelle. Certains érudits prétendent, non sans malveillance, que la philosophie des Lumières fut un « dégât collatéral » de la vogue du café.



Et le Brésil ? Le café, qui fera un jour sa fortune et son tourment, a du mal à s'y poser. Comme pour beaucoup de fleurs, d'épices et de drogues, les États veillent férocement sur les plantations de l'arbuste. Les pays s'espionnent, se chipent des semences, enferment leurs trésors dans des serres, renforcent les gardes qui veillent aux frontières.

En 1690, un caféier est exhibé à Amsterdam. Le bourgmestre de la cité l'avait reçu des colons hollandais établis à Batavia. Le café indonésien ne s'arrête pas en Hollande. Il va franchir l'Atlantique. Les Hollandais l'acclimatent dans leur possession de Surinam, en Guyane. La France lorgne les serres du Surinam car elle possède elle aussi un comptoir en Guyane. Le gouverneur de la Guyane française se procure avec l'aide d'un de ses administrés, un nommé Morgues, une collection de plants qu'il acclimate dans le verger de sa résidence, à Cayenne. Le café va et vient, apparaît, disparaît. Le Brésil assiste à ce jeu du furet mais il n'arrive pas à intercepter la graine magique. Il enrage car il possède, aux portes mêmes de la Guyane française, en Amazonie, de vastes espaces probablement propices à la culture de la merveille venue d'Éthiopie.

Une idée germe dans les officines brésiliennes. Comme le traité d'Utrecht vient d'être signé, qu'il met fin à la guerre de Succession d'Espagne, que Philippe V d'Espagne renonce à la couronne de France et que la France retrouve ses frontières d'avant la guerre, des négociations doivent s'engager entre le Portugal et la France pour fixer les limites entre les royaumes français, portugais et hollandais en Amérique du Sud. Le gouverneur de l'État du Maranhão, João da Maia da Gama, est en charge de cette négociation. Il dépêche en Guyane française une mission. À la tête de cette mission, il nomme le *sargento-mor* Francisco de Melo Palheta.

Francisco de Melo Palheta, qui est né à Belém do Pará, passe pour être le plus bel homme de l'armée brésilienne. Il se présente à Cayenne. Il est reçu aimablement. Le gouverneur de ce comptoir est M. d'Orvilliers et sa femme est très jolie. Il y a des jours et il y a des nuits. Après quelques mois, le beau Brésilien rejoint sa garnison à Belém do Pará. Il a fait un gros larcin. Dans ses bagages, il a serré des plans de caféier chipés dans les serres de Cayenne et que les jardiniers amazoniens repiquent. Le destin du Brésil tourne. Celui du café aussi. Dans cent ans, le Brésil sera le premier producteur mondial de café. Dans deux cents ans, il en récoltera de telles quantités qu'il sera obligé de le brûler dans ses locomotives.

Comment le *sargento-mor* Palheta s'y est-il pris pour soustraire les plants de café ? Mystère. Mais les Brésiliens ont la solution. Ils sont persuadés que des liens fort tendres se nouèrent entre l'épouse du gouverneur et le beau militaire. La chronique brésilienne écrit avec bon sens : « *E licito pensar que o aventureiro português recebeu não so os frutos mas favores mais doces de madame* » (« On est en droit de penser que l'aventurier brésilien reçut non seulement les graines mais également des faveurs plus douces de Madame »).

Je partage l'idée des Brésiliens. Je ne doute guère que le café a pénétré au Brésil en mettant à profit les intermittences du corps de Mme d'Orvilliers. J'avance plusieurs preuves. Voici la première : il y a quelques années, j'ai remarqué que figuraient sur les rayons des supermarchés brésiliens des paquets de café de la marque Palheta. La deuxième preuve est encore plus rigoureuse, plus scientifique. Presque « épistémologique » : il y a peu de mois, ayant été invité par mon excellent ami Laerte Fernandes et ses amis dans un restaurant de São Paulo, du reste délicieux, nommé *Café Colón*, le café nous fut servi dans des tasses sur lesquelles était gravé le mot d'Orvilliers. C'est dire que l'histoire d'amour entre le sergent Palheta et la

sublime Mme d'Orvilliers est aussi avérée, aux yeux des Brésiliens, que peuvent l'être, aux yeux des Européens, la passion d'Héloïse pour Abélard, les rencontres de Louis XIV et de Mme de Montespan ou l'amour fou de Roméo et de Juliette dans les soirs embaumés de Vérone.



Nous sommes au XVIII^e siècle. C'est le siècle de l'amour, du déduit, des ruelles et des mouches, de l'insolence, des coquetteries, de Venise et des pâmoisons. Du défi aux morales et aux dieux. Sans doute les jeunes femmes de condition fréquentent-elles toujours les églises, mais elles complètent leurs génuflexions par la lecture des textes libertins qui envahissent les boudoirs de l'Europe. Or, on sait que ces récits voluptueux irritent les sens et qu'ils créent des modèles que les lecteurs, et surtout les lectrices, aiment à essayer.

La nuit fervente de Cayenne est une scène de roman un peu érotique. Tout est en place pour jouer là-bas, dans la France équatoriale, et avec quelques années d'avance, une séquence de Manon Lescaut, chemises de mousseline et exotisme compris. Sous ces latitudes, les nuits sont lentes, langoureuses et lascives. Dans les transparences de la moustiquaire, les seins des belles endormies palpitent extrêmement. Un soir, comme descendent les ombres, la belle Mme d'Orvilliers cherche un sommeil disparu. Elle se porte au balcon car le concert des *papagaios* et des *passarinhos* énerve son humeur. Elle regarde la nuit. Le vol des grands papillons aux ailes de laine et de velours lui donne des songes. Dans le dédale des jardins de la Résidence, elle devine la silhouette du plus beau

des militaires brésiliens. Et pourquoi n'en profiterait-elle pas pour commettre enfin un de ces adultères desquels les *folhetes* venus de Hollande disent qu'ils sont très agréables et qui passent pour exquis depuis que l'Église les frappe d'anathème et les tient pour péché ? Mme d'Orvilliers franchit le pas et elle est aux anges. Pour son coup d'essai, c'est un coup de maître qu'elle a réussi. Elle a insulté à la fois Dieu, l'honneur de son mari, l'autorité du roi et les préceptes de morale qui lui furent jadis inculqués par une duègne probablement revêche. Elle a fait carton plein. Au surplus, en introduisant dans son corps le corps du Brésilien, la femme du gouverneur n'a-t-elle pas fait de son ventre une grotte magique au fond de laquelle sont entreposés des milliards de sacs de la graine fabuleuse et les ribambelles de lingots d'or que vont produire pour quelques siècles les terres rouges du Brésil ? Cette nuit est une nuit du destin. Le corps de Mme d'Orvilliers fixe le cap de deux siècles d'histoire brésilienne. Il crayonne les futures mappemondes et les estampes du pays de la braise et du sucre.

Le café est enfin en Amazonie. Nous sommes en 1727. Il commence sa carrière. Pendant un demi-siècle, il se limite à la capitainerie du Pará, mais, comme il est insatiable, que l'Europe aime de plus en plus le café et que les caféiers malmènent les sols, il est voué à rechercher toujours de nouvelles terres. Il court vers le sud. En 1761, le voici à Rio de Janeiro, d'abord autour de la baie de Guanabara, puis dans la vallée du Paraíba, entre deux *serras*, celle de Mantiqueira et celle de la mer. La première économie caféière du pays de braise occupe cette région pendant un siècle. Les surfaces cultivées s'étendent jusque vers 1860. Mais la main-d'œuvre se raréfie et la destruction de la forêt atlantique assèche les sols. Les fourmis attaquent, ruinent les champs. Enfin, en 1888, la *Lei Áurea* décrète l'émancipation totale de tous les esclaves. Une violente crise frappe la denrée miracle.

Un deuxième cycle va bientôt succéder. Les sociétés bourgeoises de l'Europe sont friandes du breuvage. La France consommait 10 millions de kilos en 1830. À la fin des années Napoléon III, elle en absorbe 70 millions de kilos. La seule région de Rio de Janeiro ne peut plus honorer la demande. Le café avance dans la direction de São Paulo. Dès 1892, São Paulo produit autant de café que Rio (4 millions de sacs à peu près).

En 1905, le café est devenu « pauliste ». São Paulo récolte 16 millions de sacs alors que Rio se contente de 5 millions. La crise mondiale frappe de plein fouet l'économie caféière. Entre juillet 1931 et la fin de 1937, le

Brésil brûle ou noie 34 millions de quintaux de café. Une fois l'alerte levée, la demande de café repart. Au Brésil, le caféier continue ses voyages. Il avance à la même vitesse que les lignes de chemin de fer. Vers 1930, le train atteint le rio Paraná. Vingt ans plus tard, tout l'État du Paraná plante et récolte du café. Des villes naissent. Dès 1940, Marília compte 28 000 habitants. En 1920, la ville de Londrina est fondée. Pourquoi ce nom, Londrina (la Londonienne) ? C'est qu'elle fut créée par la Companhia de Terras do Norte Paraná, qui est britannique. En 2007, la ville de Londrina compte 497 833 habitants.

J'étais à São Paulo dans les années 1950. Chaque samedi, des prostituées paulistes affrétaient des avions spéciaux en vue d'exercer leur industrie à Londrina. Je ne suis jamais allé à Londrina, mais j'ai alors rencontré beaucoup de ses habitants qui venaient faire leurs courses à São Paulo. J'avais appris à les reconnaître. Ce n'était pas très difficile. Ils étaient costauds. Ils avaient le verbe haut. Ils se donnaient des manières de matamores. Ils étaient laborieux et brutaux. Les poches de leurs vestes et même de leurs pantalons étaient boursouflées. Elles étaient pleines de billets de banque, des cruzeiros. Ces cruzeiros étaient revêtus d'une légère pellicule rougeâtre car les caféiers du Paraná aiment surtout les terres violettes.

Cangaceiro

Virgulino Ferreira da Silva est le plus célèbre des *cangaceiros*. C'est un homme terrible. Il porte des petites lunettes et, comme le Napoléon de Raymond Queneau et de Zazie, un « chapeau à la con » sur lequel il a accroché des pièces d'or. Son sourire est rare, sec. Désincarné. Il est instruit, audacieux et tragique. On l'appelle *Lampião* (lanterne), par allusion à l'éclat de mort qui jaillit de son fusil. Le feu de son arme illumine la nuit. Certains disent que son surnom fait référence à son intelligence qui est éclatante.

Durant près de vingt ans, de 1922 à 1938, Virgulino fait régner la justice ou l'injustice sur le *sertão*, cette région désertique dont le cœur brûlé est l'État du Ceará, et qui déborde sur les États voisins, le Piauí, le Rio Grande do Norte, le Paraíba, le Pernambouc, l'Alagoas et le Sergipe.

L'intérieur de l'État de Bahia et certaines régions du Minas Gerais relèvent aussi du *sertão* (mot forgé à partir de *desertão*, qui signifie le « grand désert »).

Quand Lampião meurt, le 28 juillet 1938, abattu par les soldats avec sa maîtresse Maria Bonita (Maria la belle) et ses derniers compagnons, la nouvelle fait le tour de la planète. New York et Hong Kong, Buenos Aires et Londres apprennent à l'instant que le plus grand brigand du siècle est tombé. En France, cette mort fait la une de *Paris-Soir*. Aux États-Unis, le *New York Times* « ouvre » sur Lampião. C'est la gloire.

Vivant, Lampião était une légende, celle du bandit intraitable, beaucoup diable et un peu bon Dieu. La mort le grandit. Elle en fait un mythe. Aujourd'hui, quatre-vingts ans après que l'armée l'a traqué et abattu comme un chien, les séductions de Lampião sont intactes. Il fascine même les autorités qui l'ont abattu. Le tueur du *sertão* est une grande figure romantique. Sa femme, Maria Bonita, exalte les rêves des demoiselles. Ses robes de peau et de cuir se promènent encore dans les rues brésiliennes.

Lampião était un homme instruit. Il n'était pas désigné pour devenir un bandit de grand chemin. C'est le fils d'un petit éleveur, Ferreira da Silva. La famille est heureuse, jusqu'au jour où un différend l'oppose à un voisin. Le prétexte en est dérisoire : le vol d'une de ces clochettes qu'on utilise pour identifier le propriétaire d'un troupeau de bœufs, mais on ne plaisante pas avec la moralité dans le *sertão*. La querelle entre les deux clans s'irrite. La famille Ferreira da Silva est ruinée. Elle se démène. La police met son nez dans l'affaire et tue le père. Virgulino et ses deux frères « ont la haine ». Ils embrassent la carrière de tueur. Les voici bandits d'honneur. Ils s'enrôlent dans une compagnie de *cangaceiros*.



(Le dictionnaire procure les définitions suivantes : *Cangaceiro* : bandit du *sertão* qui marche toujours fortement armé. Le mot *cangaço* veut dire : « L'ensemble des armes du *cangaceiro* », ou encore, « le genre de vie du *cangaceiro* ». Parmi les synonymes, on peut citer : *assombra-pau*, *bandoleiro*, *cabra*, *cabra-de-chifre*, *capixaba* et *capuava*.)

Lampião prend du galon. Sachant lire et écrire, violent et contrôlé, intrépide, il s'impose à ses compagnons d'aventures. Sa bande multiplie les faits d'armes. Elle intimide la police. La réputation de Virgulino s'étend. En 1926, le Ceará est menacé par une troupe de révolutionnaires, la « colonne Prestes », qui donnera plus tard naissance au Parti communiste brésilien (le puissant PCB). Le gouverneur du Ceará a peur. La « longue marche » de Luís Carlos Prestes (bien avant celle de Mao Zedong en Chine) le terrorise. Il demande secours à Lampião pour combattre le futur secrétaire général du parti communiste, Luís Carlos Prestes. Lampião est bon prince. Il accepte de donner un coup de main aux autorités légales. À la tête de ses quarante-neuf *cangaceiros*, il bouscule les futurs communistes et fait une entrée mirobolante dans la ville de Juazeiro. Sa renommée est à son comble. Il l'exploite et porte de nouveaux coups aux grands propriétaires et aux policiers qui les protègent. Les *cangaceiros* sont partout. Lampião est insaisissable.

En 1930, un coup d'État hisse au pouvoir Getúlio Vargas qui forme un gouvernement musclé, inspiré de Mussolini. La traque du *cangaceiro* s'intensifie, gagne en cruauté. En juillet 1938, Lampião, Maria Bonita et leurs derniers compagnons se réfugient dans la grotte d'Anjico. Ils sont massacrés. Leurs têtes sont coupées et envoyées à l'Institut d'anthropométrie, de manière à vérifier qu'ils ont le « faciès » du criminel. Ils l'ont.

*

Innombrables sont les livres, les films, les chansons, les études universitaires consacrés à Lampião. Les uns le dépeignent comme un bandit d'honneur, un Robin des bois des tropiques. Il dépouille les possédants pour vêtir les tout nus. D'autres le voient comme un sordide assassin, un mercenaire de Satan qui ne songe qu'à incendier, à blesser, à humilier, à écarteler. Certains enfin le dépeignent comme un de ces millénaristes qui prospèrent dans les terres décharnées du *sertão* et qui s'emploient à hâter la

fin du monde et le retour du Messie en accumulant les infamies. Aussi contraires qu'elles soient, toutes ces images s'accordent sur un point : elles voient Lampião comme un personnage invraisemblable, une anomalie ou un monstre.

Un regard sur l'histoire du Nordeste rectifie ces idées. Lampião n'est pas un monstre ni un objet tératologique. Lampião est un homme du *sertão*. Il est pareil à tous les hommes du « polygone de la sécheresse ». Sa fureur s'inscrit dans une longue tradition libertaire, dont on repère les manifestations dès le XVII^e siècle. Tous les groupes historiques et ethniques qui composent le Nordeste partagent la même passion de la liberté. Si les Indiens du littoral sont pacifiques et disciplinés, ceux de l'intérieur, ceux du *sertão*, les Tapuias, sont des guerriers d'apocalypse. Toute autorité leur donne la nausée. Leur cruauté est immonde. Des témoins ont vu des guerriers tapuias envahir le village de leurs ennemis, se saisir des bébés et les jeter contre les murs jusqu'à ce que les crânes éclatent.

De leur côté, les Noirs qui peinent dans les champs de canne à sucre, même s'ils font mine d'embrasser la religion chrétienne et de se plier à la loi du maître, ne se résignent jamais. Ils ne vivent que pour s'enfuir. Dès qu'ils peuvent ouvrir une brèche dans les barrières de l'enfer, ils se sauvent. Il n'est pas rare qu'ils regroupent leurs forces et qu'ils s'échappent tous ensemble, quitte à massacrer quelques gardiens, pour former, dans des lieux inaccessibles, un *quilombo*, une République nègre.

Indiens ou noirs, ils se bercent tous d'une même espérance et du même mot d'ordre libertaire : « Quelque part, il est des hommes *sans lois et sans rois*, et ces hommes sont heureux. »

Les Blancs, les *caboclos*, ces métis issus de trois ou quatre sangs, ces bouviers un peu indiens, un peu portugais et un peu noirs, ne sont pas en reste. Le Nordeste est enfiévré par de nombreuses révoltes. Au Ceará, on signale de brutales secousses sociales en 1819, en 1850. Au Pernambouc, dès le XVI^e siècle, on dénonce des groupes qui harcèlent les autorités. Un peu plus tard, au XVII^e siècle, au temps de la colonisation hollandaise, les bandes rebelles terrorisent les campagnes, certaines de ces bandes étant du reste commandées par des Hollandais. On les appelle les *batedores de bosques* (« ceux qui battent les forêts »).

Ces rebelles ne sont ni des idéologues ni des révolutionnaires. Ils ne proposent pas une contre-société. Leur seul mot d'ordre est : « Ne me

« touchez pas ! Laissez-moi tranquille. Je suis un homme libre. » L'inépuisable colère du *sertão* est plus romantique que politique. S'il faut absolument les affilier à une idéologie, c'est du côté des libertaires qu'il faut les installer. À Recife, au XVIII^e siècle, un illuminé sème la peur. Il tombe sous les coups de l'armée et il est emprisonné. Son aura est telle qu'il parvient à séduire, du fond de sa cellule, la fille du capitaine qui l'a arrêté. Il est condamné à mort. Il est pendu. Le voici objet d'un culte.

Lampião se situe dans le droit fil de cette tradition. Il est pareil à la plupart des *sertanistas* (habitants du *sertão*). Il partage leur insatisfaction. Simplement, il est plus radical que ses congénères et bien plus doué. Son intelligence est fulgurante. Étrangement, ce bandit archaïque conduit son combat avec les moyens les plus modernes. Au fond de ses solitudes, il a déjà mesuré l'importance de la *communication*. Sa révolte est une petite « société du spectacle », et il s'emploie à la faire connaître par les techniques les plus sophistiquées à ses ennemis et à l'immense foule de ses spectateurs.

Il utilise toutes les ressources de la presse. Il est l'ami de nombreux journalistes. Il se fait interviewer. Il plastronne. Il aime qu'on le photographie et que les clichés paraissent dans les magazines. Ces clichés sont très travaillés. Les moments les plus grandioses de son épopée sont régulièrement reproduits dans les revues de Rio de Janeiro ou de São Paulo. En 1935, un film tourné par Benjamin Arahão lui est consacré. Ce bandit est un personnage public, une vedette, un homme de théâtre.



Les images qu'il distribue au monde, tout au long de sa carrière, sont sélectionnées avec soin. Lampião ne laisse rien au hasard. On a beaucoup glosé sur l'uniforme qu'il porte et qu'il impose à ses compagnons, en particulier sur le bicorne, le grand chapeau en forme de croissant de lune, enrichi de pièces d'or. Les commentateurs en ont traité avec condescendance, n'y voyant que le goût d'un esprit « primitif » pour les objets vulgaires et clinquants. Rien n'est plus faux et nul n'est moins primitif que Lampião.

Ces pièces d'or, ces amulettes, ces pendeloques qui tintinnabulent sur les costumes des bandits, les foulards de vive couleur autour du cou, les ceintures incrustées d'argent et les parfums dont ils s'inondent ne sont pas choisis à l'aveuglette. Ces coquetteries ont un sens, même si ce sens ne se livre pas au premier coup d'œil. Chaque objet est anodin. Il faut les associer, les comparer, les organiser comme s'organisent les mots d'une phrase ou les figures d'un blason, pour qu'ils avouent leur signification. Ce n'est pas au hasard que ces uniformes et ces chapeaux sont constellés de signes ésotériques, y compris des signes de certaines sociétés secrètes, des croix de David, etc.

Le chapeau de Virgulino a été heureusement préservé par ses assassins. Ceux-ci pressentaient sans doute que ce bout de cuir orné de pièces d'or était un trésor national, un peu comme les Soviétiques révèrent le corps embaumé de Lénine ou comme les Français conservent, dans la cathédrale de Reims, l'ampoule du saint chrême qui fit les rois de la France. Le chapeau de Lampião est d'un roi. Il était enrichi de soixante-dix pièces d'or. Le chapeau de son adjoint, José Baiano, était un peu moins bien loti : soixante-cinq pièces d'or à peine.

De sa vie de proscrit, de son exil, de ses chevauchées et de ses douleurs, Lampião entend faire un chef-d'œuvre, un grand opéra de la vengeance, de la justice et de la mort. Durant vingt ans, il présente le spectacle de lui-même, de son héroïsme et de son supplice, devant les petits bœufs intrépides du *sertão*, devant les champs d'épines et de poussière, devant les insectes et les abeilles mortelles. Sous des ciels immuables, il fut le musée de lui-même. À un journaliste qui l'interrogeait sur les bibelots et les riches pièces d'or dont il se décorait, il répond à peu près : « Dans les villes, vous pouvez visiter des musées. Mais nous autres, les nomades, les gens du *cangaço*, les gens qui n'habitent nulle part, nous sommes bien obligés de porter nos trésors, nos œuvres d'art, sur nous-mêmes. Nos pièces d'or, c'est

notre logement. Nous faisons de notre propre corps une œuvre d'art. Mon corps, mon uniforme, mes pièces d'or, mon chapeau, ma cartouchière, mes blessures, mes pistolets, tout cela, c'est mon musée. »

Le *cangaceiro*, et Lampião en particulier, est un homme très soucieux de son apparence. Il est coquet. C'est un dandy. Ce trait est ordinaire dans les sociétés révoltées ou marginales. Les pirates des Caraïbes, aux XVII^e et XVIII^e siècles, accordent des soins maniaques à leur élégance. Dans certains cas, leur uniforme est utilisé comme une arme. Il vise à « sidérer » l'ennemi, à le frapper d'effroi. Si le pirate Blackbeard s'habille et se coiffe de manière barbare, c'est pour terrifier ses adversaires, pour les hypnotiser, un peu comme certains animaux gonflent leurs fourrures, bavent, déploient des griffes ou poussent des cris dans le but de paralyser leur proie. D'autres pirates sont plus simples : ils se font magnifiques pour la simple volupté d'être admirés et de reconstituer, au sein de leur solitude, un univers dévolu à la beauté et à l'adoration de soi-même. C'est le cas du plus dandy des tueurs pirates, Bartholomew Roberts, personnage de sang et de beauté.

*

D'autres traits de Virgulino alertent. Les femmes occupent une place choisie dans la bande. La femme de Lampião, Maria Bonita, est traitée comme une reine. Les autres femmes sont également considérées avec respect, ce qui n'arrive pas communément dans le *sertão* ni d'une façon générale au Brésil. Comment expliquer pareilles révérences ? Peut-être Lampião a-t-il été influencé par sa rencontre, en 1926, avant la conquête de Juazeiro, avec les « communistes » de la colonne Luís Carlos Prestes. À cette occasion, il a constaté avec étonnement que les femmes de la colonne Prestes, loin d'être des bêtes de somme et des domestiques, étaient des révolutionnaires à part entière et faisaient le coup de feu avec leurs camarades mâles.

Le *cangaço* de Virgulino accorde une importance extrême à l'art de la couture. Ce sont les hommes qui cousent. Les grands chefs, Lampião lui-même, mais aussi le Portugês et José Severo, sont à la machine à coudre, qui devient, au même titre que le fusil, un des symboles de la bande révoltée. C'est une des conditions requises pour faire acte de candidature : l'impétrant doit subir un examen de « machine à coudre ». Quant aux

femmes, on leur réserve les tâches nobles : elles dessinent les modèles et elles coupent le cuir. Elles taillent les pièces que les hommes vont ensuite assembler avec leur machine à coudre.

Cette inversion des rôles a du sens. Le monde du *cangaço* est un monde à l'envers : les règles morales, les valeurs qui ordonnent la société citadine, la hiérarchie de la société traditionnelle y sont renversées. Elles se retrouvent cul par-dessus tête. Le mal et le bien échangent leurs places : honneur, courage, fidélité, intransigeance, solidarité forment le ciment qui soude les uns aux autres les hommes du *cangaço*. Et ces valeurs chassent celles qui gouvernent le monde de la loi : civisme, respect du bien d'autrui, soumission aux puissants, aux propriétaires cruels, aux banquiers véreux, aux traîtres et aux gouvernants immondes.

Dernière singularité : on ne badine pas avec l'amour dans la bande de Lampião, même si les femmes sont les égales de l'homme. Les relations sexuelles ne sont pas très bien considérées. Ces relations doivent se soumettre à de si nombreuses prescriptions que le jeune *cangaceiro* peut s'estimer heureux s'il arrive à faire l'amour à une dame. La femme du *cangaceiro* Sereno raconte ses souvenirs érotiques. Ils sont maigres et dévastés. Un « désert de l'amour ». Les interdits sont nombreux. Par exemple, si vous êtes un *cangaceiro*, ne caressez pas l'espoir de faire l'amour à une *cangaceira* dans le lit d'une rivière quand cette rivière est sèche. C'est défendu. Or, il est bien rare que les rivières du *sertão* ne soient pas sèches. Le *cangaceiro* prie donc continuellement pour que tombent les pluies. On a parfois suggéré que ces complications prenaient source dans des superstitions ou dans des doctrines ésotériques. Ce que l'on sait du caractère de Lampião écarte cette hypothèse. Lampião n'est pas un mystique, même s'il accorde de l'importance aux sociétés secrètes. Lampião est un réaliste. Alors ? Pourquoi ces obstacles à l'acte vénérien ? Peut-être après tout Lampião n'est-il pas un homme très voluptueux !

Cannibales

Hans Staden est un soldat allemand né vers 1525 et mort en 1579. Ce soldat a le cœur aventureux. En 1547, il « prend la résolution » de visiter les Indes. Son bateau est cassé par une tempête, près de l'île de São Vicente, et

des indigènes, des Tupis-Guaranis, le capturent. Hans Staden n'a pas de chance. Il est tombé chez des cannibales. Il reste prisonnier pendant neuf mois dans l'attente de la mort. Intelligent, courageux, il réussit, avec l'aide de son dieu, le dieu des protestants, à renverser sa relation avec ses geôliers. Peu à peu, il revêt la figure d'un sage, d'un sorcier, d'un prophète et presque d'un dieu. Les Tupis-Guaranis comprennent que Staden a le soutien d'un allié encore plus puissant que les dieux des Indiens. Aussi, ils acceptent de le vendre à un navire français et la vie de Hans Staden continue.

Hans Staden est de retour en Allemagne après dix ans d'aventures. Il raconte son séjour parmi les cannibales dans un livre publié en 1557.

« Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages, situé dans le nouveau monde nommé Amérique, inconnu dans le pays de Hesse, avant et depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année dernière. Hans Staden de Hombourg, en Hesse, l'a connu par sa propre expérience et le fait connaître actuellement par le moyen de l'expression. Marbourg, chez André Kolben, 1557. »

Ce texte exceptionnel connaît un succès immédiat. Il est traduit en latin et en plusieurs langues d'Europe. En Allemagne et aux Pays-Bas, il compte soixante-dix éditions. Le texte de Hans Staden est enrichi de gravures qui montrent, de manière réaliste et poignante, le calvaire de Staden comme aussi les rituels de l'anthropophagie. Claude Lévi-Strauss admire cet ouvrage et son auteur : « Un des témoignages les plus sensationnels et certainement le plus pittoresque que nous possédions du Nouveau Monde à l'époque de sa découverte. » Le document de Hans Staden a été réédité en 1979 et en 2005 par les éditions Métailié sous le titre : *Nus, féroces et anthropophages*.

*

Hans Staden est capturé par les sauvages dans l'île de São Vicente. « Je priais en attendant le coup de la mort ; mais le roi, qui m'avait fait prisonnier, prit la parole, et dit qu'il voulait m'emmener vivant pour pouvoir célébrer leur fête avec moi, me tuer, et, *kawewi pepicke*, c'est-à-dire faire leur boisson, célébrer une fête et me manger ensemble. Ils me

mirent quatre cordes autour du cou, me firent monter dans un canot avant qu'il fût à flot, et le poussèrent ensuite à la mer pour retourner chez eux. »

L'arrivée du convoi dans le village nommé Uwattibi (Ubatuba), composé de sept cabanes, n'arrange pas les choses. « Nous abordâmes sur une pointe de terre, près de laquelle leurs femmes étaient occupées à travailler dans les champs de racines qu'ils nomment *mandioca*, et elles en arrachaient ; on me força de leur crier : *A Junesche been ermi pramme* – Voici votre nourriture qui vous arrive. »

Hans Staden est souvent entre les mains des femmes et ces mains ne sont pas douces. « Les femmes recommencèrent à me battre et à me maltraiter, disant qu'elles me mangeraient bientôt [...] Les femmes m'entraînèrent, me prenant les unes par les bras, les autres par la corde, qu'elles serraient tellement que j'avais de la peine à respirer. Je ne savais pas ce qu'elles voulaient faire de moi mais je me consolais en pensant aux souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la manière dont il avait été traité par les juifs. »

Le sort de Staden est d'autant plus sombre que les « sauvages » le prennent pour un Portugais, c'est-à-dire un ennemi de leur peuple, au contraire des Français qui sont des alliés. Les idoles des Tupinambas les en avaient prévenus. Elles leur avaient annoncé qu'ils allaient attraper un Portugais. Hans Staden met les choses au point : « Vos idoles n'ont pas de pouvoir et ne peuvent pas parler. Elles ont menti ; car je ne suis pas portugais. Je suis l'ami des Français et d'un pays qu'on appelle l'Allemagne. »

Peu après, un Français, qui habitait à quatre miles de là, arrive. Bonne chose ! Les Tupinambas vont pouvoir vérifier que leur prisonnier est bien un Allemand et donc un ami des Français comme il le raconte, et non un sale Portugais.

« Les sauvages accoururent en me criant : “Voilà un Français ; nous allons savoir si tu es ou non son compatriote.” Cette nouvelle me réjouit beaucoup ; car je me disais : “C'est un chrétien, il va tâcher de me tirer d'affaire.” »

L'examen commence. Staden poursuit :

« Ils me conduisirent vers lui, nu comme j'étais. C'était un jeune homme : les sauvages l'appelaient dans leur langue *Karwattuware*. Il me parla en français, que j'avais beaucoup de peine à comprendre : et les sauvages qui nous environnaient écoutaient avec beaucoup d'attention.

Voyant que je ne le comprenais pas, il leur dit, dans leur langue : “Tuez-le et mangez-le, car ce scélérat est un vrai Portugais, votre ennemi et le mien.” Je compris bien cela, et je le suppliai, au nom de Dieu, de leur dire de ne pas me manger ; mais il me répondit : “Ils veulent te manger.” Cela me rappela ce passage de Jérémie, chapitre XVII, où il est dit : “Maudit soit l’homme qui compte sur les hommes.” »

Suit une entrevue avec le roi Konyan Bebe. Ce roi est un grand guerrier et un tyran plus grand encore. Il met tout de suite les choses au point : « J’ai déjà pris et mangé cinq Portugais et tous prétendaient être des Français, et cependant ils mentaient. » Ensuite, le fils du roi entre en scène, c’est un jeune homme un peu taquin.

« Le fils du roi s’amusa à me lier les jambes et à me faire sauter à pieds joints dans la cabane. Ils se mirent à rire et me dirent : “Viens manger avec nous, sauteur.” Je demandai à mon maître si on allait me tuer. Il me répondit que non, mais que c’était leur habitude de traiter ainsi les esclaves. Ils me délièrent et me tâtèrent de tous côtés : l’un disait qu’il voulait avoir la tête, l’autre le bras, l’autre la jambe. Ils me firent ensuite chanter, et je commençais à chanter un psaume : puis ils m’ordonnèrent de traduire ce que j’avais chanté. Je dis que j’avais chanté mon Dieu ; mais ils me répondirent : “Ton dieu est un *tavire* (une ordure).” Ces paroles me firent bien du mal, et je pensais : “Ô Dieu, que tu es bon de souffrir tout cela”. »

Plus tard, le dieu de Staden va clairement démontrer que non seulement il n’est pas un *tavire*, mais en plus qu’il ne manque ni d’entregent ni d’ingéniosité. Il va se débrouiller pour transformer la condition du soldat allemand. Il le hissera au rang des sorciers, des démiurges, au point que les Tupinambas décideront à la fin de le libérer.

« J’avais fait une croix de bois que j’avais plantée devant ma cabane, et j’allais souvent y faire ma prière. J’avais prévenu les sauvages de ne pas la renverser, ou qu’il leur en arriverait malheur : ils méprisèrent mes avertissements. Un jour que j’étais avec eux à la pêche, une femme l’arracha, et la donna à son mari pour polir des coquillages dont les sauvages font des colliers, ce qui me fit beaucoup de peine. Bientôt après, il commença à pleuvoir, et cela dura plusieurs jours. Les sauvages vinrent alors me prier d’obtenir de mon Dieu que la pluie cessât, disant que sans cela leurs récoltes seraient perdues, car c’était l’époque des semailles. Je leur répondis qu’ils avaient irrité mon Dieu en arrachant la croix près de laquelle j’avais voulu dire mes prières. Croyant que c’était la cause de la

pluie, le fils de mon maître se hâta de m'aider à en fabriquer une autre. Il était alors environ une heure de l'après midi. À peine la croix fut-elle placée que le temps s'éclaircit, bien qu'il eût fait auparavant un violent orage, ce qui les étonna beaucoup ; et ils s'écrièrent que mon Dieu faisait tout ce que je voulais. »



Jean-Paul Duviols assortit le texte de Hans Staden de quelques précisions sur cette anthropophagie qui choqua tellement les Européens, aussi longtemps que Jean de Léry, puis Michel de Montaigne n'auront pas expliqué que ces manières, certes déplaisantes, doivent être regardées comme des expressions culturelles et sacrées. « L'expression la plus originale et la plus spectaculaire de leur vie religieuse et sociale, dit Jean-Paul Duviols, était le rite du sacrifice des ennemis capturés et du festin sanglant qui s'ensuivait [...] Les Tupis-Guaranis étaient presque sans interruption en guerre avec leurs voisins. Indissociablement lié à la guerre, le cannibalisme était systématique puisque tous les prisonniers sans exception, capturés individuellement, étaient tués puis mangés selon un rite théâtral invariable. » Duviols rappelle que les Tupis-Guaranis ne dévoraient pas leurs ennemis pour satisfaire un besoin biologique : « Ils agissaient selon un rituel qui reconnaissait la vengeance comme l'expression suprême de la justice. »

Hans Staden décrit minutieusement la période durant laquelle le prisonnier attend d'être tué puis mangé. Le captif n'est pas maltraité. Il

travaille pour le compte de son maître (il chasse et il pêche). Il a le droit d'avoir des relations sexuelles avec les femmes célibataires de la tribu, si bien que des enfants naissent parfois d'un père mangé. La captivité peut durer plusieurs années.

Jean de Léry nous a fait connaître ces rituels. Le sacrifié manifeste une profonde satisfaction. Il exprime que son sort est enviable. À la fin, un jeu de guerre et de sang couronne la fête. Le prisonnier essaie d'éviter les coups de massue de ses bourreaux. Il n'a aucune chance d'échapper à la mort car il est maintenu par des cordes.

Jean-Paul Duviols décrit le festin. « Dès qu'il était mort, le cadavre était roussi sur le boucan, puis dépecé avant d'être rôti, ainsi que le montrent les gravures qui accompagnent le récit de Staden. Tous les membres de la communauté, sans exception, des nourrissons aux vieillards, avaient leur part de festin. » Duviols cite ensuite Alfred Métraux qui a étudié les rites anthropophagiques : « Les soins culinaires étaient confiés aux vieilles femmes qui manifestaient leur joie par une agitation frénétique. Elles léchaient la graisse qui coulait sur les bâtons du boucan en répétant constamment *ygatou*, "c'est bon". Certaines femmes allaient jusqu'à s'oindre le visage, la bouche et les mains avec la graisse du mort et à lécher tout le sang qu'elles trouvaient. Rien n'était perdu : les entrailles étaient cuites dans l'eau et mangées par les hommes, le bouillon en était bu par les femmes. La langue, le cerveau et quelques autres parties du corps étaient réservés aux jeunes gens, la peau du crâne aux adultes et les organes sexuels aux femmes. »

Métraux signale une étrangeté : une seule personne ne participe pas au festin. C'est l'homme qui a donné la mort. Celui-ci a mission de vomir, après quoi il jeûne durant une lune. Il porte le deuil de sa victime. Il change de nom.

*

Au début du XIX^e siècle, le peintre Jean-Baptiste Debret, dans son *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, fournit des précisions sur l'anthropophagie pratiquée par les Botocudos qui forment, de même que les Puris, la population la plus terrible des terribles Tapuias. À l'époque de Debret, les Botocudos occupaient des terres qui s'étendent parallèlement à la côte orientale, entre le rio Prado et le rio Doce, le long des frontières de

Minas Gerais. Les Botocudos, comme les Patachos, les Buris ou les Macharis, ont la coutume d'abîmer leurs visages afin de se rendre hideux. Debret le déplore car la conversation avec ces hommes n'y gagne pas en clarté, par exemple avec les Puris.

« Pour les faire parler, dit Debret, nous leur avons demandé leur nom, et nous avons compris alternativement Bouris et Pouris, dans leur réponse mal articulée, parce que ces hommes horriblement défigurés, étant obligés de rassembler dans le creux de la main les parties charnues à moitié déchirées et pendantes de leur lèvre inférieure, pour les rapprocher de la lèvre supérieure, afin d'exprimer une lettre labiale, il nous fut difficile de bien distinguer la différence du *p* au *b* ; surtout prononcés à voix basse. »

J.-B. Debret donne quelques détails sur les rites anthropophagiques des Botocudos : « Chaque prisonnier de guerre est donc destiné à être mangé, et procure un jour de fête à ses ennemis, devenus cannibales par l'abus de la victoire. Le moment choisi, la victime est attachée à un poteau pour y être tuée d'un coup de flèche ou de casse-tête ; dès qu'elle a cessé de vivre, on en coupe toutes les parties charnues pendant qu'on allume le feu qui doit servir à les rôtir. Toute la population affamée se rassemble, et le festin commence avec les plus turbulentes démonstrations d'une atroce gaieté.

« La tête coupée, restée intacte, est suspendue de suite au poteau avec les cordes introduites par le trou des oreilles, et repassant par l'ouverture de sa bouche ; le tout est arrangé de manière à lui faire exécuter, quoique artificiellement, un mouvement d'approbation qui se réitère à volonté pendant que toute la bande joyeuse danse autour d'elle, en lui tirant des flèches et l'insultant lâchement sans pitié. »

Jean-Baptiste Debret décrit la suite des festivités. Celui qui a vaincu le sacrifié reçoit la tête sanglante et en fait sa propriété. Il en extrait les yeux, la cervelle, avec beaucoup de soin, afin de ne pas abîmer la peau. La tête sèche au soleil. Puis, à la place des yeux et des paupières fermées, on place des petites bandes blanches, prélevées sur des coquilles taillées, de manière à remplacer les yeux et les paupières. Le propriétaire de la tête installe à la fin un système pour ajuster son trophée à sa ceinture, les jours de réjouissance : une grosse corde de coton tressé, fixée dans l'ouverture de la bouche, fera l'affaire.

Jean-Baptiste Debret précise dans une note que tous les Botocudos ne sont pas aussi méchants. « Certaines hordes, plus civilisées, se contentent de

couper la tête de leurs prisonniers de guerre. Le corps, elles l'abandonnent aux bêtes sauvages carnassières. »

Caoutchouc

La ville de Manaus n'existe pas encore. Ce qui existe, c'est une forêt comme une éternité, des tonnes de fourmis et des jaguars (*onças*), cent mille nuages, des soleils et des brouillards, des *jacarés* (caïmans), des aras et des loutres géantes, des toucans dont le bec jaune est si volumineux qu'on s'attend toujours que l'oiseau tombe en avant, des crapauds vénéneux, des moustiques, des singes en tout genre, des fleuves.

Parmi ces fleuves, il en est deux qui se rencontrent, à deux mille kilomètres à l'ouest de la côte atlantique, en plein cœur de la jungle. Le premier est le Solimões. Il descend des Andes, il est imposant et il deviendra l'Amazone. L'autre arrive du nord-ouest. Il recevra un jour le nom de rio Negro car ses eaux sont acides et noires. À la jonction des deux cours d'eau, une vaste plage est fréquentée par les Indiens manaos. Les petits Manaos s'amuse avec de curieuses balles. Ils les façonnent avec la sève gluante (latex) qui coule des blessures infligées à un arbre, et elles rebondissent et c'est rigolo. Les Indiens mayas nomment cet arbre *cahuchu* (en langue quetchua « l'arbre qui pleure »). Les savants le connaissent comme *Hevea brasiliensis*.

En cette fin du XVII^e siècle, les Portugais sont absents. Ils n'aiment pas trop la forêt. Ces jungles ne leur plaisent pas. Ils ne les comprennent pas. Elles sont pleines d'arbres. C'est un étouffoir. La lumière y est louche, verdâtre, tiède. Il y a des quantités de bêtes, des araignées, des *capivaras* et des tapirs, des serpents, des insectes, des fourmis, des abeilles, des ombres, des reflets, des fantômes. Les soldats portugais se perdent dans les lianes et les Indiens sont patibulaires. Les Espagnols aussi sont patibulaires. Ils rôdent dans les lointains. Ils voudraient bien chasser les Portugais et garder le paradis pour eux.

En 1669, enfin, les Portugais réagissent et marquent leur territoire. Ils construisent le fort de Barra au confluent du rio Negro et du rio Solimões. Des soldats se relaient. Ils gardent la jungle. Quelques milliers de vagabonds posent leur ballot à Barra, des indigènes, des *caboclos*. Ils vivent

des prodigalités de la nature. Ils font un peu de négoce. Ils vendent des noix de Pará, des tortues, des poissons. Les jours ressemblent aux jours. Le temps ne coule pas beaucoup.

Les gamins qui courent sur les *varzeas*, pendant la saison sèche, après les petites balles élastiques de *cahuchu* (parfois on parle de *cao tchu*, ou bien de *cahutchu*) ne se rendent pas compte qu'ils poussent du bout de leurs pieds un trésor. Ce trésor est emprisonné dans une chambre forte. Le jour où quelqu'un arrivera à en forcer les verrous, il sera le plus riche du monde car les balles des enfants manaois contiennent des lingots d'or, des diamants et des orgies, un opéra, des palais baroques, une Sarah Bernhardt, un gros morceau de l'histoire du XIX^e siècle, des souffrances à en mourir, de l'exploitation de l'homme par l'homme, des millions de copulations, des milliards d'automobiles, le bonheur de l'Amazonie et sa catastrophe. Mais, pour que les balles de *cahuchu* libèrent toutes les délices qu'elles recèlent, il faudra au préalable que les savants et les ingénieurs s'en mêlent.

Au XVIII^e siècle, le Français La Condamine étudie les propriétés abracadabrantes de ce latex qui coule des hévéas (le mot *hevea* est péruvien). « Il croît dans la province d'Esmeraldas un arbre appelé *heve*. Il en découle par une seule incision une liqueur blanche comme du lait qui se durcit et se noircit peu à peu à l'air. » La Condamine voit tout de suite que ce latex, à qui il donne le nom de « caoutchouc », peut avoir d'autres usages que le plaisir des enfants. « Les Portugais ont appris des Omaguas à faire de cette matière des pompes de seringue qui n'ont pas besoin de piston : elles ont la forme de poires creuses, percées d'un petit trou à leur extrémité, où ils adaptent une seringue. Ce meuble est fort en usage chez les Omaguas. »

Un peu avant la Révolution française, un chimiste anglais, Joseph Priestley, montre que le caoutchouc a la vertu d'effacer les traces de crayon. Il nomme son invention *Indian Rubber*. La gomme de l'hévéa commence une deuxième carrière dans les écoles et les collèges. Elle anéantit des milliards de solécismes, de barbarismes, d'impropriétés et d'erreurs de calcul. Elle fait le bonheur des cancre.

Le caoutchouc a d'autres talents mais, pour les exprimer, il faut que passe un peu de temps. En 1819, l'Écossais Macintosh fabrique un manteau taillé dans un tissu caoutchouté. C'est un triomphe. Le nom de Macintosh accède à la dignité de nom commun. Tout imperméable est un Macintosh.

En Angleterre, aux États-Unis, en France, dès que tombe une pluie, des milliers de Macintosh sortent comme des escargots.

Joli début pour la petite balle des enfants indiens. Elle a déjà à son actif trois inventions : une balle à pousser du pied, une gomme qui efface les bêtises des derniers de la classe et un imperméable qui protège des pluies les gentlemen de Londres et de Boston. Mais le grand miracle est à venir. Il se produit en 1839. Un ingénieur américain, Charles Goodyear, met au point un procédé pour stabiliser le caoutchouc et lui permettre de résister à de hautes températures. Il appelle cette opération la « vulcanisation », car Vulcain est le dieu du feu. Ce haut patronage dit la noblesse de l'invention. Le caoutchouc perfectionné par Goodyear tombe à pic : aux États-Unis, en Europe, les premières automobiles roulent. Les petites balles des enfants indiens ont rencontré leur destin : elles chaufferont les roues de toutes les automobiles du monde.

Ce n'est pas fini. En 1888, un vétérinaire écossais, John Boyd Dunlop, installé en Irlande, a un fils Johnnie Dunlop âgé de dix ans. Il lui offre un bicycle (ou un tricycle selon certains érudits) à pneus de caoutchouc, mais évidemment pleins, ce qui est inconfortable dans les rues irrégulières de l'époque. John Boyd a une intuition. Il utilise déjà le caoutchouc sous forme de gants de vétérinaire. Il se saisit du bicycle ou du tricycle de Johnnie et en remplace les pneus pleins par des tubes de caoutchouc emplis d'air et munis d'une valve. Triomphe. Pour la troisième fois, le latex manifeste ses affinités avec l'enfance (le ballon, la gomme à effacer et le tricycle). Quatre ans après, le Français Michelin fabrique le premier pneu démontable et la planète entre dans l'âge de l'automobile.



L'Amazonie est éberluée. Elle se frotte les yeux. Qu'est-ce qui lui arrive ? Un enchanteur Merlin est passé par là. Sa baguette a touché les hévéas, les a transformés en or. Le fleuve Pactole ne coule plus en Perse comme Hérodote et Alexandre le Grand l'avaient cru, mais sur le tronc des hévéas d'Amazonie. Des fortunes s'amoncellent le long du fleuve. Les capitales de la jungle se réveillent en sursaut. Les haillons qui les emmitouflaient sont remplacés par les bijoux du marquis de Carabas. Des bandes de Cendrillons jettent leurs nippes par-dessus les moulins et chaussent des pantoufles de vair. Les vendeurs de tortues et de noix de Pará se regardent dans les miroirs du fleuve. Ils ne se reconnaissent pas. Ils aperçoivent des pages vêtus de soieries, de moires et de dentelles.

Un peuple de dandys envahit Manaos, Belém, Santarém. Ils viennent du bout du monde. Sur les marbres de Carrare des cafés *modern style*, ils font sonner leurs écus, leurs louis, leurs thalers et leurs napoléons. À deux encablures du néolithique, ils édifient une ville de chimères. Manaos est le luxe du monde. Des tramways électriques cahotent dans la capitale du caoutchouc (*borracha*, disent les Brésiliens) quand Boston utilise toujours des chevaux. Les nababs de Manaos, ceux de Belém aussi, engraisés du sang des cinq cent mille miséreux qui meurent pour que coule la sève fantastique, font blanchir leurs chemises à Paris, à Londres. Dans les palaces de la jungle, des maîtres d'hôtel importés de Londres ou de Rome ordonnent les nuits amazoniennes. Des jolies femmes installent leurs commerces dans la jungle. Quand elles ne caressent pas les seigneurs de l'hévéa, elles vont montrer leurs blanches épaules dans l'opéra de marbre et

de mauvais goût où les chanteurs de Vienne ou de Paris, les plus grands acteurs de l'Europe, Sarah Bernhardt en tête, défient les murmures de la forêt.

*

Manaos est insatiable. Elle veut jouir, s'amuser, se goberger et toujours augmenter son bonheur. À Londres, les entrepreneurs réfléchissent. Une idée germe dans leurs cervelles : pourquoi ne pas relier par un chemin de fer la Bolivie, grande productrice de caoutchouc, et le Brésil ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Une société anglaise commence les travaux. Le chemin de fer *Madeira-Mamoré* va désenclaver les Amazonies bolivienne et brésilienne. Il réunira la province de l'Acre (qui est encore bolivienne et ne deviendra brésilienne que plus tard, en 1903, par le traité de Petrópolis, après une petite guerre) à la ville de Porto Velho au Brésil. De là, les balles de *borracha* descendront le fleuve Madeira et atteindront l'Amazone un peu en aval de Manaos, c'est-à-dire l'Europe et l'Amérique.

Le chantier est ouvert en 1872. Après quelques mois, on le ferme. Vingt ingénieurs anglais et des centaines d'ouvriers ont été tués par les flèches des Indiens caripunas, par les dysenteries et par la malaria. Mais un capitaliste britannique, c'est obstiné comme le diable, ça ne renonce jamais, et en 1907 on rouvre le chantier. Des milliers de pauvres sont embauchés. Le train du caoutchouc collectionne les surnoms : « La folle Marie », « *A ferrovia do diabo* » (« le train du diable »), « *A estrada de trilhos de ouro* » (« La voie des rails en or ») ou « *Maria fumaça* » (« Marie fumée »). Le long des 360 kilomètres de rails, les ouvriers meurent en masse. Par chance, la Belle Époque possède de gros stocks de mendiants. On remplace les clochards morts par des clochards vivants.

Les historiens disent que le chemin de fer du diable a consommé entre 20 000 et 30 000 ouvriers, recrutés en Asie d'abord puis, sur la fin, dans les Caraïbes. Tous ces morts grèvent le budget du train Madeira-Mamoré. Les investisseurs de Londres, associés à quelques flibustiers boliviens ou brésiliens, sont ennuyés car les morts sont trop nombreux. Bientôt, il n'y aura plus assez de vivants. Aussi ouvrent-ils sur le rio Madre une ville dans laquelle six cents Indiennes sont entreposées. Les ouvriers peuvent jouer avec elles et ils ont le droit de leur faire des bébés car il faut penser au lendemain. Ces manières nous surprennent un peu mais Gilberto Freyre,

dans *Casa-Grande e Senzala (Maîtres et esclaves)*, nous a appris que les soldats portugais, dans les commencements de la colonisation, avaient le devoir de peupler le vide en confectionnant des nourrissons avec les Indiennes puis avec les Africaines et qu'ils mettaient beaucoup de cœur à cet ouvrage.

Après ces longues peines, les capitalistes de Londres vont enfin toucher la récompense. Le 30 avril 1912, le train Madeira-Mamoré siffle plusieurs fois et il traverse la forêt, tiré par les magnifiques locomotives que l'on a fait venir de Manchester. Mais le destin est joueur et manque parfois de délicatesse. Le jour où la forêt est enfin vaincue par 20 000 morts chinois ou caraïbes, on découvre que cette œuvre pharaonique est stupide et qu'elle n'a pas d'usage. Il faut se rendre à l'évidence : les wagons anglais n'ont rien à transporter car, pendant que les coolies mouraient sur le chantier, le caoutchouc amazonien avait disparu. Ou plutôt il ne valait plus rien. Un autre caoutchouc l'avait détrôné.

*

Encore un coup des Anglais ! Quelques années plus tôt, un type s'était installé dans une autre ville d'Amazonie, à Santarém, au confluent de l'Amazonie et du Tapajós. Il s'appelait Henry Alexander Wickham. Il avait une bonne tête. C'était un doux et un inoffensif. Un lunatique. Il se fichait pas mal du caoutchouc et de la *Ferrovía do Diabo*. Wickham était un poète, il aimait les fleurs. Il faisait de grandes balades dans la jungle car il collectionnait les orchidées. Ses voisins, à Santarém, l'aimaient bien.

L'ennui, c'est que Wickham trompait son monde. Ce brave type était un hypocrite et sa passion pour les orchidées un leurre. De ses randonnées dans la forêt, il rapportait quelques orchidées pour égarer l'ennemi et beaucoup de plants d'hévéas. Il expédiait ces hévéas en Angleterre où des jardiniers virtuoses en amélioraient la qualité et en assuraient la multiplication. Ensuite, les plants étaient acheminés vers une colonie britannique, vers la Malaisie, qui se recouvrit en quelques années d'immenses plantations d'hévéas aussi bien rangées que des champs de salades.



Comment les hévéas d'Amazonie auraient-ils pu relever le défi ? Ils en étaient bien empêchés. D'une part, les plants transportés en Malaisie avaient été sélectionnés et améliorés par les botanistes les plus talentueux. D'autre part, et surtout, dans la forêt primitive d'Amazonie, les arbres à caoutchouc ne sont pas disposés en rangs d'oignons comme en Malaisie, mais semés au hasard de la tremblante main des dieux. On compte dix arbres à peine à l'hectare. Les *seringueiros* (les ouvriers qui recueillent le latex) d'Amazonie doivent ouvrir des tranchées dans l'inextricable végétation pour atteindre l'arbre miraculeux. Les manants moyenâgeux du rio Negro et du Solimões ne pouvaient pas lutter contre les ingénieurs et les ouvriers de l'Asie britannique.

*

L'Amazonie sombre. Son naufrage est aussi brusque que l'avait été, cinquante ans plus tôt, sa fortune. Manaus, Belém, Santarém, toutes les villes du caoutchouc s'effondrent. Les palais et les folies, les prétentions et les monuments que les seigneurs de l'hévéa avaient édifiés se défont. Le temps coule à l'envers. Comme le fleuve Alphée des Anciens grecs, il remonte vers sa source, il rembobine les cinquante années qui avaient précédé. Les villes s'effritent. Le fronton des palais se gondole et le moisi macule les palaces. Les colons fastueux disparaissent. Les villes du caoutchouc qui furent le plaisir du monde et son rêve font silence. La mort est en elles.

Les douze coups de minuit ont sonné et Cendrillon se retrouve bien dépourvue. La voici dépouillée de ses satins, de ses velours. Elle a perdu sa pantoufle de vair et se remet à ses balais et à ses serpillières. Elle reprend sa place dans la cuisine, près des cendres. Le beau conte s'achève. Les splendides villes se défont. L'Amazonie s'est assoupie. Elle attend, sous son cercueil de verre, qu'un autre baiser la délivre de ses fatigues.

*

En 1964, quelques généraux anticomunistes prennent le pouvoir à Brasília. Ils décident, sur les conseils du général Golbery do Couto e Silva, un illuminé de géopolitique, que le lendemain du Brésil se cache en Amazonie. Tous les dictateurs aiment laisser leur trace en réalisant des grands travaux. Mussolini a asséché les marais pontins et Staline a bâti des centrales hydroélectriques. Les généraux brésiliens vont fabriquer l'Amazonie. La forêt sera leur Grande Pyramide. Elle est impénétrable ? On va la pénétrer. Des armées d'ouvriers construisent deux routes, les Transamazoniennes. Les militaires brésiliens sont des esprits géographiques, rationnels et utopistes. Ils découpent l'espace amazonien en tranches égales. La forêt est en désordre. On va la ranger, la nettoyer. On édifie un peu partout des villages semblables qui seront le point de départ du Grand Brésil. L'enfer vert entrevoit enfin son destin : il sera l'Eldorado du Brésil et même de l'Amérique du Sud.

Mais l'Amazonie est rebelle. Elle ne se plie pas aux ordres des militaires. Les deux routes transamazoniennes sont dévorées par la formidable végétation, les pluies interminables de l'été. Les arbres périclent. Les Transamazoniennes forment une sorte de vaste clairière ouverte dans la jungle et un cloaque souvent car les eaux de la saison humide les rendent inutilisables. La magouille s'épanouit et ruine la plupart des projets conçus par Brasília. Après vingt années de ferveur patriotique, de souffrances et de déceptions, Manaus (que l'on appelle depuis pas mal de temps déjà Manaus), comme les autres cités de la forêt, s'éteint et meurt encore une fois. Mais elle a l'habitude. Les villes du Brésil sont coutumières des morts et des résurrections. Manaus sait qu'elle va renaître. Elle se lance dans une nouvelle aventure : elle est érigée en zone franche. La mesure est efficace. L'activité revient. Manaus connaît une autre survie : sur les rives du beau fleuve, elle devient un stock géant dans lequel

s'amoncellent des richesses venues du monde entier. Les trois mille traîne-misère du Manaos des années 1600 sont remplacés par un million de négociants, d'épiciers, de contrôleurs, de marchands, mais cette activité débridée demeure un peu artificielle. Manaus n'a pas sombré, elle gagne de nouveau des dollars, néanmoins où s'est-elle égarée, la belle ville folle de la Folle Époque ? Et que sont devenus ses songes ?

Capitales : Salvador, Rio, Brasília

De temps en temps, le Brésil change de capitale. Dans les premières années, c'est Lisbonne qui en tient lieu. La *Terra da Vera Cruz*, même rebaptisée Brasil, est si décevante ! Un continent indistinct, du vide, des Indiens et de la poussière. On ne va pas nommer un fonctionnaire pour gouverner des solitudes. Le Portugal gère la colonie de loin, à la paresseuse. Toutes les pensées des monarques et toutes leurs convoitises vont à l'Inde, à ses indigènes catéchisés par des jésuites, à ses étoffes précieuses et à ses millénaires. Le Brésil ennuie le Portugal. Il ne rapporte pas un sou et les Indiens sont parfois désagréables. En 1530, le roi Jean III le Pieux, celui qui établit l'Inquisition au Portugal, se réduit à débiter le continent en quinze capitaineries donataires, d'une longueur de trente à cent lieues portugaises. L'heureux donataire dispose sur son apanage d'une autorité souveraine. Il nomme les juges, les fonctionnaires. Il distribue des lopins à son envie. Il fixe le niveau des impôts.

Le monarque portugais a privatisé la colonie. Un souci de moins. Mais le souci revient au galop. Les candidats donataires ne se bousculent pas. On ne trouve que douze candidats pour quinze capitaineries, et encore, parmi ces douze, pas un seul aristocrate, pas un seul négociant d'envergure. Les lots sont alors distribués un peu au hasard. Les candidats donataires ne sont pas nombreux. Plusieurs sont déçus par leur apanage, le délaissent, par exemple Vasco Fernandes Coutinho, à Espírito Santo. À Bahia, Francisco Pereira Coutinho renonce car il a été mangé au cours d'un festin de cannibales.

Vingt ans plus tard, en 1549, le Portugal commence à s'interroger. Cette terre sans fin ne paye pas de mine, mais on peut essayer de l'exploiter et de la monnayer. Lisbonne institue un gouverneur général du Brésil, Tomé de

Sousa, qui a la responsabilité de fonder une capitale dans la capitainerie de Bahia. Comme Bahia ne compte alors que 45 Portugais, Tomé de Sousa amène du renfort. Il est accompagné du père jésuite Manuel da Nóbrega, le futur créateur du collège de São Paulo, de 1 000 soldats et fonctionnaires ainsi que de 600 artisans – des maçons, des charpentiers, des tuiliers. Il transporte aussi des cailloux d'Europe, des madriers d'Europe, des planches et du métal d'Europe, des marteaux d'Europe, en somme une capitale en pièces détachées. Il fonde la cité de Salvador.

Ces artisans sont souvent des condamnés de droit commun. Ils se mettent à l'ouvrage. Ils font sortir de terre, sur un relief très compliqué, des maisons et des palais. Un an plus tard débarquent des têtes de bétail puis des femmes blanches. Ensuite arrive le premier évêque du Brésil, dom Pero Fernandes Sardinha. En 1553, le gouverneur général Tomé de Sousa est remplacé par Duarte da Costa. Ce Duarte a mauvais caractère. Mgr Sardinha le lui fait remarquer. Duarte dit que non. Sardinha insiste. Duarte s'énerve. Mgr Sardinha va sur un bateau, met à la voile pour obtenir le soutien du roi. Il fait naufrage. Des Indiens le mangent.

Salvador da Bahia commence. La capitale dispose d'un port abrité par une ceinture de récifs. Elle règne sur une baie magnifique. Au bord de cet étincelant miroir, la ville se niche comme elle peut, moitié sur la mer et moitié sur la haute falaise, dans un dédale de collines, d'éperons, de gorges, de mornes et de vertiges. Elle n'a pas l'air d'une capitale. Elle est rudimentaire et on dirait que les maisons sont tombées là-dedans au hasard. Elles s'accrochent aux rochers. Elles ont la couleur de la rouille.



Deux siècles passent. En 1759, les jésuites sont expulsés du Brésil et les dernières capitaineries héréditaires sont supprimées. En 1763, Lisbonne transfère le siège de la vice-royauté à Rio de Janeiro, car Rio forme l'exutoire naturel des mines d'or et de diamants qu'on exploite dans le Minas Gerais. Cinquante ans plus tard, Napoléon et le général Junot encerclent Lisbonne et Lisbonne prend peur. Le prince régent du Portugal, Jean, et sa mère, la reine Marie, qui est extrêmement folle, flanqués de 10 000 ou 15 000 officiers, fonctionnaires, chambellans, chapelains et parasites, courtisans, courtisanes et blasons, vanités et tabellions, prennent le large. On empile la monarchie dans vingt bateaux. On la transporte d'Europe en Amérique. Le régent hésite. Va-t-il emménager à Salvador ? Il choisit Rio.

Il reconstitue là-bas, à l'identique, les institutions de Lisbonne : Trésor royal, Tribunal supérieur de justice, Intendance générale de police, etc. Le Brésil était jusqu'alors, en vertu du Pacte colonial, cadenassé comme un coffre-fort. Le prince régent l'ouvre aux quatre vents. Il invite les cinq plus grands ports du pays à faire commerce avec le reste du monde. Ce reste du monde est constitué principalement de l'Angleterre, qui se taille la part du lion grâce à une série d'alliances et de traités de commerce bien ajustés. L'enseignement de la médecine est créé à Rio de Janeiro et à Salvador de Bahia.

À la mort de la reine Marie, le régent devient roi, Jean VI. Et puisque Napoléon et le général Junot ne sont plus là pour l'embêter, il rentre à la maison. Il rentre au pays. Il arrive au Portugal le 3 juillet 1821. Son fils, le prince régent dom Pedro, n'a aucune envie de quitter Rio de Janeiro. Il aime trop son enfance. Le roi Jean VI et Lisbonne lui intimement l'ordre de revenir au Portugal. Dom Pedro se fait prier. Le peuple brésilien l'adore et le supplie de rester. Il balance s'il doit obéir.

Rien à faire. Il n'a pas envie de rentrer. Il se porte sur la rive du fleuve Ipiranga. Il dit : « *Fico !* » (« Je reste ! »), et il ajoute un cri, le cri d'Ipiranga : « La liberté ou la mort ! », qui deviendra une des grandes phrases de l'histoire brésilienne. Pedro s'explique : « C'est pour le bien de tous. Dites au peuple que je reste. » En 1824, il octroie une Constitution au Brésil et, l'année suivante, le Portugal reconnaît l'indépendance du Brésil. Voilà une rareté : l'indépendance d'une colonie – et quelle colonie ! – fut réclamée et obtenue par le fils du roi de la puissance colonisatrice. Désormais, Rio n'est plus le siège de la vice-royauté mais la capitale du

royaume du Brésil. Plus tard, elle deviendra la capitale de l'empire du Brésil. Après 1889, elle sera la capitale de la république du Brésil.



Rio de Janeiro prend son rôle au sérieux. Elle se débrouille bien. Elle grandit vite. La présence du roi, la liberté du commerce, l'arrivée de beaucoup d'étrangers et d'intellectuels stimulent l'économie. Le Brésil possède sous le Pain de Sucre une des plus belles capitales du temps, mais cette capitale trompe son monde. Elle offre l'image d'un pays enchanté alors qu'elle est juste un tour de magie, une illusion et presque un leurre. Elle forme le décor d'un opéra fabuleux, mais, si on jette un coup d'œil derrière le rideau, on découvre un pays oublié de Dieu et un peuple plein de douleurs, même si des prospérités provisoires éveillent et enrichissent tour à tour, pour quelques saisons, le Pernambouc (canne à sucre), la Bahia (sucre, cacao, coton), le Minas Gerais (or et pierreries), le Rio Grande do Sul (blé et veaux), São Paulo et le Paraná (café), l'Amazonie (le caoutchouc).

Gérer un pareil espace et de telles disparités n'est pas une affaire simple. Rio de Janeiro était-elle bien profilée pour ce travail d'Hercule ? Cette ville a beaucoup de talents, mais pas celui de l'organisation. Ses décors de début du monde et ses ciels de satin invitent à la rêverie, aux délices, et des fruits pendent aux branches des palmiers, des bananiers. Si chaque lieu a son génie, Rio cultive celui de la flânerie plutôt que celui de la bonne gestion et de l'énergie. Les souverains portugais, puis brésiliens, font un effort. Ils aimeraient bien corriger les insuffisances de leurs peuples. Ils leur recommandent le travail, l'opiniâtreté et le respect de la loi. Ils

développent une administration embrouillée qui ronronne dans les innombrables bureaux de Rio de Janeiro. La capitale fait penser à l'étude d'un notaire à la fois mou, tropical et tatillon, écrabouillé sous des siècles de papiers, de moisissures, de prescriptions, de minutes et de grosses, de paperolles, de commandements et d'in-octavo.

Les citoyens s'adaptent à cette paperasserie somnambule. Ils se faufilent entre les ordonnances et les palimpsestes. Ils rusent avec les décrets et les alinéas. Ils aiment ça. Ils jouent au chat et à la souris avec la loi. Chaque fois qu'une nouvelle réglementation les assomme, ils s'exercent à en détourner les venins. Ils utilisent la combine, l'astuce, la ruse, des moitiés de mensonge, des périphrases, des apocopes, des catachrèses, des figures, des pléonasmes, des métonymies et des litotes. L'humour résigné, cruel et gentil en même temps, qui fait de Rio une des villes les plus espiègles du monde, est sans doute l'enfant naturel de la malice carioca et de ces bureaucrates sinistres, paresseux et vêtus de sombre qui peuplent la capitale. De même, l'éloquence, que le Brésil pratique avec enthousiasme, a dû mûrir obscurément pendant le long combat dialectique que les citoyens livrèrent aux fonctionnaires de Rio. L'Administration n'a pas souvent le dessus. Elle ferme les yeux, soit qu'elle aime mieux fulminer des lois qu'en contrôler les applications, soit qu'elle adoucisse volontairement sa lourdeur par sa paresse. Le Brésil ressemble à un roman de Gogol ou au *Château* de Kafka, version tropique.

*

Voici le moment de la troisième capitale, Brasília. Elle entre en service le 21 avril 1960, mais elle a été imaginée bien plus tôt. Dès le début du XIX^e siècle, José Bonifacio, l'un des pères fondateurs du Brésil indépendant de 1822, propose de déplacer la capitale, ou plutôt d'en créer une nouvelle, au cœur du territoire. Loin de la mer. Ce grand homme d'État opine que le pays doit s'installer au milieu de lui-même, s'éloigner de ses seuils. Il voyait juste. Les Portugais n'avaient pas regardé plus loin que le bout de leur océan. Ils s'étaient massés sur le littoral. Ce pays était tout en façade et tout en apparences. Il n'avait pas de dedans. Il était au bord de lui-même. Du reste, ces écarts, ces forêts perdues, ces savanes et ces bêtes, il ne les connaissait même pas. Il ne s'était jamais risqué dans le labyrinthe. On était si bien sur les plages.

L'idée de José Bonifacio n'est pas retenue mais elle chemine. Elle sera complétée par une deuxième idée que les intellectuels et les militaires défendront vers le milieu du XIX^e siècle : pour gouverner un pays aussi vaste, aussi désordonné et disparate, à la fois préhistorique et moderne, il faut lui injecter une bonne dose de rationalité. La difficulté, c'est que le Brésil ne possède pas de gros stocks de rationalité. On va donc s'adresser à l'étranger. On va importer de la logique. C'est le début de l'extravagante fortune du philosophe français Auguste Comte. Que le positivisme de Comte ait engendré cette excroissance tropicale, dans le pays le moins positif du monde, est une énigme ou bien une fatalité. Un contrepoison.

Les intellectuels de 1850 se bourrent d'Auguste Comte. Les discours enflammés qui préparent, annoncent et célèbrent la république (1889) semblent tombés des pages du *Cours de philosophie positiviste*. On y parle d'« anarchie mentale », de « pédantocratie », de « système » et d'« intégration », d'« incorporation » et de mille autres dispositifs échappés des œuvres d'Auguste Comte. Le *Traité de géométrie analytique* est la bible de l'Académie militaire brésilienne, de l'École navale, de l'École polytechnique, de la faculté de médecine de Rio, des facultés de droit de São Paulo.

La devise dont le pays va se doter, « *Ordem e Progresso* » (« Ordre et Progrès »), est prélevée directement dans une formule d'Auguste Comte. « *L'amour* par principe, *l'ordre* pour base, le *progrès* pour but. » Il est curieux que le Brésil n'ait retenu, de la sentence d'Auguste Comte, que les deux derniers termes, *Ordem e Progresso*, et qu'il ait escamoté le premier mot posé par le philosophe, *l'amour*, mais cette négligence se justifie : pour l'amour, le Brésil n'a besoin de personne. Il en connaît tous les détours et il le pratique avec fougue. Il en maîtrise chaque variété : amour du ciel, amour du proche et du lointain, amour des femmes et du sexe, amour de la poésie, amour de la mer et amour de l'amour. Il n'en va pas de même pour l'ordre et le progrès qui sont des denrées peu répandues entre le rio Tocantins, le rio Amazone, le rio Tietê, le rio São Francisco et le rio de La Plata.

Brasília naîtra ainsi de ces deux convictions que le Brésil caresse et perfectionne tout au long du XIX^e siècle. La première est qu'on ne pilote pas un pays d'une telle ampleur à partir de sa périphérie. La capitale doit s'enfoncer dans les épaisseurs du territoire. Il faut repousser vers l'ouest, d'un millier de kilomètres, vers les déserts, les steppes et les forêts, le

centre nerveux du pays, sa capitale. La seconde idée procède d'Auguste Comte : ce pays inspiré a besoin d'une administration pragmatique. Il doit faire « de la politique une science positive et physique ». Les stades « théologique et militaire » d'Auguste Comte sont révolus. Les stades « métaphysique et légiste » sont dépassés. L'humanité inaugure le stade « positif et industriel ». Le Brésil ne doit pas rater les noces de la politique et de la raison.

Ainsi peut-on esquisser un portrait-robot de la future capitale : non seulement on la plantera dans le centre du Brésil, mais encore son architecture sera fonctionnelle, équilibrée et soumise aux nécessités des mathématiques et de la logique. La ville future, au lieu d'être « secrétée », pour ainsi dire, par le paysage, comme le sont Paris, Bahia, Rome, Venise ou Rio de Janeiro, sera un acte volontaire. Elle naîtra d'une décision, d'un calcul. Elle sortira des épures de ses ingénieurs. Loin d'être une création de l'histoire, elle sera un artefact, une machinerie dont les rouages auront été calculés par les ingénieurs et qui fournira aux fonctionnaires l'outillage apte à maîtriser le chaos, à soumettre le destin aux rigueurs de la logique.

En 1889, le vicomte d'Ouro Preto est nommé président du Conseil du dernier cabinet de l'Empire. La république du Brésil est proclamée. Une Assemblée constituante est installée. Elle reprend la proposition de José Bonifacio. Elle préconise la création d'un « district fédéral », situé dans un nouveau centre géopolitique dans les hautes terres. La Constitution de 1946 réaffirme ce principe. Dix ans plus tard, en 1955, vient le moment de l'action. L'aventure de Brasília commence.

*

D'ordinaire, une capitale, il faut compter un ou deux millénaires pour la bâtir. À sa fabrication doivent participer des guerres, des révolutions, des sacres et des liesses, des angoisses, des révoltes et des victoires. On pourrait la comparer à des « archives de pierre » dont chaque rue et chaque palais, chaque square et chaque maison serait la cicatrice du long combat de la cité. Une capitale est un livre d'histoire.

Rien de tel à Brasília. Cette ville se fiche de l'histoire. Elle n'en a pas besoin. Elle ne l'aime pas. Elle bouscule les calendriers. Une ville volontaire néglige les lentes manœuvres du temps. Elle doit sortir d'un seul coup, et à toute allure, tout équipée et tout armée, comme Minerve, des

cervelles et des mains de ses démiurges. Brasília ne déroge pas à cette règle qui préside à toute ville « utopique ». C'est une création précipitée, presque instantanée.

Juscelino Kubitschek est élu président en 1955. Il engage tout de suite le combat contre le temps : « Cinquante ans de progrès en cinq ans », tel est son programme. En septembre 1956, un concours est ouvert pour arrêter les modalités de la cité. Le projet de l'urbaniste Lúcio Costa est choisi en mars 1957. Lúcio Costa confie à son élève préféré, Oscar Niemeyer, à la fois surdoué et vaniteux, la réalisation des bâtiments officiels de la capitale. Les bulldozers convergent vers le plateau central. Le 21 avril 1960, quarante et un mois après la pose de la première pierre, la capitale est inaugurée. Elle existe. Elle est là, complète, mathématique et resplendissante. Une « cité de cristal », pour reprendre le mot des anciens utopistes.

Le lieu était bien choisi. Il est situé au cœur du pays, à 1 000 kilomètres de la mer et des grandes villes du Sud, sur le plateau central à 1 000 mètres d'altitude. Qu'est-ce que c'est, ce plateau central ? C'est une savane. Des arbres maigres, maigres. Des troupeaux de bœufs maigres et quelques cabanes de bouviers maigres. Le lieu où l'on va implanter la capitale n'existe pas. C'est un point mathématique, l'intersection de deux lignes imaginaires, une longitude et une latitude. Donc un de ces espaces mathématiques qui plaisaient tellement aux jeunes officiers de 1850 amoureux d'Auguste Comte. Voilà une capitale qui ne sera pas alourdie par son passé et pas empestée par les relents de sa mémoire. Les ingénieurs ont trouvé le bon coin : un bout de néant.

On va organiser ce néant et le peupler. On commence par le doter d'une géographie. Quatre rivières passaient par là. Elles sont belles, larges et se conjuguent dans une gorge étroite. Un barrage sera élevé à cet endroit pour que se forme un vaste lac artificiel de 400 kilomètres carrés, enveloppant la future capitale. Brasília sera dessinée autour de deux axes qui se coupent. Le premier est consacré aux bâtiments officiels. Le second, incurvé comme une aile d'oiseau, est réservé aux habitations. Ces deux lignes évoquent soit un « signe de la croix », soit un avion. En même temps, on dessine une étoile de routes qui rattacheront le lieu absent à toutes les régions du Brésil. Brasília occupera le centre de l'immense toile d'araignée qui compose le Brésil. Le cœur géographique du Brésil s'est déplacé de 1 000 kilomètres vers l'ouest.

Pour édifier cette ville immense, le Brésil se saigne aux quatre veines, mais c'est avec enthousiasme qu'il se sacrifie. Des milliers de jeunes garçons et jeunes filles se ruent sur les chantiers. Brasília est à la fois la nouvelle frontière et l'utopie du Brésil. Trois hommes vont la réaliser. Ils tiennent la barre d'une main ferme : le président Juscelino Kubitschek, l'urbaniste Lúcio Costa et l'architecte Oscar Niemeyer.

*

Les trois hommes entreprennent la construction d'une architecture harmonieuse, logique, fonctionnelle et propre à imposer aux Brésiliens de nouvelles manières de vivre, de dépenser, de travailler, de s'aimer. La logique qui préside à la ville communiquera son modèle aux citoyens qui l'habiteront. C'est le projet prométhéen de toute utopie. À leur disposition, Kubitschek et ses amis ont tous les matériaux requis, de l'argent (quitte à endetter le pays, dramatiquement, pour longtemps), de l'énergie, du talent, de l'acier, du verre, du ciment, une main-d'œuvre enthousiaste, le goût de la géométrie et la maîtrise de toutes les techniques du temps. Ce qui leur manque, c'est du passé, du hasard, des incertitudes, des cauchemars et de l'aléatoire.

Tel est le malheur de toutes ces villes utopiques que les philosophes et les législateurs ont imaginées au long de l'histoire, depuis Platon et sa république parfaite, jusqu'à Thomas More et son île d'Utopie : elles sont belles, égalitaires, justes, efficaces, et leurs proportions sont divines puisqu'elles reproduisent les simplicités du ciel, non les embrouillaminis de la Terre. Elles n'ont qu'un seul inconvénient, mais de taille : la vie et ses incertitudes, la vie avec ses passions et ses tragédies, ses incohérences et ses merveilles, ne trouve aucun cagibi et aucun apprentis, pas la moindre venelle du temps perdu, pas le plus petit désordre dans ces entrelacs d'épure, et comment respirer un air toujours pur ? Cioran dit : « Hostile à l'anomalie, au difforme et à l'irrégulier, l'utopie tend à l'asservissement de l'homogène, du type, de l'orthodoxie. »

*

Sérgio Buarque de Holanda a écrit un très beau livre, *Racines du Brésil*. Ce livre date de 1930. Nous sommes encore loin de la construction de

Brasília. Il compare les villes des pays espagnols d'Amérique latine et celles du Brésil. D'un côté, chez les Espagnols, une géométrie volontaire. De l'autre, au Brésil, un abandon au génie du lieu.

Sérgio Buarque de Holanda démontre combien l'idée d'une architecture utopique est contraire au style des villes brésiliennes. Alors que les urbanistes espagnols entendent plier la nature à leurs desseins, la juguler, imposer leur sceau à la géographie tout en « faisant du passé table rase », les architectes brésiliens, au contraire, dialoguent avec le lieu, écoutent ses murmures, lui obéissent, prêtent l'oreille aux grommellements des archives, tiennent compte en somme de ces deux ingrédients que la ville utopique met hors la loi : le temps et l'espace (le mot « utopie » signifie « non-lieu », étant bien évident que l'absence de lieu entraîne aussi celle du temps).

Sérgio Buarque de Holanda décrit les villes espagnoles : « Le tracé des centres urbains en Amérique espagnole manifeste déjà à première vue une volonté déterminée de vaincre et de rectifier la capricieuse fantaisie du paysage sauvage. C'est un acte délibéré de la volonté humaine. Les rues ne devront pas se laisser aller à la sinuosité ou à la rudesse du sol. On leur impose immédiatement l'accent volontaire de la ligne droite. [...] C'est le triomphe d'une aspiration visant à ordonner et à dominer le monde conquis. Le trait rectiligne où s'exprime la direction de la volonté vers une finalité prévue et choisie témoigne à merveille de cette décision. Et ce n'est pas par hasard qu'il règne en maître dans toutes les villes espagnoles, les premières villes *abstraites* qu'aient bâties les Européens sur notre continent. »

Le Brésil est au contraire : à cause de sa passion de la liberté, à cause aussi de ses dons plus mercantiles que colonisateurs, plus intuitifs que logiques, et peut-être à cause de son goût de la *saudade*, ce pays suit des voies opposées. Il fabrique ses premières villes à l'aveuglette. Il les plante n'importe où. Il les fait « à la diable ». Il les niche dans les caprices de la nature. Ses constructions, aux yeux d'un urbaniste diplômé, méritent un zéro. C'est pourquoi elles sont si belles.

Sérgio Buarque de Holanda décrit les villes brésiliennes : « Il importe peu à nos colonisateurs que la discipline soit relâchée et incertaine, le frein n'est serré que si cela doit favoriser immédiatement leurs intérêts terrestres. Cette attitude devait également relever d'une aversion congénitale pour toute forme d'organisation impersonnelle de l'existence, une aversion que ne corrigeait chez les Portugais aucune volonté de domination, étant donné les moyens réduits dont ils disposaient en tant que nation. Il leur manquait

aussi toute prédisposition à cette rigueur ascétique à laquelle le paysage ascétique de Castille lui-même semble inviter ses habitants et qui incline souvent à subordonner cette vie à des règles régulières et abstraites. »

Voilà joliment décrits les deux modèles urbanistiques implantés en Amérique du Sud : d'un côté la ville volontaire, la ville géométrique des utopistes et des conquérants espagnols. De l'autre, les villes imprévisibles, improvisées et chaleureuses qui, de São Luís à Salvador de Bahia, font la grâce de l'urbanisme brésilien.

Ainsi se mesurent le défi de Brasília et la violence de l'épreuve qui fut imposée à Lúcio Costa et à Oscar Niemeyer : demander à des architectes brésiliens d'appliquer un modèle utopique (ou espagnol), volontaire, c'est leur demander d'œuvrer à rebours du génie capricieux du Brésil. Le cahier des charges communiqué à Lúcio Costa et à Oscar Niemeyer eût mérité un sous-titre : « Mission impossible ».

*

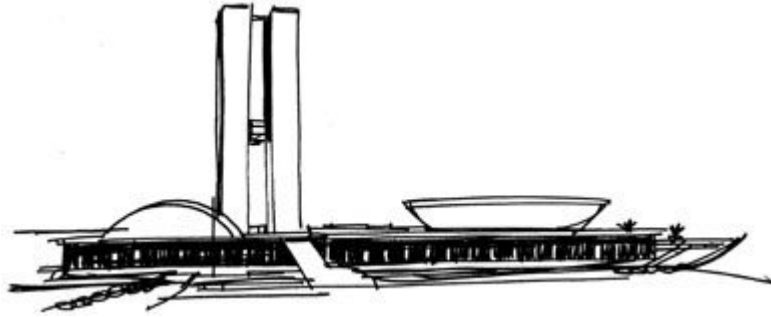
Le miracle, c'est que cette mission impossible, Niemeyer et Costa l'ont remplie avec honneur. La conception urbanistique et architecturale de Brasília est une réussite. Survolez Brasília, la nuit, ou dans les aubes, et vous verrez un enchantement. La ville brille de toutes ses lumières, de toutes ses vitres et de toutes ses eaux. Son plan est aéré, clair, voluptueux. André Malraux a eu bien raison de se pâmer, comme il aime à le faire, en saluant « l'audace, l'énergie et la confiance ». Lúcio Costa et Oscar Niemeyer ont su éviter le vice de toutes les cités utopiques : la leur n'obéit pas au sinistre modèle orthogonal, quadrangulaire, avec rues se coupant à angle droit comme dans un damier. Certes, leur ville sans passé est bien une ville géométrique, comme toute cité utopique, mais les deux amis ont prélevé, dans leurs entrepôts de figures géométriques, non pas les lignes droites, les angles droits et les triangles équilatéraux qu'aiment tant les utopistes, mais des cercles, des ovales, des ellipses, des trapèzes, des hyperboles, des cycloïdes cardioïdes. Ils ont su inventer une ville géométrique mais inattendue, composée d'une variété de formes étourdissante et qui réussit à être harmonieuse sans sacrifier à la symétrie. Du matériau le plus simple, le plus grossier, mais aussi le plus malléable qu'est le béton, associé à la froideur du verre et à l'immarcescible acier, ils ont fait une peau souple et presque flexible, sensuelle et tendre,

voluptueuse. Il est juste de préciser que Lúcio Costa et Oscar Niemeyer ont reçu une aide considérable : celle de Burle Marx, le plus grand jardinier de son temps, qui a su abîmer et vivifier les maquettes de Niemeyer en les enveloppant de lianes, de couleurs et d'exubérantes végétations.

Plutôt que d'aligner des monuments et des maisons quadrangulaires, des forteresses cubiques, des blockhaus, des murs rectilignes, des façades sans erreur, ils ont asservi leurs matériaux à des principes d'incertitude. Leurs monuments et le dessin de leurs palais et de leurs rues, insensibles aux sommations de la rationalité, ont défié la loi de la gravité. Il est des instants, quand le Soleil ou la Lune y mettent un peu du leur, où la ville semble flotter comme flottent les rêves. La ligne droite, qui offense toutes les architectures contemporaines, est réduite ici, tordue, pervertie, adoucie par de fausses perspectives, légèrement arrondie et forcée. Niemeyer a même su attirer dans ses artifices le passage des nuages. La ville bouge avec ses ciels. Les cités imaginées jadis par les philosophes utopistes sont des cités dures et carrées. Brasília est un chant.

Niemeyer, technicien virtuose, a su appliquer sa technique raffinée au projet le plus contraire à la technique. C'est en ce sens que son produit est un chef-d'œuvre, un paradoxe. Il a su concilier et associer les incompatibles, composer l'ordre avec le hasard, la rigueur et le désordre, les perfections de la géométrie et les fêlures de l'aléatoire, les duretés du verre, de l'acier et du béton avec des langueurs, de l'abandon et des mollesses. Alors que toutes les villes utopiques, depuis Platon jusqu'à Cabet, semblent réaliser un rêve viril, Brasília est une femme. Pour la première fois, une « cité de cristal » emprunte sa gloire à la tendresse du corps des femmes. Oscar Niemeyer dit :

*Ce n'est pas l'angle droit qui m'attire,
ni la ligne droite, dure, inflexible,
inventée par l'homme.
Seule m'attire la courbe libre et sensuelle,
la courbe que je rencontre dans les montagnes de mon pays,
dans le cours sinueux de ses rivières,
dans les vagues de la mer,
dans le corps de la femme préférée.
De courbes est fait l'univers,
l'univers courbe d'Einstein¹.*



L'ennui, et l'échec, c'est que Brasília est une ville à admirer depuis un avion. Là, réduite à son épure, à ses dessins, elle est belle comme un musée Guggenheim, comme un croquis des étranges mécaniques de Léonard de Vinci. Elle tient également le coup aux yeux des touristes qui déambulent et admirent la cathédrale comme une fleur, la place des Trois-Pouvoirs, le palais de justice ou le site de l'Itamaraty, le palais des Affaires étrangères, dans son miroir d'eau.

Pourtant, quand on est une ville, il vaut mieux qu'il y ait des habitants dedans et qu'ils soient heureux. Ceux de Brasília ne disent pas la joie. Il est vrai que la plupart d'entre eux sont des « décideurs », comme on dit au Brésil, des notables, des espèces d'énarques équatoriaux, des types bien habillés, et de sombre. Et on n'a rien fait pour les pousser à la joie. Comment flâner et comment vivre dans une ville sans trottoirs, une ville qui déteste les piétons, qui vous condamne à l'automobile, et dans laquelle il n'y a pas de quartiers ni de venelles, d'impasses ni d'escaliers, mais seulement des rues sans nom. Vous roulez entre des « secteurs », des « côtés », des « blocs », des « ailes sud-ouest » et des « ailes nord », des « ensembles ». Il faut imaginer le cauchemar des accès à la Grande Bibliothèque François-Mitterrand à Paris, mais à la dimension d'une ville. Jean-Pierre Langellier cite ce poème érotique du poète de Brasília Nicolas Behr :

« Le portier du bloc I103 sud a trouvé la fille du syndic du bloc O413 nord en compagnie du gars du bloc D209 sud, dans la voiture du vigile du bloc J513 nord. »

Cinquante années ont meurtri la somptueuse maquette. Construite en grande hâte, et mal terminée, comme tous les immeubles brésiliens, elle s'effrite. La cathédrale est un chantier perpétuel ; quant à la résidence du Président, le Planalto entreprend sa restauration. Partout se retrouve cette

plaie des architectures modernes : sur leurs aciers et leurs peintures, le temps a commis des ravages qu'il est bien incapable de perpétrer sur le bois ou la pierre millénaires.

Il y a plus grave, beaucoup plus grave. Lúcio Costa comme Oscar Niemeyer sont des communistes et jamais ils n'ont mis en question leur idéologie d'égalité. Brasília était un rêve communiste. Les deux hommes ont voulu fonder une architecture sans classe, homogène, et dans laquelle la misère jamais n'aurait sa place, mais le béton et l'acier n'ont pas obéi. La misère non plus. Elle s'est invitée. Elle a déboulé. Elle a prospéré dans les cités satellites. Là, demeurent les pauvres, ceux qui, chaque jour, viennent dans le cœur somptueux de la capitale pour en faire tourner les rouages et faciliter la vie des fonctionnaires, des hommes politiques, des diplomates et des hommes d'affaires. Ils font la navette entre leurs cabanes et les palais dans lesquels se concentrent les plus gros revenus de toute la Fédération, gros souvent jusqu'à l'indécence.

« Communistes, disent les pauvres, vous avez oublié les pauvres ! » Et Jean-Pierre Langellier résume brillamment : « Niemeyer a vaincu l'angle droit mais pas le capitalisme. »

Chiens

La venue des Portugais au début du XVI^e siècle bouleverse les habitudes des Indiens : la culture européenne installe brusquement, sans crier gare, une « tête de pont » dans le néolithique. Les indigènes, même s'ils connaissaient le feu, ne savaient ni produire ni forger le métal. Aussi les peuples du Brésil (comme plus tard ceux de la Polynésie) furent-ils fascinés par les couteaux, les haches et les machettes que les bateaux d'Europe transportaient dans leurs cales. Les grandes conquêtes faisaient entrer la *Terra da Vera Cruz* dans l'« âge du clou ».

Les soldats portugais n'offraient pas seulement des clous et des couteaux aux Indiens. Ils leur apportaient un autre cadeau, encore plus luxueux : le chien. Pour le chercheur et écologiste Evaristo de Miranda, l'arrivée du chien dans les sociétés brésiliennes représenta « un saut technologique comparable à la maîtrise du feu ».



Le chien, le chien banal, sans pedigree, le chien que les Brésiliens appellent le *vira-lata*, bouleversa la vie quotidienne des Indiens. Jusqu'alors, les tribus vivaient dans la terreur, le danger et l'angoisse. Elles étaient toujours sur leurs gardes. La nuit, elles n'avaient pas une bonne minute. Elles dormaient mal et leurs rêves étaient sinistres. Elles avaient peur à perpétuité car les guerres entre les tribus indiennes ne s'arrêtaient jamais. Ces guerres étaient d'autant plus déplaisantes que les vainqueurs aimaient manger les vaincus. Les victimes les plus convoitées étaient les femmes et les enfants. Aller chercher de l'eau ou s'amuser dans la forêt était une aventure. La vie des peuples premiers du Brésil est toujours menacée et toujours inquiète. Les nuits sont des cauchemars. Il faut que les chiens européens arrivent pour que les villages trouvent le sommeil et que leurs rêves se fassent doux.

Les Blancs débarquent. Les jésuites introduisent le chien. Une nouvelle ère commence. Femmes, enfants et même guerriers ferment enfin l'œil. Ils savent qu'en cas d'agression les chiens donneront l'alarme et qu'ils attaqueront les ennemis. Le chien sait tout faire. Il surveille. Il alerte. Il défie les brigands. Il est d'un courage invraisemblable. Il aboie, fait un bruit terrible. Il mord. Il accompagne ses maîtres. Il obéit à leurs ordres. Il leur rend les services les plus variés. Il comprend le langage des hommes car le chien fait partie des rares animaux polyglottes. Il est capable de communiquer avec ses congénères tout en enregistrant cent mots du langage des hommes, sans apprentissage, alors que les chimpanzés, pourtant tenus pour de prodigieuses machines intellectuelles, n'obtiennent le même résultat qu'au prix de longs entraînements.

Un peu plus tard, les Indiens s'aperçoivent que le chien est un chasseur excellent. De nouvelles stratégies cynégétiques se développent. Avant l'« ère du chien », on ne pouvait capturer les *onças* (léopards) que par le moyen d'une fosse recouverte de branchages. Mais le chien est capable de repérer l'*onça*, de la poursuivre, de lui faire peur, de mettre le siège au pied de l'arbre où le fauve s'est réfugié.

Le chien, grâce à son enthousiasme sexuel, envahit en quelques années la totalité du Brésil, y compris les régions les plus écartées. Des chiens venus d'Europe sont déjà établis dans les provinces reculées un ou deux siècles avant que les Blancs les atteignent.



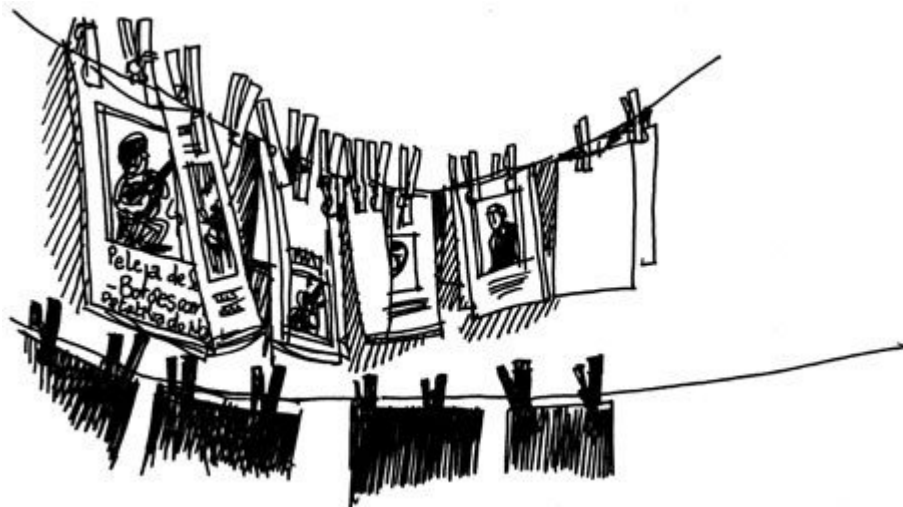
Le chien brésilien a beaucoup de noms : on l'appelle le *vira-lata* (« tourne-boîte », c'est-à-dire celui qui fait tourner la boîte à ordures), le *rasga-saco* (celui qui déchire les sacs-poubelle), le *pé duro* (pied dur). Pour les vétérinaires, c'est le SRD (Sans Race Définie). Alors que les chiens de race sont des « spécialistes » et par conséquent mal adaptables, le SRD, le *vira-lata*, est un « généraliste ». Il sait répondre aux défis les plus variés, les plus inattendus. Il apprend plus vite et mieux que les chiens à pedigree. Cette supériorité s'explique : les gènes du *vira-lata* lui garantissent une grande souplesse intellectuelle et, en outre, les excursions qu'il fait tout petit avec sa mère dans la forêt ou la *caatinga* lui ouvrent l'esprit en l'exposant aux événements les plus bizarres.

Les Brésiliens disent que le *vira-lata* est tellement intelligent qu'il pourrait très bien jouer au poker. Malheureusement, aucun chien n'a jamais gagné une partie de poker car, s'il reçoit de bonnes cartes, le *vira-lata*, qui est très spontané, n'arrive pas à cacher sa joie et il remue la queue.

Après cinq siècles de compagnonnage, le chien fait partie de la vie familiale des Indiens. Il n'est pas rare de voir, dans les villages, une femme donner le sein à un jeune *vira-lata* qui remue du reste la queue.

Cordel

Il n'était pas rare, voici quelques années encore, d'aviser dans les villes et les villages du Nordeste des poètes itinérants. On les appelait les *cantores* ou les *repentistas* (improvisateurs). Ils tenaient boutique de poésie. Cette boutique était petite. C'était une ficelle tendue entre deux arbres et à laquelle étaient accrochés, à califourchon ou par le moyen d'une pince, des *folhetos* (« brochures ») d'un très petit format et imprimés sur le papier le plus ordinaire, mais illustrés par des gravures sur bois ou sur cuivre parfois belles. L'installation ressemblait à ces cordes à linge sur lesquelles les femmes font sécher les chemises ou les chaussettes. C'est pourquoi on parlait de *literatura de cordel* (« littérature de la ficelle »). Ces bardes n'ont pas disparu. Ils sont un peu moins nombreux qu'au siècle précédent et ils ont évolué.



Ces *cantores* étaient des hommes simples, issus de ce peuple de *vaqueiros* et de petits paysans magnifiques qui subsiste depuis des siècles dans les calamités du *sertão*. Certains étaient analphabètes et d'autres très instruits, érudits même. Leur poésie n'était pas vulgaire. Elle couvrait un champ énorme de la littérature.

Il y en avait pour tous les goûts – des épopées qui enflammaient les cœurs valeureux, des romances pleines de larmes, des légendes et des fables, par exemple celle de la fille transformée en serpent, des faits divers de préférence abominables, des poèmes à la gloire des sanglants bandits

d'honneur, les *cangaceiros*, spécialement de Lampião et de sa compagne Maria Bonita qui fait rêver, aujourd'hui encore, les jeunes filles de São Paulo et de Campo Grande.

Certains *folhetos* chantaient les révoltes du passé, des vies de saints ou de prophètes, les grands événements contemporains comme l'arrivée des hommes sur la Lune, l'assassinat de Kennedy ou les exploits du footballeur Pelé.

J'aimais bien ces *cantores*. Leur virtuosité me laissait pantois. Parfois, on avait affaire non pas à un chanteur mais à deux, qui se livraient un combat féroce. On les appelait les *repentistas*. Un thème était proposé. Le premier champion improvisait une strophe à laquelle son rival devait répondre du tac au tac, et sans perdre une seconde. Celui qui eût hésité était déshonoré. Le public appréciait le talent, le sang-froid des duellistes et leur respect des règles poétiques. Une rime incertaine, une prosodie inexacte, une faute de grammaire ou une impropriété, une répétition, un tremblement, et le candidat était mort. Son adversaire avait gagné.

Certaines vedettes se plaisaient à augmenter la difficulté en s'obligeant à des exploits formels, un peu comme Raymond Queneau ou Georges Perec, en France, compliquaient les règles traditionnelles de la poésie en leur ajoutant de nouvelles servitudes très arbitraires, très dures et très absurdes, par exemple ne jamais utiliser la voyelle *e*. La musique qui accompagnait ces textes était, elle aussi, assujettie à des protocoles impitoyables.

J'assistais à ces joutes. J'aimais ces voix de pierre et de terre. Je me prenais au jeu. Je hurlais avec les loups si un poète ratait un subjonctif. J'étais aussi méchant qu'un spectateur de combat de coqs. Je réclamais du sang à chaque rime, à chaque pied.

Sur les plus pauvres marchés du monde et pendant que piaillaient des poulets et que les mégères vociféraient, je me retrouvais pour un instant dans le passé le plus opaque de l'Europe. Les paysans de la vieille Grèce, ceux de l'Albanie, de la Cornouaille ou de la Bretagne devaient écouter avec le même respect les exploits d'Achille, de Merlin ou de Perceval. Ils devaient mugir si, par inadvertance, le barde avait mangé une césure. Je mugissais aussi.

J'aimais les chants historiques. Ils étaient riches et variés, souvent d'une origine inattendue, par exemple arabe ou même africaine en mémoire des chevauchées du Portugal en Afrique, avant que les caravelles de l'infant

Henrique trouvent le Brésil. La plus grande partie du corpus était européen, hispanique bien sûr, mais tout autant français.



Nous revenions au temps des chansons de geste. Les voix admirables et leur monotonie étaient un voyage dans les siècles. Et moi, accablé de chaleur, collé contre le tronc d'un manguier, j'écoutais un homme qui me racontait en vers simples et très beaux l'histoire véridique, poétique, de cette France dont il ne savait même pas si elle régnait en Amérique ou en Asie, les amours folles et les prouesses de l'empereur Charlemagne, la mort de Roland, les déboires de don Quichotte ou d'Amadis de Gaule. Ces moments étaient bénis. Bien mieux que les manuels d'histoire de l'École pratique des hautes études ou que les encyclopédies, bien mieux que les romans historiques ou les films d'Hollywood, les sempiternelles psalmodies des poètes *sertanejos* faisaient débouler dans la poussière rouge des villages les armées d'Aladin, les sorcières de l'Inquisition ou les demoiselles lubriques des *Mille et Une Nuits*.

Un jour, une vieille dame m'a repéré. Elle avait compris que j'étais un étranger, peut-être même un Français. Quand je le lui ai confirmé, elle a exulté. Elle cherchait un Français depuis des années mais il en passait très peu dans le coin. Je lui ai dit d'en profiter. Elle ne me lâchait plus. Il y avait une chose qui l'ennuyait. Elle se demandait comment s'était terminée l'affaire des amours entre Roland de Roncevaux, le neveu de Charlemagne, et la sœur d'Olivier, la belle Aude. Les chanteurs ne donnaient jamais

l'épilogue de ces belles amours. Je lui ai dit que l'affaire s'était mal terminée. Elle en fut triste. J'ai regretté de n'avoir pas menti.

Avec les années, avec la télévision, les CD, le rôle des chanteurs de *cordel* a diminué. Il en existe toujours, mais ils se font rares. En 2006, j'ai entendu l'histoire de l'empereur Zetius et de la princesse Porcine. C'est une histoire splendide, bien qu'un peu interminable. Il ne faut pas la lire dans les *folhetes*. Il vaut mieux l'entendre sur un marché brésilien. La pauvre Porcine, qui est jolie, amoureuse et généreuse, n'a pas de veine. Sa vie est une suite d'avaries et d'horreurs. Heureusement, après une centaine de strophes, elle a la chance de rencontrer la Vierge qui étend sa miséricorde sur elle, la garde de tous les pièges et lui assure des bonheurs. J'ai appris tous ces événements il y a quelques années. Un *cantor* racontait les malheurs de Porcine et sa rédemption. C'était lent et magnifique. J'étais sur le sable de la plage de Pôrto Seguro et le ciel et les nuages passaient.

L'art du *cordel* s'est transformé. S'il fleurit toujours dans le *sertão*, il a su s'adapter à son siècle et aux techniques modernes. Il faut ajouter que, depuis une cinquantaine d'années, un grand nombre de bouviers du Nordeste ont quitté leurs misérables villages pour recommencer leur vie soit dans les villes du Nordeste ou de l'Amazonie, telles Fortaleza, Belém, Machadinho D'Oeste ou João Pessoa, soit dans les grandes villes énergiques du Sud – São Paulo, Teresópolis...

À São Paulo, qui est loin du Nordeste, plusieurs millions de Nordestins sont établis. C'est la plus grande ville, et de loin, de ce Nordeste qui règne et qui souffre à deux mille kilomètres de là. Comme ces paysans sont très durs, habiles, intelligents et qu'ils bénéficient de la solidarité des autres Nordestins (comme les Corses, les Chinois, les Juifs, les Hongrois, les Arméniens des diasporas), ils connaissent de belles réussites. À São Paulo, ils ont créé plusieurs stations de radio, vouées à la gloire de la culture du *sertão*. Le succès de ces chaînes s'explique par des émissions dans lesquelles les poètes qui psalmodiaient naguère sur les marchés du Nordeste viennent présenter leurs répertoires devant un micro. Nostalgie à gros bouillons. J'ai eu l'honneur d'être invité à une de ces émissions. Je suis arrivé le soir, vers 20 heures, dans l'immeuble de Rádio Nacional. La soirée était consacrée aux *repentistas*. Deux célébrités de la Paraíba s'affrontaient. L'animateur a présenté son programme. Il avait une voix énorme. Sans doute avait-il conservé l'habitude d'appeler les vaches ou les *vaqueiros* dans les immensités du Nordeste. Cette voix gigantesque m'a présenté.

J'étais un journaliste français, et je serais le thème du duel entre les deux poètes du *sertão*.

Le premier *repentista* m'a fait plaisir. Il a dit que j'étais un très bon journaliste et un très bon écrivain. Comment le savait-il ? Mystère, mais c'était bon à prendre. Chacun de mes livres était meilleur que le précédent. Si j'écrivais pendant cent ans encore, je serais au sommet. Sans être une véritable fabrique de best-sellers, il fallait reconnaître que ma petite entreprise littéraire était prospère. Qu'on ne s'y trompe pas : j'édifiais un monument.

Le second *repentista* a pris son *violino* (petit violon au son aigu, à quatre cordes – *mi* 4, *sol* 1, *ré* 3, *la* 2). Il n'était pas de l'avis de son rival. Pas du tout. Il a mis les choses au point. Mes livres ne se vendaient pas beaucoup en France et c'était triste mais juste car ils ne méritaient pas de se vendre. Les histoires que je racontais dans mes romans étaient convenues. Quant à mon style, s'il n'était pas complètement nul, il était ordinaire. Comment parler d'un monument, quand chaque brique de ce monument vous tombe des mains ? Ou bien je serais en train de fabriquer une ruine ?

J'ai eu un peu de peine. On a beau dire, ces choses-là sont désagréables. Je me suis dit, tant bien que mal, que c'était la loi du genre. Puisque les deux poètes faisaient une *disputatio*, comme le disait Buridan, le recteur de la Sorbonne, celui de l'âne, ils étaient bien obligés de se contredire. Ce combat était rhétorique. Je pensais fugitivement, pour me redorer le moral, à ce rhéteur grec qui se présentait chaque matin sur l'Agora et qui soutenait indifféremment, mais avec la meilleure éloquence, une thèse ou bien son contraire. C'est ainsi qu'il gagnait sa vie. Je me suis dit qu'un *repentista* n'est jamais qu'un sophiste de la Grèce ancienne, ajouté au génie d'Homère, ces petites intuitions m'ont régénéré. J'ai repris courage.

Revint le tour du premier chanteur. Là, je me suis régalé. Ce *repentista* était mécontent. Il n'avait pas parlé au hasard. Il n'était pas un « jeune *vira-lata* (chien) qui s'embrouille dans ses oreilles ». Il confirmait que j'étais un bon écrivain français. J'étais de la force de Pierre Loti, d'Edmond Rostand et même d'Anatole France, les trois à la fois.

Un accord rageur a annoncé que l'autre allait répliquer. Mon Dieu ! Ce ne fut pas un moment délicieux. Puisqu'on avait ridiculisé ses opinions, le second *repentista* allait mettre « les points sur les *i* » et dire une vérité qu'il avait tenté d'adoucir d'abord par charité chrétienne. Je n'étais pas un écrivain médiocre. J'étais un écrivain détestable. Je me suis dit : « Allons

bon ! » Ça a continué. Me comparer au grand Anatole France était une plaisanterie, une *piada*. Pauvre Anatole ! J'étais un petit maître et même un maître infime.

Mon supporter est monté au créneau. Il s'est jeté dans la controverse après avoir convoqué de gros renforts. Cette fois, il n'était plus question de Pierre Loti ou d'Anatole France. J'étais l'Émile Zola du XXI^e siècle, le Gustave Flaubert même. Mon ennemi a répondu par l'ironie. « Et pourquoi pas Victor Hugo ? » La réplique a fusé : « Justement, Victor Hugo n'a-t-il pas écrit lui aussi *La Légende des siècles* ? » J'ai manqué de faire une objection et d'avouer que je n'avais pas du tout écrit une *Légende des siècles*, mais je me suis dit qu'un jour, peut-être... Le duel se faisait plus âpre et même malhonnête. J'aurais voulu calmer les irritations de l'un et de l'autre. Je me souvenais que ces controverses sont toujours très longues et, si celle-ci continuait, j'allais me retrouver où ? Je serais coupé en deux : moitié analphabète et moitié Shakespeare.

J'ai vu défiler devant moi Dante, Dickens, un âne, une buse, Homère, ce pauvre Eugène Sue et le grand Camões. Je cherchais l'issue. Je guettais chaque vers dans l'espoir que l'un des deux, si possible celui qui ne m'aimait pas, trébucherait sur une rime, ou raterait un heptasyllabe. Mais les deux hommes étaient des aèdes et des athlètes de première bourre. Pas une cheville, pas une faute d'accord ou de versification, et le débat fut sans fin. Perclus à l'issue de la querelle, j'ai eu la consolation, ensuite, de savourer quelques *caipirinhas* (cocktail à base d'alcool de canne à sucre et de citron, le mot *caipira* désignant le paysan, presque le rustaud) en compagnie de l'animateur, des deux duettistes et des dames *nordestines*.

J'avais caressé l'espoir que mon ennemi mettrait de l'eau dans son vin et que, loin du duel, il avouerait qu'il avait un peu noirci mon portrait littéraire. Il n'en fut rien. Cet homme, qui ne connaissait pas mon nom le matin, qui n'avait jamais lu une ligne de moi, s'était probablement convaincu lui-même en mettant ma nullité en heptasyllabes, il est vrai très réussis. Il s'est montré civil mais froid, mais condescendant, comme s'il me faisait une charité en buvant avec moi une *caipirinha*. Son rival a été plus franc : il a tout de suite reconnu qu'il n'en savait pas davantage sur moi que son collègue. Et puis, il avait conscience que je n'arrivais pas à la cheville de Victor Hugo. S'il avait osé ce parallèle sacrilège entre Hugo et moi, c'était pour la rime, car beaucoup de mots portugais se terminent pas le son

« o », et ça facilite le boulot. Ce petit secret de fabrication poétique m'a navré. Je n'étais comparable à Victor Hugo que par hasard.

Peleja de Severino
— Borges com —
Patativa do Norte



La virtuosité de ces poètes tient du prodige. Les joutes se déroulent à toute vitesse et ne tolèrent pas une hésitation. C'est une prouesse de se lancer de la sorte sur un sujet dont on ne sait rien et d'aligner des heptamètres à perpétuité, des mélodies et des rimes. On cite un duel mémorable qui dura trois jours, à la fin du XIX^e siècle.

Ces séances procurent de grandes satisfactions à leur public. Les mots tombent toujours à leur juste place et pas une faute de grammaire. Pas une rime approximative. Le nombre du vers est toujours respecté. J'ai demandé leur secret à mes deux *repentistas*. Ils m'ont parlé de virtuosité.

J'ai insisté. Ils ont comparé leurs mémoires à de vastes entrepôts dans lesquels ils ont entassé, classé, rangé des dizaines de milliers de vers, des millions de mots et de rimes, de bouts de phrases et même de vers tout entiers. Ils font de la poésie comme les enfants créent des objets avec des pièces de Lego. Ils possèdent une réserve fabuleuse de briques de toutes couleurs, de toutes formes, dans laquelle ils puisent à gogo. La force du grand *repentista* réside moins dans cette improvisation dont la rapidité et la fluidité nous enivrent que dans son habileté à exploiter instantanément le stock de tous les anciens chants.

Celui qui trouvait que je me situais entre Dante et Dickens m'a dit : « Après tout, un grand joueur d'échecs, qu'est-ce que c'est ? C'est un homme qui connaît par cœur mille parties jouées depuis le XVIII^e siècle par les plus grands des maîtres et qui fait son marché dedans. Nous sommes comme lui. Nous faisons notre marché dans les anciens poètes. Le difficile, c'est le temps. Il faut faire ce marché dans l'instant et ne pas se tromper d'étal. »

L'autre, celui qui me plaçait entre Delly, Bernard Werber et Marc Lévy, a précisé, avec un reste de mépris, car son caractère était probablement vindicatif, que, jusqu'à la Renaissance, l'exercice de la mémoire était matière noble dans les grandes universités européennes. Ce pauvre Giordano Bruno qui fut brûlé à Rome en l'année 1600 était un « maître de mémoire ».

J'ai sauté sur l'occasion pour remonter dans l'estime de mon *repentista*. J'ai émis l'idée aventureuse que Giordano Bruno aurait fait un bon chanteur de *cordel*. Si ses juges avaient eu à leur disposition l'outil de la littérature du *cordel*, ils eussent pu organiser un duel chanté entre Giordano Bruno et un *repentista*. Giordano Bruno aurait sûrement gagné et il eût sauvé sa guenille. Cela nous a bien fait rire. Je crois que je suis légèrement remonté dans le jugement de mon ennemi.

Cordialité

Le Brésil est un pays gentil. Du moins, il se donne pour tel. Il ne rechigne pas à publier ses vertus et ses grâces. Il ne supporte pas que sa bonté passe inaperçue et il aime qu'on l'aime. Si quelqu'un émet des doutes sur sa cordialité, il fait une colère, il insulte et il entreprend une échauffourée. Il se vexe également si l'on confond sa gentillesse avec de la politesse car les deux postures lui paraissent contraires.

La politesse, c'est bon pour les autres peuplades, pour les Japonais, qui sont des protocoles miniatures, pour les Castillans, qui sont vaniteux comme des poux, pour les Argentins, qui ne devraient même pas exister, ou pour les Français et les Anglais, bref, pour tous ceux qui n'ont pas pris la précaution de naître bons.

Faute de trouver un petit assortiment d'amabilités dans leur berceau, toutes ces sociétés ont été obligées de s'équiper en prothèses et en suppléments. La politesse est une de ces prothèses. Elle a fait de la courtoisie un devoir et un règlement, un artefact, un dogme. Elles l'enseignent dans leurs temples ou dans leurs facultés. Elles en confient les secrets à leurs enfants. C'est de la bonté congelée. De la bonté « sur ordonnance » et qui respecte des programmes. Elle est sous surveillance. Des contrôleurs, des conseillers, des coaches, des matons, des duègnes et des juges la tiennent à l'œil. Des réparateurs et des urgentistes sont prêts à intervenir. Pour toute circonstance de la vie, l'homme poli peut recourir au service après-vente, faire changer une vis, un ressort, ou bien relire le mode d'emploi pour savoir comment il doit s'y prendre pour être bon.

Le Brésilien, lui, n'a pas besoin de sortir son pense-bête pour se rappeler qu'il aime ses semblables, ses frères, qu'il est tolérant, doux, amical, généreux, modeste et ouvert. Il est bon comme l'herbe est verte. Par ruse, et pour bien manifester que sa gentillesse n'est pas l'effet d'un code, d'une loi, d'un catéchisme ou d'une philosophie, le Brésilien fait parfois semblant d'avoir des mauvaises manières. Il crie, il vous bouscule, il ne vous tient pas la porte, il crache, il urine contre un mur, il dit des gros mots, il vous ignore et il vous bat un peu. Il ne faut pas s'offusquer de ces débordements. C'est une comédie et elle s'emploie à démontrer qu'on est un homme spontané. Le Brésilien est vrai. Il suit les inclinations de son cœur, non les préceptes d'un code d'honneur. Il obéit à sa vérité, non à un catéchisme ou à un code civil. S'il vous caresse, vous devez croire à sa caresse. Son sourire vient du fond de l'âme. Ce n'est pas le sourire mort de l'homme poli. Son amabilité est sans calcul. Elle n'est pas le fruit d'un apprentissage. Dans la rue, vous assistez rarement à des disputes. On se sourit. On aime les voix tendres.

*

Dans les années 1920, les intellectuels ont exalté ce trait du caractère brésilien. Ils ont conceptualisé le thème de l'« homme cordial ». Cette expression a été lancée, semble-t-il, par l'écrivain Ribeiro Couto dans une lettre à Alfonso Reyes. Dans la suite, en 1936, Sérgio Buarque de Holanda a théorisé puissamment ce concept de l'« homme cordial² ».

« Nous donnerons au monde l'*homme cordial*. L'affabilité, l'hospitalité, la générosité, qualités si vantées par les étrangers en voyage chez nous, représentent un trait instinctif du caractère brésilien, dans la mesure toutefois où se maintient active et féconde l'influence ancestrale des modèles de rapports humains forgés en milieu rural et patriarcal. Mais ce serait une erreur de croire que ces qualités signifient "bonnes manières", urbanité. Elles sont avant tout l'expression légitime d'un fond émotif extrêmement riche et débordant. [...] Aucun peuple n'est plus éloigné de cette notion ritualiste de la vie que le peuple brésilien. La forme ordinaire de nos échanges sociaux est fondamentalement le contraire de la politesse. Elle peut faire illusion en apparence – cela s'explique par le fait que l'attitude polie consiste précisément dans une sorte d'imitation voulue de manifestations qui sont spontanées chez l'*homme cordial*. C'est la forme naturelle et vive qui s'est convertie en formule. »

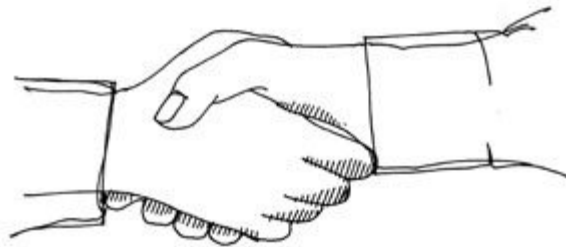
Sérgio Buarque de Holanda illustre la cordialité de l'homme brésilien par des anecdotes. Il s'interroge sur le goût effréné du Brésilien pour le diminutif. « La terminaison en *inho*, accolée aux mots, sert à nous rendre plus familiers les personnes ou des objets en même temps qu'à nous mettre en valeur. C'est une manière de les rendre plus accessibles aux sens en même temps que de les rapprocher du cœur. Nous savons combien les Portugais ont l'habitude de se moquer des abus où nous entraîne ce goût, abus aussi ridicule à leurs yeux que l'est souvent pour nous la sensiblerie lusitanienne, larmoyante et amère. »

Le Brésil préfère parler d'un *rapazinho* que d'un *rapaz*, et tant pis si le *rapazinho* a cinquante ans et s'il a deux mètres de long. Si votre voiture tombe en panne, c'est une « petite » panne. Cela ne la remettra pas en route, mais vous êtes content d'apprendre, par le moyen d'un diminutif, que votre voiture est juste un peu complètement cassée. Il faut « dédramatiser ». Tout finit par s'arranger. Pas de problème ! Si une femme, plutôt que d'être *chata* (désagréable ou même chiante), est à peine *chatinha*, la voici de nouveau fréquentable. Le diminutif est une vaste « circonstance atténuante ». Quand on vous parle non pas d'un *ladrão* mais d'un *ladrãozinho*, la moitié du chemin du pardon est déjà couvert. Le diminutif est une remise de peine.

J'ai trouvé à Rio de Janeiro, cité rêveuse, rusée, voluptueuse et lettrée, un diminutif paradoxal : *devagarzinho*, qui peut se traduire par « petitement lentement ». Le psychanalyste Jorge Forbes propose cet exemple : « Si j'arrive un tout petit peu en retard, tu peux prendre une petite bière, avec un

petit apéritif ou sinon tu me passes un petit coup de fil. » Et il commente : « C'est la manière de rendre tout plus accessible, plus petit, plus proche ; une vie qui se prendrait dans la paume de la main ; une petite vie. »

Un autre tic de langage procède de la « cordialité brésilienne », c'est l'importance accordée au prénom. Sérgio Buarque de Holanda dit : « On peut situer dans le cadre de ces manifestations la tendance à omettre le nom de famille dans l'usage courant. C'est généralement le nom de baptême qui prévaut. Cette tendance qui, chez les Portugais, témoigne d'une tradition aux anciennes racines – on sait que les noms de famille ne font leur entrée dans l'Europe médiévale qu'à partir du XII^e siècle – s'est bizarrement accentuée chez nous. »



On s'étonne que les intellectuels de la Belle Époque aient déployé tant de talents pour démontrer que le Brésilien est un « homme cordial ». Cette cordialité crève les yeux. Il suffit de passer quelques jours à Recife, à Porto Alegre ou dans un village du *sertão* pour ramasser des tonnes de cordialité. Quand on quitte la maison qui vous a accueilli, on a des petits bouts de cordialité partout, dans les cheveux, sur son manteau, dans les yeux. C'est agréable, mais on ne sait plus où les mettre. Ça colle partout. On dirait du papier tue-mouches.

La cordialité est une denrée si répandue qu'elle réussit même à atténuer, parfois à escamoter, les différences qui, sous d'autres cieux, opposent les classes sociales, les ethnies, les peuples, les religions et les tempéraments. Tolérance à perpétuité, telle est la leçon de la rue brésilienne.

Dans un stade brésilien, vous apercevrez bien entendu des hordes de supporters à moitié fous, les *torcedores*, aussi gâteux de leur Corinthians ou de leur Botafogo que les Marseillais le sont de l'OM et les Hollandais de l'Ajax, mais ils ne sont pas méchants comme les crétins de Liverpool, de Paris ou d'Amsterdam. Tous les hommes sont les enfants du bon Dieu.

Qu'ils soient tout noirs ou un peu noirs, gris ou marron, dorés, rouges ou blancs, blonds ou sombres, qu'ils arrivent du Bénin, de la Biélorussie, de l'Allemagne ou de la Chine, quelle importance ? À chacun sa peau.

La rue de Rio de Janeiro ou de Bahia atteste que ce peuple jamais ne céda ni au racisme ni au mépris de classe. On se croise, on se sourit, on se parle, on plaisante. Un employé, dès qu'il trouve moyen de s'exonérer du protocole, s'enhardit et s'adresse à son chef avec désinvolture. Le chef ne boude pas son plaisir. Il est même ravi car la vanité est une des friandises préférées du Brésilien. Ces familiarités ne sont-elles pas la preuve que la position élevée du patron ne procède pas de ses diplômes, de sa fortune ou de son grade, mais de son éclatante et humble supériorité ? On peut parler à un ministre comme s'il était un homme ordinaire. Le Brésil est de l'avis de Montaigne : « Au plus élevé trône du monde, si ne sommes assis sur notre cul. »

*

L'écrivain autrichien Stefan Zweig quitta l'Europe en 1938 pour fuir le régime nazi. Juif, cultivé, malheureux que les élégances de la vieille Europe soient abîmées par la cruauté et la vulgarité nazies, il s'établit au Brésil en 1940 avec sa jeune femme anglaise, Lotte (Charlotte Elisabeth Altmann), ce qui était une décision bizarre et même idiote car, en ce temps-là, le Brésil, sous la férule du président Getúlio Vargas, était si fasciné par l'Allemagne qu'il fut à deux doigts de s'allier aux puissances de l'axe. Stefan Zweig, esprit cependant aiguisé, ne semble pas avoir été conscient de ces périls. L'amour qu'il voue au Brésil l'aveugle. Il écrit un livre sur le pays où il pense avoir retrouvé l'espérance. Cet ouvrage est célèbre : *Le Brésil, terre d'avenir*. C'est un texte chaleureux.

« Le type pesant, dit Zweig, massif, de haute taille, à la puissante ossature, fait à peu près complètement défaut au Brésil, comme fait défaut, au moral, toute brutalité, toute violence, tout ce qui est véhément et bruyant, tout ce qui est grossier, prétentieux et arrogant. Quelle sensation bienfaisante on éprouve en constatant ce fait mille fois grossi dans une nation ! Le Brésilien est un être silencieux, rêveur et sentimental, souvent avec même une légère teinte de mélancolie qu'en 1585 Anchieta et le père Cardim croyaient sentir dans l'air quand ils disaient de ce pays qu'il était "*desleixado e remisso e algo melancolico*" ("négligent et indolent avec

quelque chose de mélancolique”). Même dans les relations extérieures, les habitudes sont remarquables de douceur. On entend rarement une personne parler haut ou s’adresser à une autre avec colère et c’est surtout quand on se trouve devant une foule qu’on remarque le plus clairement cette mise en sourdine, si frappante pour nous. »

Blessé par les sordides violences dont il a été témoin en Europe avant son départ, Stefan Zweig donne le Brésil en exemple : « Le Brésilien conserve toujours sa mollesse et ses bonnes manières. Les classes les plus variées s’abordent avec une politesse et une cordialité qui étonnent toujours les hommes d’une Europe cruellement retournée à la barbarie. »

Stefan Zweig replace cette affabilité dans la longue durée : « La principale et la plus réelle caractéristique de ce peuple est d’être bienveillant par nature. Chacun de ceux que vous interrogez répète le mot du premier qui soit venu : “*E mais gentil gente.*” On n’a jamais ici entendu parler de cruauté envers les animaux, de courses de taureaux ou de combats de coqs, jamais, même aux jours les plus sombres, l’Inquisition n’a offert des autodafés à la foule ; tout ce qui est brutal répugne au Brésilien. »

Stefan Zweig, certes, sait que le Brésil, du temps qu’il était colonie du Portugal, a extrait de l’Afrique entre trois millions et six millions d’humains, afin de faire tourner ses moulins à sucre et de vider le pot de chambre des répugnantes *senhoras* et des brutaux *senhores do engenho*, mais il se persuade que ces nègres furent traités avec tact. « En aucun pays, précise-t-il, les esclaves n’ont été, relativement, aussi humainement traités. »

Il ajoute : « Il est touchant de voir les enfants aller bras dessus, bras dessous, dans toutes les nuances de la peau humaine, chocolat, lait et café, et cette fraternité se maintient jusqu’aux plus hauts degrés, jusque dans les académies et les fonctions d’État. Il n’y a aucune frontière de couleur, aucune délimitation, aucune caste orgueilleuse, et rien ne caractérise mieux le naturel de ce côtoiement que l’absence dans le langage de toute expression dégradante. Tandis que chez nous, chaque nation a inventé pour l’autre un mot de haine ou de moquerie, le “Katzelmacher” ou le “Boche”, on ne trouve ici, dans la langue, aucun mot correspondant de mépris pour le “nègre” ou le “créole”. »

Cher Stefan Zweig ! Il est difficile de proférer autant de bêtises en aussi peu de mots. Il n’a rien compris au Brésil. Il n’a rien vu. Rien senti. Il a passé quelques mois dans ce paradis de candeur qu’il croit avoir déniché

aux antipodes de l'Europe. Son erreur a des excuses : les odeurs macabres qui montent sur l'Europe ne laissent pas son âme en repos. Elles lui encomrent le nez et l'empêchent de sentir les parfums de haine raciale qui empuantissent le Brésil.

Stefan Zweig se suicide à Petrópolis, avec sa femme, en 1942.

Cruauté

Tant pis pour Stefan Zweig et les adeptes de la « cordialité ». Le Brésil est un pays violent. Pour l'assassinat, il est sans rival. Il produit plus de morts par balles et par couteaux ou machettes qu'aucun autre pays. Il tue en gros, pas en détail, et volontiers au hasard. La lecture du récit de Paulo Lins, *Cidade de Deus (La Cité de Dieu*, Gallimard, 2005, traduit par Henri Raillard), donne la nausée. Dans cette *favela* au nom encourageant, on tue comme on rigole et c'est une distraction que l'assassinat, un passe-temps ou une marotte. Or, l'auteur du roman, Paulo Lins, est lui-même un ancien *moleque* (« gamin ») de la Cité de Dieu. Il exagère assurément mais il n'invente pas. Il se rappelle.

Dam tue Francisco d'une seule balle, puis il tire trois fois dans le cadavre. Bien joué. Inho admire et commente : « Il l'a envoyé voir le petit Jésus ! » Un type en veut à sa maîtresse qui l'a trompé. Cette femme a un bébé. Son amant coupe le bébé et rapporte les morceaux à la femme. Un autre a décidé d'assassiner une fois par semaine, car il faut bien se donner un but dans la vie. Il arrive qu'il oublie sa résolution et, quand revient le samedi, alors qu'il déguste une *cachaça* avec ses camarades, il se souvient tout d'un coup qu'il n'a tué personne encore. Il est confus. Il demande à ses copains de l'excuser. Il leur explique son problème. Il se jette sur son pistolet et part en courant car il doit faire un cadavre avant minuit.



Rio de Janeiro figure en tête de ces hit-parades. Rio assassine du matin au soir, vingt-trois cadavres en moyenne par jour, mais les autres villes lui tiennent la dragée haute. São Paulo égale Rio, parfois la bat. Bahia de Todos os Santos, Campinas ou même Porto Alegre tuent. À Recife, des journalistes de faits divers, écœurés par la litanie du sang, ont placé au cœur de la cité, Rua Joaquim Nabuco, une pendule géante qui ne dit point l'heure mais le nombre de meurtres, comme si le temps, dans ces contrées, était mesuré non par le mouvement du cosmos ou par le taux du dollar ou du yuan, mais par celui des massacres. Dans les *favelas*, des jeunes gens hébétés se promènent avec leur molosse. Ils sont tous armés de lames ou de calibres. Leur destin zigzague entre la prison, la drogue et le cimetière.

Les sociologues et les psychologues, les criminologues expliquent ces infamies. Ne les expliquent pas. Ils n'y comprennent pas grand-chose : ce pays si clair est illisible. Les Brésiliens forment un peuple joueur et tout en caresses. Ils rient beaucoup. Ils aiment les corps, l'amour, le bon Dieu, la famille et la vie, ils dansent et ils pleurent, ils sont drôles, compatissants et souriants, ils vous donneraient leur chemise sans confession, oui, mais c'est un leurre, cette sérénité, ou bien un souvenir, c'est un transparent sous lequel défilent les effigies du meurtre et de l'horreur.

Rio de Janeiro est comme la Cité de Dieu, de saint Augustin, une cité double, moitié paradis et moitié damnation, moitié nuit et moitié ciel. Dans les quartiers du bonheur de vivre, se succèdent des palais et des folies, des piscines, des stars, des Porsche blindées et protégées par des miliciens hérissés de revolvers, des alarmes et des meutes de bulldogs. Si vous réussissez à franchir tous les contrôles, vous êtes reçus à bras ouverts par des personnes belles, cultivées, intelligentes, chaleureuses et sensibles – et d'une dureté d'insectes. Et dès que vous quittez cet Éden, au premier tournant, voici la géhenne.

*

Ces injustices, ces sauvageries doivent avoir des raisons. Elles nourrissent des thèses. La dictature, qui a duré vingt ans, de 1964 à 1984, a laissé des puanteurs et des sales manies, même si elle n'a jamais rivalisé en ignominie avec celles de l'Argentine ou du Chili. On invoque aussi la misère et l'« horreur économique ». Les inégalités sont extrêmes. Malgré Lula, les différences entre le haut et le bas perdurent. À la fin du

XX^e siècle, les 10 % les plus pauvres se contentaient de 0,7 % de la richesse nationale alors que les 10 % les plus riches en bouloTTaient 50 %.

Ces explications sont raisonnables et elles ne convainquent pas. La misère est vieille comme le Brésil et les gouvernements du passé ne furent pas toujours tendres. La dictature et la précarité n'expliquent donc pas toute la violence. Comment comprendre que le Brésil, réputé tellement gentil durant quatre siècles, se soit tout à coup aperçu, dans les années 1970, qu'il était en réalité méchant, qu'il avait fait fausse route et qu'il ferait mieux de se consacrer au *mal* plutôt qu'au *bien*, à l'enfer et au sang plutôt qu'à la douceur des choses ? L'histoire agit sur les longues durées. Les soldats de la tyrannie moderne et les barbaries du XX^e siècle n'ont pas inventé la cruauté brésilienne. Ils l'ont dévoilée, déballée, développée et portée au comble. Mais le crime et le châTiment habitaient ce pays depuis sa découverte.

La question est débattue : la violence était-elle déjà là, embusquée dans les forêts parmi les perroquets de la Terre de la Vraie Croix, ou bien fut-elle une denrée importée ? A-t-elle débarqué sur ces rivages dans les bateaux des Européens, à partir de 1500 ? Ou bien les Européens l'ont-ils rencontrée dans ces écarts ?

Les premiers Portugais pensent que les Indiens sont des hommes purs, candides, et bien incapables de commettre des péchés, mais l'illusion ne dure pas longtemps. Très vite, ils apprennent que, sous ces innocences et ces nudités, grouillent des vices. Les missionnaires, le père Manuel da Nóbrega, le père José de Anchieta et plus tard le père António Vieira, ont beau plaider généreusement la cause des indigènes, et les protéger contre les sévices et les mépris, rien à faire, les colons maintiennent que ces Indiens sont des bêtes sauvages et des perfides, qu'ils forment un « peuple du diable ». Le premier gouverneur du Minas estime que cette terre est « un enfer ». Gândavo, dans son *História da província Santa Cruz*, dit que les Indiens sont des *diaboliques* et que leurs égarements les apparentent aux « bêtes brutes ». « Des tigres humains », résume un jésuite.

Une autre thèse prétend au contraire que le diable est arrivé par la mer et qu'il a trouvé au Brésil un terreau convenable à ses projets. Pour *frei* Vicente do Salvador, voici ce qui s'est passé : Satan, déçu par l'Europe et chassé par les inquisiteurs, pensant qu'il n'y avait plus rien à gratter sur le Vieux Continent, aurait plié bagage et décidé de se replier en Amérique. Oui. Mais pourquoi au Brésil ? C'est que les Indiens, ceux de l'intérieur

plutôt que ceux du littoral – Amazonie, *sertão* ou Mato Grosso –, commettaient déjà les péchés les plus mortels : nudité, inceste, fourberies, polygamie, amours multiples, anthropophagie. Mélange détonant, par conséquent, que cette rencontre entre le *mal civilisé* des Portugais et le *mal sauvage* des Indiens. En somme, les Européens auraient mis à feu les tonnes de vilenies qui stagnaient déjà, avant leur débarquement, dans le pays de braise.

Les deux opinions se soutiennent. Les Indiens n'étaient pas tendres – surtout les Tapuias, ceux de l'intérieur. Quant aux premiers Portugais, il y en avait d'épouvantables, des *degregados* (criminels ou voyous). En plus, les soldats avaient mission de peupler l'immense continent vide que le Portugal avait inventé. Ils s'en donnent à cœur joie. Toutes ces chairs nues les affolent. C'est un lâcher de fauves sur les filles indiennes, puis sur les Africaines esclaves.

*

Aujourd'hui encore, les victimes préférées des furieux et des tueurs sont les femmes et les enfants. Des troupes de gamins hallucinés hantent les *favelas* et les grandes villes. On en fait ce que l'on veut. On prétend que certains sont mutilés par les voyous afin de mendier mieux, mais ce n'est pas vrai. Il y eut peut-être un cas, et encore s'était-il conclu en Bolivie. Chaque matin, on récolte des cadavres. Il y a beaucoup de corps de femmes parmi eux. Des corps d'enfants aussi. Ces pratiques rendent les enfants aussi mauvais que les adultes. Une célèbre photo montre une bande de gamins jouant au football avec la tête d'un homme fraîchement exécuté. Parfois, on aperçoit dans une venelle un petit tas de corps d'hommes et de femmes à demi nus, enlacés et couverts de sang.

Aujourd'hui comme hier, il arrive qu'on découvre, dans une zone écartée, dans le Nord, dans un désert, une zone riche en minéraux précieux ou en diamants. En quelques secondes déboulent des foules avides. On improvise une espèce de mine, c'est-à-dire qu'on fait un grand trou dans la montagne. Une fourmilière de désespérés se constitue dans le puits maudit, et creuse, et torture, et s'entre-tue. Ce n'est pas une exploitation d'or ou de diamants. C'est une échauffourée d'agonisants. Un chapitre de *L'Enfer* de Dante.

En Amazonie, dans le Mato Grosso, partout, les propriétaires mènent une lutte au dernier sang contre les paysans moribonds qui réclament un lopin. Le Mouvement des sans-terre, créé en 1984, a déferlé sur tout l'espace brésilien. Il n'a pas obtenu beaucoup de résultats car les propriétaires ont une longue expérience de ces pauvres jamais contents et qui veulent toujours plus. Aussi, ils entretiennent des escadrons de tueurs qui connaissent bien leur métier et ont vite fait de nettoyer la Terre de la Vraie Croix de ces parasites. Même Lula n'a pas réussi à faire reculer ces fauves. Et la « cordialité » dans tout ça ? Mais enfin, quel rapport ? Pourquoi les assassins ne seraient-ils pas cordiaux ?

*

Oui. Le pays le plus caressant de la planète se débrouille pour être aussi brutal qu'un autre, et même sordide. « Mon pays n'est pas gentil, me disait peu de temps avant de mourir mon ami, le grand journaliste Claudio Abram, mon pays n'est pas gentil. Mon pays n'est pas méchant. Mon pays est tragique. »

J'imagine que la violence ne commettrait pas aujourd'hui de tels forfaits si quatre siècles n'avaient d'abord créé et choyé une culture de la mort dont les blasons se répètent d'âge en âge. Un peu comme si, derrière chaque meurtre de l'année 2010, tremblait le fantôme d'un meurtre originel. Aujourd'hui comme hier, on fabrique à la chaîne les cercueils des assassinés. Et, depuis le début de la Terre de la Vraie Croix, une même connivence se renouvelle avec la mort donnée et avec la mort reçue. Et persiste, sur la terre enchantée, sur le radieux avenir crayonné par l'excellent Stefan Zweig, une semblable résignation à l'indifférence des choses.

Cuisine

À la ressemblance de toutes les cuisines, celle du Brésil est à la fois une géographie, une histoire, une lutte contre la faim, une volupté et une sociologie. Comme le pays est très grand, qu'il jouit de climats contraires et que sa population vient d'Amérique, d'Europe, d'Afrique et du Moyen-

Orient selon les siècles, sa gastronomie est extrêmement variée. Elle rappelle tour à tour la douceur des esclaves noires roulant leurs sucreries délicieuses et écœurantes entre leurs longs doigts caressants, l'âpreté carnassière des *bandeirantes* et l'extase des aventuriers portugais quand ils trouvèrent en 1500 la forêt atlantique. Puisque le Brésilien est un champion du monde de la *saudade* (nostalgie), ne peut-on pas considérer sa gastronomie comme une « monumentale petite » madeleine de Marcel Proust ?

Sur un point, la cuisine de ce pays n'a pas de chance. Il a fallu, par une curieuse malice des choses, que le plat le plus célèbre du Brésil soit la *feijoada*, cette marmite de haricots et de porc qui, même agrémentée de chou et d'orange, est une préparation sans parfum ni finesse, sans imagination. Augmentée de *farofa*, farine de manioc, pareille recette assommerait une compagnie de grenadiers pour un après-midi entier.

Longtemps, la *feijoada* eut une excuse. Les folkloristes nous assuraient que cet « étouffe-chrétien » avait été inventé par les esclaves qui jetaient dans leur platée de haricots noirs ou rouges les bas morceaux de viande dédaignés des seigneurs de moulin. Cette fable m'a rendu de grands services. Chaque fois qu'une maîtresse de maison m'infligeait une *feijoada*, agrémentée généralement d'anecdotes sur la *feijoada* de sa grand-mère ou d'une de ses cousines par alliance, j'imaginai une plantation de sucre de la région de Recife, un soleil vertical et des coupeurs de canne enfournant dans leurs ventres affamés cette pâtée de bidoches et de manioc. Mon cœur antiesclavagiste et habile à la compassion s'attendrissait sur le sort de ces hommes et de ces femmes qui, non contents d'avoir été capturés en Afrique, transportés à Bahia, vendus comme des bœufs et voués aux travaux forcés, souffraient au surplus de cette disgrâce : manger tout le temps de la *feijoada* et la trouver exquise. On mesure à ce trait combien les malheureux étaient malheureux.

Les historiens modernes ont déconstruit ce roman. Ils nous enseignent que la *feijoada*, loin d'avoir été imaginée par des Angolais et des déportés, est une recette portugaise qui a vu le jour au Brésil. Pire encore : la *feijoada* ne daterait pas des siècles classiques. Sa fortune se serait épanouie au début du XX^e siècle seulement. Nous nous extasions par conséquent sur l'ancienneté d'une préparation à peine plus âgée que nous-mêmes, un peu comme nous avons longtemps cru que les coiffes des vieilles Bretonnes

dataient de l'enchanteur Merlin alors qu'elles ne remontent guère en deçà de Théodore Botrel ou de Bécassine.

Quelle déconvenue ! Le plat qui symbolise le Brésil, non content d'être un fléau, ne serait qu'un malentendu. Il serait privé de la profondeur historique qui nous aidait à en mastiquer les viandes. Tant de contrariétés et une telle constance dans le malheur rendent ce plat émouvant. Nous nous sentons portés à l'indulgence. Amis du Brésil, encore un effort ! Que la *feijoada* connaisse quelques déboires de plus et nous finirons par proclamer que ce mets est délicieux.

J'avoue cependant que le Brésil n'a pas encore tranché entre les deux thèses. Une bataille courtoise et pacifique, mais virulente, oppose ceux qui croient à l'origine noire et vénérable de la *feijoada* et ceux qui n'y croient pas. Des doctorats d'université, des commissions d'enquête, des examens de laboratoire se succèdent et se heurtent. Pour moi, comme je n'ai à ma disposition ni l'usage de carbone 14, ni l'ADN des premiers mangeurs, ni les résidus des premières gamelles de *feijoada*, je suspends mon verdict. Je me contente d'une conviction rustique : l'arrivée d'une *feijoada* sur une table sonne le glas de mon entrain.

La célébrité mondiale que s'est acquise la *feijoada* est d'autant plus absurde que la cuisine brésilienne est d'une richesse rare. Elle est variée, inventive, généreuse, subtile, saine et paradoxale. Elle a l'art d'associer des recettes ou des ingrédients revenus de civilisations éloignées : les sociétés précolombiennes, les villages de la vieille Afrique ou de la vieille Europe, les sociétés gourmandes du Moyen-Orient, les campements des vachers ou des *cangaceiros* du Nordeste. On ne saurait en dire toutes les nuances. Je me souviens d'un *vatapá*, à Bahia, composé de crevettes pilées et de morceaux de poissons, de fruits de mer, de cacahuètes, de cajous grillés, de gingembre frais, de coriandre et de ciboulette, de lait de coco. À Bahia aussi, on ne doit pas rater la *moqueca*, un mijoté de poissons et de crevettes, avec olives, oignons, tomates sans leur peau, lait de coco, poivrons et autres ingrédients cuits dans une casserole couverte. Ces deux préparations du Nordeste maritime sont complétées par l'huile de palme, qu'on se gardera de faire cuire. On ne l'ajoutera qu'à la fin.

Dans le même Nordeste, mais celui de l'intérieur, non du littoral, la cuisine fait surtout appel à la viande sèche, aux abattis et au caramel, agrémentés, si l'on peut dire, de farine de manioc. Dans le Minas Gerais, on vous servira le *tutu*, un gros plat de haricots, de saucisses, de graisse de

porc, d'oignons, accompagnant une viande qui peut être du porc, du bœuf, du tatou ou du cutia. Le poulet, que les Brésiliens ont longtemps dédaigné, est aujourd'hui consommé en masse. Chaque région a sa recette. Le *xinxim de galinha* mélange poule, crevettes, cacahuètes, cajous et tomates. Le *virado* est un gros poulet découpé en morceaux agrémenté de nombreux adjuvants, citron vert, ail, oignons, huile d'olive, tomates bien mûres, laurier et, ça va de soi, un peu de farine de manioc.

Depuis quelques années, on voit se multiplier dans tout le Brésil des restaurants de viandes. Ce sont les *churrascarias*. Celles-ci confirment que la viande produite dans ce pays est non seulement abondante et variée, mais encore d'une belle qualité. Les Brésiliens, qui sont de gros vantards, comme les Français, précisent que leurs bœufs et leurs cochons sont les meilleurs du monde. C'est possible. Reconnaissons en tout cas que la viande brésilienne est de premier choix. Les *churrascarias* l'attestent. Toutes les viandes imaginables y sont cuites à la broche, après quoi, enfilées sur de longues épées, elles sont présentées aux clients par des serveurs habillés en maréchaux bariolés ou en chambellans et probablement sortis d'une école de la commedia dell'arte.

La cuisine amazonienne mériterait un chapitre. Scrupuleusement fidèle à ses origines indiennes, elle fait souvent appel aux poissons du grand fleuve – la *caldeirada* est une exquise bouillabaisse de *pirarucu* ou de *tambaqui*. Je garde un souvenir enchanté d'un *casquinho* de *caranguejo*, consommé sur les bords du fleuve, à Belém, un crabe avec oignons, citrons et farine.

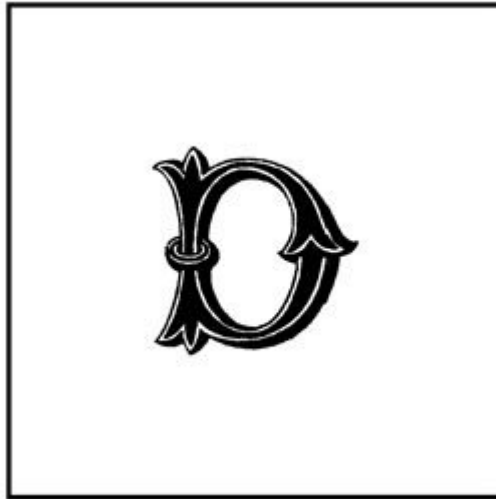
L'Amazonie a-t-elle inventé le barbecue dont nous attribuons généralement la paternité aux flibustiers de l'île de la Tortue ? Alain Gheerbrant en avance l'hypothèse, dans son livre : *L'Amazone, un géant blessé* (Gallimard, « Découvertes »). « En saison sèche, lorsque les rivières sont au plus bas, les Indiens installent des barrages de roseaux tressés, en amont desquels ils écrasent des bottes d'herbes aux pouvoirs soporifiques. Les poissons s'endorment et le courant les entraîne, ventre en l'air, jusqu'au barrage, où il ne reste qu'à les ramasser, par pleins paniers. C'est la pêche au *barbasco*, du nom de la plante employée. Elle est à l'origine de l'invention de longues claies de bois vert, installées au-dessus des brasiers, sur lesquelles les Indiens font griller et fumer les provisions de poissons constituées à cette occasion, pour les mauvais jours de la saison des pluies où le gibier devient rare. Pécaris et tapirs, capturés lors des battues, sont

dépecés et préparés de la même façon. Cet appareil se nommait *barbacoa* chez les Indiens d'Haïti auxquels les Espagnols l'empruntèrent ; c'est notre *barbecue*, beaucoup plus américain donc qu'on ne l'imagine, et ce fut le *boucan* des boucaniers. »

On ne saurait évoquer la gastronomie brésilienne sans rendre hommage à la *caipirinha*. Ce cocktail adoucit la cachaça, qui est un alcool de canne à sucre aussi râpeux que la langue du diable. La *caipirinha* ajoute à la cachaça, du citron, du sucre et de la glace pilée en fragments minuscules. Le mot *caipirinha* fait allusion à l'origine de ce cocktail : le *caipira* est le paysan mal dégrossi et un peu ahuri. Nous dirions le « plouc » ou le « péquenaud ». Voilà sans doute pourquoi la *caipirinha* fait aujourd'hui les délices des palais les plus raffinés de la vieille Europe.

[1](#)- Oscar Niemeyer, *Les Courbes du temps. Mémoires*, Gallimard, 1999.

[2](#)- In *Racines du Brésil*, traduit du portugais par Marlyse Meyer, Gallimard, 1998.



Da Silva, Chica

Voici une femme du Brésil baroque. Elle s'appelle Chica da Silva ou Xica da Silva. Sa vie est comme un conte. Elle est esclave et elle est noire. Son amant est un Blanc et il est très riche. Très soumis également. Un jour, Chica da Silva dit qu'elle regrette qu'il n'y ait pas de lac dans les montagnes rugueuses de Minas Gerais car elle aime la mer et son âme est romantique. Aussitôt, son amant fait creuser un lac. Il lui offre un bateau qui peut recevoir vingt personnes.

Nous sommes au XVIII^e siècle. Chica da Silva apparaît dans l'intérieur du Brésil, à distance des plages, dans cette zone très rude que les premiers conquérants avaient évitée et qui est devenue le Minas Gerais (les Mines

générales), après que des *bandeirantes* paulistes eurent découvert, en 1694, que les mines de fer dont sont farcies ces montagnes contiennent de l'or. La nouvelle s'est vite répandue. Le Brésil s'ébroue. Deux siècles avant le Klondike, une ruée vers l'or affole cette région. Des va-nu-pieds, des vagabonds, des déshérités affluent. Ils sont suivis de trafiquants et puis de courtisanes, de nababs et d'entrepreneurs. Des villes naissent. Elles portent des noms de minéraux. C'est la moindre des grâces puisque l'opulence du lieu tient à sa géologie. Le nom de la capitale, Ouro Preto (« Or Noir »), associe le fer et l'or. Des fortunes se font, roulent et se perdent. Après le cycle du sucre commence celui de l'or.

Chica da Silva naît un peu plus tard, entre 1732 et 1735, à Tijuco (aujourd'hui Diamantina) ou bien dans la cité de Serro Frio. Elle meurt en 1792, l'année où, dans cette même région du Minas, le leader de l'Inconfidência mineira, le révolutionnaire Tiradentes, est condamné à mort, démembré et fusillé. Première incertitude : d'après certains documents, Chica aurait vécu jusqu'en 1796.

Sur la vie de Chica da Silva, les témoignages abondent mais ils se contredisent au point de s'annuler et la figure de cette femme demeure floue. Nous ne saurons jamais si elle fut une mère exemplaire, une romantique ou bien une courtisane impudique dont le corps inassouvi sut asservir l'homme le plus riche du siècle de l'or, le fermier des impôts du district de Tijuco, João Fernandes de Oliveira. Chica est une anguille. Elle glisse entre nos doigts comme une caresse, comme une eau vive. Elle est plus éclairée qu'aucune femme de ce temps et elle va dans les ombres.

Ces obscurités servent à sa gloire. Dans sa vie posthume, elle déploie la même agilité, elle se livre aux mêmes dérèglements que dans sa vie réelle. De son vivant, elle avait nourri une légende dorée, une *success story*, dont on se repassait les images dans les noires montagnes du Minas. Ensuite, au XIX^e siècle, des journalistes, des archivistes tentent de faire le tri entre le fantastique et le réel. Chica da Silva change alors de statut. Elle devient une énigme de l'histoire. Mais les portraits que dressent ces chercheurs sont si ridicules que Chica da Silva revient à sa première condition, celle de mythe. Chica est réelle et imaginaire ensemble.



Aujourd'hui, chacun possède sa Chica da Silva. Elle est souple. Elle se prête à toutes les admirations. Des femmes célèbrent la puissance de cette mère irréprochable. D'autres la voient comme une sœur des féministes, comme une révolutionnaire qui a ébranlé d'un seul coup trois pouvoirs : le pouvoir mâle, le pouvoir esclavagiste et le pouvoir blanc. Les hommes sont plus candides. Quelques-uns détestent son immoralité, sa luxure et ses cupidités. La plupart cependant se contentent de convoiter à perpétuité le corps noir de Chica. Ils en sont malades. Ils aimeraient bien savoir comment cette femme s'y prenait pour enchanter ses amants et les réduire à sa merci. On pourrait composer un *Kama-sutra* occidental et monumental si l'on mettait bout à bout toutes les procédures érotiques qui ont été prêtées à Chica da Silva, depuis deux siècles, par ses adorateurs.

*

Chica est la fille de Francisca da Silva (ou de Maria da Costa), une esclave de la Bahia née en Côte-d'Ivoire, et d'un Espagnol, ou d'un Portugais, nommé Antonio Caetano de Sá. Jeune fille, elle est vendue comme esclave à un médecin, Manuel Pires de Sardinhas, qui fut éduqué en Europe et possède des propriétés dans le Minas Gerais. Chica a juste le temps de lui donner un enfant et elle est revendue à José da Silva e Oliveira

Rolim, dit le *padre* Rolim. Ce *padre* Rolim n'est pas du beau monde : plus tard, il vivra avec une des filles de son ancienne esclave.

Chica est une femme pressée. À vingt et un ans, elle change encore de maître. Elle a de la chance. Elle tombe sur João Fernandes de Oliveira que le vigoureux Premier ministre de Joseph II, le marquis de Pombal, vient de nommer fermier des impôts du district de Tijuco. C'est un bon métier. Des milliers de diamants passent entre les mains de João Fernandes de Oliveira, et parfois ne passent pas tout à fait, si bien que ce notable sera bientôt plus riche que le roi du Portugal.

Chica ne se marie pas avec le fermier des impôts, mais elle lui donne beaucoup d'enfants. En quinze ans de vie commune, elle a quatre fils et neuf filles, presque un bébé par an, tous en bonne santé et tous enregistrés à leur baptême comme enfants de João Fernandes de Oliveira, procédure inhabituelle en un temps où les bâtards d'un homme blanc et d'une femme esclave ne portaient jamais le nom du père. En 1770, João Fernandes de Oliveira est appelé à Lisbonne car l'Administration royale pense qu'il serait prudent de mettre le nez dans ses comptes. L'Administration royale avait raison. Les amants se séparent.

Chica garde la propriété de Tijuco. Elle mène grand train. Quand elle se rend à l'église, couverte de bijoux, elle est accompagnée d'une bande de métisses extrêmement voyantes et qui font du volume. Parfois, Chica préfère prier dans sa chapelle particulière de Santa Quinteria. Cette solide position mondaine n'empêche pas Chica de s'occuper de ses enfants. Elle leur assure la meilleure éducation. Les filles suivent les cours du *Recolhimento das Macaúbas*, une école *select* réservée aux enfants de l'aristocratie blanche, une sorte de Couvent des oiseaux. Là, elles apprennent à lire, à écrire, à compter, à broder et à se marier. Quelques-unes des filles de Chica choisissent la vie religieuse.

Chica meurt en 1792 – ou en 1796. Elle est enterrée dans l'église de São Francisco de Assis, ce qui représente un nouvel exploit. En général, pour avoir droit à cette église-là, il faut être blanc et riche. Ces funérailles distinguées réussissent à la dépouille de Chica : le journaliste Antônio Torrès nous apprend que, quelques années après sa mort, le corps de Chica da Silva était intact. Il avait conservé « *a pele seca e negra* » (« la peau sèche et noire »).

Cette « peau » incorruptible intrigue. Pareille faveur est généralement réservée à des personnes de haut lignage, à quelques saints triés sur le volet,

à des guerriers fracassants, à des prophètes ou à des anachorètes, à des rois de cœur ou de pique, à des Belles au bois dormant. Qu'une esclave noire du Minas Gerais et courtisane impudique au surplus bénéficie de cette grâce s'explique mal. L'historien allemand Ernst Kantorowicz nous fournit la clef de ce mystère. Kantorowicz nous a appris que les monarques européens, les Capétiens, les Habsbourg, ont l'habitude d'avoir deux corps : un corps de passage qui est une simple guenille promise aux aléas du sépulcre, et un « corps radieux, immortel et inaltérable ». Chica da Silva est une reine. Elle a deux corps.

Le premier corps de Chica, son corps habituel, son corps putrescible, est celui d'une femme méritante, convenable et bien élevée. Sa biographie est édifiante. Elle déroule la vie d'une simple esclave noire du XVIII^e siècle au temps de l'or. Certes, Chica fut plus dégourdie qu'une autre puisqu'elle devint la compagne d'un des grands du royaume, mais cette ascension sociale fulgurante n'a pas gâté sa modestie et cette mère féconde fut sans reproche.

Pourtant, sous cette image attendrissante, une autre se devine. Il suffit de gratter un peu le joli tableau et l'on voit monter du fond de la toile des couleurs différentes, un autre corps, celui d'une courtisane fantastique qui prit possession de son maître et le soumit à ses désirs fous.

Son besoin de fêtes, de plaisirs et de triomphes était sans limites. Comme son amant était très épris et très riche, elle l'obligea à construire un palais de vingt et une chambres, entouré d'un jardin luxueux dans lequel furent plantées à profusion des fleurs importées des contrées les plus exotiques, y compris de l'Europe. Des ingénieurs furent appelés à Diamantina. Ils créèrent des cascades artificielles, comme à Versailles.

La jeune femme avait un regret. Elle aurait aimé que la province de Minas fût au bord de la mer. Elle le dit à son amant. L'amant dit que c'est une question de géographie. Chica n'est pas contente. Elle objecte que les géographies, ça se modèle et se remodèle. João Fernandes de Oliveira prend l'affaire en main. Des esclaves creusent un lac. Sur ce lac, on fait flotter une caravelle, le bateau des « grandes découvertes ». Chica aime bien son bateau. Elle offre des fêtes galantes à l'aristocratie locale. Chaque soir, tandis que s'allument les feux d'artifice, on embarque pour Cythère. Dames et chevaliers, robes volantes et escarpins, jabots et dentelles tourbillonnent sur les gazons tandis que des orchestres d'esclaves postés sous les feuillages interprètent les musiques baroques du Minas. La nuit est éblouie. Dans un

superbe théâtre que fait édifier son amant, Chica offre à ses amis des spectacles que viennent jouer des acteurs célèbres accourus de Rio de Janeiro.

À ce point, on admire l'énergie de Chica. Voilà une femme qui a un enfant chaque année, qui s'occupe de leur éducation, dirige une *fazenda*, plie le corps de son amant à ses ardeurs, édifie un palais, fabrique un lac dans une montagne, commande des feux d'artifice et trouve le temps de gérer une armée d'esclaves, de produire des fêtes, de faire ses dévotions dans les meilleures églises et de régner sur l'aristocratie de l'or.

Avec son contrôleur de diamants, elle se conduit en cruelle. De João Fernandes de Oliveira, elle fait sa distraction. Elle lui tient la bride courte. On l'appelle Chica Mandona, ou mieux « *Xica que mande* » (« Chica qui commande »). Détenait-elle un philtre ? Connaissait-elle des onguents et des poudres, des alchimies et des abracadabras, des obscénités épuisantes, des tours de sein, des caresses à mourir de honte, des magies blanches ? Quel était-il, le secret de cette amante superlative ? Depuis trois siècles, de nombreux limiers se sont lancés sur la piste de ce Graal.



Faut-il s'en remettre à sa beauté ? Les témoignages divergent. Ses contemporains la voient belle comme une nuit. Ils disent que sa peau était de l'ambre et de la soie. Pourtant, son premier biographe n'est pas de cet avis. Il casse la petite boutique de nos rêves. Ce biographe est un avocat, Joaquim Felício dos Santos, qui fut chargé, un siècle après la mort de Chica, de mettre de l'ordre dans la succession du contrôleur de diamants. Joaquim fit une longue enquête. Dans la propriété de la petite-fille de João Fernandes de Oliveira et de Chica da Silva, il consulta à loisir tous les documents de la

famille et tous les témoignages du temps. En 1868, il publie ses conclusions dans *Memórias do Distrito Diamantino*. Le diagnostic est impitoyable : « *Chica da Silva era uma mulata alta, corpulenta, boçal e careca* » – « une mulâtre grande, grosse, bête et chauve » (le mot *boçal* n'est pas choisi au hasard. On le traduit par « grossier », « ahuri » ou « inculte », et il est communément réservé à ceux à peine débarqués d'Afrique qui ne parlent pas encore le portugais).

Le livre de Joaquim Felício dos Santos fit de la peine aux admirateurs de Chica. Il humiliait leurs souvenirs. Il les laissait interdits : qu'est-ce qu'ils allaient bien pouvoir faire, dans leurs nuits blanches, avec la chair grasse de cette Noire stupide et avec sa tête chauve ? Heureusement, après un moment de désarroi, ils se sont mutinés. Ils ont contre-attaqué. Le témoignage de Joaquim Felício ne tenait pas debout. Comment cette grosse dame sans cheveux eût-elle pu réduire son amant, le puissant contrôleur de diamants, à la condition de pantin ? Pas de doute : l'avocat Joaquim en avait menti. Il écrivait un siècle après la mort de Chica, au XIX^e siècle, à une époque où l'émancipation prochaine des esclaves irritait le racisme de la bourgeoisie brésilienne. L'avocat Joaquim dos Santos détestait les Noirs. Il fallait que Chica fût abominable.

*

La renommée de Chica da Silva survécut aux mauvaises manières de l'avocat Joaquim dos Santos. Même, elle en fut magnifiée. Admettons, disaient non sans subtilité les dévots de Chica, que cette femme fût grande, grosse, bête et chauve. Mais alors, on ne comprend pas que le contrôleur de diamants se soit prosterné devant ce corps un peu immonde et qu'il ait obéi à ses envies. Il fallait que Chica possédât un truc. Tout le Brésil s'est mis à chercher ce truc, de sorte que le témoignage de l'avocat dos Santos a eu des effets inattendus : bien loin de ruiner les prestiges érotiques de la mulâtresse devenue laide, il les a poussés au comble.

Dès lors, le corps extraordinaire de Chica, comme celui des anciens rois thaumaturges de Kantorowicz, s'est trouvé coupé en deux. Il y avait ce corps périssable, sombre et difforme, dont parlait l'avocat Joaquim Felício dos Santos. L'autre corps, le corps essentiel, le corps érotique, l'invulnérable corps de la reine, lui, demeure intouché et il est indemne des flétrissures de la mort. Ses séductions augmentent à proportion des luxures

que des millions de dévots lui prêtent. C'est un corps infini, insaisissable, en métamorphose toujours, et innombrable. Chica est à la fois la « servante au grand cœur » et la « sorcière aux flancs d'ébène » de Baudelaire. Chica est une femme de nuit et d'or.

*

Les écrivains français ne croisent guère les chemins de Chica da Silva. Claude Lévi-Strauss ne l'a pas repérée, mais Blaise Cendrars ne pouvait pas la louper. Il s'est jeté sur elle. Il avait entendu parler d'elle en 1924, quand il fit une excursion dans le Minas Gerais avec ses amis modernistes, spécialement Paulo Prado. Il en parle dans une lettre à son ami t'Serstevens en 1945. Il est en transe. Comme toujours, le souci de la vérité ne l'étouffe pas. Ce qui lui plaît, dans le destin rocambolesque de la femme noire, c'est que tout y est double, à moitié réel, et que sa vie borde l'imaginaire. Il peut puiser à pleines mains dans ce stock de dépravations, de noblesse, d'excès, de tendresse et de faste. Mais Cendrars ne ment pas. Cendrars est juste généreux. Il n'invente pas. Il complète la fable. N'avait-il pas écrit jadis un poème magnifique sur le Transsibérien dans lequel il n'était jamais monté ? Pourquoi se fût-il gêné avec cette courtisane dont l'existence est avérée mais dont la mémoire est à demi effacée, là-bas, dans son siècle d'or, entre le songe et le désir ?

Il commence par se tromper de nom. Il ne parle pas de Chica da Silva mais d'une certaine Monia Florestão. Mais peut-être Chica usait-elle de plusieurs patronymes. Ensuite, il met les bouchées doubles. Il raconte les frasques au bord du lac. Il les améliore. Douze bayadères se prélassent sur le navire avec la femme noire. Les fonctionnaires de Lisbonne s'énervent et donnent l'ordre d'interrompre le bal mais le contrôleur de diamants envoie aussitôt au roi du Portugal une lettre accompagnée d'un diamant de sorte que le roi de Lisbonne pardonne. Les deux amants passent une nouvelle couche d'or sur la façade de leur palais, après quoi ils peuvent recommencer à forniquer et Cendrars ne s'en plaint pas.

*

En 1976, un beau film ressuscite Chica da Silva. Il est réalisé par Carlos Diegues. De l'esclave noire, Diegues subit la fascination à son tour. Il ne

lésine pas sur les fêtes, le lac, les délires et le luxe, mais il fait de la courtisane une figure de la lutte sociale et raciale. Le pouvoir érotique de Chica est un pouvoir politique. Son corps de Noire domine le corps du Blanc, domine donc le roi de Lisbonne lui-même en la personne de son représentant. Éros est un dieu noir. Chica profite de la haute position où sa luxure l'a portée pour aider les humbles et les Noirs. Elle protège les esclaves fugitifs. Comme elle ne fait pas les choses à moitié, elle fonde un couvent dans lequel elle les abrite. Elle recueille également dans ce lieu José, un jeune homme acquis aux idées révolutionnaires. Le Portugal se fâche. Il dépêche le comte de Valadarès qui emprisonne João Fernandes de Oliveira, l'amant de Chica. La courtisane échappe aux argousins. Elle court à son couvent et fait l'amour avec le jeune José.

*

Ce film est-il fidèle à la vérité de Chica da Silva ? La question est vaine : à mi-chemin du réel et du songe, Chica da Silva fut tour à tour, au fil des siècles, une diabolique ou une sainte, une révoltée ou une frivole, une putain ou une dévote, une Pompadour ou une Louise Michel. Elle est surtout une des figures de l'inconscient brésilien.

Quand ils débarquent sur la Terre de la Vraie Croix, en 1500, les marins avisent ces jeunes femmes indiennes très nues, très belles, très semblables à l'âge d'or, et qui courent sur les plages. Elles sont candides. Elles sont voluptueuses. Les prêtres ne leur ont pas encore enseigné que l'amour est un péché. Plus tard, quand les esclaves africains viendront prendre le relais des Indiens, d'autres femmes hanteront les nuits des Portugais, des femmes noires, voluptueuses et câlines, indulgentes et pleines d'odeurs.

Dans les *fazendas* des impudents planteurs de canne à sucre ou dans les palais des fonctionnaires ou des commerçants, les femmes noires s'occupent des enfants. Elles les aiment. Elles les caressent, les nourrissent, les enivrent de « leur parfum mélangé de musc et de havane ». Elles tiennent le rôle de la vraie mère, de la mère blanche et absente souvent, en attendant de devenir, quand le petit garçon aura grandi, leur initiatrice et leur maîtresse inoubliable.

Comment les odeurs violentes et miséricordieuses de ces Vénus noires, nourrices et maîtresses, ne régneraient-elles pas, même après quelques siècles, sur les violents désirs des Brésiliens ? Chica est une de ces femmes

noires, plus perfectionnée qu'une autre peut-être, mais elle occupe le même lieu introuvable que ses sœurs, le même lieu à la fois absent, interdit, inexistant et vainqueur. Du pouvoir effrayant de sa couleur, de son état et de son sexe, elle use pour conduire un combat au moins politique et peut-être métaphysique. En asservissant le corps du représentant du roi dans le Minas Gerais, n'est-ce pas le pouvoir blanc qu'elle fait esclave ? La chair ténébreuse de Chica da Silva asservit le corps du roi blanc de Lisbonne. Ainsi la négresse Chica da Silva se situe-t-elle au plus secret de la fuyante identité brésilienne, au cœur de ses énigmes, de ses silences et de ses écartèlements : Chica est une femme. Chica est une esclave. Chica est une Noire, et, de tous ces déficits, Chica, par le pouvoir mirobolant de la féminité, se hisse miraculeusement au faîte de la société. Sur l'échiquier renversé, le corps du roi blanc est mat.

*

Mais bon Dieu, c'est quoi, ce truc sexuel de Chica da Silva ? Allez, dites-le-nous à la fin !

Dauphin rose

Les dauphins sont des mammifères de la mer, des cétacés carnivores dont la tête est prolongée d'une sorte de bec. Ils aiment les hommes et le sillage des bateaux. Certains ébénistes des grands siècles façonnèrent des « bras de fauteuil à dauphins ». Au Brésil, on connaît des dauphins roses. Les savants les nomment *Inia geoffrensis*. Les populations les appellent des botos.

Le boto, mammifère de l'ordre des odontocètes, nage dans les rivières d'Amazonie. Il ne manque pas de persévérance car, à l'origine, comme tous les dauphins du monde, il ne pouvait subsister que dans les eaux salées. Mais les mers et les continents n'étaient pas encore fixés et, au miocène, c'est-à-dire entre 24 et 5 millions d'années avant notre ère, l'Amazonie fut noyée d'eau de mer par intermittence. Des groupes de dauphins s'égarèrent dans le Bassin amazonien. Puis, après quelques autres mouvements géologiques, l'eau de mer se retira du Bassin amazonien et les dauphins se

trouvèrent bien dépourvus quand ils constatèrent que leur eau était douce. Ils firent front et s'adaptèrent jusqu'à devenir des cétacés d'eau douce. Les savants nous disent que pareille aventure advint à nombre de poissons de mer eux aussi égarés en Amazonie. Ils réussirent à s'y maintenir et à prospérer, après que les eaux salées se furent retirées.

Aujourd'hui, même si les cours d'eau du Bassin amazonien sont dépourvus de sel, le dauphin rose se porte bien. Il est énorme : 150 kilos et parfois 250 kilos. Près de 2 mètres de long. Il a un cousin beaucoup plus petit, le tucuxi, qui fréquente les mêmes rivières, et qui est un animal charmeur, espiègle et joyeux comme un clown. Les jeunes botos et les jeunes tucuxis s'aiment bien, se recherchent. Ils forment des petites bandes. Sur les plages, ils organisent des parties de cache-cache, comme des chats, comme les jeunes singes de la forêt voisine, comme les jeunes filles de la *Recherche du temps perdu*.

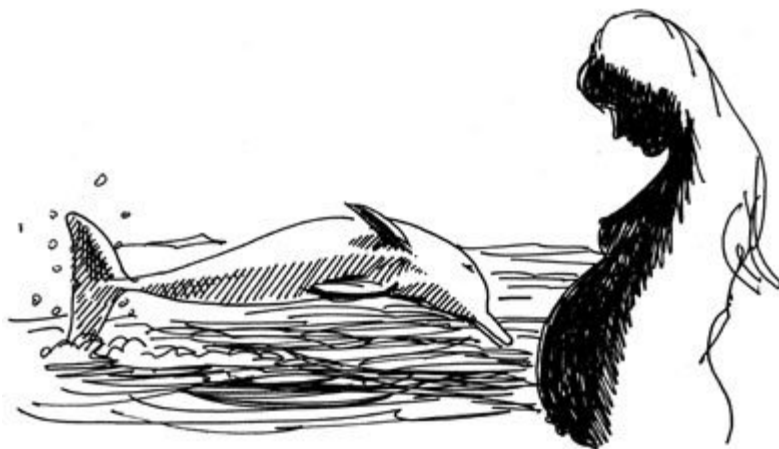
Le dauphin rose est pacifique. Il partage son temps entre les eaux noires, délicieuses, pourrissantes des rivières et la volupté des longs repos sur les plages. Quand il nage dans les eaux brunes, avec sa couleur grise au commencement de la vie, puis rose à l'âge adulte, et d'un blanc de linceul dans son grand âge, on pense qu'on croise un fantôme, un suaïre. Ses nageoires ressemblent à des ailes. Il est très lent.

Six mois par an, à la saison des pluies, il se promène en forêt. Il nage et il patauge doucement dans la vase. Il se faufile entre les branches des arbres noyés. Il grignote les fruits. Cela ne le rassasie pas. Son gros corps a besoin de nourritures plus consistantes. Il chasse les poissons. Quand il en aperçoit un, il l'assomme en émettant des *clic* tonitruants. Si le poisson est cuirassé, ce qui est fréquent, le dauphin rose utilise son rostre comme un marteau-pilon. Il écrabouille et il bouffe. Ses nourritures préférées sont le piranha et surtout le poisson-chat.

L'homme n'a rien à craindre. Le dauphin, même s'il est souvent caché dans les eaux ou dans les selves inondées, aime la compagnie des humains. Comme son cousin d'eau de mer, il est serviable. Il sauve les pêcheurs tombés à l'eau. Il est taquin. Il vole les pagaies des pirogues pour faire marronner les marins. Le soir, il devient un homme et il se promène sur les plages vêtu d'un costume blanc et coiffé d'un beau chapeau. Il fait le gandin car il aime séduire les femmes. Quand une d'elles succombe à ses simagrées, il retire son chapeau, s'incline et emmène la jeune fille sous les eaux, dans son palais de conte de fées.

Les obsessions sexuelles du boto sont avérées. J'en porte témoignage. Un soir, sur la rivière Machadinho, des amis brésiliens m'ont proposé d'en voir quelques-uns. Nous nous sommes rendus sur une *varzea*. Il a plu beaucoup. Après la pluie, quelques dauphins roses sont apparus. Ils nous ont un peu regardés et ont plongé. Nous ne les intéressions pas. La plage est redevenue vide. Nous avons décidé de partir. À ce moment, un groupe de jeunes filles est arrivé. Elles étaient jolies et bavardes. Nous nous disposions à leur faire un doigt de charme mais les botos ont été plus performants que nous. Cinq d'entre eux sont sortis de l'eau. Un pour chaque jeune fille. Ils se sont hissés sur la plage. Les jeunes filles ont poussé des cris.

Aussi aimable qu'il soit, le boto est responsable de beaucoup de drames. Les hommes d'Amazonie sont jaloux du boto. Dès qu'ils perdent de vue leur amie ou leur épouse, ils comprennent qu'un dauphin rose a passé par là et qu'il fait l'amour avec elle dans ses humides propriétés. Ils y trouvent occasion de battre un peu leur femme. À quelque chose malheur est bon. D'autres fois, le boto rend au contraire de bons services aux femmes amazoniennes. Si une jeune fille se trouve enceinte brusquement et sans savoir d'où le coup est parti, parce qu'elle n'a pas bonne mémoire, elle met ça sur le dos du boto. J'ai connu plusieurs Amazoniens ou Amazoniennes qui étaient des enfants de boto. Ils en tiraient vanité, un peu comme, en Islande, plusieurs jeunes filles m'ont dit qu'elles devaient la vie aux amours sulfureuses, au XIX^e siècle, d'une dame islandaise et d'un des pêcheurs de morue de Pierre Loti.



Un riche folklore s'est développé autour des fortunes érotiques du boto. À São Sebastião, dans le Sud, une association culturelle recueille tous les contes relatifs au dauphin rose. Des dames vont dans les villes de ce littoral et racontent les histoires du boto. J'ai assisté à une de ces séances. Les conteuses mettaient beaucoup d'âme à rappeler les amours bizarres du dauphin rose et les zizanies que sa passion des femmes occasionne dans les familles, parfois jusqu'à la troisième génération. Ces conteuses étaient des dames cultivées, des bourgeoises au chaste maintien, des chrétiennes strictes. Je les ai observées pendant qu'elles racontaient leurs horreurs. Elles étaient très gaies. Leurs visages luisaient.

Le boto est intelligent. Il est vrai que s'adapter à une eau douce quand on est un animal de l'eau salée, cela suppose de la jugeote. Le cerveau du dauphin rose est préhistorique mais extrêmement gros et lourd. Il est presque deux fois plus volumineux que celui de l'homme.

Debret, Jean-Baptiste

Sur le Brésil colonial, nous disposons d'un témoignage exceptionnel : les aquarelles du peintre français Jean-Baptiste Debret qui, au début du XIX^e siècle, de 1816 à 1831, dessina les figures de ce pays et leur donna couleurs, vérités et grâces.

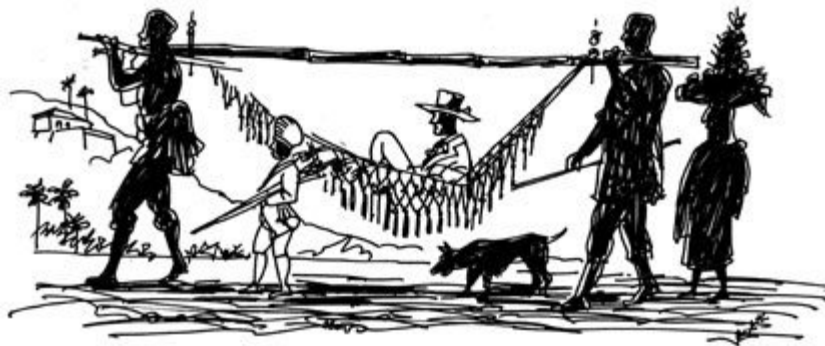
Avant Jean-Baptiste Debret, le Brésil formait un objet mal identifié, exotique autant qu'un anaconda, dégoulinant d'inconnu, à peine au monde et comme un mirage. Lisbonne n'entreprenait rien pour le faire connaître. Au regard des monarques portugais, la curiosité était un défaut non seulement vilain mais aussi lourdement puni, surtout si cette curiosité venait d'un étranger. Le Brésil ne distribuait guère d'images de ses splendeurs ou de ses hontes. De ses animaux et de ses arbres, de ses bruits et de ses chagrins, il ne laissait rien filtrer. « Circulez, il n'y a rien à voir ! » Les peuplades et les sociétés qui l'habitaient étaient confinées dans les coulisses du monde. Elles n'avaient pas accès au devant de la scène.

Il faut attendre le début du XIX^e siècle pour que le secret soit levé. Le roi du Portugal et sa Cour, chassés par Napoléon, débarquent à Rio de Janeiro. Le rideau s'ouvre et le théâtre se déploie. Il grouille d'acteurs, de

metteurs en scène et de souffleurs. C'est à ce moment-là que le peintre Jean-Baptiste Debret arrive à Rio, armé de ses tubes de peinture et de ses crayons.

Ses aquarelles nous conduisent dans tous les recoins de la colonie. Elles en montrent les figurants, les vedettes et les seconds rôles : il peint les Indiens nus et chamarrés, en voie de disparition déjà, les esclaves noirs, ceux qui triment dans les plantations de cannes à sucre et ceux qui fuient le pilori et le fouet pour créer ces petits territoires indépendants qu'on appelle les *quilombos*, les esclaves des villes, majordomes ou hommes de peine, sans oublier les femmes noires qui occupent tous les rôles : les unes sont les gardiennes du foyer. Elles régissent les grandes maisons. D'autres sont les confidentes, comme dans les tragédies de Racine ou de Corneille, les complices ou les âmes damnées de leurs maîtresses portugaises, les messagères de leurs troubles, leurs conseillères, et d'autres s'occupent des bébés et des enfants, les caressent de leurs gros seins, les enivrent de leurs tendresses lentes, de leurs odeurs et de leur sensualité. Les plus belles esclaves fornicquent avec les fils du maître de moulin ou du chef de la famille, afin que le grand pays vide se peuple de mulâtres, de métis.

C'est tout ce petit théâtre familial, cruel ou attendrissant que le peintre Jean-Baptiste Debret fixe sur ses toiles avec des couleurs, de la malice et de la poésie, sans pourtant négliger la précision, la justesse et une extrême fidélité au réel. Les planches de Debret sont accompagnées de commentaires. Elles nous donnent à connaître les dernières lueurs d'une société coloniale, paternaliste et impitoyable, bientôt finie.



Jean-Baptiste Debret est né à Paris en 1768. Après de bonnes études au collège Louis-le-Grand, il apprend le métier de la peinture chez son cousin Jacques-Louis David, « premier peintre » de Bonaparte (*Bonaparte au mont*

Saint-Bernard, Le Sacre de Napoléon). Comme son maître, J.-B. Debret prend feu pour la Révolution, assiste à l'exécution de Louis XVI, et, plus tard, se dévoue à Napoléon. Il peint son idole sur quelques champs de bataille – *Napoléon à Tilsitt, Harangue de Napoléon aux Bavarois...* Ses tableaux sont corrects, d'une bonne facture classique, dans le style grandiose du temps.

Napoléon eût-il vaincu à Waterloo, Jean-Baptiste Debret fût resté un peintre inutile. Il eût ajouté des batailles à des batailles. Son œuvre n'encombrerait pas nos mémoires. Mais Napoléon tombe. Le monde devient un opéra déserté. Jean-Baptiste Debret n'a plus le goût de vivre. Un autre malheur l'accable : son fils unique meurt à l'âge de dix-neuf ans. C'est un homme fourbu de douleur qui accepte alors de se rendre au Brésil. Avec une dizaine d'autres artistes, il quitte Le Havre le 22 janvier 1816. Le groupe a mission de fonder à Rio de Janeiro un Institut des beaux-arts. Parmi les compagnons de Debret, citons Nicolas-Antoine Taunay, peintre de paysages, Auguste-Marie Taunay, sculpteur, Charles-Simon Pradier, graveur en taille douce, François Ovide (mécanicien), le musicien autrichien Sigismond von Neukomm.

Là-bas, sous les tropiques, et parce que sa mission lui enjoint de mettre en images l'histoire du Brésil, un nouveau Jean-Baptiste Debret se déclare. Autant ses fresques napoléoniennes étaient convenues et empesées, autant les croquis très soignés, très scrupuleux qu'il donne du peuple brésilien sont légers, malicieux, délicats et tout en primesaut. La finesse du trait et l'éclat des couleurs en font des chefs-d'œuvre. Les trois volumes de Debret sont publiés à Paris, chez Didot, entre 1834 et 1839, sous le titre *Voyage pittoresque et historique au Brésil*.

Longtemps, ce trésor fut mal connu. Récemment, les éditions Chandeigne ont réédité le chef-d'œuvre de Debret. Les trois livres sont un régal. Leurs images sont simples et espiègles. On dirait qu'elles bougent. Un Brésil perdu monte vers nous. Les croquis de Debret sont frais et agiles. Une bande dessinée et presque un dessin animé défilent dans les lumières blanches d'une lanterne magique.



Le premier volume est consacré aux indigènes, aux « sauvages ». Il s'ouvre sur l'effigie d'un homme majestueux et d'une femme majestueuse de la tribu des Kamacans, population « retirée dans la profondeur des sombres forêts ». « Leur teint est d'un brun jaunâtre foncé, commente Jean-Baptiste Debret, qui n'exclut pas un physique assez généralement beau. Robustes et musculeux, ils vont entièrement nus [...] ils portent la chevelure longue et tombante jusqu'aux hanches. »

Plus loin, une scène de western est accompagnée de cette explication : « Les postes [militaires] font des battues dans la forêt, pour la sûreté des cultivateurs. Lorsque la patrouille rencontre des sauvages, elle tire deux coups de fusil, et à ce signal, tous les habitants d'alentour, munis d'armes à feu, se rassemblent pour la soutenir. »

Jean-Baptiste Debret se rappelle qu'il fut d'abord un peintre de batailles. Les Indiens le comblent. Quand il dessine une charge d'Indiens à cheval, il se croit à la bataille de Wagram ou au pont d'Arcole. « Les indigènes sauvages nommés Gouaycoursous se trouvent, au Brésil, dans la province de Goiás, sur les rives de l'Uruguay, et s'étendent dans la province de Mato Grosso. Excellents cavaliers, ils se distinguent par leur habileté à dompter les chevaux sauvages qui paissent en liberté dans les plaines de cette partie de l'Amérique ; ils les prennent au lacet (*laço*), les brident, les montent, et aussitôt s'élancent avec eux vers les lacs et les rivières, au milieu desquels ils les fatiguent en les tenant toujours enfoncés dans l'eau presque jusqu'au poitrail. Bientôt exténué des fatigues de cette lutte inégale, qui, pour la première fois, le force à reconnaître un maître, l'animal sort de

l'eau tout écumant de sueur, et dans son épouvante du poids inconnu qui le charge, il obéit au moindre mouvement du cavalier. »

Un tableau accompagne le chapitre sur ces Indiens cavaliers et guerriers. Il a le mouvement des épopées de John Ford ou Raoul Walsh. Debret ajoute des explications techniques : « Leur tactique est de rassembler une troupe assez nombreuse de chevaux sauvages, qu'ils lancent en avant sans cavaliers, en se mêlant aux derniers coureurs. Mais, pour se dérober à la vue de l'ennemi, ils imaginent une ruse qui, à elle seule, donne une idée de leur souplesse et de leur dextérité à cheval : chaque cavalier, uniquement appuyé du pied droit sur son étrier, saisit la crinière de la main gauche, se tient ainsi suspendu et couché de côté, le long du corps de son cheval, et conserve cette attitude jusqu'à ce qu'il soit à portée de la lance ; il se relève alors sur sa selle et combat avec avantage au milieu du désordre causé par cette charge tumultueuse. »

Suivent quelques considérations ethnologiques : « Commerçants et guerriers, ils sont encore agriculteurs ; et, parmi les produits qu'ils tirent de la culture, on doit signaler le coton, qu'ils emploient avec une habileté remarquable pour fabriquer les étoffes dont ils se vêtent.

« Toutes les femmes s'occupent de tisser, et font également preuve d'adresse dans le travail de l'aiguille.

« Une bizarrerie assez remarquable, c'est que, malgré leur civilisation avancée, ils ont conservé l'habitude du tatouage. »

Jean-Baptiste Debret ne néglige pas les Indiens civilisés, les Guaranis, qu'il rencontre dans les bourgades du Sud, les « évolués ». Avec un brin de moquerie, il croque un Indien engoncé dans un beau costume de velours bleu à boutons dorés, le col ouvert sur une magnifique chemise blanche rehaussée d'un gilet jaune et d'une énorme cravate. Cet homme majestueux est un Monsieur Prudhomme des antipodes. Il est coiffé d'un foulard coloré surmonté d'un chapeau noir à vastes bords. À son côté, une lourde matrone, un chapelet pendant sur le ventre, et qui pourrait se rendre à la messe du dimanche dans une paroisse de la province française. Commentaire surprenant de Jean-Baptiste Debret : ces deux sauvages conservent, à cause de l'influence des jésuites, « des restes de connaissance industrielle ».

Le reportage de Jean-Baptiste Debret se poursuit dans les volumes suivants. Il nous initie à une autre variété de sauvages, des sauvages noirs, et Debret, homme des Lumières, ne cache pas sa compassion pour ces hommes et ces femmes fourbus. Il s'indigne. D'autres aquarelles montrent au contraire des Noirs, sinon heureux, du moins apaisés. « On voit tous les jours, grâce à la beauté de cet heureux climat, les négresses réunies au bord du même ruisseau limpide, occupées à couler la lessive en plein air près de celles qui savonnent le linge, mais d'une manière infiniment économique, ne se servant pour cela que de végétaux savonneux, tels que la feuille de l'aloès. Les blanchisseuses brésiliennes, du reste infiniment plus soigneuses que les nôtres, tiennent à honneur de renvoyer le linge non seulement bien repassé et arrangé avec ordre dans une corbeille, mais encore parfumé de fleurs odoriférantes, telles que la rose des quatre saisons, le jasmin et la *sponga*. »

Jean-Baptiste Debret ouvre une fenêtre sur l'intimité des familles, sur la condition des domestiques noirs, leurs travaux et leurs jours, la vie quotidienne des *fazendas*, des moulins ou des palais. Même les gravures cocasses portent témoignage, le plus souvent critique, sur la manière dont les Noirs sont traités. Une de ses aquarelles montre un notable portugais, bottes brillantes, redingote beige et bicorne sur la tête, qui est descendu de cheval en vue d'uriner contre le mur d'une maison. La « touche » Debret, c'est qu'un esclave respectueux tient d'une main la bride du cheval et de l'autre un vaste parapluie mauve qui permet au maître de pisser en plein air sans souffrir des ardeurs du soleil.

Délicieuses aussi sont les gravures qui montrent les spectacles de la vie quotidienne : un Blanc est en train de demander ses tarifs ou ses spécialités à une « Vénus noire ». Une chaise à porteurs entièrement fermée avance dans les ruelles. Debret commente : « La *caderinha* représentée ici est celle d'une personne riche et de bon ton qui se fait porter par ses esclaves en livrée. Elle tient ses rideaux fermés, mais se ménage la possibilité de se faire voir, en entr'ouvrant celui qu'elle tient assujetti avec sa main. »

Même les femmes blanches de petite condition disposent d'une collection d'esclaves, comme en témoigne une scénette ainsi légendée par Debret : « Une mère de famille d'une médiocre fortune dans son intérieur [...]. La femme de chambre, négresse, travaille, assise par terre aux pieds de madame [...]. À sa droite, une autre esclave est également occupée à un

travail d'aiguille. Du même côté, s'avance le *molèque* (jeune homme) apportant l'énorme verre d'eau. »

Certaines « choses vues » de Debret se lisent comme d'après dénonciations de l'esclavage. Il dessine les Noirs avec tendresse et compassion. « Tout pèse au Brésil sur l'esclave nègre, dit-il. Sans passé qui le console, sans avenir qui le soutienne, l'Africain se distrait du présent en savourant à l'ombre des cotonniers le jus de la canne à sucre et comme eux, fatigué de produire, il s'anéantit à deux mille lieues de sa patrie, sans récompense de son utilité méconnue. »



L'homme des Lumières, l'admirateur de Diderot, clame son indignation devant les forfaits de l'esclavage. Certaines de ses aquarelles sont violentes. Elles montrent le *feitor* (contremaître), l'implacable *feitor*, s'acharnant sur les nègres. « La victime, commente Debret, conserve une posture immobile et favorable à l'assouvissement de la colère du correcteur, auquel n'osant à peine adresser que quelques cris de miséricorde, il n'en obtient pour réponse qu'un *cala boca, negro* ("ferme ta gueule, nègre"). »

Peintre philosophe, pédagogue et parfois donneur de leçons, Debret, après qu'il est revenu en France, inscrit sa mission brésilienne dans l'histoire de la civilisation. Aux Français, et surtout aux peintres français, il offre des paysages et un « répertoire des thèmes exotiques ». « J'ai voulu apporter aux artistes français une intéressante nouveauté qui fût, en même temps, pour eux, un souvenir de moi [...] Ce souvenir, c'est une collection de dessins, spécialement consacrée à la végétation et au caractère des forêts

vierges du Brésil, que j'offre aux peintres de paysage et d'histoire qui, cherchant un choix de sujets neufs pour l'Europe, puiseraient dans les poèmes portugais et brésiliens des faits historiques du Nouveau Monde, décrits avec autant de verve que de vérité. »

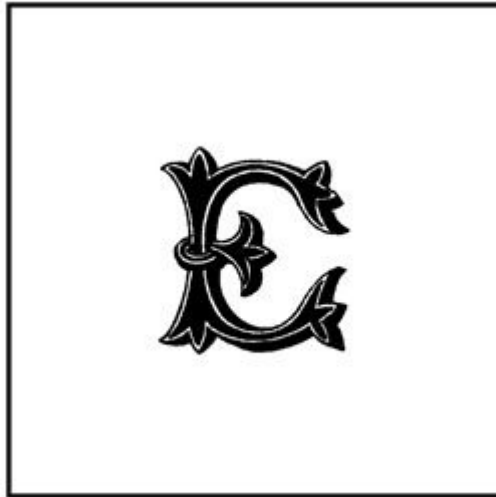
Cette plongée dans l'exotique, le vierge, le pittoresque, le sauvage et le primitif est au service d'une idéologie du progrès. « Je me suis proposé de suivre dans mon œuvre le plan tracé par la logique, c'est-à-dire la marche progressive de la civilisation au Brésil. » Évolutionniste, comme l'était son siècle, Debret a l'ambition de dessiner « le passage de la barbarie à la civilisation », selon la formule de Mario Carelli dans son beau livre *Cultures croisées* (Nathan, 1993).

*

Debret fut-il heureux au Brésil et consolé de ses peines ? L'adaptation à la vie quotidienne du Brésil ne fut pas simple. En 1822 encore, huit ans après son arrivée, il met en garde les peintres français qui voudraient l'imiter. Il le dit, avec drôlerie, dans une lettre à un ami français : « MM. Dédéyan, Gay et un autre artiste se proposaient de venir ici. Je peux leur faire savoir qu'il ne faudrait que vingt-quatre heures de l'ardeur de notre soleil pour en faire trois fous. Je parle ici avec l'impartialité d'un bon camarade. Au reste, qu'ils viennent. Je leur promets d'employer le crédit du Directeur pour les faire entrer à l'hôpital tout de suite. » Les cours qu'il distribue à l'académie des Beaux-Arts ont du succès. Il a une quarantaine d'étudiants. Il les aime et il est aimé de ses élèves. Un de ceux-ci écrit : « Son cours était fréquenté par la jeunesse studieuse amie des arts ; de son école sont sortis tous ceux qui, parmi nous, comptent dans la peinture. »

Les élites européennes de Rio ne sont pas aussi enthousiastes. Ce Français qui vient faire la morale aux maîtres de moulins et aux patriciens de Salvador ou de Recife par le moyen de ses aquarelles est mal vu de la bonne société. Plus intelligent que ses courtisans, l'empereur dom Pedro I^{er} a de l'amitié pour le peintre des nègres, des mulâtres et des indigènes. Après qu'il eut abdiqué, dom Pedro rencontra Jean-Baptiste Debret dans une rue de Paris. Les deux hommes se connaissaient puisque l'ancien empereur avait naguère décoré le peintre de l'Ordre du Christ, le présentant alors comme un « homme vertueux ». Se retrouvant par hasard à Paris, les deux hommes échangent des politesses. Pedro aurait offert, dit-on, sa

maison de Paris au peintre. En France, Jean-Baptiste Debret fut longtemps négligé. Il faut penser que la publication, par les éditions Chandeigne, des trois volumes du *Voyage pittoresque et historique au Brésil* lui permettra de s'évader de ce purgatoire immérité. Au Brésil, en revanche, Debret est glorieux. « Au XIX^e siècle, dit Mario Carelli, Debret va devenir la référence absolue et irremplaçable pour les manuels d'histoire du Brésil. » Aujourd'hui encore, les petits Brésiliens se forment, de leur propre pays, de ses sauvageries et de sa civilisation, l'image fixée sur ses aquarelles par un Français révolutionnaire.



Éden

Nous ne savons toujours pas où est le paradis terrestre. Au commencement, on le signalait en Asie, du côté du matin calme, et vers le lever du Soleil. La Bible le voyait entre l'Euphrate et le Tigre. Le prêtre Jean l'a transporté en Inde. Les eaux de l'Indus et parfois celles du Gange faisaient miroiter ses prairies.

À la Renaissance, le jardin se met en chemin. Il change de continent. Il file vers le couchant. Il franchit des mers. Les grands navigateurs courent après lui. On s'était bien trompé : le jardin des délices ne s'étendait pas à l'est mais à l'ouest. Il s'était caché dans la forêt amazonienne. C'était un

paradis patient : depuis le début du monde, il attendait silencieusement les *conquistadors*.

Christophe Colomb l'exhume aux Antilles. Il annonce la « bonne nouvelle » dans la lettre qu'il adresse à Ferdinand et à Isabelle la Catholique. Il exulte. Il fait savoir qu'il est arrivé « dans un autre monde », dans le « lieu béni où vivaient nos premiers pères ».

Il n'est pas tellement surpris. Il s'attendait à faire une grosse trouvaille. Sa tête était pleine de mirages. Armé des fausses géographies de Ptolémée, il ne savait pas trop sur quoi il allait tomber, mais ce serait de l'extraordinaire. Peut-être allait-il débarquer dans ces îles de la mer océane où les Amazones d'Homère et d'Hérodote se sont établies après un long périple dans le Caucase, en Cappadoce et en Afrique. Ou bien il verrait le pays dans lequel les Cyclopes de l'*Odyssée* se sont réfugiés. Une chose était sûre : il allait prendre pied dans les contrées fabuleuses explorées deux siècles auparavant par Marco Polo, à Cathay (la Chine). Dans ces lointains, il rencontrerait des Chinois, ça va de soi, et des Mongols, mais aussi beaucoup de chrétiens nestoriens et la tribu perdue d'Israël. C'est pourquoi le Génois avait pris le soin d'enrôler dans son équipage un rabbin.

Ce qu'il entrevoit dans l'azur des îles Caraïbes confirme ses rêveries. Normal. Tous les textes sacrés, la Bible, la Kabbale, les gloses et les gribouillis ésotériques placent le jardin des délices à l'est. On objectera que les Antilles sont à l'occident de l'Europe, non à son orient, mais comme la Terre est devenue ronde depuis quelque temps déjà, grâce à Ératosthène et Ptolémée, et comme l'atteste l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly dont Colomb a serré un exemplaire dans son bagage, il était fatal qu'après un certain temps de navigation l'Occident-Extrême ait tendance à devenir un Extrême-Orient. C'est l'avantage des sphères et des cercles. Plus on s'éloigne de l'origine et plus on s'en rapproche. À force de foncer vers l'ouest, on débouche sur l'est et il n'est pas étrange que l'Éden brille dans ces paysages à mystères où le couchant se mêle au levant.



À peine l'heureuse nouvelle est-elle divulguée en Europe qu'un deuxième paradis sort de l'ombre. En 1500, les Portugais arment douze ou treize navires, dont sept caravelles qui touchent, le 23 avril, pour la fête de Pâques, une terre indéterminée, au bout de la mer. Ils en font part à leur roi, mais à la manière portugaise, à voix chuchotée, presque silencieuse, détachée et sans forfanterie. Ils n'ont pas l'air de croire à leur fortune. Ils ne claironnent pas. L'exaltation n'est pas leur fort. Oui, ils ont trouvé une terre, là-bas, mais il y a tellement de terres, mon prince, et la mer est si grande !

Ils ne se vantent pas. Ils informent. Ils sont fidèles au génie de ce peuple : discret, un peu triste, mélancolique, pratique et rusé. Le lyrisme pétaradant de la Castille, les étoiles Absinthes, les aurores et les incendies du millenium, les épiphanies et les prophétismes, les Annonciations pétaradantes, ce n'est pas leur genre. Ils sont plus à l'aise dans les épiceries que dans les songes. Ils naviguent dans le réel, sur des océans, non sur des billevesées. Et s'ils avisent un bon coin, un tas d'or ou un jardin des délices, ils ne sont pas assez bêtes pour battre tambour et alerter le voisinage.

*

L'exemple vient de haut : la Couronne portugaise a fait du secret (le *sigilo*) un mode de gouvernement. Le mensonge est un de ses ministres préférés. Elle l'aime, elle le dorlote, elle le polit et le repolit, elle en fait une œuvre d'art, un bijou, et elle l'impose à ses sujets. Même la géographie, il faut qu'elle la travestisse et la camoufle. Les rois de Lisbonne tiennent à leurs mappemondes comme à la prunelle de leurs yeux. Ils les protègent des curieux. Un capitaine portugais qui prêterait un planisphère ou un portulan

à un navigateur espagnol serait un capitaine félon. Il serait vite coupé, écartelé, désossé, équarri, pendu à un croc de boucher et grondé.

Cette manie du secret s'applique même aux informations les plus banales. Un matelot bavard peut finir au cachot pour avoir parlé d'une montagne inattendue, d'un oiseau bizarre ou d'une plaque de varech. Alors, si on dénicher un paradis terrestre tout entier, un Éden complet, avec innocence, fruits savoureux, plantes miracles, Adams, Èves et hommes sans écriture, il est sage de ne pas s'en prévaloir.

Malgré tant de cautèle, l'information finit par filtrer. L'année qui suit l'exploit de l'amiral Cabral, une autre flotte portugaise, commandée par Gonçalo Coelho, explore les côtes du nouveau pays de mai 1501 à septembre 1502. Elle fait relâche dans les bouches de l'Amazone. Elle compte dans son équipage un géographe excellent, Amerigo Vespucci, qui « casse le morceau ». Amerigo fait savoir que le paradis est dans les parages.

« Ce qui est certain, écrit Vespucci à Lorenzo di Pierfrancesco de Médicis, c'est que, si le paradis terrestre se trouve quelque part sur la Terre, j'estime qu'il ne doit pas être loin de ces pays dont l'emplacement, comme je l'ai dit, se trouve dans le midi, avec un air si tempéré, que là-bas on ne connaît pas les hivers glacés ni les étés brûlants. »

Le géographe de Médicis est catégorique. Il est au paradis. Pourtant, son enthousiasme est assorti d'un peu de tempérament. D'abord, Vespucci avoue que, si les sauvages sont « doux, affables, tout nus et de grande dimension », si leurs cheveux sont abondants et leurs visages francs et beaux, s'ils vivent volontiers jusqu'à cent cinquante ans, il faut reconnaître pourtant qu'ils se mangent les uns les autres :

« On a vu un père manger ses enfants et sa femme, et j'ai connu un homme, avec qui j'ai parlé, de qui on disait qu'il avait mangé plus de trois cents corps humains. J'ai même passé vingt-sept jours dans un village où j'ai vu dans les maisons la chair humaine salée, suspendue aux poutres tout comme on fait chez nous avec le lard et la viande de porc. J'irai plus loin, en disant qu'ils s'étonnent que nous ne mangions pas nos ennemis après les avoir tués car ils disent que cette chair est des plus savoureuses. »

C'est probablement pourquoi Vespucci nuance son opinion. Il ne dit pas que le paradis est le fleuve Amazone. Il se contente de supposer que le paradis est dans les parages. En plus, cet Amerigo Vespucci n'est pas un Portugais. C'est un Italien, un Toscan même, et ils sont fous, ces Toscans !



Les Portugais, eux, ne baissent pas la garde. Ils ne sont pas assez bêtes pour dire qu'ils ont aperçu là-bas le paradis. D'ailleurs, ils sont méfiants, ils sont prudents et ils ne sont pas sûrs du tout d'avoir trouvé l'Éden. Rares et tardifs sont ceux qui le prétendent. Un siècle plus tard, au début du XVII^e siècle, il y a bien un jésuite, Simão de Vasconcelos, pour prétendre que l'Éden est en pays portugais mais il est avare en détails. À l'Éden sud-américain, il consacre sept paragraphes à peine. Un autre siècle passe et une deuxième fuite se produit : Sebastião da Rocha Pitta confirme la nouvelle dans son *Histoire de l'Amérique portugaise*. Et il s'en explique. À son avis, ce n'est pas un hasard si le Brésil possède un fruit appelé le *maracuja* (fruit de la passion), « don mystérieux de la nature qui, avec les mêmes éléments dont elle a composé une fleur, a forgé les instruments de la sainte Passion ». Le père Rocha Pitta détaille sa démonstration : la superbe fleur du *maracuja* célèbre la tragédie du mont des Oliviers : elle a la forme d'une croix. Et elle reproduit les cinq plaies du Christ.

*

Rocha Pitta aurait pu fournir d'autres preuves. La première est de bon sens : depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui migrent, jamais personne n'a aperçu le moindre jardin des délices. Comme la Bible ne dit pas de mensonges, il fallait donc que le paradis terrestre poursuive sa

voluptueuse existence de l'autre côté des mers, dans les terres que les hommes n'avaient pas reconnues encore. En Amérique.

Cette Amérique ressemble au début du monde. Elle est riche en fruits, en légumes, en oiseaux, en animaux bizarres, en poissons étincelants. Dans les forêts incompréhensibles, des papillons luxueux font l'amour à des fleurs jamais vues. « Le Brésil, dit Vicente do Salvador, est mieux pourvu en nourriture que toutes les autres régions du monde car on y trouve celles de tous les autres pays. »

Les hommes qui vivent dans ces écarts sont beaux et ils ne connaissent pas l'écriture. Ils parlent le langage des oiseaux, des lianes et des nuages. C'est un signe. Tout le monde sait que les habitants de l'Éden n'ont pas besoin d'un alphabet pour être heureux et bons : « Les récits de l'âge d'or, dit Ernst Jünger, s'accordent sur ce point que ce fut un âge innocent. Il doit donc avoir été non seulement sans théologie mais encore sans science, sans alphabet, mais aussi sans écriture figurative. L'homme entier a le savoir. Il n'a aucune science. Il connaît moins les propriétés des pierres, des plantes et des animaux que leurs vertus. Elles leur parlent. »

En plus, les indigènes que les Portugais découvrent sont dans cet état de nature qui est la marque de l'innocence. Comme ils n'ont pas encore commis le péché originel, ils ne travaillent pas. Ce sont des êtres candides. Ce n'est pas eux qui désobéiraient aux plans de Dieu en mangeant le fruit défendu. De toute façon, des fruits, ils en ont à suffisance, de toutes couleurs et de toutes saveurs. Ils seraient bien bêtes d'aller cueillir justement celui que Dieu s'est réservé. Et d'ailleurs, voudraient-ils le grignoter, ce fruit, par provocation, par goût de la désobéissance ou par gourmandise, ils ne sauraient même pas sur quel arbre il pousse puisqu'ils ne savent pas lire et qu'ils ne possèdent ni théologiens, ni Pères de l'Église, ni Bible. Dans ces conditions, pourquoi seraient-ils châtiés par l'Éternel et contraints de travailler la terre, de cacher leurs corps ?

*

Il faut donc admettre que les preuves abondent. Ce paradis que les hommes avaient raté en Babylonie, il était enfin à portée, et pourtant les Portugais font la moue, la grimace même. Ce prétendu Éden ne leur dit rien qui vaille. À quelques exceptions près, ils ne pipent pas mot. Peut-être craignent-ils de filer le tuyau à leurs concurrents, les Anglais, les

Hollandais, les Français. Ils n'ont pas envie de faire entrer des loups dans la bergerie. Ils font penser à ces pêcheurs qui se feraient couper la langue plutôt que de dire à leurs copains qu'ils connaissent un coin à mérours.

Il faut ajouter que les Portugais sont blasés. Le paradis n'est pas une idée neuve à Lisbonne. Depuis cent ans que les marins du Tage furètent sur toutes les mers du globe, ils ont trouvé pas mal d'Édens, déjà, en Afrique, en Asie, et qui sont fastueux. Et parmi les pépites qu'ils aperçoivent en ce début du XVI^e siècle, Calicut ou Goa sont tout de même plus proches du paradis que les forêts de Porto Seguro ! L'Inde contient des pépites d'or, des diamants et des rubis, des maharadjahs, des palais immaculés, des intellectuels, des étoffes brillantes, des sages, des épices à mourir de plaisir, des joueurs d'échecs, des dieux compliqués et des quantités de chiffres zéro, alors que cette Terre de la Vraie Croix, elle est assez riante, d'accord, mais à part les perroquets, les couleurs, les femmes nues et le *maracuja*, elle est pauvre en délices. Elle n'a pas d'étoffes. Elle n'a pas d'or et pas de diamants, pas de cannelle et pas d'épices. Vous parlez d'un paradis ! Il est vrai que les forêts sont immenses et les terres fertiles, mais pour mettre l'île de la Vraie Croix et bientôt le Brasil en exploitation, il faudrait piocher, bêcher, ratisser, récolter, couper des arbres, et ces activités-là sont fatigantes. Les Portugais préfèrent le commerce au labourage. Et d'ailleurs, un paradis dans lequel les hommes travailleraient à la sueur de leur front, ce serait un drôle de paradis, le contraire de celui de la Genèse, un paradis à l'envers et presque un enfer.

*

Cette méfiance, ce réalisme, les Portugais ne s'en sont jamais départis. Le découvreur du Brésil, l'amiral Cabral, s'était contenté de jeter un regard maussade sur la Terre de la Vraie Croix. Ensuite, ses chapelains célébrèrent une messe. Cabral fit un peu de cérémonie. Il butina le long de la côte, chercha une rade, une aiguade, et passa quelques jours à Porto Seguro. Il trouvait le temps long. Aussi il renvoya un de ses bateaux, celui de Gaspar de Lemos, à Lisbonne pour raconter tout ça au roi Manuel. Dans ce bateau, avait pris place l'écrivain du bord, Pero Vaz de Caminha, qui rédigea une longue lettre pour présenter au roi Manuel le Fortuné l'île de la Vraie Croix. Pero Vaz de Caminha est un bon écrivain. Sa lettre est belle. Elle forme le socle, le germe, de toute la future littérature brésilienne et pendant

longtemps son principal texte, car les premiers ouvrages écrits au Brésil ou sur le Brésil ne sont pas le fait des écrivains portugais, toujours intimidés par la règle du *sigilo* (« secret »), mais des étrangers – l'Allemand Hans Staden, quelques corsaires anglais, et surtout des Français : André Thevet, Jean de Léry, les pères Claude d'Abbeville et Yves d'Évreux...

Pero Vaz de Caminha décrit bien. Il est sensible à la beauté et aux promesses de cette Terra de Vera Cruz (Terre de la Vraie Croix). Il en vante les agréments, les couleurs, les oiseaux, la douceur de ses habitants, mais il s'interdit de claironner et d'annoncer à son monarque qu'on a mis la main sur le paradis. La vantardise et les héroïsmes, les prophétismes et les triomphes, c'est bon pour l'Estrémadure, d'où viennent les Cortez, les Orellana, les Pizarro, les Aguirre et autres hidalgos aux têtes fêlées, bon pour la Castille et pour l'Aragon. Pas pour le Portugal. À Lisbonne, les bouches sont cousues et les confidences compliquées.

De la *terra incognita*, l'écrivain de l'amiral Cabral procure une description sobre, amicale et rédigée avec élégance. Il signale les perroquets, les arbres. Il note que les sauvages sont tout nus. La nudité l'impressionne. Il en fait une description flatteuse : « Les hommes sont bruns et tout nus, sans que rien ne couvre leurs parties honteuses... Les femmes sont bien gentilles avec de longs cheveux noirs sur leurs épaules et le sexe si haut, si serré, si dépourvu de poils que nous pouvions les regarder sans éprouver aucune honte. » Les hommes ne sont pas circoncis. Les peaux sont glabres. Les corps sont harmonieux car ils mènent une vie saine. Comme ornements, des plumes, des petits os et des pierres. Hommes et femmes, tout le monde se peint le corps en noir, en jaune et en rouge. « Je présume, conclut Pero, qu'ils n'ont ni maisons ni domicile fixe. »

Telle est la première description de la Terre de la Vraie Croix. Ce n'est pas un cantique à la gloire de Dieu ou un psaume sur le jardin des délices. C'est le compte rendu d'un notaire. Pero Vaz de Caminha est un écrivain délicat mais sans exaltation. Il fournit un état du nouvel appartement qui vient d'être rattaché à l'empire du Portugal. Il le fait d'une plume fervente, parfois enchantée, mais sans les considérations édéniques, adamiques ou apocalyptiques qui font le charme bruyant des découvreurs espagnols. Les Portugais les plus excités ne disent pas qu'ils ont jeté l'ancre dans le paradis. Ils disent que la terre de la Sainte Croix est « comme » un paradis. Telle est la différence avec les hallucinés qui ont suivi Christophe Colomb. Pour les Espagnols, c'est bien le paradis terrestre, le vrai, celui de la Bible,

celui d'Adam et d'Ève, qui s'étend en Amazonie. Rien de tel chez les Portugais : s'ils parlent de l'Éden, c'est comme métaphore.

À Lisbonne, le roi Manuel lit la lettre de Pero Vaz de Caminha. Il la fourre dans l'endroit que le Portugal préfère : dans le secret. Il l'enfouit dans les coffres-forts du royaume. Il la joint à l'énorme tas de documents, de paperasses et de paperoles, de manuscrits, de cendres et de vélin, de minutes et de fichiers, de parchemins, d'in-octavo et d'incunables, de poussières, de chiures de mouches et de vermine qui composent l'histoire du Portugal. Le « paradis » est mis au secret. La nouvelle de la découverte d'un des plus vastes pays du monde est placée « en attente ». Cette attente va se prolonger. Le Portugal, gavé d'histoire, éreinté d'histoire, menacé de n'être plus que ses propres archives, que sa propre mémoire, range le chapitre américain de son épopée dans une chambre froide. Il le garde en réserve, en attendant que vienne le jour de rouvrir la porte blindée du gros coffre-fort. La lettre fondatrice du Brésil va dormir deux siècles. Cette lettre n'est exhumée des archives de la Torre do Tombo qu'en 1773. Elle est alors recopiée mais elle ne sera publiée qu'en 1817, dans une version partielle, puis en intégrale en 1854 par l'Institut historique et géographique brésilien. Ainsi, le Portugal et le monde ne seront informés officiellement qu'un pays existe entre l'Amazone et le rio de La Plata qu'en 1817, soit quelques années à peine avant que la colonie obtienne son indépendance.



L'amiral Cabral est comme le roi de Lisbonne. Il n'est pas bouleversé par le nouveau joyau de la Couronne. Il ne s'attarde pas. Il n'oublie pas que le but de son voyage est l'Inde et que ses bateaux n'ont cogné l'île de la Vraie Croix que par distraction et parce que les alizés se sont embrouillés. Il reprend la mer. Il met le cap sur Calicut, en contournant le sud de l'Afrique par le cap des Tempêtes (rebaptisé très vite cap de Bonne-Espérance), en obéissance à sa feuille de route. La mission que lui a assignée le roi Manuel le Fortuné est claire : joindre le Portugal à l'Inde en suivant la route maritime que Vasco de Gama avait ouverte trois ans plus tôt, en 1497, ce qui avait donné au royaume un avantage commercial décisif sur tous les peuples qui se disposaient à se gorger des trésors de l'Inde.

Pour le Portugal, cette expédition de Vasco de Gama autour de la pointe sud de l'Afrique fut le grand événement du temps. Autant la découverte du Brésil fut traitée comme une anecdote, avec négligence et presque condescendance par Lisbonne, autant la nouvelle que l'océan Atlantique communiquait avec l'océan Indien, contrairement à ce qu'avait raconté Ptolémée, comblait les vœux des souverains portugais, de leurs officiers et de leurs négociants. Ils n'avaient pas tort. Bien plus que l'invention des Amériques, le périple de Vasco de Gama bouleversait la carte du monde, celle des esprits. Le doge de Venise en mesura les effets avant tout le monde : en 1498, il convoque en urgence ses connétables. Il leur annonce que l'histoire vient d'entrer dans une nouvelle province. Les courtisans jacassent. Est-ce que le doge pense à cette Amérique que Colomb a trouvée six ans plus tôt ? Pas du tout ! dit le doge. Le grand événement, c'est que le Portugal, grâce à Vasco de Gama, a réussi à ouvrir une route directe vers les Indes, par la pointe sud de l'Afrique. La prouesse de Vasco de Gama frappe Venise au cœur. Désormais, tout le commerce entre l'Occident et les Indes, dont Venise tenait les clefs, glisse vers le Portugal. De la Cité des Doges, Vasco de Gama a fait cette reine morte, revêtue d'or, d'émeraudes et de soieries, dont la somptueuse agonie n'est pas achevée encore.



La fin de la randonnée de Cabral est une suite de contrariétés. L'amiral n'a pas de chance. Son caractère est amer. Un rien irrite ses humeurs. Au passage du cap des Tempêtes récemment reconnu par Vasco de Gama, la moitié de ses navires vont par le fond. Dans les parages de Calicut, il se dispute avec les Indiens. Un an plus tard, en 1501, c'est une flotte dépenaillée qui revoit les eaux du Tage. Cabral se présente à la Cour. Il a cessé de plaire. Le roi ne l'aime plus. L'homme qui a consolidé la route maritime des Indes et ramassé au passage un continent est un bon à rien. Jusqu'à sa mort solitaire, en 1521, il conservera la réputation de manquer de fortune pour les choses de la mer. Fallait-il que le Portugal fût indifférent, taciturne et glacial pour que l'homme qui a inventé le pays magnifique soit décrit comme un âne ?

Avant de reprendre la route de l'Inde, Cabral avait laissé sur la Terre de la Vraie Croix, selon la coutume, deux matelots de son équipage. Pas n'importe lesquels. Des *degradados*, autrement dit des proscrits, des condamnés à mort. Ils se mêleront aux peuples sauvages, ils feront amitié avec eux, ils apprendront leur langue et leurs mœurs. Les futurs voyageurs portugais les utiliseront comme dictionnaires. Voilà qui confirme que Cabral n'a point pensé au paradis terrestre. S'il avait fait aiguade dans l'Éden, il eût laissé sur place, pour assurer les échanges entre les habitants du paradis et ceux de la Terre, non pas des diables mais des anges, des chérubins, quitte à désigner, s'il n'avait pas d'anges sous la main, des matelots très gentils. Il faut reconnaître au passage que Cabral, en confiant la terre neuve à des brigands, fait figure de précurseur. Les deux voyous déposés sur le sable de Porto Seguro seront bientôt rejoints par les soldats,

les missionnaires et les banquiers du Vieux Continent, parmi lesquels se glisseront quelques saints et pas mal de voyous.

*

Les écrivains portugais eux-mêmes n'accordent pas grande importance au nouvel apanage de la Couronne portugaise. En 1572, le poète Luis de Camões publie un chant, *Les Lusíades* (les fils de *Luso*, c'est-à-dire les Portugais), pour célébrer le génie du Portugal, la grandeur de son empire, l'héroïsme de ses marins, de ses capitaines et de ses rois. Il raconte avec faste le voyage fondateur de 1498, celui de Vasco de Gama, qui offrit l'Orient au Portugal. Il fait l'éloge des paysages que le Portugal a arraisonnés un peu partout, le Mozambique, l'Inde, les îles de l'océan Indien...

Et le Brésil ? Le Brésil figure dans la monumentale épopée, mais médiocrement. Il a droit à quelques vers. Cette province de l'empire, enseigne Camões, est connue pour « son bois rouge ». Camões ne s'est pas cassé. Il aurait pu faire un effort. D'ordinaire, les poètes épiques ne sont pas avares de leur génie. Ils embellissent tout ce qu'ils touchent. Dans leurs épopées, un moucheron a des allures de dragon et un rhume passe pour un choléra. Ce sont de gros bavards. Les vers tombent de leur bouche comme neige ou comme grêle. *Les Lusíades* comptent des milliers de vers. Camões aurait pu débloquent une strophe ou deux en l'honneur, sinon de Cabral qui mérite le blâme pour s'être trompé de chemin, du moins de sa trouvaille. Mais non, rien. Et pourquoi ce grand silence sur les alizés qui ont poussé la flotte portugaise, sans doute sur instruction de l'Éternel, vers un lieu qui n'existait pas encore ? N'auraient-ils pas mérité un sonnet, un rondeau, un haïku, un tercet ou un hémistiche, ces vents fous et ces vents du miracle ? Mais non. De la somptueuse Terre de la Vraie Croix, Camões ne retient que ce trait : elle produit des bois rouges.

Serait-ce que Camões, dans sa hâte de fournir au Portugal une de ces « épopées fondatrices » faute desquelles un grand pays reste un petit pays, aurait manqué de temps ? L'excuse ne tient pas la route : Camões est né vers 1524. Il écrit des vers depuis l'âge de vingt ans et son grand œuvre, *Les Lusíades*, achevé en 1556, n'est édité à Lisbonne qu'en 1572. Le temps ne lui a donc pas manqué. En plus, il était sûrement porté par un souffle terrible, les poètes épiques sont comme ça, des inspirés et des insatiables.

Par conséquent, il devait travailler fébrilement du matin au soir. Peut-être même sautait-il le repas de midi ! Et pendant ces longues années, il n'a pas trouvé le moment de dire une petite chose gentille sur le Brésil ?

Il est vrai que, pendant ces trente-cinq ans, Luis de Camões n'est pas resté inerte. Il appartient à la famille des poètes agités, provocants, musclés et querelleurs. Il naît dans une famille de noblesse minuscule. Comme il est habile à l'étude, il entre à l'université de Coimbra, après avoir fourni, comme la règle le voulait, un certificat attestant sept générations de « *limpeza de sangue* ». Il écrit des poèmes. Il les vend à des chevaliers qui les offrent à leurs dames. Il fréquente les tavernes et les bordels. Il plaît aux demoiselles, ce qui lui vaut d'être expédié en garnison au Maroc, à Ceuta. Là, il fait le coup de poing et le coup d'épée et, à son retour à Lisbonne, il est borgne. Cet inconvénient ne l'empêche pas de se frayer avec un officier du palais, le jour de la fête du Saint-Sacrement. Condamné à un an de prison, il est expédié aux Indes, à Goa.

À Goa, il s'inscrit dans une expédition militaire. Il écrit des poèmes pas toujours délicats et l'administration le dirige sur Macao. Là, il remplit un office obscur : liquidateur de successions. Il aime une jeune Chinoise. On le jette en prison, puis on l'expulse, avec sa Chinoise, vers Goa. Le bateau fait naufrage à l'embouchure du Mékong. Par bonheur, Camões sait nager. La Chinoise, non. Elle se noie. Tant pis. Un bateau recueille Camões et le reconduit à Goa où il est incarcéré. À sa libération, la société de Goa l'accueille aimablement car sa réputation de poète perce. Mais l'Inquisition, qui n'avait pas encore souillé Goa, s'approche. Camões ne veut pas la rencontrer. Il embarque en 1567 pour le Portugal, accompagné d'un domestique javanais. Mais, quand le bateau touche le Mozambique, en Afrique australe, le capitaine s'aperçoit que le poète n'a pas payé la fin de son voyage. L'esclave javanais se poste devant la forteresse de Mozambique et tend la main. Après deux ans d'obole, Camões peut reprendre la mer.

Les Lusíades est imprimé à Lisbonne en 1572. L'ouvrage est dédié au roi Sébastien, alors âgé de treize ans. Dans l'immense épopée du peuple portugais, le Brésil est présenté comme un « figurant » à peu près muet. Il faut s'y résigner : le nouveau pays ne passionne ni les rois, ni les militaires, ni les colons portugais, ni les poètes. On lui préfère la côte de Malabar. Loin d'être un paradis terrestre, la Terre de la Vraie Croix est d'abord une contrée mal aimée.

Les souverains du Portugal gèrent tant bien que mal ce nouveau fleuron de la Couronne. Mais ils font le minimum. Pour qu'ils remuent leur indolence, il faut qu'une autre nation s'efforce de le leur piquer. Dans ces cas-là, ils deviennent terribles. Leurs capitaines se fâchent. Ils tuent les intrus français, hollandais, espagnols qui tournent comme des charognards autour d'une carcasse. La Couronne expédie au Brésil quelques soldats et beaucoup de *degradados*, car les Portugais ne sont pas nombreux (800 000), et les jeunes qui cherchent l'aventure préfèrent les Indes. Le Portugal puise dans ses marginaux. Il se déleste de sa « canaille ». Il y joint quelques nouveaux-chrétiens, qui sont des juifs, et pas mal de moines. Mais les rois rechignent à nommer des évêques, à couvrir le pays nouveau de ces diocèses, de ces évêchés, de ces couvents, de ces églises que les Espagnols, dans leurs fiefs, mettent en place à toute vitesse. Le premier évêque portugais, dom Pero Fernandes Sardinha, est nommé en 1551 seulement, un demi-siècle après la découverte. Il est vrai que les clercs portugais ne se pressent pas pour aller au Brésil. Pour un jeune séminariste de Lisbonne, Goa, dans les Indes, est une meilleure affectation.

Pour administrer la colonie, en 1530, le roi Jean III découpe le pays en quinze capitaineries héréditaires, entre lesquelles il partage le territoire du Brésil. Il privatise le domaine et c'est en 1549 seulement que Lisbonne institue un gouverneur général du Brésil, à Salvador, le premier étant Tomé de Sousa. Les rois administrent le Brésil avec intelligence et scrupule mais de loin, sans lyrisme, sans impatience. Eux-mêmes restent nichés à Lisbonne. Cette absence de curiosité est choquante : les marins du roi ont ajouté au minuscule royaume un espace infini, et l'idée n'effleure pas les monarques de monter sur une caravelle et de franchir l'équateur pour aller voir à quoi ressemble ce nouveau bijou de la Couronne ! Il faudra attendre l'année 1807 pour qu'un souverain portugais se rende dans ce pays dont tout le monde parle depuis trois siècles ! Et encore, pour que la monarchie lusitanienne monte sur un bateau, il aura fallu que Napoléon envahisse le Portugal.

*

En matière de paradis, les Espagnols sont meilleurs que les Portugais. La chance est avec eux, et l'exaltation. Ils voient des paradis partout. Christophe Colomb avait donné le ton. Ses successeurs partagent sa fougue.

Les *conquistadors* de Castille se lancent dans cette Amazonie que les Portugais n'osent pas affronter. Ils pénètrent dans la forêt merveilleuse, non pas depuis l'Atlantique mais depuis le Pacifique, depuis le Pérou. Malgré les obstacles de la cordillère des Andes, ils se mettent en branle.

Des expéditions géantes se forment, avec des soldats bardés d'acier comme des insectes, des chevaux caparaçonnés, des milliers de porteurs indiens, des milliers de chiens méchants, formés à égorger les Indiens, des milliers de lamas, des milliers de porcs, et des capitaines délirants : Gonzalo Pizarro (le frère de ce Francisco Pizarro qui sera assassiné dans son palais de Quito), dont la tête sera coupée, le lieutenant général Francisco de Orellana, dix autres, et le Basque Lope de Aguirre, le plus piqué de tous, celui qui assassine son chef, Pedro de Ursúa, « *governador e capitão-general do Dourado* », de manière à pouvoir s'affubler lui-même du titre de « roi de l'Amazonie » et tuer sa propre fille pour empêcher qu'elle ne soit touchée par un homme. Oriflammes au vent, épées sanglantes dans le poing, prières et anathèmes à la bouche, ces brigades de fin du monde cherchent l'entrée du paradis.

Ils ne convoitent pas que le paradis du ciel. Les bonheurs de la Terre leur plaisent bien aussi. Ils aimeraient trouver de la cannelle, mais l'Amazonie en est dépourvue. Ils se rabattent sur l'or, les diamants, le sang, la domination, la volupté et la mort. Dans leurs violentes cervelles, les richesses d'ici-bas et celles de l'autre monde ne se divisent pas. Le métal fabuleux ouvre le chemin des deux paradis à la fois, celui de l'ici-bas et celui de l'au-delà, celui de Shylock et celui des alchimistes. L'or américain, même s'il est arraché au cou coupé des empereurs aztèques, est aussi un or philosophal.

Au début, le paradis leur échappe mais ils ne s'inquiètent pas. Ils voient qu'ils sont sur le bon chemin car ils croisent des créatures qui fréquentent ordinairement les environs du beau jardin. C'est le cas des Amazones, dont on savait l'existence mais dont on avait perdu la trace depuis la fin de l'Antiquité. Le choc se produit en 1542. Il est relaté par un témoin au-dessus de tout soupçon puisqu'il s'agit d'un moine, un dominicain, le révérend père Gaspar de Carvajal.

À force de battre la forêt, les aventuriers espagnols tombent sur l'Éden, ou plus précisément sur l'Eldorado (« le doré »). Un certain Martinez a la chance de s'égarer dans ce pays introuvable, très loin, au nord du rio Negro, dans la région du lac Parimé, qui est grand et même immense, plus vaste

qu'une mer Noire. Avec le décours des ans, ce lac Parimé va changer de statut. Après le passage du grand géographe et explorateur Humboldt, en 1800, il deviendra la Sierra Parima, dans laquelle le puissant fleuve Orénoque prend sa source, mais, pour l'instant, au temps des premiers conquérants, c'est encore un lac, et ses eaux clapotent dans l'Éden.

Sur les rivages du Parimé, Martinez découvre la ville immense de Manoa, capitale de l'Eldorado. Le roi de Manoa est affable, ce qui est la moindre des choses quand on est le souverain d'un paradis. Il invite Martinez dans ses propriétés, ses palais de marbre, d'émeraude et d'or, il se montre aimable, mais Martinez préfère retrouver les siens. Le roi de Manoa ne fait pas obstacle à ses vœux. Il lui dit au revoir et lui fournit une escorte.

L'équipée de Martinez nous est connue grâce à un Anglais remarquable, Walter Raleigh, un aristocrate assez chahuteur, à demi poète, à demi corsaire, et qui, de retour d'Amérique et de l'Eldorado, passera treize ans enfermé dans la Tour de Londres.

Le témoignage de Martinez, relayé par Raleigh, est précieux. Martinez est le seul homme ayant vu, de ses yeux vu, le paradis terrestre. Il nous met l'eau à la bouche. La ville de Manoa est séduisante. Elle est immense, au milieu d'un paysage de collines et de vallées, le long d'un fleuve bordé de plages de sable fin. Dans les prairies gambadent beaucoup de chevreuils qui doivent être vraiment jolis puisque, nous dit Raleigh, ils sont « comme des surfaces étoilées » et des troupeaux de vigognes. Le pays contient également des hérons, des cigognes et une brise orientale. Les habitants de Manoa apportent des pierres au roi de l'Eldorado. Certaines de ces pierres sont de l'or et les autres de l'argent. Bien entendu, quelques Amazones résident dans l'Eldorado. Elles portent des robes de fine laine et de grosses couronnes d'or. Parfois, elles tuent leurs enfants mâles. Les autres, elles les rétrocèdent aux hommes.

Walter Raleigh aime tellement le pays d'Eldorado qu'il y retourne dès qu'il est libéré de la Tour de Londres, en 1616. Il ne retrouve pas le chemin. Le paradis a disparu mais Raleigh patrouille un peu en Amazonie avant de rentrer à Londres. Il aurait mieux fait de rester dans son paradis terrestre : quand il arrive en Angleterre, il est de nouveau arrêté, probablement à la demande de l'Espagne dont il avait détruit des établissements dans le Nouveau Monde, et décapité le 29 octobre 1618 à la Tour de Londres.

Cinquante ans plus tard, un des conseillers des rois de Castille, Antonio de León Pinelo, publie une somme : *Le Paradis dans le nouveau monde*. Antonio de León Pinelo est un personnage considérable. Son érudition est universelle. Il sait tout. Il possède une quantité de livres. Il est le premier chroniqueur du royaume. Le manuscrit de *El Paraíso en el Nuevo Mundo* compte plus de huit cents feuillets.

Pinelo rectifie certaines incorrections de la Bible. Les fleuves qui entourent l'Éden ne sont pas du tout le Tigre, l'Euphrate, l'Indus et le Gange, mais le Madeleine, l'Orénoque, le rio Pratá et l'Amazonas. Autre erreur : le fruit défendu n'est pas la pomme, ni même la figue, mais le *maracuja*, ce fruit de la passion qui avait déjà attiré l'attention du Portugais Rocha Pitta. Pinelo se pose également la question de l'arche de Noé. C'est une bonne idée. Cette arche confirme à Pinelo que l'Espagne a en effet repéré le paradis. Voici son raisonnement : les animaux que la Terre abrite sont innombrables. Quelques-uns, comme les éléphants, sont très gros. D'autres, comme les lions, sont féroces. Pour loger une pareille bande, pour fournir leur nécessaire à toutes les bêtes, la nef de Noé devait être bien grande. Et où pouvait-on trouver à l'époque des arbres assez hauts pour caréner pareille embarcation ? Pinelo fournit la réponse : en Amérique du Sud. Noé a construit son arche avec les cèdres géants qui poussent sur le versant oriental de la cordillère des Andes.

La démonstration de Pinelo est convaincante. Au premier coup d'œil, ce continent ressemble à un puzzle en désordre, passé entre les mains d'un gamin idiot. On n'y comprend rien. Pour que sa cohérence devienne lisible et que ses figures s'accommodent les unes aux autres, il suffisait de découvrir la pièce manquante – celle qui est découpée en forme d'Eldorado. Dès ce moment, tout s'éclaire. Le puzzle se met en place. Chaque élément trouve sa raison dans l'ensemble. Les êtres et les choses invraisemblables rencontrés par Colomb, par Cortez ou par Pizarro, par Aguirre et Carvajal, les fées et les dragons, les gens tout nus et les gens emplumés, tout cela rentre dans le droit chemin. Ce sont des reflets de l'âge d'or. Au cas improbable où certains lecteurs demeureraient insensibles à la démonstration, Pinelo dégage un argument ultime : si l'homme n'avait pas été créé en Amérique du Sud, pourquoi diable ce continent se présenterait-il, sur la mappemonde, avec la forme d'un cœur ?

Face à tous ces paradis, à ces Eldorados, à ces Édens et à ces fontaines de Jouvence qui pullulent en pays castillan, le Portugal fait petite figure. Sa cueillette est médiocre. Il ne peut pas rivaliser. Du reste, il n'en a pas envie. Mais cela ne veut pas dire qu'il s'incline. Il a l'air de ne rien voir. Il fait la bête, mais c'est pour mieux triompher, mon enfant ! Le *Sigilo*, le Secret, vous dis-je !

Le paradis portugais n'est pas clinquant, brillant et lyrique comme celui des Castillans, mais il n'est pas absent. Il se cache. Il se dérobe. C'est un passager clandestin. On n'en parle pas. Il réside dans les soutes. C'est un « paradis refoulé ». Freud nous a enseigné que les choses qu'on a refoulées, qu'on a emmagasinées dans l'inconscient, qu'on a précipitées dans les doubles-fonds de sa mémoire ne s'évaporent pas. Elles sont muettes et elles parlent. Nous ne les connaissons pas et pourtant elles nous gouvernent. Elles sont inexistantes et elles sont notre existence. Même en état de mort apparente, elles s'agitent, et un beau jour elles reviennent en force, elles nous donnent des ordres saugrenus, elles nous obligent à des gestes agréables ou bien défendus. C'est ce qu'on nomme le « retour du refoulé ». Ainsi du paradis portugais : c'est un « paradis refoulé » et qui ne cessera jamais de « faire retour ». De ses lumières miséricordieuses, ce paradis refoulé colorie toute l'histoire du Brésil.

Avant même que le Brésil soit inventé, le mythe du paradis obsédait déjà l'Europe. Une légende concernait obscurément la terre que Cabral découvrirait un jour. Sur les planisphères et les portulans du Moyen Âge, on relève dans l'océan Atlantique une île qui porte le nom d'île Brazil, ou île Bresail, ou Brazill. Cette île n'est pas immobile. Elle se déplace avec les vents et les marées. On dirait une grosse baleine. Elle relève d'une légende médiévale à laquelle l'Irlandais saint Brendan a assuré une grande illustration. Tous les marins de l'Europe, bien avant la Renaissance, savent que dans la direction de l'ouest nagent des « îles fortunées », des terres exemptes des malheurs de la condition humaine, des terres sans mort, sans mal et sans déclin, sans châtements.

L'étrange est que le mythe de la « terre sans mal », qui hante les marins européens, est relayé en Amérique non pas par les colons portugais qui préfèrent couper leur bois brésil et cultiver leurs cannes à sucre, mais par les Indiens. Depuis l'arrivée des Européens, les tribus tupis-guaranis se remémorent leurs anciennes légendes de la « terre sans mal », sans péchés ni remords. Cette terre s'étend vers le nord, dans les parages de la grande

forêt. Les Tupis ne se contentent pas d'écouter, dans les veillées, les fables de la « terre sans mal ». Il arrive qu'ils se mettent en route, tous ensemble, comme des lemmings, avec la volonté non pas de mourir, mais de se réinstaller dans l'âge d'or.

Toute l'aventure brésilienne est éclairée par ces lumières. Les prophètes et les messies, chrétiens ou tupis, noirs, *caboclos*, *cafuzos*, *mamelucos*, angolais, béninois, pullulent en terre brésilienne. De loin en loin, un inspiré se dresse et soulève des foules. Le père Cícero, au début du XIX^e siècle, rassemble dans ses prêches des milliers de pauvres *sertanejos* en attente du bonheur. Des utopistes brésiliens ou européens, tels ceux de la Cecilia, choisissent le Brésil pour y conduire leurs entreprises de bonheur, de justice et d'égalité sociale. Ces annonciateurs d'épiphanies ou d'apocalypses naissent de préférence dans les terres martyrisées, dans ce désert du Nordeste, dans ce *sertão*, que les sécheresses massacrent et qui jette sur les routes les pauvres bouviers et leurs baluchons de colères, de chagrins. Certes, ces exodes, qui scandent le temps du *sertão* et le temps du Brésil, sont avant tout des marches de la faim. Il n'empêche : ne peut-on déceler aussi dans ces fuites, dans ces déferlements, une résurrection des mythes oubliés, celui des Tupis et de la « terre sans mal », celui de l'île bienheureuse de saint Brendan ?

En Amazonie

Le soleil de l'Amazonie est beau et terrible, ce matin. Il est énorme. Ce n'est pas un soleil. C'est un « cou coupé ». C'est un trou rouge, une grosse découpe ronde dans le ciel, une lucarne pour permettre de voir ce qui se trame de l'autre côté des choses. Sur la terre traînent des buées, des écharpes luisantes, des brumes. Les arbres tremblent. Ils ont des teintes de vieille photographie du XIX^e siècle et les débuts du jour sont comme des crépuscules.

Ces soleils ensanglantés nous répètent ce que les satellites nous enseignent : l'Amazonie est attaquée. Chaque année, à la saison sèche, juillet, août, les forêts souffrent. Il convient pourtant de préciser que, contrairement à ce que l'on croit généralement, les forêts denses ne brûlent

pas. Ce sont les aires déboisées qui s'embrasent. Les feux les consomment à la fin de la saison sèche, suivant la technique de la *coivara* que les *caboclos* ont apprise des Indiens. Les pâturages brûlent aussi, ce qui tue les tiques et les parasites et permet un démarrage plus rapide du vert et du fourrage pour la nourriture des bêtes.

Les brûlis, les *queimadas*, ne doivent pas être confondus avec les incendies. L'Amazonie ne connaît pas d'incendies de forêts comparables à ceux de la Méditerranée ou des États-Unis. La *coivara* est un feu décidé par quelqu'un. Elle a une heure pour commencer et une heure pour finir. C'est une technique agricole du néolithique, toujours en usage. Un incendie véritable est au contraire toujours sans contrôle, indésirable et indésirable. Les incendies sont rarissimes en Amazonie.

Il faut faire justice de quelques idées reçues. S'il est vrai que le feu et surtout les déboisements sont un fléau pour l'Amazonie, ils sont combattus avec énergie. Et avec succès. Entre 2000 et 2005, la perte des surfaces boisées fut de 3,6 % au Brésil alors qu'elle touchait 5,2 % des forêts canadiennes et 6 % de celles des États-Unis.

Au Brésil, en 1995, 25 059 kilomètres carrés de jungle ont été anéantis. Ensuite, la déforestation a diminué régulièrement. En 2009, elle ne dépasse pas les 7 664 kilomètres carrés – ces chiffres sont fournis par Matthew C. Hansen, Stephen V. Stehman et Peter V. Potapov, « Quantification of global gross forest cover loss », PNAS (Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America), 2010. D'août 2009 à juillet 2010, selon les données satellitaires, la déforestation a diminué de 48 % par rapport aux douze mois précédents. En 2010, 5 000 kilomètres carrés devraient disparaître, alors qu'en 2004, l'Amazonie avait encore perdu 27 000 kilomètres carrés de forêts.

Il reste vrai que les stigmates laissés par les grandes *queimadas* sont impressionnants. Quand le feu est passé, il demeure des terrains vagues hérissés de troncs noirs pointés vers le ciel. Les arbres sont comme du charbon. Toutes les couleurs sont parties et la mort est sur la forêt. Quarante ans après qu'Armstrong a débarqué sur la Lune, c'est la Lune qui atterrit en Amazonie. « Et le premier ange sonna de la trompette. Il y eut alors de la grêle et du feu mêlés de sang qui furent jetés sur la Terre. Et le tiers de la Terre fut consumé et le tiers des arbres fut consumé et toute l'herbe verte fut consumée » (Apocalypse, VIII, 7).

*

On croit d'abord que l'Amazonie est un vaste espace uniforme et que, d'un bout à l'autre de la forêt, le même spectacle se joue. Des arbres à perte de regard, des lumières blêmes, étincelantes ou bien malades, des fleuves et des marécages, les ciels de fumée, les brouillards et les soleils, les grognements des bêtes dans le soir et des lacs si tranquilles que les cris des oiseaux semblent s'y noyer. Mais la monotonie amazonienne est un leurre. Ces immensités abritent la plus forte biodiversité de la planète – des milliards de vivants, 215 types de sols, des terres violettes ou brunes ou jaunes, des régimes climatiques et fluviaux saugrenus. Deux mille cinq cents types d'arbres. Avec 4 % de la superficie terrestre, l'Amazonie se débrouille pour receler 20 % de toutes les espèces vivantes. Elle compte 20 000 végétaux supérieurs. On évalue à 10 000 le nombre de plantes susceptibles d'être utiles à l'homme. Mille quatre cents espèces de poissons nagent dans ses fleuves (10 % de tous les poissons du monde) et 1 300 espèces d'oiseaux volent dans ses branches (20 % du total mondial).

*

Il y a deux Amazonies : la première est visible, monumentale, innombrable et enchanteuse. Mais une seconde Amazonie s'étend au-dessous de celle que nous arpentons, et celle-là est sans fin et celle-là n'a pas de fond. C'est une absente. Elle est là, cachée à l'intérieur de la première, mais elle ne fait pas de bruit, elle s'emmitoufle dans ses ténèbres, elle dédaigne nos curiosités. Elle nourrit des populations de microbes, de poissons, d'oiseaux ou de singes qui retiennent leur souffle pour que les hommes ne viennent pas fourrer leur nez dans leurs entreprises, un peu comme un enfant fait le mort dans les jeux de cache-cache.

Il y a dans l'Amazonie, dans ses sols, dans ses arbres et dans ses masses liquides des milliards d'êtres microscopiques, des amphibiens, des micro-orchidées, des champignons, des moisissures. Chaque fois qu'un savant, un explorateur ou un photographe éclaire une obscurité amazonienne, le vertige nous prend. J'ai connu le même sentiment de panique et d'exaltation le jour pas très ancien, il y a vingt ans peut-être, où nous avons eu sous les yeux les premières photographies du cosmos prises par le télescope orbital Hubble. Nous les contemplions et nous étions incrédules. Il y avait tout ça

dans le ciel ? Ces images déchiraient nos souvenirs pour nous conduire soudain dans les envers du ciel, dans les envers du temps. Elles nous projetaient à des millions d'années-lumière. Elles peignaient ensemble, et comme s'ils étaient contemporains, des mondes disparus, des mondes actuels et des mondes à venir, elles allumaient des incendies grands comme des galaxies. Elles nous obligeaient à penser l'impensable et à accepter qu'au-delà des dernières étoiles l'univers continue, et que l'univers est sans fin, et qu'il a nécessairement une fin.

*

J'ai un ami très cher. Il surveille l'Amazonie par satellite depuis les installations de l'Embrapa, à Campinas, près de São Paulo. Il s'appelle Evaristo de Miranda. J'aime bien regarder avec lui l'Amazonie telle que le satellite la dévoile. Elle avoue sa vraie condition : celle d'un astre, d'une planète ou d'une exoplanète, d'un aérolithe égaré qui tourbillonne dans le fond d'un autre ciel. Nous la faisons défiler sur les écrans, nous nous promenons dans les salles d'un musée de peinture moderne, dans une monumentale peinture abstraite, pleine de couleurs : le noir des brûlis, les taches roses des exploitations agricoles, les marron grisâtres des champs desséchés et le vert innombrable des forêts – des verts doux ou bien insupportables, criards et rugueux, granuleux, lisses, épais, sans oublier les taches jaunes des *ipês* ou les géométries paresseuses des *igapés*, le noir des rivières, le bleu immobile des fleuves.

De temps à autre, Evaristo quitte Campinas. Il se rend sur place pour vérifier et pour toucher ce que les photographies venues du ciel lui ont dévoilé. Là, il assiste à des spectacles encore *sous embargo*. Il écarte le voile du tabernacle. Il y a quelques années, il a reconnu avec son équipe la plus haute chute d'eau du Brésil, qu'on situait jusqu'alors dans l'État de Bahia. Il a gravi, avec le concours de guides de haute montagne, des paysages que nul n'avait jamais aperçus. Sur les sommets, il y avait des résineux non répertoriés, des plantes d'aucun herbier, des petits oiseaux clandestins qui vivaient là en catimini, splendides et rutilants, depuis des millions d'années.

*

Je connais Evaristo depuis quelques années déjà. Nous nous sommes trouvés dans la forêt. Je faisais un reportage sur les villes nouvelles dans le Rondônia. Le journal m'avait mis en rapport avec lui. Nous avons rendez-vous dans l'aéroport de Belém. Il parlait français *fluentement*, comme disent les Brésiliens, car il avait fait ses études d'ingénieur agronome en France. Le lendemain, nous avons gagné Porto Velho et sommes allés dans la forêt. Il me montrait des fleurs, des feuilles, des branches et des bêtes. Il me parlait de Montaigne, de la Bible, de *La Princesse de Clèves*, de Bernanos, de Jean-Paul Sartre et du capitaine Teixeira qui traversa l'Amazonie en 1637 avec quarante-six pirogues et n'a mis que huit mois pour joindre Belém la Portugaise à Quito l'Espagnole, de la notion de « palimpseste » et de physique quantique, des pharisiens, des Esséniens, du prophète Amos et de l'âne de Buridan, du cacao dont la culture a besoin d'ombre, des « fleurs de la passion », et je me disais que sa curiosité était sans fin, il picorait dedans, il butinait, il se promenait dans son savoir comme on visite un jardin, un paysage, et rien ne me plaît davantage que de rencontrer, dans le dédale d'une jungle inextricable, sous un châtaignier du Pará, quelqu'un qui me parle de *La Princesse de Clèves*, des abeilles amazoniennes et du prophète Jérémie. Je me suis dit que mon reportage avait de la chance.

Ensuite, j'ai revu Evaristo dans le Sud, à Campinas, où il travaille à l'Embrapa. Sa femme s'appelle Liana, je ne sais pas si c'est son vrai prénom, mais je ne vois pas quel autre nom ses parents auraient pu lui donner quand elle est arrivée chez nous. Elle travaille, ou bien elle travaillait, dans une revue de nature, *Terra da Gente*, un trésor pour ceux qui sont amoureux de singes, de poissons, de *copaiba*, de palmiers, de vents ou de chauves-souris.

Une autre fois, Evaristo m'a dit que l'Amazonie n'est pas seulement une géographie monumentale et presque monstrueuse. Elle est aussi une histoire, une préhistoire et une géologie. Il y a très longtemps, 50 millions d'années peut-être, le fleuve Amazone coulait à l'envers. Il prenait sa source à l'orient et il se jetait dans le Pacifique, à l'ouest. Quand le continent du Gondwana se fut cassé en morceaux, donnant naissance à l'Afrique, à l'Antarctique, à Madagascar et à l'Australie, l'Amérique du Sud demeura isolée au milieu de l'océan. Dans cette île géante une flore et une faune se sont maintenues, ont évolué, sans aucune relation avec celles de l'Afrique, de l'Europe, de l'Asie ou de l'Amérique du Nord, jusqu'à

l'époque où un nouveau mouvement de la géologie autorisa, à travers l'isthme de Panamá, la circulation entre le nord et le sud de l'Amérique, favorisant l'arrivée massive de nouvelles biodiversités en provenance du nord.

Bien plus tard, après des millions d'années sans humains, des millions d'années de vents que nul ne connut, de pluies solitaires et de tornades, d'aubes et de crépuscules pour personne, un individu se présente dans la forêt. Il s'installe parmi les moustiques et les jaguars, parmi les fougères et les noyers monumentaux. Il arrive d'Asie, de Mongolie, car la dernière glaciation lui a permis de franchir l'obstacle du détroit de Béring. Il a pénétré en Amérique. Il en a colonisé les plaines, les monts, avant de descendre difficilement vers le sud.

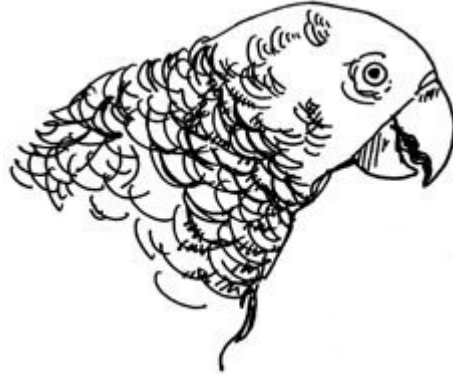
Commence alors un nouveau chapitre de la lente et violente histoire de l'Amazonie. Pendant plus de 10 000 ans, des peuples indiens subsistent dans la forêt. Ils ne sont pas de très bons architectes. Ils ne travaillent pas la pierre. Ils ne construisent rien qui défie le temps. Ils n'inventent ni la poudre, ni la roue, ni la charrue, et la boussole encore moins. Ils ne savent pas extraire les métaux. Ils n'ont pas d'écriture. Mais ils produisent d'autres sagesses : des légendes subtiles et des mythologies foisonnantes, des centaines de langues, une incomparable science de la forêt, une médecine que les laboratoires pharmaceutiques suisses ou américains du XXI^e siècle admirent tellement qu'ils essaient de la copier. Ils n'ont pas édifié de civilisations glorieuses comme l'ont fait les peuples des Andes, mais dans l'île de Marajó, qui occupe les bouches du grand fleuve, une culture de la céramique suggère des liens d'échange ou de dépendance avec les civilisations du Mexique.

De cette histoire en loques, de ce long combat sans sépultures, l'Amazonie détient les archives. Chaque fourmi et chaque brin d'herbe est un vestige de la lutte que se sont livrée les pierres, les bêtes, les cyclones et les plantes pendant des millions d'années. À force de partager un même territoire, les espèces ont mis au point des stratégies délicates. Elles échangent des tuyaux, des informations, elles se prêtent assistance, elles se rendent des petits services, ou bien au contraire elles ourdissent des pièges et se combattent à mort.

Le *tambaqui* a des goûts peu répandus chez les poissons. Il aime les fruits. Il passe ses journées dans le dédale des plantes aquatiques et il fait sa cueillette de baies comme nous grignotons des cerises. Les pêcheurs amorcent leurs hameçons avec des fruits. La chair du *tambaqui* est délicieuse.

*

Le *preguiça-de-bentinho*, que les Indiens appellent le *ai-mirim* et les Français le paresseux, est un léthargique. Lever une main, se gratter l'oreille, cela lui fait souci. Sa lenteur est infinie. Il vit dans les arbres mais il n'aime pas grimper dans les arbres. Il trouve ça fatigant. Aussi, une fois calé dans ses branchages, il répugne à descendre. Une seule circonstance l'oblige à secouer sa paresse, c'est la nécessité de déféquer. Comme il est partisan d'une hygiène rigoureuse, il déteste souiller son arbre. Dans ces moments-là, son esprit est tiraillé entre deux exigences : celle de sa propreté qui lui conseille de bouger et celle de sa formidable fatigue qui lui enjoint de demeurer en son logis. Il se retient le plus longtemps possible mais, au bout de quinze jours, il faut faire quelque chose. Il n'en peut plus. Il se met en route. Après de longues manœuvres, il finit par fouler le sol. Là, il fait ce qu'il doit faire. Puis, redevenu léger et gaillard, il remonte dans ses branches à petite vitesse. Ce voyage présente un avantage. Le paresseux a une sorte de fourrure de poils sur les yeux et il en est gêné. Dans les zoos, les gardiens la taillent régulièrement. Dans les arbres, le travail est assuré par des mites spécialisées dans la tonte de ces poils. Chaque fois que le paresseux met le pied à terre, les mites se dispersent. Heureusement, une autre brigade de mites assure le relais. Des mites jeunes, curieuses, aventureuses et pleines d'allant. Tout le monde remonte dans les branches et la vie passionnée du *preguiça-de-bentinho* se poursuit.



L'*anta*, que nous appelons tapir, est apparenté à l'éléphant. Avec son long nez et son expression lugubre, il a l'air stupide. D'ailleurs, il est stupide. Si un Brésilien dit que vous êtes « bête comme un *anta* », c'est très ennuyeux. En France, le tapir désigne, dans le jargon de l'École normale supérieure, l'élève à qui on donne des leçons particulières afin de compenser ses déficits intellectuels. Au surplus, l'*anta*, avec son groin et ses grandes oreilles, est plutôt laid. Décidément, il est des espèces qui ont tout raté.

*

Le *cavivara* est un rongeur, un rat, mais ce rat est un colosse. Il a la taille d'un chien. Il n'a pas l'air plus malin que l'*anta*. Les autres bêtes profitent de son innocence, le tuent et le mangent. Sa chair a bon goût. On signale ici et là des élevages de *cavivaras*. Pourtant, son sort est moins douloureux que celui de l'*anta* car ses déjections sont délicieuses à l'odorat des papillons. C'est pourquoi il se déplace souvent au milieu d'une compagnie somptueuse de papillons bleus, rouges, rosés, mordorés ou de la couleur de l'or, qui l'entourent, un peu comme les dentelles et les pierres précieuses magnifient la figure des reines.

*

Le fourmilier ou tamanoir n'est pas mieux traité. La nature lui a réservé un destin de rien du tout. Elle l'a déposé dans la plus grande forêt du monde, mais de cette splendeur, il ne retient que les fourmis. C'est un

obsédé. Il n'aime que cet hyménoptère. Il ne pense qu'à ça. « Ma fourmi ! Ma fourmi ! », se dit-il, comme Harpagon crie : « Ma cassette ! Ma cassette ! » Or les fourmis, même les plus costaudes, sont des animaux petits alors que le tamanoir est un animal d'une bonne taille. Aussi le tamanoir est-il condamné à bouffer de la fourmi sans discontinuer. Du matin au soir, il se traîne dans les sous-bois, précédé de son long nez, de sa langue gluante comme un papier tue-mouches, sur laquelle viennent se coller des fourmis qu'il lance au fond de sa gorge.



J'avais été très sensible aux difficultés du tamanoir durant mon premier voyage à Belém, dans les années 1960. « Le fourmilier rassemble deux incommodités : il est assez gros et il n'aime que les fourmis, voilà sa fatalité, son supplice. Il est condamné aux fourmis à perpétuité car il faut en ingurgiter de fameuses hordes, de fourmis, si l'on veut nourrir un pareil corps. Je mets ma main au feu qu'il aimerait bien aimer autre chose, le fourmilier, et qu'il connaît le ridicule de son état. Cette bête, qui a la plus grande forêt du monde sous la main, deux mille espèces de serpents, des moustiques mirobolants, des herbes grosses comme des stylos, tendres comme des buées, des milliards de poissons, des crapauds-buffles ou même ces lézards, ces dragons bardés de crêtes d'acier et revêtus de perles de verre qui bougent toutes les cinq minutes une patte ou bien le cou d'un air exaspéré, ouvrent lentement un œil et le referment avec dégoût quand ils ont constaté que, pour eux, la préhistoire n'est toujours pas achevée alors que tous les autres objets du monde en sont déjà au XX^e siècle, oui, il y a de tout pour se goberger dans la forêt de l'Amazonie, mais le fourmilier n'est pas intéressé.

« Dans cette caverne d'Ali Baba, dans cet empire de la chasse, dans cet entrepôt du monde, il ne voit rien, il n'entend rien, il ne désire rien. Son

truc, son vice, sa friandise, parmi les trésors de la Terre, c'est la fourmi. Un point c'est tout. Alors il ne traîne pas ; il se remue, il fait vinaigre. Toujours sur la brèche, goulu, fébrile, affolé à l'idée de manquer, écoeurant mais pitoyable, il est en chasse éternelle. La fourmi est son Graal et sa croix. Il traînaille son long nez gluant, comme un morceau de caoutchouc, comme un vieux tuyau d'arrosage, et il renifle sans arrêt, avec des manières d'enrhumé, pour aspirer les fourmis.

« Il est obtus, entêté, idiot, mais comment faire ? S'il n'a pas sa ration, il s'étirole. Qu'il rêvasse un instant et c'est la crampe d'estomac. Une distraction, c'est la disette et s'il traîne au lit la famine. Comme tous les obsédés, c'est un intrépide. Il traverserait les flammes pour son vice. Exprès, je me suis placé sur son chemin et vous croyez qu'il allait dévier ou bien qu'il me flanquerait un coup de son sale long nez ? Pas du tout : il n'a même pas pris la peine de faire le tour de mon soulier. Il l'a escaladé en reniflant au passage un bon coup, à tout hasard, pour le cas où une fourmi s'y serait égarée. Je ne vivais pas sur la même planète que lui. Nous habitons deux galaxies. La sienne était la galaxie des fourmis. »

J'apprends aujourd'hui, avec un peu de fierté, que je ne suis pas le seul à me tourmenter à propos du régime alimentaire du tamanoir. Les nutritionnistes des zoos de San Diego et du Bronx partagent mes inquiétudes. « Que donner, se demandent-ils, à un fourmilier géant qui, dans la nature, dévore chaque jour des milliers de fourmis et de termites ? »

Généralement, les zoos distribuent à leurs fourmiliers des aliments riches en calories – de la viande, des œufs, des fruits, des légumes et quelques biscuits. Mais le fourmilier ne supporte pas ce menu. Ces produits le font gonfler. Il a des ballonnements de ventre. Du coup, il passe ses journées à dormir et il souffre de diarrhée. On a alors demandé aux employés des zoos de faire un effort, mais on ne pouvait pas leur demander de ramasser chaque jour des millions de fourmis. Le commerce, pour sa part, ne proposait que des vers de farine ou des criquets qui ne sauraient en aucune façon plaire à un animal dépourvu de dents comme le tamanoir.

Le Dr Edwards s'est interrogé : « Quel genre d'animal est-ce ? C'est un carnivore. Il mange d'autres animaux mais il dispose d'une petite voie d'admission – sa langue gluante – pour faire entrer la nourriture dans son système digestif. »

Le zoo de San Diego s'est alors lancé dans une campagne d'expériences. Une piste a été retenue. Le régime du chat, riche en

protéines, semble satisfaire le tamanoir. Un inconvénient cependant : le fourmilier a besoin de la chitine qui forme la carapace des insectes. Aussi a-t-on eu l'idée d'ajouter à la nourriture habituelle du chat quelques croquettes pour singes car celles-ci contiennent des fibres. Les premiers essais ont commencé. Le résultat est heureux. Les fourmiliers ont retrouvé leur gaieté. Ils recommencent à s'aimer de manière à faire des petits fourmiliers. Et leurs selles ? Leurs selles sont très bien, fermes, solides, rassurantes, comme dans la nature, quel soulagement !



L'*onça* (jaguar) est un fauve d'une grande beauté. Elle vit en Amazonie, dans le Mato Grosso, le Rondônia, le Pantanal. On distingue l'*onça-pintada*, qui est colorée, « peinte », et l'*onça-parda* qui est terne. J'aurais été bien content d'en voir une même de loin, surtout de loin, mais il est rare de croiser le chemin de l'once. La jungle ne peut pas nourrir un grand nombre de gros animaux, et puis la cohue de paysans, d'ingénieurs, d'ouvriers, de pharmaciens internationaux et d'ethnologues qui déferle sur la région depuis vingt ans a rendu les grands fauves méfiants. Les *onças* postmodernes mènent une existence clandestine. Elles laissent des empreintes dans la poussière et dans la boue. On les relève le matin au bord des cours d'eau et on a peur. La nuit, on pense à ces bêtes absentes, invisibles, et elles sont aussi terribles que les dragons, les licornes et les loups-garous qui se promènent dans les miniatures du Moyen Âge et à proximité de notre logis.

*

Le crocodile, ou plutôt le *jacaré*, qui est un alligator, est moins farouche. Il se prélassé sur les plages qui bordent les rivières, dans les

marécages, les *igapés*, les petits lacs. On m'a dit que le *jacaré* n'attaque pas. On peut se baigner dans son voisinage. Seules les femelles sont méchantes, et encore faut-il qu'elles soient enceintes. Cela m'a encouragé. Malheureusement, chaque fois que je me suis approché d'un *jacaré*, j'ai tout de suite eu l'impression que c'était une femelle et que cette femelle était enceinte si bien que j'ai cessé de m'approcher.

Un matin, nous avons été incommodés par une odeur à vomir. Nous étions à côté d'un charnier de *jacarés*. Les dépouilles étaient intactes, sauf une partie de leur cuirasse qui avait été découpée avec précaution. C'est ainsi que procédaient dans les années 1970 les trafiquants et les braconniers. Ils venaient du Paraguay. Au début de la nuit, ils posaient leur petit avion non loin d'un fleuve et ils tuaient. Ils prélevaient sur les cadavres la partie qui les intéressait, qui intéressait surtout les commerçants chic et mondiaux qui fabriquent des chaussures, des sacs et des valises. Ils jetaient le reste et le matin il y avait ces monceaux de *jacarés* éventrés.

*

L'araignée *Phoneutria nigriventer* est bien connue des Indiens et des *caboclos*. Sa piqûre n'est pas mortelle. Elle provoque des douleurs et une gêne, mais les victimes bénéficient dans les jours suivants d'érections répétitives, monumentales et marmoréennes, aptes à durer des heures. Au commencement, c'est assez intéressant. Après quelques heures, c'est un supplice. La *Phoneutria* nous rappelle une loi de la nature : il ne faut pas exagérer.

Les savants se sont jetés sur la *Phoneutria nigriventer*. Ils ont comparé ses sucs avec le Viagra. Ils ont vu que l'araignée bat le Viagra à plate couture. Des chercheurs de l'université de Géorgie, aux États-Unis, ont inoculé le venin de l'araignée à des rats. Il en est résulté une augmentation considérable de la pression sanguine dans les zones érectiles, ainsi qu'une forte production d'acide nitrique qui joue, comme on sait, un grand rôle dans l'exaltation du membre viril.



Un des beaux romans de Conan Doyle, *Le Monde perdu*, publié en 1912, raconte l'aventure d'un savant irascible et génial, le professeur Challenger, qui a découvert en Amazonie, région bien peu explorée en ce temps-là, un plateau inviolé car isolé de la plaine par des escarpements vertigineux. Le professeur Challenger monte une expédition avec le journaliste Edward Malone et un illustre chasseur de fauves, lord John Roxton. L'équipe réussit à se hisser sur le plateau. Là, elle découvre un monde que l'on croyait englouti, un petit morceau du jurassique. Tout est en l'état : les herbes sont préhistoriques. Le plateau est fréquenté par des sauriens. Dans le ciel passent des ptérodactyles. Dans les fourrés paissent des dinosaures.

Le récit de Conan Doyle est passionnant. Est-il prémonitoire comme il est d'usage de le dire quand on lit un roman de Jules Verne, de George Orwell ou de Ray Bradbury ? Il est clair que l'Amazonie ne contient pas de dinosaures. Mais Conan Doyle a pressenti que, sous l'Amazonie visible aujourd'hui, se dissimulent d'autres Amazonies, nombreuses, et qui se déploieront peu à peu. À l'allure où les hommes du XXI^e siècle arrachent les voiles qui masquent la forêt fantastique, on peut s'attendre que les explorateurs mettront au jour, dans les années à venir, des Amazonies inimaginables, comme il advient parfois que le coup de pioche d'un archéologue ouvre soudain une lucarne sur un empire dont nul jamais ne soupçonna l'existence. Le passé de l'Amazonie est à venir.

Il faut croire les poètes. L'Amazonie de Conan Doyle paraît un peu fantaisiste, mais le grand Écossais en a mieux compris le génie tourmenté que la plupart des guides touristiques. Imaginaire, son Amazonie est réaliste puisque ses forêts et ses fleuves ont la couleur de nos songes. Conan Doyle a vu très clairement un des traits les plus remarquables de l'Amazonie :

cette province du monde, comme le cosmos de Hubble, n'obéit pas aux lois de l'espace et du temps qui règlent nos contrées. En Amazonie, le temps va et vient, avance, recule, se perd, marche à l'envers, s'embrouille et rejaillit on ne sait où. Le fourmilier poursuit son cheminement dans la préhistoire alors que le grand *ara* bleu et le *peixe-boi* sont en voie d'extinction. Les catégories qui régissent nos contrées reposées n'ont pas cours entre le rio Solimões, le rio Xingu et le rio Japurá. Les différents règnes, au lieu d'être séparés par d'invisibles parois, se mélangent et pénètrent les uns dans les autres. Des poissons mangent des fruits, les dauphins de la mer batifolent dans les eaux douces et les arbres rendent service aux arbres d'une autre espèce. L'eau est mêlée au ciel et la terre est dans l'eau, et l'eau se mêle aux flammes, comme si l'Éternel n'avait pas encore complété son ouvrage et tardait, dans ces solitudes, à diviser la terre, le feu, l'eau et le ciel.

« La terre, dit le premier livre de la Bible, était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux et Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière jour et il appela les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir et il y eut un matin. »

Équinoxiale

Ces Portugais sont bizarres. Ils découvrent le paysage le plus beau du monde, la baie de Guanabara, et ils ne le voient pas. Sous leurs yeux défilent des forêts du néolithique, des fleurs et des lianes, des plages, des scintillements, des mers mêlées aux montagnes. Le décor est tout neuf. Il sort des mains de Dieu. Les mornes, les friselis de l'eau, les cascades et les verdure sont à peine déballés. On entend le vol des anges. La beauté des choses commence. Et que disent-ils, les marins portugais ? Ils disent : « Bien. Pas mal. Et si on allait voir ailleurs ? »

Ça tombe bien. La baie de Guanabara n'a aucune envie d'être découverte. Elle peut attendre. Elle est très bien dans ses géologies. Quand on a la chance d'être dans une éternité, on ne fait rien pour en sortir. On retient son souffle. On fait le mort, si bien qu'à l'aveuglement des marins de Lisbonne répondent les indolences de la baie de Guanabara. Celle-ci n'a

guère envie de s'ébrouer et d'échanger ses songes contre ceux des soldats de cuir et d'acier accourus d'Europe.

Les navigateurs lusitaniens respectent ces nonchalances. Ils déposent ici et là quelques truchements et des aventuriers qui n'ont pas grand avenir car les Tupinambas, parfois, les mangent. En 1530, ils implantent deux modestes comptoirs sur l'interminable littoral du Nouveau Continent. Le premier est formé à Bahia, dans le Nord, et l'autre dans le Sud, à São Vicente, sur la moitié occidentale de l'île de São Vicente, en face du port aujourd'hui nommé Santos. Entre ces deux points d'ancrage, rien. Rien du tout. De la pouillierie, de la solitude et de l'ennui. La baie de Guanabara retombe dans son sommeil préhistorique qu'interrompent parfois des chamailleries entre les Portugais et les Indiens tupis-guaranis. Des chamailleries aussi entre Portugais et Français.

Il y a longtemps que les Français fouinent dans le coin. Des pêcheurs de Dieppe et du Pays basque connaissent les bouches de l'Amazone avant que les caravelles portugaises les fréquentent. Le roi François I^{er} encourage ses capitaines de course à fourgonner en Amazonie. Au sud, d'autres Normands font du commerce, nouent des alliances avec les tribus indiennes, s'accouplent avec des jeunes femmes. Ils baptisent le piton qui domine la baie de Guanabara. Ils le nomment la « Motte de beurre ». Quand les Portugais reprendront la ville, ils le débaptiseront et l'appelleront « Pain de Sucre ».

Avec Henri II, qui règne de 1547 à 1559, la France se fait plus agressive. Le fils de François I^{er} et de Claude de France continue son père. Il rêve d'attraper un petit bout de Brésil. Comme la baie de Guanabara est vide, les Français se disent qu'ils vont investir ce vide. C'est là qu'ils foreront un petit trou pour se faufiler dans le grand continent incompréhensible.

L'amiral Gaspard de Châtillon de Coligny présente un projet au roi. Pourquoi ne pas constituer là-bas, loin des poisons religieux qui épuisent l'Europe, une société dans laquelle on mélangerait les huguenots et les catholiques, avec l'espoir de les voir s'aimer au lieu de s'entre-tuer comme ils s'apprêtent à le faire un peu partout. Henri II apprécie le projet de Coligny. Il en confie l'exécution à l'amiral Nicolas Durand de Villegaignon qui est, comme Coligny lui-même, de la religion réformée (tendance Calvin), mais sans sectarisme. On recrute les équipages. On prend soin de

mélanger des réformés et des catholiques. Les deux religions grimpent ensemble dans les mâts, affalent les voiles ou les bordent, tournent le même cabestan, annoncent « Terre ! » d'une même voix. Coligny avait tout prévu : « On formera un refuge dans lequel les réformés pourront librement exercer leur culte, en compagnie des catholiques. »

Le 10 novembre 1555, les hommes de Villegaignon mouillent l'ancre dans la baie de Guanabara. Ils débarquent sur un îlot qui devient l'île aux Français et qui sert aujourd'hui de base à l'École navale brésilienne. Rien n'est mieux profilé qu'un îlot quand on a le projet de « recommencer l'histoire ». La mer vous divise de toute mémoire, constitue une barrière prophylactique que ne sauraient franchir les miasmes venus des continents. Les grandes utopies philosophiques, de Thomas More à Bacon ou à Cabet, plantent leurs « cités de cristal » dans des îles car la mer purificatrice et le sel de la mer les protègent des noirceurs de l'histoire et des incommodités du temps. Villegaignon et ses hommes pourront édifier là-bas, aux antipodes, un monde inédit dans lequel s'épanouira une société sans antécédents, sans mémoire ni modèle, une Jérusalem terrestre, au grand large des siècles. L'aventure plaît aux marins. La terre dans laquelle le destin les a poussés est belle, miséricordieuse. Et ils s'emploient à donner un nouveau départ à l'histoire.

Certes, il y a dans le coin des Indiens tamoios (disparus aujourd'hui et qui appartenaient au groupe linguistique tupi), mais on n'a qu'à les attraper en vue de les soumettre à des travaux un peu forcés. Malgré tout, après quelques mois assez gais, on constate que les trois pestes – le temps, la religion et l'histoire – qu'on avait cru laisser à quai en Europe s'étaient introduites en douce dans les cales des navires et qu'elles ont envahi l'île aux Français. Elles s'y montrent aussi virulentes, aussi dévastatrices, aussi bêtes sur la terre vierge des tropiques qu'elles l'étaient sur l'Ancien Continent.

La société parfaite que Villegaignon organise dans l'île aux Français est même plus nauséabonde que les vieilles sociétés de l'Europe. Les microbes importés de France, ravis d'être logés dans un lieu impollué, resserré et clos, se déchaînent. Ils sont en plein essor. Ils ont une énergie du feu de Dieu. Ils se multiplient. Ils font pis que pendre. Les aimables résolutions des inventeurs de la France antarctique ne résistent pas aux manœuvres du mal. Villegaignon, qui passait en France pour un homme tolérant, devient saugrenu. Il commence par changer de religion, ce qui déconcerte ses

administrés. Il était protestant en Europe et le voici catholique en Amérique. Vérité en deçà de l'équateur, erreur au-delà ! Villegaignon se méfie de chacun. Il crie tout le temps. Il insulte. Sa vanité grandit. Elle est portée au comble par sa qualité de chef du paradis terrestre. Cet honneur gâte ses humeurs. L'Éden se démembre à mesure qu'on le bâtit. La petite colonie bute sur les mêmes écueils qui, en Europe, ont avarié la nef de l'Église.

On se divise en deux factions. Ainsi est-on plus à l'aise pour se haïr. L'île aux Français, bien loin de donner le départ à une nouvelle histoire, se contente de recopier la première catastrophe. Elle en fournit une version à la fois aggravée, miniaturisée et accélérée. Dans l'île aux Français, on brûle les étapes. Quelques mois suffisent aux utopistes de Coligny pour mettre sur pied une de ces guerres de Religion dont l'Europe, dans les saisons prochaines, va mourir.

Villegaignon pousse au malheur. Sa nature se gâte. Il est si coléreux et si prétentieux qu'il prend l'habitude d'accorder la couleur de son vêtement à son humeur du jour, de façon que ses méchancetés soient visibles de loin. Comme il vient de trahir le camp protestant pour épouser la foi catholique, il se croit obligé de persécuter ses anciens coreligionnaires. Un jour, il se saisit de cinq hérétiques et les jette dans un bateau, le *Jacques*, vieux et impropre à la navigation. Naufrage. Les malheureux rejoignent à la nage l'île aux Français. Sauvés ! Mais Villegaignon veille au grain. Parmi ces rescapés, il en repère trois qui sont plus hérétiques que les autres. Il donne l'ordre de les noyer.

Telle est la première colonie française dans le continent nouveau : une annexe de l'Europe et les manières de l'enfer. Villegaignon est l'ordonnateur de ce fiasco. Quand les deux camps n'en peuvent plus de guerroyer sur un point de l'histoire sainte, sur la nature de l'eucharistie, sur le statut de la Vierge Marie ou sur d'autres mystères de la doctrine, Villegaignon suspend la controverse. Il arme un bateau qui cingle vers l'Europe, et ses ambassadeurs vont solliciter l'arbitrage des autorités religieuses. La réponse revient après beaucoup de temps car, à l'aller, malheureusement, les alizés soufflent dans le mauvais sens. Aussi, en attendant qu'un vent favorable décide si la Vierge est vierge et si le Dieu unique contient trois dieux, les querelles s'aigrissent.

Bientôt, la colonie française doit affronter d'autres ennemis. Les Portugais, qui n'avaient pas remarqué d'abord cette baie de Guanabara, se disent soudain qu'elle est très jolie puisque les Français la convoitent. Ils

s'emploient à chasser les intrus. Ils vont déloger les troupes de Villegaignon. Le gouverneur de Salvador de Bahia, Mem de Sá, lance ses soldats. En 1560, une première expédition est repoussée. Cinq ans après, une autre colonne portugaise fait mouvement et prend position sur une plage proche de l'île aux Français, à l'entrée de la baie de Guanabara, au pied de la « Motte de beurre ». Ils édifient un fort de terre battue, São Sebastião do Rio de Janeiro. Commence une longue attente. En 1567, Mem de Sá prend les choses en main. Il donne l'ordre de l'assaut. Le neveu de Mem de Sá, Estácio de Sá, est tué d'une flèche indienne car les Portugais sont si désagréables avec les sauvages que ceux-ci choisissent généralement le camp des Français. Les combats sont violents. La colonie française est écrabouillée.

Les survivants de la France antarctique regagnent la France. À Paris, l'amiral de Coligny, l'homme qui a rêvé d'inventer là-bas un nouveau modèle de concorde entre les religions, poursuit sa mission. En 1570, il inspire la paix de Saint-Germain, qui est favorable aux protestants et laisse espérer un apaisement des haines, mais c'est le contraire qui advient. Les catholiques enragent. Déjà qu'ils acceptent mal l'entrée d'Henri de Navarre dans la famille royale et son mariage avec Marguerite de Valois, la sœur de Charles IX, ils contre-attaquent. Ils organisent contre Coligny un attentat raté. Catherine de Médicis se rapproche des Guise. Le tocsin de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois appelle les Parisiens. Charles IX préside au massacre. Le futur Henri IV n'y échappe qu'en abjurant. La Seine est pleine de cadavres. Coligny est tué. On cite des chiffres : 3 000 assassinés à Paris et 30 000 dans l'ensemble de la France. Deux siècles plus tard, le souvenir de la nuit terrible écœure encore la France. Voltaire, chaque année, s'enfièvre et se tord de douleur dans la nuit du 23 au 24 août.

*

De la France antarctique, deux chroniqueurs portent témoignage. Le premier est catholique. C'est le cordelier André Thevet. Il est considéré comme un cosmographe de première force, un érudit, très fantasque cependant puisqu'il dessine sur ses mappemondes des villes qui n'existent pas encore. Il invente un nouveau département de la géographie : la géographie imaginaire ou prophétique.

Une autre version de la France antarctique nous est procurée par un homme bien différent, aussi scrupuleux que Thevet est abracadabrant. Son auteur est un réformé, Jean de Léry, qui publie : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* à Genève en 1578. Jean de Léry n'aime pas son prédécesseur, le cordelier André Thevet. Il le croque avec malice : « Cosmographe si général et universel, comme s'il n'y avait pas assez de choses remarquables sur cette machine ronde ni en ce monde, il va encore chercher des fariboles au royaume de la lune pour remplir les livres des contes de la cigogne. »

Jean de Léry insinue que les délires géographiques de Thevet ne sont pas gratuits. Ils ont mission de séduire les puissants. Si le cordelier invente des villes, c'est pour mieux caresser la vanité de ses protecteurs royaux. « Thevet, affirme Jean de Léry, voulant plaire au roi Henri II alors régnant, fit faire une carte de cette rivière de Guanabara et du fort de Coligny. Il fit portraiturer à gauche de celle-ci, en terre ferme, une ville qu'il nomma Henri. Or, quand nous partîmes de cette terre du Brésil, soit dix-huit mois après Thevet, je maintiens qu'il n'y avait aucune forme de bâtiments, encore moins de villes et de villages à l'endroit où il en a marqué et forgé une vraiment fantastique. Il donne à considérer que tout ce qu'il dit n'est qu'imagination et choses supposées par lui. Rien que de la peinture. »

Jean de Léry ne se borne pas à démolir, avec de bonnes raisons semble-t-il, son rival et prédécesseur. Il apporte aussi son témoignage non seulement sur l'île aux Français, mais aussi sur la terre brésilienne. Claude Lévi-Strauss le tient pour le créateur, le patron, de la science anthropologique.

Jean de Léry est un écrivain agréable. Son récit ouvre une lucarne sur l'enfance de l'histoire. Sa prose est fraîche, inattendue, et ses descriptions lumineuses. Pourtant, sous les belles peintures du début des choses, Jean de Léry fait entendre une autre musique, une musique inquiète et un peu triste. Il pressent que le beau pays ne va pas tarder à être souillé et humilié par les sanglantes cérémonies que l'Europe accomplit dans tous les lieux où elle lâche ses soldats et ses rois.

Léry parle également des indigènes. Il détonne au milieu de ses contemporains, si l'on excepte Montaigne. La tolérance n'était pas la passion de ce siècle. Les premiers voyageurs n'ont pas vu les Indiens comme un des derniers reflets des âges innocents. S'ils admettent que certains sauvages sont pacifiques et même doux, ils estiment que d'autres,

et le plus grand nombre, en tout cas à l'intérieur du pays, sont des âmes noires et damnées, des pervers, des sanguinaires. Ils les détestent ou ils les méprisent. Ils les traitent comme des bêtes et doutent s'ils ont de la moralité. Horrifiés par les scènes d'anthropophagie, ils les tiennent pour des animaux ou des diables. Ces Indiens n'ont aucune idée du dieu des chrétiens. Il faut donc leur tenir la bride courte, les convertir et les massacrer au besoin. Les femmes ne valent pas plus cher. Elles sont belles, leurs peaux sont dorées et elles ont de longues chevelures noires, mais elles se promènent toutes nues et elles aiment faire l'amour. Aussi les force-t-on à s'habiller.

Or que dit Jean de Léry ? Il renverse ce discours. Non seulement il ne méprise pas les Indiens, mais encore il les célèbre et il trouve que les Européens feraient bien d'imiter leurs façons. Le péché change de lieu. Au regard de Jean de Léry, le mal ne réside pas dans les Indiens. C'est dans les Européens qu'il niche.

« Les Indiens, dit Jean de Léry, ne puisent en aucune façon aux sources fangeuses ou plutôt pestilentielles d'où découlent tant de ruisseaux qui nous rongent les os, sucent la moelle, atténuent les corps et conspuent l'esprit. Bref, nous empoisonnent et font mourir l'Europe avant l'âge. À savoir, la défiance, l'avarice qui en procède, les procès et brouilleries, l'envie et l'ambition. »

Jean de Léry publie son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* en 1578. Les deux premiers livres des *Essais* de Montaigne paraissent en 1580.

*

Les Français maintenant expulsés de l'île aux Français, les Portugais emménagent enfin dans la baie de Guanabara. Mais les rois de France ne renoncent pas au rêve américain. Leurs aventuriers, leurs matelots et bientôt leurs mousquetaires reprennent du service. Ils visent l'Amazonie et le Maranhão (Maragnan) dans le Nord. Ils créent quelques comptoirs. Ils exploitent le *pau-brasil* avec le concours des Indiens, en particulier avec les Potiguaras qui sont en guerre contre les Portugais. À la fin du siècle, des équipages venus de Dieppe et de La Rochelle s'établissent autour de l'île de Maranhão, et en 1604 Henri IV institue un « vice-amiral des côtes du Brésil ». Le titulaire est le mousquetaire Daniel de La Touche de La

Ravardière, qui porte également le titre somptueux de « lieutenant général des Amazones ».

La Ravardière quitte Saint-Malo, arrive dans la baie d'Oyapock, reconnaît la rivière de Cayenne. Il est séduit. Il aimerait bien revenir dans ces lieux et créer une petite colonie mais Henri IV est assassiné en 1610. La Ravardière ne renonce pas. Il gagne le soutien de Marie de Médicis, épouse d'Henri IV et régente de France, au nom de son fils Louis XIII. En mars 1612, une flottille de trois navires, la *Régente*, la *Charlotte* et la *Sainte-Anne*, quitte Cancale sous le commandement de l'amiral François de Razilly.

Les ennuis ne tardent pas. Une tempête éparpille les bateaux qui se réfugient sur les côtes d'Angleterre, si bien qu'ils ne touchent l'île de Maranhão qu'après cinq mois d'un voyage tumultueux. Ils débarquent un dimanche, ce qui est un bon signe. Mieux encore : c'est la fête de Sainte-Anne, et cette coïncidence console les marins de leurs déboires. Les pères qui accompagnent la troupe, Yves d'Évreux et Claude d'Abbeville, y voient un encouragement de la Providence. On descend à terre. On plante une croix. On prend possession de l'île de Maranhão au nom de Dieu et de la France. Les chants s'élèvent. Les soldats célèbrent l'arrivée au paradis par des salves de mousqueteries. Les perroquets s'affolent. Comme ils sont de toutes les couleurs, le spectacle enchante les mousquetaires. La *France équinoxiale* est née.

Trente Indiens observent la fête. Ce sont des Tupinambas. Ils ne semblent pas agressifs. La Ravardière bâtit un fort et des retranchements. Il ne craint pas trop les indigènes, qui sont de pauvres diables habillés de loques et de palmes, mais il sait que les Portugais veulent chasser les intrus venus de France. Il fait construire un couvent et une église car il est important de célébrer le culte et de civiliser les sauvages.

La Ravardière a gardé un bon souvenir de la rivière Cayenne. Il se met en tête d'explorer l'Amazone dont le cours est presque inconnu, malgré les héroïques expéditions de jadis, au XVI^e siècle, des missionnaires et des capitaines portugais et surtout espagnols. Le mousquetaire français confie à ses adjoints le nouvel établissement qui porte à présent le nom de São Luís do Maranhão (en l'honneur du roi de France Louis XIII). Départ en fanfare. Tous les canons du fort tirent. L'expédition compte quarante soldats, dix matelots et vingt Indiens.

Bientôt, les pères Yves d'Évreux et Claude d'Abbeville, qui étaient demeurés à São Luís, font savoir à La Ravardière que les Portugais préparent une contre-offensive et se regroupent dans une base fortifiée du Nordeste, dans le Ceará. La Ravardière fait demi-tour, revient à São Luís. À la fin de l'année, les Portugais, sous le commandement d'un *mameluco* (fils d'un Portugais et d'une Indienne), Jerônimo de Albuquerque, se lancent à l'assaut, avec le soutien de quelques brigades d'Indiens.

Tout au long des petites guerres, des guerres féroces, qui scandent l'histoire du Brésil colonial, les Indiens sont enrôlés par les uns, par les autres, et meurent silencieusement pour défendre des causes qui ne les concernent pas. Comment ne pas penser à ces tirailleurs sénégalais voués à se faire abattre par des uhlans parce que l'Allemagne voulait prendre l'Alsace à la France, à ces Gurkhas qui quittaient leur Pakistan pour assurer la gloire de l'Empire britannique, à ces harkis de la guerre d'Algérie condamnés par la France à trahir leurs frères, à ces cochons jetés sur les mines allemandes ou sur les mines françaises, selon qu'ils étaient nés dans une porcherie installée à l'ouest du Rhin ou bien à l'est ?

Le 4 novembre 1616, mais des documents parlent du 19 novembre, Jerônimo de Albuquerque entre dans São Luís, expulse les Français et met un terme à la France équinoxiale. Quelques soldats français demeurent dans l'île de Maranhão. Ils aiment des Indiennes.



Aujourd'hui, et comme quatre siècles ont passé, La Ravardière est une légende. Dans la ville de São Luís do Maranhão, entre les immeubles

revêtus de ces belles porcelaines bleu et blanc que l'on appelle les *azulejos*, la statue du mousquetaire de Louis XIII rappelle l'équipée de la France équinoxiale. Dans les ruelles en pente, à l'ombre des bougainvilliers et des arbres à cacahouètes, passent des femmes noires. Leurs yeux sont bleus, dit-on, mais je crois que ces yeux sont un songe...

*

Les corsaires français prennent le relais des princes, des mousquetaires et des rois. Ils picorent les côtes du Brésil. Ils essaient d'en arracher quelques bribes ou d'en chiper les trésors. Ils n'ont pas d'états d'âme, car les Portugais ne sont pas les amis du roi de France depuis que Philippe II, le fils de Charles Quint et d'Isabelle de Portugal, a réuni les Couronnes espagnole et portugaise en 1580. Les incidents se succèdent. En 1581, à peine proclamée l'union de l'Espagne et du Portugal, trois navires anglais saccagent le Recôncavo baiano. En 1585, le prestigieux Thomas Cavendish (anglais) pille les factoreries disséminées sur le littoral de la colonie, à Espírito Santo, à São Vicente. En 1595, James Lancaster s'en prend à la ville de Recife. Deux ans plus tard, une armada de treize navires français dévaste les côtes de la Paraíba. Elle est repoussée mais les Français vont tenir le Rio Grande pendant une grande année, ce qui conduit les Portugais à renforcer leurs défenses dans le Pernambouc et la Paraíba. C'est ainsi, contre les Français, que naît dans le Rio Grande la ville de Natal. Cette ville jouera plus tard un grand rôle dans le développement des liaisons aériennes mondiales : le 13 mai 1930, un Français, Jean Mermoz, qui a pris l'air à Saint-Louis du Sénégal, amerrit à Natal, sur un Latécoère baptisé *Comte de La Vaulx*. Il a réalisé la première traversée aérienne de l'Atlantique Sud.

*

Les Hollandais ne chôment pas. Ils multiplient les mauvais coups. En 1599, ils s'en prennent à Rio de Janeiro, sans succès. En 1604, ils saccagent le port de Salvador da Bahia. C'est le prélude à une action de grande envergure. Les Hollandais ont envie de mettre la main sur l'Empire portugais. Ils frappent celui-ci un peu partout : dans l'océan Indien à Ormuz, en Orient extrême à Macao, en Angola et au Brésil. En 1624, ils arment une flotte de 56 navires, 1 150 militaires et 1 150 canons. Ils

s'emparent de la ville d'Olinda. Cinq ans plus tard, ils sont les maîtres du Pernambouc et tiennent les villes d'Olinda et de Recife. Le règne hollandais durera trente ans. Un chef remarquable consolide ces victoires, un Allemand, Jean-Maurice de Nassau, qui porte le titre de « gouverneur et capitaine général de terre et de mer ».

Nassau fait construire à Recife un hôpital, prend en charge les orphelins, relance l'économie du sucre, restaure et remodèle, souvent à la « batave », en redessinant les deux fleuves de Beberibe et Capibaribe qui se rejoignent dans la ville de Recife, crée des universités, fait venir d'Europe des savants du meilleur niveau, un peu comme Bonaparte emmènera en Égypte les cervelles les plus brillantes de son temps. Malheureusement, les émigrés qui convergent vers le Brésil hollandais déçoivent. Ce sont des Allemands rescapés de l'horrible guerre de Trente Ans, des soldats anglais, français ou écossais sur le retour. Un autre danger apparaît : les Hollandais ont entendu dire qu'en franchissant la ligne de l'équateur le péché de chair disparaît. Ils ont cru que c'était vrai. La bigamie connaît un grand succès, même parmi les pasteurs hollandais, et la débauche.

La Recife hollandaise a une autre originalité : les Hollandais sont tolérants. Aussi les juifs, les « nouveaux chrétiens » qui souffrent en Europe, surtout en Europe ibérique, affluent dans ce petit havre d'indulgence qu'est le Pernambouc. Ils y sont heureux et prospères. La première synagogue des deux Amériques est édifiée à Recife. En 1654, avec l'aide des seigneurs du sucre et de certains indigènes, les Portugais reprendront la ville.

*

Les corsaires français ont-ils la nostalgie de cette France antarctique qui avait si piteusement échoué jadis dans la baie de Guanabara, ou de la France équinoxiale de São Luís do Maranhão ? Le Brésil les fascine. En 1710, le capitaine de vaisseau Jean-François Duclerc quitte La Rochelle. Il a l'intention de capturer Rio de Janeiro. Plutôt que de forcer la passe, il choisit de débarquer un peu plus loin, sur une partie déserte de la côte. Les habitants de Rio se rebiffent. Ils attrapent Duclerc, le mettent en prison, l'assassinent.

La solidarité corsaire, comme celle des mousquetaires d'Alexandre Dumas, n'est pas un vain mot : « Tous pour un, un pour tous ! » Un autre

coureur des mers, mais de meilleure réputation, le Malouin René Duguay-Trouin, décide de venger son camarade. Il se présente devant Rio le 12 septembre 1711, avec 1 800 hommes. Dans ses *Mémoires*, René Duguay-Trouin raconte le bombardement de Rio : « Un feu général et continu des batteries et des vaisseaux, qui, joint aux éclats redoublés d'un tonnerre affreux et aux éclairs qui se succédaient les uns aux autres, rendait cette nuit épouvantable. » Les fonctionnaires portugais, les moines et les moinillons, les dames et leurs domestiques nègres s'enfuient dans les montagnes. La ville appartient aux Français. Pourtant, René Duguay-Trouin ne s'éternise pas. Il exige des Cariocas une forte rançon et se retire. Le roi de France est très content de son corsaire.

Éthanol

Lula a beaucoup de vertus, c'est un vase de délices, mais ce vase, prétendent certains, a un inconvénient. Il s'agrippe à l'éthanol. Il a une addiction. Dès que quelqu'un veut lui faucher son éthanol, ou en limiter les effets, il se met en colère. L'ami suisse de Lula, Jean Ziegler, qui est un homme de gauche un peu exalté mais généreux et énergique, a tenté de remettre le président brésilien dans le droit chemin. Lula s'en fiche. Il n'écoute pas Ziegler et pas davantage tous ces écologistes mous qui, après avoir pensé très sottement que l'éthanol allait sauver les poumons moisissés de la planète, le voient aujourd'hui comme un tourment. Lula s'opiniâtre. Il ordonne à ses pauvres de continuer à couper des cannes à sucre, à ses *usineiros* de construire partout ces grands cylindres métalliques d'où sortent chaque jour des tonnes d'éthanol ou de biodiesel aptes à faire rouler des millions de voitures ou de camions non seulement au Brésil mais aux États-Unis, en Europe et sur la Lune.

Le Brésil a lancé la filière de l'éthanol avant tous les autres pays, il y a trente ans. Un coup de génie. Il a une énorme avance et il ne tient pas à la gaspiller. Lula rêve de devenir le premier fournisseur mondial d'énergie non fossile. De son Brésil, il veut faire une Arabie heureuse, nageant sur un océan de cet éthanol qu'on disait jadis « vert » et que certains aujourd'hui voient plutôt « noir ». En quelques années, le carburant miracle a pris les traits d'un désastre écologique et humain. On prétend qu'il démolit le pays

qui le fabrique. Il provoquerait dans le monde entier une pénurie alimentaire et une augmentation des prix du blé, du maïs, du lait même. Il prépare des disettes dans les régions pauvres d'Amérique ou d'Afrique, des famines même. Il vouerait enfin les ouvriers de l'éthanol à une condition dégradante, aussi meurtrière, aussi immorale que celle, jadis, des Africains déportés au Brésil pour y faire tourner les moulins à sucre des seigneurs du Pernambouc.



Premier effet de l'éthanol : la canne à sucre, qui fit la fortune du Brésil au XVII^e siècle avant de devenir son tourment, connaît aujourd'hui un boom. Dans l'État de São Paulo ou dans les anciens fiefs du sucre, dans le Nordeste, et aussi sur les bandes littorales qu'on appelait jadis la *zona da mata*, la « zone de la forêt », de la noble « forêt atlantique » qui a été tuée il y a belle lurette, d'immenses paysages sont attaqués et comme effacés par ces monocultures délétères dont le Brésil a toujours été friand.

La monoculture a repris du service. Une économie ultra-performante et absolument archaïque s'est abattue, grâce à l'éthanol, sur ces vastes zones. On dirait que le Brésil veut retrouver ses souvenirs. Il réemploie un modèle qui fit ses plaisirs jadis : le travail forcé, l'exploitation de la force des hommes faibles, les contremaîtres (les *feitores*) impitoyables, les tueurs (les *capangas*) qui rôdent autour des exploités comme des molosses éduqués à mordre les moutons indisciplinés, les nababs enfin, les capitalistes, qui font des lingots d'or avec le « sang des pauvres ». Une seule différence, et de taille : au XVII^e siècle, ceux qu'on faisait mourir étaient des esclaves noirs. Aujourd'hui, ce sont des hommes libres qui coupent la canne, des pauvres, des *caboclos*, des abandonnés, des tombés sur le bord du destin. Et s'ils souffrent et s'ils meurent, ils ne sont plus des esclaves, Dieu merci !

Désormais, les hommes libres sont des esclaves. Mieux encore : comme dirait George Orwell, les esclaves sont des hommes libres.

Le journaliste allemand Clemens Höges décrit dans *Der Spiegel* la journée des coupeurs de canne. « Nous sommes à Araçoiaba, dans le Nordeste, la région de l'éthanol. C'est le milieu de la nuit, et les plantations brûlent. À l'heure de la récolte de canne à sucre, la région entre en guerre : les flammes colorent le ciel en rouge, le vent fait tourbillonner la fumée sur les terres ; le feu chasse les serpents, tue les mygales, brûle les feuilles tranchantes des cannes à sucre. À l'aube, quand seules quelques braises éparpillées rougeoient çà et là, les ouvriers arrivent par centaines, par dizaines de milliers, partout. Avec leur machette, ils coupent les cannes qui se dressent sur le sol carbonisé. Elles serviront à fabriquer de l'éthanol. »

Quand on est coupeur de canne, il est prudent de n'être pas malade. Les patrons n'ont que faire d'un ouvrier qui ne donnerait pas ses 3 500 coups de machette dans les braises et les cendres, qui ne récolterait pas ses 3,5 tonnes de canne à sucre, entre l'incendie du matin et le coucher du soleil rouge. Le peu de sommeil qui reste n'est pas de tout repos. Les ouvriers sont amoncelés dans des cabanes de planches, de plastiques et de branches, quelques lits de camp, des chaises. L'égout n'existe pas. Les maladies grouillent. On se nourrit de farine de maïs et d'eau. On gagne quelques reais chaque mois, 120 euros, 200 euros, 250 euros, mais comme la récolte est saisonnière, il faut ménager le pactole car on ne touchera plus un *tostão* pendant six mois. Il n'est pas conseillé de se blesser avec sa machette. Même blessé ou même exténué, on va à la cueillette car cent malheureux convoitent votre place. Et peut-on appeler accidents du travail ces morts subites qui font tomber les ouvriers sous le soleil ?

L'attachement de Lula se comprend : il a en charge un pays géant, déchiré entre le luxe sordide des entrepreneurs du Sud et le martyr des pauvres. Il s'est juré de nourrir ceux qui ont faim. Déjà, il a assuré à chaque Brésilien un minimum vital, minuscule, mais bienfaisant si on le compare à ce qui prévalait avant Lula. Seulement, pour donner un peu de vie à des millions d'agonisants, encore faut-il que le pays augmente sa richesse. L'éthanol est cette richesse. Dans ses moments lyriques, Lula explique pourquoi l'éthanol va sauver le Brésil : « Si nous misons sur cette production, c'est pour aider les pauvres », et encore : « Comparé au travail dans les mines, le travail de coupeur de cannes, c'est le paradis ! »

Au commencement, l'éthanol fut une fierté du Brésil et son salut. Le Brésil ne possédait pas beaucoup de pétrole. (Depuis, les choses ont changé. Petrobras est une puissante société et elle vient de repérer, dans le fond de la mer, des réserves de pétrole colossales, mais ces réserves sont tellement au fond de la mer que la viabilité de leur exploitation est incertaine, surtout après la catastrophe récente du golfe du Mexique.) La transformation des plantes en hydrocarbures avait tout d'une magie, d'autant plus que les écologistes voyaient dans l'éthanol une arme absolue contre le réchauffement climatique, la pollution, la corruption de la planète par le pétrole, le charbon ou l'atome. Mais, en quelques années, l'éthanol a changé de statut. Il a donné à voir ses vilénies. Dénoncé aujourd'hui comme horrible, il n'aurait plus que des défauts : exploitation des coupeurs de canne, retour de l'esclavage, pénurie de terres cultivables, enlaidissement des paysages, création de territoires lunaires consacrés au brûlis des cannes à sucre, etc.

Même la forêt amazonienne, indemne cependant de toute plantation de canne à sucre, serait abîmée, dit-on, par l'éthanol. Par quel tour de passe-passe ? Dans le puissant État de São Paulo, qui était devenu une étable et un abattoir géants dans lesquels vivaient et mouraient des hordes de bœufs, les pâturages sont inéluctablement remplacés par la canne à sucre. Que faire alors de ces millions de bœufs sans herbe tendre ? La réponse est simple : les troupeaux sont poussés en Amazonie. Ils mangent la forêt.

Une autre singularité explique que le Brésil se soit lancé dans la production de l'éthanol. Ce choix obéit aux traditions du pays. Les Indiens déjà pratiquaient de la sorte : ils défrichaient un bout de forêt, souvent par le feu, ils plantaient du mil ou du manioc. Au bout de quelques années, le sol était mort, et la tribu partait à la recherche d'un autre bout de forêt pour recommencer l'opération. Les Portugais imitèrent les Indiens. Le pays est si vaste ! Passe encore qu'un Anglais, un Français ou un Italien fasse le jardinier, veille à ses rendements, économise ses espaces qui sont petits, soigne ses sols, mais quand le bon Dieu vous a fait la gentillesse de vous installer dans un pays illimité et vide d'habitants, pourquoi se gêner ? Le Brésil cultive l'infini, non ces petits carrés riquiqui que l'Europe incarcère derrière des murs, des grillages, des portails et des chiens méchants. Le Brésil « voit large ». Le Brésil a toujours cultivé l'infini. C'est ainsi qu'il a été balayé par une série de monocultures, dont certaines, comme le café, ont couvert 4 000 kilomètres entre l'Amazonie d'où il est parti au XVII^e siècle

jusqu'au Paraná où le voici rendu, en laissant après son passage des sols détruits.

Certes, depuis le début du XX^e siècle, un peu de plomb est entré dans la cervelle brésilienne et l'économie s'est diversifiée, aussi bien dans le domaine agricole que par l'essor de nombreuses industries puissantes et diverses. Il n'empêche : le souvenir des temps miséricordieux où les cultures étaient à la fois hégémoniques et errantes continue d'éclairer leurs espérances. C'est ainsi que les Brésiliens évoquent l'immensité des espaces disponibles chez eux pour justifier leur passion de l'éthanol : « Nous comprenons très bien que le Liechtenstein ou la principauté d'Andorre, qui sont minuscules, répugnent à faire de l'essence avec leur blé ou leurs betteraves, mais cette question ne se pose pas au Brésil. Nous sommes grands, très grands. Nous sommes interminables. C'est même pourquoi nos manufactures ne se contentent pas de faire rouler les seules voitures du Brésil. Elles ont vocation à fabriquer des hydrocarbures "verts" (de l'éthanol mais aussi, de plus en plus, du biodiesel obtenu à partir du ricin, du soja ou d'autres oléagineux, réputés moins polluants que la canne à sucre) et à vendre ce pétrole vert à une grande partie de la planète. »

En 2008, le Brésil a produit 26 milliards de litres d'éthanol. Il devrait parvenir en 2017 à 53 milliards de litres. Prions pour le pauvre coupeur de cannes.

Évangéliques

Longtemps, le Brésil fut le plus grand pays catholique du monde, mais il est de moins en moins rattaché à cette confession. L'Église de Rome a cédé beaucoup de parts de marché aux protestants, tout d'abord aux luthériens qui ont débarqué avec les colons allemands au début du XIX^e siècle, à Nova Friburgo (Rio de Janeiro) ou à São Leopoldo (Rio Grande do Sul), et plus tard, à la fin du même siècle, aux baptistes, aux presbytériens et aux méthodistes.

En 1970, de nouveaux acteurs se mêlent au jeu. La grande invasion des sectes commence. L'Évangile déferle sur les cœurs brésiliens. Il démolit

tout sur son passage, sauf le petit Jésus, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, saint Antoine de Padoue, quelques autres saints, et les délices du business.

La fortune des *born again* s'explique par les embardées de la pastorale catholique. Dans les années 1960, l'Église catholique était généreuse, charitable et riche en audaces. Les prêtres, conscients de la misère de leurs ouailles, avaient forgé un outil efficace : la « théologie de la libération ». L'Église épousait le malheur des humiliés. Elle se battait aux côtés de ceux qui sont nus. Bien entendu, les militaires de Castelo Branco, de Costa e Silva et de Garrastazu Médici détestent ces curés qu'ils tiennent pour des espèces de communistes. Beaucoup de prêtres participent, parfois les armes à la main, à la lutte contre la tyrannie. En 1985, les militaires rendent le pouvoir aux civils mais les prêtres continuent le combat.

Quelques années plus tôt, Jean-Paul II est devenu pape. Il est très beau, très moderne et très conservateur. Ces « théologiens de la libération » l'énervent. Ils citent tout le temps Karl Marx. Jean-Paul II les met sur le gril. Il les disperse et les assomme.

Les évangéliques, avec le soutien des sectes américaines, en profitent. Ils se précipitent dans la brèche. Ils foncent sur le Brésil. Leurs chefs ont une idée de génie. Pour ramasser des millions de catholiques découragés, il suffit de changer de théologie. Celle de la libération est triste et crasseuse. C'est la théologie du pauvre. On la bascule par-dessus bord. Une nouvelle doctrine prend le relais : une « théologie de la prospérité », qui est toute neuve, optimiste, gourmande et accessible à chacun : « La pauvreté est l'œuvre du diable, enseigne-t-elle. L'enrichissement est l'œuvre de Dieu. » Ce discours séduit. Les Brésiliens sont pauvres à mourir. Comment repousseraient-ils une théologie qui leur livre un bon Dieu en or ? Le 15 juin 2006, 3 millions d'évangéliques se rassemblent sur l'Avenida Paulista, à São Paulo. Aujourd'hui, on estime que les sectes regroupent 50 millions de Brésiliens. La théologie de la prospérité fait un malheur. Le grand footballeur Zé Roberto annonce qu'il est impatient de prendre sa retraite car il se fera pasteur. Les « athlètes du Christ », sportifs de haut niveau, comptent 4 000 adeptes. Les sans-emploi, les femmes, les enfants, les tristes, les malades et les domestiques adorent la théologie de la prospérité. À Manaus, on dénombre 500 chapelles de l'Assemblée de Dieu.

Pour galvaniser les pauvres, les sectes disposent d'armes performantes. Leurs prédicateurs sont souvent beaux et toujours éloquents. Leur bouche est en or. De passage à São Paulo, il y a quelques mois, je me suis interdit

de tendre l'oreille à ces prophètes de carrefour : leurs voix sont si moelleuses et leurs arguments si vigoureux que je me serais retrouvé, sans même m'en rendre compte, embarqué dans un schisme, peut-être relaps, et guéri de douleurs morales ou physiologiques que je n'éprouvais pas, mais que ces prêcheurs auraient sûrement détectées au fond de moi.

On dit que ces prophètes apprennent le métier dans des sortes d'Actors Studios. Ils distribuent la Bible, ce qui flatte les pauvres qui, analphabètes, sont d'autant plus fiers de posséder un livre, un peu comme les *coitados* du Brésil, ceux qui jamais n'ont aperçu une école, sont contents de laisser dépasser de la poche de leur veste un stylo si possible argenté et qui ne contient pas d'encre. L'idée de la Bible donnée aux malheureux est géniale : c'est un premier pas sur la voie de l'égalité. Quelle différence avec les catholiques ! Ces derniers ignorent l'Ancien Testament ou bien le réservent aux seuls curés, aux initiés, aux cultivés.

Les évangéliques ne distribuent pas que des bibles. Ils offrent aussi des bonbons aux enfants. Ils montent des dispensaires, des petites écoles. Ils vous débarrassent en un clin d'œil de maux désagréables tels l'obturation des corps ou le mauvais œil. Le miracle ne leur fait pas peur. Ils le pratiquent « en gros », souvent à la TV, avec faste, hurlements, chansons et hystérie. J'ai assisté à ces séances. Leur organisation est parfaite et rationnelle : chaque réunion est dédiée à une certaine maladie. Telle nuit, par exemple, on traitera de la cécité et de la surdité. La semaine suivante, ce sera au tour des cardiaques ou bien des paralysés. Le soir venu, sous de grands chapiteaux, des centaines de malvoyants, d'aveugles, de sourds se rassemblent. Suivent des cultes, des prédications, après quoi le chargé du miracle entre en scène. Il réussit assez rapidement à plonger l'assemblée dans une transe généralisée avec l'aide de musiques stridentes, de haut-parleurs survoltés, d'éclairs et de gémissements, de prières échevelées. On dit aussi du mal du diable. Il arrive que le guérisseur fasse « buisson creux ». Personne ne guérit. La plupart du temps, cependant, un « non-voyant » se met à voir. Il n'en revient pas. Il le proclame. Pleurs, pleurs, pleurs de joie, larmes et hurlements, cris et chuchotements, crainte et tremblement, etc.

Les prédicateurs offrent des rubans qui portent bonheur. Les uns disent que Dieu est amour et que tout finira par s'arranger, avec le soutien des anges. D'autres choisissent de se battre avec le diable. Ils cognent dur. Ils ne cachent pas que le Malin est un adversaire coriace et qu'il vaut mieux

être un professionnel pour l'affronter. Ils brandissent l'Apocalypse et annoncent que l'Armageddon, la bataille finale entre le Bien et le Mal, est sur les rails. Pourtant, nul ne doit s'affoler. On va jouir au contraire puisque le Bien va gagner.

Un des atouts des sectes évangéliques, c'est leur souplesse et qu'on en change à volonté. Au lieu qu'un catholique est collé à son Église apostolique et romaine et qu'il n'a pas le droit de la troquer contre une autre Église, même si le pape est un peu bête, les sectes évangéliques sont ouvertes aux quatre vents. Un grand libre-service. On peut rendre un produit avarié. Les fidèles entrent là-dedans comme dans un moulin et en sortent à leur guise. On quitte bien son boulanger quand il fait du mauvais pain. Pourquoi ne chercherait-on pas le pasteur qui vous fera le meilleur bon Dieu ? Comme au supermarché, comme en bonne économie libérale, on calcule le rapport qualité/prix

Actuellement, cinq sectes font la course en tête : l'Assemblée de Dieu, la Congrégation de Dieu, l'Église universelle du Royaume de Dieu (Universal), Dieu est amour et l'Église de l'Évangile quadrangulaire. Mais le palmarès est mouvant. Une secte aujourd'hui malingre peut triompher demain.

L'Universal a le vent en poupe. Elle a été créée à Rio de Janeiro en 1977 par un employé de la loterie d'État, Edir Macedo. Cet Edir parlait bien et calculait mieux encore. Dès le moment de son illumination, il a entrepris de distribuer avec enthousiasme la théologie de la prospérité. Ça lui a réussi. Grâce, c'est le cas de le dire, aux dîmes et aux oboles de ses ouailles, il a édifié une fortune de 2 milliards de dollars. La maison qu'il habite près de São Paulo compte 18 suites. Avec sa femme, il possède la chaîne de télévision Record. Son Église, l'Universal, contrôle 24 chaînes de TV, 41 stations de radio, deux journaux quotidiens, une agence immobilière, 600 véhicules, près de 5 000 lieux de culte et 8 millions d'adeptes.

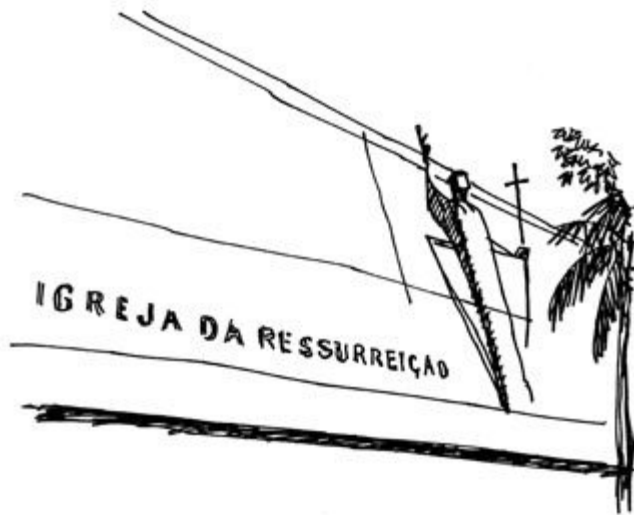
Le gouvernement brésilien n'aime pas mettre son nez dans les affaires des évangéliques. Il n'ignore pas que la puissance de ces organisations est effrayante. Si on les contrarie, on peut perdre une élection gagnée. Lula lui-même, catholique cependant, a dû composer avec l'Universal. Malgré tout, le faste et l'insolence d'Edir Macedo commencent à indisposer la justice. Pour la première fois, celle-ci ose lever la main sur ce curieux berger. En août 2009, le parquet de São Paulo a inculpé Edir Macedo et neuf autres

dirigeants de l'Universal, parmi lesquels trois évêques. L'accusation est lourde : blanchiment d'argent et association de malfaiteurs.

Edir Macedo rend coup pour coup. Il décide de former avec son dieu et ses millions de fidèles un « front des affligés ». Il explique que son Église est victime d'un complot. C'est le diable en personne qui est aux manettes. Normal : selon Edir Macedo, le diable est ennuyé comme tout car il a compris que l'Église universelle du Royaume de Dieu est en train « de lui piétiner la tête » avec le concours du doux Jésus.

En attendant que la justice rende son verdict, l'Église universelle est toujours debout. Toujours prospère. Elle adoube ses fidèles en leur offrant un texte prémonitoire de Malachie : « Apportez intégralement la dîme au trésor pour qu'il y ait nourriture chez moi. Et mettez-moi à l'épreuve pour voir si je n'ouvrirai pas en votre faveur les écluses du ciel et ne répandrai pas en votre faveur la bénédiction en surabondance. »

Ce Malachie est une trouvaille. Il a un nom de prophète de la Bible mais il ne vient pas de la Bible. Il n'a pas l'ancienneté d'un Jérémie ou d'un Osée, et il n'est pas né en Samarie. C'est un évêque d'Irlande qui vécut à la fin du XVI^e siècle. Ses prémonitions furent publiées en 1705 par un bénédictin italien. L'Église de Rome ne les a jamais prises au sérieux, mais les sectes brésiliennes les aiment bien.



L'Amazonie est la « terre promise » des sectes, soit que cette forêt de début du monde, pleine d'insectes et de venins, pousse à l'extase, à la

terreur et à la foi, soit que les hommes et les femmes pauvres qui se sont égarés dans le coin aient besoin de beaucoup de dieux.

Ricardo da Costa est un de ces colons installés dans la ville nouvelle de Machadinho D'Oeste depuis une quinzaine d'années. Il a une nombreuse famille, composée d'une femme, Sueli, de deux garçons, Josué et Osias, de quatre filles, Rachel, Edineia, Erica et Vania. Sa maison est un début de maison. Un début et une fin à la fois car elle est déjà, dès sa naissance, extrêmement ébréchée. Ricardo est semble-t-il plus fort en métaphysique qu'en bricolage. Quand je vais lui rendre visite, il a disposé sa famille en rang d'oignons. Les filles portent des robes bleues qui cachent la cheville, des cheveux longs et des chapeaux de paille, comme dans les films américains du genre *La Nuit du chasseur*.

Nous entrons dans la pièce principale. Elle est ornée de saints, d'anges et de prophètes. Ricardo est jeune, avenant, intelligent, bavard et calme. Il me dit que sa bonne humeur s'explique car Dieu est son allié. Pourtant, les épreuves ne lui ont pas manqué depuis son arrivée. Il n'est pas paysan. Dans le Sud, il était garagiste. Ici, dans le Rondônia, ses plantations de café ont raté. « Com-plè-te-ment ra-té ! » Il a des dettes. « J'ai un monstre de dettes. » Il précise : « J'ai un Léviathan de dettes. Peut-être même un Melmoth. Il faut que je tue ce Léviathan. » Il énonce la chaîne de ses malheurs. Sa femme, Sueli, opine de la tête. Ricardo n'a même plus de tronçonneuse. Pour couper les arbres, il lui reste les bras. Il est « dépiécé », ce que je traduis par « démoli, démantibulé, cassé », mais il n'en fait pas une histoire car heureusement, il pense à Job et Job, c'était autre chose, quand même.

Au début, la famille faisait partie de l'Assemblée de Dieu. L'an dernier, elle a changé d'Église. Elle a rejoint le Tabernacle de la foi. Ricardo da Costa s'en explique. Sans doute le texte de la Bible est-il toujours le même, mais attention ! « *A palavra falada é a semente original* » (« Le texte de la Bible est la semence originelle »). Cette semence fait des fruits, et il faut donc étudier les fruits également, les fruits, c'est-à-dire l'interprétation du texte. Or, pour l'interprétation de la Bible, le Tabernacle de la foi, c'est ce que l'on fait de mieux.

Le Tabernacle de la foi a été fondé voilà cinquante ans par un Américain nommé Brahms, « comme le grand musicien allemand ». Ce Brahms rencontre Dieu. Dès l'âge de quatorze ans, il voit l'enfer, qui ressemble à celui de Dante, ce qui montre bien le génie de l'écrivain, et que

ce vieil Italien était un « inspiré ». Seize ans plus tard, Brahms fait ses courses dans un supermarché et il aperçoit les mêmes personnages que dans sa première vision, mais en chair en os, cette fois. Il y avait des femmes qui peignaient leurs yeux.

Dieu conseille à Brahms de lire Malachie, le prophète du XVI^e siècle, car tout y est annoncé sur la proche venue d'un prophète. Malachie dit : « Je vais vous envoyer Élie le prophète, avant qu'arrive le jour de Yaveh, grand et redoutable. » Ricardo da Costa commente : « Il est curieux que ce passage ait déjà été cité à l'avance par Jésus-Christ qui a dit qu'Élie était venu en la personne de Jean-Baptiste. »

Pendant que Ricardo parle, Sueli, Josué, Osias, Rachel, Edineia, Erica et Vania approuvent. Ils approuveront encore quand Ricardo exposera l'idée qu'il se forme de la femme. Cette idée, il l'a trouvée dans l'Épître à Timothée, de l'« apôtre des gentils », saint Paul. Cette épître enseigne que les femmes ne doivent pas couper leurs cheveux car « l'honneur du mari, ce sont les cheveux de la femme ».

Ricardo, après avoir fait cette mise au point sur le problème du cheveu féminin, m'explique que le rôle de la femme est capital. Je lui demande pourquoi. Ricardo est patient. J'ai l'impression qu'il me trouve bête mais il m'explique aimablement : « Parce que le Christ est la tête de l'homme. Or, l'homme est la tête de la femme. » Sueli approuve. J'ai une pensée pour les « féministes ». Mon Dieu, en bonne règle, je devrais m'opposer à Ricardo mais je ne trouve pas d'arguments. J'espère que les féministes ne seront jamais informées de ma honteuse conduite.

Ricardo continue. Il me donne une petite brochure pour le cas où je ne me rappellerais pas bien l'Épître de Timothée, qui en effet était assez floue dans ma mémoire. Je traduis Timothée : « Que les femmes aient une tenue décente ; que leur parure, modeste et réservée, ne soit pas faite de cheveux tressés, d'or, de pierreries, de somptueuses toilettes mais bien plutôt de bonnes œuvres. Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner et de faire la loi à l'homme. Qu'elle garde le silence. C'est Adam qui fut formé le premier. Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa séduire mais Ève. »

Je me garde de contredire Ricardo, saint Paul et Timothée. À la rigueur, je veux bien ferrailer, mais alors il faut que je les attaque un à un, comme le faisait Horace contre les Curiaces. Si je dois les prendre tous les trois en même temps, ils se soutiendront, ils seront trop forts pour moi et je serai

« dépiécé ». Au surplus, Ricardo me rassure. Cette histoire finit bien puisque la femme, en dépit de tant d'immondices accumulées dans son corps et dans son âme, « sera sauvée en devenant mère ». Sueli est d'accord. J'ai l'impression que, si Ricardo a quitté l'Assemblée de Dieu, le statut de la femme y est pour quelque chose. De fait, l'Assemblée de Dieu est un peu moderne. Les femmes ont le droit d'y parler. Le Tabernacle de la foi est plus austère : la femme se tait, c'est tout. Un peu désespéré, j'attends que Sueli fasse un commentaire, une objection même, mais non : Sueli se tait. Elle a un sourire placide.

Je comprends mieux pourquoi, dans ces forêts hallucinées, les sectes les plus ascétiques, les sectes obsédées par le problème du mal, par Satan, par la fin du monde, progressent à pas de géant et grignotent l'audience des sectes plus raisonnables. La parole du Tabernacle de la foi, mieux que celle de l'Assemblée de Dieu ou de l'Universal, est adaptée au chaos de l'Amazonie, à cette forêt en délire qui nous parle d'une même voix de l'enfer et du paradis. « L'Amazonie, écrivait Euclides da Cunha, est la dernière page de la Genèse qu'il reste à écrire. »

Excelência

L'*excelência* (ou *incelência*) est un chant funèbre, monotone, et sans accompagnement musical, qui magnifie les obsèques. Il adresse un adieu à celui ou celle qui s'en va. Il est psalmodié exclusivement par les femmes. Dans les temps anciens, les hommes n'étaient pas admis à l'entendre. La femme est la servante – ou la maîtresse – de la mort, comme elle l'est de la naissance.

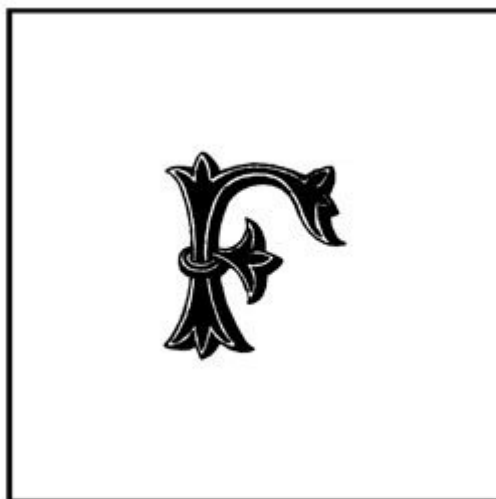
Le chant accueille le défunt dans le pays de la mort. Il s'adresse à celui qui se présente aux portes du néant : « Entrez, Excellence ! » Oui, *Excellence*, parce que les hommes ou les femmes, quand ils meurent, méritent tous d'être nommés respectueusement *Vossa Excelência* – « Votre Excellence ». Tous, ils sont des princes, des *excellences*, même les pauvres et les sans-terre, et même les escrocs et les méchants, même les putes et même les rois, et les souverains pontifes et les ivrognes et les dépenaillés, tous, ils reçoivent la même invite solennelle et respectueuse : « Entrez, Excellence ! »

La même leçon était exprimée, d'une manière bien différente, par les rites funéraires réservés jadis aux rois de France. Le convoi funèbre se présentait devant les portes de la basilique Saint-Denis. L'évêque, ou le cardinal, frappait à la haute porte aveugle. Une voix demandait : « Qui es-tu ? » Le prélat répondait : « Je suis le roi de France. » La porte demeurait close. De l'intérieur de la basilique, la voix posait de nouveau la question : « Qui es-tu ? » Le maître des obsèques fournissait des précisions. « Je suis le roi de France et prince de Navarre, prince d'Andorre et duc de Bourbon, dauphin du Viennois, comte de Valentinois et de Diois, comte de Provence, de Forcalquier et terres adjacentes, sire de Nouzon. »

La porte demeurait close. La voix s'élevait pour la troisième fois. « Qui es-tu ? » « Je suis un chrétien », répondait le prince de l'Église. Et la porte de la basilique s'ouvrait, et le corps du roi était accueilli dans la mort.

Étrange rencontre : le chant brésilien de l'*Excelência* fait écho au rituel des rois de France. Il dit que le plus dérisoire des chrétiens morts est un prince, une Excellence. Le rite funèbre français dit que le roi, à l'orée de la mort, n'est plus un prince mais un simple chrétien.

J'ai pu entendre une fois, dans un village du Maranhão, le chant *Excelência*. Il était beau et comme le désert.



Faux amis

Le premier de mes faux amis, je l'ai rencontré quelques jours après mon arrivée au Brésil. Le consulat de France offrait une réception. Je commençais à parler portugais. Une jeune femme m'a souri. Ensuite, elle m'a demandé si j'étais souvent *constipado*. J'ai objecté. Non. Je ne souffrais pas de cette incommodité. Ce n'était pas mon genre. La jeune femme a eu un sourire mutin pour manifester de l'incrédulité. Je me suis défendu. Elle n'en démordait pas. Elle était sûre que j'étais constipé. J'ai préféré rompre les chiens. Elle était assez jolie mais ce n'était pas une raison ! Au surplus, une liaison commencée sous pareil auspice ne me paraissait pas promise à un avenir radieux.

Quelques jours plus tard, un ami du journal m'a confirmé que j'étais *constipado*. Je me suis affolé. Était-ce un effet de l'exotisme ? Un dégât collatéral et même paradoxal de la turista ? Devais-je voler chez un médecin ? Je me rassurais. Je n'éprouvais pas la plus petite colique mais je m'inquiétais : ma constipation n'était-elle pas dangereuse à proportion même de son invisibilité, du silence dans lequel elle se développait ? C'était une constipation masquée, une constipation « essentielle », platonicienne et insaisissable. Elle progressait dans mes viscères sans faire d'esbroufe, sans sonner l'alerte, de manière à s'installer au cœur de la place sans y commettre le moindre dommage, si bien que je finirais par mourir sans même m'en apercevoir, ce qui m'a toujours paru être une issue désagréable.

Ma maladie appartenait à la famille répugnante des « tueurs silencieux », et comment repousser un envahisseur qui ne se signale par aucun désagrément ? J'ai passé de mauvais jours. Mon débarquement sur la terre équinoxiale commençait mal. Je songeais à me rapatrier. Ma carrière d'écrivain-voyageur allait s'achever comme elle commençait. Une belle gloire d'aventurier emportée.

J'ai été sauvé par un boulanger de la Rua do General Jardim dans laquelle je demeurais alors. Il a confirmé que j'étais constipé, mais il a complété son diagnostic par des considérations optimistes. Il m'a remonté le moral. Ce n'était pas grave. C'était insignifiant. Au demeurant, je ne constituais pas un cas exceptionnel. Le boulanger avait remarqué que les journalistes étrangers sont volontiers *constipados*. À force de franchir des parallèles et des océans, des Gulf Streams et des lignes isobares, ils ont tendance à être *constipados*, à s'enrhumer.

J'ai payé ma brioche avec enthousiasme. La vie refluit dans mes veines, dans mes artères. La vie était belle et le Brésil donc ! J'ai cherché une droguerie. J'ai acheté des pastilles contre le rhume. J'ai également pris la peine d'ouvrir un dictionnaire. J'y ai vérifié que le *constipação* désigne la *prisão de ventre*, c'est-à-dire ce que le français nomme « constipation », mais que, dans le langage populaire, ce même mot veut dire « refroidissement, rhume ou même grippe ».



Mon deuxième faux ami, je l'ai trouvé quelques jours plus tard, dans une épicerie, ou plutôt sur la porte d'une épicerie. J'avais formé le projet d'acheter du riz, trois bananes et un peu de confiture de lait, mais je me suis heurté à une porte close sur laquelle un écriteau annonçait en caractères imposants : « *Fechado por causa de luto familial.* »

Je traduisis à ma manière. *Fechado* signifiant fermé, la pancarte se lisait ainsi : « Fermé pour cause de lutte familiale. » J'admirais ce pays. Cet épicier n'était pas n'importe qui (ou bien sa femme, comment savoir ?). Ces deux êtres s'étaient disputés la veille. Ils avaient dû pousser les choses assez loin puisque non seulement ils avaient résolu d'un même mouvement (au moins s'étaient-ils accordés sur cette décision) de fermer leur boutique, mais encore ils faisaient connaître à tout le voisinage à la fois leur mésentente, la profondeur de celle-ci et la fermeté de leurs âmes.

J'étais interdit. Je regrettais mon riz et ma confiture de lait mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer la noblesse de ces épiciers et la manière qu'ils avaient d'affronter leur destin et de tenir les foules au courant de leurs derniers déboires. Ces gens ne manquaient pas de panache. Leur dispute se hissait, par le truchement de cette pancarte, au niveau des grandes scènes de l'histoire et je m'attendais à voir surgir dans la ruelle Œdipe et ses yeux crevés, ou bien le roi Renaud tenant ses tripes dans la main, ou Achille tirant derrière son char le corps pantelant du pauvre Hector. Je cherchai des traces de sang dans le caniveau. Au point où en était parvenue cette fâcheuse histoire de « *luto familial* », il fallait s'attendre à des débordements et à des assassinats.

Le lendemain, l'épicerie était ouverte. J'ai acheté ma confiture de lait et j'ai appris qu'en portugais le mot *luto* signifie non pas « lutte » mais

« deuil ».

*

Je faisais des progrès en portugais. Mon journal m'a envoyé en reportage à Santos car les ouvriers du port menaçaient de se mettre en grève. Il pleuvait beaucoup ce jour-là, et comme j'avais dû courir de bureau en bureau j'ai achevé mon reportage en assez mauvaise condition : mouillé et les cheveux plaqués au crâne. En dépit de ce handicap, j'ai eu un certain succès auprès de deux jeunes filles qui s'étaient aventurées elles aussi dans ce déluge. Une d'elles a poussé le coude de sa copine et a dit à voix assez haute : « *Olha, olha aquele rapaz. Ele tem uma cara esquisita* » (« Regarde, regarde ce type. Il a une tête exquise »). J'étais flatté. Je me suis dit qu'on ne sait jamais... Je me suis approché et elles ont filé.

Quelques jours plus tard, j'ai rencontré des amis, des professeurs français de l'Alliance française qui se trouvait alors praça Braulio Gomes (ou bien largo Braulio Gomes ?). Je me suis vanté de mes succès féminins. Deux jeunes personnes de Santos n'avaient-elles pas considéré que ma tête était exquise ? Ma vantardise m'a valu des brocards. J'ai appris que le mot *esquisito* n'a pas tout à fait le même sens que le mot français « exquis ». S'il est parfois employé dans le sens de « rare », « fin », son usage ordinaire est moins flatteur. Il est même décourageant. Je n'en ai pas appris davantage. Délicatesse ou perfidie, on m'a laissé macérer et me remplir d'angoisse. Le soir, dans ma chambre de la *Pensão americana*, j'ai ouvert mon *Pequeno Dicionário da Língua Portuguesa* d'Aurélio Buarque de Holanda, le grand-père du chanteur. Je me suis instruit, mais ce ne fut pas un moment très propice au bonheur.

Esquisito désigne une personne « excentrique, étrange, extravagante » (*excentrica, estranha, extravagante*). J'ai poussé mon enquête. Je suis tombé sur le paragraphe que voici : « *Bras. Fam. De mau aspecto, feio e/ou malvisto* » (« Bres. Fam. D'aspect mauvais, laid et/ou de mauvaise allure »). La suite ne valait pas plus cher. Le mot *esquisito* s'applique aussi à certains paysages. Voici la note du dictionnaire : « *Bras. Lugar deserto, ermo : "Deixara a prima no esquisito das moitas de cabreira et corri... para não me vissem no gesto impudico"* – José Lins do Rego, *Meus verdes anos*, p. 110. »

Je n'ai pas compris toutes les nuances de la citation de José Lins do Rego, mais je pressentais l'essentiel : je ressemblais à un lieu désert, à un *ermo*. J'ai cherché le mot *ermo*. J'ai tourné les pages du dictionnaire, doucement, doucement. J'ai lu : « *Ermo – do gr. eremos, pelo lat. eremu. Lugar sem habitantes, deserto... Solitario, desabitado, deserto.* »

Favela

Les *favelas* ne sont pas une invention du XX^e siècle. Elles sont vénérables. Les plus anciennes se forment en 1888, lorsque la princesse Isabelle, la fille de l'empereur Pedro Segundo, signe, au contentement de la Grande-Bretagne, la Loi d'or (*Lei Áurea*) qui libère les esclaves. Pour les millions de Noirs qui triment depuis trois siècles dans les champs de canne à sucre, de cacao ou de café et que l'on fouette au pilori, c'est jour de bombance. Plus de travail forcé ! Plus d'humiliation ! Alléluia !

Ce jour-là, les esclaves ne gagnent pas seulement la liberté. Le Brésil leur fait un autre cadeau. Il leur ajoute une identité. Ces choses-là se saluent. Jusqu'ici, dans les champs et dans les moulins à sucre, les Noirs n'avaient pas de nom. Ils avaient seulement des prénoms. On les confondait les uns avec les autres, mais quelle importance ? Ils étaient des outils. Au bout de quelques années, ces outils tombaient en panne. On les envoyait au cimetière ou à la casse et on achetait une autre machine. Les esclaves étaient des numéros.

Après la *Lei Áurea*, chacun gagne une identité, bénéficie d'un nom. Il accède au nom propre. Comme tout le monde, il a droit à une naissance, à un destin et à une mort, à une lignée et à un petit bout de généalogie. Cependant, comme ces esclaves affranchis sont très nombreux, les fonctionnaires n'ont pas toujours un nom sous la main. Alors on fabrique de l'identité « en gros ». On nomme « à la chaîne ». On file le même patronyme à quelques milliers de familles. Même le nom propre devient nom commun puisqu'il sert à mille personnes. Les da Silva, les dos Santos pullulent.

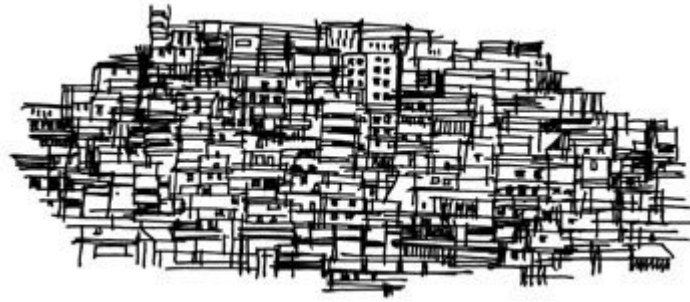
Tous les affranchis ne sont pas à la fête. Les plus déshérités pressentent que leurs lendemains ne chanteront pas. Dona Isabelle a cassé leurs chaînes. Et puis après ? Qu'est-ce qu'ils vont faire en ce monde ? Et sur quel arbre

défeuillé trouveront-ils à se poser ? Du jour au lendemain, les voici sans travail, sans argent, sans maison, sans amis. Nus. On les a changés de misère. On a joué au bonneteau avec leur malheur. Ils bouclent leur baluchon, leur famille et quatre souvenirs. Ils s'éloignent du lieu maudit, du lieu sans berceau ni cimetière où les hasards de la traite avaient jadis jeté leurs pères. Ils cherchent des agglomérations d'hommes libres. Ils se glissent dans les interstices des villes. Ils posent leur barda dans les zones que nul ne viendra leur disputer, les marécages, les détritrus, le sommet des hautes collines de granit qui dominant la baie de Rio, les terrains vraiment vagues. Ensuite, ils construisent des logis. Ils bâtissent leurs maisons, bâtissent leur vie, avec la seule chose qu'ils possèdent en abondance : avec du « rien ». Ils farfouillent dans les poubelles. C'est ainsi que les premiers villages d'ordures font leur entrée dans l'histoire brésilienne.

Ces villages n'ont pas encore de nom. Il faut attendre une vingtaine d'années pour que soit procédé à leur baptême. À la fin du XIX^e siècle, la révolte millénariste d'Antônio Conselheiro met l'État de Bahia à l'envers. Le gouvernement de Rio de Janeiro, pour en finir avec les prophètes de Canudos, dépêche dans le *sertão* des soldats fédéraux. Ceux-ci dressent leurs cantonnements sur une colline qui porte le nom de Favella, à cause de la grande quantité d'euphorbes (*favellas*) qui y poussent, après quoi ils tuent le prophète Antônio Conselheiro, tous ses disciples, tous les chiens, tous les chats, toutes les fourmis. Quand les combats eurent cessé, les soldats de l'ordre, qui ne servent plus à rien, sont rapatriés sur Rio de Janeiro. Qu'ils se débrouillent. Ils trouvent un *morro*, une colline, Providencia. Ils construisent des bicoques avec des matériaux d'infortune. Ils changent le nom de la colline. En mémoire des combats de Canudos, ils l'appellent Favella.

Un siècle plus tard, les *favellas* (ou *favelas*, puisqu'une réforme de l'orthographe a expulsé du dictionnaire brésilien les lettres doubles) sont partout. La *favela* a rencontré au Brésil sa Terre promise. La seule ville de Rio en compte 862 et un habitant sur cinq vit dans une *favela*. Le Brésil est un pays double. Chaque ville brésilienne est accompagnée de sa *favela*, flanquée de son ombre méphitique. Tous les quartiers de Rio de Janeiro sont tirés à deux exemplaires, un de luxe et un de désastre. Chacune des belles plages qui étalent leur insouciance au bord de l'océan est redoublée d'une *favela*. Au bas des pitons, la *favela* jouxte les quartiers huppés. Le Lycée

américain de Rio de Janeiro et son campus ultra-chic règnent à vingt mètres des premières baraques.



Les *favelas* de Rio aiment les hauteurs. Si, depuis la mer, vous regardez Rocinha, accroché au célèbre *moro* Dois Irmaões, au-dessus des quartiers ultra-chic de São Conrado et de Gávea, c'est une ville éventrée que vous apercevez. On dirait un envers de ville, des entrailles de ville. Chaque édifice de ce truc qui abrite peut-être un demi-million de personnes semble reposer non pas sur le sol, mais sur un autre édifice « chu d'un désastre obscur ». Le chaos, avec l'altitude, croît. Plus une maison est élevée, plus elle est amochée, telle est la loi. À la cime de la *favela*, les bicoques qui couronnent le piton ne sont même plus reliées aux services publics, elles sont livrées à leur désastre, à leur solitude, comme si l'enfer était dans le ciel, non dans les entrailles de la Terre.

C'est sans doute pourquoi, par dérision ou par espérance, les *favelas* choisissent volontiers leur nom dans la Bible – Santa Maria, Dona Marta et cette Cité de Dieu qui emprunte son nom à saint Augustin. La référence à la Cité de Dieu est une ironique trouvaille. « Deux amours, dit saint Augustin, ont bâti deux cités. L'amour de Dieu, poussé jusqu'au mépris de soi, a fait la Cité de Dieu. L'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a fait la Cité terrestre. L'une se glorifie elle-même. L'autre dans le Seigneur » (XIV, 28). On jurerait que l'auteur des *Confessions* fait le portrait de Rio de Janeiro : Rio est composée de deux cités, et ces deux cités, comme dans la métaphore de saint Augustin, sont inextricablement enlacées et sans équivalence cependant. Coexistantes et divisées, elles brodent une seule broderie avec des fils qui se croisent mais qui ne se mélangent pas.

On croit en France que les *favelas* sont des zones de non-droit, qu'elles sont pleines d'hommes patibulaires armés de gros calibres provenant du Paraguay, armés de M16, de grenades, et on a raison de le croire. « Si tu

vois un type avec un grand fusil, disent les Cariocas, ne le photographie pas. Ce type n'existe pas. Ce grand fusil n'existe pas. C'est très dangereux de photographier un type qui n'existe pas. Ça risque de l'horripiler. Ces gens-là s'horripilent vite. »

Il reste vrai qu'une *favela* ne contient pas que des drogués et des tueurs. Les tueurs eux-mêmes travaillent par intervalles. On ne peut pas tuer tout le temps. Il y a une vie avant la mort des autres. Après aussi. Les *favelas* sont des sortes de villes. On y trouve des bus, des dispensaires, des éventaires, des marchands de drogues, des banques, des complexes sportifs, des journaux locaux et des TV, des milliers d'orchestres, des caïds, des assistantes sociales et des ONG, beaucoup de photographes, des vers rouges dans le ventre des enfants, des chaînes de poignet pleines de Christ, des tuberculoses, des troquets, des manucures, des tonnes d'ennui, des fragrances de vomissures, d'égouts et de cabinets, des poules qui attendent le couteau des dieux africains et, sur le sol, des paquets de fils électriques tellement embrouillés qu'on se demande comment ils savent vers quelle bicoque ils ont la mission de transporter de la lumière. Il y a également des femmes. Elles sont encore plus dévastées que les hommes. Des enfants malades. Il y a aussi du charme. De la beauté. Des générosités. De la malice. Et à la verticale de la fin du monde, il y a des cerfs-volants de toutes couleurs que les *moleques*, le soir, regardent danser dans les vents de l'océan.

Les *favelas* ont leur beauté. Leurs maisons catastrophiques sont peintes de plusieurs couleurs. Quand les orages d'été rincent la ville, comme en ce terrible avril 2010, des blocs de maisons s'effondrent et s'affalent sur les autres maisons. Des torrents de boue dégoulinent. On sort des cadavres. Pour quelques jours, la *favela* sera une vieille mâchoire édentée. Elle est pleine de trous. Elle est un « bloc d'abîmes ». Certains préfèrent ces architectures désastreuses aux géométries de verre qui bordent les plages chic de la baie de Guanabara. Au milieu du XX^e siècle, les peintres modernes avaient inventé l'art brut. Le Brésil les prolonge. Il pratique l'« urbanisme brut ». Un jour, les *favelas* seront inscrites au patrimoine mondial de l'Unesco, comme la ville d'Albi et les volcans de la Réunion. Chez Drouot ou chez Sotheby's, on mettra aux enchères des masures de Rocinha, avec certificat de garantie, et la cabane la plus sordide atteindra le prix le plus astronomique. La misère extrême figurera parmi les « merveilles du monde », et on la protégera. On restaurera l'horreur. Des

architectes historiques abattront les quelques immeubles convenables qui défigurent les *favelas*. Ils commanderont à des grossistes des tôles rouillées, des vieux sacs, des cartons usagés, des tuiles cassées, des chiffons et des décharges, de la poussière, de la merde et des cadavres, et ils rebâtiront les belles maisons laides. Le musée Beaubourg présentera des dioramas, des modèles réduits et des maquettes des immeubles de rouille et de vermines de Santa Maria, et tout le monde dira : « C'est tellement beau. J'en ai des frissons, voyez, ma chère... »



Dès aujourd'hui, le grand tourisme est en alerte maximum. Depuis cinq ans, des agences proposent des « *favelas tours* ». Il ne faut pas avoir peur. C'est très simple et sans danger. On s'inscrit. On respecte le rendez-vous. Là, des minibus vous emmènent. Des guides vous font admirer les architectures de haillons. Les minibus sont fermés, parfois blindés. Certains humanistes dénoncent ces précautions qui se justifient pourtant. En Afrique aussi, dans les parcs animaliers, les rangers sont armés de fusils à lunette et enferment leurs touristes dans des 4 × 4 extrêmement solides avant de commencer la tournée des crocodiles et des lions.

La *favela* attire les visiteurs de luxe. Le pape Jean-Paul II est allé prier dans ces hauteurs. Il paraît que son triste cœur a bien souffert. Zinédine Zidane a joué au ballon avec des gamins qui ont compris pourquoi ils habitaient la Cité de Dieu. Carla Bruni-Sarkozy, après avoir passé la nuit au *Copacabana Palace*, s'est aventurée dans le labyrinthe. Les *favelas* ont acclamé ces trois personnes – le chef des catholiques, le footballeur insurpassable et la femme magnifique.

Les pouvoirs publics ne sont pas inertes devant le danger des *favelas*. Ils ont voulu y rétablir l'autorité mais ils ont raté leur coup et rien n'est rétabli. Ils ont alors voulu réhabiliter ces amas de déchets. La Cité de Dieu témoigne de cet effort. Elle est faite de maisons en dur et ses rues ne sont pas de poussière mais d'asphalte. Un film a été tourné dans la Cité de Dieu. C'est une obscène litanie de meurtres. Les policiers sont féroces. On dit qu'ils sont parfois corrompus. Ils tuent et ils sont tués : le 3 mai 2010, des fusillades ont fait onze morts dans les *favelas* qui encerclent l'aéroport de Rio.

En octobre 2009, un éducateur social, connu pour son courage et son dévouement aux pauvres de la *favela*, est abattu au centre de Rio par deux voyous qui lui volent sa veste et ses chaussures. Une voiture de police passe. Le malheureux agonise. On ne le voit peut-être pas. D'autres policiers arrêtent les deux tueurs et les relâchent après avoir « récupéré » la veste et les souliers. Une heure plus tard, une ambulance arrive. L'éducateur est mort. L'excellent correspondant du *Monde* au Brésil, Jean-Pierre Langellier, écrit : « Depuis dix ans, plus de 1 700 policiers ont été exclus de la corporation. »

Une habitude se répand à Rio. On enferme les *favelas*. Une première expérience a été tentée avec la *favela* de Santa Marta, qui jouxte l'élégant quartier de Botafogo. On a entouré la *favela* d'un mur de béton de trois mètres de haut et si bien construit qu'il est impossible de le dynamiter, comme à Berlin jadis, le mur de Khrouchtchev. Santa Marta a rapidement fait école. Au début de 2009, huit *favelas* de Rio déjà étaient protégées par un mur de béton. Plus encore que le XX^e siècle, le XXI^e est un « siècle de murs ». Corée, Israël, Maroc, Mexique, Palestine – le mur est en plein essor. Il est partout et partout il étouffe, il tue. Le mur des *favelas* innove. Les autres murs séparent des pays différents, ou bien devenus différents comme celui de Berlin ou le 48^e parallèle de Corée. À Rio, les murs installent leur cicatrice pour éloigner deux morceaux d'une même nation.

Le mur érigé entre Botafogo et Santa Marta a eu droit à un joli nom, un nom frais et fleuri. On l'appelle « éco-barrière » ou « éco-frontière ». Cette tonalité verte se justifie. Le mur a une double mission : protéger la belle forêt « primaire » proche de Botafogo contre l'avancée du béton et rassurer les charmants habitants de Botafogo contre l'avancée des bizarres habitants de la *favela*.

*

Un grand écrivain français a parlé des *favelas* brésiliennes. L'a-t-il fait exprès ? Il ne connaissait probablement pas les agglomérations de Rio de Janeiro, mais les bons poètes ont la vue longue, et la description que ce poète-là fait de Santa Marta, de la Cité de Dieu ou de Rocinha, bien avant qu'elles sortent de terre, est d'un réalisme impressionnant. Le poème s'appelle : « Contre ! » Il a été écrit par Henri Michaux en 1933. (Michaux a fait un voyage au Brésil en 1928. Il en donne relation dans un des chefs-d'œuvre de la littérature voyageuse, *Ecuador*, mais il ne parle que du Brésil amazonien. A-t-il poussé jusqu'à Rio de Janeiro à cette occasion ? On ne le croit pas.)

Contre !

*Je vous construirai une ville avec des loques, moi !
Je vous construirai sans plan et sans ciment
Un édifice que vous ne détruirez pas,
Et qu'une espèce d'évidence écumante
Soutiendra et gonflera, qui viendra vous braire au nez,
Et au nez gelé de tous vos Parthénons, vos arts arabes et de vos Mings.
Avec de la fumée, avec de la dilution de brouillard,
Et du son de peau de tambour,
Je vous assoirai des forteresses écrasantes et superbes,
Des forteresses faites exclusivement de remous et de secousses,
Contre lesquelles votre ordre multimillénaire et votre géométrie
Tomberont en fadaïses et galimatias et poussière de sable sans raison.
Glas ! Glas ! Glas sur vous tous, néant sur les vivants !
Oui, je crois en Dieu ! Certes, il n'en sait rien !
Foi ! Semelle inusable pour qui n'avance pas.
Ô monde, monde étranglé, ventre froid !
Même pas symbole, mais néant, je contre, je contre,
Je contre et te gave de chiens crevés.
En tonnes, vous m'entendez, en tonnes, je vous arracherai ce que vous m'avez refusé en
grammes.
Dans le noir nous verrons clair, mes frères.
Dans le labyrinthe, nous trouverons la voie droite.
Carcasse, où est ta place ici, gêneuse, pisseuse, pot cassé ?
Poulie gémissante, comme tu vas sentir les cordages tendus des quatre mondes !
Comme je vais t'écarteler !*

*

Le Brésil de l'année 2010 est un pays puissant et entreprenant. Lula a réduit les grandes poches de pauvreté et donné une dignité aux abandonnés.

Certains s'étonnent que Lula n'ait rien tenté pour assainir les *favelas*. C'est que, au Brésil, la sécurité est l'affaire des pouvoirs locaux, non du gouvernement fédéral. Le gouverneur de Rio, Sérgio Cabral, a fait son possible. Il a tenté, comme ses prédécesseurs, d'éradiquer la violence et, comme eux, il a échoué. Le cancer est installé depuis si longtemps que ses métastases ont décomposé tout le système de la *favela*. La drogue, les organisations mafieuses, les administrations corrompues n'ont aucune envie d'être endeuillées de cette misère qui soutient leur prospérité. La police hésite entre une brutalité immonde et des complicités fructueuses.

Le Brésil organisera les jeux Olympiques en 2016. Cette victoire a été saluée dans le Brésil des pauvres comme dans celui des riches par des excès de bonheur. Quinze jours après cette divine victoire, la *favela* du Morro dos Macacos (colline des singes) a été attaquée par une bande qui voulait prendre le pouvoir. Toute la nuit, on se canarda. La police a tenté de pénétrer dans la *favela*. Des pneus enflammés barraient tous les accès. Un hélicoptère survola le champ de la bataille. À dix heures, il fut abattu. Deux policiers moururent. Sept bus furent incendiés.

Ces scènes de guerre civile se sont déroulées à dix kilomètres d'un des stades où se dérouleront les compétitions de 2016. Des voix se sont élevées pour déplorer que le Brésil se soit lancé dans une entreprise aussi incertaine. Rio de Janeiro est une des villes les plus dangereuses du monde. Les JO attireront des millions de visiteurs brésiliens et étrangers. Comment assurer leur sécurité si les *favelas* s'enfièvent ? Les autorités brésiliennes calment le jeu. Elles disent : « Pas de problème ! » Elles se sont lancées à elles-mêmes un défi. Elles le relèveront. Les plus optimistes proclament que les JO devraient aider à réduire le fléau.

Fin du monde

La guerre de Canudos a failli passer inaperçue. Elle dure de 1896 à 1898. En ce temps-là, l'Europe a la tête ailleurs. Elle sort de pas mal de conflits, de grandes querelles idéologiques, et elle a hâte d'être une « Belle Époque ». Elle préfère les guinguettes de Nogent et les Moulins de la Galette aux sommatons de l'histoire. Le massacre de Canudos a toutes les chances de rester une « guerre orpheline », une de celles que personne ne

veut adopter et qui se contentent de faire leur petit bonhomme de malheur sans que les journalistes s'en avisent.

Pour diminuer encore ses chances de célébrité, cette guerre s'est nichée dans une région si écartée qu'à peine elle existe. C'est dans le *sertão* qu'elle fait rage, dans cet interminable morceau de Brésil pelé, le « triangle de la soif », le triangle du malheur, qui s'étend à l'intérieur de la Bahia et des États voisins, et qui est peuplé par des humains qui ne sont ni des Blancs, ni des nègres, ni même des Indiens, qui sont des n'importe qui, des êtres dans lesquels sont entassés un peu de Noir, un peu d'Indien, un peu de Turc, du Japonais, du Portugais et du malheur. Le *sertão* n'est pas un bon endroit pour une guerre qui veut faire parler d'elle. Il n'est fréquenté que par le silence, la sécheresse, les vautours, les urubus et le diable. Les hommes du *sertão* peuvent bien s'égorger. Ça ne fera pas de bruit.

La chance de la guerre de Canudos, c'est qu'un jeune journaliste fourre son nez dans ses calamités. Il s'appelle Euclides Rodrigues da Cunha. Il travaille pour *O Estado de São Paulo*. Les reportages d'Euclides impressionnent. Six ans plus tard, le journaliste publie le récit complet de la guerre de Canudos : *Os Sertões*. Les Brésiliens sont stupéfaits. Ils prennent conscience, grâce à ce livre, de l'ampleur de l'événement et que la guerre « du bout du monde » fut un des épisodes fondateurs de la jeune République brésilienne. Ils apprennent en même temps le nom d'un des plus grands écrivains brésiliens, Euclides da Cunha. À toute nation, il faut une *Chanson de Roland*, une *Énéide* ou une *Odyssée*, des *Lusiades*. Pour le Brésil moderne, c'est le reporter Euclides da Cunha qui donne au jeune État son épopée : avec *Os Sertões*, il a écrit l'*Illiade* de cette « Troie des torchis » que fut le village de Canudos.

En cette fin de siècle, Canudos ne paye pas de mine, dans le district de Santo Amaro de Queimadas, à l'extrême nord de l'État de Bahia, en plein *sertão*, autour d'un monticule appelé Belo Monte qui domine la rive droite du rio São Francisco. Il y a juste une *fazenda* en ruine, cinquante cabanes grises, des ciels rouges et des cactus effrayants tels les mandacarus et les xique-xiques. Là, dans la *caatinga*, entre des rivières mortes et des paysages que les vents démolissent, quelques bouviers et leurs familles vivent comme on agonise. Un jour surgit un halluciné, Antônio Vicente Mendes Maciel, dit Antônio Conselheiro (1830-1897). Les individus de cette sorte pullulent dans le *sertão*. Le désert du Nordeste leur est propice. Avec ses sécheresses et ses rares déluges, ses forêts rabougries, ses arbres d'acier, avec ses

splendeurs et son génie, il produit des ribambelles de mages et de messies, de rebelles et d'assassins, de martyrs, d'innocents, d'anges et d'inspirés. Antônio est à peine un messie plus abouti que les autres.

Dans les commencements, il trompe son monde. C'est le fils d'un négociant du Ceará, un jeune homme austère, sage et un peu terne. Il se marie. Comme il a de l'instruction, il fait des petits boulots : commerçant, clerc de notaire, avoué. Un jour, sa femme a l'idée de le tromper avec un policier. Antônio a de la peine. Il disparaît. Il fait une cure de *sertão* et cela dure dix ans, dix ans de nuit. Quand il revient à la lumière, il a la tête, la cervelle et la langue d'un prophète. C'est un bonhomme barbu, fiévreux et laid, « un sombre anachorète aux cheveux tombant sur les épaules, à la barbe longue et hirsute, aux joues creuses, au regard fulgurant », dit Euclides da Cunha.

Ce regard fascine. Le *sertão* s'éveille. Des hommes, des femmes suivent Antônio à la trace. Antônio prêche à tout bout de champ. Monarchiste, et en attente du retour de dom Sebastião tué au XVI^e siècle par les Maures, Antônio Conselheiro est furieux contre la république des francs-maçons et des « comtistes », et opposé à la séparation de l'Église et de l'État. Le mariage civil le navre. Il arpente sans fin le désert, nostalgique, inconsolé et entouré d'une garde catholique de huit cents *jagunços*. Antônio est un prophète très actif. C'est un bâtisseur. Il construit des maisons de guingois, des églises de fin du monde et beaucoup de cimetières. Il campe sur le seuil de l'apocalypse. La petite bande entreprend de bâtir à Canudos une Jérusalem terrestre. On ne chôme pas. Chaque jour, douze maisons saintes sortent de la terre maudite.

Dans la capitale de l'État de Bahia, à Salvador, les civilisés s'agitent. Le Brésil est fragile. Une forte sécheresse a jeté à la famine des millions de *sertanejos* (habitants du *sertão*). En 1888 avait été promulguée la *Lei Áurea* (la Loi d'or) qui met fin à l'esclavage et entraîne des troubles graves. L'année suivante, la monarchie est abolie. La jeune République se met en route, cahin-caha, et elle craint que son unité ne se démembre sous les coups de boutoir des révoltes régionalistes, des particularismes et surtout des archaïsmes. Elle redoute que les nostalgiques de la monarchie ne fomentent des « chouanneries ». Antônio Conselheiro est un de ces nostalgiques. Il déteste la Constitution laïque de 1891. Comme tous les prophètes, il a le regard tourné vers un passé sans fond. Il arrive en droite ligne de la Bible, du temps des imprécateurs.

Le Brésil réagit brutalement. La jeune République a besoin d'ordre et Antônio est un désordre. On va écrabouiller ce désordre. Aux écervelés de l'arrière-monde, on va apprendre à mourir. On dépêche vers leurs masures les beaux soldats du progrès et de la démocratie mais, c'est bizarre, les soldats se débandent. On dirait des ensorcelés.

Le Brésil s'énerve mais le village de Canudos, après cette première alerte, s'est déjà remis à ses besognes domestiques et à ses arrière-mondes. La Cité de Dieu prospère. Elle se construit. Elle comptera bientôt 5 200 maisons. Dans l'immense *sertão*, on ne parle plus que de ça. Vers les cabanes sacrées convergent des *vaqueiros* et leurs vaches, des *beatas* et leur sainteté, des putains et leur tristesse, des madones, des paysans (*jagunços*), des misérables, des affamés. Alors, l'État de Bahia mobilise des renforts. Des soldats rutilants et équipés en temps moderne arrivent. Les clochards d'Antônio Conselheiro les mettent en déroute.

Cette fois, c'est Rio de Janeiro qui tremble. En 1897, l'État fédéral forme une armée avec des canons Krupp et des mitrailleuses Nordenfelt. Une colonne de 8 000 hommes, commandée par trois généraux et par le ministre de la Guerre en personne prend position autour de Canudos. Antônio Conselheiro réplique. Les fous de Dieu canardent les canons. Ils ont des escopettes d'un autre âge, mais ils sont malins comme des diables : ils ont pris la précaution de charger leurs pétoires avec des grains de rosaire et ces grains tuent les soldats. Les inspirés abattent les assaillants en criant : « Vive le bon Jésus ! » Entre deux échauffourées sonnent dans la Jérusalem du *sertão* les cloches des crépuscules et des résurrections.

Les soldats de la République égorgent les *jagunços*. Ils saignent leurs prisonniers. Ils les étripent. Ils tranchent des cous. Le chef mystique, Antônio Conselheiro, est tué. On l'enterre sommairement. On exhume son cadavre putréfié, on le démembre et on expédie sa tête à la faculté de médecine de Bahia. Quinze mille morts. La *caatinga* est rouge, il y a des crânes et des tripes un peu partout. La mort a tout recouvert et le silence est descendu sur la ville céleste. Dans une maison, on découvre un vieillard vivant et quatre enfants. Cinq mille soldats leur donnent l'assaut, les abattent. Canudos n'est plus au monde. Canudos est au ciel.



Euclides da Cunha a écrit un livre baroque. C'est un chef-d'œuvre. Cinquante ans avant Marc Bloch, Lucien Febvre et Fernand Braudel, ce journaliste nous dit que l'histoire est une géographie et il le dit avec style. Cela nous vaut cent cinquante pages rudes et grandioses sur la géologie, la topographie et le climat du Nordeste. La conviction d'Euclides da Cunha est que la guerre de Canudos comme aussi le personnage inspiré d'Antônio Conselheiro sont les produits d'un soleil forcené et d'une terre de douleurs. Il tient qu'une géographie martyre engendre un peuple martyr. Ces longues pages, ces descriptions hallucinées, ces tartines de géologie, de sciences physiques, de sciences chimiques sont dignes de Michelet. Elles créent une nouvelle science : la géographie tragique.

Le livre d'Euclides da Cunha a une autre particularité : il se dévore lui-même. Il dévore son auteur, le digère et le fait renaître. Nous assistons comme en direct à cette métamorphose, à la conversion dont Euclides da Cunha, l'auteur des *Sertões*, est le théâtre, à mesure qu'il nous raconte la catastrophe de Canudos. Au commencement, Euclides da Cunha est un républicain farouche, raide et dédaigneux, amoureux de la raison, du progrès et de l'harmonie. « La République sortira victorieuse de cette ultime épreuve », claironne-t-il. Comme tant d'officiers et d'intellectuels brésiliens, il vénère Auguste Comte. Il est imbu de la supériorité des races aryennes. Il méprise les habitants du *sertão* qui sont génétiquement inférieurs, et qui brandissent les sottes bannières catholiques et monarchiques d'Antônio Conselheiro. Il vomit les nègres et les Indiens, ça va de soi, et plus encore les mélangés, les *mamelucos* ou les *caboclos* (métis

d'Indiens et d'Européens), les *mulatos* (mulâtres), qui ajoutent à la stupidité des Noirs ou des Indiens la « bassesse mentale des sangs impurs ».

Les métis sont des dégénérés. Pas étonnant qu'ils soient tordus, convulsifs et épuisés. Psychotiques ou névrosés, ils ont perdu au fil des générations les vertus des Blancs sans acquérir la vigueur des nègres (Gobineau est passé par là). Ce sont des incurables. Ce sont des types contrefaits, paresseux, léthargiques et proches de l'idiotie. Ils se laissent bernier par le premier lunatique venu, se dressent contre la jeune République et contre la raison, se conduisent comme des sauvages et des abrutis, et rêvent de reconstituer là-bas, dans l'enfer du désert, un monde révolu. L'éloquence primitive de Conselheiro n'impressionne pas le grand intellectuel rationaliste qu'est Euclides da Cunha. Il soupçonne même ce type qui parle toujours de Dieu et de l'âge d'or d'avoir subi des influences judaïques, allons bon !

*

Alors, ce livre ? Soutenu de pareilles sornettes, comment se débrouille-t-il pour être si beau, si intelligent et pour nous émouvoir ? C'est qu'il est lui-même victime d'Antônio Conselheiro et de ses « fous de Dieu ». À mesure qu'il s'écrit, on dirait qu'il se brûle lui-même. Il se défait sous nos yeux. Il part en lambeaux. C'est un cas très rare : voilà un livre qui met le feu à lui-même. Il est son propre autodafé. Euclides da Cunha, au moment même où il raconte l'épopée de Canudos, découvre sans s'en rendre compte, ou bien avec écœurement et un peu de honte, l'intraitable noblesse des incurables, des dégénérés et des hystériques du *sertão* et la justesse de leur rébellion. Contre sa propre idéologie, Euclides da Cunha consent que ces *caboclos*, ces mulâtres, qui occupent le dernier rang de l'espèce humaine, sont des hommes grandioses. Il découvre la beauté des métis. Il admire leur habileté, leur générosité et leur gloire, la justesse de leur espérance. Une fantastique métamorphose s'opère en direct, sous nos yeux : le jeune scientifique aux idées hautaines, et subtiles, et bornées, s'aperçoit qu'il admire ce qu'il dédaigne. Son chant de haine devient un chant d'amour pour la splendeur de ceux qu'il croyait mépriser.

À l'inverse, les soldats de la république, qui avaient d'abord toutes ses faveurs, sont des infâmes. Euclides da Cunha vomit leur nullité, leurs lâchetés, la cruauté des officiers blancs et la vanité de ce combat. D'une

voix un peu perdue, il en fait l'aveu : « Cette guerre fut un crime [...]. Ce n'était pas une campagne. C'était un abattoir. Ce n'était pas l'action sévère des lois, c'était la vengeance. Dent pour dent. Planaient encore dans l'azur les cendres de Moreira César [un des généraux tués par les *jagunços*]. On l'avait brûlé. Il fallait donc brûler. Plus loin gisait le squelette décapité de Tamarindo, il fallait donc égorger. La répression avait deux pôles : l'incendie et le couteau [...]. »

Le livre prend alors l'accent d'un *Te deum* tendre, violent, et d'un sanglot, à la gloire des humiliés, des offensés. Le philosophe verbeux du début, le scientifique dogmatique a disparu. Il a été vaincu par le poète qu'Euclides da Cunha contenait au fond de lui et ce poète est immense. Le long récit de la guerre de Canudos est un chef-d'œuvre. Un tableau de Goya.

Euclides da Cunha décrit la Cité sainte dont les plans ont été tracés par Conselheiro en personne. Et il a peur. Ce n'est pas une ville que les *sertanejos*, les habitants du *sertão*, ont construite, mais un spectre de ville, une démolition. Ils ont dessiné un labyrinthe plus affreux que celui du Minotaure car il est sans queue et il n'a pas de tête, sans commencement ni fin, et nulle Ariane n'y pourrait débobiner son fil. Dans ce tas de gravats, elle ne retrouverait jamais son chemin. Les soldats de la république, quand ils découvrent le lamentable monument édifié par les hallucinés de Canudos, sont pétrifiés d'effroi. Ils comprennent qu'ils sont tombés en deçà de l'histoire et qu'ils ont pénétré dans la province de l'informe. Ils ne sont plus au monde. La Cité sainte est une fosse de Babel.

Les officiers blancs décident d'anéantir les derniers révoltés sous des charges de dynamite. Mais comment casser des demeures de poussière ? Les explosions sont à peine capables d'ensevelir la ville sainte sous sa propre déjection. Elles multiplient les décombres et les assassins sont épouvantés. Ils ne trouveront jamais la sortie de secours. Ils sont pris au piège de leur victoire tandis qu'au fond de leurs palais de haillons, de sable, les *sertanejos*, eux, survivent et tirent leurs derniers coups de grains de rosaire. « Intacte, la Cité sainte était fragile. Transformée en décombres, elle devenait formidable », dit Euclides.

Le livre d'Euclides est beau comme un aveugle et beau comme un voyant. Euclides da Cunha, le jeune intellectuel rationaliste, fils des Lumières et de l'Europe, le moderniste obstiné, qui a voulu ne comprendre rien au prophète Antônio Conselheiro, devient prophète à son tour. Dans les

matins solaires du Nordeste, nous voyons passer les inquiétantes silhouettes qui vont hanter les temps nouveaux. Le « crime fondateur » de Canudos prélude à toutes les guerres qu'ont livrées depuis cent ans les pauvres et les abandonnés contre les oppresseurs, la guerre des dépenaillés de l'Afrique contre les casoars de Saint-Cyr, celle des mendiants du Viêtnam contre les ordinateurs du Pentagone et celle des troglodytes de l'Afghanistan contre les blindés soviétiques et contre les drones du Massachusetts Institute. Da Cunha comprend que le monde est entré dans une province où le faible, s'il est fou, est plus fort que le fort si le fort est sage. Ne résume-t-elle pas la guerre d'Algérie, celle du Viêtnam et celle de l'Afghanistan, cette phrase écrite par Euclides da Cunha en 1904 : « L'armée sent dans sa force la raison de sa faiblesse » ?

*

La destinée d'Euclides da Cunha fut tragique. Il est né en 1866 dans l'État de Rio de Janeiro. Quand il a trois ans, sa mère meurt. Le petit Euclides a d'inquiétantes crises nerveuses. Il dit qu'elle n'est pas morte, qu'on l'a enterrée vivante et chaque nuit on entend les hurlements du petit garçon. Après de solides études à Rio de Janeiro, il réussit le concours de l'École polytechnique. Il entre à l'École militaire. Il fait partie de ces jeunes officiers ardemment républicains qui rêvent de faire briller les lumières de la raison sur les désordres de leur pays. En novembre 1888, le ministre de la Guerre visite l'École militaire. Ce ministre n'est pas très républicain. L'élève Euclides da Cunha sort des rangs et jette ses armes au pied du ministre. Scandale. On parle de fermer l'École militaire. Euclides da Cunha est considéré comme un « hystérique ». Il est emprisonné, puis radié de l'armée. C'est alors qu'il devient journaliste. Il entre à la *Provincia de São Paulo* (qui deviendra, après la proclamation de la République fédérale, *O Estado de São Paulo*). Il signe ses articles : Proudhon.

Le livre qu'il écrira plus tard sur la guerre du *sertão* connaîtra un immense succès. En 1904, Euclides prend la tête d'une expédition officielle en Amazonie. Il laisse à Rio sa très jeune femme Ana et ses trois enfants. Ana fait la connaissance d'un jeune homme beau et blond, Dilermando de Assis. Le 1^{er} janvier 1906, Euclides revient de l'Amazonie. Il n'a pas prévenu sa femme. Dès qu'il revoit celle-ci, Euclides comprend qu'il est trompé. Ana est enceinte de Dilermando de Assis. Euclides ne le supporte

pas. Un jour, après une crise d'hémoptysie, Euclides vomit du sang. Il entre dans la chambre de sa femme. Il tient à la main une bassine remplie de son propre sang. Il dit : « Bois mon sang. Prouve-moi que tu m'aimes. »

L'enfant naît. Euclides le reconnaît comme son fils mais il enferme Ana dans sa chambre. Il prend soin du bébé. Celui-ci meurt sept jours plus tard. Ana pense que le bébé est mort de faim. La vie continue. L'enfer. Ana a un nouvel enfant de son amant. Euclides le reconnaît. Le 15 août 1909, Ana prend le café chez son amant et le frère de celui-ci. Euclides surgit, une arme au poing. Il tire deux fois sur Dilermando. Bagarre. Euclides tire une troisième balle. Dilermando réplique et touche Euclides en pleine poitrine. Euclides sort de la pièce. Il fait quelques pas. Il meurt.

*

Aujourd'hui, le site de Canudos a disparu. Après avoir été éradiqué par le feu des soldats de la jeune république, il a été enseveli, dans les années 1970, sous les eaux d'un barrage.

*

Le grand écrivain péruvien Mario Vargas Llosa a eu l'idée de réécrire *Os Sertões*. Son livre a été publié chez Gallimard en 1983 sous le titre : *La Guerre de la fin du monde*.

Florence, Hercule

Hercule Florence naît à Nice en 1804. Son père est un soldat de l'an II puis un chirurgien des armées de Napoléon. Sa mère est citoyenne monégasque. Le petit Hercule est très actif. Il apprend tout seul à dessiner. Il se passionne pour la géographie. Sa tête est pleine de portulans et de mappemondes. Il trouve que la Méditerranée est une mer extrêmement petite. Robinson Crusoe hante ses songes, si bien qu'à l'âge de vingt ans il est à Rio de Janeiro.

Le Brésil vient juste de proclamer son indépendance à l'appel du prince régent, dom João VI. Hercule fait des métiers de hasard. Il bat le pavé de

Rio. Il lit une annonce : « Un naturaliste s'apprêtant à faire un voyage à travers le Brésil recherche un peintre. » Ce naturaliste est un Allemand, le baron Georg Heinrich von Langsdorff, qui occupe le poste de chargé d'affaires du tsar. Langsdorff n'a accepté ce poste qu'avec l'idée de monter une grande expédition scientifique dans l'intérieur du Brésil. Le tsar Alexandre I^{er} est un souverain progressiste et libéral. Il veut que la Russie participe à la découverte du monde. Aussi, il met à la disposition du baron de Langsdorff des moyens financiers exceptionnels : 40 000 roubles, pour monter la plus grande expédition jamais formée en Amérique du Sud, et 10 000 roubles par an comme frais de fonctionnement. C'est un budget de maharadjah.

Hercule Florence a vingt ans. C'est un gaillard. Il est long et mince, avec un visage de pierre et des yeux durs mais son âme est fort tendre. De temps en temps, elle est tragique. Comme il a un joli coup de crayon, il se présente au baron de Langsdorff qui est séduit. Hercule sera le topographe de l'expédition. Un autre Français en fera partie, le dessinateur Adrien Taunay, le fils de ce Nicolas-Antoine Taunay qui, au côté de Jean-Baptiste Debret, avait participé à la mission artistique française dont les membres embarquèrent pour Rio en janvier 1816.

Langsdorff voit grand. À la tête d'une équipe de quarante hommes, il prétend couvrir des distances énormes, parcourir les contrées les moins civilisées, sillonner le Mato Grosso, passer de l'Amazone à l'Orénoque, atteindre Caracas et les Guyanes. Il veut tout connaître, tout étudier et tout décrire de l'immense *terra incognita* – les oiseaux, les arbres, les fleurs, sans négliger les couches géologiques, le ciel, les papillons, les manières ou les outillages des Indiens, les langues des tribus, leurs tatouages. Les préparatifs sont longs. Ils ont commencé en 1821. En 1826, le convoi s'ébranle. En 1829 il revient à Rio après avoir couvert 15 000 kilomètres. Il revient, oui, mais en quel état ?

Le baron de Langsdorff est un botaniste expérimenté. Sur les autres savants étrangers qui s'abattent sur le Brésil après 1807, il a l'avantage d'avoir déjà fait des stages dans ce pays à l'occasion de chasses aux papillons, dès 1803.



Son caractère est inégal mais il a du cœur. Quelques années plus tôt, un des ministres du prince régent du Brésil, dom João VI, avait souhaité qu'on lui rapporte, pour un professeur de l'Institut national de Paris, un crâne d'Indien, de manière à compléter ses collections. Aussitôt dit, aussitôt fait. Un officier brésilien reçoit commande d'un crâne d'Indien car on en manque. Il attrape un Indien et l'expédie à la Cour. Il suffira de lui couper la tête et le savant parisien aura son crâne. Langsdorff considère ce traitement cruel. Il adopte l'Indien et lui apprend à capturer des insectes. On attendra tranquillement que l'Indien meure pour prélever son crâne et le remettre à l'Institut national de Paris, et tant pis s'il est livré avec un peu de retard.

Dès le commencement de l'expédition, le baron de Langsdorff prend une décision. Il suivra les fleuves plutôt que les voies terrestres. C'est une décision sage. Langsdorff se souvient que les *bandeirantes*, ces glorieux aventuriers qui ont sillonné jadis le Brésil à la recherche d'espace, d'Indiens et d'âge d'or, avaient remonté l'Amazone, le Tocantins, le São Francisco, le Pará. Hercule Florence, qui tient un journal de bord et qui a lu Bernardin de Saint-Pierre, approuve cette option : « Les fleuves sont les routes primitives tracées à l'homme par la Providence pour qu'il pénètre dans les continents déserts ou peuplés par des sauvages. »

Les fleuves sont dangereux. Les énormes pirogues ne sont pas d'un maniement aisé. Il arrive que le courant de la rivière Tietê ou de la Piracicaba les fracasse sur les rochers. On doit alors abattre un arbre géant, un cocotier tocari, pour y creuser une nouvelle embarcation. Chaque fois

que le cours de la rivière est coupé d'un rapide, la caravane doit faire un long crochet par la voie de terre, en portant la pirogue.

Les savants sont fatigués. Ils ont peur. À travers le rideau des arbres, ils devinent les souples silhouettes des Indiens, comme dans les livres d'aventures. Il y a des quantités d'animaux. Surtout des minuscules. Les savants sont recouverts d'une pommade de moustiques. Des millions de moustiques. C'est un supplice. Le peintre Taunay, l'ami d'Hercule, se dispute avec Langsdorff. Plus tard il tombe dans le fleuve Guaporé. Il se noie et il est mort. C'était un jeune homme très beau, aimable. Hercule Florence était son ami.

On ne néglige pas la science et c'est un miracle car chacun se méfie de chacun. On se surveille. On s'épie. On se dénonce. Hercule Florence conserve son sang-froid, mais que peut-il faire au milieu de cette bande d'énervés ? La folie est entrée dans la troupe. Elle est entrée dans Langsdorff. Certains jours, le chef est « en complète imbécillité ». Hercule est impassible. Il peint des paysages, des toucans, des marsupiaux, des tapirs, le très rare serpent jararaca, et de superbes loutres. Il peint des Indiens caiapós, guanás, guatós, bororos, chamacocos ou chiquitos. Ses aquarelles sont rigoureuses.

Langsdorff ne sait plus ce qu'il dit. Il est amnésique. Il a des hallucinations. Se souvient-il qu'il explore la forêt équatoriale et qu'il dirige une colonne de savants de première force ? On écourte les étapes. On renonce à Caracas, à la Guyane. On débouche sur le fleuve Amazone. La plus grande expédition scientifique jamais organisée au Brésil est une « nef des fous ». Dans les clartés vertes de la forêt magnifique, les savants continuent de progresser sous le commandement d'un baron fou, un peu comme un canard au cou coupé traverse la cuisine après qu'il est mort.

Les rescapés de l'Amazonie revoient Rio de Janeiro le 13 mars 1829. Ils ne sont pas en bon état. Le baron est rapatrié en Allemagne. Il va y mourir pendant de longues années. Il ferme les yeux en 1852 à l'âge de soixante-dix-huit ans. Les échantillons récoltés durant le périple avaient heureusement été acheminés au fur et à mesure en Russie. La récolte est mirobolante. Elle comprend un herbier tropical de 100 000 feuilles, à quoi il faut ajouter des milliers de semences, de fruits, d'échantillons d'arbres inconnus. Taunay et surtout Hercule Florence ont rapporté 300 dessins et 36 cartes. Ce trésor est entreposé dans les caves du Musée botanique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mais il faut croire que les

fonctionnaires russes sont aussi amnésiques que le baron de Langdsorff. Nul ne se soucie de ces caisses. La poussière les recouvre. Après un siècle, quelqu'un s'avisera de regarder ce qu'il y a sous cette poussière. Il découvrira le trésor.



Hercule est resté au Brésil. Il est mécontent. Le tsar n'a pas eu l'idée de lui confier une charge comme il le fait en faveur d'un autre rescapé de l'expédition Langsdorff, le grand botaniste allemand Ludwig Riedel. Mais l'énergie d'Hercule n'est pas abattue. Il aime cette terre. Il se marie et s'établit à São Carlos, qui deviendra la cité de Campinas, à l'ouest de São Paulo. Il achète une *fazenda* dont il fait une ferme modèle. Il se fixe mais sa tête est toujours en vadrouille. Il invente des appareils et même des sciences tout entières. Par exemple, il avait regretté, durant son périple amazonien, de ne pas pouvoir transcrire la beauté des chants d'oiseaux. Il crée donc la zoophonie. Comme il souhaite faire connaître sa trouvaille, il en énonce les principes dans un mémoire de seize pages. Malheureusement, quand il veut les faire imprimer, aucun imprimeur brésilien ne s'en sent capable. Hercule met aussitôt au point un procédé d'impression en couleurs qu'il baptise « polygraphie ».

Il a une autre intuition : ne pourrait-on pas utiliser la lumière, en appliquant le vieux système de la chambre noire pour fixer l'image d'un objet après avoir rendu sensible le papier ? Il perce de minuscules trous dans une feuille, créant ainsi des « images de lumière ». Comme il a le sens

des titres, il nomme cela : « tableaux transparents du jour ». Cela lui donne une deuxième idée. Il va former une *camera obscura*, de manière à fixer les contours des « tableaux transparents du jour ». Pour être lisibles, ces dessins doivent être exposés à la lumière du soleil au milieu d'une pièce sombre.

Un jeune pharmacien de São Carlos lui conseille le nitrate d'argent. Hercule fait ses premières expériences en 1833. Il utilise des plaques de verre enduites d'une pâte de suie et de gomme arabique. Il assure le contact entre ces plaques et du papier traité d'abord au chlorure d'or. Il obtient des « copies », mais comment fixer celles-ci, les rendre permanentes ? Il ne trouve pas de fixateur car les drogueries de São Carlos ne sont pas riches en produits chimiques. Il se sert de son urine. Ça marche.

Il est tout près du but quand il apprend qu'en Europe des savants ont inventé un procédé pour reproduire les objets, les paysages, les écritures. Il adresse un communiqué noble et mélancolique aux journaux de Rio et de São Paulo. Il admet que les Européens l'ont « coiffé au poteau ». Il ne « conteste les découvertes de personne car une même idée peut venir à deux individus ».

À défaut d'avoir inventé la photographie, il laissera cependant une trace dans l'histoire des sciences. Il forge, à partir des racines de la langue grecque, un mot pour désigner l'invention qu'il était à la veille de faire et que les Européens ont réalisée avant lui, le mot « photographie ». Boris Kossoy a établi que ce mot figure dans ses notes dès 1833, par conséquent six ans avant qu'il soit repris par John Herschel, Charles Wheatstone et Johann Heinrich.

C'est un grand désavantage que d'être intelligent dans un bout du monde. Hercule Florence eût-il résidé en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Italie ou aux États-Unis, son urine eût valu de l'or. Elle fût devenue un pactole, comme ce fleuve perse qui charriait des paillettes du métal précieux à volonté. On s'extasierait sur cette urine dans les écoles du monde entier, comme on s'extasie sur les meubles brûlés par Bernard Palissy pour cuire les premiers émaux.

Hercule est beau joueur mais il est un peu triste. Avec les années, cette âme aventureuse s'aigrit. Le Brésil l'a déçue. Hercule résume ses griefs dans un texte que cite Boris Kossoy :

« Dans un siècle où l'on récompense le talent, la Providence m'a conduit dans un pays où l'on n'en fait aucun cas. Je souffre les horreurs de la misère et mon imagination est pleine de découvertes. Pas une âme ne

m'écoute et ne me comprendrait. On n'estime ici que l'or, on ne s'occupe que de politique, commerce, sucre, café et chair humaine. Je connais sans doute quelques grandes et belles âmes, mais celles-là, en très petit nombre, ne sont pas formées à mon langage. Je respecte leur ignorance. »



Gare de São Luís

Il y a un demi-siècle, je faisais un reportage sur le Brésil. Je m'étais mis en tête de traverser les États du Nordeste en chemin de fer. Pour connaître un pays, ce mode de locomotion me paraissait plus pratique que l'avion. J'ai pris des notes :

« Je partirais de São Luís, je ferais étape à Teresina, dans l'intérieur du Piauí, avant de remonter vers le littoral jusqu'à Fortaleza. J'en aurais pour deux jours de voyage, cinq peut-être, mais que de souvenirs aussi : cette grande terre en démolition, la torpeur des après-midi dans le tintamarre des roues de fer, les conversations ensommeillées avec des bûcherons et des paysans, des arrêts dans des petites gares percluses, de loin en loin, et le

silence alors, comme si l'on était parvenu au bout du temps, au terminus du temps.

« L'ennui est que la gare de São Luís est rébarbative. Elle ne se laisse pas débusquer aisément et, quand on l'a découverte, c'est toute une histoire que de déceler, dans cette espèce de blockhaus, une espèce de porte. Ensuite, il suffit d'un coup d'œil pour comprendre que cette gare est ombrageuse. Elle n'est pas contente de son sort. Elle déteste les trains, les mécaniciens, les chauffeurs et les voyageurs. Elle déteste les gares. Elle a honte. Elle tourne le dos à ses quais et à ses rails, comme un type en colère n'adresse plus la parole à son voisin. Tout ce qui trahirait sa condition de gare, elle le camoufle : rails et guichets, balances et signaux, affiches touristiques, non, on ne voit rien. Cette gare fait celle qui est une autre. Si elle osait, elle placerait dans sa salle d'attente du gazon, un tas d'ananas, ou bien des bicyclettes ou des barques de pêcheurs pour faire croire que les trains ne passent à sa porte que par inadvertance.

« Il faut la comprendre. Pour une gare, ce n'est pas une gloire que de tomber dans un pays qui adore le cheval, la pirogue, l'autocar et l'avion mais qui déteste les chemins de fer. Le rail n'y est pas chez lui. Il est mal à l'aise ; dans ces horizons sans fin et sans relief, il ne sait où se fourrer. C'est un exilé. Et l'on comprend que de telles gares rêvassent aux pays qui ont été dessinés pour les gares, la Suisse par exemple, dont la géologie a été taillée, comme on le sait, sur le modèle d'un réseau de chemin de fer. Le Nordeste n'a pas cette chance. Sa géographie n'a rien prévu pour les chemins de fer : pas de montagnes et pas de cols, pas de barrières rocheuses pour faire passer des tunnels. Comme il faut malgré tout qu'un pays ait des voies ferrées, on a placé celles du Nordeste n'importe où, à l'aveuglette, on a jeté des tas de rails à droite et à gauche, comme on renverse une boîte d'allumettes, et on a cessé d'y penser, on s'est occupé des routes.

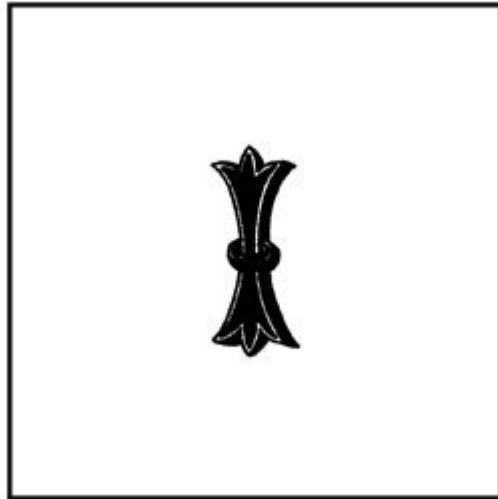


« À force de fouiner dans la gare de São Luís, j'ai fini par découvrir un employé. Aussitôt qu'il s'est vu attrapé, il a été fair-play. Il a reconnu que j'avais gagné et il s'est rendu. Il a poussé le réalisme jusqu'à poser sur sa tête une casquette à galons, à s'installer derrière le guichet et à faire celui qui consulte des horaires. Je lui ai fait part de mon ambition : rejoindre Teresina, puis Fortaleza. Il a ri, sans méchanceté. Il a émis un sifflement. Puis il a soulevé plusieurs objections. Il a fait remarquer qu'à un certain endroit l'écartement des rails changeait car on abordait un autre réseau. Je lui ai dit que j'avais l'habitude de voyager sur des rails de toutes sortes, que je n'étais à pas à un écartement de rails près, et je me suis risqué à l'interroger sur les horaires. Il a répondu que la chaleur dans les wagons était accablante et que le périple serait long, très long, deux jours peut-être ou trois, oui, mais la durée ne me faisait pas peur. Le tout était de savoir quand le train allait se mettre en branle, ai-je dit, en regardant, d'un air sévère, à travers une vitre cassée, les rails qui brillaient dans le soleil et une locomotive qui n'était pas rouillée du tout. L'employé a alors reconnu que le train de Teresina était parti depuis deux jours déjà.

« Je me suis laissé intimider. J'ai abandonné mon projet. Si j'avais insisté, je suis sûr que l'employé aurait fini par convenir qu'il y avait un autre train. Il ne m'aurait probablement pas avoué à quel moment cet autre train se mettrait en marche, mais je n'avais qu'à m'établir sur le quai, tout près des rails, avec mon petit bagage, et à patienter jusqu'à ce qu'un train se présente. Oui, mais voilà, je veux bien consacrer un grand nombre d'heures pour trouver un train, mais attendre, tout seul, dans cette gare sombre et même mécontente, pareil à un milord, à un maharadjah ou à un président Fallières, un train formé à mon intention, un train spécial, avec peut-être un tapis de velours rouge pour monter dedans, non, vraiment, et c'est en

autocar que j'ai fini par parcourir le désert, le beau et le sublime désert du Nordeste. »





Immensités

Le Brésil est grand et gros. Il ne le déplore pas. Il en tire gloire. Il se dit qu'il ne fait pas pitié. Vaste comme 15 France et 10 000 Luxembourg, couvrant la moitié de l'Amérique du Sud, propriétaire d'une forêt grande comme un ciel et d'un fleuve égal à l'océan, il est borné par 11 000 kilomètres de frontières et il possède 6 000 kilomètres de façade sur la mer atlantique. Il est trop énorme pour notre regard. Il est plein de lointains. Notre œil n'accomode pas sur ces vastitudes. À force d'être sans bornes, il devient clandestin. Si vous voulez voir le fleuve Amazone, le fleuve Pará, les savanes du Pantanal ou le désert du Nordeste, il est

conseillé de survoler ces immensités en avion ou bien de feuilleter les photos que nous envoient les satellites.

C'est un pays exagéré. Tout y est excessif. Les paysages, les couleurs, les sons, les terreurs. Tout est plus éclatant, plus épouvantable, plus embrouillé et plus majestueux, plus vide ou plus grouillant qu'ailleurs. Les nuits sont plus noires que la nuit. Les nénuphars de l'Amapá ou de la Bragantina sont grands comme des péniches. Les azalées japonaises, quand on les transporte au Brésil, s'exaltent. Elles forment des buissons ardents pareils à des ballons bariolés de deux mètres de diamètre.

Dans les rues de Rio, les *ipês (tabebuia)* sont aussi majestueux que les chênes de la Gaule chevelue. Leurs branches sont nues et puis, un beau jour, elles se couvrent de couleurs. Elles sont disciplinées. Elles fleurissent toutes ensemble, comme à l'appel d'un coup de sifflet inaudible. Après quelques heures, et comme le jour baisse, les *ipês* deviennent des grands fantômes roses. Les bougainvilliers brésiliens culminent à vingt mètres. Ils s'enroulent autour de tous les obstacles à la façon d'un lierre. Ils mangent le ciel. Ils ne sont pas avares de leur beauté. Chaque année, ils fleurissent quatre ou cinq fois à la suite.

*

À Campinas, au mois d'avril, la foire aux chats géants bat son plein. Ces chats appartiennent à la race Maine Coon, qui fut créée aux États-Unis. Ils ont un mètre de long. Leurs pattes sont démesurées et le Brésil les a encore augmentées. Leurs corps ont allongé. Leurs oreilles aussi. Les voici pointues comme des oreilles de lynx. Avec leur taille élevée, leurs gros muscles et leurs gros os, leur figure féroce, ils intimident mais leur caractère est aimable. Ils sont intelligents, caressants et même un peu collants. Ils suivent leurs maîtres en tous lieux. Ils s'entendent bien avec les autres animaux de la maison. Si j'étais roi ou empereur, je demanderais à Véronèse, à Titien ou à David de peinturlurer ma grandeur parmi une portée de chats de Campinas.



Le Brésil est insatiable. Il rafle toutes les médailles. Il lui faut battre tous les records. Champion du monde avec la Sibérie, le Canada, la Chine ou les États-Unis dans la catégorie « grands espaces », il prétend aussi se distinguer par la petitesse. S'il possède dans ses savanes le plus gros rongeur du monde, le capivara, et des anacondas de dix-huit mètres de long, il se flatte aussi d'être un surdoué de la miniature.

Les Cariocas chic ou les Bahianaises vous présentent, dans leurs jardins, des oiseaux-mouches, qui ont un très joli nom : *beija-flor* (baise-fleur). Ils en sont vaniteux à juste titre. Il n'est déjà pas commode de créer un dinosaure ou un éléphant, mais c'est un exploit plus rare encore que d'entasser dans un animal gros comme un grain de blé un cœur battant, une gorge, des valves et des tuyaux, des jalousies, des mélancolies et des angines, des rhumes, des *saudades* et des souvenirs d'enfance, des tendresses, des paresse, et est-ce que le *beija-flor* devient presbyte quand il a passé la moitié de son âge ? Tout est prévu dans ce minuscule. Il m'arrive de penser aux intestins du *beija-flor*. Saint Anselme a déployé de grands talents pour prouver l'existence de Dieu. Il a perdu son temps : un *beija-flor* eût fait l'affaire.

*

Dans la forêt amazonienne, qui n'est pas une forêt mais un empilement de forêts ou plutôt une bagarre mortelle entre quatre ou cinq forêts

entrelacées, j'ai connu une vieille Brésilienne d'origine japonaise qui se tenait volontairement à mi-chemin de ces deux exagérations : celle de la grandeur et celle de la petitesse. Elle équilibrait chacun de ces excès par son contraire.

Elle cultivait, sous des châtaigniers de trente mètres de hauteur, des bonzaïs vieux de cinq cents ans et hauts comme le pouce. Elle avait fait choix de vivre entre la forêt la plus haute du monde et la forêt la plus petite. La taille des châtaigniers du Pará l'épouvantait. À son avis, ils exagéraient. Dans ces futaies sans mesure, elle considérait que l'homme est une « passion inutile », comme l'a bien vu Claude Lévi-Strauss. Telle était la panique de cette vieille personne. Les bonzaïs calmaient ses anxiétés. Ils rendaient à l'homme la maîtrise de la Création. On pouvait les regarder de haut.

En plus, les arbres de l'Amazonie naissent et pourrissent à toute vitesse. Le temps, dans ces parages, est immobile et c'est une tornade. On n'y distingue pas la mort de la naissance, ce qui embrouille tout. Les bonzaïs avaient cette vertu de calmer le temps, d'en suspendre le vol, de faire des siècles avec les minutes.

*

On recense de nombreuses associations et amicales de nains. Elles sont actives. Les nains de ce pays sont joyeux. Ils ne sont peut-être pas plus petits que les autres nains mais ils sont plus dynamiques. Leur plaisir de vivre est visible. Il faut dire qu'ils sont rusés et très bons dialecticiens. Leur tactique est d'éprouver de la compassion pour les géants et même pour les hommes et les femmes d'une taille ordinaire. Ils ne sont pas sectaires. Ils ne sont pas égoïstes, ah, non ! Ce n'est pas parce qu'ils ont la chance d'avoir une taille normale qu'ils vont se moquer des malheureux qui se haussent jusqu'à un mètre soixante-dix, un mètre quatre-vingts, parfois même un mètre quatre-vingt-dix. Ce sont des nains délicats. Ils ont horreur de faire du chagrin aux autres. C'est pourquoi ils se gardent de taquiner bruyamment les gens qui ont une taille exagérée. Ils font mine de ne pas remarquer leur anomalie. Ils s'adressent à eux comme on s'adresse à des personnes normales. Ce qui leur point le cœur, c'est que les hommes grands et les grandes femmes ne semblent même pas se rendre compte qu'ils sont malheureux.

Les mères naines prennent grand soin d'éduquer leurs enfants nains. Elles leur expliquent qu'il n'est pas chrétien de se moquer bêtement des grands, que ce n'est pas leur faute, et que les grands doivent certainement avoir un usage dans les plans impénétrables de la providence divine. Pour montrer au surplus qu'ils n'ont ni mépris, ni rancune, ni jalousie à l'égard des grands, les syndicats de nains brésiliens se sont donné pour président d'honneur le général de Gaulle.

*

Ce que le Brésil réussit de mieux, c'est l'espace. Le Nordeste, ou le *sertão*, cette étendue sans herbe, sans eau et sans douceurs, ce champ de sable, de cailloux et de poussière couvrirait quatre France. Il forme un interminable entrepôt de vide. Vous pouvez rouler là-dedans, dans de grands *ônibus*, pendant des dizaines d'heures et vous n'en verrez jamais le bout. Sortir du *sertão* n'est pas chose facile. Le *sertão* est comme la mer. Toujours il recommence. Entre Natal et le Goiás, entre le Pernambuco et Fortaleza, vous foncez dans votre *ônibus* en transportant avec vous le cercle de l'horizon. Vous êtes prisonnier de ce cercle. Pas besoin de vous passer les menottes : votre enfermement dans l'illimité est sans recours. J'ai passé beaucoup de jours dans ces *ônibus*. J'ai retrouvé la même impression plus tard, quand j'ai survolé en avion les mers de la Polynésie entre Tahiti et les îles Gambier. J'étais enfermé à double tour dans l'infini. Dans l'infini et dans le multiple à la fois car les vrais voyageurs savent que le labyrinthe le plus diabolique n'est pas celui que les Grecs avaient naïvement installé en Crète. C'est celui que fomentent le vide et la monotonie, l'indifférencié : aucune Ariane dans les déserts, les mers ou les neiges.

Le Brésil, et particulièrement le *sertão*, c'est de la géographie en gros. De l'espace, des tonnes d'espace, du sans frontières et du sans seuils. De la terre et du ciel en vrac, voilà le *sertão*. De temps en temps, par aventure, vous apercevez une forêt maigre et même une verte vallée, bienheureuse et odorante, si miséricordieuse et de tant de fraîcheur qu'on croirait une vallée déplacée, une égarée qui accomplit son purgatoire de forêt, et ensuite vous reprenez votre course à la poussière, comme un écureuil tourne dans sa cage. De telles quantités de paysages sont presque ridicules. Dans l'*ônibus* au fond duquel vous somnolez, vous finissez par vous déprendre de l'espace pour emménager dans le temps.

Cela se produit vers la sixième heure d'*ônibus*. À force d'admirer les mêmes soleils rouges et les mêmes dioramas, la même absence, vous vous rendez compte que vous ne roulez plus dans une steppe, entre Maceió et Imperatriz, entre une sécheresse et une sécheresse, entre une monotonie et une monotonie. Vous roulez dans le temps. Vous ne faites plus des kilomètres. Vous faites des minutes, des heures. L'espace a disparu puisqu'il est toujours le même. Le temps a pris sa place. Le soir, votre *ônibus* vous débarque dans un nouveau village, aussi grisâtre, aussi caillouteux que celui que vous avez quitté le matin, ombragé des mêmes arbrisseaux, et vous comprenez que vous avez roulé en rond, que vous avez roulé une journée entière dans les steppes pour revenir à votre point de départ. Dans le nouveau village où l'*ônibus* vient de vous déposer, vous dites bonjour aux femmes que vous croisez dans la rue comme si c'était celles que vous aviez câlinées la veille, et parfois ça marche, elles le croient aussi, et vous les câlinez et vous continuez l'histoire de la veille, vous l'embrassez et elle vous embrasse, comme si vous poursuiviez le baiser que vous aviez commencé la nuit précédente avec une autre, et à cinq cents kilomètres de là, et vous vous dites que les amours sont comme les paysages – sans veille ni lendemain.

*

Ils bougent. Ils vont et ils viennent. Ils tombent sur un coin agréable. Ils en font une bourgade. Ils essaient cette bourgade. Elle marche. Le temps passe un peu. Après quelques saisons, ils s'ennuient et les circuits commerciaux ont changé d'itinéraires. Alors, ils replient leur bourgade. Ils vont en bâtir une autre un peu plus loin. Aujourd'hui ici et demain là-bas.

L'historien grec Hérodote, comme on lui demandait de définir l'Europe, répondait qu'elle était pleine de jardiniers. Il est clair que la plupart des jardiniers européens sont restés en Europe, au XVI^e siècle, quand le Portugal a envahi l'Amérique du Sud. Les hommes qui ont mis à la voile, sur les bords du Tage, n'étaient pas des « hommes à la bêche » mais des « hommes aux semelles de vent », des « têtes brûlées », soit des condamnés de droit commun, des assassins, des voyous ou des prostituées que l'on poussait de l'autre côté de la mer, soit des prébendiers qui cherchaient l'argent, la puissance et la gloire, soit des cœurs inassouvis, des saints et des insatiables, des aventuriers, des guerriers, des poètes ou des illuminés, mais

sûrement pas des jardiniers. Leur projet n'était pas de planter, de semer et de trouver des trésors au bout de leur pioche, comme dans une fable de La Fontaine, mais de prendre un billet de loterie, de jouer leur destin sur un coup de tête, sur un coup de dés.

Le Brésil n'est pas une terre qui appelle le jardinage. Un jardin, c'est un espace resserré enceint de murs avec des tessons de bouteilles pour faire échec aux voleurs de pommes et dans lequel on dessine une mosaïque de plates-bandes, de rangs d'oignons et de rangs de salades. Ce schéma est impropre au Brésil. L'idée serait saugrenue de découper soudain dans l'infini un rectangle de cinquante mètres sur soixante, de le barricader de murailles et de chiens méchants, et d'y semer dix sortes de légumes. Comment dresser des palissades si vous n'avez pas de voisins ? Un jardin français tombé au milieu d'une steppe grande comme une galaxie, cela serait comique mais ferait à peine un dessin de Magritte ou de Sempé. Les solitudes de la Mongolie, de la Russie, de l'Amérique ou du Brésil sont sublimes. Elles sont idéales pour lancer des troupeaux de bisons, des cavaliers de Joseph Kessel, des hardes de gnous, des millions de lemmings ou des retraites de Russie. Mais pour faire des jardins au petit point, elles sont nulles.

Aux yeux des Portugais aventureux qui déboulent au Brésil à partir du XVI^e siècle, le jardin présente un autre désagrément. Il est exigeant. Si l'on veut qu'il produise des légumes, il faut travailler. Un jardin, ça réclame de la constance et de l'opiniâtreté. Ça se bêche, ça se bine, ça s'arrose, ça se retourne et il faut chaque jour lui arracher ses mauvaises herbes. Il faut chasser les fourmis, et il y a tant de fourmis au Brésil ! Les Indiens n'avaient pas de pareils soucis. Ils grattaient la terre. Ils la vénéraient. Ils ne l'offensaient pas. Ils ne la remuaient pas dans ses profondeurs.

Quand un lopin était fatigué, ils allaient semer ailleurs. Ils allumaient la forêt. Ensuite, ils lançaient leurs graines dans les cendres et ça marchait très bien. Ces hommes étaient des primitifs et des insouciantes. Les jardiniers européens les regardaient avec condescendance. Mais, aujourd'hui, les agronomes les plus subtils pensent que les Indiens n'étaient pas bêtes. Ils avaient l'air un peu préhistoriques mais ils étaient plutôt postmodernes. Le retournement des sols n'est pas une bonne pratique. On blesse la terre et on la stérilise. On éradique ce qu'il y a de fertile et de vivant en elle. Au XXI^e siècle, le labourage et le piochage qui furent si longtemps les deux

mamelles de l'agriculture sont en passe d'être mis au rancart. Le pays de la modernité, les États-Unis, laboure de moins en moins.

*

Le modèle indigène semble s'être communiqué aux Portugais. Les premiers colons sont des nomades. Leurs successeurs aussi. Ils ne collent pas à la terre. Ils glissent sur ses étendues trop lisses. Comme ils n'ont pas de racines, si ce n'est celles qu'ils ont laissées au Portugal, en Afrique ou en Europe, de manière à pouvoir respirer de bonnes goulées de *saudade* quand ils ont besoin d'être tristes, rien ne les retient, ni les souvenirs, ni les routines, ni l'histoire. Ils voyagent. Ils errent. Ils recommencent à perpétuité le premier voyage, le voyage de leur origine, le voyage initiatique, comme disent les gens ésotériques, la dérive qui les a jadis conduits du Portugal ou de l'Angola vers Porto Seguro ou Salvador da Bahia de Todos os Santos. Pourquoi se fixeraient-ils ? Le pays est interminable. Il est couvert de forêts somptueuses et des fruits pendent à toutes les branches. Les aventuriers portugais découvriront bien dans ce continent sans frontières un petit paysage enchanté. Et, si ça rate, ils se remettront en marche, à la recherche d'un coin mieux profilé. *Un paradis de perdu, dix de retrouvés.*

Quand vous disposez de jungles grandes comme des Mongolie et de pénéplaines jusqu'au bout du regard, vous seriez bien bête de rester attaché à votre piquet comme une chèvre. La sagesse est de vous adapter aux réalités de votre Amérique et aux transhumances de ses cultures. Alors que les jardiniers d'Hérodote imposent leurs volontés à leurs carottes, le cultivateur brésilien respecte le génie fantastique de la nature. Il la révère et la laisse faire, il accompagne le voyage des plantes, ses succès et ses échecs.

L'histoire du Brésil est une longue traque des arbres et des plantes par les colons. Le Brésil court après ses forêts en fuite – atlantique d'abord, amazonienne aujourd'hui –, après le café en allé, après la canne à sucre en allée, après le caoutchouc en allé et, depuis cinquante ans, après le soja et la canne à sucre revenus. On dirait que le nomadisme des premiers Portugais et la légèreté des Indiens ont contaminé la terre même. Celle-ci bouge comme bougent les bourgades. Une zone qui était verte en 1500, vous la retrouvez grise cinquante ans plus tard. Une forêt est devenue un maquis. Un désert s'est mis à fleurir.

Ainsi vécut le Brésil. À la manière d'un ogre qui se repaîtrait de sa propre chair ou de celle de ses fils, à la ressemblance de Cronos, le Titan maître du temps qui mangeait ses enfants à leur naissance. Le Brésil ressemble à un tableau de Goya : ses babines dégoulinent de son propre sang.

*

Ce pays accomplit le tour de force de se répéter tout le temps et de se renouveler plus que nul autre. Si on a assez de temps pour le visiter, on comprend qu'il est constitué de dix territoires juxtaposés. Même ses climats sont innombrables. Le Nord est chaud, humide, pourrissant et surchargé de soleils, de brumes, de pluies. Vous faites mille, deux mille kilomètres et vous tombez dans le désert de cailloux du *sertão*. Mais, dans le Sud, vous êtes dans les pampas de l'Argentine et dans les prairies de l'Europe. Dans l'arrière-pays du Pernambouc, j'ai rencontré des petits morceaux de l'Autriche.

En matière de géographie, il a la générosité un peu brouillonne des très riches. Si vous êtes suisse et que vous avez envie de fabriquer une colline, c'est toute une entreprise. Il vous faut pousser un peu un lac, détourner une rivière, écarter une crête, de manière à dégager un modeste vide dans lequel vous logez votre colline. Ces obligations vous rendent parcimonieux. Mais le géographe qui a confectionné le Brésil n'avait pas un cahier des charges aussi serré que celui qui organisa la Suisse. Pourquoi eût-il fait des miniatures si l'espace ne lui était pas compté ? Voilà ce qui explique la nonchalance des paysages brésiliens, leur indifférence et leur rabâchage. Le Brésil compte large. S'il entreprend de faire une forêt, il ne plante pas un million d'arbres. Ce serait ridicule et mesquin. Il en plante un milliard. S'il fait de la plaine et de la sécheresse, il rafle la totalité du stock de plaines qui repose dans les magasins. Il fabrique de la plaine et il l'entourne de lointains. Des milliers de lointains. De temps en temps, il fait mine d'élever une montagne, elle n'est pas mal du reste, mais elle paraît si petite dans ces vastitudes qu'on la voit mal, on croit qu'elle est ratatinée. Une montagne est là sans doute, mais elle a été étouffée par les lourdes nappes de poussière rouge et blanche et noire qui enveloppent le Nordeste comme un suaire.

Pourtant, il y en a des montagnes. On en trouve de très sérieuses dans le Minas Gerais qui a les allures d'une Savoie un peu sombre, un peu revêche

et belle, ou bien le long du littoral atlantique. Sur trois mille kilomètres, depuis les touffeurs de l'Amazonie jusqu'aux douceurs du Rio Grande do Sul, un cordon de montagnes encercle le Brésil, la *serra atlântica*. Les fleuves naissent sur leurs sommets. Bizarrement, alors qu'il serait si simple pour eux de dévaler en direction du proche océan, ils filent de l'autre côté. Ils se trompent de chemin. Ils coulent à l'envers, en direction de l'intérieur, ce qui les condamne à faire beaucoup de détours avant de trouver une brèche qui leur permette de gagner la mer et de se jeter dedans.

C'est un pays qui bouge même quand il est immobile. Que ce soit par la puissance de sa végétation ou par l'effet de ses sécheresses, par ses violentes pluies, ses formes et ses couleurs sont sans cesse en mouvement. Le Brésil n'est pas achevé. Il est riche de paysages en train de se faire ou de se défaire.

*

Mon amie Leyla Peronne-Moisés, qui fut élève de Roland Barthes et qui connaît la littérature française mieux que Lagarde et mieux que Michard, va chercher sa petite-fille à l'école. Il y avait cours de géographie ce matin. La fillette en a retenu que le Brésil n'est pas un pays de montagnes. Leyla Peronne-Moisés objecte : il y a tout de même quelques reliefs et de hauts sommets. Dans l'État de Minas Gerais, par exemple. Et même ailleurs. On fait du ski dans l'État de Santa Catarina, pas beaucoup mais un peu. « Même dans le *sertão*, qu'on imagine plat, nous avons des montagnes. Même l'intérieur du Pernambouc, regarde, le village de Caetés, le village où est né le président Lula, il est à une altitude de 849 mètres. Et la Serra do Mar, ce cordon de montagnes qui court le long du littoral atlantique, n'est pas négligeable. »

La petite fille est embarrassée. Elle doit arbitrer entre sa grand-mère qu'elle aime beaucoup et la maîtresse qui détient le savoir. Elle recourt à la fois à la délicatesse brésilienne et à la géographie générale.

« Ah oui. De ton temps, il y avait des montagnes. On me l'a dit. Mais depuis, le vent a soufflé, et le vent, tu sais, j'ai appris ça à l'école, le vent, à force, il finit par user la terre et, après, il n'y a plus de montagnes. »

Iphigénie et Orphée

Quand j'habitais à São Paulo, dans les années 1950, je lisais beaucoup de journaux. Des journaux distingués, ça va de soi, qui m'informaient sur le train du monde, *The Economist*, *The Times*, *Le Monde*, *O Estado de São Paulo*, *O Globo*, *Jornal do Brasil*, *Diários associados*, et même l'antique *Jornal do Comercio*, de Rio, journal monumental et périmé, dédaigneux de toute photo, et qui semblait avoir été rédigé et imprimé cent ans plus tôt, entre l'arrivée du roi du Portugal au Brésil, au début du XIX^e siècle, et la proclamation de la république à la fin du même siècle, en 1888.

Le *Jornal do Comercio* était mon préféré. Il me transportait dans les années, comme les fées le font dans les contes : j'ouvrais ce vaste quotidien, je humais son odeur de chiffons, de salpêtre et d'encre noire, je pensais à Balzac, et je cherchais les dernières nouvelles : je m'attendais à apprendre que Victor Hugo se préparait à quitter Guernesey pour aller faire l'émigré à Bruxelles, que l'empereur Pedro Secundo était très fatigué à cause de la guerre idiote du Paraguay au point que son meilleur ami le maréchal Fonseca avait dit : « Le vieux ne gouverne plus », et il me semblait toujours, à lire les « Dernière heure » du *Jornal do Comercio*, que la guerre de 14-18 allait éclater. Je ne plaisante pas. Ce *Jornal do Comercio* ne se consacrait pas beaucoup au temps présent. Il partageait avec une partie de la bourgeoisie éclairée brésilienne des années 1950 une vaste indifférence à la modernité. Depuis, les choses ont bien changé : le Brésil exagère même. À force d'épouser son temps, il ne considère plus que l'avenir. Il trouve que le présent est une denrée périmée, un colifichet. Pour moi, souffrant de « *saudade* ininterrompue », j'avoue que je regrette qu'il n'y ait pas un *Jornal do Comercio* dans chaque pays, un journal imprimé sur des feuilles de papier géantes et un peu jaunes, ses rédacteurs mettant leur point d'honneur à mélanger le révolu, l'inaccompli et l'anachronique.

Dans ces années 1950, j'étais également friand des journaux de médiocre qualité, ceux qui constituent ce qu'on nomme aujourd'hui la « presse caniveau ». Ces feuilles étaient pleines de faits divers inqualifiables : des crimes et des viols, des assassinats, des attaques de banques, des femmes battues, des prises d'otages, des rançons, des batailles avec la police. Ma cueillette était riche car le Brésil était déjà un pays violent, même s'il se croyait encore doux et caressant.

Ce qui m'intéressait, c'était moins les crimes eux-mêmes, qui étaient répugnants, que l'identité des auteurs et des victimes. Et très précisément leurs noms ou plutôt leurs prénoms car les Brésiliens, dans la vie quotidienne comme dans le crime, utilisent plutôt le prénom (qu'ils appellent le *nome*) que le nom (qu'ils appellent le *sobrenome*). Or les acteurs de ce bal de la mort portaient volontiers des prénoms prélevés non pas dans le calendrier des saints chrétiens, selon la règle que respectent les assassins français, mais des noms arrivant en droite ligne de l'histoire, de préférence noble, de préférence antique, ou bien de la mythologie. Ils aimaient également les noms des héros de l'opéra ou du théâtre universel, Sophocle, Eschyle, Euripide, Verdi, Shakespeare.

Le comble du plaisir m'était fourni par les *moleques* (gamins) qui remontaient l'avenue São Luís ou l'avenue São João en hurlant à tue-tête le titre le plus alléchant de leur collection de journaux. Je prêtais l'oreille à leurs proclamations. Ils m'apprenaient à brûle-pourpoint qu'*Ifigenia* avait succombé aux blessures que lui avait portées, dans sa détresse amoureuse, son fiancé *Orestes*.

Les mathématiciens, les inventeurs de théorèmes et les philosophes n'étaient pas absents, eux non plus. Ils faisaient pis que pendre. Un matin, j'ai été informé que *Socrates* et sa bande n'avaient pas hésité à dévaliser une succursale du *Banco da America*. Quant à *Empédocles*, il avait violé trois jeunes filles dans le quartier de Lapa à Rio. *Cicero*, lui, s'était évadé de prison. De son côté, *Euclides* avait enfermé dans une cave *Eurydice*. Il réclamait une rançon de quelques millions de cruzeiros, ce qui pouvait paraître exorbitant, mais, en réfléchissant, je me suis dit que pour libérer une personne aussi distinguée, aussi rare qu'*Eurydice*, et sans doute douée d'une jolie voix, le prix fixé par *Euclides* se justifiait sans doute.

J'ai appris aussi que *Candido*, à qui j'aurais donné, quant à moi, le bon Dieu sans confession, avait tué sa maîtresse qui ne s'appelait même pas *Cunégonde*, mais *Maria de Lurdes* (Marie de Lourdes), avec des raffinements vulgaires. Parfois, nous étions plongés dans des affaires encore plus opaques car des hommes politiques illustres, et particulièrement quelques présidents des États-Unis, n'hésitaient pas à se mêler à ces règlements de comptes métahistoriques. En 1952, au début du printemps, sur le pont du Chá, qui enjambe l'Anhangabaú, un crieur de journaux m'a informé que *Washington* avait croisé *Œdipe*, sur la *Praça da Sé*. Cela l'avait énervé. Il lui avait mis deux balles dans le buffet.

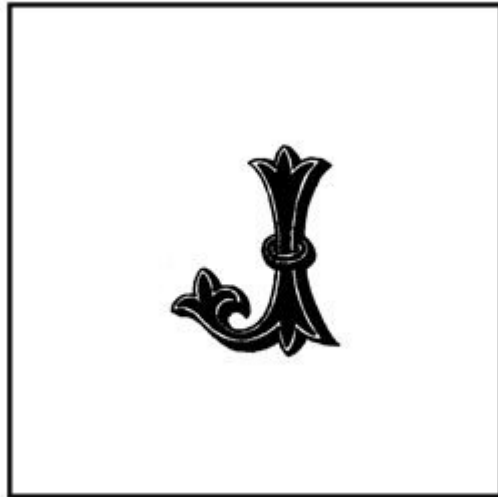
Proust a donné des titres étranges à deux parties de *À la recherche du temps perdu*. Le tome IV s'appelle *Nom de pays : le nom* et le suivant : *Noms de pays. Le pays*. J'applique la méthode de Proust quand je veux revisiter ma vie et le Brésil. Si je prononce le mot *Jefferson*, je revois un garçon, à peine aimable du reste, et barbu, qui m'accueillit dans une *fazenda* du Mato Grosso, à Aquidauana, en l'année 1983. Il m'avait emmené dans un casino, en bordure du Paraguay, à *Ponta Grossa*, pour y jouer à la roulette. Sa mauvaise humeur s'expliquait car son amie *Scarlett* était magnifique et lançait des œillades à tort et à travers, surtout à des gros Coréens, des éleveurs de bœufs, il me semble, venus du Paraguay, qui gagnaient beaucoup d'argent dans ce casino et qui avaient des têtes torves et des porte-monnaie géants. Je trouvais *Scarlett* bien imprudente, mais elle avait l'air de savoir se défendre. Je comprenais la mauvaise humeur de *Jefferson*.

*

Salomé était une femme noire assez grande, assez large et assez belle qui venait faire un peu de ménage à la maison. Elle avait un ami qui était chauffeur de taxi. Il portait le nom d'*Artur*, comme le roi celte qui a conduit la résistance des Anglais face aux envahisseurs saxons. *Salomé* était belle. *Artur* était beau. Il ressemblait à un Roi mage, le plus noir des trois, il aurait dû s'appeler *Gaspard*, mais il avait le cœur aventureux. Un jour il était monté dans son taxi et n'était plus revenu chez *Salomé*. Aussitôt, *Salomé* entreprit de pleurer. Elle trouva une idée : pour récupérer *Artur*, elle allait lui envoyer sa photo, mais toute nue, car c'est ainsi, les hommes ! *Artur* flancherait. Elle m'exposa son projet. J'ai pensé que c'était une bonne idée, mais sa mise en œuvre était ardue.



Salomé était d'une pudeur de biche. Elle a déclaré que jamais, au grand jamais, elle ne se déshabillerait devant « personne », et encore moins devant un photographe. Nous avons réfléchi ensemble. À court d'idées, elle m'a demandé si j'aurais la gentillesse de la photographier un jour, toute nue, dans l'appartement. J'ai été un peu triste. À ses yeux, j'étais donc « personne », ce qui n'est pas beaucoup. J'ai accepté de lui donner un coup d'épaule dans son différend avec *Artur*. Le jour venu, elle est arrivée un peu fébrile. J'avais un Leica que j'avais acheté avec mes premiers salaires. En un tournemain, elle fut nue. Elle prit des tas de poses, d'une audace qui m'a semblé effrayante mais ce n'était pas mon problème, c'était celui d'*Artur*. Je photographiai à toute pompe. Ensuite, *Salomé* s'est rhabillée jusqu'au menton. Je lui ai dit que j'allais faire développer les photos et que je les lui remettrais. Elle a fait la moue. Elle ne voulait pas que je la voie nue. Cela me confirmait qu'elle s'était en effet déshabillée devant « personne », mais *Salomé* était comme ça, je n'y pouvais rien. Aussi, lui ai-je remis la pellicule et elle s'est débrouillée. *Salomé* avait bien vu : j'avais eu beau la photographier sans l'ombre d'un voile et dans les poses les plus redoutables, je ne l'avais jamais vue toute nue, puisque j'avais immédiatement refilé sa nudité à *Artur*. J'étais vraiment « personne ». *Artur* a probablement aimé mes photos. Il est revenu. Je l'ai un peu connu pendant deux ou trois ans. Il était prétentieux et docte, sa belle tête assyrienne toujours un peu basculée en arrière, comme pour considérer les choses de ce monde de très haut. Je l'aimais bien.



Janelar

Janelar est un mot rare et qui disparaît. Les Brésiliens ne le connaissent plus. Il s'est éteint vers la fin du XIX^e siècle. J'aime beaucoup les mots en perdition. Ils sont comme des portes closes. Si on arrive à les rouvrir, ils nous montrent des paysages nocturnes qui se remettent à briller et qui racontent des romances, un peu comme un dessin rupestre fait bruire des vents néolithiques.

Janelar n'a pas d'équivalent en français. *Janela* signifie « fenêtre ». *Janelar* est un verbe composé à partir de *janela*. On serait donc tenté de le traduire en français par « fenêtrer ». Ce serait une bourde. Le français « fenêtrer » veut dire « percer une fenêtre ». C'est un mot d'artisan, un mot

technique. Au contraire, le verbe *janelar*, qui est un faux ami, a un glorieux pedigree et de hautes ambitions. C'est un mot de poète et d'amoureux. Il est plein de fantômes. Il ménage une lucarne sur un Brésil tout proche et défunt.

Les dictionnaires qui connaissent encore le mot *janelar* proposent : « Être ou rester à la fenêtre. » Cette définition est réductrice. En réalité, ce petit verbe sans apparence est un grand bavard si on le met à la question. Il nous invite à faire trois petits tours dans les sociétés aristocratique ou bourgeoise du XVIII^e et du XIX^e siècle, à ranimer l'opéra-comique et même bouffe qui s'est joué jusqu'à la Belle Époque dans les quartiers huppés de Bahia de Todos os Santos, de Rio de Janeiro, de São Paulo. Prononcez le mot *janelar* et un théâtre s'illumine.



Je propose une définition. *Janelar*, cela veut dire : « Regarder par la fenêtre. Épier. Guetter. » C'est une activité banale et universelle, féminine, souvent ibérique, mais le Brésil colonial la pratique avec persévérance, ardeur, protocole et subtilité. Il en fait une cérémonie et l'ossature de ses journées. Le *janelar* obéit à des lois et presque à une liturgie sourcilleuse mise au point par les populations féminines. Toutes les personnes du sexe pratiquent le *janelar*, les riches et les pauvres, les dames de distinction et les servantes, les vieilles et les jeunes, les altièrres et les modestes, les matrones

et les écervelées, même si chaque strate sociale a sa manière de *janelar*. Une grande bourgeoise ne *janele* pas comme une employée.

La coutume du *janelar* est fille de l'ennui. En ce temps-là, les femmes n'avaient pas grand-chose à faire. Leurs journées étaient lentes, lourdes. Elles engendraient des tonnes d'ennui. Bien sûr, les femmes avaient à régir la maison, à en assurer la maintenance, mais les servantes grouillaient dans ces palais déglingués et ces immeubles cossus si bien que la *dona* se contentait de distribuer des ordres à une servante en chef ou à un régisseur.

Le temps était interminable. On s'employait à le tuer. Sans doute les dames pouvaient-elles sortir, mais elles sortaient pour ne rien voir. Elles entassaient leur personne, leurs larges robes et leurs chapeaux monumentaux dans des voitures aux rideaux épais. Si elles se risquaient à pied, encore fallait-il qu'une immense ombrelle, brandie au-dessus de leur tête par un petit nègre, les protège du soleil de manière que la blancheur de leur peau garantisse qu'aucune goutte de sang impur ne souillait leurs artères. Au milieu du XX^e siècle encore, et avant que la mode du bronzage s'impose, les Brésiliennes blanches n'allaient à la plage que camouflées et abritées sous des empilements de mousselines. Le racisme brésilien est souvent dit le plus aimable du monde. Il est vrai qu'il est bien élevé, presque câlin. Si vous le grattez un peu, cependant, vous trouverez tous les ingrédients du racisme ordinaire : mépris, égoïsme et volupté.

Dans les palais splendides et vermoulus de Bahia, la vie des jeunes filles n'est pas amusante. Les mères, les duègnes, les tantes, les grand-tantes, les oncles, les institutrices, les pères, les confesseurs, les chapelains, les frères, tout un peuple tournoie autour d'elles et leur vante les délices de la chasteté. La virginité est un trésor, il ne faut pas la donner aux moineaux. Il est interdit de sortir sans son chaperon, généralement noir.

La *janela* forme ainsi la seule ouverture vers le dehors. Pour ces êtres du dedans, ces « êtres de l'ombre » que sont les femmes brésiliennes, la *janela* est une issue de secours. Dans ses vitres se joue un théâtre que les dames regardent avidement, à défaut d'en vivre les drames, les plaisirs, les malheurs. La vie défile patiemment dans le rectangle de la fenêtre, bordé comme la scène d'un opéra par des rideaux, des velours, des voiles et des calicots.

La jeune fille et les amies qu'elle a invitées, que peuvent-elles bien faire une fois finis les papotages, les jeux de société, les confidences ? On se

poste à la fenêtre. On étouffe des rires. On se moque de tout. On commente les scènes de la rue. On trépigne.

De leur côté, les maîtresses de maison, quand elles ont fini de morigéner leur progéniture et de harceler leur domesticité, vont prendre le frais à la *janela*. Les vieilles dames recroquevillées sous leur bonnet de coton ou de dentelles s'installent commodément, car ce n'est pas le tout de dire du mal des amies, encore faut-il le faire dans de bonnes conditions. D'autres se contentent d'égrener leurs rosaires tout en lorgnant l'espace du dehors. La vie, la mort, la vie qui est comme la mort, défilent dans leurs besicles. La *janela* est une lanterne magique. Le murmure des prières et les souffles du désir montent vers les hauts de la nuit. Quand la disposition du quartier l'autorise, on tient des sortes de conclaves réunissant trois ou quatre *janelas*, et souvent d'un côté de la rue à l'autre côté – un peu comme nous permet de le faire aujourd'hui Twitter. Ce salon de semi-plein air ouvre vers les trois heures de l'après-midi, après la sieste. Il s'achève à sept heures, au moment où les maris rentrent de leur office. Il arrive que la *janela* devienne un lieu de travail. Les matrones ou leurs employées guettent le passage des vendeurs ou des camelots, marchands de volailles, de rubans, de sel, de calicots, et leur passent commande. Mais ces travailleuses ne sont pas nombreuses. Pour l'essentiel, la *janela* est un lieu de repos, de tristesse, d'amertume, l'emblème d'une civilisation de l'attente. On se contente de ne rien faire, en compagnie du chat qui somnole sur le rebord ou du chien qui insulte les passants. « Qu'est-ce que tu fais, Cristina, cet après-midi ? » « Je janèle. »

La *janela* remplit aussi une autre fonction, clandestine et très excitante, la fonction érotique. Les jeunes filles et les filles moins jeunes épient par leurs fenêtres les hommes qui flânent dans les entours. Ces jeunes hommes, nous les nommerions en France, selon les époques, gandins, bellâtres, minets, godelureaux ou dragueurs. Au Brésil, on parlait de *perus*. Un *peru* est un dindon. Par extension, il désigne le jeune homme avantageux qui cherche à éveiller l'intérêt d'une demoiselle. La métaphore est bien choisie. Le gandin est un dindon : comme le dindon, il gonfle les plumes de son jabot pour mériter la faveur des personnes du sexe. Et ses manigances sont aussi ridicules que celles du volatile. Les jeunes filles à qui ces mimiques s'adressent, si elles sont avec leurs amies, pouffent, ça fait passer le temps. Si le jeune homme les émeut, elles ne pouffent pas et leur cœur bat la

chamade. Parfois, elles associent les deux conduites : leur bouche pouffe et leur cœur tremble.

On distingue plusieurs variétés de *perus*. Le *peru* de passage est un garçon qui emprunte la rue par hasard, retour de son université ou de son office, et qui repère, à une fenêtre, une jolie personne. D'autres *perus* sont des habitués et même des « accros » ou des « pros ». Ceux-là passent et repassent sous la *janela* de leur proie. Les audacieux se débrouillent pour faire parvenir à l'élue un billet lyrique par le truchement d'une employée. Il advient qu'une réponse au billet soit acheminée en retour, par la même voie. Le *peru* moins dégourdi se contente de faire des signes intimidés du bout des doigts, de la bouche ou de la tête. Les jeunes filles goûtent ces délicatesses. Il en est d'effrontées. Celles-là font connaître au *peru* l'état de leur âme par le moyen d'un miroir.

Janelar n'est pas une activité anodine. Elle obéit à des règles muettes mais rigoureuses. C'est une entreprise à plein temps et qui exige des apprentissages. *Janelar* requiert finesse, patience, sens de la tragédie et de la dérision. Il y faut également une certaine résistance physique. Bien sûr, il se trouvera toujours des fillettes écervelées, moins soucieuses d'amour fou que de frivolité, et qui se contentent de minauder de temps à autre à leur fenêtre. Mais celles qui prennent leur destin et leur métier au sérieux ne ménagent ni leur temps, ni leur peine, ni leur âme.

Janelar est un métier. Les accidents du travail sont légion. Les coudes qui reposent sur l'appui de la fenêtre pendant des après-midi entiers finissent par souffrir. Ils s'usent. Ils durcissent. Une peau épaisse se forme. Leur couleur change. On reconnaît l'habituée de la *janela* à ce trait : ses coudes sont un peu sombres. Dans les cas d'addiction sévère, un cal se forme. On fait alors donner la pharmacopée. Les vieilles dames fournissent leurs recettes. Elles conseillent de frotter le coude, doucement mais durant de longues minutes, avec une décoction de citron et de sucre en poudre. En cas de résistance, la pierre ponce donne de bons résultats, pourvu qu'elle soit adoucie par le moyen de beaucoup d'écume de savon. Le simple sel, dilué dans du vinaigre et appliqué en compresse, est parfois recommandé.

À Bahia, deux médecins ont bâti leur réputation sur la coutume du *janelar*. Ils se sont consacrés aux maladies du coude. Pendant quelques lustres, cette curieuse spécialité médicale est venue s'ajouter aux spécialités du temps, à la chiropractie, à la pneumologie, à l'embryologie. Les deux carabins ont fait fortune. Mais ils n'ont pas eu d'héritiers car l'art du

janelar n'a pas survécu à l'arrivée de la femme moderne, de la « garçonne » et de la femme active.

Mieux vaut néanmoins prévenir le mal que le guérir. C'est la leçon que dispensaient les duègnes du Corredor da Vitoria à Salvador da Bahia de Todos os Santos. Au temps plus ou moins beau de la Belle Époque, les maisons patriciennes faisaient confectionner par les servantes ou par la couturière des coussins d'une forme oblongue et taillée aux dimensions de la fenêtre. Ces coussins étaient bourrés de coton et enrichis de broderies. On les tenait toujours à portée de *janela*. Dès qu'un *peru* de bonne venue était signalé, on glissait le coussin sur l'appui de la fenêtre et le temps, tranquillement, passait.

J'ai interrogé au mois de septembre 2009 un groupe de journalistes brésiliens sur le mot *janelar*. Personne ne le connaissait.

Jeito, gambiarra

Claude Lévi-Strauss a donné ses lettres de noblesse au bricolage. Avant lui, cette pratique était toisée avec condescendance. Elle évoquait les dimanches des retraités qui usent les heures en raboutant des bouts de ficelle à des moulins à café et des bobines de fil électrique à des trombones. Claude Lévi-Strauss est passé par là. Il a ouvert nos yeux et nous savons à présent que le bricolage est un exercice de haute voltige et une opération intellectuelle raffinée. Un anthropologue, même, fait-il autre chose que bricoler, lui aussi ? Ses missions du bout du monde ne ressemblent-elles pas aux longs dimanches d'un retraité ? Ne met-il pas son honneur à ajuster ensemble, quitte à les limer un peu, les débris de mythes et de mourantes légendes, des traditions effritées et des langages en déroute, jusqu'à composer sous nos yeux étonnés, avec ces déchets, un puzzle parfait, grandiose, une marqueterie complexe et d'une beauté égale à celle d'un meuble Boulle ?

« Chiffonnière des sciences humaines dès l'origine, dit Claude Lévi-Strauss, l'ethnographie croit aujourd'hui avoir trouvé, dans le lamentable rebut recueilli à la porte des autres disciplines, les maîtresses-clefs du mystère humain. Mais, en même temps qu'elle se prépare à les faire, prudemment et lentement, jouer dans la serrure, elle n'en poursuit pas

moins son humble travail de déballage et de triage des résidus qui continuent à s'accumuler¹. »

Il n'est pas fortuit que cette théorie du bricolage ait été formulée par un homme qui est lui-même anthropologue et qui a consacré au surplus ses études au Brésil. Ce pays a élevé le bricolage au rang des beaux-arts. Il en a étendu le champ et les manières, il en fait la théorie, comme l'indiquent deux mots qui reviennent obstinément dans la conversation de l'homme et de la femme brésiliens – les mots *jeito* et *gambiarra*.

Certains confondent ces deux notions. Elles sont proches, mais leurs champs sémantiques ne se recouvrent pas. Le *jeito* désigne une astuce, un raccourci, une simplification, une débrouillardise, avec légère tricherie s'il le faut, pour faire face à une situation imprévue ou menaçante. Une réponse légère, instantanée à une difficulté. L'évolution du mot est curieuse. Un *jeito* est d'abord une « manière », une disposition d'esprit, un caractère. Un don ou un talent. « *Não tem jeito para a musica* » – « il n'a pas le don de la musique. Il n'a pas la bosse de la musique ». Le mot est flatteur. Il se traduit par « capacité », « habileté », « art ». Exemple : « *Ninguém sabia historias mais bonitas que a velha Tidu. Nem tinha mais jeito para as contar* » (Reginaldo Guimarães) – « Personne ne connaissait d'histoires plus jolies que la vieille Tidu. Nul n'avait plus de talent pour les raconter ».

Cela, c'est le sens initial, noble. Mais les linguistes savent qu'un mot peut développer, avec le temps, un pseudopode au bout duquel s'épanouit un sens exactement contraire au sens initial. C'est le cas de *jeito*. Il sait prendre une teinte gentiment ou amèrement critique. On le charge de signifier un truc, une malice, une solution d'urgence, une habileté. *Dar un jeito*, cela veut dire : « se débrouiller », « trouver une issue ». Les esprits aigris et les touristes étrangers ajoutent que, si les constructions des immeubles et l'aménagement intérieur des appartements sont si éphémères et si précaires dans ce pays, si le courant électrique saute si souvent et si les lavabos sont tellement bouchés, c'est que les artisans qui les ont mis en place, faute d'instruments, de pièces de rechange, de temps, de savoir ou d'ardeur se sont résignés à *dar un jeito*. « Résigné » n'est pas le mot tout à fait juste. L'usage du *jeito* en effet produit dans celui qui le pratique une euphorie, une fierté gentille, une manière joueuse de répondre à l'injustice ou à la lourdeur des choses.

Il est un champ dans lequel le *jeito* est au mieux de sa forme. Il y fait carrière. C'est l'Administration, ou plutôt la bureaucratie étouffante,

mortifère par laquelle les responsables, les planificateurs du gouvernement fédéral, hier à Rio, aujourd'hui à Brasília, se font fort de juguler l'anarchisme onctueux du Brésilien et de le remplacer par une raideur prussienne, anglo-saxonne ou nippone. L'obtention d'un passeport, d'une carte de travail ou d'un permis de construire est une course de tant d'obstacles qu'on ne peut aboutir qu'à condition de dégainer un *jeito* chaque fois qu'il faut franchir une haie. Le *jeito* est tellement généralisé, tellement subtil, que l'Administration, la police, les professeurs, les gardiens des mœurs sont obligés, pour lutter contre les *jeitos* de leurs administrés, d'avoir recours, eux aussi, à la stratégie du *jeito*, à des « contre-*jeitos* ».

Le *jeito* est une culture. Il forme un des rouages essentiels de la société et de l'économie brésiliennes. Comment ce pays ligoté de tant de ficelles bureaucratiques pourrait-il se lever et marcher, construire des usines, coloniser des déserts et conjurer sa passion de la léthargie ou son goût des fatalités si des millions de *jeitos* ne venaient assouplir chaque jour, du matin au soir et du soir au matin, au point de les anéantir, les règlements, les verrous, les gênes et les grilles dont la loi assomme ce pays au prétexte de le fortifier ?

Le *jeito* présente une autre vertu. Comme un Brésilien est un homme amoureux de la « courtoisie », de l'amabilité, et qu'il a le désir de ne jamais faire de peine à ses prochains, le *jeito* sert d'emplâtre, de potion antidouleur ou de ruse. Le *jeito* adoucit la vie. C'est un anesthésique voué à émousser l'horreur des choses. Mon automobile vient-elle d'exploser ou ma belle-mère est-elle frappée d'un infarctus, le garagiste ou l'infirmier appelé à la rescousse me dit de ne pas m'en faire. Il va donner ou arranger un *jeito*. Le *jeito* est une poudre de perlimpinpin grâce à laquelle le Brésilien conjure les méchancetés du destin. Le *jeito* est un petit appareil métaphysique.

En fin de dérive langagière, le *jeito* revêt des allures carrément patibulaires. Le dictionnaire *Aurélio* fait défiler quelques exemples : « *Saiu e deixou o quarto daquele jeito (em desordem)* » – « Il est sorti et il a laissé la chambre dans cet état (en désordre) ». « *Você bem sabe que F. trabalha daquele jeito (mal, sem vontade, ou pouco)* » – Tu sais bien que F. travaille comme ça, mal, sans ardeur, ou peu ». « *Portou-se daquele jeito (mal, de modo inconveniente)* » – « Il s'est comporté de cette façon (mal, de manière peu convenable) ».

*

La *gambiarra* me paraît, dans son acception populaire, plus récente que le *jeito*. Plus technologique aussi, car elle est venue au monde après l'électricité. À l'origine, d'après le dictionnaire *Aurélio*, la *gambiarra* désigne « *uma lampâda instalada na extremidade dum comprido cabo elétrico para poder ser utilizada numa área relativamente grande* » – « une ampoule disposée à l'extrémité d'un long fil électrique pour pouvoir être utilisée sur des surfaces relativement grandes ».



Pourtant, comme il arrive que certains installent de manière malhonnête une rallonge apte à détourner ou à voler l'électricité du voisin ou de la collectivité, la *gambiarra* a pris souvent une couleur péjorative, même si le responsable de ces perversions recueille l'admiration masquée mais enthousiaste de la plupart des Brésiliens. La *gambiarra* permet de surmonter une difficulté technique par des moyens inattendus, malins, brillants et le cas échéant illicites.

Les historiens de la *gambiarra* citent un de ses premiers exploits et peut-être son acte de naissance : un homme dont le téléviseur était vieillissant et même nul réussit à en embellir les images en munissant l'extrémité de l'antenne d'une éponge métallique.

Mais la *gambiarra* ne se limite pas au domaine de la technologie. En certaines circonstances, la *gambiarra* pourrait se traduire par : « façon de faire face avec les moyens du bord », ou « méthode pour transformer ses faiblesses en force », ou « stratagème permettant de niquer le destin ». User

de la *gambiarra*, c'est « prendre son épée à l'ennemi et la lui plonger dans le cœur ». Un journaliste brésilien de la *Folha de São Paulo*, Marcelo Tas, fournit un magnifique exemple de *gambiarra* :

« Garrincha, le plus célèbre des footballeurs brésiliens après Pelé, illustre parfaitement cette qualité. Né d'un père alcoolique, celui que l'on surnommait "l'ange aux jambes tordues" était né avec plusieurs malformations. Sa jambe droite était tournée vers l'intérieur et sa jambe gauche, plus courte de six centimètres, vers l'extérieur. Garrincha a appris à se servir de ce balancement, causé par un déplacement inhabituel de son centre de gravité, pour devenir l'un des meilleurs dribbleurs de l'histoire du football [...]. On peut trouver des Garrinchas dans les recoins les plus éloignés du Brésil. »

La *gambiarra* est une sorte de concours Lépine permanent, informel et monumental, sans arbitres ni juges, qui se joue dans tout l'espace brésilien. Des sociologues et des économistes très compétents ont souhaité que la *gambiarra* soit encouragée par des prix, par des médailles, des Légions d'honneur ou des ordres de Rio Branco, des subventions d'État. D'autres rêvent aux montagnes de dollars que le Brésil verrait affluer dans ses caisses s'il arrivait à « breveter » ses *gambiarras* et à les exporter.

Les puristes et les historiens de la culture objectent : consacrer la *gambiarra* et la couvrir d'honneurs, ce serait l'offenser et la pervertir, étouffer son génie et détourner sa vocation, l'appriivoiser et la soumettre à l'ordre alors qu'elle se consacre à défier l'ordre. Les philosophes ajoutent d'une voix brésilienne, d'une voix de chanson douce : officialiser la *gambiarra*, la couronner de titres et de prix, ce serait l'asservir et faire rentrer dans le droit chemin une conduite qui ne tire son pouvoir que de suivre des chemins entortillés.

D'autre voix plaident également la cause du *jeito*. Pourquoi ne pas exporter celui-ci, ce bricolage universel, malicieux, impromptu et un peu malhonnête, ce qui aurait l'effet ironique de faire de ces deux institutions gentiment dépravées, la *gambiarra* et le *jeito*, les piliers de la fortune brésilienne. Une autre conséquence serait de donner un peu d'air, de la souplesse et de la fantaisie à une civilisation mondiale guettée par l'engourdissement en raison d'une surdose de décrets, d'interdits et de règlements. Oui, mais par quel nouveau tour de passe-passe, par quel *jeito* ou quelle *gambiarra* pourrait-on, sans meurtrir la logique, légaliser deux

ournemains qui se sont fondés et qui ont prospéré en défiant la manie légiférante qui étrangle nos civilisations ?

[1-](#) « Panorama de l'ethnologie contemporaine », dans *Diogène*, avril 1953, p. 96-123.



Langue générale

Les missionnaires, les moines, les prêtres sont des linguistes excellents. Quand ils débarquent dans un pays, ils entreprennent tout de suite de le civiliser. Ils aperçoivent des indigènes, ils les prient de s'habiller, ils les font communier, ils disent des messes. Au Brésil, après le premier culte célébré sur la plage de Porto Seguro, les chapelains de Cabral sont satisfaits car les Indiens regardent souvent le ciel. Ils sont sur la bonne voie.

Ensuite, les prêtres se consacrent à traduire le dialecte des indigènes. Leur idée est que, pour conduire les sauvages dans la proximité de Dieu, la langue constitue une route royale. À vrai dire, cette route ne devrait pas être très longue. Les religieux trouvent que les indigènes sont des êtres sans

malice, peut-être même des survivants du paradis perdu. Ces sauvages ont le génie « angélique ». D'ailleurs, dès 1537, le pape Paul III fait savoir officiellement que les Indiens ont une âme. Même s'ils ne sont pas chrétiens, ils ne doivent pas être privés de liberté.

Trois corporations ont joué un rôle dans le sauvetage des langues primitives : la première est celle des *degredados*, ces bandits et ces assassins enrôlés sur les bateaux des grands découvreurs et que les capitaines laissent à terre de manière qu'ils apprennent à baragouiner l'idiome des sauvages. La deuxième est la troupe de femmes indiennes et d'hommes européens qui couchent ensemble et qui forgent un dictionnaire spécialisé dans le corps humain, la passion, l'orgasme et le mot « encore ! ». La troisième est constituée des prêtres qui poussent encore plus loin l'enquête linguistique : les cordeliers, les jésuites, les carmes dressent des listes de mots, des grammaires, des syntaxes. Que ce soit dans les comptoirs de l'Asie ou de l'Afrique, dans les terres espagnole ou portugaise de l'Amérique du Sud, à Pékin ou à Mexico, les religieux abattent un travail de géant. Ils sauvegardent le trésor que les soldats dispersent.

L'arrivée des conquérants, surtout dans les territoires attribués à l'Espagne, fit beaucoup de dégâts : des monuments, des peuplades, des civilisations, des empires, des modes de vie, des nudités, des langues ont succombé à la colère ou à la cupidité des commerçants. Des cultes vénérables ont été écrabouillés afin de faire un peu de place au culte du vrai dieu. Dans cette besogne, les religieux donnaient parfois un coup de main aux soldats et aux administrateurs. Avec les dieux, les missionnaires ne faisaient pas de quartier. Ils les bousculaient. Ils les mettaient au rancart. Ils les crucifiaient. Et quand ces dieux primitifs étaient hors de combat, les jésuites fournissaient un autre dieu, plus moderne et de meilleure fabrique.

N'est-il pas étrange que ces religieux, qui prenaient si peu de gants avec les dieux, montrent la plus grande déférence pour les langues des Indiens ? Les mêmes missionnaires, qui démolissaient des panthéons, ont sauvé des dizaines de grammaires et de dictionnaires. Juchés sur leurs mulets et leurs ânes, un grand parasol au-dessus de leurs crânes, mouillés comme des canards ou recuits de soleil, méchants ou aimables, surchargés de crucifix et de chapelets, ils écrivaient, ils griffonnaient, ils enregistraient des millions de mots fragiles comme porcelaine. Ils les faisaient luire. Ils les réparaient. Ils les classaient. Pour les langues, ils accomplissaient le même travail

qu'accomplira un peu plus tard, au XVIII^e siècle, le grand naturaliste suédois Linné pour recenser tous les animaux, toutes les plantes.

Au Brésil, les prêtres ont du pain sur la planche. Le pays est sans fin. Les indigènes sont éparpillés dans l'immense jungle amazonienne, l'immense désert, l'immense forêt atlantique et l'immense inconnu. Dans le vide immense. Chaque peuplade a son langage, même si la plupart des dialectes se rattachent à un tronc commun, le tupi-guarani, qui semble originaire de l'Amazonie et qui s'est répandu de la Guyane à l'Argentine. Mais la ténébreuse histoire précolombienne a rudement malmené la langue mère. Elle l'a cassée en cent morceaux. Elle en a fait des petits bouts, des restes. Les missionnaires ont recueilli ces restes, parfois méconnaissables.

Ces langues étaient si dissemblables que les premiers Européens n'en ont pas toujours aperçu les accointances. Le soldat allemand Hans Staden, qui a passé de longues semaines chez les Tupinambás car ceux-ci avaient envie de le manger, a eu le temps de réfléchir à ces choses-là. Libéré par miracle après quelques mois, il a écrit ses souvenirs. Il donne son avis sur les langues de la nouvelle terre. « Toutes ces langues, écrit-il, n'ont entre elles aucune ressemblance. »

Les Européens s'efforcent de mettre un peu d'ordre dans les dialectes qu'ils apprennent laborieusement à déchiffrer. Ils font des regroupements, basés justement sur les dialectes. Sur le littoral, entre Maranhão et Santa Catarina, vivent les Tupinambás, les Tupiniquins, les Carijós, les Guaranis, les Aimorés. D'autres ethnies sont installées à l'intérieur, mais les premiers Européens les connaissent mal. Les missionnaires établissent une distinction radicale entre les sociétés du littoral et celles de l'intérieur que les missionnaires nomment les Tapuias, et qui sont réputées féroces.

Les jésuites s'emparent de cet embrouillamini de dialectes. Ils en dénouent les nœuds et les ganses. Ils en pointent les ressemblances, les verrues et les irrégularités. Ils composent des familles, des parentèles. Le père José de Anchieta (1534-1597) crée avec le père Manuel de Nóbrega (1517-1570) le Collège de Piratininga qui deviendra plus tard la mégapole de São Paulo. Il vit au milieu des Indiens, il apprend et adopte l'idiome tupi. Il en publie la grammaire en 1584 et il invente des mots à mi-chemin du portugais et du tupi. Ainsi, grâce aux clercs, des mots tupis vont entrer dans la langue portugaise. Certains vont plus loin : sans prétendre que le tupi est la langue d'Adam et d'Ève, ils pensent que le tupi pourrait devenir une langue universelle, un esperanto ou un volapük, propre à unifier tous les

peuples de la Terre. L'humanité sauterait par-dessus la tour de Babel qui a éparpillé dans tous les coins le dialecte des premiers hommes. La langue tupi formerait un chemin propre à reconduire l'humanité dans les entours du paradis terrestre. Il m'arrive de regretter que leur idée n'ait pas été acceptée. Ne serait-il pas aujourd'hui bien agréable de pouvoir se promener de Moscou à Pékin et de Madrid à Vancouver en demandant son chemin en tupi-guarani ?



La besogne des missionnaires va se poursuivre longtemps. Au XVII^e siècle encore, à l'âge baroque, un des plus extraordinaires jésuites du Brésil, le père Vieira (1608-1697), participe au sauvetage des dialectes. L'énergie de ce religieux est merveilleuse. Il construit des dizaines d'églises et de couvents. Il prononce son premier sermon à Bahia en 1633. Revenu un peu à Lisbonne en 1641, il séduit dom João IV qui lui confie des missions diplomatiques en France et aux Provinces-Unies. Il a des contacts étroits et confiants avec les juifs d'Amsterdam et de Rouen. En 1643, il est nommé à São Luis do Maranhão. Il gronde les colons. Il aime les Indiens. Il fait des explorations. Il prononce son inoubliable « Sermon de saint Antoine aux poissons », dans lequel il expose que les gros poissons, par exemple les colons, ne peuvent pas s'empêcher de manger les petits poissons, par exemple les esclaves, ce qui confirme que « nous sommes tous des cannibales ». Ses prêches sont innombrables. Ils sont écrits dans une langue

somptueuse. On les compare à ceux de Bossuet. Le poète Fernando Pessoa dit que le père Vieira est « l'empereur de la langue portugaise ».

En 1661, il est chassé du Maranhão car sa défense des indigènes exaspère les colons. Il est assigné à résidence à Coimbra au Portugal. L'Inquisition l'attrape, l'incarcère pendant vingt-six mois. Libéré, il court à Rome où il prêche en italien. La reine Christine de Suède adorerait qu'il accepte d'être son confesseur. Il a d'autres chats à fouetter. Il revient à Bahia. À l'âge de quatre-vingt-quatre ans il engage une nouvelle action en faveur des Indiens. Il meurt à quatre-vingt-neuf ans.

Ces activités tourbillonnantes ne l'empêchent pas de rédiger sept dictionnaires en langues indigènes, respectant ainsi le concile de Trente qui, au siècle précédent, avait souhaité que l'on évangélise les peuples païens dans leurs propres idiomes.

*

Dans certaines zones, la prolifération des langues décourage les missionnaires. C'est le cas en Amazonie. Dans la grande forêt, les tribus sont séparées par des espaces considérables. Elles n'ont que de rares contacts. Chaque langue évolue à sa façon. Elles meurent et elles se créent. Faute de pouvoir décrypter et maîtriser tous ces dialectes, les jésuites décident de faire d'un de ces dialectes une « langue générale ». Ils choisissent le *nheengatu* qui procède du tupi et du guarani. C'est l'idiome le plus répandu, le plus robuste et le plus élégant, le plus propice à des usages poétiques. Les missionnaires apprennent le *nheengatu*. Cette *lingua geral* (« langue générale ») s'impose d'autant plus aisément aux populations indiennes que les jésuites interdisent l'usage du portugais dans leurs missions du Maranhão, les *aldeias*.

Ces *aldeias*, ce sont les villages, sur le modèle des réductions du Paraguay, qui sous le gouvernement des jésuites protègent les Indiens de la rapacité des colons. Les jésuites sont fiers de ces *aldeias*. Les anthropologues ne montrent pas le même enthousiasme. À leurs yeux, les *aldeias* ont au contraire légitimé la réduction des Indiens en esclavage au service de l'entreprise coloniale. Certains vont encore plus loin. Ainsi, Darcy Ribeiro, qui, selon l'excellente géographe Martine Droulers (*Brésil : une géohistoire*, PUF), opine que « ce genre de politique, appliquée à feu et à sang par Mem de Sá, entraîna la destruction de centaines de villages

indigènes dès le XVI^e siècle [...]. Les jésuites ont habillé d'un discours chrétien le génocide commis par les colonisateurs, au nom d'une théologie hallucinée et messianique qui laissera longtemps des traces au Brésil ».

Toujours est-il que, dans les *aldeias*, les Portugais comme les Indiens ont volontiers recours à cette langue générale. « La langue générale, écrit James Cortesão, cet idiome national préhistorique, marque une aire culturelle qui devient l'élément unifiant de l'État colonial. »

À ce point, on observe une étonnante ruse de l'histoire. C'est la langue du vaincu, le *nheengatu*, qui devient la langue victorieuse. Elle chasse la langue du vainqueur, du moins dans les *aldeias* jésuites. Alors que, pour les religions, c'est le dieu des Portugais qui a gagné, pour les langues le résultat est contraire. La langue des Portugais s'incline, en tout cas dans l'Amazonie des pères, devant celle des sauvages. Joli tour de bonneteau : la langue des vaincus a la charge de protéger les vaincus contre la brutalité des vainqueurs.

Les colons ne sont pas contents. Ils ne pourront pas commander et humilier les Indiens en portugais. Aussi contre-attaquent-ils. Ils récupèrent à leur profit la tactique des missionnaires. Ils se saisissent de la langue du vaincu, la « langue générale », ils l'apprennent et ils en font une arme contre les vaincus, contre les Indiens. Ainsi, ils pourront insulter, brimer ou châtier leurs employés ou leurs esclaves à leur guise, et en *nheengatu*, dans la langue des vaincus. Le plaisir des vainqueurs en sera doublé.

Les colons maîtrisent cette « langue générale » assez facilement car ils sont souvent eux-mêmes des métis, des enfants de Portugais et d'Indiennes, des *caboclos*, des *mamelucos*. En revanche, les administrateurs que Lisbonne expédie de temps en temps en Amazonie ne comprennent rien au *nheengatu*. Ils sont doublement en exil, par la distance et par la langue.

Langue particulière

Un jour, j'ai inventé une langue. Ce n'est pas une grosse langue. Elle ne se rattache ni au tupi, ni au *nheengatu*. Elle n'est pas générale du tout. Elle est particulière. Son espérance de vie n'est pas longue. C'est celle d'un moucheron. À peine née, elle était déjà une langue morte et sans sépulture.

Cet épisode est assez ancien. Le général Castelo Branco avait déjà fait son coup d'État de 1964. Les dictateurs militaires préparaient leur plan de développement de l'Amazonie, mais les chantiers titanesques de la route transamazonienne n'étaient pas encore ouverts. Je faisais un reportage sur l'enseignement en Amazonie et j'avais fait escale dans la ville de Marabá qui n'était pas une très grosse bourgade, au sud de Belém. Depuis, elle a prospéré, à cause précisément de la transamazonienne. Elle compte maintenant plus de 200 000 habitants.

Je me suis rendu dans une école du municpe de Marabá. Je suis tombé à ma surprise sur un établissement assez important qui drainait les élèves d'une grande région. Il était tenu par des prêtres italiens. Le principal m'a reçu avec plaisir. Il y avait très longtemps qu'il n'avait pas aperçu de Français. Il a dit gaiement : « Je crois même que je n'en avais jamais vu un seul. » Et puis : « Ce n'est pas tous les matins qu'on trouve un Français dans la jungle. » J'ai répondu sur le même ton malicieux.

Ensuite, il a convoqué dans son bureau le professeur de français de son établissement. « Il va être bien content, m'a-t-il dit en se frottant les mains. Le pauvre ! Il enseigne le français depuis trente ans et il ne voit jamais de Français. Mettez-vous à sa place. Il va avoir une belle surprise. »

Le vieux professeur de français est entré. J'ai tout de suite compris qu'il n'était pas content du tout et que sa surprise n'était pas belle. Je n'ai éprouvé aucune envie de me mettre à sa place. Il me fixait avec des yeux effrayés. Il était blême. Il me haïssait. De ma vie, je n'avais fait une impression aussi forte sur une créature humaine. Après un long moment, et sous les yeux extasiés du proviseur, il s'est décidé à m'adresser la parole, comme on se suicide.

Il a dit : « Vous, faire bon voyage ? » J'ai dit que oui. La simplicité de ma réponse a paru le rassurer. Il a repris du poil de la bête. « Moi avoir contentement bavarder français un petit. »

J'ai dit que moi aussi. Nous étions d'accord. En même temps, je réfléchissais. Que faire ? La tête du principal avait commencé à changer. Elle avait l'air beaucoup moins enthousiaste, beaucoup plus méfiante. Je tenais dans mes mains le destin de ce professeur de français. Je regardais ce destin. Si je voulais, je pouvais l'étrangler, comme on serre le cou à un moineau. Couic ! Et le vieux professeur perdrait son emploi, serait blâmé par le Vatican, et adieu perroquets, crocodiles et grands arbres millénaires ! Son ordre l'entreposerait dans une maison de retraite, un mouroir, peut-être

à Brindisi ou à Spolète. Devais-je dans ces conditions casser le morceau, devenir délateur de vieux prêtres, révéler au principal que son employé ne valait pas un clou ?

J'ai organisé un petit débat dans ma tête. Je pesais à toute vitesse le pour et le contre : au nom de la francophonie, j'aurais dû sacrifier ce vieil homme, lui mettre la tête sur le billot, mais je n'avais jamais tué personne. Je n'avais pas envie de commencer une carrière de bourreau dans la forêt amazonienne. Tant pis pour le rayonnement du dialecte de Descartes et de Voltaire. J'allais porter un coup à la langue française, mais ce coup lui serait moins fatal que n'eût été fatal au vieux curé la révélation de son insuffisance.

Pendant une quinzaine de minutes, pendant une éternité, nous avons improvisé, le professeur et moi, sous le regard à demi émerveillé, à demi perplexe du proviseur, une conversation de fous. Nous étions comme des navires démâtés. Nous naviguions à l'estime. Nous écopions nos cales. Nous échangeons des concepts au hasard, dans une langue que nous fabriquions à mesure, qui n'avait jamais été parlée sous le soleil ou sous les ombres, et qui ne sera plus jamais utilisée. Une langue mort-née. Une langue forgée pour une seule conversation, après quoi elle allait mourir, comme certaines fleurs extraordinaires qui crèvent au moment même qu'elles s'épanouissent. Une langue qui n'avait cours que dans la forêt équatoriale. Une langue périssable. Jetable même, comme un briquet ou une pointe Bic.

Nous entassions dans notre dialogue toutes sortes de choses, des bouts de français, des morceaux d'italien et de suisse, des bribes de portugais et des résidus d'argot parisien, un peu de latin et même pas mal puisque le vieux prêtre était meilleur en latin qu'en français, mais nous étions prudents car le principal était prêtre, lui aussi, et il risquait de flairer la supercherie. Notre stock fondait à vue d'œil. Nous avons fait appel à d'autres idiomes. J'ai puisé dans le peu de hittite que je connaissais. J'ai ajouté le vocable *hurrah*, qui est d'origine mongole mais qui a essaimé dans plusieurs langues et qui, en plus, est un mot assez optimiste. J'ai ajouté quelques déclinaisons de sumérien, assez délabrées depuis le temps, de l'étrusque, du coréen du Nord, de l'anglais basique et du crétois, et je suis presque sûr que le professeur de français, quand il était à court de munitions, jetait dans la fournaise des mots qui n'avaient jamais été prononcés dans aucun lieu de la planète. J'étais ennuyé. J'étais partagé entre deux sentiments également

désastreux : d'un côté, je craignais que le principal ne découvre le pot aux roses. D'un autre côté, j'éprouvais du remords envers la langue française qui est tout de même ma mère.

Je n'ai jamais regretté ce qu'on peut appeler ma mauvaise action mais que je préfère nommer, par principe de précaution, mon bon cœur. Tant pis pour la francophonie et ses contrôleurs. Je n'allais pas serrer la corde autour du cou de ce professeur qui ne m'avait rien fait et qui, du reste, à mesure que le temps s'écoulait, changeait de figure, devenait amical, coloré et presque enchanté. Au surplus, cet homme et moi avions donné sa chance, pendant une petite heure, à une langue que nul n'avait jamais parlé, une langue sans antécédent et qui n'aura point d'imitateur, une langue jeune et déjà morte, aussi inextricable enfin que la grande forêt voisine, mangée de lianes et de lichens de la préhistoire, et dont tous les arbres se consomment les uns les autres et reflleurissent sur la charogne des arbres voisins.

Nous nous sommes dit adieu. Le principal portait un regard plein de fierté sur son maître de français. Je suis rentré à São Paulo. Le vieux prêtre, lui, demeurait dans sa forêt, bien aise de s'être tiré de ce mauvais pas. Il allait enseigner la langue de Voltaire, pendant quelques années encore, aux singes, aux lamantins, aux jacarandas, aux saigneurs d'hévéas, aux toucans et aux anacondas, aux forestiers et aux sorciers de l'autre côté du monde. Il communiquerait à des enfants indiens, *caboclos*, *cafuzos* ou portugais ces grammaires illisibles et ces vocabulaires imaginaires que nous avons confectionnés, de bric et de broc, dans une panique partagée, sous les regards incrédules, cruels et à la fin admiratifs du principal. Cette langue allait prendre son élan. Elle allait voler de ses propres ailes et meubler des cervelles de toutes sortes.

Aujourd'hui, mon partenaire est probablement mort, emportant dans son cercueil notre petite langue rabougrie, mal viable et qui lui avait sauvé la vie. Peut-être existe-t-il encore, au profond de la forêt majestueuse, quelque village indien dans lequel les vieux font visiter à leurs petits-enfants les mots et les syntaxes que nous avons fabriqués à la va-vite, le vieux prêtre et moi, dans un après-midi effaré de l'année 1970.

Lévi-Strauss, Claude

Claude Lévi-Strauss est mort le 31 octobre 2009. Il avait cent ans. Les années l'avaient perdu de vue. Il est vrai que les années, il ne les aimait pas trop. Entre Claude Lévi-Strauss et le temps, les relations furent toujours glaciales. Il ne s'intéressait guère au temps qui passe. Il préférait le temps qui ne passe pas. C'est pourquoi il s'est illustré dans la science anthropologique. Il avait installé son bivouac au large de ces peuples occidentaux qui se démènent pour figurer dans l'histoire. Il préférait interroger les peuples dont l'histoire est lourde, dédaigneuse et comme cataleptique.

Un jour il m'a dit qu'à force de décrypter les mythes et les fables des peuples premiers, il était devenu un homme du néolithique. Ce n'était pas une boutade. Plus extrémiste encore que ses collègues historiens de l'École des Annales, ce n'est pas sur les longues durées qu'il se penchait. C'est sur les durées interminables. La science qu'il préférait, ce n'était ni la philosophie, ni l'histoire, ni la géographie, ni même l'anthropologie. C'était la géologie qui débite le temps en très grosses tranches.

Moins un objet est sensible aux injures du temps, et plus Lévi-Strauss se sent à l'aise. S'il aime bien les tribus indiennes, les Bororos du Mato Grosso ou les Nambikwara, s'il s'intéresse aussi aux lianes ou aux cocotiers, aux coyotes et aux lichens, aux mythes, aux fleurs et à la distribution de leurs étamines, l'objet qu'il préfère, je crois bien que c'est le caillou. Quand il aperçoit au hasard de ses courses une coulée de basalte ou une table de grès, il est ravi. Très jeune, en vacances dans les Causses des Cévennes, il observe la montagne. Sous ses yeux se déploient différentes strates entrelacées les unes aux autres, du crétacé avec du cambrien et il ne se tient plus. Ce paysage l'envoûte. Il y a là, à portée de regard, et comme si on les touchait de la main, des centaines de millions d'années, un énorme morceau de temps. Lévi-Strauss se rengorge. Donnez-lui quelques millions d'années pétrifiées et il jubile.

La rencontre avec les peuples délaissés de l'histoire et bien contents de l'être, c'est au Brésil qu'elle s'accomplit. Il y arrive en 1935, non pas comme anthropologue mais comme professeur de philosophie à l'université de São Paulo. Le dimanche, il fait des excursions en compagnie de sa femme, Dina, qui est ethnologue et séduisante, et d'un couple très proche, l'excellent géographe Pierre Monbeig et son épouse. Ces balades dans la nature brésilienne feront sortir du philosophe un anthropologue. En 1938, il entreprendra une grande expédition dans le Rondônia. Rentré en France en

1939, il devra s'exiler aussitôt pour échapper aux persécutions antijuives de Hitler. Il se réfugie en Amérique où il fréquente André Breton, quelques surréalistes, Denis de Rougemont, et le linguiste Jakobson qui lui offre, avec sa science de la linguistique, l'outil qui soutiendra la théorie structuraliste. À partir de ce moment, les livres se succèdent : *Les Structures élémentaires de la parenté*, *Tristes Tropiques*, *Race et histoire*, *Le Totémisme aujourd'hui*, *La Pensée sauvage*, les quatre gros tomes des *Mythologiques*, *Le Regard éloigné*, etc.

« Je suis arrivé au Brésil par le plus pur des hasards. J'aurais très bien pu partir pour un autre pays. Du monde, je ne connaissais rien [...]. Et d'un seul coup, le Brésil. Le Brésil, c'était les tropiques, avec tout ce que ce mot évoque de poésie, de mystère, de littérature [...]. J'en attendais la grande aventure, prendre contact avec une nature ignorée et qui m'a toujours fasciné. »

Après son retour en France, en 1948, Lévi-Strauss ne remettra plus jamais les pieds au Brésil, sauf pour une brève visite en 1985, du reste ratée, car le petit avion dans lequel il survolait les villages bororos manqua d'être avalé dans une tempête et cela lui déplut. En réalité, pourtant, il n'a jamais quitté le Brésil. Il pouvait bien faire mine d'être un vieux professeur du XIX^e siècle trottant entre les bibliothèques et le Collège de France, c'est bien dans les géologies du Brésil et parmi les peuples géologiques du Brésil qu'il résidait. Le Brésil a été la chance de Lévi-Strauss. La porte d'entrée de son destin.

Quand il est mort, tous les journaux français ont célébré son génie. Ils nous ont dit que Lévi-Strauss était une « légende » et que le « dernier ethnologue » s'était éteint (un peu comme meurent obstinément le *dernier* grand peintre, le *dernier* grand reporter, le *dernier* génie du football ou le *dernier* bandit mythique). Jean d'Ormesson a voulu faire mieux que les autres, en divulguant une information exclusive : « Lévi-Strauss fut le plus grand savant du XX^e siècle », nous a-t-il appris, ce qui a dû étonner Freud, Einstein ou Max Planck.

Ce faire-part monumental a été accompagné, dans tous les journaux et même dans *Elle* ou dans *Le Parisien*, peut-être dans *Gala* ou dans *Jours de France*, de petits manuels d'ethnologie bien tempérée et de structuralisme à la portée des nuls. On peut s'en remettre à *Marie Claire* et s'épargner de répéter ici le cours élémentaire sur les mythes, le totem, les structures de la

parenté, le modèle linguistique, la pensée sauvage et la rationalité irréprochable qui la porte.



À cause du Brésil, j'ai eu le privilège de rencontrer Lévi-Strauss, de temps en temps. La dernière fois, c'était en 2004. Je suis allé le voir, 2, rue des Marronniers, près du Trocadéro, à deux pas de ce musée de l'Homme duquel il fut vice-président à son retour du Brésil, en 1948. Il m'a accueilli sur son palier, le quatrième étage il me semble. Courtoisie. Sourire gentil, glacé et sec. Personne n'a jamais dit « tu » à Lévi-Strauss. Sa politesse raffinée était une paroi de verre à travers laquelle je pouvais voir cet homme comme on voit une constellation dans une lunette ou une bactérie sous une lame de microscope. Je cherchais vaguement, comme dans un musée, une étiquette identifiant l'objet : « Plus grand anthropologue français du XX^e siècle. »

Il avait rapetissé. Il était « usé » comme une ancienne étoffe de la Chine ou des Indes, une soie ou un satin avec des filaments de vieil or. Le profil d'oiseau. Le cheveu rare et léger, comme un plumage un peu ébouriffé par le vent des millénaires. La chair friable. L'œil écarquillé, un œil d'aigle. Il portait un costume gris de fine fabrique. Mais, à la place de la cravate, un nœud métallique orné de motifs bororos ou nambikwara, je n'ai pas osé lui demander.

J'imaginai le jeune homme plein de panache qui, dans les années 1930, avait enseigné à l'USP (Université de São Paulo) puis exploré le Mato Grosso pour y ramasser la matière qui allait nourrir une œuvre monumentale et casser en deux, comme dirait Jean d'Ormesson, l'histoire de l'anthropologie et même l'histoire de l'esprit humain. À travers la

silhouette gracile et comme transparente, je revoyais le jeune professeur de 1935, bel homme taciturne et méditatif, projeté au cœur du grand pays vertigineux.

C'est en 1938 que Lévi-Strauss forme le projet de conduire une ambitieuse expédition dans le Mato Grosso. À l'époque, le Brésil est une quasi-dictature. Le président Getúlio Vargas n'a aucune envie qu'un ethnologue étranger furete avec ses sales mains démocratiques dans les secrets de ses Bororos. Rio de Janeiro refuse de donner son aval à Lévi-Strauss. Des hommes de poids – dont surtout le poète, écrivain et musicologue Mário de Andrade – débloquent le dossier, mais ils ont dû accepter que l'expédition Lévi-Strauss soit accompagnée et surveillée par un anthropologue brésilien, Castro Faria. La caravane imposante s'ébranle. Les bagages sont portés par trente et un bœufs, auxquels s'ajoutent, selon les étapes, des camions ou des bateaux.

Cinquante ans plus tard, Castro Faria, l'ethnologue référent, a confié à un journal de Rio (*O Globo*, 28 novembre 1998) ses souvenirs. Ceux-ci sont passionnants. Ils nous montrent l'envers ou les balbutiements de l'œuvre monumentale – ses échafaudages et ses fondations, ses matériaux, ses tâtonnements. Castro Faria admire la mécanique intellectuelle de Lévi-Strauss, mais, entre les deux hommes, le courant ne passa jamais. « C'était un homme poli et distant [...]. Une figure difficile. Silencieux, il assumait cet air typique de "penseur". » La très belle femme de Lévi-Strauss, l'ethnologue Dina, était plus conviviale et Faria dit : « *muito extraverdida, muito sexy* » (très extravertie, très sexy). Le couple se séparera en 1939. (Encore un trait néolithique dans Lévi-Strauss. Un jour, il m'a confessé qu'il était polygame, mais que, pour cause de lois françaises, au lieu de rassembler toutes ses femmes dans le même moment, il les égrenait au fil des années, « comme des perles sur un collier ».)

D'après le témoignage de Castro Faria, Lévi-Strauss fut un « homme de terrain » assez maladroit, surtout sur le terrain choisi qui était parcouru par des tribus nambikwara : « On nous conseillait, rapporte Castro Faria, d'annuler l'expédition car les Indiens nambikwara étaient réputés violents et agressifs. Ils avaient décimé une famille entière de protestants... Nous avons envoyé des télégrammes à chaque poste figurant sur notre itinéraire pour demander des informations sur les Nambikwara, et les réponses étaient très mauvaises. Mais Lévi-Strauss s'intéressait à ces Indiens-là car ils avaient un niveau culturel extrêmement bas.

« Le groupe apprit très vite que la seule manière de se faire respecter par les Nambikwara était de montrer sans cesse le petit arsenal que Lévi-Strauss avait fait venir de France. Un équipement qu'il ne maîtrisait pas vraiment. »

Les maladresses de Lévi-Strauss faisaient rire ses compagnons. L'expédition s'affola le jour où le Français se perdit en essayant de prendre un raccourci. La tension fut générale. Les Nambikwara qui servaient de porteurs craignaient que l'équipe ne les soupçonne d'avoir éliminé et même assassiné Lévi-Strauss.

« Quand Lévi-Strauss se vit perdu, poursuit Castro Faria, il fit ce qu'il devait faire. Il tira un coup de feu en l'air. Simplement, il avait oublié de descendre d'abord de son mulet. Résultat : le mulet courut d'un côté et Lévi-Strauss tomba de l'autre côté. » Tout le monde se mit à la recherche, dans le maquis et le crépuscule, d'un mulet et d'un anthropologue. On retrouva l'un et l'autre, mais pas ensemble.

Ces taquineries ne sont pas méchantes, surtout que Faria renouvelle son estime pour la puissance intellectuelle de Lévi-Strauss. Cette estime est cependant tempérée par le jugement que Castro Faria porte sur les résultats de ces six mois de Mato Grosso : « Sur le plan scientifique, assène-t-il sèchement, ce fut un échec. » Plus grave encore : le témoignage de Faria accrédite les reproches que certains anthropologues, les Américains principalement, adressent à Lévi-Strauss. Celui-ci fut un génie, mais un « génie en chambre », un homme qui, après ses six années de Brésil puis d'États-Unis, n'a plus beaucoup quitté sa bibliothèque, son Collège de France, son Académie française et sa rue des Marronniers.

La parole de ce taciturne était magnifique. Éblouissante. Clarté, économie, rapidité, structure. Pas une scorie. Pas une reprise. En ce sens, il n'était pas éloquent. Pour être éloquent, il faut balbutier, se perdre, s'affoler, se battre avec les verbes et les adjectifs, faire des grimaces comme André Malraux ou mimer la douleur de la pensée en train de se défaire, comme le Dr Lacan. Claude Lévi-Strauss, ce n'était pas le genre. Non ! Même si vous lui posiez une question incongrue, il vous répondait par un discours parfait, doré et cuit à point, comme on sort du four un poulet rôti. On avait toujours envie de chatouiller un peu ses mots, ou ses concepts, pour les faire gigoter, trébucher, s'embrouiller ou s'enivrer.

Pour moi, si je veux l'évoquer, c'est la voix qui me sert de véhicule choisi. Une voix grave, sans éclats, une voix comme un silence, comme un

tremblement du silence.

Revenu en France en 1948, Lévi-Strauss voyage peu. Le Japon de loin en loin, l'Inde et les navettes entre le Trocadéro et le Collège de France. Vie casanière, laborieuse. Musique. Musées. Quelques amitiés distantes. Il écrivait ses livres comme un artisan fait de la marqueterie. Une première version à la machine. Puis des corrections infinies, de différentes couleurs entrelacées (comme on aimerait voir ce « *work in progress* » !). Et la version finale, irréprochable. Au Collège de France, et presque jusqu'à la fin, il vient deux fois par semaine pour voir ses étudiants, les éclairer.

Très jeune, il était engagé chez les étudiants socialistes. Plus tard, il ne fut plus qu'un spectateur distant. Il ne parlait que pour défendre les « peuples nus », les peuples menacés. Les révoltes de Mai 68 l'amusement d'abord, et puis il les détesta. Elles s'attaquaient à tout le système rituel de la société française, et les rites, aux yeux de Claude Lévi-Strauss, il ne faut pas les malmener. Sinon, c'est le chaos et « tout fout le camp ». À cet égard encore, il était vraiment pareil aux peuples qu'il analysait, les Bororos, les Nambikwara, les Tupis-Guaranis, dont les sociétés sont organisées comme des blasons, des tatouages ou des cérémonies, des musiques.

Un jour, je l'ai interrogé sur sa présence à l'Académie française. J'étais surpris. Il était tellement supérieur à cette compagnie. Il m'a répondu, avec un de ses sourires si rares, si doux : « Mais il y a la coupole, il y a la tradition, les protocoles, les uniformes..., tout cela qui protège du temps. »

Sa modestie était extrême et orgueilleuse. Vers 1970, *L'Express* m'a demandé un dossier sur les « maîtres à penser » : Jacques Lacan, Roland Barthes, Michel Foucault et Claude Lévi-Strauss. Lévi-Strauss a décliné mon invitation. Il n'était pas un « maître à penser ». Il était un spécialiste des peuples brésiliens, des mythes et des masques. Il aimait la géographie, les structures, la géologie, la linguistique, la poésie, la musique, « mais maître à penser, quelle idée » ! J'ai tout de même fait le dossier mais *L'Express* ne l'a pas trouvé réussi et ne l'a jamais publié.

Les dernières années de Lévi-Strauss furent mélancoliques. Je crois qu'il en avait assez de ces sociétés destructrices, insensibles à la « beauté du monde », et qui défont liane par liane, tribu par tribu, herbe par herbe, coutume par coutume, la splendeur et la gloire. Aux tumultes des sociétés, à leurs désordres, à leurs malheurs comme à ses propres fatigues et misères, à ses maladies, il répondait par ce stoïcisme héroïque qu'il opposait à l'injustice des choses.

Sans doute attendait-il que le superbe et miraculeux et chatoyant tissu de la vie se défasse. Il habitait un monde englouti dont il continuait à démonter les mécanismes, les structures, les constances, les régularités et les rationalités, les harmonies, mais il ne voyait plus très bien pourquoi il vivait encore. Il songeait à d'autres sagesses qu'à celles de l'Europe. Il songeait aux « pensées sauvages » et à leur splendeur, aux Tupinambás, au bouddhisme, mais il restait « occidental ». Il n'était pas de ces intellectuels qui oublient un beau jour l'Occident pour épouser soudain la sagesse des brahmanes ou des Bororos. Certains soirs, je me disais qu'il pensait à l'odeur des forêts, à ce Brésil dont il se souvenait, m'avait-il dit, « comme d'un parfum brûlé », aux scintillements des rivières de l'Amazonie, peut-être aux gros nuages qui roulent au-dessus du plateau central ou du Mato Grosso.

Littérature et anthropophagie

Longtemps, la société brésilienne puise ses modèles en France. De 1840 à 1889 règne à Rio un empereur aimable et cultivé, avec barbe, Pedro II, qui gouverne son continent, ses déserts, ses jungles, ses perroquets et ses misères un peu comme Napoléon III construit ses banques, ses stations thermales et ses chemins de fer. La littérature française est sans secret pour Pedro Segundo (Pedro II).

L'empereur voyait le Brésil comme une France monumentale, tropicale, paresseuse et baroque, avec des esclaves en plus. En 1888, encouragé par sa fille, la princesse Isabelle, et par les Anglais, il promulgue la *Lei Aurea* qui supprime l'esclavage. L'année suivante, la république du Brésil est proclamée. Pedro Segundo se réfugie en France, mère des arts et des lettres. Il va voir Victor Hugo. Le poète pardonne à Pedro II d'être un ancien empereur car il reconnaît d'un coup en lui « un fils de Marc Aurèle », lui aussi empereur, après tout. Pedro Segundo est flatté. Il fréquente les écrivains, les savants. Il arrive que ses genoux se coincent. Il court prendre les eaux à Vittel ou à Vichy.

Les officiers républicains qui ont évincé l'empereur ne sont pas mieux immunisés contre la pensée française que ne l'était Pedro II. Un des premiers conjurés est le lieutenant-colonel Benjamin Constant, qui s'est mis

en tête, avec ses camarades, d'imposer au Brésil le positivisme d'Auguste Comte. Soldats rationnels, les républicains construisent une République en miroir de la République française. On en relève les traces aujourd'hui encore à Rio, dans le palais du Catete, qui fut le siège du gouvernement brésilien de 1897 à 1960. Ses murs sont encombrés de portraits de ministres couperosés, d'insignes maçonniques et d'une Marianne surmontée d'un bonnet phrygien.

Les républiques passent et l'influence de la France décroît, mais les belles-lettres résistent. Tous les intellectuels de Rio de Janeiro, de Bahia, de Belém ou de São Paulo parlent un français très pur. « Il n'est bon vers que de Paris. » Les écrivains, les artistes brésiliens vont soigner leurs spleens le long de la Seine. Le quartier Latin est leur résidence secondaire. Ils se partagent entre les danseuses de l'Opéra, les midinettes, les filles du Moulin-Rouge et les poètes de *La Closerie des Lilas*. En 1916, le romancier Paulo de Gardênia écrit à un ami : « Paris – Je suis arrivé. J'ai dormi pour la première fois. Je me sens comme un nouveau-né. Je vais apprendre à parler. J'ai décidé de recevoir le baptême à la Madeleine. Toutes les nourrices du Luxembourg se proposent de m'élever. »

Cette présence obsédante de la France finit par exaspérer. Un beau matin de l'année 1916, Monteiro Lobato, qui est un écrivain de talent, constate que sa bibliothèque est constituée exclusivement d'ouvrages français. Aussi il crache sur la langue française : « *Enjoei o francês !* » (« Le français me donnait la nausée ! ») Il se désole : « Ma bibliothèque est d'une pauvreté incroyable de livres en langue portugaise. Presque tout en français. Une honte. »

En 1922, un groupe de poètes et de peintres allume la révolte. Le riche et brillant Paulo Prado, qui sera le mécène du modernisme brésilien, et ses amis, le poète, musicologue, folkloriste et romancier Mário de Andrade, le musicien Heitor Villa-Lobos, les peintres Di Cavalcanti, Rego Monteiro et Anita Malfatti, le sculpteur Brécheret, organisent à São Paulo une « semaine d'art moderne ». Pour bien montrer leur résolution et qu'ils entendent couper tous les liens avec les cultures du Vieux Monde, ils dilacèrent publiquement un exemplaire de Camões, le poète des *Lusiades*, considéré comme le père de la littérature portugaise, et dont la très grande faute est d'être européen. Ensuite, les conjurés de São Paulo font savoir que le Brésil cesse d'être le reflet inerte de l'Europe, et spécialement de la

France : « Nous sommes confrontés au problème actuel, national, moral, humain de *brésilianiser* le Brésil », proclame Mário de Andrade.

On va opérer une révolution copernicienne. On va réinstaller la pensée brésilienne dans ses propriétés, dans le Brésil, au lieu de broder sur des modèles venus de France. Les grands écrivains français, Anatole, Victor, Gustave, Émile et Honoré sont priés de rester chez eux au lieu de distribuer leurs leçons au Brésil. Ce programme est exaltant. Il est approuvé par les plus grandes figures de l'intelligentsia brésilienne : Oswald de Andrade, riche planteur, mécène et poète, et sa femme Tarsila do Amaral, Manuel Bandeira, Carlos Drummond de Andrade. Tout le monde applaudit. Au lieu d'aller se pavaner bêtement à Paris, on va exhumer le Brésil.

L'ennui, c'est que les jeunes poètes de Rio et de São Paulo sont plus familiers de Montmartre et de Florence que de Manaus et d'Ouro Preto. Ils sont à peine des « citoyens élégants et érudits », des « Européens ternes et cultivés », comme le reconnaît amèrement Mário de Andrade. Certes, ils connaissent Recife, Salvador da Bahia de Todos os Santos et Porto Seguro, mais le dedans du Brésil, le *sertão*, les jungles, et les savanes sans fin, et le calvaire des *caboclos* et des nègres, ils n'en ont point l'idée. Ce Brésil-là est une *terra incognita*. Aussi montent-ils des expéditions. Ils retroussent leurs manches. Ils achètent des guêtres et des casquettes, des grosses chaussures de marche et bon vent ! Les poètes brésiliens mettent le cap sur le Brésil. Ils vont explorer leur propre pays, l'apprendre comme on apprend un alphabet. Ils vont s'enfoncer dans le grand corps obscur, le corps indicible du Brésil.

La première cordée s'ébranle en 1924, pendant la semaine sainte. Objectif : le Minas Gerais. C'est un choix judicieux. Cet État est coincé à l'intérieur du pays, loin de ces rivages marins, confortables et sublimes auxquels les villes se sont toujours accrochées, comme pour profiter encore un peu des effluves de l'Europe. Le Minas Gerais dédaigne ces futilités. C'est une terre montagneuse, taciturne et austère. Elle fut inventée aux XVII^e et XVIII^e siècles, au temps de la ruée vers l'or et les diamants. Ses villes telles Ouro Preto, Congonhas sont des chefs-d'œuvre de l'urbanisme baroque.

La petite troupe n'enrôlera pas le moindre Français. Elle n'accepte qu'un seul poète étranger. C'est Blaise Cendrars, grand ami d'Oswald de Andrade et de sa femme Tarsila do Amaral, qu'il a connus à Paris. Cendrars a la chance de n'être pas français mais suisse. En plus, il a une dégaine d'aventurier. Certains compagnons de Paulo Prado plissent le nez. Mário de

Andrade accueille le poète suisse par un hommage appuyé mais brumeux, avec une curieuse allusion au bras coupé de Cendrars, dans la *Revista do Brasil* en mars 1924 : « Le Brésil n'a pas besoin de mutilés, il a besoin de bras. Le Brésil n'a pas besoin de souvenirs pénibles, mais de certitudes joviales... Nous n'avons rien à apprendre de monsieur Henri de Régner, poète de France. Nous avons beaucoup à apprendre de monsieur Blaise Cendrars, poète du monde. Monsieur de Régner est plus mutilé que Cendrars pour les besoins de l'organisme national. »

Blaise Cendrars est touché, mais il est un peu perplexe. Qu'est-ce que cet hommage veut dire ?

« Mário [de Andrade] me souhaitait la bienvenue, ce qui ne l'empêcha pas d'enfourcher son cheval de bataille et de pester contre la néfaste influence de la littérature française en général et, plus particulièrement, de la poésie moderne, sur la littérature et la poésie brésiliennes, de crier haro et de féliciter la police de Santos d'avoir fait des difficultés pour me laisser débarquer, parce qu'il me manquait un bras : "La police avait raison, s'était écrié Mário. Le Brésil n'a que faire des mutilés. Le Brésil importe de la main-d'œuvre." »

Malgré tout, la petite troupe s'enfonce dans les solitudes du Minas. Blaise Cendrars en fait un peu trop. Sérgio Millet le surnomme « le bluffeur ». C'est que Blaise est une tête exaltée. Et il a le tort de trop aimer le Brésil. Il s'extasie comme il respire. Il ne peut pas voir une colline, un mendiant ou un soleil sans dire : « Quelle merveille ! » Ces exagérations le font soupçonner d'exotisme, péché majeur aux yeux de ses compagnons « modernistes ». Pour les poètes brésiliens, l'exotisme a changé de lieu : l'exotique, désormais, après la « Révolution moderniste », ce ne sont plus les *jacarés*, les alligators du Mato Grosso, ou les *maracujas* (fruits de la passion). Ce sont les roses de Ronsard et les quais de la Seine.

Cendrars connaît des déboires. Il se fait gronder parce qu'il s'est bêtement pâmé devant les papillons du Minas Gerais. Mais sa disgrâce ne dure pas. Il va obtenir son pardon dans une session de rattrapage. Il a en effet eu la bonne idée de déceler le génie de ce sculpteur mulâtre de Congonhas et d'Ouro Preto, l'Aleijadinho, que nul n'avait jamais célébré avec un tel faste.

« Dans cet immense continent aux possibilités infinies, écrira bientôt W. Mayr, Blaise Cendrars a vu des œuvres d'une remarquable architecture indigène [celle de l'Aleijadinho], et s'est écrié : "Brésiliens, gardez vos

trésors !” Et si, dans cent ans, de cette terre qui sera gorgée de richesses, s’élèvera ce cri : “Le Brésil aux Brésiliens !”, il me semble que Blaise Cendrars en portera historiquement une part de responsabilité. »

Cendrars est donc adopté par les modernistes. « Je me souviens très bien, confiera Oswald de Andrade au poète Manuel Bandeira, de la ferveur avec laquelle nous lisions et relisions ses vers surprenants pour nous et qui, à moi-même, communiquaient un frémissement nouveau. » On peut du reste relever des similitudes entre *Pau-Brasil* (« Arbre Brésil »), le manifeste moderniste d’Oswald de Andrade, et « Feuilles de route » de Cendrars.

*

Éprouver des frémissements, même nouveaux, cela ne suffit pas aux modernistes qui, comme beaucoup de jeunes poètes de génie, ont l’ambition de « changer la vie ». En 1930, six ans après la randonnée du Minas Gerais, ils font connaître au monde l’instrument avec lequel ils vont conduire leur entreprise de déconstruction. Oswald de Andrade lance le mouvement Anthropophagie. Ce nom est une trouvaille de hasard. Un soir, le groupe s’interrogeait sur les ancêtres de l’homme, parmi lesquels figure la grenouille. La femme d’Oswald, Tarsila do Amaral, s’écrie : « En somme, quand nous mangeons une grenouille, nous sommes des anthropophages ! » Le mot fait fortune. Le mouvement Anthropophagie venait de naître.

Le thème des modernistes est fort : au moment de sa découverte, le Brésil était une société anthropophage. Il doit redevenir anthropophage. Le génie de la France est à chercher du côté de Clovis, du vase de Soissons et des druides, celui du Brésil se cache dans le ventre des anciens Indiens, dans les boucans des Tupis sur lesquels ont grillé les soldats ou quelques missionnaires hollandais, portugais et allemands. Quelques Français même.

L’idée d’Oswald et de Tarsila do Amaral est lumineuse : les poètes doivent ressusciter leur âme cannibale. Au lieu de copier patiemment les poèmes que composent les Portugais, les Français, les Anglais, ils feraient mieux de les manger, de les mâcher. La culture européenne, il faut la boulotter, la digérer et la déféquer. Questionné par Nino Frank pour *Les Nouvelles littéraires*, Oswald de Andrade théorise : « Qu’est-ce que l’anthropophagie ? Le fait de dévorer l’ennemi vaincu pour que ses vertus

passent en nous. Une communion. Nous absorbons le *Tabou* pour le transformer en *Totem* : l'ennemi sacré qu'il faut transformer en ami. »

Oswald de Andrade, que son homonyme Mário de Andrade tient pour un blagueur, produit aussi quelques calembours souvent brillants, des jeux de mots, des contrepèteries et ces amusements langagiers qui, à la Belle Époque, accompagnent les révolutions intellectuelles. « Tupi or not tupi, voici la question », dit-il. Il se réjouit que le premier Portugais bouloté par les Indiens ait été un missionnaire, un évêque même, qui portait le nom de Sardinhas, première réalisation en somme de la littérature anthropophage. Ce nom et cette mort à la broche le font rire, mais rire ! Mário de Andrade complète : « Je suis un Tupi qui joue du luth. »

Mário de Andrade, qui du reste se fâchera bientôt avec Oswald de Andrade, prend l'entreprise au sérieux : « Le Brésil, dit-il, au lieu de se servir de l'Afrique et de l'Inde qu'il a en lui, les a gâchées, ne s'en servant que pour orner son apparence, ses épidermes, ses sambas, ses *maracatus*, ses vêtements, ses couleurs, ses mots, ses friandises, et il a laissé enfermer son essence dans ce qu'il ne pourra jamais être, mais toujours singer, l'Europe. Nous nous flattons d'être l'unique grand pays tropical... Nous devrions penser, sentir comme des Indiens, des Chinois, des gens du Bénin, de Java... Peut-être pourrions-nous créer notre propre civilisation. Au moins serions-nous davantage nous-mêmes, j'en suis convaincu... »

Cendrars demeurera toute sa vie, dans ses œuvres et dans ses choix, fidèle au Brésil et à ses amis de 1924. Pourtant, il prend peu à peu conscience que le mouvement Anthropophagie ne sera jamais qu'un éblouissant divertissement. « Ce modernisme, avouera-t-il, n'était pas autre chose qu'une vaste équivoque. » S'il se demande ce qui en restera dans vingt ans, sa réponse est radicale : « Rien, sinon la curiosité, quelques romans quasi illisibles, une pincée de plaquettes rares et rarissimes. »

On voit bien pourquoi Cendrars rejette les rodomontades des anthropophages. Il y reconnaît tous les tics et tous les trucs, les rabâchages et les provocations malingres qui déshonorent les mouvements modernistes européens – l'expressionnisme, le dadaïsme, le futurisme et même le plus éblouissant de tous, le surréalisme. D'un pays neuf tel le Brésil, Cendrars eût attendu plus de sérieux et plus d'invention. À ses yeux, les intellectuels de Rio et de São Paulo étaient des bavards. Ils parlaient, ils parlaient... Ils avaient pris le mors aux dents pour déchirer les complicités incestueuses du Brésil avec l'Europe, avec Paris, avec *La Closerie des Lilas*, Montparnasse

et Montmartre, Paul Fort et Apollinaire, mais, après une brève bouderie, ils revenaient à la *Closerie* et ils picoraient dans les vergers de la NRF. « Ils honnissaient l'Europe mais ils n'auraient pas pu vivre une heure sans le modèle de sa poésie. Ils voulaient être à la page. La preuve, c'est qu'ils m'avaient invité. »

Il est exact que le modernisme de 1922, l'anthropophagisme de 1930 ne se prolongeront pas longtemps. Le groupe s'éparpille, non sans avoir produit un livre exceptionnel, *Macunaíma* de Mário de Andrade : *Macunaíma*, qui signifie selon l'étymologie « le grand méchant », est un « héros sans caractère ». Il naît à l'âge de cinquante ans, ce qui est déjà tard. Il a la particularité de changer souvent de couleur. C'est un Noir, dont la mère est indienne, mais il devient blanc à la suite d'une pluie magique. Il court les aventures, rencontre un patron devenu un géant cannibale. *Macunaíma*, qui symbolise la volonté du peuple métis de tout assimiler, a été adapté au cinéma en 1979 par Joaquim Pedro de Andrade.

Macunaíma est un des seuls chefs-d'œuvre produits par le mouvement anthropophage. Et comme ces brillants jeunes gens riches n'avaient pas la chance – ou l'inconvénient – de posséder un personnage de l'envergure d'André Breton, le mouvement va se défaire. Quelques années avant qu'éclate le mouvement moderniste, Paul Claudel, alors ministre plénipotentiaire à Rio de Janeiro, se montra plus dur encore : « Les poètes brésiliens : une petite collection de canaris mécaniques. »

*

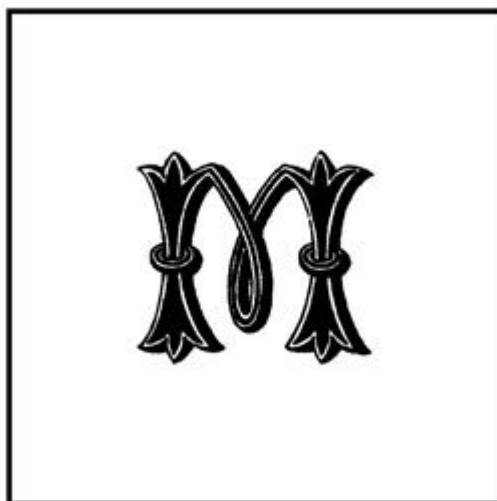
Je ne partage pas les sévérités de Blaise Cendrars. Le feu qui a embrasé les lettres brésiliennes entre 1922 et 1926, je ne crois pas qu'il fut de paille. Rappelons d'abord que la littérature brésilienne n'avait pas attendu les modernistes pour briller. L'œuvre magnifique de Machado de Assis (1839-1908) l'atteste : *Mémoires posthumes de Brás Cubas*, *Esau et Jacob*, *Dom Casmurro* ainsi que cette superbe nouvelle, « L'aliéniste ». Et le plus grand chef-d'œuvre de la littérature brésilienne, *Os Sertões*, d'Euclides da Cunha, écrit en 1902, donne déjà à voir et à redouter ces paysages dramatiques et ces solitudes, ces forêts et ces sables dont les anthropophages de 1930 se réclameront. Il reste vrai cependant que le récit d'Euclides da Cunha est une

exception. Pour l'essentiel, le roman brésilien du XIX^e et du début du XX^e siècle est d'inspiration bourgeoise, citadine et européenne.

Or, après 1930, c'est-à-dire après la secousse du mouvement Anthropophagie, le roman brésilien découvre le *sertão*, les déserts, les longues pluies de l'Amazonie, comme l'avaient fait ingénument en 1924 les caravanes modernistes du Minas Gerais. Les générations post-anthropophages créent la grande littérature brésilienne. Erico Veríssimo, dans *Le Temps et le Vent*, conte l'épopée des pays du Rio Grande, au sud du Brésil, et les romans de Jorge Amado grouillent d'une foule de pêcheurs, de putains, de nègres, de prêtresses noires qui souffrent et qui aiment non pas dans les beaux quartiers de Rio de Janeiro mais dans les ruelles odorantes de Salvador de Bahia. Ces romans n'existeraient pas, sans doute, si les « modernistes » riches et chic de 1922 n'avaient pas d'abord démoli les décors un peu mignards dans lesquels défailaient les esthètes brésiliens du siècle précédent.

Un peu plus tard apparaît l'œuvre de Guimarães Rosa, « le plus grand écrivain latino-américain du siècle », selon Juan Rulfo. João Guimarães Rosa chante les vachers bardés de cuir, les bandits d'honneur (les *cangaceiros*) et les terrifiants prophètes du Nordeste. Ses grandes épopées ont été traduites et publiées en France – *Buriti*, *Les Nuits du sertão*, *Hautes plaines* et surtout *Diadorim*, publié en 1984, et qu'on a pu comparer au *Don Quichotte* de Cervantès ou au *Faust* de la tradition européenne.

Pour que ce Brésil du malheur et du courage, ce Brésil de la nuit, se fasse enfin visible, sans doute avait-il été nécessaire que les poètes, dociles aux recommandations d'Oswald de Andrade et de Tarsila do Amaral, commencent par bouffer leurs confrères européens, les digérer, les vomir et les chier.



Morts

À Machadinho D'Oeste, j'ai voulu aller au cimetière. Machadinho est une de ces villes que le Brésil fabrique à toute vitesse dans ses zones pionnières : Mato Grosso, Rondônia, Amazonas, Amapá...

En Europe, nous sommes réfléchis. Quand nous avons envie d'une bourgade, nous cherchons une rivière. Nous plantons une cabane à côté et ensuite une deuxième cabane, après quoi nous traçons un sentier pour les relier. Nous ajoutons à tout ça un peu de temps. Quand mille ans ont passé, nous avons une ville avec tous ses ingrédients – des rues de guingois, des monuments et des vestiges, des décharges, des palais majestueux, des boulevards périphériques et des cimetières consternés. Le Brésil ne respecte

pas ces délais. C'est un pays à la fois lent, car il aime le rêve et l'indolence, et impatient. Il est au contraire de l'Europe : il a beaucoup d'espace mais très peu de temps car il s'est mis en route il y a cinq cents ans seulement. Aussi, quand il a besoin d'une ville, se dépêche-t-il. Un ingénieur et un architecte arrivent avec des plans, des pelles, des pioches, des ouvriers et des manœuvres, et, trois ans plus tard, la cité est faite.

Parfois, ce sont des villes bâclées. Ce n'est pas le cas de Machadinho D'Oeste, dans le Rondônia. Quand je suis passé en 2000, elle était toute neuve, pas très belle, mais assez contente, à proximité de sa rivière, le rio Machadinho qui se jette dans le rio Machado, qui se jette dans le rio Madeira, qui se jette dans le rio Amazone, car on compte mille fleuves dans le bassin de l'Amazone, mille et trois, parmi lesquels certains valent une Volga ou un Danube. Machadinho D'Oeste était peuplée de douze mille habitants importés du Nordeste ou du Rio Grande do Sul, des fermiers ou des forestiers généralement costauds. Elle avait tout son attirail de ville : des rues, un quincaillier, quelques *cantinas* et des *lanchonetes*, deux ou trois dieux hargneux et évangéliques, un curé flamand qui ne se souvenait plus d'Anvers, depuis le temps, une pharmacie. Il y avait également un homme qui ressemblait au prophète Jérémie. Il était maigre et poilu. Il tuait les petits serpents si doux de la forêt car il ne voulait pas que sa ville refasse la bêtise du jardin d'Éden. Je lui disais : « Un prophète averti en vaut deux. » Il riait. C'était un prophète heureux et pourtant vindicatif. Il riait et puis il se rappelait qu'un prophète est un imprécateur, c'est son métier, et il criait.

Des brigades de femmes de ménage nettoyaient les rues. Elles étaient armées de grands balais d'épineux. Quand elles avaient fini d'ôter la poussière d'une rue, elles recommençaient tout de suite car le métier de balayeur de poussière, dans une ville de poussière, est un métier de Sisyphe. Ces balayeuses ne se plaignaient pas. Leur ouvrage était anéanti au moment même où elles l'accomplissaient, mais elles me disaient : « La poussière, il en faudrait encore plus. Comme ça, on ne parlerait plus jamais de chômage. »

Les crépuscules et les aubes mettaient de la couleur rouge sur la rivière. Les soleils d'Amazonie sont beaux et atroces. Dans une cabane de la forêt, cinq Polonaises faisaient les prostituées mais, dans ces coins-là, toutes les prostituées sont des *polacas*, même si elles arrivent du Rio Grande do Sul, de la Bolivie ou des îles Féroé. Tout le monde les aimait. La prison était convenable mais le gardien ronchonait car il n'avait rien à garder. C'était

énervant. Il avait peur qu'on ne supprime son poste. Il cherchait un brigand. « J'aimerais qu'il soit gentil, ça me ferait de la compagnie... ou bien rigolo. » Presque, il eût lancé un appel d'offres, pour trouver un aimable mauvais garçon à fourrer dans la prison. En attendant son brigand, il entretenait des jardins découragés devant les bâtiments officiels.

C'était une ville très bien, neuve, rationnelle et complète, mais elle avait l'air perplexe. Elle se demandait ce qu'elle faisait là, dans cet endroit qui n'était même pas un endroit, qui n'était pas un lieu mais un hasard au milieu d'une monotonie. Elle semblait moins contrariée qu'incrédule et comme indécise dans toute cette humidité, avec des insectes par milliards, et des millions d'arbres, et n'était-elle pas un mirage ? Le gardien de la prison qui avait des idées sur tout me disait que, tant qu'à faire, elle aurait pu choisir un mirage plus joli, en Transylvanie par exemple, ou dans le Tyrol, avec des saisons variables, des toits rouges ou gris et des bruits de cloche tout le temps.

*

Je faisais un reportage sur les villes nouvelles d'Amazonie. J'ai quitté Machadinho D'Oeste et l'État du Rondônia et j'ai rejoint une autre ville récemment inventée, dans l'État de Mato Grosso, Juruena, au nord de la serra dos Paricis, au confluent des rios Arinos et Juruena. Juruena était très réussie. En dix ans d'âge, elle avait fabriqué tout l'équipement d'une ville. Malheureusement, je ne trouvais pas le cimetière. On me dit qu'il était en dehors de la ville, à dix kilomètres peut-être sur une petite route. Il fallait bien chercher. On m'avait mis en garde. Le cimetière n'était pas signalé. Il n'était même pas auprès d'un village. Il était n'importe où. Un cimetière dans un « lieu pas dit ». Un petit bout de tristesse, là-bas, entre la Bolivie et le rio Tapajós. Un taxi le connaissait. Nous avons filé dans la beauté de la forêt. Le taxi s'est perdu car on s'oriente mal si tous les paysages sont les mêmes. Plus tard, quand il eut fini de se perdre, il s'est arrêté. Il m'a dit : « C'est là. » J'ai eu le sentiment qu'il s'était arrêté au hasard et que toute cette région était un cimetière.

Celui-ci était en bordure du chemin. On aurait dit un stade de football. On avait enlevé les arbres pour dégager un morceau de sol, un pan de poussière rouge. Des petites croix rudimentaires, faites de deux bouts de bois cloués l'un sur l'autre, étaient plantées ici et là. Il y en avait une

cinquantaire. Je ne voyais pas de tombes. Ce n'était peut-être pas le cimetière. C'était l'antichambre du cimetière. Ce n'était pas un lieu, c'était l'antichambre d'un lieu. J'ai cherché le vrai cimetière, le vrai lieu, mais il n'y avait pas de lieu. Il y avait du végétal et du minéral.

J'ai dû reconnaître pourtant que les tombes étaient là. Je ne les avais pas vues d'abord car elles n'étaient pas recouvertes par des dalles. C'était un cimetière sans sépulture, sans mausolée, sans cénotaphe et sans sépulcre. Pas de marbre ni de granit, pas de fleurs pourries ni de saintes Thérèse rouillées, pas de bouquets d'immortelles ni de temps qui passe. Un cimetière sans mémoire, sans présent et sans lendemain. Un cimetière fait seulement de morts et c'était le diable pour les repérer, ces morts, car leurs dépouilles n'étaient recouvertes par aucun caillou.



Le terrain était soulevé par endroits. Chaque renflement du sol enveloppait un mort. Il était probable que les dépouilles n'étaient même pas dans des cercueils. Même pas dans des linceuls. Le sol du cimetière servait de linceul, un grand linceul collectif. Il était comme un drap froissé, avec encore tous les plis du désir, de l'agonie ou du sommeil. Est-ce que la taille du renflement induisait la longueur de l'homme ou de la femme ? Certaines ondulations étaient juste esquissées, sans doute des petits garçons et des petites filles qui étaient devenus des *morts* avant d'avoir compris qu'ils étaient devenus quelques années plus tôt des *vivants*, ou bien au contraire des vieux cadavres qui s'étaient ratatinés avec les années et dissous dans les pluies de l'été. Un géant mort, si on lui laisse un peu de temps, et surtout s'il pleut, il finit comme un nain. Il n'est plus qu'une pelletée de terre

grasse, et il revient à son origine, un peu d'argile au bout des doigts de Dieu.

J'ai repris ma tournée des crucifix. Ils surmontaient les bombements du sol. Je voulais connaître le nom des enterrés. J'ai déchiffré quelques étiquettes. J'ai eu l'idée de prier pour eux. J'ai eu une pensée à l'intention de Moacyr Prudente, de Maria de Lurdes de Lura, d'Antonio Weismann et de Libero da Silva. J'ai fait ce que j'ai pu. Mes pensées étaient brèves et cendreuses car j'ignorais tout de ces personnes. Je ne savais même pas leurs lieux de naissance. J'ignorais la date de leur arrivée sur la Terre. Je connaissais seulement la date de leur arrivée sous la terre. Peut-être s'étaient-ils contentés de mourir ? Peut-être que, faute de temps, ils n'étaient pas nés. Et encore ces quatre-là étaient des veinards, des favorisés. Ils avaient bien tiré leur épingle du jeu car la grande majorité de leurs camarades n'avait eu droit à aucune inscription. Même pas une date. Encore moins un patronyme. Ça m'ennuyait un peu. Je ne pouvais pas savoir si je devais imaginer des seins ou bien des phallus sous ces mamelons. Les ossements étaient sans identité.

Ils n'avaient déjà pas beaucoup de nom, du temps où ils étaient des gens, alors raison de plus pour faire un effort : à présent qu'ils étaient des morts, on aurait pu réparer cette distraction et leur filer un nom. Sinon, qui pourra jamais savoir qu'ils furent et s'ils eurent des amours, des coliques, des espérances et même des mouvements du cœur quand une femme en robe légère tournait dans un crépuscule. Tout ça, les terrassiers s'en fichaient pas mal. Ils avaient jeté le baluchon dans une géologie.

J'ai pensé à un poème d'O. V. de L. Milosz. Il s'appelle « Les terrains vagues ». Il parle d'un cimetière dans les îles Lofoten, je crois, dans un pays glacé en tout cas, mais il convient à celui de Juruena.

*Et l'homme et la femme sans nom sont morts et leur amour
Est mort, et qui donc se souvient ? Qui ? Toi peut-être,
Toi, triste, triste bruit de la pluie sur la pluie,
Ou vous, mon âme. Mais bientôt vous oublierez cela et le reste.*

On avait envie de réparer les injustices. On avait envie de les tirer de leurs trous, les petits cadavres foutus, et de leur préparer un grand catafalque, un catafalque de roi, de chanoine et de princesse, un catafalque de guerre de Troie et d'*Iliade*, avec des casques d'or martelé, des satins et des velours, des mitres et des crosses, des décorations de la Légion d'honneur ou des croix de fer, avec des légions et des dominations d'anges,

avec le nom de toutes les villes où ils avaient vécu et des ribambelles de noms d'amis, de maîtresses et d'amants, d'ennemis. On convoquerait des tas de sommités et des prêtres de tous les dieux, des chants grégoriens et d'autres du Tibet oriental et des tonnes de fumée d'encens chargées de flotter un instant au-dessus de la forêt ou de la pluie, pour célébrer ces héros qui valent bien Napoléon à Arcole et même le crâne d'Eschyle fracassé par une tortue qu'avait lâchée un aigle.

On sortirait de la terre ce truc, ce concentré de type ou de bonne femme, noir comme un charbon, et minuscule, et on le peindrait d'or et d'argent, comme les cadavres de Néfertiti et de Polynice. Et Antigone inscrirait leurs noms dans de grands registres et ces registres se couvriraient de poussière, et personne jamais ne les ouvrirait, mais du moins leurs noms seraient écrits et il y aurait un document pour dire qu'ils furent des vivants puisqu'ils étaient des morts.

Ils ont vécu comme des rien-du-tout et ils sont ensevelis comme des rien-du-tout. Est-ce que la mort serait moins définitive si le cimetière était autre chose qu'un point marqué sur une grande épure de géométrie ? Eux qui ont si peu existé, on les a balancés dans un pays qui n'existe pas. Dans un morceau de terre en fuite. Dans le point zéro du monde. Comment savoir qu'une chair un jour a passé dans les ombrages et dans les brumes ? Et comment savoir qu'un bonhomme a vécu, qu'il a fait ce qu'il pouvait pour ne pas mourir et qu'à la fin il a perdu. Il avait si peu de vie, voyez-vous, quand il était dans nos paysages, et il a si peu de mort, à présent que son corps se défait dans un cimetière sans dalles et sans dates, sans noms et sans lieux. Dans le terrain vague où vont les inconsolés.

Mulher da capona

La *mulher da capona* a disparu à la fin du XIX^e siècle. C'était une personne importante. Elle régnait sur les villes du Nordeste, spécialement à Salvador da Bahia. Son départ laisse un vide. La *capona* était un des rouages nécessaires de la société bahianaise, une « professionnelle » de la mort, de la prière et des relations avec l'au-delà. Aujourd'hui, privée de son adjointe, la mort bahianaise est orpheline.

L'agonie n'est pas une entreprise simple. Certains mourants ont le don. D'autres sont patauds ou inexpérimentés. Ils ne savent pas comment s'y prendre. Ils se mettent en colère. Parfois, ils sont tellement exténués par leur agonie qu'ils n'ont même plus la force de mourir. D'autres s'énervent bêtement et en oublient de mourir. C'est alors que la *mulher da capona* entre en scène. Les proches de l'agonisant l'appellent à la rescousse. La *capona* ne ménage pas sa peine. Sa tête est pleine de prières. Elle en connaît de toutes sortes et adaptées à chaque mort. Elle choisit les plus judicieuses et elle passe à l'acte. Elle psalmodie ses oraisons jusqu'à ce que le moribond soit mort.

Certaines communiquent leur force aux agonisants en leur frottant tendrement le ventre, jusqu'à ce qu'ils arrivent à sauter le pas, à sauter dans la mort. La *capona* est une Ariane des ténèbres. Elle déroule son fil noir. L'agonisant n'a qu'à suivre ce fil pour repérer son chemin dans les dédales qui encerclent le néant. Plus tard, quand la personne aura réussi à décéder, la *mulher da capona* l'accompagnera au cimetière. Elle donnera du lustre aux obsèques. Elle chantera, elle pleurera.

Comme l'a bien vu Simone de Beauvoir, on ne naît pas *mulher da capona*. On le devient. L'art de la *capona* ne s'improvise pas. C'est un métier. La *capona* porte un uniforme. Voici son portrait-robot, composé d'après les témoignages que les mémorialistes de Salvador de Bahia nous ont laissés. Elle est emmitouflée de toutes sortes de linges et d'étoffes, comme le suggère son nom, puisque *capona* signifie « longue cape ». Sa jupe noire, très vaste, balaie le sol. Elle est gonflée de sachets, de petites bourses, d'aumônières et de poches qui contiennent les outils de travail de la *capona* : médailles, reliques et simples, amulettes et grigris, mascottes, porte-bonheur, breloques et talismans, chapelets et coquillages, tout le petit matériel propre à soutenir le dialogue avec les puissances d'outre-tombe.

La jupe noire est recouverte en partie par une longue veste blanche. La *capona* chausse d'énormes souliers, des brodequins de soldat, lourds, massifs et rudes. La tête est enveloppée d'un mouchoir blanc noué sous le menton. La *capona* porte un immense chapeau d'homme, cabossé à plaisir et grotesque. Lorsqu'elle vaque à son office, le soir de préférence, il est bien difficile de surprendre sa figure. Ceux qui la croisent ne sauraient dire si elle est vieille ou jeune, laide ou belle. Son sexe est indiscernable. C'est une femme, assurément, mais on pourrait la croire un homme. Cette indécision sur son sexe a du sens : comme la *capona* n'est ni un travesti ni une drag-

queen, l'érotisme n'a rien à faire ici. Ne serait-ce pas que, pour affronter les compliquées géographies de la mort, il est prudent de dépasser ces différences sexuelles qui forment notre plaisir et notre fardeau ici-bas et qui n'auront plus cours dans les prairies de l'au-delà ? Hommes et femmes, nous irons tous dans le même paradis. Ce sera la parité enfin des bienheureux et des bienheureuses.

La clientèle de la *capona* ne se limite pas aux agonisants. Les vivants ont également recours à ses offices. La *capona* prie à la place de ceux qui ne sont pas bons pour prier. Ces malheureux sont plus nombreux qu'on ne le pense. Certains sont si occupés par leur métier, la boustifaille, la paresse ou leurs amours qu'il ne leur reste pas un moment pour leurs oraisons. D'autres ont tellement péché qu'ils ont honte et n'osent pas demander des faveurs au bon Dieu, par crainte de se faire rabrouer. Quelques-uns n'ont jamais appris les prières ou les ont oubliées.

On relève, parmi les clients de la *capona*, une catégorie insolite : les hommes ou les femmes qui n'ont pas la foi. De temps en temps, ces malheureux pensent à la mort, comme tout le monde, et alors ils s'épouvantent. Ils aimeraient prononcer deux ou trois alléluias à tout hasard afin de gagner quelques indulgences, mais ils reconnaissent que Dieu n'a aucune raison d'étendre le manteau de sa mansuétude sur des gens qui ne croient même pas en Son existence. Comment prier quelqu'un qui n'existe pas ? C'est le tourment des agnostiques piaffant dans les glacis de la mort. La moindre des courtoisies, quand on implore quelqu'un, est de reconnaître que ce quelqu'un existe.

En pareil cas, le mécréant fait appel à la *mulher da capona*. Celle-ci plaide auprès de Dieu la cause de celui qui ne croit pas en lui. Les plus retorses ne disent même pas au bon Dieu qu'elles prient pour un mécréant. Elles trichent. Elles font semblant de prier pour elles-mêmes, et puis, quand le ciel leur donne leur sauf-conduit, vite, elles le filent en douce à leur obligé et le type se glisse en tapinois dans le paradis. Un peu comme le font les revendeurs de billets pour les grands matchs de football. Une fois dans la place, et même si Dieu découvre la supercherie, ce serait « la croix et la bannière » pour chasser du ciel l'intrus. Les « anges sans frontières » feraient des manifs. La société des « sans foi ni loi » bloquerait les entrées de l'enfer.

Ainsi le pauvre athée battu par les flots de la mort est-il réconforté : il ne doute pas que la prière de la *capona* sera fructueuse, bien que Dieu

n'existe pas. Et l'agonisant sera beaucoup mieux armé à son arrivée dans l'au-delà. Quand il comparaitra devant ce Dieu inexistant, il pourra faire semblant de croire à Sa présence et il obtiendra son billet de paradis.

Telles sont la grandeur et les servitudes de la *capona* : elle vit pour les autres. Il suffit de lui donner quelques pièces et elle remplit la tâche que les humains sont inaptes à accomplir. Son petit métier repose sur la notion de « procuration ». Elle est une sorte d'ambassadeur ou de lieutenant. Elle prend la place de mon destin, va jeter mes péchés à la rivière, me procure un billet au marché noir avec lequel je pourrai entrer dans les propriétés de Dieu. Rien de choquant dans ce système. Les hommes sont solidaires. Si j'ai la malchance de ne pas croire en Dieu, je confie à la *capona* le soin d'y croire à ma place et le tour est joué. Même Blaise Pascal, avec son pari, n'a pas inventé système aussi pratique.

J'aimerais que la procédure de la *mulher da capona* soit étendue à d'autres chapitres de la vie humaine. Par exemple, si je suis inapte à la musique, ne serait-il pas expédient qu'un autre se charge de jouir de Beethoven à ma place ? Et si j'ai le malheur de détester tous mes contemporains, je loue les services d'un « lieutenant » chargé d'aimer les hommes à ma place. Il est déjà assez triste d'être méchant. C'est la moindre des choses que de pouvoir aimer malgré cette infortune, fût-ce par procuration.

Au XVIII^e siècle, lord of Misrule, qui est un grand aristocrate britannique et que la peinture exalte, fait le tour de l'Italie, le « grand tour ». Il fait arrêter son carrosse devant chaque église, chaque musée. Comme il est paresseux, il ne descend pas. Son valet de pied entre dans l'église et admire à sa place les chefs-d'œuvre de Giotto, de Piero Della Francesca ou de Signorelli. Les premiers jours, lord of Misrule, qui est scrupuleux, demande à son valet de lui décrire les tableaux que celui-ci a vus à sa place. Avec le temps, lord of Misrule progresse. Il n'a plus besoin d'écouter le compte rendu de son serviteur. Il se contente de l'attendre dans son fiacre. À la fin de son « grand tour », lord of Misrule ne quitte même plus son auberge. Il sait que son domestique est en train de regarder des tableaux. Il va sans dire que ces pratiques ne sont pas à la portée de toutes les intelligences. Elles n'opèrent que pour des hommes de la trempe de Misrule, grand connaisseur d'art et esprit éclairé.

*

La *mulher da capona* était si puissante qu'elle échappait à la loi commune. Salvador da Bahia était alors une ville dangereuse, comme toutes les cités brésiliennes. Même à portée du centre, les Apaches pullulaient. La nuit, les bourgeois, retour de leurs fêtes, se groupaient pour franchir les passages mal famés – Ladeira dos Galés, Fonta Nova, Largo de Nazaré, Cova da Onça ou Monturo São Francisco. Mais la *mulher da Capona*, elle, n'avait peur de rien. Elle s'aventurait dans les ruelles scabreuses. Nul voyou n'aurait eu l'idée folle de l'attaquer. Comment expliquer cette impunité ? Deux thèses s'opposent. Pour les uns, la *capona* était rompue aux arts martiaux. Elle maniait son ombrelle à la manière d'une épée et les larrons se carapataient. L'autre école réfute ces explications. Elle les juge pauvres et même triviales. À son avis, ce qui mettait en déroute les mauvais garçons, c'était la légende de la *capona*, sa réputation, sa sacralité, ses accointances avec le diable, car la *capona* ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier : amie de Dieu, à coup sûr, mais elle n'avait jamais coupé les ponts avec le diable car on ne sait jamais. Elle courtisait Satan autant que le bon Dieu, moitié-moitié, et les voleurs déguerpissaient.

Même lorsque la guerre civile fit rage dans la cité de Salvador de Bahia, durant les échauffourées qui suivirent la fin de l'empire, la *mulher da capona* tira son épingle du jeu. Dans la cité en pétard, elle se promenait paisiblement. Aucun soldat n'aurait eu la grossièreté de la tuer. La *capona* n'était jamais interpellée. La foudre eût frappé l'écervelé qui eût levé la main sur elle. Elle se promenait dans un autre espace que celui des hommes. Elle passait toutes les douanes, tous les check-points, les guérites du camp légaliste et celles du camp des révoltés. Nul n'eût osé la toucher ou l'importuner. Elle avançait, et le feu s'éteignait.

Les combattants des deux armées, des politiciens un peu traîtres et tentés d'accepter les offres d'« ouverture » de leurs ennemis, des soldats peureux se plaçaient souvent sous la protection des *caponas*. Certains louaient à une *capona* son sublime accoutrement et, munis de ce « sésame », devenus comme invisibles grâce à toutes ces étoffes, ils se faufilaient avec agilité d'un camp à l'autre. Dans son magnifique livre, *A Bahia já foi assim*, Hildegardes Vianna se souvient :

« La mémoire du peuple se rappelle la pieuse figure de Sinha Pires qui, pendant la guerre de l'Indépendance, prêta sa *capona* à plusieurs officiers et

soldats pourchassés par l'ennemi, les sauvant de la mort. Sans chercher à savoir s'ils étaient du camp portugais ou du camp brésilien, ne retenant que leur condition de chrétiens, et dans le seul souci d'éviter que ne coulent injustement des flots de sang, elle revêtait de sa cape le fugitif et marchait ensuite à son côté comme n'importe quelle femme. Dès que son protégé était tiré d'affaire, elle reprenait son uniforme et s'en allait toute seule, avec son bon cœur. »

La *mulher de capona* ne faisait pas fortune. Née pauvre, elle demeurait pauvre. Pourtant, elle joua un rôle dans l'économie de la ville de Bahia, principalement sur le marché immobilier : une maison dans laquelle vivait une *mulher da capona* voyait son prix augmenter extrêmement.

Musique

Dans un excellent petit livre qu'il consacre au Brésil (Le Seuil), Charles Vanhecke dit : « Privez le Brésilien de musique, il s'étirole. Son sang, son encre, sa respiration, son être-au-monde se nourrissent de musique. À peine sait-il marcher que déjà il se déhanche : il y a toujours dans l'air, dans la rue, une volée de tambour. La guitare est dans chaque maison, accordée au bonheur ou au malheur des jours. Vivre n'est pas vivre si les choses de la vie ne sont pas mises en chanson. Dans ce pays où tout est bon à dire, tout devient meilleur une fois chanté. L'amour bien sûr, mais pas l'amour-tango, pas l'amour-mélo des voisins argentins, non, un amour plein de courbes et de gouaille, un amour qui ajoute à l'amour. La tristesse aussi, une tristesse qui se console d'être scandée par les maracas. Le mot *samba*, d'origine africaine, est double. Il signifie "mélancolie" et "coup de nombril". »

La samba apparaît au XX^e siècle (*le samba*, disent les Brésiliens). Et auparavant ? On dit qu'au commencement cinq mélodies indiennes furent recueillies par Jean de Léry, en 1557. Mais les chants indiens s'effacent. La musique moderne brésilienne se reconnaît deux sources : le *lundu* africain, qui est une danse du ventre et du corps avec claquettes et coups de nombril, et la *modinha* portugaise, mélodie sentimentale qui faisait fureur dans les salons du XVIII^e siècle.

La première samba date de 1917. Cette année-là, Donga enregistre *Pelo Telefone*. La samba déferle sur les *favelas* et sur tout le Brésil. Elle irradie. Elle se multiplie. Même une fois le jazz débarqué à Rio de Janeiro, les *favelas* restent fidèles à la samba authentique.

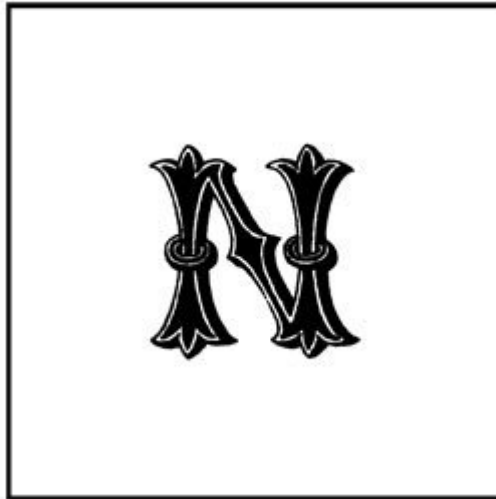
Après la guerre, nouvelle rupture. En 1958, le guitariste João Gilberto chante *Chega de saudade* (« Assez de saudade »). Il lance un rythme neuf, caressant, tout en douceur et en intimité. C'est la bossa-nova dont Tom Jobim (1927-1994) sera l'un des grands ordonnateurs. « La bossa-nova, dit-il, est la rencontre du jazz moderne et de la traditionnelle samba bahianaise. » Le succès de la bossa-nova et de Tom Jobim est fulgurant. Jobim compose cinq cents chansons. En 1964, avec le très grand poète Vinicius de Moraes (Vinicius, qui est ambassadeur, qui se mariera neuf fois, collaborera avec Orson Welles et reçoit ses visiteurs dans son bain), Tom Jobim produit : *Garota de Ipanema* (« La fille d'Ipanema »). Deux cents versions différentes font connaître cette *garota* dans le monde entier. Les triomphes s'enchaînent. Le film *Orfeu negro* de Marcel Camus est illustré par la mélodie déchirante de Tom Jobim et Vinicius de Moraes, *Tristeza não tem fim, felicidade sim*. Un jour, Tom Jobim est, selon son habitude, au café. Le téléphone sonne. « Frank Sinatra au bout du fil. » Deux disques magnifiques suivront.

La bossa-nova joue un rôle politique durant la dictature des généraux – 1964-1985. Les chanteurs ne se taisent pas. La résistance s'exprime moins dans la littérature que dans la chanson, quelques années du moins, avant que l'Acte institutionnel n° 5, en 1968, suspende les droits civiques. Caetano Veloso et Gilberto Gil sont emprisonnés puis contraints à l'exil.

Mais, dès 1967, la musique brésilienne avait exploré de nouveaux chemins. « Le cataclysme rock va saisir la musique brésilienne », dit Véronique Mortaigne. Ce cataclysme, c'est le « tropicalisme », né à Bahia et porté par trois grands artistes : Caetano Veloso, Gilberto Gil et Tom Zé. Qu'est-ce que le tropicalisme ? Des rythmes qui associent le rock et la musique traditionnelle. Gilberto Gil s'explique : « Je mélange le chewing-gum avec les bananes. »

L'étrange Tom Zé apparaît au début des années 1970 pour disparaître on ne sait où pendant vingt ans, avant d'entreprendre une seconde carrière. Il n'est pas assagi : homme de gauche, homme du *sertão* et bricoleur musical de génie. Nous empruntons à Véronique Mortaigne cet autoportrait de Tom Zé : « Quand j'étais enfant, dans ma famille, j'étais toujours le plus petit, le

plus malingre, le plus faible, le plus malade. À l'école, c'est moi qui me faisais taper dessus. Partout où j'allais, j'étais toujours en minorité. En fait, je suis né femme. »



Nazisme

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Amérique latine est une absente. Dans l'immense théâtre, ce continent occupe à peine un strapontin. Il tient le rôle d'un spectateur intéressé, au mieux d'un figurant. Pourtant, Hitler, dès sa prise de pouvoir, et même avant, plantait des petits drapeaux sur la mappemonde de l'Amérique latine. Comme il était fasciné par les espaces décharnés de la Patagonie, il avait envie de fonder là-bas un nouvel État inféodé au Reich. La nouvelle nation regrouperait le Cône sud du Chili et de l'Argentine. Elle s'appellerait le « Bloc austral » et serait la gardienne du détroit de Magellan, de deux océans par conséquent, l'Atlantique et le Pacifique.

À l'approche de la guerre puis au commencement de celle-ci, Hitler va chercher fiévreusement une tête de pont pour ses entreprises. La Bolivie est bien placée. Elle est située au centre du continent et ses soldats portent un uniforme à peu près allemand. Le Paraguay n'est pas mal non plus. On l'appelle la Prusse du Sud. Il se flatte d'avoir le premier gouvernement fasciste du continent. Ses guerriers sont intrépides. Entre 1865 et 1870, il fit la guerre à trois pays à la fois : à l'énorme Brésil, à la puissante Argentine et à l'Uruguay. Quand la paix fut revenue, sur les 300 000 survivants, on comptait un homme pour vingt-huit femmes. Pour les nazis, un tel *curriculum mortis* fait du Paraguay un pays recommandable. Enfin, comme on a la cervelle « géopolitique » à Berlin, on y adore Panamá. Le maréchal Goering observe en 1939, négligemment, que deux bombes bloqueraient le canal.

L'Argentine est bien profilée, elle aussi. C'est un pays riche, peuplé de peu de Noirs et de beaucoup de Blancs. En plus, ces Blancs sont costauds comme tout car ils vivent au grand air à cause de leurs bœufs. La pampa est truffée d'émigrants allemands. Pas étonnant que ce pays flirte avec les rêveries autoritaires. Juan Perón, qui prend le pouvoir en 1943, est un admirateur tonitruant de Hitler. « Le combat de Hitler, dans la paix comme dans la guerre, nous servira de guide », dit-il. Le 10 juin 1944 encore, alors que l'Allemagne est frappée à mort, Perón lance à l'université de La Plata un avertissement aux vainqueurs : « Quelle que soit l'issue du conflit, l'Argentine ne modifiera jamais son attitude. »

Ces heureuses dispositions seront exploitées par les débris de l'Empire nazi. Avec l'aide du Vatican qui met sur pied la honteuse « route des couvents », l'Argentine va exfiltrer les survivants de la tragédie, des flopées de SS, de gestapistes, de criminels et d'immondes. Cent mille nazis feront la traversée de l'Atlantique, direction Bolivie, Brésil et surtout Argentine. Parmi eux, les plus sordides mécaniciens des camps de la mort – Josef Mengele, Adolf Eichmann, Josef Schwammberger, Klaus Barbie, Gustav Wagner, Franz Stangl, Ante Pavelić, Jacques de Mahieu, Otto Skorzeny.

Arrive aussi Martin Bormann qui avait quitté les décombres de Berlin après le suicide du Führer le 2 mai 1945. Bormann est le gardien du trésor qui soutiendra la diaspora nazie. On le repère en 1948, sous le nom juif d'Eliezer Goldstein, avec la carte d'identité n° 1361642 émise par la Police fédérale argentine. Quelques semaines plus tard, ce Goldstein se fait enregistrer à la nonciature apostolique de Buenos Aires. Il se donne comme

géologue, ce qui lui permet d'obtenir le droit de résidence. C'est dans le coffre personnel de Perón que tous les papiers relatifs aux métamorphoses de Bormann ont été gardés. Quand Perón est chassé du pouvoir, Bormann disparaît. On le repère au Brésil. Il y fréquente les nuits chaudes de São Paulo.

*

Et le Brésil ? Comme c'est un pays gentil et peuplé de gentils, à ce que raconte Stefan Zweig, il est exempt de tout soupçon. Du reste, il est entré en guerre en 1943 au côté des Alliés, et ses soldats se sont très vaillamment conduits à Cassino, non loin des tirailleurs algériens du général de Monsabert. Le Brésil serait donc miraculeusement indemne de l'infection. Or, c'est le contraire qu'il faut dire. Avant l'Argentine, même, le Brésil fut à la veille de basculer dans la mouvance des nazis et c'est un miracle ou un hasard qui le poussa dans le camp des Alliés. « Dieu est brésilien », dit-on à tout propos sur les plages de Bahia ou de Recife.

Le Brésil n'aime pas feuilleter ces pages noires. Il aura fallu qu'un demi-siècle passe pour qu'une étude exhaustive paraisse, grâce à un homme remarquable, Sérgio Corrêa da Costa, jeune attaché d'ambassade du Brésil à Buenos Aires en 1943. Il fait le portrait d'un Brésil inattendu : sous les palmiers royaux qui se bercent dans les vents de Rio et sous les vulgarités distinguées du *Copacabana Palace* se croisent des diplomates nazis et brésiliens, des jolies filles blondes aux yeux verts et une ribambelle d'agents doubles ou triples qui croisent d'autres agents, triples ou doubles, dépêchés par Berlin, Londres ou Washington, car les États-Unis ont mesuré le péril que constituerait un espace nazi collé à leur flanc sud.

Sous le Brésil des fêtes, du soleil et des chansons, nous voyons s'agiter un pays brumeux dans lequel se croisent des mafieux, des tueurs, des patibulaires, des espions, avec morts, chantages et toute la quincaillerie des romans de John le Carré ou de Ian Fleming. Hitler ne ménageait ni ses efforts ni ses marks. Il comptait que, si le Brésil rejoignait son empire, toute l'Amérique latine suivrait, et alors les Russes et les Américains seraient bien embêtés. Le Führer aimait le Brésil depuis longtemps. Dès 1933, il avait prophétisé qu'il ferait un jour « d'un État corrompu et métissé un domaine allemand ».

Les circonstances lui étaient favorables. Le sud du Brésil compte beaucoup d'Allemands. En 1824, l'empereur Pedro I^{er}, encouragé par son épouse, l'impératrice Marie Léopoldine de Habsbourg-Lorraine, d'origine austro-hongroise, décide d'accueillir à São Leopoldo, dans le Rio Grande do Sul, une colonie d'agriculteurs allemands. Ces premiers émigrants vont essaimer dans tout le sud du pays, en particulier dans les États de Paraná et de Santa Catarina. Un million de Brésiliens sont d'origine allemande. Hitler leur accorde ses faveurs. Il subventionne de nombreuses écoles allemandes. Des journaux de langue allemande paraissent. Les discours nazis tombent dans des oreilles amicales.

À Rio de Janeiro et São Paulo, un puissant mouvement de droite se crée, l'AIB (Ação Integralista Brasileira), dont les adhérents se nomment « Chemises vertes ». Leur chef est un intellectuel réputé, Plínio Salgado. Ces jeunes gens n'ont qu'un seul défaut : ils sont tellement exaltés que les nazis s'emploient à les calmer.

À la tête du Brésil, règne Getúlio Vargas, un homme du Sud, un *gaucho*, qui a établi en 1930 un régime populiste et nationaliste. Pas plus que Perón en Argentine, Vargas ne dissimule ses desseins. Son Estado Novo qui prend forme en 1937 est un fascisme musclé, inspiré du Portugal de Salazar, avec censure, contrôle absolu de l'État, etc. Vargas dit : « Le Brésil est l'avant-garde contre la peste rouge. » Il dit encore : « Le Brésil fait partie des pays corporatistes et fascistes. » En 1936, il commet une vilenie. Il expulse la compagne du leader communiste Luís Carlos Prestes, Olga Benário, une Juive allemande alors enceinte de sept mois. Livrée à la Gestapo, Olga sera déportée et mourra dans les chambres à gaz de Bernburg en 1942.

Dès avant la guerre, tout est disposé pour que Hitler réussisse son OPA sur le Brésil, mais Getúlio Vargas est un Brésilien, c'est-à-dire un rusé. Il aime avoir beaucoup de paniers pour y déposer ses œufs. Moins saisissable qu'un serpent, il glisse entre toutes les mains. Même si les nazis lui plaisent bien, il se dit : « *Cuidado !* Attention ! On ne sait jamais. » Il n'a pas envie de se fâcher avec les États-Unis et le Royaume-Uni. Il façonne une diplomatie schizophrène. Il enrôle dans son attelage deux généraux pronazis, Dutra et Góis Montero, et un ministre des Affaires étrangères, le très brillant Oswaldo Aranha, ancien ambassadeur à Washington, démocrate sourcilleux et ami déclaré des États-Unis. Il brandit l'un ou les autres, selon les nécessités. Ainsi le gouvernement Vargas peut-il organiser, pour la

jubilation des Allemands, une grande exposition anticommuniste à Rio de Janeiro tandis que, parallèlement, Oswaldo Aranha, que les tueurs nazis tenteront d'assassiner bientôt, s'emploie à démembrer les réseaux fascistes.

Les hésitations de Vargas, ses malices énervent les Chemises vertes. Les jeunes fous de l'AIB en ont marre. Le 10 mai 1938, ils bâclent un coup d'État. Ils attaquent le palais présidentiel de Guanabara, avec le soutien des agents nazis. Ça rate. Les Allemands n'aiment pas beaucoup ça, mais le général Góis Monteiro est tout de même reçu en 1939 par le maréchal Goering. En 1941 encore, les Brésiliens négocient des contrats d'armement avec Krupp mais, après Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, le double jeu de Vargas devient indécent. La rue brésilienne se mobilise. Le Brésil rompt avec Berlin. Au début de 1942, les sous-marins allemands torpillent vingt et un bateaux brésiliens. La rue gronde. Elle manifeste. Vargas se dit qu'il a bien fait de garder plusieurs fers au feu. À la fin du mois d'août, le Brésil entre en guerre. Au côté des Alliés.

Le pion brésilien tombé dans le camp allié, les nazis reportent leurs efforts sur l'Argentine. En septembre 1944, Roosevelt déclare que l'Argentine est le quartier général du fascisme en Amérique latine.

*

L'Amérique latine dans son ensemble et le Brésil singulièrement ont longuement dansé au bord du gouffre pour se reprendre, par hasard ou par sagesse, au moment de tomber dedans. La « bête immonde » est-elle morte cependant ? Vingt ans plus tard, trente ans plus tard, à partir de 1960, une puissante vague fasciste déferle sur le continent. Des régimes de force et de honte ensanglantent le Chili de Pinochet, l'Argentine du général Jorge Rafael Videla et, à un degré de sauvagerie moindre, le Brésil des généraux Castelo Branco, da Silva, Médici et Geisel. Ces embardées peuvent être décrites comme un « retour du refoulé ». Tout se passe comme si les frénésies anticommunistes de l'Estado Novo, des Chemises vertes, des Noirs rêveurs de la Patagonie, de Getúlio Vargas ou de Juan Perón avaient tenté de s'assouvir avec quelques années de retard.

*

En avril 2009, la police de Curitiba, capitale du Paraná, découvre une Fiat Uno et les corps tués d'un couple de jeunes étudiants. L'enquête établit que les deux jeunes gens se rendaient à une grande fête en l'honneur du cent-vingtième anniversaire de la naissance d'Adolf Hitler. Il s'agissait d'un crime politique : le jeune couple appartenait au Neuland (« Nouvelle Terre »), une organisation nazie qui recrutait ses adeptes parmi les nombreux descendants d'Allemands habitant l'État de Paraná. Une lutte déchirait depuis quelques mois le Neuland. Les deux jeunes gens de Curitiba avaient sans doute été abattus par un certain Ricardo Barollo, qui voulait devenir le Führer du Neuland.

La police a mis le nez dans les archives du Neuland. Les citoyens de ce pays imaginaire ouvraient la journée en chantant l'hymne national, la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Des conférences, des cérémonies, des divertissements célébraient les prestiges de la « race supérieure » qui était purgée de tous les éléments délétères – Juifs, Noirs, homosexuels. Dans les repaires du Neuland furent découverts des uniformes, des couteaux, des bottes, des croix gammées et des explosifs rudimentaires. Le Neuland brésilien avait des correspondants en Argentine et en Europe.



Le Neuland s'était implanté dans une région de culture allemande. C'est dans cette partie sud du Brésil que nombre de criminels nazis se sont reconvertis après la mort de Hitler. Un des plus célèbres fut Josef Mengele, surnommé « l'ange de la mort », qui utilisa le camp d'Auschwitz d'abord pour brûler des Juifs, ensuite pour se livrer à d'immondes expériences biologiques sur le corps des déportés. Après la guerre, il se retrouve en Argentine, bien entendu, mais vers 1960 il se réfugie au Brésil, dans une

petite ville de 6 000 habitants, Cândido Godói, dans le Rio Grande do Sul, à proximité de l'Argentine.

De nos jours, la ville de Cândido Godói est connue des chercheurs et des médecins car elle présente une singularité. On croise dans ses rues beaucoup de jumeaux et de jumelles, généralement grands et blonds. Dans tous les pays du monde, 1 femme sur 80 ou 90 donne naissance à des jumeaux. À Cândido Godói, 1 mère sur 5 produit des jumeaux. Cette anomalie intrigue. Personne n'a pu prouver que la présence de Mengele, connu pour les expériences génétiques qu'il conduisit sur la gémellité dans les camps de la mort, expliquerait cette proportion exagérée de jumeaux.

On discute encore des circonstances de sa mort. Il semble qu'il mourut noyé, en 1979, foudroyé par une attaque cardiaque pendant une baignade dans la ville brésilienne de Bertioga.

Noël à Recife

Natal est une fête célébrée avec bruit et tendresse dans tout le Brésil. En 1967, je faisais un reportage sur les forêts du Nordeste et je me trouvais à Recife la veille du jour de Noël, et j'avais beaucoup couru, et j'étais fatigué. C'était le début de la nuit. La place de São José était pleine d'hommes, de femmes, d'enfants chargés de jouets ou de victuailles.

Mon hôtel était éloigné du centre. Comme j'avais mal aux pieds, aux reins et partout, je décidai de prendre un taxi. C'est une des commodités du Brésil. Les taxis sont nombreux, aimables et pas chers, bavards. J'en ai aperçu un tout de suite et j'ai levé la main. Il ne s'est pas arrêté du tout. Sans doute était-il retenu par un client. Un autre taxi le suivait. J'ai levé une autre main. Ce deuxième taxi m'a regardé et a filé. Il faisait chaud. Je me sentais persécuté. Qu'est-ce que j'avais fait de mal dans ce monde ? Pourquoi les taxis ne me voyaient-ils pas ? Est-ce que j'étais passé « de l'autre côté du miroir » ? Je n'y comprenais rien. Est-ce que ma tête ne plaisait pas ? Étais-je tout nu ? J'ai vérifié. J'étais habillé. Étais-je rébarbatif ? Je me suis passé en revue dans la glace d'un grand magasin. J'avais ma figure ordinaire.

J'ai forgé une autre hypothèse : le Nordeste est riche en fantômes, en « visages », comme on dit joliment là-bas. J'avais déjà rencontré, au cours

de mes voyages, pas mal de ces « visages ». Ils n'ont l'air de rien. Ils sont même cordiaux mais ils n'existent pas. Les taxis de Recife étaient des « visages ». Ou bien c'était un coup des diables, assez répandus, eux aussi, dans ces régions, qui essayaient de se faire bien voir de leurs chefs en semant le désordre dans l'ordonnance des taxis. Les voitures continuaient de passer. Je continuais de les arrêter et de constater qu'elles ne s'arrêtaient pas. Ce drame mineur s'est prolongé pendant une quinzaine de minutes.

Une dame a repéré mon désarroi. Elle est venue me voir, au bord de mon trottoir. Je l'ai d'abord prise pour un « visage » et restai sur mes gardes, mais c'était une dame vivante et même serviable. Elle m'a fourni l'explication de mes déboires. Il y a beaucoup de petits enfants pauvres, très pauvres, dans les villes du Nordeste. Le jour de *Natal*, leur tristesse est grande. Aussi les chauffeurs de taxi (cette année-là en tout cas et je ne sais pas si cela se reproduit à chaque *Natal*) avaient-ils imaginé un stratagème. Ils ne s'arrêtaient pour personne, ou plutôt pour aucun adulte, même pas « pour le *prefeito* » (le maire), m'avait dit la dame. Ils s'arrêtaient seulement s'ils étaient hélés par un gamin ou une gamine (*um moleque, uma rapariga*). Cela permettait aux petits pauvres de recevoir un pourboire (*uma gorjeta*) et de s'acheter un jouet de pacotille ou bien, plus tristement encore, un peu de nourriture pour la famille.

J'ai abandonné ma chasse aux taxis. J'ai cherché un enfant. J'ai trouvé une petite fille qui a sorti de sa poche un sifflet. Elle a fait un bruit considérable, très aigu, et un taxi est sorti du début de la nuit. Il s'est aligné le long du trottoir. La petite fille m'a ouvert la porte, m'a remercié et m'a souhaité un heureux *Natal*. Je suis monté dans la vieille Volkswagen comme Cendrillon retroussait ses robes pour prendre place dans le carrosse.

Noirs esclaves

Les États-Unis et l'Afrique du Sud ont été cruels avec les Noirs. Quand ils eurent fini de les traiter en esclaves, ils les ont soumis à l'*apartheid* ou à la ségrégation. Le Brésil au contraire fut toujours gentil. Par la grâce du génie portugais qui est caressant, paisible et impropre au racisme, les Africains et les Africaines déversés par les bateaux négriers vers Bahia et Recife ont eu de la chance.

Mais cette chance se révéla une « chance de pendus », et du reste ils furent pendus, battus et tués. La vérité est qu'on ne les traita pas mieux au Brésil que dans le New Jersey. Certains érudits prétendent que le Brésil fut pire. Gardons-nous de distribuer le Ruban bleu du racisme à l'un ou bien à l'autre. Le sûr est que les Noirs capturés en Afrique et vendus à Bahia ou à Rio de Janeiro furent malheureux comme des Noirs. Le Brésil a attendu 1888 pour abolir l'esclavage par la *Lei Áurea*, et encore l'Angleterre dut-elle le menacer. Il relâcha brusquement ces millions d'enfermés. Il n'avait rien prévu pour les aider à vivre libres. Ce fut une catastrophe. Le sociologue brésilien Thales de Azevedo fulmine : « Lincoln a ouvert quatre mille écoles pour les esclaves libérés. Le Brésil n'en a créé aucune. »

À la « belle époque » de la servitude, combien les ports brésiliens reçurent-ils de Noirs ? Les statistiques sont floues. Et combien de cadavres dans la mer ? La mortalité sur les navires maudits est très élevée. Les conditions de vie à bord sont impitoyables. On compte quarante à quarante-cinq jours de navigation entre l'Angola et Salvador de Bahia. Nombre de captifs succombent à l'épreuve. Le bateau et ses cales puantes opèrent, par indifférence ou par cynisme, une première sélection. Arriver vivant à la fin du voyage est une prouesse et une sorte de garantie, un label de qualité. Celui qui a survécu à pareil traitement est « bon pour le service ». Il résistera à l'atroce vie des plantations. Quelques années en tout cas.



À Salvador de Bahia, les arrivants étaient vendus à un maître inconnu, séparés de leurs familles et de leurs camarades, isolés de leurs congénères parlant le même dialecte qu'eux, priés de mettre leurs anciens dieux aux cabinets et d'en adorer un nouveau, soumis à un travail épuisant enfin. Le

travail commence au mois de juillet et les moulins tournent en permanence pendant huit mois, vingt heures par jour. Un moulin de bonne dimension emploie entre soixante et cent esclaves, dont la moitié sont assignés aux tâches agricoles et l'autre moitié à la maintenance de l'*engenho*.

Le mot *engenho* mérite une halte. Il signifie communément « habileté », « subtilité ». Par extension il désigne une personne qui possède talent et savoir. Il s'applique aussi à n'importe quelle machine, depuis le moulin à légumes jusqu'au canon ou à la machine-outil. C'est ainsi qu'il désigne un établissement agricole et industriel destiné à la culture de la canne à sucre et à la production du sucre. La terre où est cultivée la canne à sucre est parfois nommée *engenho*.

Dans l'*engenho*, que ce soit dans le moulin lui-même ou sur les plantations de canne, la chaleur est accablante. L'espérance de vie des esclaves n'est pas grande. Les malheureux survivent quelques saisons, de cinq à huit ans. Le taux de mortalité oscille entre 5 % et 10 % par an. Le sort des esclaves domestiques, ceux qui habitent la *casa-grande* (la maison des maîtres) ou qui assurent le service des riches habitants des villes, est moins cruel que celui des coupeurs de canne qui vivent dans la *senzala*.

Par chance, les propriétaires sont égoïstes et ladres. L'esclave est un investissement. Il convient de le ménager afin d'en obtenir le meilleur rendement. C'est pourquoi, explique Kátia de Queirós Mattoso dans sa puissante étude (*Être esclave au Brésil*, Hachette, 1986), les maîtres prennent soin de remplacer la violence physique par « une manipulation à caractère patriarcal et paternaliste ». Il ne faut pas bousiller l'« outil de travail ». On le soigne, on lui assure une nourriture abondante et saine, meilleure souvent que la nourriture des hommes libres, un peu comme le propriétaire d'une voiture ne néglige pas de faire la vidange tous les mille cinq cents kilomètres et de vérifier que les freins fonctionnent.

Malgré ces soins délicats, un nègre reste un nègre. On a beau dire : c'est un inférieur. L'excellent jésuite Manuel da Nóbrega (1517-1570) se demande pourquoi les Noirs sont des esclaves si souvent. Il trouve ça étonnant et même regrettable, injuste en un certains sens. Heureusement, la théologie, l'histoire et le Déluge fournissent la réponse. Dans le *Dialogue sur la conversion des gentils*, il nous rassure : « Ce destin [l'esclavage] leur vient de leurs ancêtres parce que nous croyons qu'ils descendent de Cham, fils de Noé, qui a vu son père ivre dans une posture indécente. De là viennent leurs malédictions, leur nudité et leurs autres misères. » Cette

explication vaut comme mise en garde. Imaginons qu'un nouveau déluge noie la Terre, et si votre père se met tout nu, abstenez-vous de le lorgner : vos descendants seraient dans les fers pendant mille générations.

Un esprit éclairé comme Joaquim Nabuco (1849-1910), sans nier l'infériorité des Noirs, justifie celle-ci par les avanies qu'ils subissent. Il déclare que si les Noirs sont déficients, ce n'est pas parce qu'ils sont noirs mais parce qu'ils sont esclaves : « Le pire élément de la population, dit-il, ne fut pas la race nègre. Mais cette race réduite en esclavage. » J. P. de Oliveira Martins, qui écrit lui aussi à la fin du XIX^e siècle, est plus radical : le nègre est un chimpanzé. « Il est certain, et les documents abondent dans ce sens, que le nègre est un type anthropologiquement inférieur, souvent proche de l'anthropoïde, et bien peu digne du nom d'homme. »

La langue ne facilite pas l'intégration de l'esclave. Comme les langues vernaculaires de l'Afrique n'ont plus d'usage, le portugais fait fonction de langue universelle. Une frontière apparaît alors au sein même du personnel africain : les anciens esclaves, les « créoles », ceux qui sont nés au Brésil, maîtrisent le portugais. Au contraire, les nouveaux venus qui ont été amputés de leur dialecte natal et qui n'ont pas encore appris le portugais sont perdus : l'esclave est un homme sans langage.

*

Il arrive que l'outil se casse. Certains esclaves ont des états d'âme. Ils sont tristes ou bien ils veulent mourir. Certains courent à la mer. Ils nagent en direction de l'Afrique. Ils coulent.

L'esclave est souvent puni. Le peintre Jean-Baptiste Debret, dans son *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, nous éclaire. Il dessine l'instrument de torture appelé le *tronco*, calculé pour mettre à la raison les plus fortes têtes. « Le *tronco*, dit J.-B. Debret, est un antique instrument de gêne, formé de deux pièces de bois, assemblées à l'une de leurs extrémités par une charnière de fer, et jointes à l'autre par un morillon à cadenas, fermeture dont le contremaître conserve la clef. » Les deux pièces de bois sont taillées de manière que, si on les ajuste l'une à l'autre, elles ménagent des ouvertures dans lesquelles le maître peut enserrer les chevilles de l'esclave ou bien son cou.



D'autres esclaves choisissent de manger de la terre, manière de se suicider car, on ne sait jamais, peut-être que dans les « verts pâturages de l'au-delà », l'esclavage a été aboli. Heureusement, les maîtres ont mis au point une parade : quand ils comprennent qu'un esclave envisage de se suicider en mangeant de la terre, ils fixent sur la figure du désespéré un masque de fer qui l'empêche de mastiquer. C'est encore Jean-Baptiste Debret, au début du XIX^e siècle, qui a peint ces horreurs. Une de ses aquarelles représente une énorme matrone blanche, assez dépoitraillée et affalée dans un large fauteuil. « Derrière la maîtresse de maison, commente Jean-Baptiste Debret, une de ses jeunes esclaves chargée de l'ennuyeux emploi de chasser les mouches en agitant deux branches d'arbre qu'elle tient à la main offre ici à l'Européen l'exemple d'un surcroît de malheur à sa captivité, dans le spectacle affligeant du masque de fer-blanc dont le visage de cette victime est enveloppé, sinistre indice de la résolution qu'elle avait de se faire mourir en mangeant de la terre. »



Toute l'horreur du destin d'esclave est exprimée par ce masque de fer-blanc, une sorte d'entonnoir assujéti à la figure et qui rappelle les longs becs d'oiseau dont se munissaient au Moyen Âge les barbiers ou les apothicaires en temps de peste et de choléra. Ce bec de rapace ou de corbeau est une muselière. Il interdit au suicidaire de se nourrir de terre et de mourir. Certains maîtres ont une autre tactique : ils enferment l'esclave triste dans une cage de fer et hissent celle-ci dans un arbre.

Les images que présente J.-B. Debret sont confirmées par les voyageurs et les anthropologues. Dans *Travels in Brazil*, le voyageur anglais Henry Koster écrit : « Une des formes de suicide que ces malheureux [les esclaves indiens] emploient est de manger de la terre et de la chaux. Étrange habitude que l'on retrouve parfois chez les Africains, également chez les négrillons nés ici et qu'on ne considère pas comme une maladie mais comme un vice que l'on peut vaincre en surveillant les enfants sans recourir à la médecine. J'ai pu vérifier en diverses occasions qu'on n'employait aucun traitement médical et que les enfants guérissaient à force de punitions et de surveillance. »

Le grand anthropologue brésilien Gilberto Freyre, dans *Casa-Grande et Senzala (Maîtres et esclaves)* corrige le témoignage suave d'Henry Koster. Il dit : « Il semble que Koster n'ait pas eu l'occasion d'observer le traitement des serviteurs ou des négrillons mangeurs de terre par l'emploi de masques d'étain. Encore moins celui du panier de lianes, énorme panier

dans lequel le nègre était hissé jusqu'au toit d'un lazaret improvisé à l'aide de cordes passées entre les soliveaux et attachées aux portes par des anneaux. » Ces lazarets existaient encore au milieu du XIX^e siècle dans les moulins du Nord. Felante da Câmara les vit quand il était enfant. « Le patient, dit-il, était isolé dans un lazaret ou hôpital spécialisé où il se trouvait dans l'impossibilité absolue de satisfaire son vice abominable de "géophagie". Mis dans un panier et suspendu au-dessus du sol, on imposait au malheureux une quarantaine prolongée pendant qu'on lui donnait du lait de jaracatiá pour lutter contre l'anémie et qu'il était soumis à un régime substantiel d'alimentation qu'on lui faisait parvenir à des heures déterminées, au bout d'un bâton quand on ne pouvait descendre l'appareil devant une personne de confiance. »



Les *pelourinhos* (piloris) sont des colonnes de pierre ou de bois érigées dans un lieu public, et auxquelles l'esclave indocile est ligoté quand son inconduite mérite le fouet. Ils sont parfois majestueux. Celui de Salvador de Bahia, qui fut le principal marché d'esclaves de la colonie, est un des attraits de la vieille ville. On le visite. On l'admire. Dans son *História do Brasil*, João Ribeiro explique : « On procède à la consécration d'un nouveau municípe, selon la vieille coutume portugaise, en plantant sur la place principale le *pelourinho*, symbole de l'autorité et de la justice. »

En 2009, en septembre, j'étais à Alcântara, dans l'État du Maranhão. Le *pelourinho* se dresse près d'une église en ruine, au centre d'une vaste esplanade. Ce jour-là, trois enfants noirs d'une dizaine d'années, une fille, deux garçons, sont arrivés. La fille a attaché un de ses frères au *pelourinho*

et l'a frappé avec une petite ficelle. Le garçon se tordait, criait. C'était un jeu.

À Recife, il y a une vingtaine d'années, un Brésilien m'a invité à dîner dans un restaurant de la plage de Boa Viagem (Bon voyage). C'était un établissement *select*, à en juger par le décor, inspiré des somptueux intérieurs que les grands feudataires aménageaient dans leurs palais, avec de vastes meubles sombres. Une jeune femme noire vêtue d'une longue robe blanche et de dentelles raffinées s'est approchée de notre table. Elle a commencé par nous laver les mains. Quand elle s'est éloignée, je me suis aperçu qu'elle se déplaçait avec difficulté. Elle sautillait. Ses pieds étaient entravés par des bracelets d'acier. Le maître d'hôtel, mes hôtes m'ont expliqué en riant que c'était un simulacre. J'ai cherché un autre restaurant. J'ai expliqué à mes hôtes que je préférais changer de simulacre.

*

Les premiers seigneurs de moulins, dans la région de Recife ou de Bahia, font travailler des Indiens. Les *bandeirantes*, ces aventuriers paulistes qui chaque année montent des expéditions guerrières dans l'intérieur de la colonie, les approvisionnent en bras indiens. Dès le milieu du XVI^e siècle, néanmoins, les propriétaires des *engenhos* réfléchissent. Ces Indiens ne valent rien. Ils sont fragiles, ils tombent malades, ils travaillent très mal et ils désobéissent. En plus, ils ont une âme. Le pape Paul III, dès 1537, l'a confirmé dans une bulle.

C'est alors que les seigneurs du sucre songent à l'Afrique. Certes, les Africains coûtent cher. Un homme de Guinée ou d'Angola vaut trois fois le prix d'un indigène (un Indien est appelé parfois *negro da terra* – « nègre du pays »). Les Noirs ont la vertu d'être robustes. Ils sont dociles, au moins en apparence. Dès 1580, ils constituent le tiers de l'effectif des plantations de sucre. Ensuite, le commerce des « pièces d'Inde » s'emballe. En 1600, on dénombre 15 000 esclaves noirs dans 130 exploitations. Au début du XVII^e, le Brésil reçoit chaque année 4 000 Noirs. Puis, à partir de 1650, 7 000 par an. On estime que, au cours du XVII^e siècle, 562 000 esclaves africains ont été importés, chiffre auquel il faut ajouter les esclaves morts durant les opérations de la traite, un bon paquet. En trois siècles, combien

d'Africains ont été déportés au Brésil ? Les statistiques sont floues : 3 millions, 4 millions, 5 millions ? Enfin, beaucoup.

Dans les plantations, le maître veille à ce que ses esclaves soient formés à la religion chrétienne. Il arrive qu'il se charge en personne de la catéchèse, le chapelain se contentant de distribuer les sacrements. Il attache beaucoup de prix à la conversion de ses esclaves. Un nègre chrétien vaut mieux qu'un nègre païen, car la religion du Christ enseigne la patience, la résignation, l'endurance et l'obéissance. Les mulâtres s'en tirent mieux que les Noirs. « Le Brésil, dit le jésuite Giovanni António Andreoni, connu sous le nom d'Antonil, enfer des Noirs, purgatoire des Blancs, paradis des mulâtres. »

Heureusement, il arrive que les missionnaires – jésuites, cordeliers – tiennent des discours plus variés. Le père António Vieira (1608-1697), grand écrivain, grand prédicateur, grand ami des Indiens, est un homme généreux. Le sort des Indiens réduits en esclavage l'indigne. Il le dit. Malheureusement, la défense qu'il fait des Indiens légitime la traite des Noirs et l'esclavage des Africains. Il est vrai que Vieira prend également la défense des Noirs. Mais il ne le fait pas de la même façon : il ne met jamais en cause le fait de l'esclavage. Il ne dénonce pas la servitude des Africains. Il se contente de regretter la méchanceté des maîtres. Il dénonce le trafic négrier, il le dépeint comme une « émigration inhumaine et diabolique ». Très éloquent et très polémique, il consacre de nombreux sermons, prononcés parfois dans les moulins mêmes, au long chagrin des esclaves coupés de leur sol, coupés de leurs familles et voués à mourir à la tâche. Il fustige l'inhumanité des seigneurs du sucre qui frappent leurs ouvriers à coups de fouet, qui les mettent aux fers ou au *pelourinho*. Mais il ne s'attaque jamais à l'institution de l'esclavage. Il en admet la nécessité. À peine aimerait-il qu'elle soit douce.

Comment expliquer les incohérences de cet homme brillant et généreux que fut le père Vieira ? Nous sommes au siècle de la pensée baroque. Le père Vieira est extrêmement baroque. Il se livre à des acrobaties logiques, métaphysiques et théologiques vertigineuses. Son idée est que les esclaves noirs subissent le même sort que les Israélites quand ils furent déportés à Babylone, mais qu'ils s'en sortent mieux. En effet, dans les domaines du sucre, les esclaves sont seulement à demi captifs. Si leurs corps sont asservis aux besoins et aux caprices du maître, en revanche leurs âmes sont libres. Pourquoi l'âme d'un Noir esclave est-elle plus libre que celle d'un

juif de Babylone ? Mystère. Sans doute doit-on considérer que les juifs, en ces temps anciens, ne pouvaient pas être chrétiens, alors que ces veinards de Noirs ont été convertis par les missionnaires jésuites.

Aux yeux de Vieira, les Noirs ne se contentent pas d'être devenus des chrétiens. Ils ont même réussi, avec le concours involontaire des seigneurs de moulins, à endosser des destins de Christ, ce qui n'est pas bête. C'est vrai, ça ! Si l'on y réfléchit, les similitudes entre un Noir et un Christ sont nombreuses : « Le Christ était nu, dit Vieira dans un grand sermon prononcé à Salvador, et vous êtes nus aussi. Le Christ était maltraité et vous êtes maltraités aussi. »

Encore faut-il savoir gérer avec doigté la situation de tous ces Christ. Si l'on est habile, on peut faire d'un mal extrême un bien suprême. Le père Vieira, malin et dialectique comme tout, fournit la recette. Puisque l'esclave est une espèce de Christ, les tourments qu'il subit peuvent lui ouvrir les portes du salut éternel. Le tout est de ne pas rater sa chance. « Les coups de fouet et les châtiments sont la grâce de l'esclave car leur issue est le salut éternel. » Plus gratifiant encore : Vieira ne craint pas de dire que le Noir a la mission, comme le Christ jadis, de sauver l'humanité par son sacrifice.

Dans ces dédales baroques de la pensée religieuse du temps, on tombe sur des arguments encore plus somptueux. Giovanni Antonio Andreoni confirme que « le Brésil est l'enfer des Noirs ». Mais il ajoute que cet enfer peut n'être pas inutile. Le jésuite développe une métaphore poétique. Il estime que le Noir est « pareil au sucre ». Il nous peint toutes les souffrances que subit le sucre depuis sa naissance dans la canne jusqu'à la sortie du Brésil. « La vie que supporte le sucre, dit le jésuite, est chargée de tant et tant de martyres que ceux inventés par les tyrans ne les surpassent pas. » Andreoni est bien content d'avoir trouvé ces équivalences entre le sucre et le Noir. Le sucre essuie des insultes, mais, à la fin de sa purgation et au sortir de sa prison, il est revêtu de la couleur de l'innocence : il est blanc. Est-ce que ce jésuite veut encourager l'Africain en lui représentant qu'il deviendra lui aussi, à force de coups de fouet, tout blanc ? Ce serait bien, quand même.

Au passage, le jésuite Giovanni Antonio Andreoni confirme ce que Vieira avait bien vu : les esclaves ont un destin de Christ. Une fois lavés de leurs péchés, ils sortiront gagnants de l'épreuve.

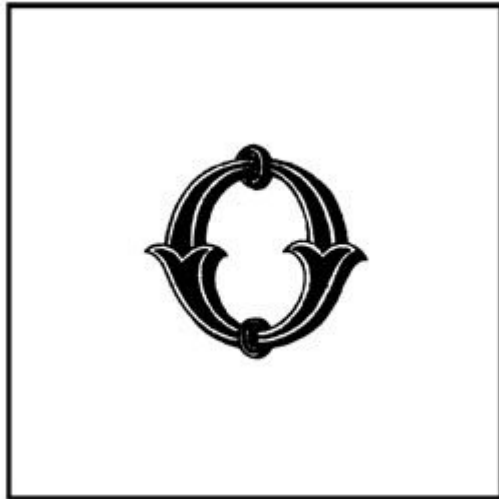
Le délicat Stefan Zweig s'extasie sur l'absence de racisme de rue. À Copacabana, à Maceió, à Olinda, les Noirs et les Blancs se promènent bras dessus bras dessous. Zweig n'en revient pas. Il y a donc un lieu sur notre pauvre Terre qui échappe à la honte du racisme. Les peaux sont de toutes sortes et chacune est bien contente de sa couleur.

Le verdict de Zweig est stupide. Est-il fortuit que la population des *favelas* soit noire ou mulâtre dans son immense majorité ? Certains s'interrogent même si l'intégration subtile, à la brésilienne, n'est pas plus perverse que les rigueurs qui régnèrent en Amérique du Nord. Charles Vanhecke écrit dans *Le Monde* :

« La comparaison avec les États-Unis s'impose. Longtemps, on a opposé le modèle d'intégration brésilienne, avec son mélange de sangs, sa convivialité raciale, à la ségrégation dont étaient victimes les Noirs américains. Mais l'intégration a été plus apparente que réelle, et le Noir brésilien constate qu'il s'est laissé endormir par la cordialité des rapports sociaux. Il n'a pas été amené à se défendre, à se rebeller, contrairement à ses congénères des États-Unis dont le combat a servi, au bout du compte, à leur assurer une promotion sociale dont les Noirs brésiliens sont privés. Il y a aux États-Unis des ambassadeurs, des maires, des hommes politiques importants de race noire. Pas au Brésil où les diplomates ont uniformément le teint clair. »

Ce texte est assez ancien. Il date de vingt années. Depuis, les améliorations sont réelles. Et insuffisantes.

Le langage parle. Au Brésil, un « travail de noir » est un travail bâclé. Si un Noir, à la recherche d'un emploi, dépouille la page des petites annonces, il se gardera de postuler pour une offre réclamant une « bonne apparence ». À la plage, il suffit d'entendre une Brésilienne blanche, généralement munie de son ombrelle car le bronze ne sied pas à sa splendeur, prononcer le mot *negrinha*, comme on crache un pépin de raisin, pour comprendre que le Brésil, même s'il est très intelligent, très cordial et très rusé, est un pays pareil à tous les autres, pareil à la France, à la Lituanie, à la Chine, au Tibet, à l'Arabie Saoudite et à la principauté d'Andorre, au département des Deux-Sèvres et à la Bosnie-Herzégovine, un pays raciste.



Ombrelle

J'avais voyagé une grande partie de la nuit et le bus m'a déposé à la gare routière de Natal. C'est une cité du Nordeste. On l'appelle « a Cidade dos Reis Magos » (la Cité des Rois Mages) et également « a Cidade do Sol » (la Cité du Soleil). Elle a joué un rôle dans l'histoire de l'aviation, mais j'étais fatigué. Je devais rencontrer l'après-midi le grand folkloriste Luís da Câmara Cascudo. J'avais envie de dormir.

Il était quatre heures du matin sans doute. Je n'allais pas louer une chambre d'hôtel pour quelques heures. J'ai cherché une plage. J'en ai trouvé une. Elle était pâle. Au large, on voyait une longue ligne blanche. Cette ligne faisait du bruit et de l'écume. C'est là que les houles de l'océan

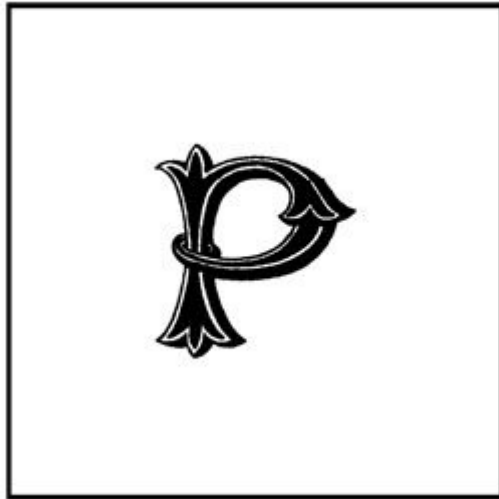
se brisent car il y a un cordon littoral aiguisé comme un couteau. Je me suis dit que j'allais attendre tranquillement, dans mon sable, que se lève le soleil, et j'ai pensé à Adam quand il s'est aperçu qu'il était né et qu'il y avait des vagues, des embruns, des herbes, du sable et des cocotiers.



Je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, des jeunes gens jouaient au football. Ils criaient. Le matin était déjà bien avancé. Le sable étincelait à cause du soleil mais je ne comprenais pas ce qui se passait car j'étais dans l'ombre. J'ai levé les yeux et j'ai vu qu'il y avait une ombrelle au-dessus de ma tête. J'ai cherché d'où venait cette ombrelle et j'ai aperçu une petite fille toute noire, très jolie. Elle avait six ans ou huit ans seulement. Elle tenait une ombrelle au-dessus de moi. Ses bras étaient minces. Je lui ai dit bonjour. Elle m'a dit que le soleil était mauvais pour moi car j'avais la peau trop blanche. Elle m'a grondé et je lui ai demandé de m'excuser. Elle a hoché la tête. Elle était souriante mais assez sévère. Aussi ai-je dit que je ne recommencerais pas.

Elle a refermé son ombrelle et elle est repartie avec. Elle était comme un songe. Elle avait des toutes petites jambes maigres. Elle dansait en s'amusant dans le liseré des vagues, et son ombrelle dansait.

J'ai demandé à un pêcheur qui passait par là le nom de cette plage. Il m'a dit que le coin s'appelait Genipabu. J'ai bien fait de le lui demander.



Palmares

La condition de l'esclave, dans les grandes propriétés du sucre, est indigne. Orphelins de leurs terres natales, séparés de leurs tribus et endeuillés de leur langue, ils travaillent et ils meurent. Beaucoup se résignent. Quelques-uns se suicident. D'autres se révoltent, quitte à en mourir ou à subir le supplice du *pelourinho*. Certains réussissent à se regrouper et opèrent une sortie en force qui aboutit soit à une répression implacable, soit à la création d'un *quilombo* – appelé également *mocambo*.

Un *quilombo* est un village libre que les Noirs en fuite créent loin des plantations, dans des forêts mal connues et impénétrables. Ces *quilombos* ont généralement une espérance de vie assez brève. Les seigneurs de

moulins, aidés de leurs gardes, les réduisent et les châtements suivent. Certains, cependant, réussissent à durer. Le plus célèbre, l'un des plus anciens, fut celui de Palmares. Il défia les autorités durant un siècle et compta jusqu'à 80 000 personnes.

Palmares se trouve dans le Nordeste, au nord du cours inférieur du rio São Francisco, dans l'actuel État de l'Alagoas. Dans les dernières années du XVI^e siècle, une quarantaine de Noirs s'enfuient d'un des plus grands moulins à sucre du Pernambouc. Ils se dirigent vers les hautes terres de l'intérieur, que l'on appelle les *palmares* car elles sont couvertes d'épaisses forêts de palmiers. Les fugitifs s'éloignent du littoral. Ils marchent plusieurs jours et finissent par découvrir une montagne assez rude, la Serra da Barriga, qui forme une citadelle naturelle. Elle domine les environs et permet de surveiller les mouvements d'une troupe ennemie.

On s'installe. On défriche. On construit des cabanes, des maisons rudimentaires. L'exploit des hommes de Palmares est vite publié dans la région. Une épidémie d'évasions sévit dans les moulins du Pernambouc. Les désespérés rejoignent le premier noyau de Palmares. La société révoltée grandit, s'étoffe, s'organise. On manque de femmes. Qu'à cela ne tienne ! On va en importer. Les mutins montent des raids sur les zones habitées, un peu comme Romulus, jadis, au commencement de Rome, avait capturé des femmes sabinas. Les fugitifs de Palmares descendent de leur perchoir, écument la plaine, attrapent des femmes noires, des femmes métisses, au besoin des femmes blanches, les emmènent dans leurs repaires.

Les notables d'Olinda – première capitale du Pernambouc, avant Recife – s'inquiètent. Ils lancent des expéditions. Ils rameutent à la hâte quelques Noirs, des Blancs pauvres, avec la mission de détruire Palmares et d'effacer ce souvenir de la mémoire des hommes. Palmares résiste. La communauté prospère. Elle subsiste grâce à une petite économie fondée sur l'agriculture de subsistance (mil, manioc, pommes de terre, haricots, fruits). Une modeste industrie se développe. Trois forges fabriquent des outils agraires.

Les mutins se dotent d'une capitale qu'ils appellent Macacos et qui est protégée d'une triple enceinte constituée de troncs d'arbres aux pointes aiguisées. Plus tard, on doublera ces fragiles murailles par des remparts de pierre édifiés le long de fossés profonds. Une société s'épanouit. Les rouages du pouvoir sont simples et robustes. Une assemblée populaire élit un chef et arrête les décisions les plus importantes. La propriété est bannie : les anciens esclaves choisissent le collectivisme.

Un événement extérieur augmente les prospérités du *quilombo*. En 1630, les Hollandais mettent la main sur une vaste partie du Pernambouc. Leur règne va se prolonger jusqu'en 1664. Les autorités portugaises s'affolent. Une période de troubles commence. Les fugitifs de Palmares en tirent avantage. Dans toute la région, des esclaves se révoltent, s'évadent et rejoignent Palmares. Le gouverneur hollandais de Recife, Jean-Maurice de Nassau-Siegen, homme libéral cependant, décide de s'attaquer à son tour à Palmares. Une colonne de 1 000 hommes, dont 300 Hollandais, attaque le *quilombo*. Leur chef, Rodolfo Baro, revient. Il exulte. Il bombe le torse. Il a tué cent Noirs. Il a rasé Palmares. C'était une vantardise. Ce Rodolfo Baro est un tartarin. Les mutins sont toujours là. Ils multiplient les opérations contre les forces légalistes.

Le milieu du XVII^e siècle marque l'apogée de Palmares. Le *quilombo* couvre une vaste zone boisée et montagneuse. La capitale Macacos compte 8 000 habitants. Une dizaine d'autres agglomérations ont été construites. La population totale de la zone s'élève à 20 000 habitants. Les Noirs se sont groupés en royaumes, selon leurs origines africaines. Il y a des Congos, des Angolais, des Benguelas, des Cabindas. Les coutumes ancestrales reviennent. Les Nagôs et les Bantous construisent leurs maisons en respectant leurs anciennes traditions. Une petite Afrique en exil s'est reconstituée dans ce bout du monde. Elle reçoit de nouveaux renforts. Les historiens pensent que, au moment de sa plus grande fortune, elle abrita jusqu'à 50 000 personnes, peut-être 80 000.

La « république » de Palmares est dirigée par un roi élu, qui choisit ses ministres, ses adjoints militaires et ses *fámulos* (agents). Les ministres et les *fámulos* sont considérés comme les fils du roi. Les chefs militaires sont les frères du roi. Les dirigeants ont quelques privilèges. Ils ont le droit d'avoir une femme à titre individuel et, dans certains cas, plusieurs. La religion est un mélange de croyances africaines et chrétiennes.

Après 1664, une fois les Hollandais chassés du Pernambouc, les autorités portugaises décident d'en finir avec le *quilombo* de Palmares. Le vice-roi du Brésil, le comte d'Obidos, s'en explique : « Il faut réduire Palmares afin d'en terminer avec les espérances des autres esclaves. » Les expéditions se succèdent. Sans succès. En 1676, un aventurier, Fernão Carrilho, est engagé par le gouverneur du Pernambouc. Il prend l'avantage. Le roi de Macacos, Ganga Zumba, est vaincu. Il signe un accord avec le gouverneur de Recife. Une messe d'action de grâces est dite, mais les sujets

du roi Ganga Zumba sont indignés. Ils déposent celui-ci et élisent un autre roi, Zumbi. La communauté de Palmares est ravagée par la guerre civile qui oppose les « collaborateurs » et les « résistants ». L'ancien roi Ganga Zumba est empoisonné.

Les Portugais sont résolus à en finir, mais l'adversaire est coriace. Le gouverneur Fernão de Sousa Coutinho justifie l'anéantissement de l'enclave de Palmares : « Voici plusieurs années que, fuyant les rigueurs de l'esclavage et des travaux des moulins à sucre, des nègres de l'Angola ont formé une peuplade nombreuse parmi des palmeraies et des forêts tellement inaccessibles qu'elles sont mieux fortifiées par la nature qu'elles ne pourraient l'être par leur art. [...] Leur exemple qui dure continue à attirer d'autres fuyards à se soustraire à la rude captivité qu'ils supportent. »

En 1694, enfin, le nouveau gouverneur du Pernambouc, Caetano de Melo e Castro, lève une armée de 9 000 hommes. Il enrôle dans sa troupe un contingent de « paulistes », guerriers réputés pour leur témérité et leur violence. Palmares est encerclé. La résistance des Noirs est vive. Beaucoup d'entre eux se suicident. Ils préfèrent la mort à l'esclavage. Le chef Zumbi est frappé de deux balles. Il s'échappe. Un an plus tard, il est dénoncé par un mulâtre et livré aux soldats paulistes. Il est abattu. Sa tête est fichée sur une lance et exhibée, de manière à en finir avec le mythe d'un chef invulnérable.



La survie de Palmares commence. Deux siècles après sa destruction, la figure du roi Zumbi monte en gloire. À Recife, en 1981, un archevêque noir, dom José Maria Pires, revêtu de parements africains, préside à la

« messe des *quilombos* ». Il prononce un sermon scandaleux, c'est-à-dire magnifique. Il glorifie la culture africaine. Il dénonce la responsabilité « écrasante » de l'Église catholique dans l'esclavage. Il célèbre le « martyr de Zumbi ».

À Rome, le pape Jean-Paul II désapprouve.

La société laïque va, elle aussi, réhabiliter les révoltés de Palmares. Des groupes radicaux remplacent l'anniversaire de l'« abolition de l'esclavage », le 13 mai, par la « Journée de la conscience nègre », qui est placée le 20 novembre, date de la mort de Zumbi. Le président José Sarney fait classer site historique la Serra da Barriga, en mémoire du *quilombo* de Palmares. Le 20 novembre 1995, le président de la République, Fernando Henrique Cardoso, prononce l'éloge de Zumbi : « Je suis venu ici pour dire que Zumbi est à nous, au peuple brésilien, et qu'il représente le meilleur de notre peuple : son désir de liberté ! »

Paulmier de Gonneville

Dès que Cabral a découvert la Terre de la Vraie Croix, la France réclame un morceau du nouveau pays. François I^{er} ne voit pas pourquoi ce continent serait réservé, par caprice papal, aux seuls pays ibériques. Certains prétendent même que les navigateurs français ont précédé les Portugais. Des pêcheurs de Dieppe, peut-être aussi du Pays basque, auraient connu les bouches de l'Amazone.

La présence de ces marins venus de France est probable, mais elle n'est pas avérée. En revanche, les historiens tiennent pour certain qu'en 1504, quatre ans après le voyage inaugural de Cabral, un capitaine normand, Binot Paulmier de Gonneville, touche les côtes du Brésil. Deux pilotins portugais l'ont assisté, moyennant de « gros gages ». Le 6 janvier 1504, le capitaine normand aperçoit la Terre de la Vraie Croix. Quand il revient en France, en 1505, il fait naufrage à la vue des côtes, ce qui entraîne des frais considérables. Mais comme il publie le récit de son aventure dans le Nouveau Monde et que l'ouvrage se vend bien, Paulmier de Gonneville amortit ses pertes.



À son retour du Brésil, Binot Paulmier de Gonneville avait pris à son bord le fils d'un chef des Indiens carijos, Essomericq. Il adoptera le jeune Indien et, comme il l'aime bien, il lui transmet des titres de noblesse et il le marie avec une jeune fille de l'aristocratie normande. De ce mariage, naîtront des enfants. Une lignée franco-indienne commence. Elle sera prestigieuse puisqu'elle fournira au XVII^e siècle trois chanoines de la ville de Lisieux.

Cette aventure peut sembler irréelle : ce jeune Indien marié à une aristocrate française, tous ces chanoines indiens dans la Normandie du XVII^e siècle, dans la ville où naîtra deux siècles plus tard sainte Thérèse, on dirait un roman exotique du Siècle des lumières. Pourtant, l'épisode est certifié par un document de justice.

En 1658, une famille normande qui prétend descendre d'Essomericq, le jeune Indien que Gonneville avait ramené du Brésil et installé à Honfleur, comparaît en justice. En effet, il était réclamé à cette famille des droits d'aubaine dont elle contestait le bien-fondé par des arguments juridiques compliqués. Mais l'essentiel n'est pas là. L'essentiel est que, au cours de ce procès, fut présentée une « lettre compulsatoire », établie à partir d'un document (de 1505) que détenait l'abbé Paulmier, chanoine de Lisieux et défenseur des intérêts de la famille Paulmier de Gonneville.

C'est dans cette lettre compulsatoire que sont attestés les différents épisodes de l'affaire de Gonneville : le voyage, le retour, la présence auprès du navigateur français de l'Indien Essomericq. Des précisions sont fournies dans cette lettre sur le destin d'Essomericq. Celui-ci, marié à une parente de

Binot Paulmier de Gonneville, vécut heureux et fort longtemps puisqu'il meurt à quatre-vingt-quatorze ans, non sans avoir auparavant procréé quatorze enfants, desquels naquirent d'autres enfants et, plus tard, les trois chanoines du chapitre de Lisieux.

Tous les historiens fondent leurs certitudes sur ce procès de 1658 et sur les termes de la lettre compulsoire. Citons parmi les principales études sur Binot Paulmier de Gonneville celle de M. d'Avezac, membre de l'Institut : *Campagne du navire « L'Espoir » de Honfleur, 1503-1505. Relation authentique du voyage du capitaine de Gonneville ès nouvelles terres des Indes*, Challamel, 1869.

Le mémoire de M. d'Avezac a servi de caution à tous les ouvrages écrits ensuite par les historiens les plus sérieux sur les tribulations de Paulmier de Gonneville. Parmi ceux-ci, Charles-André Julien : « Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle », 1946, et Michel Mollat : *La Vie quotidienne des gens de mer en Atlantique (IX^e-XVI^e siècles)*, 1983.

Le Brésil, lui aussi, tient Paulmier de Gonneville pour un des premiers explorateurs de la Terre de la Vraie Croix. En 1992, est publié à São Paulo un remarquable ouvrage de Leyla Perrone-Moisés : *Vinte luas. Viagem de Paulmier de Gonneville ao Brasil : 1503-1505* (Companhia das Letras). Le livre, traduit par Ariane Witkowski, fut publié en France par les éditions Chandeigne : *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par les Indiens du Brésil*.

Enfin, en février 2006, le maître des études brésiliennes, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss, accorde une interview au *Monde* à l'occasion de l'année France-Brésil. Il parle de Paulmier de Gonneville avec considération : « Cette année du Brésil, dit-il, intervient presque exactement cinq cents ans après le premier contact entre la France et le Brésil, lors du voyage de Paulmier de Gonneville [...]. Ainsi les témoignages les plus anciens que nous avons du Brésil datent du XVI^e siècle, et ils sont français. »

Nous voici tranquilles. Un faisceau de preuves confirme que l'un des premiers documents sur la terre du Brésil fut l'œuvre d'un navigateur français. Plus émouvant encore : nous apprenons que le chapitre de

chanoines de Lisieux fut au XVII^e siècle un véritable nid d'Indiens du Brésil.

Malheureusement, cet empilement de preuves et de certitudes est ébranlé par un témoignage inattendu. Le 22 février 2006, *Le Monde* publie la lettre d'un lecteur en réponse à l'interview de Claude Lévi-Strauss.

Ce lecteur est Gilles Roques. Il habite à Hergugney, dans les Vosges. Il exprime des doutes non seulement sur la présence à Honfleur de l'Indien Essomericq, mais même sur le voyage de Paulmier de Gonneville. Revenant sur le procès de 1658, M. Gilles Roques relève que l'expédition de Paulmier de Gonneville au Brésil n'est connue que par un seul document, la fameuse lettre compulsatoire qui fut lue à l'occasion d'un procès dans le prétoire. Or, cette lettre, Gilles Roques la relit avec soin et finesse et elle lui paraît douteuse. Voici ce qu'il en dit :

« Le document de 1505 est écrit dans une langue beaucoup plus jeune, comme le montre son vocabulaire (*Revue de linguistique romane*, 1996). Je me suis aperçu depuis qu'il était constitué de morceaux de textes empruntés, entre autres, à l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* de Jean de Léry, publiée en 1578, et à l'*Hydrographie* de Fournier, dont la première édition date de 1643. Dans ces conditions, on peut se demander quel crédit accorder à un récit passablement rocambolesque, qui est le seul document sur cette première expédition française au Brésil [...]. Quelles raisons peuvent avoir les historiens pour continuer à voir dans Paulmier de Gonneville le premier voyageur français au Brésil ? »

Chic. Un mystère historique !

Peaux

Le Brésil compte beaucoup de peaux. Ces peaux sont de toutes couleurs. Entre les unes et les autres, les différences sont si fines que les démographes tentèrent, en 1950, de fourrer dans l'adjectif *pardo* (gris) toutes les peaux qui ne sont ni franchement blanches, ni carrément noires. Cette entourloupette sémantique prétendait désarmer les fureurs du racisme rampant, indicible et hypocrite que pratiquent les Brésiliens. Elle a fait long feu. Elle n'a pas désarmé les préjugés de race.

Une seule couleur, même aussi glissante que la couleur grise, était impropre à décrire la disparité des peaux brésiliennes. Aussi, afin de voir un peu plus clair parmi ces blancheurs, ces grisailles et ces noirceurs, une enquête fut lancée en 1976. Cette enquête, conduite par le PNAD, du ressort de l'IBGE (Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística), portait un nom surprenant : « Recherche nationale par échantillon de ménage ». Elle priait chaque Brésilien de dire quelle peau il avait. L'initiative partait d'un bon sentiment et de la conviction que toutes les peaux se valent, qu'elles ont même mérite et dignité égale. Elle reposait sur trois postulats irréprochables : chacun a le droit d'avoir une peau. Nul n'est mieux placé pour connaître sa peau que son propriétaire. L'essentiel est d'être dans sa peau, non dans celle d'un autre.

Le questionnaire fut soumis à beaucoup de ménages brésiliens. Ce fut un beau succès, mais ce succès devint un casse-tête gigantesque. On récolta un monceau de réponses. On tria. On élimina. On regroupa. Cependant, on eut beau élaguer, il resta à la fin 136 peaux.

Plusieurs catégories de blanc apparurent, ce qui établissait scientifiquement, comme Coluche le suggérera plus tard, que le blanc peut être « plus blanc que le blanc ». Mais la solide taxinomie élaborée par les ménages brésiliens est bien plus raffinée que celle de Coluche. Le comique français ne décèle que deux ou trois variétés de couleur blanche. Le Brésil en affiche une douzaine.

Branca

Bem-branca (bien blanche)

Bem-clara (bien claire)

Branca-avermelhada (blanc rougi)

Branca-melada (blanc miel)

Branca-morena (blanc-brun)

Branca-palida (blanc pâle)

Branca-queimada (blanc brûlé)

Branca-sardenta (blanc taché de brun)

Branca-suja (blanc sale)

Branquiça (blanc essentiel)

Branquinha (blanc argenté)

À cette palette de blancs, le tableau ajoute cette catégorie séduisante : *Puxa-para-branca* (Tire vers le blanc). Voilà une définition réconfortante, car elle est tournée vers l'avenir : elle suggère que le propriétaire d'une peau *puxa-para-branca* est sur la bonne voie. Il ne doit pas se décourager. Le futur est avec lui : certes, il n'est pas encore tout à fait blanc, mais ça viendra. « Brésiliens, encore un effort et vous serez blancs ! », disait déjà le marquis de Sade. Cette peau en voie de blanchissement n'a aucune raison d'avoir le blues. L'avenir est avec elle. Un jour, elle obtiendra le statut envié de *Bem-branca* ou de *Bem-clara*.

Pour désigner une peau noire, les conclusions de l'enquête sont moins claires. La peau noire est éparpillée tout au long de la liste. L'adjectif *azul* (bleu) désigne une peau profondément noire, mais encore importe-t-il de préciser de quel *azul* il est parlé : votre peau est-elle *azul* ou bien *azul-marinho* ? En cherchant bien, on repère d'autres nuances de noir : par exemple la catégorie *carvão* (charbon) est sans doute noire. Et quelle différence y a-t-il entre la couleur *café* et la couleur *cor de café* (couleur de café) ? L'expression *bugrezinha escura* est elle aussi pleine de chausse-trappes. Elle désigne une Indienne foncée, mais les statisticiens ont adouci leur verdict par le moyen du diminutif. La *bugrezinha* est donc seulement « un peu bien foncée ». La peau noire a droit à d'autres entrées. J'en ai compté une quinzaine. Comment choisir ? Est-il plus distingué quand on est une peau d'être *bronzada* (bronzée), *bronze* (bronze), *queimada* (brûlée) ou *tostada* (grillée) ?

La peau jaune mérite quatre entrées : la peau dont le jaune est franc est dite *amarela* (doré), mais trois autres nuances sont répertoriées : *amarelada* (tirant sur le doré), *amarela-queimada* (jaune brûlé) et *amarelosa* (jaunâtre). Enfin, si votre peau est rose, vous devez choisir entre trois teintes : *rosa*, *rosada*, *rosa-queimada*.

Ce nuancier fantastique facilite le labeur des amoureux, surtout des amoureux romantiques, qui disposent, grâce à ce monument du surréalisme tardif, d'un incomparable vocabulaire pour chanter les séductions de leur almée. Ils peuvent célébrer sa peau lilas (*lilas*), sa peau pâle (*palida*), sa peau brune-bien-arrivée (*morena-bem-chegada*), sa peau rouge (*vermelha*) ou même sa peau *trigo* (blé). Encore faut-il préciser de quel blé cette peau se rapproche. Par exemple, il est assez chic de posséder une peau *trigueira* qui évoque le blé, elle aussi, mais le blé mûr, le blé foncé.

Il y a merveille plus étonnante : si vous avez formé, dans un instant d'enthousiasme, le projet de draguer une jeune personne verte (*verde*), une demoiselle violette (*roxa*) ou une fiancée couleur d'or (*cor-de-ouro*), l'entreprise paraît d'abord escarpée. Les femmes à peau verte ou violette ne sont pas légion, mais l'enquête réalisée par « vida familial » vous remonte le moral. Pas de tremblements : vous savez désormais que de telles femmes existent. Il suffit de vous rendre au Brésil pour assouvir votre étrange désir. Sans doute ne tomberez-vous pas sur une peau verte au premier carrefour, mais l'assurance que la peau verte existe vous donnera du cœur à l'ouvrage. Si vous marchez assez longtemps, vous la croiserez à la fin. Le tableau des couleurs de peau est formel : il existe bien une catégorie réservée aux peaux vertes, une autre aux peaux violettes. Mais les finesses de la langue portugaise sont infinies. Ainsi, alors que l'adjectif *roxo* convient à la violette et à l'améthyste, en revanche, le nom *roxa* s'applique, selon le dictionnaire *Aurea*, à une « mulâtre très jeune et claire ».

Si enfin vous avez le teint brûlé, vous devez choisir entre trois vocables : vous pouvez être tout simplement *queimada*. Mais vous avez licence d'être *queimada-de-praia* (brûlée de plage) ou *queimada-de-sol* (brûlée de soleil), nuance qui introduit un paramètre important dans cette classification : la couleur n'est pas donnée une fois pour toutes. Elle évolue selon que vous l'exposez au soleil de la plage ou à celui du désert. La couleur de peau est donc un marqueur parfois *essentiel* et d'autres fois *existentiel*. *Parménidien* à certains moments et *héraclitéen* à d'autres. Propre à évoluer ou bien immarcescible.

Pourtant, aussi méticuleuse que soit cette taxinomique entreprise, des incertitudes perdurent, des ambiguïtés. Le tableau nous confirme le vieil adage : les frontières entre les peaux sont floues et mal saisissables. Certes, il est raisonnable d'introduire dans le tableau des catégories subtiles telles *Meio-branco* (moitié blanc) ou *Meio-preta* (moitié noir), mais comment distinguer un homme « moitié noir » d'un homme « moitié blanc » ? En logique, on inclinerait à croire qu'un « demi-noir » et un « demi-blanc » sont les mêmes, chacune des deux peaux faisant la moitié du chemin vers l'autre, mais on se trompe, probablement.

L'enquête a limité le nombre de peaux à 136. Ce chiffre est arbitraire. Il trompe son monde. On est d'abord séduit par la richesse de la palette. Un pays qui possède 136 peaux n'est pas n'importe lequel ! Si l'on réfléchit cependant, on relève la pauvreté de pareille taxinomie et les manques :

pourquoi a-t-on retenu par exemple la catégorie *Branca-suja* (blanc sale) et non son contraire, *Branca-limpa* (blanc propre) ?

Le gris a été bien servi. Il compte trois variétés : le gris (*parda*), le gris clair (*parda clara*) et le gris sombre (*parda escura*). Mais les autres gris ? À quel groupe serez-vous affilié si votre peau est gris souris ou bien gris tourterelle ? Et supposons que vous soyez tombé dans un corps gris isabelle, gris perle ou gris pommelé, gris salissant ou gris tabac, à la porte de quelle entrée irez-vous sonner ?

Le recensement des peaux contient deux autres curiosités et quelques manquements à la logique. On aperçoit dans les profondeurs du tableau, ligne 83, la catégorie *Mista* (mixte). N'est-ce pas une façon de nier, de réduire au ridicule même, le concept de la taxinomie des peaux ? Chacune des 136 couleurs est par essence une couleur *mista*. C'est même là l'objet et le présupposé de l'enquête des ménages brésiliens. Autrement dit, la catégorie *mista*, en saine raison, englobe à la fois chacune des 136 couleurs, mais aussi la totalité de ces 136 couleurs, soit l'entièreté du tableau. Nous voici plongés dans le paradoxe jusqu'au cou et presque de l'aporie.

Jorge Luis Borges se fût régalé. N'avait-il pas jadis inventé un tableau classificatoire dont une des entrées contenait, comme ose le faire notre classification des peaux brésiliennes, la totalité des autres entrées ? Rappelons ce texte génial de Borges qui inspira, on s'en souvient, le chef-d'œuvre de Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*.

« Ce texte, dit Foucault, cite une certaine "encyclopédie chinoise" où il est écrit que les animaux se divisent en : a) appartenant à l'empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l) *et cætera*, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin ressemblent à des mouches. Dans l'émerveillement de cette taxinomie, ce qu'on rejoint d'un bond, ce qui, à la faveur de l'apologue, nous est indiqué comme le charme exotique d'une autre pensée, c'est la limite de la nôtre : l'impossibilité nue de penser cela. »

Ce premier paradoxe de la liste des 136 nuances de peaux est redoublé un peu plus loin. La ligne 120 est consacrée à une peau *regular* (régulière). Mon Dieu ! Comment entendre ce mot *regular* et comment échapper à ce traquenard logique ? Parmi ces 136 couleurs, il en existerait donc une qui aurait le privilège ou l'infortune d'être une peau « régulière » ? Autrement

dit, il y a, au Brésil, quelque part, et probablement bien cachée, une peau idéale, une peau essentielle ou même platonicienne, qui constitue la norme et qui correspond à cette « rose absente de tout bouquet » dont parlait Mallarmé. De cette peau essentielle, toutes les autres peaux, les 135 autres peaux, seraient des dérives, des corruptions, des dégénérescences, des avatars ou des perversions ?

Si l'on retient cette interprétation, on aboutit à de troubles leçons. On bute d'abord sur un premier écueil : comment déterminer, entre tant de peaux, celle qui mérite d'occuper la case *Regular* ? Doit-on penser qu'il existe un plus petit multiple commun ou un plus grand dénominateur commun apte à unifier cette profusion folle de peaux ? Existe-t-il une peau qui cumulerait les caractères des 135 autres peaux ? Et comment même imaginer une peau qui tiendrait la balance égale entre des peaux aussi dissemblables qu'une peau *queimada do sol*, une peau *branquinha*, une peau *escura* et une peau *bem clara* ? Le tableau offense donc, et cruellement, la logique. Il offense aussi le « politiquement correct ».

L'apparition saugrenue de cette peau *regular* est rigoureusement contraire à l'esprit et à l'ambition supposée du recensement des peaux. Sous prétexte de rendre à chaque couleur une égale dignité, un nom, une quiddité, une stabilité, une constance, un « être », ce tableau laisse entendre que, en réalité, il existe une vraie peau, la peau « régulière », dont toutes les autres ne sont que des ébauches, des approximations, des caricatures ou des corruptions. Cette tentative partait d'un bon sentiment. Elle marquait la volonté de manifester que toutes les peaux se valent et que chacune mérite le même respect. Or, le résultat aboutit à son contraire : la taxinomie des 136 peaux montre que 135 de ces 136 couleurs sont des ratages, des bavures, des écarts. Chaque peau se définit en effet uniquement par l'éloignement où elle est de la couleur idéale, de la vraie couleur, de la couleur *regular*.

*

Cette liste contient quelques peaux mystérieuses : c'est le cas d'une peau qualifiée ici de *enxofrada*. Cet adjectif a plusieurs sens : « *que tem cheiro de enxofre* » (« qui a une odeur de soufre ») ou bien « *irritado, agastado* » (« irrité, en colère »). Nous voici bien embarrassé : faut-il humer un corps pour repérer sa senteur de soufre et le fourrer dans cette rubrique

bizarre ? Ou bien doit-on choisir l'autre acception ? Mais comment une peau s'y prend-elle pour être énervée ? Comment la reconnaître ? Et une peau en colère est-elle en colère à perpétuité ou bien par secousses à peine ? Que de complications ! Même observation pour *agalegada*, adjectif qui se traduit par « grossier, stupide, mal éduqué ». Une peau « mal éduquée » !

Une entrée est réservée à la peau *polaca*. Or, *polaca* n'est pas une couleur. *Polaca* veut dire « polonaise » et prend dans la conversation usuelle le sens de « pute ». Une peau de pute ? Encore une discrimination ! On relève quelques autres entrées géographiques : *Cabo-verde* (cap Vert), *Paraiba*, *Galega* (Galice).

Et voici la merveille : le tableau réserve une entrée à la peau *burro-quando-foge*. Littéralement cette expression se traduit par « âne quand il s'enfuit ». Comment imaginer une peau de la couleur d'un âne qui s'enfuit ? J'ai fait une vaste enquête auprès des linguistes brésiliens. J'ai retenu que cette expression populaire, assez répandue, qualifie un objet, un sentiment ou un événement fugitif, insaisissable, échappant à toute définition, quelque chose qui est au-delà des prises du langage. Voilà donc un qualificatif de plus et d'une grande commodité pour les amoureux qui courtisent une demoiselle : « Ma chérie, votre peau est belle comme celle d'un bourricot qui s'enfuit. »

*

Deux Français se sont intéressés aux peaux brésiliennes. L'un et l'autre dénoncent les méfaits du métissage. En 1867, le grammairien Adolphe d'Assier écrit : « L'Indien s'enfonce dans les forêts séculaires, en haine de la civilisation, qui ne lui a apporté que des maux. Le Noir succombe à la peine, broyé sous les engrenages de cette impitoyable machine qu'on appelle la production. Le *caboclo*, produit hybride, n'a hérité que de l'indolence des deux races et de leur inaptitude au travail fécond. Reste donc le *mameluco* et le mulâtre, qui ont puisé dans le sang portugais quelques germes de cette activité fiévreuse qui a rendu leurs aïeux si célèbres dans les annales de la navigation. » Adolphe d'Assier poursuit en espérant que les « fortes races européennes », « bien blanches », finiront par remplacer les Noirs et civiliseront enfin les immensités brésiliennes. Un siècle plus tard, Hitler fit le même rêve.

D'Assier ne dissimule pas que les futurs pionniers européens auront « du pain sur la planche » s'ils veulent enduire de civilisation la société brésilienne : « Comme tous les peuples enfants, dit-il, il n'y a guère que le bruit et l'éclat qui attirent son attention [l'attention du peuple métis]. Ses sensations semblent s'arrêter à la surface. De grosses breloques largement étalées sur un gilet blanc, d'énormes éperons en argent comme on en voit encore dans les musées du Moyen Âge, un riche service sur la table, voilà toute son esthétique. N'allez pas parler à ces natures neuves des harmonies de Beethoven, du génie de Michel-Ange, de la beauté sévère qu'offrent les lignes de la statuaire ou de l'architecture : vous ne seriez pas compris. Ce qu'il leur faut, ce sont des cuivres sonores, des madones massives ruisselant de pierreries, des apparitions terrifiantes comme celle de l'archange Michel terrassant le démon. »

*

Le comte Joseph-Arthur de Gobineau écrit son *Essai sur l'inégalité des races humaines* en 1853-1855. Quelques années plus tard, en 1869, nommé chargé d'affaires à Rio de Janeiro, il pourra vérifier sur place la convenance de ses concepts. La société locale ne lui plaît guère. Il s'emploie à la mépriser. Il s'ennuie beaucoup, malgré l'amitié de l'empereur du Brésil, Pedro II, et les bontés d'Aurélia Posno, l'épouse du consul de Hollande. Son caractère s'aigrit. Il arrive que ses nerfs le trahissent. Une nuit, à l'opéra, il fait tomber une grêle de coups de poing sur un notable qui lui avait, paraît-il, manqué de respect. L'empereur Pedro II fait mine de croire à ce *casus belli*. Gobineau obtient un congé. Il a passé moins d'un an à Rio de Janeiro. Il revient en France où il arrive en 1870, à peu près en même temps que les Prussiens.



Au Brésil, il est choqué par la dégénérescence des races. Le métissage ne réussit pas à ces pauvres gens. Le « principe vital » ne résiste pas aux mélanges. La preuve : après quelques générations, les mulâtres ne peuvent plus se reproduire : ils sont inféconds, comme ces autres métis que sont les mules. Bon débarras ! Le comte de Gobineau professe que les races doivent se garder des « flétrissures » entraînées par les mélanges. Comme il est cependant nerveux et inconséquent, il estime, dans un autre texte, que la seule espérance du Brésil serait que ses mulâtres nouent des alliances génésiques non plus entre eux, mais avec une race forte. Quelle race forte ? La race noire est femelle. La race jaune finnoise est mâle. Reste la race blanche, qui se situe au-dessus des deux autres. Elle occupe le « juste milieu », ce qui lui permet d'être à la fois belle, forte et intelligente.

Gobineau ne perd jamais de vue son obsession : le mélange des races abâtardit les sociétés. Il l'avait déjà annoncé dans son ouvrage sur l'inégalité des races humaines. Il regrettait ce « grand mouvement de fusion générale qui embrasse jusqu'aux dernières races du globe et n'en laisse pas une seule intacte ». Dans ses courriers privés, Gobineau est encore plus raide. À son ami George Readers, il décrit « une population toute mulâtre, viciée dans le sang, viciée dans l'esprit et laide à faire peur ». Il fournit à son ami quelques images : « Il n'y a plus une seule famille brésilienne qui n'ait du sang nègre et indien dans les veines ; il en résulte une nature rachitique et sinon toujours repoussante, au moins toujours désagréable à envisager. »

L'histoire du Brésil est celle de ses peaux. Au début, il y avait des peaux précolombiennes, venues probablement d'Asie, de Mongolie disent les érudits, après un voyage glacial à travers le détroit de Béring, suivi d'une lente descente vers le sud des Amériques. En 1500, on pense que les Indiens de la Terra da Vera Cruz étaient entre un et cinq millions dans leurs forêts et leurs écarts. Les uns appartenaient au groupe des Tupis, plutôt aimables, et installés le long du littoral. Si l'on s'enfonçait dans l'intérieur, on tombait sur des Tapuias, résolument patibulaires. Mais, que l'on soit un Indien gentil ou un Indien méchant, l'arrivée des Européens a la même conséquence : elle porte un coup fatal à ces peaux de cuivre et d'or, d'ambre ou de cuivre, de miel, de bronze.

Après 1500 débarquent des peaux européennes, principalement portugaises. Elles sont mates. Certaines sont teintées car les Portugais, bien avant d'écumer la Terra da Vera Cruz, avaient leurs habitudes dans le golfe de Guinée ou dans les pays arabes, d'où leurs marins ramenaient à Lisbonne des porcelaines bleu et blanc, des œuvres d'art nègre et maure, mais également des femmes voluptueuses et des hommes habiles qui constituent la domesticité des familles patriciennes de Lisbonne.

Les Portugais ne sont pas les seuls Européens attirés par le Nouveau Continent. Les Français, les Hollandais, les corsaires anglais, les mercenaires allemands butinent sur les côtes où se négocie le *pau-brasil*. Tous ces Européens – Portugais, Français, Hollandais, Allemands et Anglais – fornicent beaucoup avec les Indiennes, ce qui a la conséquence de multiplier les couleurs de peau. Plus tard, c'est avec les Africaines que les Blancs auront des amours. Ces Africaines ont des peaux variables. Au début, au XVI^e siècle, on puise les Noirs dans l'Afrique de l'Ouest. Un peu plus tard, les négriers pillent l'Afrique centrale et équatoriale où vivent les Bantous. Au XVIII^e siècle, la majorité des nouveaux esclaves arrive de la côte de Mina, en Afrique occidentale. Toutes les peaux africaines n'étant pas identiques, la diversité des peaux d'esclaves va enrichir à l'extrême le nuancier des peaux métisses.

Au début du XIX^e siècle, le Brésil gagne son indépendance. Les deux premiers empereurs, Pedro I^{er} et Pedro II, qui disent qu'ils sont des « souverains éclairés », estiment que leurs peuples sont d'une couleur un peu sombre. Il convient de les blanchir. On va ajouter à tout ce noir un peu de blanc. Le Brésil s'adresse d'abord à des pays qui appartiennent aux

catégories *Bem-branca* ou *Bem-clara*. C'est logique : puisqu'on cherche à pâler les Noirs, mieux vaut importer des peaux *bem branca* ou *bem clara* plutôt que des peaux *branca queimada* ou *branca suja* (blanc sale) ! Dom Pedro, l'infant portugais qui deviendra à l'indépendance dom Pedro I^{er}, fonde en 1818 la colonie de Nova Friburgo (près de Rio de Janeiro) dans laquelle seront accueillis deux mille Suisses. On leur donne des terrains, des animaux, des vivres et de l'argent. Seule condition : être catholique.

La peau blanche est en plein essor. Le fils de dom Pedro I^{er}, l'empereur dom Pedro II, poursuit l'œuvre de clarification : il fonde une nouvelle colonie à São Leopoldo, dans le Sud, près de l'Argentine, à vingt-sept kilomètres au nord de Porto Alegre. Il y met des peaux de bonne fabrique : des peaux allemandes. La ville est baptisée Leopoldo en hommage à l'impératrice brésilienne, Léopoldine, qui était d'origine allemande.

L'année 1888 marque un tournant dans l'histoire des peaux. L'empereur Pedro II affranchit les Noirs. Le pays a donc un besoin urgent d'ouvriers et de cultivateurs. Ça tombe bien car, en cette même année 1888, l'Italie subit une épouvantable crise. Bien sûr, un Italien n'est pas aussi blanc qu'un Suisse et encore moins qu'un Allemand, mais on ne va pas faire la fine bouche. Un Italien est quand même un Blanc, même si sa blancheur est parfois *melada* (couleur de miel) ou même *suja* (sale). Les Italiens ne se font pas prier : plutôt que de mourir à Venise, ils tentent leur chance. Ils « font l'Amérique ». Ils affluent dans la région de São Paulo et trouvent du travail dans les grandes plantations de café. Au début, les *fazendeiros* pensent qu'ils ont simplement changé des esclaves noirs contre des esclaves blancs. Mais ils ont vite fait d'apprendre que les « esclaves » blancs, surtout si cette blancheur est italienne, ont mauvais caractère et des âmes bien trempées. L'immigration ne se limite pas aux seuls Italiens. Entre 1871 et 1920, 4 millions d'hommes quittent le Vieux Continent pour refaire leur vie au Brésil. Le plus gros contingent est celui des Italiens (1 400 000). Arrivent également des Allemands, des Autrichiens, des Espagnols, des Belges, des Anglais, des Suédois. Quelques Français.

Le Moyen-Orient fournit d'autres bataillons. Des Syriens, des Libanais débarquent à la fin du siècle. On les appelle indistinctement (aujourd'hui encore) des *Turcos*, puisqu'ils étaient munis de passeports ottomans. En 1908, le Brésil consent à accueillir des peaux jaunes : le premier arrivage de Japonais date du 17 mai 1908.

Ce jour-là, le *Kosatu-Marú* mouille l'ancre à Santos. Huit cents Japonais en descendent. Ils sont ardemment désirés car l'immigration italienne s'est tarie et les champs de café de São Paulo ont besoin de beaucoup de bras. Au bout de quelques années, les immigrants japonais, les *nikkei*, s'aperçoivent qu'ils n'ont pas trouvé l'Eldorado promis. Ils s'évadent de leurs plantations. Ils achètent des petites charrettes et se font colporteurs. Ils se regroupent à São Paulo, autour de la Praça da Liberdade qui est aujourd'hui encore le cœur du quartier japonais. À l'approche de la guerre, une vague de racisme déferle sur le Brésil. Les Japonais en sont victimes. Certains sont internés. Depuis, les Japonais ont gagné droit de cité. Le Brésil les admire et les aime. On loue leur ardeur au travail, leurs talents et leur efficacité. Les *nikkei* ont réussi l'exploit de préserver leur singularité et de s'intégrer avec tact à la société brésilienne. Ils n'hésitent pas à se marier avec des Brésiliens ou des Brésiliennes, ce qui enrichit le nuancier des peaux. Ils se font volontiers catholiques.

*

C'est ainsi que, en 1976, le recensement commandé par le PNAD a pu répertorier 136 variétés de peaux. Pauvre Gobineau ! Il serait bien triste. Tant de peaux inférieures et si peu de peaux supérieures ! Tant de couleurs *sujas*, ou *morenas*, ou *mistas*, ou *mestiças* pour si peu de *bem brancas* ou de *bem claras* ! Laissons le comte Joseph-Arthur de Gobineau à sa mauvaise humeur et à ses excitations sur les peaux des « fils de roi ». Tant pis pour lui. On peut être à la fois un génie littéraire et une buse. En attendant que le comte de Gobineau retrouve ses esprits, réjouissons-nous que les peaux brésiliennes soient innombrables et donc magnifiques.

Tableau 6. – *Les 136 couleurs de peau*

1. Acastanhada	47. Clarinha	93. Morena-escura
2. Agalegada	48. Cobre	94. Morena-fechada
3. Alva	49. Corada	95. Morenã
4. Alva-escura	50. Cor-de-café	96. Morena-parda
5. Alvarenta	51. Cor-de-canela	97. Morena-roxa
6. Avarinta	52. Cor-decuia	98. Morena-ruiva
7. Alva-rosada	53. Cor-de-leite	99. Morena-trigueira

8. Alvinha	54. Cor-de-ouro	100. Moreninha
9. Amarela	55. Cor-de-rosa	101. Mulata
10. Amarelada	56. Cor-tirm	102. Mulatinha
11. Amarela-queimada	57. Crioula	103. Negro
12. Amarelosa	58. Encerada	104. Negroto
13. Amorenada	59. Enxofra	105. Palida
14. Avermelhada	60. Esbranquecimenta	106. Paraiba
15. Azul	61. Escura	107. Parda
16. Azul-marinho	62. Escurinha	108. Parda-clara
17. Baiano	63. Fogoio	109. Parda-morena
18. Bem-branca	64. Galega	110. Parda-preta
19. Bem-clara	65. Galegada	111. Polaca
20. Bem-morena	66. Jambo	112. Pouco-clara
21. Branca	67. Laranja	113. Pouco-moreno
22. Branca-avermelhada	68. Lilas	114. Pretinha
23. Branca-melada	69. Loira	115. Puxa-para-branca
24. Branca-morena	70. Loira-clara	116. Quase-negra
25. Branca-palida	71. Loura	117. Queimada
26. Branca-queimada	72. Lourinha	118. Queimada-de-praia
27. Branca-sardenta	73. Malaia	119. Queimada-de-sol
28. Branca-suja	74. Marinheira	120. Regular
29. Branquiça	75. Marrom	121. Retinta
30. Branquinha	76. Meio-amarela	122. Rosa
31. Bronze	77. Meio-branca	123. Rosada
32. Bronzeado	78. Meio-morena	124. Rosa-queimada
33. Bugrezinha-escura	79. Meio-preta	125. Roxa
34. Burro-quando-foge	80. Melada	126. Ruiva
35. Cabocla	81. Mestiça	127. Russo
36. Cabo-verde	82. Miscigenação	128. Sapecada
37. Café	83. Mista	129. Sarará
38. Café-com-leite	84. Morena	130. Saraúba
39. Canela	85. Morena-bem-chegada	131. Tostada
40. Canelada	86. Morena-bronzeada	132. Trigo
41. Carvão	87. Morena-canelada	133. Trigueira
42. Castanha	88. Morena-castanha	134. Turva
43. Castanha-clara	89. Morena-clara	135. Verde
44. Castanha-escura	90. Morena-cor-de-canela	136. Vermalha
45. Chocolate	91. Morena-jumbo	
46. Clara	92. Morenada	

Péché de chair

Les Portugais ont supprimé un péché. Un des plus énervants. À peine jetés sur les côtes de la Terre de la Vraie Croix, en 1500, ils ont décidé que le péché de chair n'existait pas dans l'hémisphère Sud. Comme cette réforme est agréable mais surprenante au point d'être incroyable, ils ont déployé de grandes énergies pour en établir la validité en se livrant à des travaux pratiques. Les soldats, les colons, les prêtres ont consacré des nuits, des aubes et des après-midi à confirmer qu'en effet les lois de la morale se renversent au « passage de la ligne ». Caspar Van Barleus, qui était le chapelain de Maurice de Nassau, le gouverneur de Recife au temps de l'occupation hollandaise (1630-1654), a résumé l'affaire : « *Ultra aequinoctialem non peccavi.* » Les Portugais disent : « Péché en deçà de la mer des Sargasses, candeur au-delà. »

Toutes les nuits, ils se livraient à des expérimentations. Ils mettaient la chair au banc d'essai. Ils la testaient avec le concours de jeunes femmes indiennes puis de jeunes femmes africaines. On ne retrouvait plus le péché de luxure. Il s'était perdu. Toutes ces expériences furent conduites avec conviction et bonne humeur. Les résultats furent probants. Pourtant, comme il subsiste toujours un certain doute, même en notre XXI^e siècle, un grand nombre de Brésiliens et de Brésiliennes continuent à soumettre, par scrupule ou par perfectionnisme, le péché de fornication à l'épreuve.

Il faut dire que la Couronne portugaise, dès les premières heures de la colonie, avait poussé à la roue. Les soldats que la cour de Lisbonne expédiait dans ces contrées avaient la mission de peupler le grand pays vide. Et comme les Indiennes étaient aimables, dorées et toutes nues, ils peuplaient. Plus tard, quand les jésuites obtiennent que les Indiens soient remplacés dans les plantations de canne à sucre par des nègres d'Afrique, la chair noire remplace la chair indienne. Et les petits soldats portugais peuplent de plus en plus.

Les colons, les *senhores do engenho*, les riches feudataires de Bahia puis de Rio, font comme les petits soldats. Ils peuplent. Ils n'ont pas besoin de forcer leur désir, tout, dans ces solitudes, invite aux amours : les splendeurs du ciel, l'enfermement des femmes dans les demeures patriciennes de Bahia ou de Recife comme dans les *casas-grandes* des seigneurs du sucre, et ces odeurs de gynécée et les prédications féroces des prêtres qui maudissent les voluptés de sorte qu'ils ajoutent les émois du mal

à ceux de la luxure, les chuchotements de l'ombre et les parfums lourds des chairs féminines et confinées, la condition d'esclave de ces chairs, l'affreux spectacle des corps ensanglantés de coups de fouet au *pelourinho*, la lourde et languide et impérieuse présence auprès des berceaux et dans les chambres des enfants de ces matrones noires qui ont des seins assez gros et qui prennent soin des cœurs et des corps, le vertige enfin de la jalousie qui ravage l'univers clos de la plantation, tout conspire à organiser dans ces écarts un opéra de la cruauté avec incestes, meurtres, sadisme, tortures et adultères, sous le contrôle de Shakespeare, Sade, Casanova.

Le seigneur choisit ses maîtresses parmi les jeunes esclaves. Les épouses légitimes, quand elles ont bon cœur, se résignent. Elles se disent que c'est la loi et puis cette loi leur procure un rien de liberté. De temps en temps, le maître visite sa deuxième épouse et sa deuxième famille qu'il loge dans un pavillon proche de la demeure principale. Si la maîtresse a des enfants mulâtres, ceux-ci bénéficient de soins délicats et d'une éducation perfectionnée. Au contraire, les enfants légitimes sont livrés à leur caprice. Pourquoi apprendraient-ils des chiffres et des lettres puisqu'ils hériteront du domaine et de la position de leur père ? Ils font du cheval. Ils chassent. Ils portent de jolis costumes. Ils se dandinent. Ils ont des amours. Ils voyagent à l'étranger. Ils ont des grosses voix et des chaussures à la mode. Ce sont des inutiles.



Un autre péché, qui voisine avec celui de la chair, offre une plus grande résistance. C'est le péché de jalousie. Certaines épouses le pratiquent. Elles ne supportent pas les arrangements de leurs maris avec les convenances. Elles succombent à une colère qui revêt facilement dans ses écarts des

formes de Grand Guignol. Gilberto Freyre nous raconte des horreurs. Elles sont à vomir. Il arrive que l'épouse fasse arracher les yeux de la jolie esclave et les présente en entremets au mari volage, dans le compotier du dessert, « nageant, précise Freyre, dans le sang encore frais ».

Gilberto Freyre nous introduit dans le secret de la *casa-grande* où se joue et se rejoue inlassablement la tragédie du sadisme et du masochisme. « Baronnes déjà vieilles, dit-il, qui, par jalousie ou dépit, faisaient vendre des mulâtresses de quinze ans à de vieux libertins. D'autres qui brisaient à coups de bottines les dents de leurs esclaves, ou leur faisaient arracher les seins, les ongles, brûler la figure ou les oreilles. Toute une gamme de supplices. »

Le chroniqueur Frederico Leopoldo César Burlamaqui dénonce ces habitudes. Dans *Memória analítica acerca do commercio de escravos e acerca da escravidão doméstica*, qu'il publie en 1837, il dit : « Chez nous, les phrases les plus communes que l'on entend quand une femme craint que son mari ou son amant n'ait des rapports avec une esclave sont : "Je la ferai frire, je la rôtirai, je la brûlerai ou je lui couperai telle ou telle partie." Et il arrive que ces menaces soient mises à exécution sur de simples suspicions. »

Les chroniques disent que les femmes sont plus violentes que les hommes : confinées dans leurs belles demeures sombres, vouées à d'éternelles paresseuses, luxueuses et débraillées à la fois, elles distraient leur ennui en persécutant leurs domestiques. « Un roi sans divertissement, disait Pascal, est un homme plein de misères. »

Le voyageur anglais Koster esquisse une explication : « Les femmes naissent, dit-il, elles s'élèvent, elles vivent toujours entourées d'esclaves, sans jamais la moindre contrariété, se faisant une haute opinion de leur supériorité sur les autres créatures humaines, et ne pensant même pas pouvoir quelquefois se tromper. »

Un autre témoin, Lopes Gama, s'étonne que ces femmes ne soient pas encore plus méchantes qu'elles ne le sont. Il recourt à un argument bizarre. Le voici : « Ces Brésiliennes étaient élevées entre le manque de délicatesse, le manque de pudeur, la sensualité, les dérèglements des esclaves [...], les fouettées, les gifles que ces malheureuses recevaient tous les jours de leurs pères. » Or, en dépit de ces exemples déplorables, le jour où elles deviennent femmes, elles font preuve, dit Lopes Gama, d'une belle délicatesse : « Je puis soutenir malgré tout, dit-il, que les Brésiliennes sont,

de toutes les femmes, les plus portées à la vertu car, après avoir vu depuis l'enfance tant d'exemples de lubricité, il y a entre elles un nombre bien grand de femmes honnêtes et véritablement femmes d'honneur. Que serait-ce si elles avaient eu une éducation soignée ? »

Les seigneurs de moulins ne sont pas indemnes de ces violences, mais leur brutalité ne s'exerce pas seulement aux dépens des esclaves. Elle s'applique équitablement à tous les habitants de la *casa-grande*, y compris à leurs propres familles, et cela conduit parfois au crime. Certains maîtres sont des tyrans. Ils font régner dans leurs *fazendas* une justice d'Ancien Testament. Sérgio Buarque de Holanda raconte qu'un seigneur de moulin, un certain Bernardo Vieira de Melo, ayant appris que sa bru trompait son époux, convoque un conseil de famille. La jeune femme est condamnée à mort. La sentence est exécutée. Le maître se rengorge. Il relate l'affaire à tout le voisinage. Il ne sera jamais traduit en justice.

Les jeunes filles de la bonne société sont obligées de « filer droit ». À São Paulo, au XVII^e siècle, dona Veronica Leites apprend que sa fille passe ses journées à sa fenêtre et qu'elle entretient sans doute des amours coupables, encore que platoniques, avec un bellâtre. Elle fait mettre sa fille à mort.

Alfonso d'Escragnolle Taunay rapporte une histoire pareille. Un aristocrate du nom d'Antonio de Oliveira Leitão voit dans la cour de son domaine le mouchoir de sa fille. Celle-ci l'avait étendu au soleil pour le faire sécher. Antonio pense que l'adolescente adressait par ce moyen un message à un coquin. Il tire son couteau. Il tue sa fille.

*

J'ai connu un prêtre flamand qui exerçait son ministère en Amazonie, dans le Rondônia, depuis quarante ans. Il m'a confirmé que le péché de chair perd beaucoup de son venin, mais pas du tout de son charme, quand il franchit l'équateur. Adeptes du réalisme, ce prêtre considérait qu'un péché, lorsqu'il est commis par la totalité d'une société, continûment et dans la gaieté, devrait être déchu de sa dignité de péché. Les théologiens seraient bien inspirés de tenir compte des mœurs, des géographies et des traditions. Cet homme était favorable aux théories de Montesquieu sur le climat. À ses yeux, le philosophe français avait même manqué d'audace. Dans la foulée, il aurait dû proposer une réforme de la liste canonique des péchés capitaux.

L'église dans laquelle officiait ce prêtre était modeste et rassurante, une grande cabane en lisière de la forêt. Du matin au soir, il recevait des malheureux et des malheureuses. Il leur donnait des conseils, du courage. Il les aidait dans leurs démêlés administratifs. Je ne sais pas si c'était un saint homme, mais peut-être. Il était en colère contre le catéchisme : « Vous me voyez reprocher le péché de gourmandise à des affamés, à des gens qui mâchent dans les forêts des vers et des chenilles ? »

Il caressait le rêve de créer un nouveau péché – le péché d'incendie. Il avait déjà procédé, dans sa vaste paroisse, aux premiers essais. Dans leurs confessions, ses paroissiens avaient pris le pli d'avouer, à côté des péchés ordinaires, comme la jalousie, l'inceste ou l'assassinat, ce péché tout neuf, ce péché « post-moderne » : le péché d'incendie. Les premiers résultats étaient encourageants. Le nouveau péché prenait un bon départ. Les cultivateurs venaient trouver le prêtre. Ils lui disaient : « Mon père, j'ai mis le feu à ma propriété pour pouvoir planter du cacao. » Ça marchait assez bien.

J'ai eu de bonnes conversations avec ce prêtre. Il était vaniteux de sa trouvaille mais il avait des scrupules. Il craignait que le lancement de ce nouveau péché n'engendre des malheurs. « J'hésite. Peut-être que les fidèles en profiteront pour allumer la forêt. Ils embraseront cinquante hectares. Et, vite, ils se présenteront à confesse pour avouer leur vilénie. Je leur collerai une pénitence très lourde. Ils réciteront mille rosaires à toute pompe et hop ! Leur faute sera rédimée et ils remettront ça. Ils iront allumer une autre forêt. Alors qu'aujourd'hui, comme le "péché d'incendie" n'est pas encore catalogué, ils ne peuvent pas l'abolir par le moyen de l'aveu. Ils gardent ce péché sur leur conscience. C'est lourd. Et ça retient leur bras ! »

J'ai approuvé. Pareil raisonnement pourrait s'appliquer à n'importe quel péché. Si par exemple j'ai consommé avec des grognements voluptueux un gros chou à la crème, je cours me confesser. Je me retrouve innocent, et je peux manger un deuxième chou avant une deuxième confession.

Le prêtre flamand a développé un autre exemple. Il avait entendu dire que certains brigands emmènent avec eux un prêtre, préalablement ligoté, quand ils ont un projet d'assassinat. De la sorte, à peine le crime commis, le tueur confesse son geste. Il se retrouve purgé du mal et disponible pour un deuxième assassinat. Le curé m'a cité des exemples tirés des archives de la camorra et de la mafia. Je lui ai dit que chez les pirates des Caraïbes, au XVII^e siècle, ces pratiques étaient communes. Ce qui nous étonnait, c'est

que ces pernicieuses conséquences de la confession n'aient jamais été prises en compte par les théologiens du Vatican, qui sont des têtes, cependant.

Nous avons souvent débattu de ce péché d'incendie. Comme nombre de Belges, celui-ci aimait rire. Un jour, il m'a dit qu'il avait renoncé à faire breveter notre péché : « Vous imaginez, m'a-t-il dit de sa voix rugueuse, il faudra présenter une demande d'homologation au Vatican. Je devrai remplir pas mal de paperasses, probablement en deux ou trois exemplaires et la seule secrétaire que j'ai trouvée ici est analphabète. On convoquera plusieurs conciles, des consistoires, des synodes. La nonciature mettra son grain de sel. Il faudra consulter des spécialistes du droit canon, relire saint Augustin et maître Albert, ouvrir des archives enfouies sous trois couches de cendres pour déterminer si le péché d'incendie est un péché véniel ou bien mortel. Et est-ce qu'il s'appliquera à tous les paroissiens ? Plusieurs papes se succéderont. Il y aura des conclaves. Avant que le nouveau péché ne soit mis en circulation, cela prendra plusieurs siècles. Les horloges du Vatican sont lentes. Elles sont meilleures pour les millénaires que pour les secondes. Et quand enfin mon péché pourra prendre son envol, je serai mort depuis longtemps, ce qui n'est pas grave, au point où j'en serai, mais surtout je me demande s'il restera encore des arbres à brûler en Amazonie. »

Petits poissons

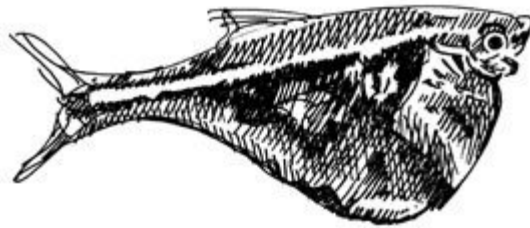
La ville de Barcelos est lointaine. Égarée au fond de la jungle, dans la partie septentrionale de l'État d'Amazonas, elle fut, avant Manaus, la première capitale de l'Amazonie. Aujourd'hui c'est une bourgade de 30 000 habitants, posée au milieu du plus grand municpe du Brésil (122 496 kilomètres carrés) sur la rive droite du puissant rio Negro, à 500 kilomètres au nord-ouest de Manaus. Ses maisons ne sont pas belles. En plus, elles ne peuvent même pas se mirer dans les eaux du grand fleuve tant celles-ci, chargées de fer et d'éléments organiques, sont noires.

Le noir va bien à Barcelos, et surtout aux poissons qui pullulent dans les cours d'eau environnants. Le bassin du rio Negro – on l'appelle le Mariuá, d'un mot tupi qui signifie « le bras grand » – forme le plus grand archipel fluvial du monde. Comment connaître le nombre d'îles qu'il

contient ? Chaque année, beaucoup de ces îles naufragent au moment des pluies, pour réapparaître à la saison sèche, entre septembre et mars. Dans l'entrelacs de forêts, de mares, de chaleur et de brouillards, la vie pullule comme dans la « soupe originelle ». On jurerait que la Création n'est pas terminée et que, avec un peu de patience, on pourrait assister, dans ce début du monde, à la naissance d'espèces d'oiseaux, de mammifères et surtout de poissons non advenues encore.

La nature mélange tout, le végétal, le minéral, l'animal, les fleurs, les lianes, la terre, les sauriens, les oiseaux, les mammifères, la préhistoire, les plantes et le ciel. Entre brumes et soleils voilés, on s'enfonce dans une forêt de roman gothique. Des animaux passent. On ne les a jamais vus et ce sont peut-être des fantômes, des morts, des transparences. Mais le plus beau est ailleurs. Le plus beau, ce sont les ruisseaux et les forêts noyées dans lesquels miroitent des millions de poissons. Ces poissons sont une fortune.

Petit poisson de Barcelos jamais ne deviendra grand. Son destin est sa petitesse. Les eaux noires sont trop acides et trop pauvres en nutriments pour qu'il se développe. Alors il se spécialise dans la petite taille, dans le magique et dans la splendeur. La plupart des merveilles qui illuminent les aquariums de New York, de Milan ou de Paris ont jadis nagé dans les eaux obscures de la Mariuá, et longtemps la ville de Barcelos fut la capitale mondiale du poisson d'ornement.



Ces poissons sont appelés par les Brésiliens les *piabas*, d'un mot tupi qui signifie « peau tachée », et leurs pêcheurs sont les *piabeiros*. La vedette est le tétra cardinal (*Paracheirodon axelrodi*), petit poisson de cinq centimètres, sublime dans son vêtement écarlate. Au mitan de son petit corps, un étincelant trait de néon bleu électrique et irisé l'illumine. Ce cardinal est un joyau. Il a un cousin, le néon (*Paracheirodon innesi*), de même couleur, un peu moins étincelant. Mais les *igarapés* (petites rivières), les *igapós* (forêts submergées) et les marais torrides ménagent d'autres

bonheurs – par exemple ces *peixes-borboletas* (*Carnegiella strigata*) qui donnent de beaux spectacles car ils sont très peureux. À la moindre alerte, ils bondissent hors de l'eau pour former des essaims désordonnés d'infimes poissons volants. On dirait un envol de papillons (*borboletas*).

Splendides aussi, mais provenant non du rio Negro mais du rio Solimões (partie amont du fleuve Amazone), sont les *acará-discos* (genre *Symphysodon*). Les uns sont bleus et d'autres jaunes, dorés ou même, grâce aux modifications génétiques, rouges, verts ou blancs. Plus rares sont les *bodos* (genre *Ancistrus*) semblables à des guerriers engoncés dans leur armure de métal. Le *bodo* est extrêmement convoité mais mal saisissable car il se dissimule dans des coins indiscernables, entre les pierres et les troncs noyés des forêts submergées. D'autres enfin sont interdits de commerce pour cause de rareté. C'est le cas de la *raia-pintada* (*Aetobatus narinari*), que l'on pourrait traduire par « raie-léopard », personnage solitaire, amoureux du fond des lacs ou des petits bras d'eau, et presque introuvable car il s'enfonce dans les sables. La législation est sévère : le bassin du rio Negro abrite 1 800 espèces de poissons d'ornement et seulement 454 de celles-ci peuvent être exportées.

Dans la région de Barcelos, les petits poissons font vivre 8 000 familles. Les *piabeiros* ne s'enrichissent pas. Chaque poisson rapporte au *piabeiro* 0,005 dollar. Ensuite, le trésor passe d'intermédiaires en intermédiaires, sept étapes en tout. Il est revendu à Londres, à Madrid ou à Paris entre 2 et 4 dollars. Autrement dit, le tétra cardinal ou l'*acara-bandeira* (*angelfish*, ou poisson-ange, ou scalaire) a multiplié son prix par 4 000, parfois par 8 000.



Le poisson sauvage, celui de Barcelos, souffre. Il est attaqué par les poissons d'élevage et cet élevage n'est pas brésilien. L'Asie du Sud-Est (spécialement Singapour) a créé des fermes de poissons d'ornement en

important les poissons de Barcelos. En vingt ans à peine, Singapour s'est rendue maîtresse du marché. Le commerce du poisson d'aquarium rapporte chaque année 60 millions de dollars à Singapour alors que Barcelos, en déclin, ne gagne que 3 millions de dollars. Aujourd'hui, 90 % des poissons d'ornement vendus dans le monde sont des poissons d'élevage. Les hybrides inventés par les chercheurs de Singapour font prime. Ils sont de meilleure fabrique, naissent déjà adaptés à la vie en aquarium et les chercheurs, dans un premier temps au moins, ont réussi à multiplier leurs formes et leurs couleurs.

Les déboires des *piabeiros* de Barcelos font écho à la tragédie qui frappa au début du XX^e siècle les *seringueiros* de Manaus et de Belém. Rappelons qu'à cette époque, en 1912, un Anglais malin et sournois avait barboté des plants d'hévéas dans la forêt amazonienne. Il avait expédié ces plants en Angleterre, puis en Malaisie où ils furent soignés, modernisés et améliorés. Du jour au lendemain, le marché du caoutchouc s'est effondré. L'Amazonie fut tuée. Ses villes furent des ruines.

Aujourd'hui, la région de Barcelos subit le même défi et ses bourreaux sont les mêmes que ceux dont furent les victimes, hier, les *seringueiros* de Manaus : des Malais et des Singapouriens. Les petits poissons jolis de Mariuá ont émigré dans les élevages de Singapour. Ils y sont bichonnés, nourris, soignés et dotés de papiers, ce qui est rare dans la profession d'émigré. Et ils rapportent beaucoup d'argent. Sans doute le désastre du caoutchouc était-il d'une autre portée. Il frappait à mort une région grande comme un pays. Le malheur de Barcelos est minuscule si on le mesure à celui qui frappa en 1912 les « seigneurs de l'hévéa », mais, pour les *piabeiros*, la migration des petits poissons fabuleux pour l'extrême Asie fut un désastre.

La beauté du rio Negro est partie faire fortune ailleurs. Pourtant, le pire n'est pas toujours sûr. Aujourd'hui, les ingénieurs et les tiroirs-caisses de Singapour commencent à s'inquiéter. Ils découvrent qu'ils ont encore besoin des *piabeiros* de Barcelos. Ils ont constaté que les poissons d'élevage sont menacés de dégénérescence pour cause de consanguinité. Le seul moyen de recréer dans les aquariums asiatiques la biodiversité originelle et la beauté des petits poissons du rio Negro est d'y réintroduire de temps en temps des spécimens prélevés dans le milieu naturel. C'est pourquoi on aperçoit dans les rues de Barcelos et sur le bord des *igarapés*

d'étranges touristes, des figures asiatiques, qui négocient en douce des achats d'*acará-discos*.

J'ai consulté Google pour préciser certains noms dont l'orthographe n'était pas la même en français ou en portugais. Je suis tombé sur la traduction en français d'un article en anglais de Wikipedia sur l'*acará-bandeira*. Des conseils y étaient donnés pour la reproduction en aquarium de ce scalaire. J'ai tellement ri quand j'ai tenté de suivre cette recette, sans aucun succès d'ailleurs, que j'ai pensé en faire profiter les lecteurs de ce dictionnaire :

« Le Angelfish est un poisson qui est prêt pour la lecture quand il atteint l'âge de 12 mois. C'est un poisson ovipare. Préparation pour la reproduction devrait commencer quand ils sont environ 6 mois. alors qu'il devraient être placés plusieurs drapeaux (hommes et femmes) dans un réservoir et attendez. Après quelques temps, ont formé, bien sûr, certains couples. Séparez quelqu'un qui va jouer et le placer dans un aquarium adapté pour la reproduction (généralement 60×40×40), ce qui ne devrait pas avoir un substrat de gravier ou d'autres. Pour le placement des œufs, de drapeaux préfèrent les feuilles des plantes. cependant, ils peuvent choisir d'autres lieux (le verre, un tuyau en PVC). Les parents doivent rester avec les œufs et, plus tard, avec les chiots. Le signe le plus évident que l'accouplement est sur le point de se produire est que le couple est une zone de compensation. Dans cette région, les œufs seront placés. »

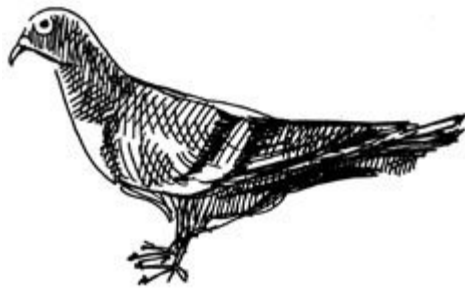
Pigeons de Sorocaba

Sorocaba est une ville de 600 000 habitants située dans le sud de l'État de São Paulo. Elle mérita au XIX^e siècle le surnom de « Manchester du Brésil », car elle disposait d'une prospère industrie textile.

Le 26 mars 2010, la police civile de Sorocaba a avisé un pigeon posé sur un arbre. Ce pigeon était étrange. Il était muni d'une minuscule sacoche. Les policiers s'étonnèrent. Ils saisirent la sacoche et l'ouvrirent. Ils y avisèrent les pièces d'un téléphone portable, un *celular*, dit-on au Brésil. Ils décidèrent de placer sous surveillance tous les pigeons du secteur. Plusieurs

de ces pigeons se dirigeaient à tire-d'aile vers le pénitencier de Sorocaba. Deux d'entre eux furent capturés « en flagrant délit ».

Les pigeons n'étaient chargés que de pièces détachées. Transporter un téléphone portable tout entier eût excédé leurs forces et attiré l'attention des pouvoirs publics sur le curieux manège. Les cerveaux de l'opération distribuaient donc les minuscules pièces du téléphone dans plusieurs petites sacoches confiées à différents pigeons. Les détenus avaient la charge de reconstituer le puzzle. Le professionnalisme des organisateurs de ce commerce, l'agilité des pigeons, le talent des prisonniers qui, au fond de leurs cellules, ajustaient les éléments livrés par les pigeons plurent beaucoup au public brésilien. Depuis, les pigeons de Sorocaba figurent dans la « légende dorée » des prisons brésiliennes.



Des experts ont étudié ces pigeons. Ils ont été épatés. Les livreurs de *celulares* ne sont pas de véritables pigeons-voyageurs. Il s'agit de pigeons communs qui ont été dressés, probablement par les détenus. Incapables de faire de longs voyages, ils n'opèrent que sur de brèves distances. Une autre bizarrerie est apparue : les pigeons, qu'ils soient voyageurs ou qu'ils soient, comme ceux de Sorocaba, formés sur le tas, se rendent toujours de l'endroit où ils ont été lâchés à l'endroit où ils ont été élevés. Il faut en conclure que les pigeons de Sorocaba nichaient à l'intérieur du pénitencier et que les détenus leur ont appris eux-mêmes à revenir à leur domicile après qu'on les a emmenés à quelques kilomètres de là, leur petite sacoche en bandoulière. Ce qui confirme le brio de ces éducateurs de pigeons et justifie l'admiration que le peuple brésilien leur voue.

Pluie de Belém

Je cherche une pluie. Je l'ai perdue voici quelques années, vingt peut-être. Je faisais un reportage dans la forêt d'Amazonie. Pour quelques jours, je m'étais posté dans la ville de Belém qui veut dire Bethléem. C'est une énorme cité. Elle fut grandiose à l'époque du caoutchouc, au début du XX^e siècle. Dans la suite elle a sombré, et puis elle a été renflouée. Le soir, des jeunes garçons lancent des bâtons dans le feuillage des manguiers pour recevoir sur la tête des cargaisons de fruits mous et sucrés, et ça les fait rire. De la grandeur et de la décadence de Belém, tout a été conservé. On lit l'histoire de la ville sur les façades des maisons. Les années, la chaleur et l'humidité défont doucement les anciens palais. Il y a de belles avenues, de beaux gratte-ciel. Parfois, une ferronnerie des temps anciens pend dans le vide. Le ciel, à travers les arabesques de bronze et d'acier, semble en prison.

Cette année-là, je luttais contre l'ennui qui constitue, avec la peur, le compagnon des longs reportages. Qu'est-ce qu'on peut s'ennuyer dans un reportage ! Si un journal me demandait aujourd'hui un reportage, j'en proposerais un sur l'ennui. « De notre envoyé spécial dans l'ennui. » L'avantage, c'est que je pourrais aller à São Paulo ou à Singapour, à Irkoutsk ou à Vancouver, dans la forêt ou dans la plaine, de toute façon je ne pourrais pas rater mon sujet. Si on sait s'y prendre, on peut trouver des tonnes d'ennui, même au *Crazy Horse Saloon*, même à Saint-Pierre de Rome. Même à Belém.

J'allais dans la forêt. Quand j'avais fini de marcher dans la forêt, je revenais dans la ville. Je flânais. Après quelques fins d'après-midi à l'abandon, j'ai su intéresser une jeune fille à mon sort, surtout quand elle a appris que je venais de Paris. Elle aurait aimé que je lui donne des nouvelles du couturier Castelbajac. Ensuite, elle m'a demandé ce que je faisais dans toutes ces rues. Je lui ai dit que je flânais. Elle a trouvé surprenant d'habiter à Paris et de flâner à Belém. Je lui ai répondu : « Justement, ce sont toujours les voyageurs qui flânent. » Elle a été d'accord et elle était radieuse. Je l'ai fréquentée pendant quelques instants. Elle était souriante, espiègle même. Je me suis enhardi. Je lui ai avoué que je n'étais pas seulement un flâneur, j'étais également un journaliste et je faisais un article sur Belém. Aussi, je serais content de la revoir puisqu'elle était de Belém, ça tombait bien. Elle était en plein dans mon sujet. « C'est vrai », a-t-elle dit.

Elle m'a donné un rendez-vous. Elle l'a fixé au lendemain, après la pluie. C'est ainsi, dans ces écarts, que les jeunes gens et les jeunes filles se débrouillent pour s'aimer. Ils ne se trompent jamais car les averses

équatoriales sont très disciplinées et obéissent à des protocoles aussi rigoureux que les marées de la Bretagne. Encore faut-il connaître ces protocoles, qui sont plus compliqués qu'un concours d'entrée à l'École polytechnique. Pour moi, comme j'étais mal informé sur les nuages de l'Amazonie, j'ai envisagé de demander au concierge de mon hôtel où nous en étions avec les pluies mais j'ai eu peur de passer pour ridicule.

Le lendemain, j'ai cherché ma pluie. Je me suis rendu à la première averse qui passait par là. C'était le début de l'après-midi. Par précaution, et dans la crainte de perdre la jeune fille, je suis entré tout de suite dans cette pluie. Je me suis abrité sous la ramure d'un noyer du Pará. Au bout d'un moment, la pluie a cessé et la jeune fille n'était pas là. Dans un sens, je m'en félicitais car je n'étais guère présentable. J'étais mouillé comme un palétuvier. J'étais à tordre et la jeune fille aurait probablement éclaté de rire en voyant mon état. Je me suis dépêché de me rappeler une phrase de je ne sais plus quel auteur, selon laquelle le meilleur moyen de mettre une jeune fille dans son lit est de la faire rire, mais le rire que provoque un type venu de Paris pour dégouliner de pluie amazonienne n'est probablement pas le bon rire.



Je me suis rabattu sur les pluies suivantes. J'ai passé deux longues semaines à explorer les fantaisies du ciel et ses régularités. Dès que le soleil se cachait, vite, je mettais un grand chapeau de paille et je courais à ma pluie. J'ai exploré chaque giboulée. J'ai patienté sous des ondées de rien du tout. J'ai vu des crachins, des tourmentes, des cataractes. J'ai consacré de longues heures à comprendre la mécanique des pluies et à les ranger en

catégories, comme on classe les herbacées, les résineux ou les ongulés. Ce temps n'était pas tout à fait perdu car j'ai fait des progrès en pluie. Quand on porte beaucoup d'attention aux pluies, on s'aperçoit qu'il en est de toutes sortes. Par exemple, elles sont de différentes couleurs. Je me suis également amusé, pour tuer le temps qui ne passait pas vite sous mes palmiers, mes manguiers ou mes noyers du Pará, à déterminer l'âge des pluies. Je préférais les anciennes et même les démodées. Un après-midi, je me suis égaré dans une tempête de l'âge baroque. Je n'oubliais pas la jeune fille. Chaque nuage m'était promesse. Je battais les pluies comme on bat la campagne et la jeune fille ne résidait dans aucune. Dans mon désarroi, j'ai imaginé qu'elle avait repéré mes manèges et qu'elle m'épiait de loin. Peut-être se moquait-elle de moi avec des copines amazoniennes et des jeunes précolombiens.

Pendant que les gouttes tombaient sur mon grand chapeau, je formais des hypothèses. Sans doute la jeune fille avait-elle décidé de se moquer d'un type qui ne comprenait rien aux climats de l'Amazonie et qui avait le toupet de faire un reportage sur la forêt. Ou bien elle souffrait, comme toutes les jeunes filles du monde, d'une légère inconstance. Ou encore elle préférait les prémices de la passion à sa consommation et elle avait choisi de clore nos amours avant qu'ils ne s'avèrent. Cependant, le plus probable était que je m'étais mal piloté dans le dédale des tornades amazoniennes. C'est moi qui lui avais posé, par ignorance, un lapin. Elle m'avait attendu dans une autre averse. Elle y avait trouvé un jeune homme, un Amazonien, et ils étaient en train de s'aimer dans une humidité voisine, un bellâtre à coup sûr, mais mieux instruit que moi sur les ciels équatoriaux. C'est pourquoi il s'était sournoisement introduit dans la pluie que le destin avait prévue à mon intention.

Je m'inclinai. Le ciel avait parlé. Je m'accommodai de son verdict. Nous ne résidions pas, la jeune fille si belle et moi, dans les mêmes pluies. Ma peine était grande mais ma surprise petite, car j'étais persuadé, depuis bien longtemps, qu'un homme et une femme ne sauraient s'aimer d'amour extrême qu'à la condition de fréquenter les mêmes moussons, les mêmes neiges ou les mêmes soleils.

J'aime assez ce souvenir. Je n'en ai pas fait grand-chose. De temps en temps, je le sors. Je lui fais faire un tour de piste, je le fais respirer. Je le dépoussière. Je le fais luire. Je m'amuse un moment avec lui et je le replace dans son grenier, sous sa housse.

Certains soirs, il chuchote. Par exemple, il me dit que les décors du ciel sont non seulement des spectacles beaux, émouvants ou terribles, mais aussi des personnages de l'histoire de chacun de nous ou même de l'histoire des peuples, au même titre que le deuil, une bataille ou un sacre. Après tout, pourquoi la pluie de Belém s'est-elle agrippée si longtemps dans mon souvenir ? D'autres averses, d'une beauté égale, ont disparu sans laisser de traces. Si celle de la jeune fille a perduré, c'est qu'elle était sûrement une des protagonistes de la comédie, de la tragédie qu'est une existence.

Poètes nordestins

Du temps où je faisais des reportages au Brésil, en 1952 et 1953, je me méfiais des poètes, surtout dans les petites villes du Nordeste. Dans ces étendues décharnées qui couvrent six ou sept États, entre Recife, Salvador de Bahia, Olinda, João Pessoa et Fortaleza, on cultive les beaux-arts et la poésie. Les villages qui s'y rencontrent de loin en loin sont tristes. Les journées sont lentes. Elles encouragent les états d'âme et portent les adolescents au lyrisme.

Il y avait des poètes partout. Le moindre hameau en contenait plusieurs. Certains faisaient de la poésie le soir, en rentrant de leur journée de travail. J'ai connu des bouviers poètes, des clercs de notaire et des fonctionnaires poètes. Le gros de la troupe poétique, cependant, se vouait à la profession de *desocupado*. En attendant de trouver un métier, ces chômeurs écrivaient des sonnets ou des hymnes, généralement élégiaques. Ils consacraient leurs nuits au commerce des muses.

Ils me repéraient facilement : les journalistes ne se hasardaient pas souvent dans ces écarts. Ma qualité de Français augmentait mes séductions car la France produit beaucoup de bons poètes. Comme ces villages manquaient d'auberges ou de dortoirs, les poètes me coinçaient vite. Dès que l'un d'eux m'avait déniché, il filait le tuyau à d'autres amis de muses. J'étais refait. Ils m'investissaient. Ils me parlaient de rhétorique et de métrique, de rimes, de Victor Hugo, de Verlaine, de figures de style, des surréalistes, d'André Breton et d'Aimé Césaire. Leur préféré était Arthur Rimbaud.

J'en avais pour des heures. Dans la poussière et la blancheur des places consternées ou bien à l'ombre d'un petit arbre et dans le début des nuits également, nous discussions du problème de la césure, des gloires et des servitudes de l'avant-garde, des vanités de la « poésie automatique ». Une fois terminé le débat sur la poésie contemporaine, nous en venions à l'essentiel : leur œuvre. La plupart se débrouillaient pour imprimer avec quelques copains des recueils de poésie et ils me les offraient. Il y avait dans ces jeunes gens tant de détresse et un si bel amour de la littérature que j'acceptais ces cadeaux avec joie. C'est ensuite que les difficultés s'accumulaient, surtout si mon reportage durait un peu longtemps. Je me souviens d'une enquête sur l'aménagement du rio São Francisco, le grand fleuve du Nordeste, en 1953 il me semble, au moment de la mise en eaux d'un premier barrage construit par M. Ferraz, j'ai oublié son prénom, un ingénieur brésilien formé à l'université de Grenoble et que j'ai ensuite souvent revu à Paris. J'ai patrouillé quinze jours dans ces solitudes et chaque village augmentait ma bibliothèque poétique.



Ma valise devenait énorme. Je la traînais. J'étais fourbu. Je me faisais penser à ces fourmis qui charrient des grains de maïs plus gros qu'elles. Je n'avais pas l'énergie d'une fourmi. Il me fallait lâcher du lest, sacrifier quelques-unes de ces plaquettes, mais lesquelles ? Je me fiais au hasard, comme on tire à la courte-paille, dans les chansons, le nom du mousse qui sera mangé en cas de famine. Comment avoir le cœur de sacrifier une plaquette poétique plutôt qu'une autre ?

Je manquais de métier. Jusqu'alors, je n'avais jamais jeté des élégies dans la décharge d'un pays tropical ni même dans un chemin de traverse équatorial. J'ai pensé à ce que m'avait dit un jour Claude Roy. Il avait connu les mêmes affres à Paris. Comme il était un critique connu du *Nouvel Observateur*, et un poète excellent, beaucoup de jeunes talents lui envoyaient des recueils. Son appartement de la rue Dauphine était envahi. Il avait pris le parti de faire des feux, le dimanche à la campagne, et d'y brûler des vers. « Je les incinère, comme les hindous incinèrent leurs morts. Les rimes deviennent des cendres. Elles vont dans le ciel. »

C'était une bonne idée, mais le Nordeste est un pays desséché et je n'avais pas envie de mettre le feu au Brésil. J'ai traîné ma cargaison jusqu'à São Paulo.

Une autre fois, dans la région d'Imperatriz, j'ai fait une enquête sur la canne à sucre. J'ai trouvé un ancien *engenho*, un ancien moulin, qu'un descendant d'esclave avait réussi à racheter et avait restauré. Cet homme vivait à l'ancienne. Il n'aimait pas les temps modernes. C'était un nostalgique. Même ses repas étaient d'époque. Je me suis extasié sur un plat de manioc, de *mandioca*. Par courtoisie, j'ai posé des questions sur la culture du manioc. C'était une imprudence.

— Vous voulez un plant de *mandioca*, m'a-t-il dit.

— Ce serait avec plaisir, mais non, merci. Vous savez, je voyage.

— Bon. Je vais vous en chercher un.

— Vraiment, non. Ça me ferait très plaisir, mais merci, non. Dans l'autocar, ça sera bien encombrant, vous comprenez. Non, vraiment...

— D'accord. Je vais vous en trouver deux, vous m'en direz des nouvelles.

— Non, je vous assure, vraiment, merci.

— Ne me remerciez pas, c'est de bon cœur, vous savez.

Il a couru à son quintal. Il est revenu avec deux *mandiocas*. J'ai constaté que ces plantes sont très vigoureuses, celles-là en tout cas, et même athlétiques. Un mètre il me semble, et une énorme motte de terre enveloppée dans un chiffon. J'ai remercié. Mon ami m'a conduit à l'arrêt d'autocar. Il a placé les *mandiocas* sur le toit et hop ! Les difficultés débutaient. J'ai très vite arrêté le projet de me débarrasser de ce cadeau, mais j'avais peur d'être dénoncé à mon nouvel ami, car les nouvelles vont vite dans les déserts. J'ai attendu quelques jours. Les maniocs et moi, nous avons parcouru quatre cents kilomètres à peu près, et j'ai profité d'une halte

dans un lieu lointain pour les jeter. J'imagine que j'avais l'air sournois et même perfide. J'étais comme ces paysans égoïstes qui, dans les contes de fées, vont perdre leurs enfants dans le fond des bois. Je regrettais mon geste. Je n'aurais pas dû jeter ces pieds de *mandioca*, qui étaient bien plus intéressants que l'article que je ferais sur eux.

Ensuite, je me suis interrogé sur le métier de reporter. J'en éprouvais les limites, la vanité. Au fond, j'étais trop consciencieux. Je suivais une mauvaise voie. Si je m'opiniâtrais, je finirais par rapporter au journal non pas un article décrivant un paysage, mais ce paysage lui-même, un morceau d'océan, une locomotive, une mousson ou un clocher d'église baroque, une manif, un poète du Nordeste, un pied de *mandioca*.

En 1929, au moment de la grande crise, le journaliste américain James Agee fait un reportage sur les planteurs de coton de l'Alabama. Son texte (*Louons maintenant les grands hommes*) est un chef-d'œuvre. Agee décrit très bien les champs de coton, la maison d'une famille de métayers pauvres. Il accumule les mots. À un moment, il se dit que son langage, aussi juste soit-il, ne pourra jamais remplacer la réalité. Alors il abandonne. Il déserte. Il décide de remplacer les mots par les choses, par les objets, par les ustensiles qui encombrant la cuisine délabrée, par les odeurs. Il dit : « Si je le pouvais, à ce point, je n'écrirais plus rien du tout. Il y aurait des photographies. Pour le reste, des morceaux d'étoffe, des déchets de coton, des grumelons de terre, des paroles rapportées, des bouts de bois, des pièces de fer, des fioles d'odeurs, des assiettées de nourriture et d'excréments. » James Agee a raison. J'aurais dû rapporter les pieds de *mandioca* au journal, mais le rédacteur en chef, il aurait dit quoi ?

Professeurs français

Un groupe d'universitaires français débarque au Brésil en 1934. Ces hommes vont jouer un rôle décisif dans la fondation de l'université de São Paulo (USP). Ils sont jeunes. Leurs noms ne disent rien à personne mais, après quelques années, les voici célèbres : Claude Lévi-Strauss, Fernand Braudel, Roger Bastide. Après la guerre, ils peupleront les hauts lieux de la pensée française. On les retrouve à l'Académie française, au Collège de France, à l'Institut, à la Sorbonne, à la direction de l'École pratique des

hautes études de Paris, partout. Claude Lévi-Strauss invente le « structuralisme ». Fernand Braudel est le plus grand historien français de son temps. À l'École des Annales, il succède à Lucien Febvre et à Marc Bloch. D'autres figures sont moins éclairées mais toutes sont impressionnantes : le géographe Pierre Monbeig, le sociologue Paul Arrousse-Bastide. Et puis un philosophe très inconnu, Jean Maugüé.

Jean Maugüé est une énigme. Voici un homme dont le nom est à demi effacé. Or, du temps où le groupe de professeurs français faisait les délices de l'université de São Paulo, Jean Maugüé l'emportait en gloire sur tous ses collègues. Il n'y en avait que pour lui. Ses leçons étaient une fête. Face à Maugüé, Lévi-Strauss ou Fernand Braudel étaient des plaisanteries. Des centaines d'étudiants, et d'étudiantes surtout, se pressaient dans l'amphithéâtre de Maugüé. Le grand critique brésilien Antonio Candido, qui fut élève de l'USP, n'a jamais oublié ce professeur extraordinaire. Il dit à *Libération* : « Ce sont des Français qui nous ont appris à découvrir le Brésil. Jean Maugüé est peut-être le plus grand professeur que j'ai vu dans ma vie : c'était un véritable génie didactique. Invariablement, les quinze premières minutes de ses cours de philosophie étaient consacrées à des commentaires sur les journaux, sur les films et sur les romans brésiliens qui venaient de sortir. Il nous braquait sur le réel. Pour notre groupe, le grand maître a été Jean Maugüé. »



Comment expliquer que le souvenir d'un tel maître soit si vite dissipé ? Jean Maugüé appartient-il à cette rare mais intéressante espèce de penseurs dont le talent passe par la voix, par le corps, par le souffle, par la langue,

non par le parchemin ou l'incunable ? S'ils parlent, c'est merveille, et les auditeurs sont au ciel, mais leur pensée meurt dans leur bouche, à moins que des disciples appliqués ne la sauvent. Le génie en plus, Jésus-Christ, Bouddha ou Socrate relèvent de cette catégorie d'intellectuels, et leur chance fut de compter parmi leurs élèves Platon, Xénophon, des apôtres, quelques saints et des évangélistes qui ont entendu les paroles perdues et les ont recueillies sur des tablettes d'argile, des parchemins ou des vélins, si bien que leurs discours continuent de faire du bruit, et un bruit impressionnant, après deux millénaires. Jean Maugüé n'a pas eu ce privilège et peut-être ne le souhaitait-il pas. Pourtant, même à supposer que ses propos, que nul ne connaît plus, n'atteignaient pas à la splendeur du *Critias* ou des Évangiles, on aimerait que bruisse encore, par magie ou par électronique, ce que disait en l'année 1935 ou en l'année 1937 ce beau parleur de l'éphémère.

En 1982, Jean Maugüé s'est décidé à écrire un livre, *Les Dents agacées*, qui a été publié chez Buchet-Chastel. C'est un texte de beaucoup de charme. J'ai reçu Jean Maugüé à France Culture. Il était content d'évoquer le temps en allé. Il racontait ses bonheurs. Je lui ai parlé de la célébrité. Il s'en fichait.

*

Fernand Braudel fut également un grand professeur. Son œuvre future escamote un peu le Brésil. Elle portera sur la Méditerranée, sur l'identité française, sur l'économie-monde. Le Brésil n'a pas laissé beaucoup de traces directes dans sa recherche. Pourtant, les cours qu'il donne à São Paulo furent mémorables. Antonio Candido dit : « C'était un grand acteur. Avant de commencer un cours, il disait aux gens autour de lui : "Aujourd'hui, je vais leur décrire la mort de Marie Stuart. Remarquez qu'ils vont pleurer au moment où je dirai telle phrase." Pendant le cours, l'émotion croissait et, au moment prévu, tout le monde sortait son mouchoir. Il avait une grande admiration pour Napoléon III. Je me rappelle comment il nous a joué la scène du jour où l'on remit à Napoléon III la cassette de la reine Hortense, sa mère, avec les lettres et les documents qui permettront de connaître vraiment son origine. Et Braudel, avec de grands gestes des bras : "Figurez-vous, la cassette, là, devant lui. Qu'est-ce qu'il va

faire ? Il ouvre la cassette ? Il la laisse fermée ? Eh bien, il a brûlé la cassette sans l'ouvrir. C'est un geste de grandeur." »

*

Claude Lévi-Strauss n'a pas laissé beaucoup de souvenirs. Peut-être ses cours distribuait-ils moins de savoirs que d'ennui ? Ils avaient un autre désavantage. Ils ne parlaient pas souvent des Indiens. Philosophe, pas encore ethnologue, Lévi-Strauss inaugurait une discipline à l'époque inédite : la sociologie urbaine. Il exerçait son art sur la ville de São Paulo. Malheureusement, cette ville ne lui plaisait guère. Un jour il regretta qu'elle fût passée « de la fraîcheur à la décrépitude sans s'arrêter à l'ancienneté ». La bonne société pauliste ne fut pas contente. Lévi-Strauss fournit des détails et il aggrava son cas : « À l'abri de cette faune pierreuse, l'élite pauliste, pareille à ses orchidées favorites, formait une flore nonchalante et plus exotique qu'elle ne croyait. »

Pourtant, à son arrivée, le jeune philosophe Lévi-Strauss avait le projet d'étudier les Indiens des faubourgs de São Paulo. Le géographe Pierre Monbeig m'a dit en souriant que Claude Lévi-Strauss ne rechignait pas à « aller sur le motif ». Pierre Monbeig, Claude Lévi-Strauss et leurs épouses prenaient un train le samedi matin et ils passaient un week-end studieux dans une bourgade proche de São Paulo. Monbeig étudiait la nature des sols ou le tracé du « front pionnier » du café. Lévi-Strauss interviewait un Indien par-ci par-là. Plus tard, Lévi-Strauss multiplia ses curiosités. Il fit des expéditions assez rudes dans le Mato Grosso. Puis, revenu en France après avoir passé la guerre à New York en compagnie d'André Breton et de Denis de Rougemont, il se calfeutrerait dans son bureau du Collège de France et il élargira le champ de ses observations. Son œuvre monumentale accompagnera les Indiens, leurs mythes, leurs fables, leurs manières de table, leurs fleurs ou leurs langages dans la totalité des deux Amériques.

Dans *Tristes Tropiques*, il rendra un bel hommage aux Bororos, aux Nambikwara, aux Caduveos et aux Tupi-Kawahib : « Indiens, dont, à travers Montaigne, Rousseau, Voltaire, Diderot, l'exemple a enrichi la substance de quoi l'école m'a nourri, Hurons, Iroquois, Caraïbes, Tupis, me voici. » Telle est sans doute la plus profonde confiance de cet homme si avare de révélations – sauf dans *Tristes Tropiques*. Il avait la nostalgie des temps premiers. Un jour, il m'a expliqué qu'il avait l'âme néolithique. Les

Indiens étaient ses contemporains. Ils étaient les fragiles et désespérés témoins du temps de l'innocence. « Avec l'Amérique indienne, dit-il, je chéris le reflet, fugitif même là-bas, d'une ère où l'espèce humaine était à mesure de son univers et où persistait un rapport adéquat entre l'exercice de la liberté et ses signes. »

*

J'ai aperçu Roger Bastide à mon arrivée au Brésil, chez le consul général de France à São Paulo, Roger Valeur. La femme de ce consul était une Américaine extrêmement appétissante. Bastide, on disait le *Bastidinho*, le petit Bastide, pour le distinguer de son homonyme, Paul Arbousse-Bastide, qui était grand et portait le surnom de *Bastidão*. J'ai vu Roger Bastide deux ou trois fois dans la *cafeteria* de l'Alliance française. Il était le plus souvent seul, dans le coin d'une fenêtre.



Il avait un peu l'air de rien. Je l'ai d'abord pris pour un petit professeur de l'Alliance. Il était doux, aimable, patient et amusant, mais j'étais énervé car, si je lui posais une question, il se contentait de sourire d'un air malicieux, et je me disais que ma question était bête. On m'a rassuré : il entendait très mal et il avait mis au point cette manière de converser, en souriant. Il parlait un portugais effroyable. Dieu sait cependant s'il connaissait non seulement le portugais des villes et des champs, mais aussi tous les niveaux de langage de l'immense pays, le parler des *favelas*, celui

des cultes africains, du candomblé, de l'*umbanda*. Mais quand il ouvrait la bouche, c'était une catastrophe. Il en sortait un magma dans lequel il fallait trier. Et pourtant, quand je l'ai vu dans la *cafetaria* de l'Alliance française, nous étions au début de 1951, à la veille de son retour en France, et après qu'il eut passé treize ans au Brésil.

« Il est vite devenu, dit Antonio Candido, le numéro un des professeurs français, le plus brésilien. Il écrivait dans les journaux. Il a renouvelé la vision de Machado de Assis, le plus grand écrivain brésilien, et on ne s'en est pas rendu compte sur le moment. Il a publié des études très importantes sur la poésie afro-brésilienne. C'était un être très ouvert, très cocasse et d'une gentillesse extraordinaire. »

L'itinéraire de Roger Bastide est impressionnant : voilà un Français, un Cévenol protestant, qui tombe au Brésil en 1938. Pour tout viatique, outre son charme et son intelligence extrême, il a la boîte à outils que l'Université française remet à ses intellectuels, une collection de petits appareils ingénieux, tous mis au point, forgés et polis par René Descartes au XVII^e siècle. Bastide se met énergiquement au boulot. Il s'aperçoit vite que ses tournevis, ses roues dentées, ses marteaux et ses machineries logiques ne pourront jamais lui ouvrir les repaires invisibles au fond desquels repose la pensée afro-brésilienne. Alors, sans mettre au rancart les leçons rigoureuses que ses maîtres français lui dispensèrent jadis, il se perd dans les dédales de la pensée afro-brésilienne. Il rôde. Il baguenaude. Il aime. Il se fait écolier. Il écoute les vieilles femmes noires. Il apprend. Il fait de grandes navigations. « J'ai flâné [à Bahia]. J'ai rêvé dans les vieilles églises. Je me suis introduit dans les candomblés. Je me suis perdu dans le carnaval. » Sur le seuil du vaste territoire des cultes afro-brésiliens, on dirait qu'il hésite, on dirait qu'il est impatient et inquiet de changer d'intelligence, comme on arracherait une peau avant d'en revêtir, toute sanguinolente encore, une autre. Il explique cela : « Je devais par conséquent me "convertir" (j'ai employé l'expression ailleurs) à une autre mentalité, si je voulais comprendre le candomblé. »

« La recherche scientifique, ajoute-t-il, exigeait de ma part le passage préalable par le rituel de l'initiation. Je serai jusqu'à ma mort reconnaissant à toutes les *mães de santos* (mères de saints) qui m'ont considéré comme leur petit enfant blanc, les Joana de Ogum, ou bien les Joana de Yemanjá, qui ont compris mon désir de nourritures culturelles nouvelles – et qui ont, avec ce don d'intuition supérieur qui les caractérise, senti que ma pensée

cartésienne ne pourrait supporter ces nourritures nouvelles en tant que vraies nourritures, non en tant que relations purement scientifiques, qui restent à la superficie des choses sans se métamorphoser en expériences vitales, seules sources de compréhension, sans qu'elles les repétrissent d'abord, pour me les rendre assimilables, exactement comme les mamans noires roulent entre leurs mains fatiguées les aliments de leurs bébés pour en faire une petite boule qu'elles mettent amoureusement dans la bouche de leurs enfants. La connaissance de l'Afrique, elle garde depuis pour moi toute la saveur de cette tendresse maternelle, cette odeur des mains noires pétrisseuses, cette patience infinie dans le don de leurs savoirs... Suis-je resté digne d'elles ? »

Quelques mots reviennent régulièrement dans les textes de Bastide. Le mot « joie » et surtout le mot « enchantement ». Le candomblé l'émerveille au point qu'il décide de devenir « fils de *Xango* », initié. Finie la vision progressiste, évolutionniste de l'Européen qui oppose les formes primitives de religion à des formes « supérieures ». Le primitif n'est pas plus périmé que le moderne ou le postmoderne. Le Brésil, l'Afrique du Brésil, a enseigné cette leçon au *Bastidinho* : « Le vieux se mêle au jeune. Les époques historiques s'embrouillent les unes dans les autres. » Comment ne pas être frappé par le parallélisme des itinéraires de Claude Lévi-Strauss et de Roger Bastide ? L'un collectionnait les éclats perdus des sagesses indiennes et l'autre s'inscrivait à l'école des vieilles femmes noires du candomblé.

Bastide dit : « J'étais soumis à la loi de transmission des informations ésotériques ; un secret ne se donne pas brutalement car il porte en lui des forces dangereuses qu'il faut neutraliser par des contre-dons. » Alors ? Est-il devenu brésilien, ou africain, le professeur français Roger Bastide ? Sûrement pas. Les logiques obscures du candomblé lui ont permis au contraire de conserver le socle cartésien de sa pensée et de le compléter, de l'enrichir fastueusement, grâce aux subtilités de la pensée afro-brésilienne. Cet adepte français du candomblé, ce fils de *Xango* venu d'Auvergne, semble être demeuré tout au long de sa longue randonnée un huguenot français.

Et s'il faut demander un secret au petit monsieur qui souriait malicieusement chaque fois que je parlais avec lui, dans la *cafeteria* de l'Alliance française au début de l'année 1951, je retiendrai celui-ci, qui ne procède ni de la pensée cartésienne ni des « mères de saints » de la *bahia* :

« Le sociologue qui veut comprendre le Brésil, disait le *Bastidinho*, doit se muer souvent en poète. »

*

Tel fut le petit groupe de professeurs qui, avec l'appui du directeur du journal *O Estado de São Paulo*, le grand Júlio de Mesquita, créèrent en 1935 la faculté de philosophie de São Paulo. Quatre-vingts ans plus tard, l'USP (Université de São Paulo), son lointain prolongement, est un colosse. Des millions d'étudiants sont passés dans ses amphithéâtres. D'autres professeurs français de haut niveau ont enseigné à São Paulo après la guerre, tels le logicien Gilles Gaston Granger ou le philosophe Claude Lefort. Mais le Brésil n'a jamais oublié les pionniers, Braudel, Lévi-Strauss, Bastide, Monbeig, et surtout, surtout, le philosophe inconnu Jean Maugüé.

Proust dans les *favelas*

Dans la *favela* de Rocinha, à la verticale de Rio de Janeiro, une institutrice a eu une idée. Elle a donné comme livre de lecture à ses élèves le deuxième volume de *À la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, *Un amour de Swann*. Les enfants sont d'âges variés. Ils peuvent avoir dix ans, quinze ans, vingt ans. Leur bagage culturel n'est pas épais, car grandir dans Rocinha n'est pas grandir dans les livres. Les gamins sont meilleurs en embuscades, en délits de fuite, en petits commerces et en carnaval qu'en Charlus et en Swann. Du domaine enchanté de la littérature, ils n'ont jamais reçu la clef. L'institutrice la leur offre. C'est *Un amour de Swann*.

Comment Proust a-t-il débarqué à Rocinha ? Grâce à Stéphane Heuet qui a fait du texte de Proust une bande dessinée (éditions Delcourt). Ses albums sont respectueux. Chaque immeuble du boulevard Haussmann ou de l'île Saint-Louis est peint avec précision. Les « bulles » des cartons reproduisent scrupuleusement les mots écrits par Proust. Cette excellence a eu sa récompense. Marcel Proust a bien supporté le choc des dessins. Les albums ont été traduits dans une trentaine de pays parmi lesquels le Brésil. En France, les journalistes littéraires ont fait le nez. Ils refusaient que fût

abîmé le monument proustien. Mais les vrais spécialistes universitaires de Proust ont loué le travail de Stéphane Heuet. Les *moleques des favelas* aussi.



Marcel Proust serait-il fier de cette tête de pont qu'il se ménage soudain dans une petite école des *favelas*, bien loin du Grand Hôtel de Cabourg, des aubépines de Combray et des grâces du faubourg Saint-Germain ? Après l'obstacle de la BD qu'il a sauté avec élégance, le voilà au pied d'un autre mur, et plus escarpé : les *favelas* de Rio de Janeiro. La « petite bande » de Cabourg, les vicomtes du faubourg Saint-Germain débarquent, avec leurs provisions de catleyas, dans les pauvretés de Rio de Janeiro.

Mme Verdurin ne boude pas son plaisir. Toujours à l'affût des divertissements qui élèvent l'âme, postmoderne comme tout, curieuse, smart et chic, friande d'autres divertissements que le « *noli me tangere* » du faubourg Saint-Germain, elle frétille. Au besoin, elle eût même accepté de rater le début de la « saison de Bayreuth » pour honorer l'invitation de l'institutrice carioca.

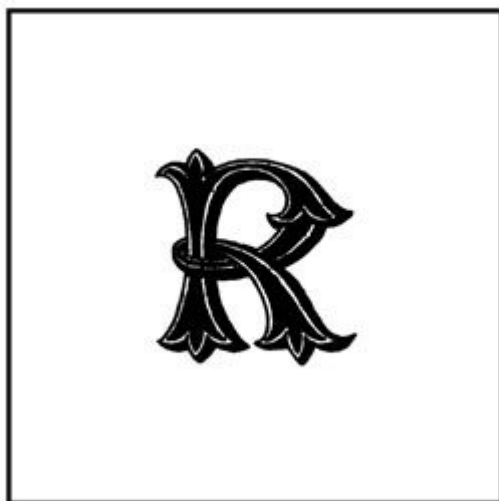
Le premier contact n'a pas été plaisant, si fortes sont les odeurs que les égouts à ciel ouvert de Rocinha exhalent. Mais Proust, dans *Un amour de Swann*, a prévu l'épreuve. Il fournit même une tactique pour n'y point succomber : « Toute narine un peu délicate, dit-il, se détournerait avec horreur pour ne pas se laisser offusquer par de tels relents. » La narine de Mme Verdurin s'est détournée.

Le quartier de Rocinha a d'autres travers. Dans ses ruelles dévastées, les *lanchonettes* ne valent pas le restaurant *La Grande Cascade* du bois de Boulogne. On n'y entend pas souvent la « petite phrase de la sonate de

Vinteuil » et « sa tristesse infinie », mais, à la place, Mme Verdurin et ses amis pouvaient enfin connaître ce *baile funk*, cette musique des *favelas*, qui est « très amusante », encore que les paroles en soient un peu raides. Quant à Odette de Crécy, elle ne pouvait qu'emboîter le pas aux Verdurin, et tant pis si ce grognon de Swann faisait encore la tête. Odette n'allait pas perdre une occasion de faire « brillanter ses prunelles » sous les tropiques.

Et les *moleques*, ces gamins et ces gaminés des antipodes, allaient-ils apprécier ce groupe de Parisiens encore emballés dans le papier cristal de la Belle Époque ? Heureusement, il y a des points communs entre les cœurs de comtesses et les cœurs de petites filles brésiliennes. La jalousie, cela fonctionne aussi dans les *favelas*, et les enfants de Rocinha ont compati aux chagrins de Swann. Ils ont accepté volontiers que « la jalousie, comme si elle était l'ombre de son amour, se complétait de ce nouveau sourire et qui, inverse maintenant, raillait Swann, se chargeait d'amour pour un autre ». La plupart des *moleques* et des *raparigas* étaient d'accord avec Proust. Ils n'auraient pas su mieux dire. « *Oi ! Meu anjo, aquela moça, a Odette de Crecy, e uma puta, não ?* » La figure de Charlus a été l'objet de railleries. « *Mas, um tal Charlus, acho que e um viado, não acho ?* »

En revanche, les fiacres aux écussons d'or, les tentures et les embrasses du boulevard Saint-Germain, les crépuscules miséricordieux de l'île Saint Louis, les vertigineux chapeaux de la marquise de Saint-Euverte, les falbalas et les minauderies de la princesse de Parme, les cristalleries de Lalique et les intermittences du cœur d'Odette, les glaces de Berthillon, tout ce clinquant et ces faubourgs Saint-Germain se sont peut-être trouvés un peu dépaysés dans la *favela*. Et ces empilements d'adjectifs, ces syntaxes lentes, rusées, labyrinthiques de Marcel Proust, que vont-ils devenir dans les cités foudroyées de Rio ? De la littérature fantastique.



Rencontres

Pasolini est mort le 1^{er} novembre 1975 près de Rome. Au moment de sa mort, j'étais en Amazonie, à Belém. J'ai appris la nouvelle dans un *bonde* puisque c'est ainsi que le Brésil nomme ses tramways. Je n'avais pas de place assise. Je m'agrippais à une de ces petites boucles de cuir qui permettent d'amortir les secousses du *bonde*. Je lisais vaguement le journal que déchiffrait une voyageuse assise devant moi. Au bas de la première page, un encadré annonçait : « Le cinéaste italien Pasolini est mort assassiné. » Dix lignes.

J'aimais les poèmes de Pasolini, ses films, *Théorème* et *Médée* surtout, et celui sur Jésus-Christ et celui qui s'appelle *Salo*. J'ai essayé de deviner si

la dame du *bonde* de Belém était émue par cette mort. Je l'ai observée. Ses yeux ont passé sur l'encadré sans s'y arrêter. Le nom de Pasolini ne lui disait rien. C'était un peu comme si cet encadré m'était spécialement destiné. Je me suis fait un théâtre. J'ai imaginé les télégraphistes, les typographes, les crieurs de journaux qui s'étaient spontanément mobilisés afin que la mort de Pasolini vienne me frapper comme une balle perdue dans un *bonde* de Belém.

La dame du *bonde* jouait elle aussi un rôle, à son insu, dans l'inextricable chaîne des causalités. C'était déjà bien extraordinaire que nous nous trouvions le même jour dans une même ville, cette dame et moi, alors que nous habitons deux continents différents et que nous avons des programmes mal compatibles et des soucis sans ressemblance. En somme, nous nous étions donné rendez-vous, sans le savoir et sans nous connaître, dans ce *bonde*. Comment avons-nous procédé, sans le faire exprès, pour arriver dans ce *bonde*, ce matin-là, exactement à la même minute ? En plus, je m'étais assis juste derrière elle au moment où elle ouvrait un journal qui annonçait la mort de Pasolini. Tant de coïncidences donnaient à penser. Je me suis rappelé cette légende russe, ou juive, je ne sais plus, qui joue sur les rendez-vous que la mort donne à Samarkand ou à Samara. La dame du *bonde* était paisible. Elle ne se rendait compte de rien. Elle était comme ces messagers qui sont chargés d'une lettre scellée à remettre à un inconnu, et dont ils ne savent pas si elle annonce du malheur ou de la joie. Elle ne faisait pas d'esbroufe. Elle ne se rengorgeait pas du tout. Elle s'effaçait devant la grandeur de l'information qu'elle soutenait sans la connaître.

Elle était un de ces acteurs sourds, innocents, muets, idiots ou aveugles qui font circuler le mal ou le bien dans les tragédies et qui en attisent les incendies sans même s'en rendre compte. Le destin. Elle m'a regardé. Elle avait en effet des yeux vagues de destin. Je crois qu'elle se demandait pourquoi j'avais l'air bouleversé. Elle a suivi mon regard et elle a remarqué l'article. Elle l'a lu. D'un seul coup, elle apprenait que Pasolini était né et qu'il était mort. Elle a fait une petite grimace. Je la comprenais. C'était beaucoup pour un seul jour : apprendre en même temps la naissance et le décès d'un type dont on n'avait jamais entendu le nom ! Elle a haussé les épaules avec douceur ou ennui. Ce n'était pas sa faute. Elle m'a semblé émue.

*

En 1975, je voyageais dans le *sertão*. Pendant trois mois. Je n'allais pas d'une ville à l'autre. J'allais de mots en mots. Je filais le long de ces mots que j'avais tellement aimé dire à petite voix quand je feuilletais les atlas : João Pessoa, Recife ou São Luís, Pernambouc, São Salvador de Bahia, Alcântara, Aracaju, comme un collier de perles. Je me déplaçais en *ônibus*. Coiffé d'une casquette américaine, je pouvais passer pour un Brésilien, par exemple pour un représentant en ustensiles ménagers, en crèmes de beauté ou en scies électriques.

C'est cela mon but, quand je voyage. Être invisible. *Sans qualité*. Être absorbé par le pays que je parcours. Devenir pareil à lui, devenir un de ses habitants, une de ses collines ou rivières, de manière que je puisse le soir entrer dans une de ces maisons que j'avise et même, dans le cas le plus favorable, que je puisse emboîter le pas d'une femme. Un homme peut faire l'affaire aussi, mais une femme est plus pratique. Le difficile, c'est que je ne dois pas la draguer, encore moins lui proposer de l'argent pour tenir pendant quelques moments le rôle d'épouse. Non. Je voudrais passer mon bras sous le sien comme si de rien n'était, comme si je faisais cela depuis des années, et regagner avec elle notre maison dans laquelle nous attendent les enfants.

Ensuite, nous dînerions, j'espère que je me rappellerais où j'ai rangé la veille le sel et la canette de bière, et nous regarderions notre *telenovela* à la télévision. Nous nous disputerions un peu, mais tranquillement, à propos du casting et du jeu des actrices car on ne peut pas être toujours d'accord. Nous irions nous coucher et le lendemain matin j'irais au bureau. Je contrôlerais le nombre de cageots d'oranges que nous avons livrés la veille à cet acheteur irlandais. En somme, j'aimerais m'introduire par effraction silencieuse dans un pays, dans un destin, dans une vie où tout serait en place et dans lequel il ne manquait jusqu'à ce jour que moi. Emplir le vide qui occupait ma place. Emménager dans mon ombre.

Je crois qu'un jour ça arrivera. Si ça arrive, j'aurai fait un voyage véritable. Le voyage absolu. Pas un de ces voyages handicapés qui nous traînent pendant quinze jours de ville en ville, en écorniflant un pays au lieu de tomber au fond de lui. Un vrai voyage qui me permettrait de faire partie du coin que je visite. Comme si la passerelle invisible qui relie les pays aux pays, les existences aux existences, le vrai au faux, le demain à la veille s'abaissait soudain pour me permettre d'entrer, de franchir le seuil. Après tout, les plus grandes religions détiennent dans leurs réserves un « imam

caché », comme les chiites, un « Dieu inconnu », comme Maître Eckart. Pourquoi ne serais-je pas doté, comme tout le monde, de quelques destins cachés ?

Naviguer d'une vie à l'autre. Avoir été un enfant de la forêt du Congo, du port d'Oakland, près de San Francisco, du désert de Kalahari, perdre cette forêt, ce port et ce désert, les oublier, et me contenter pendant cinquante ans d'un autre destin, prélevé par hasard ou par erreur, dans une ville des Alpes, pour à la fin devenir un habitant de l'Alagoas ou du Sergipe, continuer ma vie avec ma femme et mes deux ou trois enfants brésiliens, ouvrir mon magasin le matin dans la ville de João Pessoa ou dans les banlieues de Recife. Voilà le voyage : se fondre au paysage et se couler, comme un invisible, dans une des existences qui font partie de ce paysage. Je finirais par me visiter moi-même, par me demander à moi-même qui je suis. Ce serait enivrant. Emménager dans la place qui m'attendait comme m'attendent des millions de places que je ne connaîtrai jamais car, enfin, on ne peut pas voyager sans cesse.

*

Une fois, le songe a manqué de se réaliser. J'ai vu mon destin passer devant moi. J'aurais pu le toucher. J'aurais pu monter dedans. Il était sous mes yeux. Il était comme une personne qui défile de l'autre côté d'une vitre transparente. C'était au Brésil encore. À São Paulo, dans le hall d'un grand immeuble. J'étais au rez-de-chaussée. J'attendais l'ascenseur. Celui-ci est arrivé. Il y avait mon destin dedans. Une dizaine de personnes en descendirent. J'ai vu une dame avec son enfant, un enfant de huit ans, de dix ans, bonne tête. Cet enfant me saute dans les bras et me dit : « *Ah papai !* » Je bredouille. La femme explique posément au gosse que je ne suis pas son père, qu'il se trompe. J'hésite. Pourquoi ne veut-elle pas reconnaître que je suis le père ? Et si, pour une fois, je contredisais ma femme, si je confirmais à cet enfant que je suis bien son père ? Mais je crains des complications. Oui. C'est ainsi que j'ai été à deux doigts d'être le père de cet enfant inconnu et, dans la foulée, le mari de la femme, mais on est toujours trop timide.

*

Ces années-là, je parcourais le désert du Nordeste. Les journées étaient dures. Les *ônibus* se mettaient en route vers quatre ou cinq heures du matin. Nous roulions toute la journée, sans changer de paysage. Je faisais comme le *sertão*. Je somnolais et j'étais monotone. Nous observions une pause pour le déjeuner dans une *cantina* et nous arrivions à destination dans le début de la nuit. Quand il était vraiment tard, je ne prenais pas de chambre d'hôtel. Je passais quelques heures dans la gare routière jusqu'au matin, en attendant le départ de l'*ônibus* qui devait m'emporter plus loin. J'aimais ces débuts de jours fatigués. Je m'asseyais sur ma valise, sur une caisse d'oranges, sur un banc, n'importe où, si possible à proximité d'une des puissantes lampes de la gare routière et je lisais. J'ai lu dans la gare d'Imperatriz le « Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke ». La gare était bruyante. Les chauffeurs des bus arrivaient. Ils buvaient un *cafezinho*. Ils échangeaient des défis ou des plaisanteries. Des grossièretés. Des histoires de femmes. Des camions manœuvraient, faisaient ronfler leurs moteurs. Des radios déversaient des tonnes de musique à la manière nordestine, c'est-à-dire à tue-tête. Tous ces bruits étaient autour de moi, dans mes oreilles. Je les entendais. J'étais blotti dans un silence, au milieu du vacarme. Cela ne veut pas dire que je peux lire n'importe où. Cela veut dire que je lis quand je suis perdu.

*

À quelques heures d'avion de São Luís, au Maranhão, s'étend un vaste pays de sables. On l'appelle les *lençóis*. Le mot *lençol* est un de ces faux amis qui donnent tant de sel à une langue étrangère. Il ressemble au mot « linceul », mais non ! En portugais, il ne désigne pas un linceul. Il désigne un drap ou bien une nappe d'eau ou de pétrole. Il y a un autre mot, très proche, le mot *lenço*, qui veut dire « mouchoir » ou « écharpe ». Le mot français « linceul », lui, se dit en portugais *mortalha*.

Donc, j'ai passé une journée dans les *lençóis*. J'ai vu des dunes aussi belles que celles du grand erg occidental, au Sahara, plus belles un peu car il y a des petits lacs bleus nichés dans le sable et le sable est très blond. Ce désert est éblouissant. J'ai marché longtemps. J'étais crevé. J'ai enfin découvert un restaurant minuscule, trois tables ou quatre. J'étais ravi. Nous étions protégés du soleil par des feuilles de palmier. La lumière était verte, pareille à celle d'un restaurant dans lequel j'avais déjeuné avant la guerre,

avec mes parents, à Aïn Séfra, en Algérie. Ma mère ce jour-là portait un chapeau de paille qu'elle avait acheté dans l'année 1937. Je m'étais un peu moqué d'elle. Il y avait des mouches.

Dans la *cantina* des *lençois*, nous étions, ma femme, mes deux enfants et moi, les seuls consommateurs. Ensuite, trois personnes sont arrivées. Des Brésiliens. Un homme et deux femmes. Les Brésiliens parlent fort, surtout dans les déserts. Ils s'adressent à l'horizon, ma parole ! Je n'avais pas besoin de tendre l'oreille pour être envahi par leurs secrets. Ils parlaient de Marguerite Yourcenar. L'homme disait que l'empereur Hadrien n'avait pas les vertus que lui prête la romancière française. Il se demandait même si cette Yourcenar écrivait un si bon français que ça.

J'ai eu envie de leur dire qu'un jour j'avais vu Marguerite Yourcenar dans une librairie de la rue de la Convention dans laquelle j'étais entré par hasard car je devais me rendre à l'hôpital Boucicault où une infirmière allait refaire le pansement qu'un médecin m'avait fait la veille car je m'étais coupé la main en essayant d'étaler du beurre sur une tartine de pain mais le couteau avait glissé car le beurre, qui sortait du réfrigérateur, était un peu dur, et Marguerite Yourcenar feuilletait elle aussi des livres dans cette librairie, mais je me suis dit que c'était trop compliqué à raconter si je voulais être complet.

Ensuite, ils se sont attaqués à un autre gros morceau, Albert Camus. La Brésilienne a dit que Camus avait habité à Alger et aussi à Oran. Elle connaissait Oran. Elle y avait passé trois jours. Elle avait même cherché la maison où Camus avait habité avant la guerre, en 1937, dans la rue d'Arzew. Un instant, j'ai eu la tentation de me joindre à cette conversation car j'ai vécu moi aussi à Oran, pas loin de la rue d'Arzew, rue Monge, et j'ai peut-être rencontré Camus car nous avons quitté Oran en 1937 justement et dans la rue d'Arzew il y avait un magasin qui s'appelait : *Au paradis des enfants*, dans lequel j'avais montré à ma sœur que j'étais capable de tordre mon pied gauche comme si j'étais un clown, mais je me suis retenu de raconter tout ça à la femme brésilienne.

Ce moment était très beau : nous étions ensemble, par hasard, sans nous connaître, sans nous parler, dans un désert brésilien, et nous buvions une *caipirinha*. Des existences et des souvenirs, des livres, des paysages, des années, des mélancolies glissaient les uns sur les autres, sans tumulte et rien, vraiment rien, n'agitait la surface du temps. Je me souviens de cet instant.

Rio de Janeiro

Le 1^{er} janvier 1502, deux ans après que la Terra de Vera Cruz a été découverte par l'amiral Cabral, le Portugais Gonçalo Coelho longe les côtes du nouveau pays en compagnie d'Amerigo Vespucci, un navigateur florentin au service de la Couronne portugaise. Ils mouillent l'ancre dans une baie magnifique. Sans doute, ils la trouvent belle mais ils ne s'attardent pas. Ils descendent vers le sud. Ils ont juste le temps de baptiser leur trouvaille. Comme ils sont persuadés que cette baie est l'embouchure d'une grande rivière, et qu'ils l'ont découverte en janvier, ils la nomment Rio de Janeiro (« rivière de janvier »). Ainsi commettent-ils deux bourdes : ce lieu exceptionnel ne les retient pas, et ils confondent l'océan Atlantique avec une rivière qui n'existe pas. Du moins ont-ils donné à ce bout de la Terre un joli nom.

Ces erreurs seront corrigées dans la suite : en 1565, les Portugais, irrités que les Français de Villegaignon aient occupé de 1555 à 1560 un îlot de la baie de Guanabara, le Fort Coligny, commencent à penser que ce lieu est très beau. Le 1^{er} mars 1565, Estacio de Sá, neveu du gouverneur général Mem de Sá, fonde la ville de São Sebastiao do Rio de Janeiro au pied de la Motte de beurre (Pain de Sucre). La baie de Guanabara est portugaise. Un siècle plus tard, en 1676, une bulle du pape crée l'évêché de Rio de Janeiro, mais la même bulle élève l'évêché de Bahia au rang d'archevêché.

En 1763, Salvador de Bahia est détrôné. Rio de Janeiro devient le siège du gouverneur général du Brésil. Après 1809, la cour de Lisbonne y installe ses quartiers. La petite ville coloniale se transforme. La voici farcie de majordomes, de barons, d'esclaves, de tabellions, de protocoles, d'huissiers, de jabots et de prétentions. Un peu plus tard, elle devient capitale de l'empire, puis de la République.

*

On voit que les débuts de Rio de Janeiro ne sont pas glorieux. La ville va se rattraper. Elle fait l'unanimité : si les Grecs l'avaient connue, ils l'auraient nommée la huitième merveille du monde, entre les Jardins suspendus de Babylone et le Temple d'Artémis à Éphèse. En 1816, le naturaliste Auguste de Saint-Hilaire se pâme : « Rien au monde n'est aussi

beau peut-être que les environs de Rio de Janeiro [...]. Des forêts vierges aussi antiques que le monde étalent leur pompe presque aux portes de la ville [...]. Qui pourrait peindre les beautés que représente la baie de Rio de Janeiro, cette baie qui, selon un de nos amiraux les plus instruits, contiendrait tous les ports de l'Europe ? »

Stefan Zweig, qui fuit l'Europe nazie, s'installe au Brésil en 1942. Il chante la nuit de Rio. « Peu de villes sur cette Terre, pas même New York, soutiennent la comparaison avec Rio de Janeiro la nuit [...]. Dans les tropiques, la nuit vient lentement, la transition est à peine perceptible : la lumière s'estompe petit à petit, les couleurs perdent de leur intensité, on dirait qu'une bouche invisible a effleuré de son souffle le miroir du ciel et, à mesure que les couleurs pâlisent, l'odeur, cette odeur mystérieuse et lourde des tropiques, s'intensifie... Subitement un éclair jaillit au loin, au fond de la gigantesque baie, et d'un seul coup toutes les lampes le long de la mer sont allumées. Un serpent lumineux étroit mais interminable épouse en se lovant cette ligne sinueuse et trace sur tout le contour géographique de la côte une très longue bande de feu, et à son extrémité, ce serpent est ceint, non pas de la couronne d'escarboucles du conte, mais d'une couronne faite de toutes les lumières du centre. »

Un siècle plus tôt, le naturaliste allemand Alexander von Humboldt, avait pensé que Rio de Janeiro était la plus belle ville de l'univers, à égalité toutefois avec deux cités européennes, Naples et Salzbourg.

Georges Clemenceau raconte en 1911 son arrivée à Rio de Janeiro : « Une entrée triomphale dans cette mer intérieure cerclée de hautes montagnes, hérissée de rochers en bataille, égayée de plages riantes, fleurie d'îles mystérieuses, mêlant à l'ombre claire des hautes frondaisons tous les éblouissements du ciel et de la mer dans les voluptés du soleil. À quatre heures, je suis assis sur le pont. Brouillard, petite pluie fine, nous ne verrons rien du tout. Des pointes de rochers émergent tout à coup des vapeurs qui, brusquement, les dérobent à nos yeux. Nous naviguons dans un nuage. »

Anatole France, Paul Claudel, Darius Milhaud, Blaise Cendrars, Jean-Christophe Ruffin, Édouard Manet, Sébastien Lapaque, Georges Bernanos même, Louis Jovet, Roger Bastide ou Henri Salvador, pas un voyageur de l'Europe qui ne s'extasie devant le grand opéra que Rio de Janeiro présente sans se lasser depuis deux siècles. Pas un. Sauf Claude Lévi-Strauss.

Pour l'ethnologue le plus illustre du XX^e siècle, cette baie tant admirée de Rio de Janeiro est une erreur. Il a beau faire défiler dans son esprit toutes

les images, tous les adjectifs et tous les lieux extrêmement communs que les poètes ont déposés sur la baie de Rio, Claude Lévi-Strauss reste de glace. Il est vrai que l'enthousiasme n'est pas « son fort ». Sceptique et désenchanté, assez doué pour l'ennui, Lévi-Strauss ne s'est jamais exalté que pour les fables des Bororos, le nom donné aux plantes par les sauvages ou certaines excentricités de la géologie. « Je hais les voyages et les voyageurs », proclame-t-il au début de *Tristes Tropiques*. Il applique ce beau précepte à Rio de Janeiro. Sans aller jusqu'à « haïr » Rio, il ne l'apprécie guère. Il trouve que cette baie de Guanabara est une « bouche édentée ».

Voici Rio dans la lunette de Lévi-Strauss : « Je me sens embarrassé pour parler de Rio de Janeiro qui me rebute, en dépit de sa beauté tant de fois célébrée. Comment dirai-je ? Il me semble que le paysage de Rio de Janeiro n'est pas à la mesure de ses propres dimensions. Le Pain de Sucre, le Corcovado, tous ces points si vantés paraissent au voyageur qui pénètre dans la baie comme des chicots perdus aux quatre coins d'une bouche édentée. Presque constamment noyés dans la brume boueuse des tropiques, ces accidents géographiques n'arrivent pas à meubler un horizon trop large pour s'en contenter. »



J'ai l'air de critiquer Claude Lévi-Strauss. Le respect que je porte au savant qu'il fut, au musicien et au poète qu'il aurait pu être, me garderait de le faire. En plus, je suis un peu de son avis, ou plutôt je le fus, lors de mon premier séjour au Brésil, au début des années 1950. Voici l'idée que je me faisais de la « ville des villes ». J'y présageais les futures sévérités de Lévi-Strauss :

« Sur Rio, je n'ai rien à dire. Rien à déclarer. Je vois bien que c'est une belle ville, ça crève les yeux, mais justement ! J'y suis allé vingt fois et je n'ai jamais obtenu un frisson. Dès que je vois Copacabana, Ipanema ou Leblon, je tombe en panne. Mon esprit ne me fournit rien. Il faut dire que le Christ du Corcovado et le Pain de Sucre, quels paquets, et pas moyen de les ignorer, ils se pavent dans toute la cité. Et les baigneurs mondains, sur les plages, ventres plats, muscles dorés, dandinements de dindons, la tête rejetée en arrière, juste de quoi agencer un regard filtrant destiné à attraper comme sur un papier tue-mouches les femmes qui se posent dessus. Si j'étais une femme, et si par malheur j'appartenais à la secte de celles qui veulent couper les couilles aux hommes, je me ferais nommer à Rio. C'est là, à Copacabana, à deux pas des hautes vagues sur lesquelles les gandins dansent le surf, que j'installerais mon établi, avec mes scies, mes couteaux, mes limes, mes sécateurs. J'y aurais moins de remords qu'ailleurs.

« De la fatuité, voilà Rio. Du gaspillage aussi. Cette ville a tout gâché, elle avait tout pour réussir. Les fées s'étaient penchées sur son berceau. Une terre la plus belle du monde. Un cirque de montagnes romantiques. Des arbres du Douanier Rousseau repiqués au milieu d'une estampe du XVIII^e siècle. Un grand espace, entre mer et forêt, boursoufflé d'une foule de collines, comme la taupinière de Gulliver [...].

« En bas, sous les collines, il y a un tas de tunnels, c'est le charme de Rio. Peut-on imaginer cité plus bizarre, moitié ciel et moitié crypte ? Une ville comme une mine d'or. Une ville de soleils et de nuits. Seulement, voilà : les ingénieurs sont arrivés. Dans chaque tunnel, ils ont mis une autoroute et aujourd'hui, dans cette capitale de fable, les automobiles passent à cent cinquante kilomètres à l'heure, en beuglant comme des vaches, avec leurs cargaisons d'hommes de plomb, de femmes aveugles. »

Je ne prononcerais pas aujourd'hui de pareils jugements. Le temps, peut-être, et l'âge. Le goût de l'indulgence. J'ai changé. Mais je ne suis pas seul à avoir changé. Rio aussi a fait un bout de chemin. En 1960, le président Kubitschek a honoré la promesse que s'étaient faite à eux-mêmes les constituants de 1889, à la naissance de la république. Il a bâti une nouvelle capitale, Brasília, dans les épaisseurs du continent.

Pour Rio, ce fut un sale coup. La ville était dépouillée, brusquement, de ses emblèmes, de ses privilèges et de ses vanités. La salle de commande du pays fabuleux était exilée à deux mille kilomètres dans le *sertão*. Au Brésil poétique, brillant, combinard, jouisseur et séducteur de la tradition carioca

succédait un Brésil responsable, vêtu de noir et piloté depuis Brasília, dans les immeubles de verre, de béton et d'acier de la ville conçue par Niemeyer et Lúcio Costa. Les immeubles de Brasília étaient splendides mais tellement loin des plages ! Et allez vous balader en string parmi des machines électroniques et des organigrammes ! Il y eut une période de transition : la vie, dans les *prédios* de Brasília, était si austère, si rationnelle et si morne que les fonctionnaires ne songeaient qu'à Copacabana. Au début de chaque week-end, ils remplissaient des avions pour aller se déshabiller à Rio et se tremper dans les vagues d'Ipanema ou de Botafogo. Peu à peu, cependant, Brasília s'humanisa, un peu de désordre se faufila dans la noble maquette, et le personnel administratif finit par se résigner à son sort.

Quelques années plus tard, Rio essuya, comme le Brésil tout entier, un deuxième coup de torchon. Les militaires prirent le pouvoir le 31 mars 1964. Ils firent tomber sur le pays la grille de leurs règlements. Le cinquième amendement des Actes institutionnels – l'article AI-5 – suspendit une grande partie des droits de l'individu. Le Congrès fut fermé. Un régime violent et borné remplaça la démocratie désordonnée du Brésil. Les militaires s'acharnèrent sur les chanteurs, les savants, les poètes, les prêtres, les romanciers qui s'exilèrent en masse, le plus souvent à Paris. Les bibliothèques furent visitées et nettoyées. Stendhal fut mis à l'index car il avait écrit un roman communiste intitulé *Le Rouge et le Noir*. La bêtise avec la cruauté envahissaient le pays des merveilles.

Quand l'épisode des militaires fut clos, la vieille capitale se réveilla, comme tout le reste du Brésil, mais elle avait mauvaise haleine. Où étaient-ils passés, ses prestiges ? Le pouvoir économique était fixé à São Paulo, et pour l'éternité. Le pouvoir politique et administratif avait migré à Brasília. Que restait-il à Rio de Janeiro ? Les chansons de Vinicius de Moraes, la fabrique des *telenovelas*, le génie de la parole, la verve, le cynisme et la drôlerie, la tendresse, les blagues, les plages et les jeunes filles. Mais il était tard déjà et la ville était salie, défigurée et abîmée, car l'empilement des misères, dans les *favelas*, avait fait de Rio de Janeiro une des cités les plus inquiétantes du monde.

L'excellent cinéaste Walter Salles (*Central do Brasil*, etc.) dit : « Rio est une *cidade partida* [une ville divisée] [...] à cause de la géographie particulière de la ville comprimée entre mer et montagne. Il y a une proximité entre riches et pauvres beaucoup plus grande que dans les autres métropoles du Brésil comme São Paulo où les démunis s'entassaient dans la

périphérie. À Rio, ces deux mondes-là se superposent. Les *morros* [les mornes, les buttes] sur lesquels sont perchées les *favelas* sont imbriqués dans la *zona sul* [la zone sud, riche] et surplombent ce qu'on appelle l'asphalte [les quartiers aisés]. » Dans les années 1990, Walter Salles a tourné un documentaire sur le poète et chanteur carioca Chico Buarque, intitulé *Chico ou le pays de la délicatesse perdue*. Et Walter Salles conclut : « La ville de Rio est plus dure que ne le donne à croire sa beauté. »

Alors, comme il faut bien faire quelque chose, quand on est une ville, Rio s'est recyclée. Elle s'est vouée à son déclin. Elle en fait une œuvre d'art. C'est un exercice que les villes de ce pays pratiquent volontiers et avec brio. Elles naissent au hasard. Elles vivent. Puis, un beau matin, elles trouvent un produit miracle qui leur assure la puissance et la gloire : canne à sucre, café, or, diamants, caoutchouc... Pendant un siècle, pendant deux siècles, elles font feu des quatre fers. Elles tirent un feu d'artifice assourdissant jusqu'au moment où elles ont épuisé tout leur stock de poudres, de fusées et de couleurs. Leurs réserves de chance ou de bonheur sont finies. Elles décident de se rendormir. Elles songent. Mais elles ne dorment que d'un œil. Elles attendent que la chance repasse dans le coin. À la première occasion, elles décident que le déclin, c'est terminé, et elles ressuscitent – c'est ce qui s'est produit dans les villes de l'Amazonie, par exemple Santarém, Manaus, Belém. Elles moururent toutes, ensemble, en l'année 1912, et se consacrèrent à la décrépitude, avant de reprendre leur marche en avant, cinquante ans plus tard.

La décadence de Rio de Janeiro ne ressemble pas à celle de Manaus qui fut spectaculaire, fracassante et instantanée. Celle de Rio est lente, masquée, gourmande et voluptueuse. Cette ville est un grand poète : de son déclin elle fait une splendeur. De sa tristesse, une jouissance, à la manière de ce philosophe stoïcien de la Grèce qui, se suicidant en s'ouvrant les veines dans son bain, écartait et refermait ses blessures pour tirer encore un peu de jouissances de sa lente avancée vers la mort.

Dans *Le Goût de Rio de Janeiro* (Mercure de France), l'écrivain Caio Fernando Abreu parle du Rio de Janeiro des années 1970 : « J'ai connu Rio de Janeiro en 1968. Trop tard, ai-je pensé à l'époque. Il n'y avait plus déjà le Cassino da Urca, les stars de cinéma laissant tomber leurs bretelles dans les bals du *Copa* ou les réunions de la Rua Nascimento Silva, chantés par Vinicius de Moraes. *Troppo, troppo tardi*, pensais-je en italien, sans doute sous l'influence de Gina Lollobrigida...

« Quel paradis que cette ville merveilleuse juste avant la paranoïa de l'article AI-5, quand on pouvait passer des nuits d'affilée à boire de la bière au *Zeppelin* et voir entrer Leila Diniz – ma parole, qu'elle est petite ! Regarde, bon Dieu ! C'est Nara Leão ! Et ce type qui vient d'arriver en Jeep avec Betty Faria, ne serait-ce pas Arduíno Colassanti ? Quand on pouvait s'asseoir la nuit sur le petit mur de la Rua Alberto de Campos et fumer avec Isabel Câmara ; passer les matinées dans les galeries de Copacabana avec mon cousin et gourou Francisco Bettencourt (qu'est devenue Zama, la surréaliste de la Zona Norte ?) ; laisser ses vêtements et son argent sur le sable pour plonger dans les vagues vertes – et propres – de Leblon. C'était possible, oui, tout allait bien en ce temps-là et dans cette ville.

« C'est à cette époque que Gilberto Gil a envoyé au monde un *abraço* racoleur, assurant que Rio était toujours belle. Donc, il était temps encore, et je ne le savais pas. Personne ne le savait. Finalement, nous étions encore plongés dans la poétisation de la misère par le *Cinema Novo* (il faut que je revoie *Cinco Vezes favela*) déclenchée par *Orfeu negro*, dans le charme du bidon d'eau en équilibre sur la tête qui avait donné lieu au *cantinho*, au *violão*, aux *garotas* d'Ipanema ondulantes et à Brigitte Bardot buvant du lait de coco à Buzios.

« Bon Dieu, qu'il est triste de se souvenir qu'une chose était belle quand cette beauté est en train de se détériorer irrémédiablement. »



Chaque année, le carnaval embrase la ville. Rien n'abat ses énergies. Ni les crises, ni les meurtres, ni la misère des *favelas*, ni les policiers de la

mort, ni les tourments ou les incertitudes de la politique. Des millions d'hommes et de femmes dansent, chantent, crient, font l'extase et l'amour. Pour quelques heures, la baie de Guanabara est le luxe du monde. Dans le port, des vaisseaux débarquent leurs cargaisons de touristes venus du bout de la Terre.

*Les soleils couchants
Revêtent les champs
Les canaux, la ville entière
D'hyacinthe et d'or.*

Les meilleures écoles de samba défilent sur le Sambodrome qu'a bâti en 1984 l'architecte de Brasília, Oscar Niemeyer. Les femmes ont revêtu les *fantasias* qu'elles ont brodées ou ourdies depuis des semaines. Des marquises noires du siècle de Louis XIV tournent au bord des plages. Les hommes se déhanchent au rythme des *batucadas*. Quelques-uns sont costumés en femmes, d'autres en Indiens. Les écoles de samba défilent, sous les projecteurs. La richesse des chars éblouit. Ils sont financés en partie par les « banquiers *do bicho* », ces personnages obscurs qui gèrent le jeu de l'animal, une loterie étrange dont les billets, qui représentent une collection de vingt-cinq animaux, s'échangent dans l'ombre : jamais un reçu dans les transactions du *jogo do bicho*. Pas un seul billet. Simplement, un nom d'animal murmuré le matin, en allant au travail, dans l'oreille d'un responsable, et jamais une contestation.

Le carnaval n'est pas seulement une fête ou un délire. C'est aussi une puissante entreprise industrielle. Pour en préparer les surprises, une armée d'ouvriers et d'ouvrières s'est affairée toute l'année dans les petits ateliers des *favelas*. On estime que le carnaval rapporte chaque année au Brésil 500 millions de dollars au bas mot. Le carnaval est aussi un grand entrepôt de souvenirs et de temps retrouvé. Ce jour-là, dans les modestes appartements de Rio, pendant que montent les chants, les hurlements et le vacarme des pétards, de vieux couples se rappellent la rencontre, quelques dizaines d'années plus tôt, de la *garota* et du *miudo* qui s'aimèrent, dans le soir perdu d'un autre carnaval.

Ruines

Le Brésil est une vaste ruine. C'est pourquoi il est si beau, si émouvant. Il possède dans ses magasins les ruines les plus variées et il peut vous en fournir un échantillon ou l'autre, à la demande, comme on choisit un article dans un catalogue de La Redoute : la ruine noble ou la triviale, la terrible ou l'attendrissante, la vieille ou la fraîche, la magnifique, la somptueuse.

Dans la forêt d'Amazonie, il vous proposera des pourritures et des boues millésimées, des vestiges d'arbres, des lacs pourrissants et des tribus indiennes décomposées, tandis qu'à mille kilomètres de là, dans les terres décharnées du Nordeste, des châteaux forts de poussière démolis et d'énormes nids de termites, durs comme du granit et hauts de plusieurs mètres, arrivent tout droit d'Arabie ou de Palestine.

Ce qu'il réussit le mieux, c'est la ruine ordinaire. La ruine rapide. Il a mis au point des procédures de décadence accélérée. Alors qu'en Europe, à Lascaux, à Alésia ou à Athènes, vous avez besoin de plusieurs millénaires pour confectionner des décombres présentables, au Brésil le temps est impatient. Il piaffe. Un matin, des ouvriers érigent un immeuble majestueux et si vous repassez dans le coin vingt ans plus tard vous tombez sur un tas de gravats, sur un trou ou sur un nouveau chantier.

Tels sont les paradoxes que connaissent bien les « bâtisseurs de ruines » : les édifices modernes, constitués de matériaux imputrescibles, les immeubles de verre, d'acier ou de béton se détériorent en quelques dizaines d'années alors que les palais bâtis en matériaux naturels et fragiles, en calcaire de Caen, en pierre jaune d'Aix-en-Provence, en poussières du Yémen ou en arbres de Vercingétorix font des cathédrales ou des palais et narguent les millénaires.

À São Paulo, le quartier qui formait le cœur prestigieux de la ville dans les années 1950, entre la Praça da República et le vale do Anhangabaú, entre l'Avenida São Luís et l'Avenida São João, est aujourd'hui en perte de vue. C'était un vaste quadrilatère, beau comme une avenue Montaigne, et fréquenté par des jeunes femmes luxueuses. Maintenant, quand je m'égare dans ces endroits, mon cœur se serre : la vulgarité écaillée des *prédios*, la puanteur des passages couverts devenus sentines de crasse, d'urine et d'odeurs de rats, l'effacement des couleurs, le bleu et le blanc déshonorés des façades, tout nous parle de la mort des choses. Sur les matériaux modernes, sur le béton, sur les plastiques et sur les aciers, le temps travaille comme un forçat. Quelques années lui suffisent pour faire du passé avec de l'avenir, du ringard avec de l'avant-garde.

Pour le voyageur qui revient après un demi-siècle sur les lieux qu'il a aimés, le spectacle est bien triste. Ces quartiers « neufs » ont vieilli exactement à la même vitesse que lui. Ce n'est pas le cas de l'Alhambra, de Louksor ou du pont du Gard, qui rajeunissent à mesure des années. Il y a belle lurette qu'ils sont devenus bien plus jeunes que moi.

Le cœur gâté de São Paulo me renvoie mon image dans ses miroirs. Il m'enseigne que, depuis cinquante ans, et sans le savoir, je me délabre en douce, au même rythme que les peintures, les plastiques et les couleurs des anciens « beaux quartiers ». C'est pourquoi, quand je retourne à São Paulo, je m'oblige à de longs détours par l'Avenida São João ou l'Avenida São Luís, pour ne pas souffrir de la défaite de mes souvenirs. Si j'ai un rendez-vous obligé dans le coin, je me faufile dans l'Avenida Sete de Abril ou l'Avenida Ipiranga comme un pickpocket, en fermant à moitié les yeux, et je tâtonne, de manière à ne pas voir les tavelures de la cité fantastique qui m'envoûta au milieu d'un autre siècle.

*

Le Brésil sait aussi façonner la ruine noble. Il montre dans cet exercice le même brio que les pays de l'Antiquité européenne, Italie, Grèce, Espagne ou France. Bien souvent, et si je rêve devant une église baroque du Minas Gerais, devant une « folie » de Rio ratatinée comme une vieille dame au milieu des immeubles arrogants du XXI^e siècle, ma pensée va vers les Colisées vermoulus, presque végétaux, que le peintre des ruines, Hubert Robert, rapporta jadis de son voyage à Rome.

Ce pays est prodigue : de la même façon qu'il crée les plus belles forêts, les serpents les plus étincelants et les fleurs les mieux peintes, il détient aussi de magnifiques stocks de ruines nobles. Comment choisir ? Pour moi, la ruine la plus réussie ne se trouve pas dans le Minas Gerais où pullulent cependant des églises baroques dont chaque pierre semble être un morceau de temps perdu, mais à la pointe du Maranhão, dans le Nord, aux confins de l'Amazonie. Là se dressent, dans la cité dévastée d'Alcântara, les débris d'une église parvenue à un tel point de mutilation que les arcs-boutants, les végétations, les brèches et les transepts ont engendré en se mélangeant un monstre.



De la nef un jour frappée par une foudre et jamais restaurée subsistent quelques chicots : des lambeaux de murs, des ronces, des traces d'ogives et une façade plus crevée que la cathédrale de Reims après les obus allemands de 1914. Je suis tombé, il y a trente ans et presque par hasard, sur ce chef-d'œuvre. C'était le soir. Dans les flammes du soleil, j'ai vu se découper soudain des restes de murs et des coulées de lierre, comme dans les premiers récits dévastés de Julien Gracq ou dans les romans gothiques anglais. J'ai demeuré un long moment en extase ou en catalepsie. Quand je suis parti, le ciel noircissait dans les déchirures du transept.

*

L'île qui fait face à Alcântara est occupée par une grande ville, São Luís, jadis une des capitales du Nord brésilien, et qui compte aujourd'hui un million d'habitants. J'aime beaucoup São Luís. Je l'ai trouvée en 1970. Au XVIII^e siècle, elle était opulente. Elle avait de la superbe. On l'appelait l'Athènes du Nouveau Monde. Les habitants parlaient la belle langue portugaise de Camões. On prétendait que les mendiants de São Luís ne rataient pas un optatif ni un déponent.

J'ai connu à São Luís un ancien professeur d'université. Je l'aimais bien. Il consacrait les derniers moments de sa vie érudite à la chasse aux solécismes que proféraient les speakers des télévisions de São Paulo et de Rio. Je lui rendais visite. Il me disait que le portugais était en perdition, un monument en péril, une ruine. Je crois qu'il jouissait de cette agonie langagière. Il prenait l'affût en début de soirée. Il ne ratait pas un

programme. Quand un barbarisme tombait du poste, sa figure affichait un bonheur obscène. Il ressemblait à un de ces lézards goulus dont la longue langue gluante se déroule soudain pour capturer un insecte. Le vieux professeur gobait son solécisme, le mâchouillait en ronronnant, le savourait. Quand il avait fini son festin de fautes de grammaire, il se reculait dans son grand fauteuil de velours. Il murmurait : « *Cachorros ! Analfabetos ! Mal educados !* » J'enviais sa félicité.



À la fin du XIX^e siècle, un cahot de l'économie a assommé la ville de São Luís. Elle s'est mise à vieillir, mais une singularité de son architecture a magnifié sa décadence car, au temps de sa fortune, São Luís avait revêtu d'*azulejos* les façades de ses maisons. Il faut dire un mot des *azulejos*. Ce sont des carreaux de faïence ornés de beaux graphismes bleu et blanc d'origine arabe. Ils ont transité par le Portugal de la période mozarabe, puis ils ont débarqué au Brésil. À l'époque, São Luís, cité cultivée, esthète et snob, un peu dandy et fastueuse, a recouvert ses façades d'*azulejos*. São Luís devint alors une ville de porcelaine. Là-bas, dans la solitude des tropiques, au bord de la mer océane, brillait une maquette de conte de fées. Sur les miroitements bleuâtres des *azulejos*, le temps avait beau se démener, il ratait tous ses mauvais coups.

Plus tard, vers la fin du XIX^e siècle, la crise a frappé São Luís. Et la ville somptueuse a commencé à se décomposer. Mais elle l'a fait d'une manière grandiose. Au premier regard, elle était à jamais pimpante car ses façades de faïence ignoraient les sévices du temps. Elle paraissait une cité

de songe, un trompe-l'œil. Les *azulejos* résistaient au décours des années, mais les murs qui régnaient sous les façades de faïence bleu et blanc étaient réduits à néant par l'humidité, les bestioles, la pauvreté. Ils tombaient en poudre. Dans leurs coulisses feutrées, ils s'effritaient. São Luís, telle que je l'ai découverte en 1970, était une cité imaginaire, abandonnée là-bas, dans les solitudes, pour un opéra qui ne fut jamais joué, à moins que cet opéra ne fût celui de l'agonie. São Luís était le visage d'une jeune fille qui offre sa splendeur aux convoitises de ses amants et dont l'incarnat laisse deviner, sous ses transparences, les manœuvres de la mort.

Pareil trésor ne pouvait pas échapper à la vigilance des brigades de hauts fonctionnaires culturels qui tournoient sur notre pauvre monde. Quelqu'un a dû sournoisement dénoncer São Luís. L'Unesco a bondi et a couché la ville sur la liste des hauts lieux de la planète. Des menuisiers historiques, des maçons historiques, des architectes historiques, des poètes historiques et des comptables historiques se sont abattus sur la beauté, avec leurs marteaux historiques, leurs truelles historiques, leurs tournevis historiques. Ils ont ressuscité la cité en déroute. Ils l'ont retenue comme elle était en train de disparaître.

Ils ont accompli un travail parfait. Ils ont fait droites les lignes tordues, rutilantes les couleurs en allées, élégantes les verrues déposées par les siècles. Ils ont consolidé les poutres vermoulues, soutenu des murs effondrés. L'ancienne ville de São Luís fut sauvée. Du bel ouvrage. Pas une erreur et qui n'applaudirait à la résurrection d'un pareil trésor ?

Pourtant, certains se plaignent. Ils disent que l'Unesco aurait mieux fait de laisser la ville somptueuse accomplir son destin de ruine. Où est-elle passée, jacassent-ils, la ville mutilée des années 1970 et où l'ont-ils entreposée ? À la place de São Luís, ils ont confectionné une autre ville, la même et c'est une autre, et où les ont-ils exilés, le temps, le temps perdu, et la mort qui rôdait dans les anciennes ruelles de poussière et de faïences bleues ?

Je trouve que ces critiques sont injustes. Je suis retourné dans le quartier historique de São Luís à deux occasions, en 2003 et en 2009. J'ai été heureux. Les ouvriers de l'Unesco ont fait un travail subtil. Ils ont eu la délicatesse de ne pas offenser les maisons en ruine en leur infligeant des réfections. Ils ont travaillé avec discernement, avec tact. Ils n'ont pas fait une nouvelle cité. São Luís était en train de disparaître. Ils l'ont seulement retenue au bord de ses gouffres.

*

Est-ce l'influence indirecte de l'Unesco ou bien tout simplement les nouveaux triomphes de l'économie brésilienne, on dirait que les architectes historiques, à défaut d'avoir rénové injustement la ville de mes songes, ont rénové les habitants de São Luís. Dans les quartiers modernes de São Luís, de l'autre côté du fleuve, mais aussi dans les ruelles de la ville historique, j'ai aperçu des bandes de jeunes cadres, des *executivos* comme on dit au Brésil, qui ont été « restaurés ». Ils sont sympathiques et pleins d'allant. Ils forment des brigades de « décideurs », vêtus de sombre et de cravates, chacun étant appareillé d'une batterie de téléphones portables, marchant à grands pas énergiques, distribuant des ordres d'une voix perçante et rude, à croire qu'ils sont en train de créer un second Nouveau Monde.

J'ai cherché les poètes, les musiciens, les désoccupés, les camelots et les mendiants qui dormaient dans les limbes de mon premier voyage. J'ai cherché mes vieux vieillards. Ils avaient rajeuni, tous ensemble et d'un seul coup. J'ai cherché les prostituées si petites, si gentilles et si soyeuses que j'avais caressées dans les gravats d'un autre siècle. Elles m'avaient arraisonné jadis devant leurs façades de faïences bleu et blanc et elles m'avaient entraîné de l'autre côté des *azulejos* pour faire l'amour dans les décombres des anciens palais. Je ne les ai pas retrouvées. Elles avaient décampé. Est-ce que l'Unesco aurait rénové aussi les putes de São Luís qui vaquaient jadis dans les ruelles entourant la place Dom Pedro II ? Après un moment, pourtant, j'en ai croisé quelques-unes. Elles étaient devenues belles. En trente ans, elles avaient grandi. Elles étaient des prostituées restaurées, des prostituées au cordeau, des prostituées pour Unesco et pour Sept Merveilles du monde. Elles étaient bien habillées. Elles embaumaient. Pleines de Chanel N° 5. Elles n'officiaient plus dans les déjections et l'odeur des rats. Elles vous entraînaient dans des hôtels propres, hygiéniques et rutilants. Mais je ne veux pas céder une fois de plus à la nostalgie.

*

Au Brésil, au contraire de l'Argentine, une ville est belle quand elle est de guingois. Dans cet exercice, Salvador da Bahia est incomparable. Les urbanistes modernes sont sévères. Ils jugent qu'il fallait être idiot pour bâtir

la première capitale de la jeune colonie dans pareil enchevêtrement de collines, de gorges, de ravins et de gouffres alors que, un peu plus loin, la baie de Todos os Santos offrait aux architectes de vastes espaces plats et salubres. Ce jugement est injuste. L'homme qui a posé les premières maisons dans cet embrouillamini géologique était un génie. Il n'a pas fait une ville. Il a fait un chaos, une anomalie, une ville pliée en deux, pliée en trois, pliée en mille, par des dénivellations inattendues.

« Il semble incroyable, dit Mário de Andrade, qu'on ait pu construire une ville de cette façon [...]. Des rues qui chutent, grimpent, des maisons entassées et tellement décorées qu'on a l'impression que des tas de gens sont à leurs fenêtres [...]. Les tramways, pour descendre d'un niveau, tombent à pic et vous passent par-dessus la tête. Ils arrivent remplis de jeunes gens vêtus de blanc qui semblent suspendus jusqu'aux clochers bas des églises. Ils s'étranglent dans des recoins aussi inconcevables que des ponts des Soupis [...]. »

Aujourd'hui, Salvador da Bahia résiste vaillamment aux bonnes manières urbanistiques. Quand vient la nuit, des fenêtres s'allument. Elles sont percées au hasard, quelques-unes dans des maisons, d'autres directement dans le néant, dans le noir velours du ciel. Les maisons se montent dessus comme les singes au jardin zoologique. Elles s'envahissent, pénètrent les unes dans les autres. Au milieu de toutes ces circonvolutions, des venelles plus embrouillées que les tresses d'une chevelure de femme africaine cheminent. Entre failles, combes et ravins, les maisons sont posées en équilibre et vous vous surprenez parfois à esquisser le geste de retenir les bâtisses les plus téméraires, au bord d'une fissure de la géologie.

*

J'étais dans la bibliothèque municipale de Recife car je préparais un article sur l'époque hollandaise du Pernambouc, au XVII^e siècle. Je m'interrogeais si la présence des Hollandais avait laissé des vestiges dans la ville, sur son architecture, sur la distribution des eaux de ses deux rivières, la Capibaribe et la Beberide, sur la religion, le goût du pain ou les mentalités. J'ai passé quelques après-midi dolents dans un bâtiment noble et périmé. Sans doute avait-on logé la bibliothèque dans une bâtisse ancienne, peut-être une caserne, un couvent de cordeliers ou le palais d'un ancien gouverneur. Ce n'était pas très confortable, mais il y avait beaucoup de

livres. Dans la salle de consultation, j'étais seul ou presque seul. Parfois, un érudit s'installait à une autre table. Il ne parlait pas. Il tournait des pages avec dévotion. Il était comme un écureuil. Il cherchait un mot sans doute. Quand il l'avait trouvé, il le mettait dans ses joues et quand ses joues étaient remplies de mots, il s'en allait, comblé.

J'ai demeuré une semaine. Les odeurs étaient raffinées. Enivrantes. J'ai repéré celle du moisi tiède qui suintait des plafonds et des murs, celle des papiers en voie de décomposition et celle des matins, celle du bleu du ciel. Comme les distractions, dans cette grande salle à ogives, étaient rares, il arrivait que j'interrompe ma lecture pour écouter le silence. Je me suis aperçu que ce silence était plein de petits grésillements, très doux, comme des caresses de poupées. J'ai compris que des insectes grignotaient le papier des volumes entreposés sur les immenses étagères.

J'avais des concurrents. Je me demandais si j'arriverais à finir ma recherche avant que les vermines aient bouloché toute la bibliothèque. Heureusement, j'avais une forte avance sur les bestioles et celles-ci étaient si petites, elles avaient des mâchoires si faibles, qu'elles n'arriveraient jamais à manger ces milliers de volumes avant mon départ. Je me suis dit que j'avais de la chance, puisque j'allais assister en direct à la fabrication d'une ruine. Les poussières luisantes, soyeuses, dont étaient feutrées les étagères ont changé de statut. Je les avais jugées comme des négligences et voici qu'elles grimpaient d'un échelon dans mon estime : elles étaient en vérité des ouvrages vénérables, des incunables, des parchemins mastiqués, digérés et rejetés par les estomacs des chenilles, des pensées de savants disparus, des psaumes de moines morts qui avaient survécu jusque-là, tant bien que mal dans leurs in-folio, et qui s'effaçaient.

*

Dans un gros village du Minas Gerais, à quelques lieues de Congonhas, on a exhumé en 1982 de curieux détritrus. Ils dataient du XVIII^e siècle, de l'âge baroque. En ce temps-là, les Brésiliens aimaient déjà les fêtes, le bruit et les pétards. Quand les circonstances s'y prêtaient, les gamins confectionnaient des fusées rudimentaires. Ils emballaient un peu de poudre dans des cornets de papier, allumaient, et ça faisait du bruit et des étincelles, et ça montait au ciel.

La poudre ne posait pas de gros problèmes d'approvisionnement. Il y avait dans la région, comme dans tout le Brésil colonial, beaucoup de bâtisses délabrées et pleines de salpêtre. Il suffisait de mélanger celui-ci avec du soufre et du charbon de bois. Le papier au contraire était une denrée rare et chère. Aussi les artificiers avaient-ils eu l'idée d'utiliser pour leurs pyrotechnies des partitions musicales qui donnaient des résultats excellents car elles étaient calligraphiées sur du papier de belle qualité. Ces partitions ne sortaient pas indemnes de l'épreuve. Après usage, elles étaient jetées dans une décharge.

On a retrouvé une de ces décharges. Elle était pleine de lambeaux de musique baroque. Un musicien a eu l'idée de déchiffrer les morceaux qui avaient échappé au feu d'artifice. Il les a joués. J'ai entendu cette musique en ruine et sauvée des flammes. Entre quelques notes rescapées s'étendaient des silences. Ils avaient la forme des flammes.

*

Les forêts de l'Amazonie sont en ruine. Pas seulement parce que les « décideurs » et les trafiquants la coupent et la torturent. Non. Les arbres de l'Amazonie procèdent comme les maisons de Bahia. Ils se hissent les uns sur les autres, ils se mangent, ils se digèrent, et leurs déjections, leur pourriture, servent de nourriture aux autres arbres, aux fougères et aux fleurs. Il n'y a pas une forêt amazonienne. Il y en a quatre ou cinq. Elles se livrent la guerre et elles se soutiennent. Elles se dévorent mais elles utilisent les déchets des arbres tués pour que recommence la vie. Dès que vous vous écartez de la route transamazonienne et du bord des fleuves, vous pénétrez dans un désastre végétal dont les vestiges sont si entrelacés que vous ne savez pas où commence un arbre et où il finit. Les premiers découvreurs pensèrent que ces forêts étaient des bouts préservés du paradis terrestre. Peut-être avaient-ils raison. Peut-être la Genèse est-elle la narration d'une ruine, d'une démolition.

« Une forêt au fond d'un grenier. Recouverte de toiles d'araignées et de baves de chenilles. On la battrait comme un tapis, il en sortirait un nuage de poussière. Une forêt de vitrine d'antiquaire, sous ses housses. Une forêt de chantiers archéologiques et quels trésors elle abrite sans doute, quel Toutankhamon et quels arbres mérovingiens ne mettrait-on pas au jour si

l'on faisait des fouilles ? Une forêt emballée dans ses toiles et l'on s'attend que les déménageurs vont arriver pour l'emporter ailleurs. »

Blaise Cendrars emploie d'autres images. Il décrit un vestige de la forêt atlantique : « Du haut des éboulis dégringolant jusqu'à la mer, la forêt vierge, funèbre, hostile, menaçante, mystérieuse et noire de chlorophylle. » Et s'il survole la forêt amazonienne, ce sont des ruines qu'il aperçoit : « Vue du haut des airs cette terre ardente du Brésil est comme frappée de lèpre, et l'immense forêt vierge que j'ai comparée à une absurde cathédrale végétale vivante perd son relief et ressemble, maintenant qu'on la découvre du haut du ciel, à l'envers effiloché d'une tapisserie mangée aux mites s'étendant à l'infini, à une sombre moisissure qui rogne l'intérieur du pays. »

*

On peut préférer les ruines sèches. Le Brésil sait aussi les faire. Il se livre d'autant plus ardemment à cette activité qu'il abrite des stocks considérables de la matière première dont la ruine sèche est formée : la poussière. Il en détient des millions et des millions de tonnes, qui se présentent sous les aspects les plus contraires : des poussières rudes et même grossières, des veloutées, des scintillantes et des ternes, des rugueuses, des douces comme des joues d'enfant. Depuis des millénaires, elles se sont empilées sur de vastes superficies, principalement entre la mer et le Mato Grosso, entre la Bahia de Todos os Santos, Recife et le Maranhão, dans ce « polygone de la sécheresse » qu'on appelle le Nordeste.

« Nous n'avons pas de chance, disent les habitants du Nordeste. À la distribution des ressources, nous avons eu notre lot, comme chaque morceau de la planète, mais le tirage au sort ne nous a pas été favorable. Pour certains pays, c'est le maïs et pour d'autres le blé, le lait ou le miel, et pour d'autres, c'est le charbon, l'uranium ou le pétrole. Nous, on est tombé sur la poussière. C'est pas de chance. La poussière, c'est tout ce que nous avons. C'est tout ce que nous savons faire. Et comme nous ne savons rien fabriquer d'autre, nous en produisons sans arrêt et nous ne savons plus où l'entreposer. Tenez ! Il y en a partout. C'est pour ça que, pour l'heure, ça ne marche pas trop, le Nordeste. Notre seule production, elle ne fait pas l'objet d'un gros commerce international, mais le jour où elle sera aussi convoitée par les riches que le fer ou la canne à sucre ou le café, alors, vous verrez,

mon vieux, nous ferons des mines de poussière, nous bâtirons des hangars énormes pour l'entreposer, poussière rouge et poussière blanche, poussière violette, granuleuse ou lustrée, il y en aura pour tous les goûts, et nous serons les plus riches du monde. Dans nos ports, on verra affluer des centaines de cargos accourus de Valparaíso et de Vladivostok, de Tokyo, même, pour charger nos montagnes de poussière. »

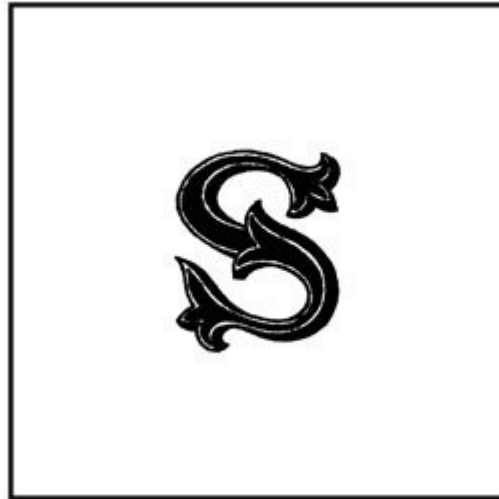
En attendant que cette poussière devienne une matière première recherchée, le Nordeste continue à l'utiliser pour composer ce qu'il réussit le mieux : les ruines. Le Nordeste est une grande plaine ondulée, gonflée de collines ou de montagnes, creusée comme une vieille figure humaine, entaillée par des gorges ou des rivières sans eau. Elle est couverte d'une forêt malingre et inusable, la *caatinga*, une espèce de maquis formé d'arbres disgracieux, tordus comme des péchés, hérissés de longues épines d'acier qui lacèrent les bœufs « au pied dur » et les habits de cuir des petits bouviers fabuleux. Par endroits, le sol est nu, fouaillé jusqu'à l'os, raclé, essoré, rincé par les déluges bibliques qui tombent tous les dix ans, afin d'emporter le peu de terre vive qui s'y trouve encore. Une fois la tornade partie, subsiste la géographie. On voit enfin la géographie véritable, ce qu'on n'aperçoit presque nulle part ailleurs, sauf dans de rares chefs-d'œuvre telle l'Islande, ce qui demeure une fois la peau de la terre arrachée. On voit se déployer des paysages pareils à ces « écorchés » sur lesquels les carabins étudient dans les tableaux du XVI^e siècle le dedans des corps, les veines et les aortes, les lymphes, les glandes et les ossements.

J'ai souvent parcouru ces longues plaines. Parfois, les monotonies du *sertão* sont remplacées par des spectacles presque irréels. Le Nordeste est une province hantée. Ses immensités contiennent des plaines en partance, des rivières foutues, des montagnes délabrées. Dans les vitres de ses *ônibus* ou de ses petits trains défilent des villes disparues, des châteaux en loques, des palais pour princes de la fin des temps, les ksars de sable de Lawrence d'Arabie et les forteresses désertées depuis que Richard Cœur de Lion a succombé aux guerriers d'Aladin. Le paysage convulsif, martyrisé par le vent, par les déluges et par la sécheresse ensemble, achevé ensuite par la digestion ininterrompue des termites, compose ce spectacle curieux : à perte de vue, une géographie en voie de démolition.

Le grand poète Mário de Andrade a traversé le Nordeste en 1934. Cet homme si casanier s'est fait une obligation de quitter sa maison douillette et tant aimée de São Paulo pour aller jeter un coup d'œil sur l'envers du

Brésil. Son carnet de voyage est rude. Il s'appelle *L'Apprenti touriste*. Cher Mário de Andrade. S'il lisait les lignes que je viens de consacrer au Nordeste, aux ruines du Nordeste, il me gronderait. Il n'acceptait pas qu'on fasse de la beauté avec les désastres d'une terre et avec ses injustices. Sa colère est telle qu'il démolit même le chef-d'œuvre d'Euclides da Cunha, *Os Sertões*, qui relate la guerre qu'Antônio das Mortes livra aux soldats fédéraux en 1901, à Canudos, dans l'intérieur de la Bahia.

« J'affirme, dit Mário de Andrade, que le récit *Os Sertões* est faux. La calamité climatique du Nordeste ne se décrit pas. Il faut voir ce que c'est. C'est effroyable. Le livre d'Euclides da Cunha est d'une beauté géniale mais c'est une falsification ignoble. Répugnante. Mais il semble que nous autres, Brésiliens, nous préférons nous enorgueillir d'une belle littérature plutôt que de laisser tomber la littérature une bonne fois pour toutes pour entreprendre notre travail d'hommes. Euclides da Cunha a transformé en phrases sonores et brillantes et en images chic ce qui ne fait que traduire son refus insupportable de voir cette fournaise. Il a transformé en héroïsme ce qui n'est que pure misère, en épopée [...]. Il ne s'agit pas d'héroïsme, non. Il s'agit de misère, de misère pitoyable, insupportable, terrible. »



Sacristies

Les églises brésiliennes sont luxueuses. Ce pays ne savait plus que faire de son or. Il en collait partout, dans les jubés et sur les autels, sur les statues de dévotion, sur les prophètes, sur les murs, sur les orfèvreries, dans les sacristies et dans la lumière qui tombe des vitraux. Si l'on pénètre dans la magnifique église de São Francisco à Salvador da Bahia de Todos os Santos, on ne voit rien d'abord. C'est une grotte d'Ali Baba. Les yeux ont besoin de s'accoutumer. On a envie de mettre sur le nez des lunettes noires.

Ces prodigalités s'expliquent par la puissance de la foi et par l'enthousiasme des prêtres : rien n'était trop beau pour faire savoir au Seigneur que les hommes l'adorent. Cependant, quelques « esprits forts »,

d'inspiration gnostique, s'interrogent. Ils se demandent si ce luxe n'était pas l'œuvre de mécréants, une manière de dénoncer l'indifférence de ce Dieu que l'Europe avait imposé aux Indiens ou aux Noirs et qui semblait plus à l'aise dans les tortures, le mépris ou l'injustice que dans les jardins reposés de la justice ou de l'amour.

Ils suggèrent même que la décoration fastueuse du Brésil baroque serait un crime parfait : le diable aurait trouvé cette tactique pour en finir avec le bon Dieu. Il pensait exténué, sous des monceaux d'or et de pierreries, cet Éternel dont les pasteurs se dandinaient sous leurs chasubles de haute couture au lieu de se pencher sur les abandonnés. Le diable aurait en somme copié la méthode utilisée jadis par les Sabins qui, au commencement de Rome, ont réussi à pénétrer sur le mont Capitolin en étouffant sa gardienne, la belle Tarpeia, dont on connaît le goût qu'elle portait aux bijoux brillants, sous le poids de leurs boucliers et des bracelets d'or dont elles fatiguaient leurs bras.

Les sacristies des églises brésiliennes sont des géantes. Elles abriteraient des tribus entières de sans-terre. Elles sont meublées de coffres façonnés dans les bois les plus rares. Depuis quatre siècles, les religieuses y empilent des chasubles de luxe, enrichies des broderies de Karl Lagerfeld et de tous les bijoux de la place Vendôme. Faut-il s'en indigner ? Ce luxe ne procédait-il pas de l'esprit de charité ? Ce peuple sans feu, sans lieu, sans souliers, sans chemise et sans rien allait à la messe comme les SDF vont aux « restaurants du cœur ».

Les églises étaient même plus généreuses que les Restos du cœur : aux pauvres et aux abandonnés, aux Noirs, aux esclaves, aux déçus et aux humiliés, elles distribuaient des biens plus précieux qu'un rogaton de fromage ou qu'une vieille soupe de *feijão*. Elles leur offraient des émeraudes, des patènes d'argent, des breloques d'or, des croix de pierres précieuses, des chasubles de Saint Laurent et de Castelbajac, de la beauté, de l'infini. Les pauvres noirs, les pauvres blancs contemplaient le magot. Ils s'en gointraient. Ils s'en collaient des ventrées. En Europe, les théologiens et les historiens ont souvent expliqué que les églises gothiques, avec leurs scènes évangéliques et leurs statues d'apôtres, étaient la « Bible des illettrés ». Au Brésil, le clinquant des monuments sacrés était la « pitance des affamés ».

Les premières églises, celles de la côte et des villes du sucre, au XVI^e siècle, entre la Bahia et Belém, sont bâties par les moines tels les

bénédictins *frei* Agostinho da Piedade et *frei* Agostinho de Jesus. Elles sont fidèles aux traditions européennes. Plus tard, les monuments du Minas Gerais sont bâtis par les paroisses et par les confréries car le Minas n'a pas de couvents. Les pauvres et les esclaves construisent des églises et des chapelles. C'est alors que l'inspiration métissée du Brésil, échappée à la tutelle rigide des moines, se déploie. Aux traditions architecturales ou artistiques venues d'Europe se mêle désormais le génie sombre et rieur des Noirs, des *caboclos*, parfois même des Indiens, de tous ces déshérités et esclaves qui pullulent sur les chantiers dont se couvre le Minas Gerais de la ruée vers l'or.

Beaucoup de femmes travaillent dans les mines. Quand leur journée est faite, le soir, elles vont prier à l'église. Elles disent merci au ciel. Comme leurs cheveux sont emplis de particules de minerai, elles les rincent dans le bénitier de la chapelle. Elles recueillent ces poussières de métal. Elles sont contentes. Leurs minuscules larcins augmenteront la splendeur des retables.

São Paulo

Héctor Babenco est né en Argentine. Il vit au Brésil. En 1980, il tourne *Pixote* à São Paulo. *Pixote* est un gosse de la rue, un *rapaz*, un *rapazinho*, ou plutôt un *moleque*, disent les Brésiliens. Il est vif comme un grain de poudre. Il est malin, courageux et tendre. On dirait un chat. Comme il est à l'abandon, il lutte pour la vie. Il n'a pas beaucoup de moralité. Il accède à la profession de souteneur. C'est un souteneur très jeune. Une scène montre *Pixote* occupé à téter le sein de la prostituée qu'il protège. Le film est une déclaration d'amour à la ville de São Paulo. Interrogé quelques années plus tard par *Libération*, Héctor Babenco dit : « São Paulo est la ville la plus laide du monde. »

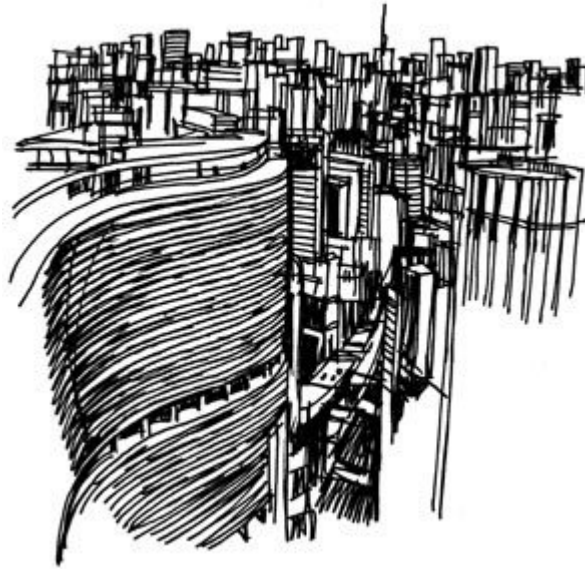
Je crois que Babenco se trompe. São Paulo n'est pas une ville laide. Elle n'est pas belle et elle n'est pas laide. Elle joue à un autre jeu, plus rare, plus ambitieux. São Paulo est un monstre. Elle a fait ce choix. Pour la beauté, la place était prise. Le rôle avait été distribué au moment de l'invention du monde et Rio de Janeiro avait tout raflé : les soleils de la baie de Guanabara, une forêt très vierge, l'association des montagnes et de l'eau, plusieurs horizons. São Paulo a tout de suite compris qu'elle n'avait pas sa

chance. Pour les futures agences de tourisme, elle était une ville handicapée. Privée d'océan, répandue sur un plateau sans charme ni spécialité, campée le long d'un fleuve sans magnificence, le rio Tietê, elle n'allait pas se mesurer aux miroitements bleus de la Bahia ou de Rio. São Paulo était une oubliée des dieux. Elle n'en fit pas un tourment. Il lui suffisait de se passer des dieux. São Paulo est une cité qui s'est elle-même faite, une cité volontaire. Ni la nature ni les dieux ne lui ont facilité les choses. São Paulo s'est débrouillée toute seule.

Rio a été dessinée, il y a très longtemps, par un demiurge langoureux et même engourdi. São Paulo n'a pas été dessinée par les Puissances. São Paulo est faite de main d'homme. Rio s'est seulement déposée dans un décor alors que São Paulo a été obligée de se faire naître elle-même. Son existence a précédé son essence. Rio a seulement acquiescé aux désirs et aux bontés des dieux. Rio a logé ses bâtisses dans le paradis terrestre où le sort l'avait jetée. Les hommes de São Paulo, eux, ont dû inventer leur ville et leur paysage ensemble. Rio est une ville paresseuse. Le paysage était déjà en place. Rio a ajouté des maisons à ce paysage. Elle se soumet à sa propre beauté. Si elle est superbe, ce n'est pas sa faute. Elle est splendide, comme une fleur embaume, comme un oiseau vole.

São Paulo a un destin de prothèse, de machine-outil, de fumée d'usine, d'entrepôt, d'amiante ou de bielle. C'est une manufacture sans repos qui se fabrique elle-même et qui a perdu la tête. Cette ville est droguée. Elle est « accro » à la productivité. Elle ne peut plus s'arrêter de sortir de nouveaux engins de ses fours et de ses ateliers. Elle est moche, chaotique, elle est de guingois, elle ne sent pas très bon. Elle pue le goudron, l'huile, le béton. En plus, elle n'a pas le temps. Pour le temps, les gens de Rio sont des nababs. Ils ont des heures à n'en plus finir, des secondes aussi. Ils ne savent plus qu'en faire. Ils s'efforcent de les consommer, par exemple en sommeillant toute la journée, au bureau, sur les plages, dans les cafés, dans le corps voluptueux des jeunes filles, dans la rue même. Ils ne se réveillent que dans leurs automobiles parce que des *sem vergogna* (des « sans-vergogne ») les attaquent aux feux rouges. São Paulo est au contraire. La grosse cité n'a pas une minute. Même la nuit, elle n'a pas le loisir de dormir ou bien elle dort debout. Du matin au soir et la nuit encore, sous les lunes, sous les soleils, elle veille, elle court, elle accumule. Il ne lui reste pas un instant pour s'occuper d'elle et pour se faire belle. Quand la fin du monde viendra, Rio

de Janeiro témoignera de la puissance des dieux. São Paulo parlera du courage des hommes.



São Paulo est comme le fleuve Amazone. La ville est si grande qu'elle en est invisible. Pour avoir une idée de São Paulo, il faut grimper sur le plus haut gratte-ciel de la mégalopole, le *prédio* de la banque Banespa. De tous les côtés, vous apercevrez des rues, des carrefours, des échangeurs, des *praças*, des *alamedas*, des *avenidas*, des *largos*, des *balões*, des *bondes*, des automobiles, des charrettes à bras, des *viadutos*, des maisons. Au milieu de ces milliards de tonnes de béton, vous remarquerez que des choses bougent, se faufilent entre les murailles et les barbacanes, le long des remparts et des douves, des mâchicoulis et des meurtrières, des échauguettes, des hours et des barbelés. Ces choses franchissent des herses et des ponts-levis, des bastilles et des citadelles, des talwegs et des barricades, des cols, des crêtes et des éboulis, des champs de ruines et des décharges de ferrailleurs.

Longtemps, j'ai cru que São Paulo n'était pas une ville mais une banlieue. Je cherchais la ville. Je ne la trouvais jamais. Elle se retirait à mesure que je m'en approchais. Elle était absente ou invisible, pareille à un gros mirage. Elle était comme le château de Kafka. En fuite. Je marchais des heures et des nuits et jamais je n'apercevais les portes de la ville. Et quelle ville, me disais-je alors, pour avoir droit à cette banlieue infinie !

Au milieu de ce labyrinthe de béton, des voitures s'ouvrent des routes. Des ambulances poussent leurs cris. Tout le temps des cris d'ambulance.

Elles hurlent pour couvrir le vacarme, car la cité monstrueuse fait un bruit du tonnerre, un bruit de raclement de gorge ou d'agonie, et il faut crier plus fort qu'elle pour se faire entendre. Vous êtes tombés dans le haut-fourneau du Brésil, dans la forge d'un autre Nouveau Monde.

Vous cherchez la fin de la ville, ses commencements, et c'est une ville sans fin et sans commencement. Elle est le comble de l'artifice, mais elle se débrouille pour fabriquer une nature inconnue, une nature de ciment, de fer et de vitres. Et comme une nature, tout ce ciment vit, se déplace, dépérit, s'épanouit. Du haut de la banque Banespa, la ville va de tous les côtés jusqu'à l'horizon. Elle ressemble à la mer océane, à une forêt. Elle bouge. Oui. Si on est patient, si on la fixe avec intensité, on s'aperçoit qu'elle n'est pas immobile. São Paulo est une ville qui marche, comme marche la forêt de lady Macbeth, et, si on ne la surveille pas, si on lui laisse la bride sur le cou, elle ira jusqu'où ? Le béton est une végétation. Il prolifère. São Paulo est à la conquête de la terre. L'énorme ville finira par recouvrir tout le plateau et tout le Brésil. São Paulo est un ogre et un goinfre. São Paulo avalera la baie de Rio de Janeiro et les splendeurs de Salvador de Bahia, le XXI^e siècle et le XXII^e siècle, tous les déserts et toutes les montagnes.

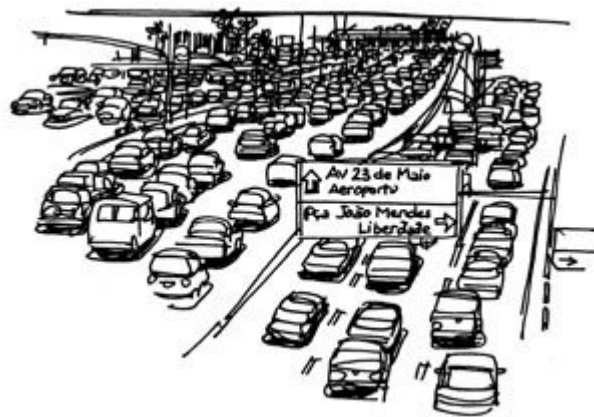
Quand je suis tombé à São Paulo, en 1951, c'était un géant déjà et les gratte-ciel se bâtissaient dans la nuit. On se disait que tout ça allait se calmer et, d'ailleurs, on manquait déjà de terrain. Quatre ans plus tard, en 1955, Marcel Niedergang se demandait dans *Le Monde* comment São Paulo allait s'y prendre pour continuer à grandir, mais il lui faisait confiance. « Le point de saturation n'est pas atteint », disait-il. Il avait raison. Cinquante ans plus tard, en 2010, São Paulo est toujours en plein boulot. Le chantier jamais ne s'est interrompu. La ville compte combien d'habitants ? Dix-huit millions ? Vingt millions ?

*

Un citoyen, toujours, aime parler de sa ville. À Rio, on célèbre la volupté, la musique, les *telenovelas* et le string. À São Paulo, on vous fait tomber sur la tête des kilomètres de statistiques : chaque jour, 5 millions de voitures tournent dans le dédale de manière à produire 150 kilomètres de bouchons. Il y a 250 000 motos, ce qui assure au Minotaure un « minimum garanti » de 3 motards tués par jour, c'est-à-dire beaucoup de foies, de cœurs, de poumons et de mains. Les hôpitaux greffent énormément. Une

flotte de 600 hélicoptères fait l'orgueil de São Paulo. La ville a plus d'héliports que New York. La masse moyenne d'ordures s'établit à 150 000 tonnes par jour. Les Paulistes jubilent en vous assenant ces statistiques. Ils ajoutent qu'ils ont la meilleure cuisine du monde et les meilleurs restaurants. Vantards ? Non. Pas vantards. Il est exact qu'ils ont les meilleurs restaurants du monde. Et les meilleures pizzas de la planète. Avec celles de Trancoso, une cité balnéaire dans les entours de Porto Seguro.

São Paulo abrite beaucoup de minorités ethniques, mais ce sont des minorités gigantesques : 3 millions de descendants de Portugais et autant d'Italiens, 1,5 million d'Africains. Un million d'Allemands, 1 million de Japonais, 1 million de Syriens et de Libanais, des tas de Polonais, quelques Français et des Nordestins. Dans la grande banlieue de São Paulo, vers la mer, j'ai trouvé une tribu d'Indiens. Elle s'était installée dans un petit bout de forêt préservée. Le cacique m'avait reçu. Il n'aimait pas les Européens qui étaient des envahisseurs et il regrettait les coutumes indiennes. C'est pourquoi il s'était niché avec sa tribu dans ce débris de forêt. Il avait mis un costume pour me recevoir sur le seuil de ses propriétés. Mais, quand je serais parti, il quitterait ses vêtements et il vivrait, « comme ses chers ancêtres autour du feu », tout nu, dans la mégapole qui avait remplacé la nature par des *prédios*.



Les Français sont attirés plutôt par Rio, par Salvador de Bahia, par Ouro Preto ou par les chutes d'Iguaçu. Ils ne comprennent rien à ce fouillis de gratte-ciel. Ils n'aiment pas ses odeurs de cambouis. S'ils louent une voiture, ils ont peur et ils se perdent. Comment trouver son chemin dans un

chaos ? Vous n'avez rien pour vous repérer : ni une Notre-Dame de Paris, ni un Colisée, ni un palais des Doges, ni des plages. Il y a bien un fleuve, le Tietê, mais il ne sert à rien. Dans certaines grandes villes, les gratte-ciel peuvent être utilisés comme des phares, des signaux, des amers. À São Paulo, ça ne marche pas. Les gratte-ciel sont trop nombreux. Ils se ressemblent tous, ils sont tous aussi laids et, en plus, chaque année, déboule une nouvelle génération de tours.

Les Français ne sont pas sensibles aux agréments de cette ville. Ils préfèrent le sable de Copacabana ou les collines de Bahia. J'ai parfois accueilli des visiteurs à l'aéroport pauliste de Guarulhos, au nord-ouest de São Paulo et exactement sur la ligne du Capricorne. Les invités s'extasiaient distraitemment, par politesse. Et puis ils se mettaient à avoir des angoisses. Ils n'avaient que l'envie de revenir à toute vitesse à Guarulhos et de voler vers d'autres ciels.

São Paulo exige une période probatoire ou une âme bien trempée. Cette ville ne se donne pas au premier venu. Il faut la mériter. Si on veut avoir une chance d'être aimé d'elle, il faut d'abord se soumettre à des examens assez rudes et en triompher, après quoi, une autre São Paulo se dévoile, et qui a des délicatesses, de la timidité. Pour moi, ce que j'apprécie avant tout, c'est la politesse de ses habitants, leur serviabilité. Les Paulistes racontent que leurs brigands, même, sont courtois et qu'ils vous présentent des excuses avant de prendre votre portefeuille ou de pointer sur vous leur pistolet.

Il existe pourtant une petite tribu de Français dont la préférence va à São Paulo plutôt qu'à Rio de Janeiro ou qu'à Bahia et tous ses saints. J'en fais partie. Quand je suis au loin, j'ai la *saudade* des anciens grincements de tram dans l'Avenida São João, des odeurs de cambouis, de charbon et d'innommable, des buissons de bougainvilliers qui semblent des « buissons déplacés », des buissons égarés dans tout ce ciment, et comme en pénitence, et aussi des *pixotes* qui dansent aux carrefours en lorgnant tendrement votre portefeuille.

Dans cette tribu, je suis fier de pouvoir compter Blaise Cendrars, qui est suisse, il est vrai, mais également poète. Ça ne m'étonne pas. Il faut être poétique si l'on veut découvrir, au fond des yeux du monstre, des douceurs, des espiègleries et des belles clartés. C'est là un des tours de force de cette cité : on dirait qu'elle sécrète son propre antipoison : à proportion de son énormité, de son inhumanité, elle recèle, à l'intention de ceux qui savent

déchiffrer les havres et les grâces, des provinces, des endormissements, des villages venus d'il y a beaucoup de temps, des civilités subtiles, des petits quartiers pleins d'absence, des morceaux de jardins de chef de gare de l'année 1924 dans les Deux-Sèvres, des pavillons construits par des richards libanais en 1907 et pareils à des bibelots bien astiqués au pied des affreux gratte-ciel, des quartiers miséricordieux comme la Vila Madalena. Et le Largo do Arouche ? Vous allez dire que ce n'est pas beau, le Largo do Arouche ?

En l'année 1951, déjà, je m'ingéniais à dénicher ces « aires de repos ». J'en avais trouvé une sur la Praça da República, qui occupait à l'époque le cœur de la cité. J'avais pris le soin de décrire cet endroit dans mes notes.

« Un bout de la place de la République est occupé par les cireurs de chaussures. C'est une profession réservée aux petits garçons et aux adolescents. J'ai remarqué un cireur très âgé, très noir. Son visage était ratatiné mais tout à fait malicieux, comme s'il était ravi d'avoir pu se faufiler dans ce métier d'enfants malgré son très grand âge.

« Au milieu de tous ces gamins, il ressemblait à un gosse un peu fou, ou bien à l'un de ces enfants frappés de vieillesse prématurée. Cette maladie existe – une dégénérescence du sang ou du système nerveux, on ne sait pas. À quinze ans, les enfants qui en souffrent ont les cheveux blancs, les mains tremblantes, des visages de vieillard et bientôt ils vont mourir de vieillesse, de leur belle mort comme on dit, dans leur tout petit lit, veillés par leur père et leur mère qui ont l'air d'être leurs enfants. Tout est embrouillé : mon vieux nègre était peut-être un malade de cette sorte. J'osais à peine le regarder de peur qu'en une heure ou deux il n'attrape sous mes yeux dix ans ou vingt ans d'âge, et qu'il ne meure.



« Ensuite, je me suis dit que, s'il était toujours cireur de chaussures à l'âge où tous les cireurs de chaussures de sa "promotion" étaient déjà devenus des grands-pères de cireurs de chaussures, c'était à cause de son ardeur au travail. Jamais il n'avait eu le temps de prendre sa retraite de cireur. Il était si terriblement occupé ! D'abord, il apportait plus de soins à son boulot que les jeunes cireurs. Plus de conscience professionnelle. Il travaillait "à l'ancienne", avec salive ou huiles rares, caresses de cuir, mimiques, chiffons de plusieurs couleurs. Et puis, entre deux paires de souliers, il lisait avec une application lente et acharnée un livre, en suivant du bout des doigts chaque lettre. J'ai regardé le titre de son livre. C'était le *Traité de la vie éternelle*. Il se renseignait. Il s'entraînait. Il préparait son baluchon. Autour de nous s'étendait une des plus grandes villes du monde et la plus bruyante. »

Je recopie ces phrases de l'année 1951. Depuis, la ville a gagné quinze millions d'habitants, vingt millions. J'y retourne de temps en temps. J'y étais au dernier automne. J'ai été obligé de retourner Praça da República. J'ai revu mon cireur de chaussures. Est-ce que c'était le même ? C'était peut-être son fils, ou son petit-fils. Il était toujours aussi minuscule, toujours aussi vieux, un peu plus friable il m'a semblé qu'en 1951. Il lisait un nouveau livre. Il avait fini le *Traité de la vie éternelle*. J'ai regardé le titre. *O futuro do antesvespera* (« L'avenir de l'avant-veille »).



Blaise Cendrars, qui venait souvent au Brésil, aimait beaucoup Rio de Janeiro. Il dit que « c'est la seule grande ville du monde où le simple fait

d'exister est un véritable bonheur ». Pourtant, c'est la grande rivale de Rio, São Paulo, qui est dans son cœur. Il écrit des poèmes sur São Paulo.

*Saint-Paul
J'adore cette ville
Saint-Paul est selon mon cœur
Ici nulle tradition
Aucun préjugé. Ni ancien ni moderne.*

Dans un autre poème, Cendrars se souvient :

*On m'avait dit
Cendrars, n'allez pas à Saint-Paul
C'est une ville affreuse c'est une ville d'Italiens c'est une ville de trams et de poussière
Mais c'est la seule ville au monde où les Italiens n'ont pas l'air d'être italiens,
Je ne sais pas comment les Paulistes ont fait mais ils ont réussi à pétrir l'Italien et surtout
l'Italienne ici ce sont de bien braves gens et l'Italienne sait presque s'habiller.
Ça c'est un tour de force*

Un autre poème est dédié au tram, qu'on appelle *bonde* :

*Trams-trams-trams-trams sonneries de trams
J'ai toujours eu horreur des trams
Ici je viens d'apprendre que le tram est dans la série des véhicules pour le transport en commun
ce qu'est l'âne dans la série des animaux domestiques,
Une petite chose pas cher bien humble qui fait son petit bonhomme de chemin qu'on ne choie
pas qu'on ne soigne pas qui va partout qui porte de bien grosses charges et qui s'arrête
souvent.*

Cendrars est impressionné par les chaussures des Paulistes :

*Les chasseurs d'hôtel et les petits garçons de magasin qui font les courses
Ont souvent comme chaussures des souliers de football aux deux pieds ou à l'un ou l'autre pied
J'en ai vu qui couraient et se chaussaient avant d'entrer dans une maison les deux pieds quand
ils avaient le temps un seul quand ils avaient musé en route
Les jeunes commis élégants par contre ont des souliers compliqués de plusieurs cuirs de
différentes couleurs et pointus pointus pointus et longs
Comme les pieds de Méphistophélès à l'opéra*

Et encore :

*Au bout de l'avenue d'Hygiénopolis il y a un rond-point
C'est le terminus du tram
Tous les jours quand je descends des nègres sont installés là à l'ombre de trois grands arbres
Ce sont des maçons
Ils déjeunent frugalement et boivent de l'eau claire
Puis ils bourrent leur pipe
Puis ils font un somme le ventre en l'air tandis que leurs épouses emportent leur panier à
provisions dans une serviette soigneusement blanche*

Et voici les bruits de São Paulo. Ce sont les bruits de 1925 ou de 1936 mais ils n'ont jamais déguerpi. Ils n'ont pas bougé depuis soixante ans. Ils sont toujours là :

Tous les bruits

Le raclement des bennes qui se vident

Le rire des jeunes filles la cadence multipliée des charpentiers de fer sur leurs échafaudages le tocsin des riveuses pneumatiques

Le bourdon des malaxeurs de béton

Tous les déchargements et les tonnerres d'une machinerie nord-américaine qui explose et percute dans cet infernal nuage de plâtras qui enveloppe toujours le centre de São Paulo où l'on démolit sans cesse pour reconstruire à raison d'une maison par heure ou d'un gratte-ciel par jour et que perce également

Le rire des jeunes filles

*

Sur un point cependant, Rio de Janeiro a une supériorité sur São Paulo. C'est un autre poète, mais brésilien, un ami de Cendrars, Mário de Andrade, qui l'a découverte. À São Paulo, dit Mário de Andrade, les femmes, même nues, semblent habillées. À Rio, c'est le contraire : même habillées, on croit qu'elles sont nues.

Saudade

Qu'est-ce que la *saudade* ? Je donne ma langue au chat. Tout le monde donne sa langue au chat. J'ai fait des efforts. J'ai consulté des sages et des méditatifs. J'ai consacré des nuits et des matinées à percer les arcanes de ce mot. Je ne les ai pas percés. J'en ai augmenté les obscurités. J'ai tout essayé. J'ai cherché des équivalences et toutes les traductions que je proposais furent rejetées.

Mes amis brésiliens rigolaient. Ils disaient que mes efforts étaient vains. Ils me conseillaient de ne pas insister. Un étranger n'est pas habile à ces subtilités. J'étais français, ce n'était pas ma faute, et un Français ne comprendra jamais rien à la *saudade*. Seul un Portugais ou un Brésilien a le droit de parler de la *saudade*. Celle-ci n'est pas le blues ni le vague à l'âme, pas le mal de vivre ni la mélancolie, et moins encore la tristesse. Alors c'est quoi, cette *saudade* ? C'est rien ? Et si c'était cela, la définition de la

saudade ? Du rien du tout. Du néant. La trace laissée par le néant et le goût de ce néant ?

Je propose une définition : la *saudade* est un sujet de conversation. S'il advient qu'une soirée brésilienne s'épuise, il suffit de prononcer le mot *saudade* et la nuit étincelle. Vous avez mis le feu aux poudres. En général, vous en aurez pour quelques heures. Chacun apporte son grain de sel. Et ces grains de sel ne se ressemblent pas. Il existe autant de *saudades* que de Brésiliens.

Une seule certitude : c'est un mot portugais, une spécialité portugaise, avec quelques surgeons castillans et catalans. Il a touché le Brésil au XVI^e siècle. Le voyage l'a un peu cabossé. Débarqué à Porto Seguro avec l'amiral Cabral et Pero Vaz de Caminha, il est parti à la conquête de la Terra da Vera Cruz. À mesure des années, il a évolué. Il s'est allégé de quelques mystères. Il en a gagné d'autres. De ces dérives, le linguiste fait son miel. On créera un jour à l'université de Belém ou sur le campus de Campinas une chaire de « *saudade comparée* ». La *saudade* de Pernambuco n'est pas celle de Lisbonne, ce qui embrouille heureusement les choses car s'il est déjà amusant de définir la *saudade* portugaise dont nul ne connaît le sens, faire une étude croisée de la *saudade* portugaise et de la *saudade* brésilienne porte les plaisirs et les délices du linguiste brésilien au comble.

Les Portugais accordent une attention un peu condescendante au modèle brésilien. C'est injuste. S'il est exact que la *saudade* du Brésil est une fleur tardive et tropicale, elle ne manque ni de panache ni d'invention. Elle a des admirateurs et des poètes. Blaise Cendrars en a fait une grosse consommation. La *saudade* endeuille les poèmes qu'il a écrits quand il habitait à São Paulo. Darius Milhaud a composé douze *saudades* des quartiers de Rio de Janeiro. Le grand écrivain brésilien Clarice Lispector dit : « Ah, quand je mourrai, j'aurai une telle *saudade* de moi. » Et Tom Jobim a mis en musique un poème de Vinicius de Moraes : « *Chega de saudade* » (« Assez de *saudade* »).

Ana Miranda avance de jolies formules : « La *saudade* est un trou dans le cœur. » Elle dit ailleurs que la *saudade* est « l'ombre de rien », ou même un « oiseau muet », etc. Chacun est libre de compléter ce glossaire, la seule règle étant de ne pas craindre le paradoxe. Une des belles définitions de la *saudade* est celle-ci : « Un retour vers le futur », ou plus audacieusement : « Une nostalgie de l'avenir. »

Une bonne manière d’embraser le débat est de dire : « Après tout, vous faites beaucoup de comédie avec votre *saudade*. En France, nous possédons le même sentiment et nous n’en tirons pas vanité. Nous appelons ça la nostalgie. » À ce moment, on vous regarde avec curiosité. On doute si vous êtes un animal doué de raison. Tout le monde parle en même temps. On vous rectifie. On vous apprend qu’il ne faut pas parler de la *saudade* mais des *saudades*. La *saudade* est un état d’âme, si l’on veut, mais pluriel, innombrable, bariolé, ductile et changeant. Il est des *saudades* de toutes formes et de toutes complexions. Certaines sont séduisantes et d’autres handicapées. Il en est de chétives et d’autres corrompues, riches et triomphantes, alors qu’en France nous ne disposons que d’une seule nostalgie. Et un pays qui ne posséderait qu’une seule *saudade*, ce ne serait même pas un pays, ce serait... ce serait rien du tout.

Le philosophe Adelino Braz a écrit un livre pour mettre la *saudade* à l’épreuve du système de Kant. Il pose dans son livre le problème fondamental : « La *saudade* comme fait linguistique et culturel singulier est-elle la manifestation d’une expérience qui relèverait de l’universel ? » Voilà une saine question, même si elle nous prend un peu au débotté. En attendant la réponse, on peut passer en revue quelques définitions portugaises de la *saudade*.

Le poète qui a fondé la littérature portugaise, Luis de Camões, le chantre de l’épopée impériale, dit que c’est « un bonheur hors du monde ». La chanteuse Amália Rodrigues la voit comme une « épine amère et douce », et Fernando Pessoa, qui n’était pas trop en forme ce jour-là, se contente de dire : « La *saudade* est la poésie du *fado*. »

Les grammairiens font une observation décisive : la *saudade* est précédée du verbe *avoir*, non du verbe *être*. On *est* amoureux, ou malheureux, on *est* gourmand ou passionné, nostalgique ou allègre, alors que la *saudade*, on l’*a* ou bien on ne l’*a* pas. Comme le chagrin, la « grosse tête » ou la « pêche », la *saudade* n’est pas une propriété de votre être. Elle est en dehors de vous. C’est un objet, un chancre, une maladie, une bestiole que vous attrapez, que vous appréciez ou que vous redoutez, que vous nourrissez ou que vous laissez dépérir. Si elle vous encombre, vous pouvez vous débarrasser d’elle, lui faire prendre l’air ou bien, au contraire, la remiser au grenier ou dans le coffre de votre banque en attendant que l’envie d’être triste vous revienne. Vous pouvez également l’échanger contre une autre *saudade*, choisir un modèle plus gai ou plus tendance.

Mieux encore : si vous en avez marre de votre *saudade*, vous essayez de la tuer – *matar a saudade* (« tuer la *saudade* ») est un passe-temps agréable.

Les Brésiliens consacrent beaucoup d'énergie à *matar a saudade*. C'est une occupation qu'ils pratiquent souvent, car ces meurtres augmentent les attraits de l'étrange sentiment. Ils vous permettent de jouir à deux reprises, une première fois en attrapant la *saudade*, une seconde fois en la tuant. Autre agrément : après quelques années, on peut revenir sur la tombe des *saudades* mortes, les garnir de fleurs et de couronnes. Ce n'est pas désagréable car, le plus souvent, au rebours des hommes, des plantes ou des animaux, une *saudade* est d'autant plus épanouie qu'elle est plus morte. C'est ce qui explique une propriété que tous les spécialistes accordent à la *saudade* : celle-ci se bonifie avec le temps. Ah, comme j'aimerais attraper une *saudade* du XVIII^e siècle !

Quand je fais la tournée de mes *saudades*, je réserve mes soins et mes émois aux plus vétustes. J'en ai une qui date des années 1950. Je l'ai contractée le jour où j'ai compris que, même si le Brésil a quatre saisons, il est difficile d'y trouver un vrai printemps ou un hiver absolu, avec neiges et congères, et j'ai alors ressenti le manque de mes printemps et de mes hivers du Bassin parisien. Je me revois : j'étais dans le port de Rio de Janeiro, seul, égaré, ratatiné par des soleils, et le mois de décembre commençait. Je me suis dit que l'hiver était parti à jamais. La *saudade* n'a pas traîné. Elle a déboulé aussitôt. C'était une superbe *saudade*, une de mes plus belles, lourde, dynamique et presque gaie. Voluptueuse. Elle m'a procuré quelques heures rares. Depuis, je vais la revoir. Je la contemple. J'y gagne une *saudade* supplémentaire. Dans les bons jours, je réussis à avoir la *saudade* de ma *saudade*, variété qui n'est pas à la portée du premier venu, et que les spécialistes placent au plus haut.

Certains auteurs ont rapproché la *saudade* du spleen de Baudelaire et des Anglais. Mais si la *saudade* exprime comme le spleen un mal de vivre, si elle traduit un « sentiment de vide dans l'instant présent », comme le dit un des meilleurs « saudadologues » actuels, Mario Pontifice, elle ne se contente pas d'être triste. Elle est capable de se convertir en son contraire. D'une bonne *saudade* peut jaillir une allégresse. La *saudade* sécrète son propre anticorps, à la façon de ces chauves-souris amazoniennes qui, pour boire le sang de votre veine jugulaire, vous injectent à mesure qu'elles vous la vident un anesthésique radical, de manière à vous assassiner sans douleurs. Mario Pontifice est très clair sur ce point : « La *saudade* veut

apporter par anticipation une beauté au futur. C'est une volonté de combler par la pensée une lacune afin de rendre la vie plus belle et d'entrer en harmonie avec les choses. »

On voit que la *saudade* est dégourdie. On la prenait pour une lamentation, pour une agonie de l'âme, et on découvre brusquement que ce chagrin pousse les portes du bonheur. La *saudade* est une acrobate. Pareille à un antipodiste, elle est habile à agir à l'envers de notre attente et à faire de la joie avec de la mélancolie. Elle surprend son monde : on croit qu'elle vous donne envie de mourir et c'est le goût de la vie qu'elle excite. Autant le spleen ou la nostalgie sont patauds, monotones et répétitifs, moches comme des culs-de-sac, autant la *saudade* est malicieuse, espiègle, surprenante et toujours fraîche.

La virtuosité rhétorique des Brésiliens réussit à la *saudade*. Le Brésil n'oublie jamais qu'il est, à ce qu'on dit, le « pays de l'avenir », et la *saudade* en fait la démonstration : alors que la nostalgie se limite à pleurer le passé, l'irrévocable et le *never more*, la *saudade* ne s'abîme en regrets que pour mieux rebondir. La nostalgie vous coupe bras et jambes. La *saudade* galvanise vos nerfs. Elle ne descend dans les bas-fonds du révolu que pour en extraire du vierge, du vivace et du bel aujourd'hui. Parfois même de l'avenir. Pour un peu, elle se vanterait d'être l'autre nom du bonheur. Les Brésiliens, à force de travailler leur *saudade*, ont su en faire, pour reprendre le verdict de Mario Pontifice, « une espérance empreinte de bien-être, et donc une forme de joie et de bonheur ». La *saudade* est pareille à une de ces formules vides et trébuchantes que le poète René Char, sur la fin de sa vie, ciselait à l'intention des présidents de conseil général qui sèchent sur leurs allocutions de fin de banquet : « Devant l'effondrement des preuves, le poète tire une salve d'avenir. »

C'est dire si la *saudade* est rusée. Elle n'est jamais où on l'attend. Elle est comme un écureuil. Elle est comme un petit poisson. Elle vous glisse entre les mains. Les bibliothèques qui lui ont été consacrées n'éclairent rien. Aussi, plutôt que de se perdre en gloses, on voudrait faire défiler quelques modèles de *saudade* en activité dans les sociétés brésiliennes.

*

Tous les Brésiliens ont un pays natal dans leur tête, un pays perdu, aimé, irremplaçable, même et surtout s'ils n'ont jamais vu ce pays, même si

ce pays est coincé au fond de l'histoire, dans le Portugal du Moyen Âge, dans le Japon des samouraïs ou dans l'Allemagne de Bismarck. L'exil est leur destin. Comme tous les citoyens d'une *diaspora*, ils se souviennent de tout, surtout de ce qu'ils ont oublié.

Hormis les Indiens dont il ne fut jamais tenu grand compte, et qui du reste sont des exilés radicaux (non géographiques mais historiques), tous les habitants de ce pays viennent de loin. Ils y ont atterri par hasard ou par nécessité, au terme d'une longue navigation. Les Noirs ont perdu leur origine parce que des commerçants les achetaient, les vendaient, les battaient, les violaient, les affamaient ou les tuaient.

Les Blancs ont quitté l'Europe car ils avaient faim ou bien ils y étaient persécutés. Ce sont des Allemands, des Italiens, des Russes, des Polonais, des Juifs. D'autres arrivaient des Échelles du Levant. Au Brésil, on les appelle des « Turcs », bien qu'ils ne soient pas turcs mais libanais ou syriens. En les désignant comme turcs, on augmente leur éloignement, on fait un saut en arrière d'un siècle puisque la Syrie et le Liban ont cessé d'appartenir à l'Empire ottoman après 1918. C'est une manière d'empiler deux *saudades* l'une sur l'autre, celle du Syrien ou du Libanais tombé de l'Empire ottoman en 1918, à laquelle s'ajoute celle du Syrien ou du Libanais délocalisé en Amérique dans les années 1920.

Les plus gros contingents d'arrivants furent fournis par le Portugal. Sur les cartes de géographie, ce pays occupe une place inconfortable. Il appartient à l'Europe et il lui tourne le dos, comme s'il boudait. On croirait qu'il est en pénitence, dans son *finisterre*, et que le dieu de l'Europe l'a mis au coin. Il n'a pas accès à la mer européenne, à la mer historique, à la « mère Méditerranée », de laquelle le séparent des cordillères très âpres. Sur les « Colonnes d'Hercule » (le détroit de Gibraltar), le dieu latin a gravé *nihil ultra*, « Rien au-delà », ce qui n'est pas tout à fait vrai puisqu'il y a quelque chose dans ce « rien ». Il y a un pays, le Portugal, un pays tout seul, face à l'océan sauvage, et propriétaire de l'immensité.

La mer Méditerranée est une mer gorgée d'histoire. Chaque jour y voit se lever un nouveau soleil et des empires s'effondrer ou se bâtir. C'est une mer remplie de temps. Au contraire, l'océan Atlantique, avant le XV^e siècle, est un espace négligé de l'histoire et sur lequel le temps glisse sans se poser. Le lendemain et la veille y sont les mêmes. Or le Portugal fut toujours fasciné par l'océan. Il siège au bord du vide. Il aimerait bien voir si ce néant a une fin et s'il est bordé par d'autres rivages, mais le Moyen Âge

ne possède pas de bateau pour aller sur l'infini. Alors les Portugais regardent la mer et ils passent le temps comme ils peuvent. Ils ne sont qu'un long vertige, jusqu'au jour où ils cèdent à ce vertige. Ils mettent à la voile. Ils vont au bout du monde, mais ils ont pris la précaution de laisser leurs femmes et la moitié de leurs âmes sur leurs anciens rivages, de manière à nourrir leur *saudade* pendant quelques siècles.

Les Brésiliens du XXI^e siècle sont comme les Portugais de la Renaissance, audacieux, avides d'aventure et de vertiges. Tous les Brésiliens sont nés d'un voyage, et même après un siècle, après quatre siècles, ils ont toujours un pied en l'air. Pour un oui, pour un non, ils quittent le lieu où ils ont posé leurs bagages et ils vont planter leur bivouac un peu plus loin. Ils sont en Alagoas et ils filent au Rio Grande do Sul. Ils font un stop à Recife. Ils se reposent à Rio de Janeiro. Ils reprennent la route. Ils cabotent. Ils flairent. Ils tâtonnent. Ils n'ont pas de longues racines. Ils glissent sur les espaces lisses, sans relief, du grand pays. Chaque déménagement est une joie et, comme ils veulent que cette joie soit extrême, ils l'améliorent en regrettant le coin qu'ils ont délaissé. Dialecticiens perfectionnés, ils n'oublient jamais que, si l'on veut jouir du *nouveau*, un bon truc est de penser à l'*ancien*. Regret de la veille et impatience du lendemain, loin de se contredire, se combinent, se complètent et se fortifient, échangent leurs sucs, leurs charmes, leurs poisons. Toujours impatient de changer de ciel, un Brésilien n'oublie jamais le ciel de ses origines, ce Portugal, ou bien cette Allemagne, ou cette Syrie, ce Congo et cet Angola, ce Japon, cette Biélorussie dont ils ne savent pas grand-chose et que beaucoup ne pourraient même pas situer sur une mappemonde.

C'est pourquoi les villes brésiliennes sont si amusantes. Elles sont bâties de gratte-ciel, c'est leur orgueil, mais au pied de ces gratte-ciel se nichent des maisons petites, attendrissantes et semées au hasard, comme des souvenirs. Ce sont des bouts de pays perdus. À Rio de Janeiro, à São Paulo, à Recife, on peut faire de très beaux pèlerinages. Si l'on s'arrange pour ne pas voir la hideur des gratte-ciel, on découvre une autre ville ravissante, une ville pulvérisée, ratatinée et presque indiscernable. Elle est surannée comme un catalogue de la Manufacture de Saint-Étienne. Elle a la grâce d'une *saudade*. Discrète et mal visible, elle est blottie à l'ombre des tours et des immeubles de mille étages, un peu comme, sous les forêts de chênes, se dissimulent d'autres forêts plus petites, des arbustes, des buissons de myrtilles, des fougères, des lichens et des champignons.

Ces maisons effarouchées sont des petits éclats de *saudade*. On peut faire à São Paulo, à Rio, à Belo Horizonte un pèlerinage dans une Europe finie, dans un Orient naufragé, dans un Japon de comédie. Ici règnent des demeures mauresques et, deux blocs plus loin, un manoir écossais, une maison à terrasse méditerranéenne, un patio de Castille, une « folie » néoclassique, une ferme normande ou basque, un palais florentin ou vénitien. Ailleurs, un bout de rue arrive de Moscou ou de Nijni Novgorod.

À Recife, au cœur de la cité, et presque invisible, vous avisez la plus vieille synagogue de toutes les Amériques qui jouxte des maisons prélevées à Amsterdam. Les ciels même de Recife ont été ramenés de la mer Baltique. J'ai vu dans la forêt amazonienne les charrettes que traînaient les moujiks de Tolstoï dans *Guerre et Paix*. Pour un bref instant, vous marchez dans Tokyo, à Oulan-Bator ou à Karakorum, et si vous poussez la porte d'un restaurant, vous pénétrez dans la cabane en rondins d'un trappeur canadien. Dans toutes les campagnes, on tombe sur des chicots de vieux continents, européen, asiatique ou africain. Dans l'arrière-pays de Maceió, entre les palmiers et les flamboyants, j'ai découvert le cottage d'Alice au pays des merveilles. J'ai patienté quelques moments, en embuscade, caché derrière des massifs de groseilles à maquereau, dans l'espoir de voir sortir une vieille institutrice anglaise, ou même une reine d'Angleterre, chaussée de lorgnons et tout étonnée que son cottage ait déserté le Sussex un siècle plus tôt pour venir se planter entre deux champs de canne à sucre.

*

À Bahia, j'ai assisté à une scène curieuse. Un groupe de religieux yorubas venus du Bénin (ex-Dahomey), à l'invitation de Pierre Verger, s'était joint à un culte de candomblé dont l'origine est africaine et qui fut transporté au Brésil au temps de l'esclavage, à la barbe des maîtres de moulins. Pierre Verger avait invité les Yorubas et les Brésiliens à déjeuner. Au dessert, les prêtres yorubas ont entonné des chants religieux de leur pays. Les Brésiliens ont paru interloqués. Après une hésitation, ils se sont mis à chanter eux aussi.

J'ai prêté l'oreille à ce chant. Les Brésiliens chantaient très bien mais ils disaient n'importe quoi. Ils fredonnaient des mots béninois qui n'existent pas. C'est qu'une langue n'a pas une longue espérance de vie si on ne la pratique pas. Elle se défait en quelques siècles, au contraire des sons. Les

mots ne résistent pas au temps. Ils rouillent et puis ils s'effritent, et leurs empreintes se dissipent. En revanche, la musique ne bouge pas. Elle ne meurt pas du tout. Elle a traversé paisiblement les interminables années de la servitude. Et voilà que, convoquée par hasard dans une maison de Bahia, en l'année 1973, elle revenait, splendide et invaincue. Pas une seule note n'était partie et pas une n'était altérée. On pouvait poser la musique de l'année 1973 à Bahia de Todos os Santos sur la musique yoruba de l'année 1600 ou 1700, et nul ne pouvait déceler la moindre fêlure, la moindre différence. Cette musique venait de naître. Je propose à M. Mario Pontifice une définition de la *saudade* : une musique ancienne, intacte, et endeuillée de ses paroles.

*

À la fin du Moyen Âge, le Portugal décide d'affronter le grand océan. Il commence par imaginer un navire, la caravelle. Ce bateau n'est pas une invention de rencontre. Il a été conçu dans une école de navigation fondée à Sagres, dans l'Algarve, en 1417, par l'infant du Portugal, Henri le Navigateur, qui préférait régner sur la mer que sur la terre. Les ingénieurs, les artisans et les maîtres de hache du chantier de Sagres reçoivent de l'infant Henrique une mission précise : créer un bateau spécialement profilé et gréé pour nager dans l'inconnu, le bateau des Grandes Découvertes.

Les navires dont on disposait jusqu'alors étaient adaptés à des mers étroites, familières, parcourues depuis le début des temps, resserrées, bien répertoriées et cartographiées. En Méditerranée, la caraque vénitienne ou la *barca* à grément carré font l'affaire. Ce sont de beaux bâtiments, costauds, vastes et résistants, mais ils ne savent pas naviguer sur des mers à mystères. Leur défaut, c'est qu'ils ne sont capables que d'avancer. Ils vont droit devant. Ils ne peuvent pas reculer. Ils sont comme des voitures sans marche arrière. Pour qu'ils naviguent, il faut que les alizés soufflent dans le bon sens, car, avec leurs lourdes voiles carrées, ils sont incapables d'aller contre le vent. Ils peuvent vous emmener au bout du monde, mais jamais ils ne vous promettront de vous ramener de ce bout du monde.

Au contraire, la caravelle que l'infant Henrique met au point dans ses chantiers de Sagres sait rebrousser chemin. C'est pourquoi elle va devenir le bateau des aventuriers. Elle a un faible tirant d'eau. C'est un voilier élégant et petit. Sa coque est large et son haut bordage fait protection. La

caravelle a trois ou quatre mâts, sur lesquels l'équipage peut combiner de différentes manières les voiles latines, c'est-à-dire les voiles triangulaires, auxquelles on peut ajouter, le cas échéant, des voiles carrées. Les voiles latines jouent un rôle décisif. Comme elles pivotent autour du mât, elles assurent à la nef une grande vélocité. Et, grâce à elles, la caravelle peut *bulinar*, louvoyer, avancer en zigzaguant contre les vents dominants. Daniel Boorstin a calculé les supériorités de la caravelle sur l'ancienne *barca* à grément carré. Celle-ci ne peut s'approcher à moins de 67 degrés d'un vent devant alors que la caravelle peut aller jusqu'à 55 degrés. La caravelle se contente ainsi de tirer trois bordées là où la *barca* en tire cinq, ce qui économise du temps et de l'énergie à la fois.

Mais le coup de génie des maîtres portugais est ailleurs. Comme la caravelle est capable de naviguer vent debout, elle peut revenir en arrière. Cette particularité donne aux marins portugais le courage d'affronter les mers les plus effrayantes. Ils peuvent mettre le cap sur les océans de Satan puisque leurs voiles latines sauront toujours les ramener vers les rives du Tage. En cas de malheur, ils « bulineront », ils « zigzagueront », et ils reverront le pays natal. Tel est le secret de la caravelle : c'est parce qu'elle permet aux navires de battre en retraite qu'elle donne un courage fou aux marins portugais et qu'ils vont attaquer l'inconnu. C'est grâce à la marche arrière que l'on peut aller de l'avant et cingler vers les bouts du monde.

Je voudrais poser ici une thèse dont le mérite, mais aussi l'inconvénient, est de n'avoir jamais effleuré l'esprit de quiconque. La caravelle et la *saudade* ont quelques affinités. Elles opèrent selon les mêmes procédures et leurs stratégies sont identiques. De la même façon que la *saudade* permet aux hommes de reprendre force en regrettant les choses révolues, la caravelle ose toutes les expériences puisqu'elle saura toujours revenir en arrière en cas de tempête, d'égarement ou de guerre.

Saudade et caravelle appliquent la tactique du géant Antée, le fils de Poséidon, c'est-à-dire de la mer, et de Gaïa, c'est-à-dire de la Terre. Antée se disputait souvent avec d'autres Titans. Il avait trouvé une bonne ruse pour résister à ses ennemis. Chaque fois qu'il se sentait faiblir, il touchait le sol, la terre mère, ce qui lui rendait des forces. Ainsi procèdent la caravelle et la *saudade* : la terre perdue, les décors dispersés, parce qu'ils ont la garantie d'y pouvoir toujours revenir, les alimentent en espérance. Le clocher de leur enfance, tout en les précipitant dans les regrets et dans les larmes, leur donne l'envie d'aller de l'avant. Vertu de la marche arrière et

de la *saudade* ensemble : celle-ci, loin d'encourager à la débandade, vous fournit la force nécessaire à la poursuite de vos rêves. La *saudade* est une petite machinerie très efficace, d'un usage simple, et qui permet aux hommes et aux femmes de la Lusitanie ou du Brésil de courir aux quatre coins de leur empire puisqu'ils sont assurés, grâce à elle, de pouvoir retrouver les débris du temps passé, le port d'où appareillèrent leurs ancêtres, la délicieuse tristesse des choses qui ne sont plus.

Sébastienisme

Dom Sebastião règne sur le Portugal de 1557 à 1578. Comme il est jeune, vierge, pieux, guerrier et qu'il a été très impressionné par la bataille de Lépante, en 1571, il forme le projet de bâtir un vaste empire associant le Portugal et le Maroc. En 1578, il franchit la mer. Il débarque à Tanger avec 16 000 hommes et la couronne d'empereur chrétien du Maroc. Le 4 août, il affronte les troupes du sultan Moulay al-Malik à Ksar el-Kébir. Il est vaincu. En plus, il est tué. On l'enterre à plusieurs reprises. D'abord sur place, à Ksar el-Kébir. Puis à Ceuta. En 1582, enfin, sa dépouille est inhumée à Lisbonne, dans le Mosteiro dos Jerónimos.

Dès la mort de dom Sebastião, une bonne nouvelle se répand : le roi mort est vivant. Il s'est retiré sur une île brumeuse en attendant le millenium. Les Portugais peuvent être rassurés : quand le temps sera venu, dom Sebastião enfourchera un cheval blanc et majestueux. Il reviendra parmi les hommes. (Le même privilège fut accordé à l'empereur Alexandre, celui de Napoléon. Il n'est pas mort en 1825 comme un vain peuple pense. Tolstoï l'a rencontré après sa mort. Il était vieux, dans une forêt de Sibérie. Il faisait l'ermite ou le vieux chrétien.)

C'est ainsi que commence le « sébastianisme ». Les Portugais nomment le roi disparu l'*encoberto* (le caché, le voilé) ou l'*adormecido* (l'endormi). Dom Sebastião occupe une position enviable : les peuples aiment bien avoir un roi ou un empereur absent et qui reviendra, après un stage dans la mort. Les Portugais attendent le réveil de l'*encoberto*, comme le Moyen Âge guettait le retour du roi Arthur ou de Frédéric de Hohenstaufen, comme les juifs sont impatients de revoir le Messie et les chiites l'imam caché.

De ce qui adviendra après le réveil de dom Sebastião, les Portugais se font une juste idée car, au début du XVI^e siècle, quelques années avant la bataille de Ksar el-Kébir, un cordonnier lusophone, Gonçalo Yannes Bandarra, avait expliqué ce qui se passera après le retour de l'*encoberto*. Dans *Vision nocturne. Le livre de Daniel de l'Ancien Testament*, Gonçalo Yannes Bandarra prédit l'avènement du Cinquième Empire, qui prendra la suite des quatre premières monarchies de l'histoire, la chaldéenne, la perse, la grecque et la romaine. Sur ses prédécesseurs, le Cinquième Empire aura une supériorité non négligeable : il sera universel, portugais et chrétien.

Au fil des siècles, le mythe du Cinquième Empire perdure, se perfectionne et se combine avec l'attente du retour de Sebastião. Au XVII^e siècle, le père Antonio Vieira, qui fut le plus illustre et le plus éloquent des missionnaires jésuites au Brésil, ajoute sa pierre à l'édifice du Cinquième Empire. Comme le Portugal est occupé, depuis 1580, par les Espagnols, le père Vieira fulmine. Il conseille à l'héritier de la Couronne portugaise d'arracher son pays aux griffes des Espagnols, ce qui se produit en effet un peu plus tard, avec le soutien de Richelieu, grâce à la révolution de 1640. Ce n'est qu'un début, cependant. Il faut continuer le combat jusqu'à ce que sorte de ses limbes l'*encoberto* et que s'édifie sur la Terre le Cinquième Empire.

Au XX^e siècle, les prophéties du cordonnier Bandarra trouvent des échos inattendus dans l'œuvre du plus grand écrivain portugais, Fernando Pessõa. Mais le Cinquième Empire que Pessõa évoque dans son beau recueil *Le Message* est moins guerrier, moins précis également, que celui du père António Vieira. Voici le programme de Fernando Pessõa : « Inventons un Impérialisme androgyne réunissant les vertus masculines et féminines ; un Impérialisme nourri des subtilités féminines et des forces structurantes masculines. Réalisons, sprituellement, Apollon. Non point une libération du christianisme mais une simple et stricte "transcendatalisation" du paganisme. » Vaste programme !

Le Cinquième Empire de Pessõa est un peu vague. C'est un espace universaliste, dépourvu de toute structure religieuse ou même politique, une idée, peut-être une disposition d'esprit ou un état d'âme. Et, contrairement à la tradition respectée par tous les autres écrivains prophétiques, Pessõa oriente son annonce, ses désirs et ses nostalgies vers le *passé*, non vers le *futur*.

Fernando Pessoa a souvent dit qu'il n'était pas sûr, lui-même, d'exister. Son Cinquième Empire ressent la même « difficulté d'être ». C'est pourquoi il est si troublant. On peut le lire comme une illustration géniale de cette tristesse historique que les Portugais appellent la *saudade*.

*O Sonho é ver as formas invisíveis
Da distância imprecisa, e, com sensíveis
Movimentos da esperança e da vontade
Buscar na linha fina do Horizonte
A árvore, a praia, a flor, a ave, a fonte,
Os beijos merecidos da Verdade.*

(Le songe, c'est voir les formes invisibles
De la distance imprécise, et, avec les sensibles
Mouvements de l'espoir et du désir,
Trouver sur la fine ligne de l'horizon
L'arbre, la plage, la fleur, l'oiseau, la source
Les baisers mérités de la Volonté.)

*

Au XIX^e siècle, les impatiences du sébastianisme rencontrent un terrain favorable au Brésil. Mais, à son arrivée dans le désert du Nordeste, le sébastianisme se transforme un peu et se revêt d'atours funèbres. Dans ces espaces calcinés, sur ces terres sans consolation, les millénaristes déploient une éloquence tragique.

De loin en loin, un personnage parcourt la province martyre en se présentant comme l'annonciateur de dom Sebastião. À Flores, dans l'État de Pernambouc, João Antônio dos Santos annonce que dom Sebastião va débarquer. Une modeste secte se forme. L'Église catholique trouve que cette secte sent le fagot. Un prêtre est dépêché à Flores. João Antônio dos Santos reconnaît qu'il s'était trompé dans ses calculs.

Les habitants de la région ne sont pas contents. Dom Sebastião était décidé à faire son grand retour. Il était à la porte. Il avait tout préparé. Le Cinquième Empire allait répandre son miel et son lait sur les espaces dévastés du *sertão* et il a fallu qu'un prêtre se mette à la traverse des desseins de Dieu. Heureusement, un autre inspiré se lève peu après. Il s'appelle João Ferreira. Lui aussi, il a des informations sur dom Sebastião. Le roi absent va quitter son île et il s'ouvrira un chemin vers le *sertão* en passant entre deux énormes pierres qu'on connaît sous le nom de *pedras*

bonitas (les belles pierres). Le millenium commencera aussitôt. Ses effets seront fulgurants : les Noirs deviendront blancs et tous les hommes seront éternels.

Afin de hâter le mouvement, João Ferreira décide que les corps féminins et masculins doivent être mis en commun. Toutes les femmes passeront leur nuit de noces avec lui. Ensuite, elles appartiendront à tous. Malgré tant d'encouragements, dom Sebastião ne revient pas. João Ferreira est contrarié. Il expérimente une nouvelle tactique. Pour précipiter l'avènement du Cinquième Empire et de la Terre sans mal, il estime qu'il serait bon de procéder à quelques sacrifices humains. Le 14 mai 1881, le père du prophète est mis à mort. Les jours suivants, on égorge trente enfants, douze hommes et onze femmes sur les *pedras bonitas*. Quatorze chiens sont assassinés. Le 17 mai 1881, João Ferreira s'offre au couteau des sacrificateurs. Il a une peur bleue. Ensuite, c'est fini.

Seringueiros

Les *seringueiros* sont ces ouvriers agricoles qui saignaient les hévéas à la fin du XIX^e siècle et qui en recueillaient le nectar dans des gobelets. Ce nectar allait en Europe et en Amérique, faisait rouler des millions de voitures automobiles et permettait aux propriétaires de la forêt d'édifier des fortunes aussi gigantesques que celles, au siècle suivant, des émirs de Dubaï, d'Abou Dhabi ou d'Arabie Saoudite. De ces fleuves d'or et d'argent, des voluptés de Manaus et des courtisanes de Belém, les *seringueiros* ne profitaient pas beaucoup. S'ils n'étaient pas esclaves puisque le Brésil a affranchi ceux-ci en 1888, leur destin ne valait guère mieux. Le *seringueiro* était un malheureux, un perdant, déposé dans l'« enfer vert », soumis aux avidités de son maître et des moustiques, endetté jusqu'à sa mort et méprisé, de sorte qu'il se trouvait aussi coincé dans son petit morceau d'Amazonie que les nègres de l'Angola ou du Bénin l'avaient été, aux siècles précédents, dans les immondices des navires négriers ou dans les domaines des seigneurs du sucre et du café.

De ces chagrins interminables, nous ne savons presque rien. L'Amazonie est un silence. Les cris ou les plaintes qui montaient de la géhenne ne parviennent pas aux oreilles bouchées des dames qui roulaient

en De Dion-Bouton et en Bugatti. C'est une loi de l'histoire : sur les vainqueurs, nous savons beaucoup de choses – la marque de leurs chemises, l'état de leurs âmes, leurs orgies, leurs tristesses et leurs *saudades* –, mais les peuples vaincus sont des peuples abolis. Des peuples sans langue. Ils travaillent, ils souffrent et puis ils meurent. Les stèles des cimetières où gisent leurs guenilles sont muettes.

De loin en loin, et par chance, il arrive qu'un des vaincus fasse un peu de bruit et qu'il nous envoie un message. Sur des vieux papiers d'écolier ou sur des écorces d'arbre, dans le sable ou sur le mur de leurs cavernes, de leurs prisons, ils nous font savoir qu'un être a vécu comme on meurt et de quelles noirceurs étaient ses jours. De la « maison des morts » dans laquelle le tsar Nicolas II enfermait ses anarchistes et ses brigands, nous connaissons les cruautés car figuraient, parmi les forçats, quelques têtes lettrées, quelques Dostoïevski. Mais les forçats du caoutchouc de l'Amazonie n'ont pas longtemps fréquenté les écoles. Ils souffrent, ils agonisent et jamais ils ne parlent, à moins d'un miracle. Ce miracle, c'est le livre de Ferreira de Castro, *Forêt vierge*.

Ferreira de Castro naît au Portugal en 1898, dans une région pauvre, à Oliveira de Azemeis. Son père meurt. Ferreira est un enfant. Il ne peut pas rester au Portugal. À douze ans, il s'embarque pour la « terre promise », comme « émigrant de pont ». Le voici au Brésil. Il n'a ni parents ni amis. Il trouve à s'embaucher dans une petite exploitation de caoutchouc, le « Paradis », quelques cabanes posées au bord du fleuve Madeira, dans la région où règnent les Indiens parintintin. À cette époque, la plantation du « Paradis » et les baraques de Todos os Santos constituent un poste avancé de la civilisation dans l'informe Amazonie.

Ferreira travaille et travaille. Il subit le sort commun des *seringueiros* : la chaleur molle, lourde comme une armure et collante. La lumière verdâtre, la lumière funéraire de la *selva*. Les serpents. Des hordes de bestioles mortelles. La brutalité des contremaîtres, des maîtres. Les Indiens dangereux. Mais le jeune Ferreira fait front. Non seulement il tient le coup et même amadoue ses maîtres, mais encore, le soir, après l'atroce journée, il rameute ses souvenirs de l'école primaire et il déchiffre les almanachs populaires, la petite littérature de colporteur qui a échoué dans ces écarts. Il apprend les rudiments de son métier car il a décidé de son destin. Il sera écrivain.

« Ces fleuves aux richesses légendaires, écrira-t-il plus tard, sur les rives perdues desquelles des hommes isolés du monde civilisé trimaient comme des bagnards pour la conquête de cet or maudit, l'or noir, la sève des caoutchoutiers que l'on allait saigner au cœur de la forêt vierge, dans des clairières d'un éloignement, d'une solitude si profonds que les rares nouvelles du monde extérieur qui y parvenaient y arrivaient avec retard et par des voies si détournées que toutes paraissaient fantastiques et invraisemblables, épouvantaient Alberto. »

À force de ruse, de ténacité et d'héroïsme, il réussit à se libérer du piège amazonien. Le voilà en Europe. Il fait le journaliste. Il crée une revue littéraire au Portugal. Il écrit des romans. *Émigrants*, qui paraît en 1928, est un succès. En 1929, Ferreira est à Paris, car la France lui semble « non comme une parcelle du monde, mais comme le monde même ». L'année suivante, il publie au Portugal le récit de sa vie de *seringueiro*. Le titre est sans chichis : *A selva* (« La jungle »). Le livre est traduit en quatorze langues. Stefan Zweig est enthousiaste. Il le recommande à Bernard Grasset. En 1938, un amoureux du Brésil, Blaise Cendrars, le traduit enfin en français sous le titre *Forêt vierge*. Ferreira de Castro est célèbre. Bien plus tard, il retourne au Brésil. La nouvelle capitale Brasília vient d'être inaugurée. Le président Kubitschek reçoit l'ancien *seringueiro* avec honneur. En 1988, *Forêt vierge* est republié dans la prestigieuse collection « Les Cahiers rouges », chez Bernard Grasset.

Cendrars parle de ce livre. Il dit combien la littérature consacrée à l'Amazonie l'a déçu. Il n'a lu que des romans gâtés soit par l'influence de Chateaubriand et de ses sublimes descriptions, soit par celle de Pierre Benoit et d'un imaginaire de midinette. « Les uns et les autres, dit Cendrars, passaient, chose incroyable, sous silence la vie que l'on mène aujourd'hui dans ces forêts inondées, à la brousse, à la jungle inextricables. »

Forêt vierge, au contraire, parle du calvaire des *seringueiros*. « Avec Ferreira de Castro, je rencontrais enfin un écrivain qui savait évoquer comme personne les beautés et les horreurs de l'Amazonie, décrire la nature du tropique, noter les bizarreries, les caprices, les extravagances qui naissent sous ce climat d'eau et de feu, mais encore qui parlait aussi des hommes qui habitent cette terre, qui vivent, qui luttent, qui souffrent dans les clairières de la forêt vierge, les sauvages, les primitifs, les autochtones, les natifs, les *caboclos*, les paysans libres, les ouvriers agricoles, les colons, les planteurs, les négociants, mais aussi les transplantés et les élégants – et,

parmi ces derniers, un civilisé comme Ferreira de Castro lui-même, qui est allé en forêt non pour écrire un livre ou par curiosité, mais comme le plus humble des émigrants portugais pour y gagner son pain et qui, des années plus tard, s'est vu contraint d'écrire son fameux roman sur l'Amazonie pour se libérer d'une hantise. »

Le livre de Ferreira de Castro décrit les « travaux et les nuits » de l'« enfer vert ». Il dit que les ouvriers *seringueiros* souffrent, comme une mouche agonise dans les beautés d'une fleur carnivore, et qu'ils ne peuvent jamais, jamais, s'évader de leur condition.



« À ceux qui suaient sang et eau dans la jungle sauvage, dit Castro, ces rapaces vendaient cinquante ce qui valait dix et achetaient dix ce qui valait cinquante. Et si, par hasard, un de ces malheureux travailleurs, plus dégourdi que les autres, réussissait à passer à travers les mailles du filet que les trafiquants avaient tendu à l'embouchure de toutes les rivières, et descendait, heureux et content, le cours principal du fleuve pour reprendre contact avec la civilisation, le Ceará tout proche ou le lointain Portugal, il tombait infailliblement entre les pattes de ces maudits taverniers, flanqués de leurs séides et de tout leur attirail de bar et de café qui, comme Macedo, ayant su déjà exploiter l'homme à l'aller, le plumaient d'autant mieux au retour. Ils le saturaient d'alcool, l'emboinaient, lui refaisaient ses économies aux cartes, le dépouillaient de mille façons malhonnêtes ou, sans employer ruse, ni astuce, le volaient tout simplement, et le pauvre *seringueiro*, qui s'était débattu dix ans dans la brousse pour acquérir le petit magot du retour, se retrouvait en un tournemain sans un sou vaillant et sans même savoir comment ce tour de passe-passe s'était effectué. »

Le miracle du caoutchouc, en cette fin du XIX^e siècle ? « Un véritable aimant liquide, dit Ferreira de Castro, que ces rivières inconnues de l'Amazonie qui ont attiré tant de monde au fin fond du Brésil à l'époque du rush du caoutchouc. C'est des quatre coins de la planète que la nuée des aventuriers s'était abattue alors dans la bouche du fleuve géant, à la suite des innocentes populations du Nordeste du Brésil qui émigraient, elles, dans le Haut-Amazone à cause de la sécheresse insolite qui ruinait le Ceará et, dans la haute forêt, le caoutchouc sauvage, cette nouvelle richesse, étant à portée de la main, était une proie facile. »

Sigilo

Le premier Brésil n'est pas bavard. En traversant l'Atlantique, les Portugais ont transporté avec eux leur mélancolie et cette passion de l'obscur, du *sigilo* (secret), que leurs monarques cultivaient jusqu'à la déraison. Le roi Manuel le Fortuné, qui règne au début du XVI^e siècle (1494-1521) et qui trouve le cap de Bonne-Espérance, le Brésil (Terra da Vera Cruz ou Terre de la Vraie Croix) et la route de l'Inde, n'avait-il pas prescrit de pendre tous les capitaines qui communiqueraient des secrets géographiques à des étrangers ?

Par précaution, les mappemondes que l'on pouvait se procurer à Lisbonne, dans ces années fiévreuses et confinées, étaient réputées fausses. La vraie carte – le *padrão real* – existait, certes, et elle était parfaite, mais nul n'y avait accès. Elle reposait au fond d'une forteresse, à Lisbonne, et elle était soustraite aux curiosités par un système de serrures très savant. Il fallait associer plusieurs clefs confiées à des ministres variés pour que pivote la grosse porte d'acier. Tel est le paradoxe du Portugal des grandes découvertes : les topographes du Tage sont les meilleurs du monde. Leurs cartes, qui sont des chefs-d'œuvre, vont permettre aux hommes de conquérir la planète entière, mais elles sont mises au cachot, sous « haute surveillance ». Seul le roi a accès à la chambre interdite, au tabernacle, et a le privilège de consulter les mappemondes. On prétend que Dieu, lui aussi, posséderait les clefs de la tour.

Pendant trois siècles, le Brésil est un pays verrouillé. Aux yeux des souverains de Lisbonne, les arbres rouges de la *floresta atlântica* et les *pamploneros*, les grands papillons noir et bleu brésilien, ne valent pas les soieries, les brahmanes et les épiceries de l'Inde. On ne sait jamais, cependant. Il ne faut pas insulter l'avenir. On met la Terre de la Vraie Croix de côté comme on entasse des écus dans une tirelire. Un jour on cassera la tirelire. En attendant, le Portugal n'a pas envie qu'un pickpocket français, hollandais ou anglais fouine dans sa colonie. Le Brésil est claquemuré. Il pose des verrous, des cadenas et des sceaux. Ce grand pays a des fenêtres mais il ne les ouvre pas. Si un inconnu frappe à l'huis, on le lorgne à travers un judas et l'huis demeure clos. Quand on a fini de soupçonner l'intrus, on entrouvre une lucarne, mais avec parcimonie, et on le prend en filature.

Le Portugal ne laisse pas envahir sa propriété par le premier venu. Il voit des espions partout, des rivaux, des larrons. Il n'aime ni les cartes, ni la culture, ni la curiosité. Les imprimeries sont bannies de la colonie. Pas un seul journal. Les librairies sont des raretés et elles ne vendent que des livres religieux ou scolaires car les mots sont délétères et ils font des ravages quand ils tombent dans des têtes molles. La Couronne incarne la colonie dans des règlements sévères. Le Brésil est sous tutelle. Il n'a pas le droit de faire des tissus avec les magnifiques cotons qu'il récolte car les manufactures du Portugal ont besoin de tourner. Le Brésil ne doit produire ni savon, ni alcool, ni vins. Les étrangers sont des suspects. Ils ont le droit de faire escale à Rio, non de s'y établir. Le gouverneur refuse de recevoir un courtisan dont les costumes ne seraient pas confectionnés au Portugal. Décidément, les aventuriers qui avaient débarqué dans les envers du monde, à Porto Seguro, pour planter leur tente ne sont pas très aventureux. Ils se replient sur leur magot comme une poule sur ses œufs.

*

C'est pourquoi le Brésil est d'abord un grand silence. Il parle peu. La lettre par laquelle l'écrivain de l'amiral Cabral, Pero Vaz de Caminha, annonce la découverte est belle mais sans exaltation. Lisbonne, au surplus, se garde de la publier. Elle rejoint la lourde poussière des archives royales d'où elle ne sera exhumée que bien plus tard, à la fin du XVIII^e siècle. Le résultat est que les premiers textes littéraires ou savants écrits sur le Brésil ne sont pas dus à des Portugais mais à des étrangers et principalement des

Français – soldats, missionnaires ou aventuriers ayant participé à des opérations dans le nouveau pays (France antarctique dans la baie de Guanabara et France équinoxiale dans le Maranhão). Ces textes sont d'une qualité exceptionnelle (Jean de Léry, huguenot, André Thévet, cordelier, les pères Yves d'Évreux et Claude d'Abbeville, capucins). Un autre pays entrouvre la porte sur les mystères du Brésil : c'est la Hollande, qui occupe le Pernambouc de 1630 à 1654, et qui produit non pas des textes littéraires, comme les Français, mais des relations scientifiques et surtout des tableaux magnifiques (Van Post).

*

Le Brésil portugais ne se contente pas de se méfier de tout le monde. Il se méfie également de lui-même. Il ne s'éloigne guère de ses rivages. L'inventaire de ses coulisses l'ennuie ou le fatigue. Il n'est pas curieux de ses propres richesses. Trop content d'enranger des fortunes en vendant les arbres rouges de sa forêt atlantique, puis son sucre, il n'est guère curieux de ses profondeurs. Il ne veut connaître que sa superficie, sa peau, sa façade maritime. Il n'a pas envie de se perdre dans ces terrains vagues qui s'étendent vers l'ouest à perte d'horizon.

Vers le début du XVII^e siècle, les choses commencent à changer. Le Brésil s'enfonce dans lui-même. Il le fait moins pour inventorier ses mystères ou pour se connaître lui-même que pour étendre son apanage. Des aventuriers partis de la bourgade de Piratininga (l'ancêtre de la ville de São Paulo) montent des expéditions, les *bandeiras* (drapeaux). Mais les *bandeirantes* de Piratininga ne sont ni des civilisateurs, ni des colonisateurs, ni des philosophes. Ils sont bons pour brûler, pour écorcher et pour casser, pas pour comprendre, partager ou communiquer. Ce sont des héros, des guerriers, des prédateurs.

Ainsi, en dépit de l'activité insensée des *bandeirantes*, le Brésil répugne toujours à savoir ce qu'il est. Le Siècle des lumières peut bien se lever sur l'Europe, la colonie s'emmitoufle dans ses brumes. Les autorités de Lisbonne ne desserrent pas la loi de fer du *sigilo*. Dès qu'elles voient briller dans la nuit de la colonie une chandelle, elles la mouchent. Elles tiennent les voyageurs, même les Portugais, à l'œil. Certes, au XVIII^e siècle, quelques esprits aventureux ou savants explorent le pays, tel Francisco de

Melo Palheta ou Manuel Felix de Lima. Le biologiste Alexandre Rodrigues Ferreira part de Belém pour reconnaître les rios Negro, Branco, Tapajós et Guaporé. Il écrit un livre intéressant, *Le Voyage philosophique*, qui ne recevra pas l'imprimatur. Le Portugal n'est pas bête : il ne va pas publier la liste de ses animaux, de ses forêts et de ses richesses.

Une exception est consentie en faveur d'un grand savant, un Français, La Condamine, qui reçoit l'autorisation de séjourner au Brésil et d'en descendre les fleuves pour mesurer un degré méridien sur l'équateur car il conteste les idées de Newton sur le renflement de la Terre à l'équateur et son aplatissement aux pôles.

La Condamine est accompagné des meilleurs savants du temps, des botanistes, des astronomes. Durant neuf ans, il se transporte d'un point à l'autre du Brésil. En 1743 et 1744, il effectue la première descente scientifique de l'Amazone. Revenu en France en 1745, il présente devant l'Académie des sciences un rapport : *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guyane en descendant la rivière des Amazones*.

La Condamine est un mathématicien et son rapport est riche en calculs. Il a réalisé un beau travail de cartographie, mais nous sommes au Siècle des lumières et il ne se prive pas de faire un peu d'ethnologie. Il décrit les sociétés amazoniennes. Les Indiens qu'il a rencontrés ne ressemblent pas du tout à ce « bon sauvage » que la France traque désespérément depuis Montaigne et Jean de Léry jusqu'à Diderot et l'abbé Raynal. La Condamine n'a pas de chance. Il a bien trouvé quelques sauvages mais ce n'étaient pas les bons. Ceux de La Condamine sont « mauvais ».

« L'insensibilité en fait la base. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité, quand ils n'ont pas de quoi se satisfaire ; sobres quand la nécessité les y oblige jusqu'à se passer de tout, sans paraître rien désirer ; pusillanimes et poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas ; ennemis du travail, indifférents à tout motif de gloire, d'honneur ou de reconnaissance ; uniquement occupés de l'objet présent, et toujours déterminés par lui ; sans inquiétude pour l'avenir, incapables de prévoyance et de réflexion ; se livrant quand rien ne les gêne à une joie puérile, qu'ils manifestent par des sauts et des éclats de rire immodérés, sans objet et sans

dessein, ils passent leur vie sans penser et ils vieillissent sans sortir de l'enfance, dont ils conservent tous les défauts. »

À la suite, La Condamine rend son verdict sur ces Amazones que tant de voyageurs – le père Carjaval, Schmidel, Jean Mocquet – avaient rencontrées naguère. La Condamine n'en a pas vu mais il ne met pas en doute leur réalité. Il est persuadé que les Amazones existent mais que, après une migration du sud au nord, elles se sont installées au centre de la Guyane.

À la même époque, un autre grand voyageur, Louis-Antoine de Bougainville, pose un pied au Brésil. Il n'est pas très bien reçu. Il obtient une audience auprès du vice-roi dom Antonio Alvares de Cunha, un militaire qui vient justement de transporter sa cour à Rio de Janeiro afin de se rapprocher de l'or du Minas. Ce militaire est un vice-roi très rébarbatif. Il ne fait pas de caresses au Français. Il respecte la loi du secret, le *sigilo*. À son hôte, il n'accorde aucune confiance. Il se contente de lui réserver une loge à l'opéra. Sacrée soirée ! Bougainville voit une « troupe de mulâtres » accompagnée d'un mauvais orchestre que dirige un prêtre bossu !

La méfiance du Brésil touche au ridicule. En 1800, le baron Alexander von Humboldt, qui est le plus grand explorateur de son temps, alpiniste, géographe, géologue et ethnologue, est déclaré suspect et indésirable à Rio de Janeiro et au Brésil.

*

La colonie reste fermée comme un poing. Pour que soufflent sur ses rivages les vents du grand large, il faudra que deux nations s'en mêlent, deux nations qui se détestent, la France et l'Angleterre. La France, c'est-à-dire Napoléon, ou plutôt le général Junot dont les soldats franchissent les Pyrénées en 1807 et campent sous les murs de Lisbonne avec des figures si martiales que les Portugais se souviennent qu'ils possèdent une colonie. Ils hissent sur des bateaux João, le prince régent du Portugal, sa mère Marie qui est une reine folle, des officiers, des archives, des blasons, des majordomes, des costumes d'apparat, des évêques, et le tout est convoyé vers la colonie, sous la protection d'une escadre anglaise. Quinze mille personnes et deux cents millions de *cruzados* débarquent à Rio, mais comment trouver des lits, des meubles et des chambres pour tous ces chamarrés ? On improvise. Le prince est acclamé par une foule amoureuse.

Il aura fallu trois siècles pour qu'un souverain du Portugal daigne jeter un coup d'œil sur sa colonie.

L'arrivée de la Cour fait voler le *sigilo* en éclats. Le temps de la méfiance s'achève. Le Brésil parle. Il abaisse les herses qui le défendaient de l'étranger. L'Angleterre lui explique que rien ne vaut le libre-échange, celui des esprits, celui des denrées, celui des monnaies. Le Brésil apprend vite. Trois cents ans de solitude prennent fin. La colonie ouvre ses ports aux navires des nations alliées, surtout à ceux de la nation anglaise. Une banque est créée, le Banco do Brasil. La population de Rio passe de 50 000 habitants en 1807 à 100 000 en 1822. On construit. On plante. On lit. On apprend. On partage. Des cercles d'études, des académies, des collections se constituent, et voici la merveille : un journal obtient le droit de paraître. La parole coule. Elle est libre. Les verrous sautent. La règle du *sigilo* est jetée aux oubliettes. La deuxième découverte du Brésil commence.

La carapace derrière laquelle la colonie s'était barricadée depuis la découverte est fendue. Les étrangers s'engouffrent dans la brèche : ethnologues et géologues, missionnaires, artistes, intellectuels et écrivains, commerçants, ingénieurs, toute l'Europe est là. Les Allemands multiplient les missions : le botaniste von Martius atteint la frontière du Pérou en 1817. Johann Natterer recense les plantes et les animaux du Mato Grosso, du Minas Gerais et de l'Amazonie, recueille les vocabulaires de 70 tribus. Le Danois Peter Wilhelm Lund étudie la très riche faune fossile du pléistocène dans la grotte du rio das Velhas. L'Anglais Charles Hart écrit *Geology and Physical Geography of Brazil*. Le Suisse Louis Agassiz recense les poissons. La liste des savants qui déboulent sur le pays jadis fermé est longue. N'oublions pas le baron von Langsdorff, un Allemand qui, pour le compte de l'empereur de Russie Alexandre I^{er}, entreprend l'exploration systématique et encyclopédique du Mato Grosso. Le Français Auguste de Saint-Hilaire parcourt le Brésil de 1816 à 1822. Il accorde grande attention au Minas Gerais dont les habitants le séduisent. Paul Ehrenreich et Karl von den Steinen repèrent des tribus inconnues. Les Anglais Alfred Wallace et Henry Walter Bates explorent les affluents de l'Amazonie, le Tocantins, le Tapajós.

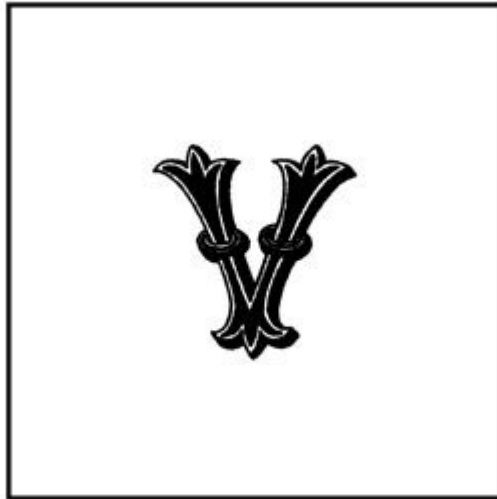
De ces travaux naît un Brésil inédit. Les premiers arrivants, Pero Vaz de Caminha et Amerigo Vespucci, avaient pressenti que cette terre était somptueuse, mais, pendant trois siècles, la gestion étroite, avare et

tâtonnante des rois du Portugal l'avait étouffée. Le Brésil était captif de lui-même et paralysé. Il était sorti de ses grands fonds au XVI^e siècle, mais nul ne l'avait réellement sondé avant le XIX^e siècle. À présent, les savants, les biologistes, les naturalistes puisent à pleines mains dans ses caves et dans ses greniers, et leur butin étonne le monde. Ils fouillent le grand corps inexploré, comme les anatomistes du XVIII^e, une fois levés les interdits des religieux, avaient eu le droit d'ouvrir le corps des hommes, d'aller sous la peau et d'explorer les lymphes, les organes et le sang du corps humain. Le butin est fastueux. On recense l'infini : des forêts vastes comme des Europe, moins pénétrables mais tellement riches, des plantes jamais rêvées, des oiseaux inimaginables et une terre fertile. On met au jour un formidable parc animalier, des vergers d'Hésiode et des poissons de la *Divine Comédie*. Des mots nouveaux envahissent le dictionnaire de l'Europe, *abacaxi* (ananas), *piracema* (banc de poissons), *coruja* (grand oiseau de proie nocturne), *jaú* (poisson amazonien, gris, noir et blanc), *jundiá* (poisson mou à longs barbillons), *matrinxã* (délicieux poisson d'eau douce), *boi da cara verde* ou *sapo-boi*, *lobo-guará*. Tout s'épanouit dans ces écarts, même ce qui n'existe pas. On n'a pas besoin de labourer les sols. Mieux encore : ces sols gras et rouges ne rebutent pas les semences venues des autres continents. Ils les acceptent, les assimilent et améliorent leurs performances. La terre est pleine de minéraux rares, de pierres précieuses, de fer. Après trois siècles de léthargie, le Brésil a mis la main sur lui-même. Il a enfin repéré cet Eldorado auquel il n'a jamais cru et que les Espagnols avaient recherché en vain. Mais cet éden n'est pas celui de la Bible. C'est celui de La Fontaine. Comme les enfants du laboureur, les Brésiliens se décident à explorer et à exploiter, avec le soutien des savants du monde entier, l'immense jardin, les forêts, les collines et les lacs. Un trésor était caché dedans.

Sucupira

Le sucupira est une plante du *sertão*. Il est souverain contre la grippe. Il nettoie la gorge. Il agit également sur les articulations, à la façon d'un antibiotique, et soigne toutes les maladies de la famille de l'arthrose.





Verger, Pierre

Pierre Verger habitait alors à Salvador, dans le quartier Vila Americana, sur une petite colline, et sa maison était rouge. Il est mort en février 1996 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Je l'ai connu dans les années 1970. Nous nous promenions ensemble. La ville était belle, avec ses deux niveaux, un sur le port et l'autre dans le ciel, avec aussi ses poussières, ses vert-de-gris, ses bleus et ses bronze, ses salpêtres et ses traînées de rouille, ses dorures noires, comme si elle était à peine sortie des grands fonds de la mer. Nous n'avancions pas vite. Nous ne faisons pas trois pas sans être accrochés par un gamin, une petite fille, une vendeuse de poissons, un pêcheur, une putain ou un *desocupado*.

J'avais rencontré Verger chez son ami Jorge Amado. Il m'avait proposé d'assister aux funérailles d'une « mère de saints » qu'il aimait bien. Le soir, je l'ai retrouvé dans un hangar, sur une autre colline. Il y avait du monde. Un cercueil était posé sur une table. C'était un cercueil minuscule, un cercueil pour une poupée ou pour une petite fille, mais ce n'était pas une poupée, c'était une très vieille dame, elle avait cent ans et il n'en restait presque rien. Un « fils de saint » a fermé les portes du hangar. Cela voulait dire que nous ne pourrions pas sortir avant l'aube. Il n'y avait pas de chaises. Il y avait des chants, des larmes, des paroles, des parfums.

Pierre Verger naît à Paris. Son père est un grand imprimeur. Longtemps, le jeune Verger est doué surtout pour la tristesse. Il prend une décision. Il se suicidera à l'âge de quarante ans. Il achète un mètre de couturière duquel il coupe un millimètre chaque jour, mais il ne coupera jamais le dernier millimètre car il a acheté un Rolleiflex et il file en Italie à bicyclette.

C'est un jeune homme beau et agité. En Espagne, il a un vrai flair pour se mêler à la pègre, ce qui lui permet de connaître les prisons de ce pays. Il devient reporter à *Paris-Soir*. Il court le monde, les États-Unis. *Life* le repère, lui commande des reportages sur les Philippines, sur la guerre de Chine. Il photographie l'enfer, les mines d'étain de la Bolivie. Il est fasciné par l'Afrique, par le Bénin. Il fait des photos pour l'Institut français d'Afrique noire. À la fin de sa vie, il possède un trésor : 60 000 négatifs, mais ce trésor est comme ceux des pirates. Il est englouti. Pierre Verger, sur la fin de sa vie, s'était mis en tête de faire remonter, du fond de leur nuit, toutes les images perdues. Il triait cent négatifs par jour. Il est mort avant d'avoir inventorié son butin.

Après la guerre, il débarque au Brésil. Il suit la route que les esclaves firent, deux ou trois siècles plus tôt, entre le Bénin, l'Angola et la Bahia de Todos os Santos, le grand port brésilien dans lequel les cargaisons d'hommes et de femmes étaient vendues par les négriers aux seigneurs du sucre. Le Brésil l'éblouit. Initié aux religions africaines, et devenu *babalawo*, il change de nom et devient Pierre Fatumbi Verger. À Salvador, il est protecteur d'un *terreiro* nommé Opô Afonjá, un de ces lieux de culte où les *orixás*, les esprits de l'Afrique, viennent chevaucher les « filles de saints » dont les longues robes blanches sont aspergées du sang des pigeons. Beaucoup de Français connaissent le Brésil et beaucoup écrivent sur ce sujet. Pierre Verger est, avec son ami Roger Bastide qui l'encouragea à

entrer dans les secrets du candomblé (le vaudou yoruba), le seul à connaître le Brésil des mystères.

Toute sa vie, il sera le passeur entre deux Afriques, celle du Bénin et celle de Bahia. Encouragé par Roger Bastide, par Théodore Monod, par Georges Dumas, il écrit une thèse : « Flux et reflux de la traite des nègres entre le golfe du Bénin et la Bahia de Todos os Santos du XVII^e au XIX^e siècle », ce qui lui permet de devenir directeur de recherches au CNRS, tout en demeurant attaché à son piquet bahianais, même s'il fait des voyages fréquents au Bénin ou à Paris. Je l'ai revu parfois à Paris. Il avait ses habitudes dans un petit hôtel sur la montagne Sainte-Genève. Cet hôtel était au fond d'un jardin, il fallait écarter des glycines pour l'apercevoir.



Pierre Verger était comme un facteur, un messenger. Quand il retournait en Côte-d'Ivoire ou au Dahomey, il donnait aux Africains des nouvelles de leurs frères de Bahia. Il leur disait les histoires de leurs ancêtres et ces histoires étaient vraies comme des légendes. Il racontait l'aventure de Joaquim d'Almeida, un descendant d'esclaves qui quitte Bahia en 1842 avec des compagnons et s'établit en Afrique pour reconstruire son village d'origine, Agoué, à la limite du Togo et du Dahomey.

Ce Joaquim est catholique puisque tous les esclaves brésiliens avaient été catéchisés par les missionnaires. Aussi, dès son arrivée à Agoué, il bâtit une chapelle qu'il nomme Senhor Bom Jesus da Redenção, du nom de l'église qu'il fréquentait à Salvador. Il a pris soin d'emporter dans ses

bagages tous les objets nécessaires à l'office divin, ciboire, cierges, patène... La difficulté, c'est qu'il ne possède pas de prêtre. Peu importe. Il achève son église, qui est extrêmement baroque car le Brésil est passé par là, et il la complète par un carillon à cinq cloches. Dès qu'un prêtre passera dans le coin, l'église reprendra du service, un peu comme une horloge se remet à sonner les heures après être restée deux siècles égarée au fond d'un grenier et morte. En attendant qu'un prêtre apparaisse, on fait des prières et on astique des objets du culte, on fait briller les ciboires et les vases sacrés, on écoute le carillon aux cinq cloches Le bon Dieu n'est pas pressé mais ce n'est pas grave. Joaquim est indulgent. Il sait bien que le temps divin n'est pas le temps des hommes. Trente-deux ans plus tard, arrive un prêtre, un Français, le R. P. Bouche. On ne sait rien sur ce Bouche. Il dut écarquiller les yeux en découvrant cette église qui patientait, dans le fond de l'Afrique, depuis bientôt un demi-siècle.

Parfois, les retrouvailles entre les anciens esclaves devenus chrétiens et leur terre natale sont plus tumultueuses. Un autre groupe d'anciens esclaves brésiliens se réinstalle à Lagos. Leur premier soin est de bâtir une église. Ils ont la chance d'avoir parmi eux un Noir très versé dans les Saintes Écritures. Ce n'est pas un prêtre, mais il célèbre des messes, il est très pieux et on l'appelle Padre Antonio.

Un peu plus tard, un groupe de missionnaires italiens fait une tournée à Lagos. Ils tombent en arrêt devant le bizarre édifice religieux qui ressemble à une église et dont jamais ils n'avaient entendu parler à Rome. Padre Antonio les reçoit. Il se montre aimable mais un peu méfiant. Et si ces prêtres italiens étaient des imposteurs ? Padre Antonio décide de s'en assurer. Il met sur pied un examen de théologie. Comme il est lui-même très informé sur les textes sacrés, il pose des questions compliquées. J'imagine l'interrogatoire. Padre Antonio a dû multiplier les pièges et tout y sera passé : la présence réelle, la transfiguration, la faute de Judas et la question de la prédestination. Et le concile de Trente ? Et la querelle des Universaux ? Et la différence entre l'âne de Buridan et l'âne de Balaam ? Dommage que nous ne possédions pas les minutes de cette controverse du bout du monde. Elle doit rivaliser avec celles de Salamanque et de Valladolid, ou même avec les confrontations entre Abélard et les vieillards de la Sorbonne. L'affaire s'achève dans de bonnes conditions. Les missionnaires italiens ont répondu victorieusement à toutes les arguties de

l'interrogatoire. Padre Antonio est content. Il convoque ses fidèles. Il prononce cette phrase très émouvante : « Voilà nos pères. Ce sont les vrais car ils prient la Sainte Vierge. »

*

Pierre Verger m'a ouvert les portes de Salvador, surtout les portes dérobées, les sentiers et les chemins qui permettent de passer de la ville visible à son double, à son reflet, à la ville obscure et absente. Il a écarté le rideau du tabernacle et m'a donné à voir le grouillement des dieux venus d'Afrique avec les bataillons d'esclaves. Il m'a piloté dans un royaume de l'illusion. Chacun des palais qui dressent leurs encorbellements effrités et leurs porcelaines bleues dans la vieille cité semble un château défunt, coincé dans l'or des siècles, dans les vestiges de la capitale morte. Des ombres passent dans les ruelles, ce sont celles des duègnes du temps jadis.

Les dieux de Bahia ne sont pas faciles à attraper. Ce sont des anguilles. Ils vous filent entre les doigts. Dès qu'on essaie de leur mettre la main au collet, ils se dégagent, ils ricanent, ils vous jettent de la nuit aux yeux. Ils vous sèment au fond de leurs labyrinthes et, s'ils consentent à vous dire un mot, vous n'y comprenez rien, ils font des calembours et des anacoluthes, des apocopes et des chuchotis de sacristie, de candomblé ou d'abîme, des tonnes d'allégories. Si vous vous engagez seuls dans ces forêts de symboles et de faux-fuyants, vous aurez vite fait de prendre des vessies pour des lanternes. Seul un guide aussi érudit que l'était Pierre Verger peut vous aider à débrouiller les écheveaux de cette ville. Il faut dire que les anciens esclaves étaient devenus, au fil de leurs souffrances, des spécialistes du double-fond et du faux-semblant. Comme ils étaient obligés par les missionnaires et les colons d'être de bons chrétiens et d'adorer les anges et les saints de Rome, ils avaient forgé une tactique : sous chaque figure du panthéon de l'Église catholique, ils avaient collé en catimini la figure d'un *orixá*, d'un génie ou d'un dieu de l'Afrique. On les obligeait à prier le Seigneur Jésus, pas de problème, ils se perdaient en oraisons à la gloire de saint Michel ou de saint Bonaventure, et le tour était joué. Par précaution cependant, ils croyaient aussi dans le dieu des chrétiens, dans ses anges et dans ses saints. On ne sait jamais. Il est sage d'avoir deux dieux au feu. Les habitants de Salvador sont comme la ville. Ils s'avancent masqués. Il serait

bien maladroit celui qui prendrait l'apparence des gens pour leur vérité. Il confondrait le théâtre et son double.

Un matin, nous descendions vers la mer, vers l'immense baie de Tous les Saints, d'une beauté monstrueuse. Elle était ce jour-là immobile et comme un ciel. De temps à autre, il y avait un semblant de brise et toute la mer tremblait et toute la mer était au ciel. Sur une petite place ronde, assise à même le sol, adossée à un manguier, un fagot de branchages à côté d'elle, il y avait une vieille dame ratatinée dans ses voiles noirs. On l'aurait prise pour une mendicante. Sa figure était ridée comme un vieux légume. Pierre Verger l'a saluée avec beaucoup de respect. Il a engagé avec elle une assez longue conversation.

Ensuite, il m'a dit que cette femme était une des personnes les plus considérables de l'État. Dans la hiérarchie sacrée, elle se situait à un niveau élevé. Sa puissance était grande. Un préfet même, ou un député fédéral, avait intérêt à ne pas ignorer ses avis ou les ordres qu'elle donnait du fond de ses chiffons et qui ensuite circulaient dans la ville et pouvaient renverser une bataille politique. Il m'a parlé d'un autre personnage de Salvador, un type qui vendait un légume très ordinaire, d'origine angolaise, le *quiabo* (en français le gombo). Son petit commerce n'était pas florissant. Il était pauvre. Il était illettré, mais, dans la strate du sacré, il était un personnage puissant car on l'identifiait à Xango, le maître des dieux. « Avec le gouverneur même, il parle d'égal à égal. »

Que sont devenus les trésors accumulés par Verger au long d'une existence extraordinaire ? Pierre Fatumbi Verger a publié de splendides albums de photos sur les cérémonies du candomblé et quelques livres – *Dieux d'Afrique*, aux Éditions Revue Noire, en 1995 ; *Orisha*, aux Éditions Métaillié, en 1982. Existe-t-il des œuvres inédites de Pierre Verger ? La dernière fois que je l'ai vu, quelques années avant sa mort, il m'avait longuement parlé des herbes sacrées. Sa science était infinie. Puis il m'avait montré une vaste collection de gravures grecques. Il pensait que certaines postures ou certains gestes des danseurs noirs faisaient écho aux cérémonies orphiques des Grecs. Le mobilier de ces cérémonies comme l'usage de certaines herbes présentaient aussi des parentés. Il se demandait par quelles voies, avec passage par l'Égypte, des échanges entre la Grèce et le Bénin puis avec le Brésil pouvaient s'imaginer. Je lui avais demandé s'il pensait explorer plus avant ces hypothèses. Il m'avait répondu qu'il n'était pas un spécialiste de ces questions.

Vide

Le nouveau pays est immense. Il est également dépeuplé. Aujourd'hui, on le tient pour un géant démographique, avec sa croissance fulgurante, ses 200 millions d'habitants, ses villes gigantesques, mais c'est une illusion. Le Brésil est un vaste océan sur lequel flottent quelques îlots. La quasi-totalité des populations s'entasse sur ces îlots. En 1975, la moitié des espaces brésiliens étaient vierges d'hommes, ne comptant qu'un seul habitant par kilomètre carré.

Du même auteur

Aux Éditions Phébus

La Maison des lettres, conversations avec Christophe Mercier, 2009.
Les Pirates : forbans, flibustiers, boucaniers et autres gueux de mer,
1988 ; Libretto n° 69, 2001.

Aux Éditions Albin Michel

La Légende de la géographie, 2009.
L'Encre du voyageur, 2007.
Le Bois des amoureux, 2006 ; Le Livre de Poche n° 31151, 2008.
En étrange pays, 2003 ; Le Livre de Poche n° 30299, 2005.
La Mission des frontières, 2002 ; Le Livre de Poche n° 30727, 2007.
Le Bruit de la neige, 1996.
L'Incendie de Copenhague, 1995.
Utopie et civilisations, 1991.
Les Folies Koenigsmark, 1989.

Chez d'autres éditeurs

Anarchistes d'Espagne, Balland, 1970.
Michel-Ange, Screpel, 1970.
La Révolution sans modèle, en collaboration avec François Châtelet,
Mouton, 1975.
Équinoxiales, Flammarion, 1977.
Un soldat en déroute, Gallimard, 1981.
Le Singe de la montre, Flammarion, 1981.
La Bataille de Wagram, Flammarion, 1986.

Besoin de mirages, Éditions du Seuil, 1999.

Dans la même collection

Ouvrages parus

Claude ALLÈGRE
Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain BAUER
Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie

Yves BERGER
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS
Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Antoine de CAUNES
Dictionnaire amoureux du rock

Patrick CAUVIN
Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Malek CHEBEL
Dictionnaire amoureux de l'Islam
Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Bernard DEBRÉ
Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain DECAUX
Dictionnaire amoureux de Alexandre Dumas

Didier DECOIN
Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François DENIAU
Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain DUCASSE
Dictionnaire amoureux de la cuisine

Dominique FERNANDEZ
Dictionnaire amoureux de la Russie
Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)

Max GALLO
Dictionnaire amoureux de l'Histoire de France

Claude HAGÈGE
Dictionnaire amoureux des langues

Daniel HERRERO
Dictionnaire amoureux du rugby

Christian LABORDE
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFABRIE
Dictionnaire amoureux du golf

Michel LE BRIS
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves LELOUP
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul LOMBARD
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU
Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT
Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI
Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Pierre-Jean RÉMY
Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Alain REY
Dictionnaire amoureux des dictionnaires

Pierre ROSENBERG
Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR
Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY
Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs

Robert SOLÉ
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux de la France
Dictionnaire amoureux du catholicisme

TRINH Xuan Thuan
Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

Jean TULARD
Dictionnaire amoureux du cinéma

Mario VARGAS LLOSA
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER
Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS
Dictionnaire amoureux de la justice

Pascal VERNUS
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX
Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Philippe ALEXANDRE
Dictionnaire amoureux de la politique

Stéphane BERN
Dictionnaire amoureux de la monarchie

Jacques CHANCEL
Dictionnaire amoureux de la télévision

Xavier DARCOS
Dictionnaire amoureux de la Rome antique

